



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



DK4. A815. V95 (14)

АРХИВЪ
КНЯЗЯ ВОРОНЦОВА.

XIV.

АРХИВЪ КНЯЗЯ ВОРОНЦОВА.

КНИГА ЧЕТЫРНАДЦАТАЯ.



МОСКВА.
Типографія Лебедева, Газетный пер., д. Корзинкина.
1879.

БУМАГИ

ГРАФОВЪ АЛЕКСАНДРА И СЕМЕНА
РОМАНОВИЧЕЙ ВОРОНЦОВЫХЪ.



Письма князя Кочубя, графа Моркова, князя А. И. Вяземскаго,
П. А. Левашева и И. В. Страхова.

МОСКВА.

Типографія Лебедева, Газетный пер., д. Корзинкина.
1879.

СОДЕРЖАНІЕ
ЧЕТЫРНАДЦАТОЙ КНИГИ АРХИВА КНЯЗЯ ВОРОНЦОВА.

I. Письма князя Кочубья.

1792—1812.

Екатерининское время.

	Стр.
1. Брюссель, 27 Марта 1792. Графъ Мерси	3
2. Лондонъ, 13 Апрелья 1792. Хлопоты въ таможднѣ.	4
Съ дороги въ Константинополь.	
3. Ольвиополь, 13 Января 1793. На пути въ Яссы	5
4. Вѣна, 9 (20) Февраля 1793. Вѣнское общество	6
5. Вѣна, 1 Мая 1793. Графъ Стадіонъ.—Тамара	8
6. Вѣна, 9 (20) Іюля 1793. Баронъ Ролль.— Медленность Бутузова.	9
7. Вѣна, 20 (31) Іюля 1793. Взятіе Маннца.—Жоли.	11
8. Вѣна, 13 (24) Августа 1793. Казнь Маріи Антуанеты	13
9. Вѣна, 1 (12) Сентября 1793. Передъ посольствомъ	14
10. Вѣна, 15 (26) Сентября. О политической запискѣ графа С. Р. Воронцова	16
11. Вѣна, 5 Октября н. ст. 1793. Бончина князя Д. М. Го- лицына.—Ссора Безбородки съ Морковымъ	19
12. Вѣна, 26 Октября н. ст. 1793. Сердечныя измѣненія	21
13. Вѣна, 5 (16) Ноября 1793. Уговариваетъ не оставлять службы	23
14. Вѣна, 19 (30) Ноября 1793. Турецкій посолъ на пути въ Лондонъ	25
15. Вѣна, 18 (29) Декабря 1793. Лукезини	27
Письма изъ Константинополя.	
16. Константинополь, 10 Марта н. ст. 1794. Переездъ изъ Вѣны	28

17. Константинополь, 15 (26) Марта 1794. Связи Турокъ съ Французскими революціонерами. 30
18. Константинополь, 15 (26) Апрелья 1794. Русскія вооруженія 31
19. Константинополь, 30 Мая (10 Апрелья) 1794. Англійскій посольъ Энсли 32
20. Константинополь, 10 Юня н. ст. 1794. Турецкая политика 34
21. Константинополь, 16 (27) Ноябрья 1794. Къ графу Александру.—Польскія дѣла.—Ламбро 36
22. Константинополь, 24 Ноябрья (10 Декабря) 1794. Успѣхи Суворова въ Польшѣ. 40
23. Въ цифрахъ безъ числа и года. Посредничество Порты въ войнѣ Англій съ Франціею. 41
24. Безъ числа и года. Дружба съ Листономъ 42
25. Константинополь, 26 Февраля (9 Марта) 1795. Декоршъ. 44
26. Константинополь, 10 Апрелья н. ст. 1795. Верниньякъ. 47
27. Константинополь, 10 Мая н. ст. 1795. Прусское коварство 49
28. Константинополь, 15 (26) Мая 1795. Признаніе Портою Французской республики 53
29. Буюль-Дере, 14 (25) Юня 1795. Трактатъ Россіи съ Англіею 54
30. Константинополь, 29 Сентябрья (10 Октябрья) 1795. Мураджа 56
31. Константинополь, 13 (24) Октябрья 1795. О нашихъ отношеніяхъ къ Персіи 58
32. Константинополь, 10 Марта н. ст. 1796. Намѣреніе бросить службу. 61
33. (1796). Переворотъ въ Венеціи 64
34. Константинополь, 1 (12) Августя 1796. Къ графу Александру.—О князѣ Маврокордато 65
35. Буюль-Дере, 1 (12) Ноябрья 1796. Къ нему же.—Пропски Французовъ противъ Россіи въ Турціи. 68
- Павловское время.**
36. Пера, 15 (26) Февраля 1797. Къ нему же.—Записка Кочубея о Турецкихъ дѣлахъ 73

37. Константинополь, 16 (27) Марта 1797. Къ нему же.—
Желаніе скорѣе покинуть Турцію 75
38. Константинополь, 10 Апрѣля н. ст. 1797. Милости но-
ваго Государя 76
39. Константинополь, 14 (25) Апрѣля 1797. Похвалы Павлу. 77
40. Константинополь, 27 Апрѣля (1 Мая) 1797. Посредни-
чество Турокъ въ умиреніи Европы. 80
41. Константинополь, 13 (24) Мая 1797. Франція сближает-
ся съ Россією черезъ Испанію. 81
42. Письмо официальное. Константинополь, 30 Мая (10 Іюня)
1797. Венеціанскіе матросы въ Смирнѣ. 82
43. Константинополь, 15 (26) Іюня 1797. Опасеніе волненій
между Турецкими христіанами 83
44. Константинополь, 10 Іюля н. ст. 1797. Назначеніе Ко-
чубея въ Иностранную Коллегію 85
45. Константинополь, 14 (25) Іюля 1797. Убіиства въ Персіи. 86
46. Константинополь, 9 Сентября н. ст. 1797. Порты боятся
Французскихъ революціонеровъ 87
47. Константинополь, 14 (25) Сентября 1797. Сближеніе
Порты съ Англією 88
48. Константинополь, 15 (26) Сентября 1797. Къ графу
Александру.—Броженіе въ Молдавіи, Валахіи и Галиціи. 89
49. Константинополь, 10 Октября н. ст. 1797. Тревога Ту-
рокъ 91
50. Константинополь, 13 (24) Октября 1797. Въ ожиданіи
преемника 92
51. Константинополь, 10 Ноября н. ст. 1797. Тамара мед-
ляетъ пріѣздомъ 94
52. Константинополь, 14 (25) Ноября 1797. Пасванъ-Оглу. 95

Письма изъ Петербурга.

53. С.-Петербургъ, 9 Сентября 1798. Къ графу Александру.—
Приглашеніе графу Семену быть вице-канцлеромъ . . . 96
54. С.-Петербургъ, 8 Октября 1798. Къ нему же *) Остуда
въ милостяхъ Павла Кочубея 97

*) Дальнѣйшія письма (до 67-го) обращени къ графу Александру Романовичу.

55.	С.-Петербургъ, 22 Октября 1798. Отказъ графа Семена Романовича быть вице-канцлеромъ	98
56.	С.-Петербургъ, 3 Поября 1798. Книга о жизни генерала Гоша	99
57.	2 Января 1799. О положеніи князя Безбородки	100
58.	С.-Петербургъ, 5 Февраля 1799. Намъреніе выдти въ отставку	102
59.	С.-Петербургъ, 26 Февраля 1799. Милости во время сгб-вора Александры Павловны	106
60.	11 Марта 1799. Безбородко собирается за границу	107
61.	1 Апрѣля 1799. Предсмертная болѣзнь князя Безбородки	108
62.	20 Апрѣля 1799. По кончинѣ князя Безбородки	109
63.	26 Апрѣля 1799. Бумаги по завѣщанію князя Безбородки	111
64.	С.-Петербургъ, 10 Мая 1799. Графъ И. А. Безбородко	112
65.	9 Юня 1799. Устроеніе судьбы Бароци	113
66.	С. Петербургъ, 25 Октября 1799. Женитьба Кочубея	115
67.	С.-Петербургъ, 2 Ноября 1799. Къ графу Семену. — Маркизь Галло въ Петербургъ	116
68.	Безъ числа и года. Автобіографическая записка Кочубея	120
69.	Диканька, 4 Февраля 1800. Денежныя дѣла	126
70.	Диканька, 18 Февраля 1800. Счеты съ гр. И. А. Безбородкою	128
71.	Диканька, 3 Марта 1800. Денежныя дѣла	130
72.	12 Марта 1800. Жизнь въ Малороссіи	131
73.	Диканька, 30 Апрѣля 1800. На пути въ чужіе края	132
74.	Диканька, 10 Мая 1800. Къ графу Семену. — Назначаетъ свиданіе за границу	133
75.	Диканька, 27 Мая 1800. Денежные счеты	134
76.	Кіевъ, 23 Юня 1800. Опала графа Семена	135
77.	Дрезденъ, 19 (31) Октября 1800. Графъ Семень въ Соутгамптонѣ	138
78.	Дрезденъ, 16 (28) Ноября 1800. Денежные счеты	139
79.	Дрезденъ, 4 (16) Декабря 1800. Устройство своихъ дѣлъ	141
80.	Дрезденъ, 7 (19) Марта 1801. Сумасшествіе Георга III-го	143
81.	Обыкновенными чернилами. Дрезденъ, 28 Марта н. ст. 1801. Къ графу Семену. Банунъ новаго царствованія Тоже письмо симпатическими чернилами	145 146
82.	Бенигсбергъ, 21 Апрѣля 1801. Къ нему же. Владычество князя Зубова	149

	Стр.
83. С.-Петербургъ, 29 Іюня ст. ст. 1801. Къ нему же. Но- вый государь	151
84. С.-Петербургъ, 6 Августа ст. ст. 1801. Къ нему же. О княгинѣ Гагариной	153
85. (Москва, Октябрь 1801). Кочубей смѣняетъ графа Панина.	157
86. Тверь, 14 Октября 1801. Покупка деревни.	158
87. С.-Петербургъ, 21 Октября 1801. Объ отношеніяхъ гра- фа Семена къ графу Панину	159
88. С.-Петербургъ, 22 Октября 1801. Замиреніе Франціи съ Англією	161
89. С.-Петербургъ, 25 Октября 1801. Казенный домъ	162
90. С.-Петербургъ, 28 Октября 1801. Любовница Трощан- скаго	163
91. 1 Ноября 1801. Гарнизонъ въ Мальтѣ	165
92. С.-Петербургъ, 8 Ноября 1801. Къ графу Семену.—Об- сужденіе дѣлъ въ Совѣтѣ	167
93. С.-Петербургъ, 16 Ноября 1801. Приобрѣтеніе дома	169
94. С.-Петербургъ, 27 Ноября 1801. Переговоры съ Австріей.	171
95. С.-Петербургъ, 2 Декабря 1801. О графѣ Панинѣ	174
Докладная записка Кочубея Государю 13 Августа 1802 (о графѣ Валеріанѣ Зубовѣ)	176
96. Понедѣльникъ, вечеръ 9-го. О Державинѣ	179
97. Безъ числа и года. О Іезуитахъ	180
98. Тоже. Предложеніе Васильеву министерства юстиціи	180
99. Среда, 10 час. вечера. О дѣлахъ въ Грузіи	181
100. Официальное письмо къ графу Семену. Августа 19-го 1802. Объ его отпускѣ	182
101. Вторникъ, 5-го. Къ нему же. Объ Англійскихъ субсидіяхъ.	183
102. С.-Петербургъ, 27 Сентября 1802. Къ нему же, по его отъѣздѣ изъ Петербурга	183
103. С.-Петербургъ, 8 Октября 1802. Къ нему же. Дружескія заботы объ его путешествіи.	185
104. 5 Октября. О закладѣ имѣнія	186
105. Четвергъ, утро. Медикъ изъ Англии	186
106. Безъ числа и года. Повелѣніе князю Цицанову	187
107. 29 Августа 1804. Покупка имѣнія у графа Г. К. Разу- мовскаго	187

	Стр.
108. С.-Петербургъ, 2 Сентября 1804. Въ графу Семену. По- ѣздка графа К. А. Разумовскаго въ Англію	189
109. С.-Петербургъ, 1 Ноября 1804. Въ нему же. Успѣхи графа М. С. Воронцова въ Грузіи	190
110. С.-Петербургъ, 31 Января 1806. Въ нему же. Послѣ Аустерлица	192
111. С.-Петербургъ, 8 Августа н. ст. 1807. Въ нему же. По- слѣ Тильзита	193
112. С.-Петербургъ, 30 Октября ст. ст. 1807. Въ нему же. Князь Буракинъ смѣняетъ Кочубея	196
113. С.-Петербургъ, 1 Сентября 1812. Въ нему же. О Боро- динскомъ дѣлѣ	199

Приложеніе къ письмамъ князя Кочубея.

Журналъ послѣднихъ дней жизни князя Безбо- родки, веденный княземъ Кочубеемъ	203
---	-----

II. Письма графа Аркадія Ивановича Моркова.

1782—1805.

1. Гага, 2 (13) Апрѣля 1782. Ярмарочные праздники	209
2. Гага, 6 (17) Іюля 1782. Графиня Головкина.—Тюльмейеръ	211
3. Гага, 16 (27) Августа 1782. Графъ и графиня Сѣвер- ные въ Лейденѣ	213
4. Гага, 19 (30) Ноября 1782. О князѣ Д. А. Голицынѣ	215
5. Гага, 5 Ноября 1782. Службное повышеніе	217
6. Гага, 22 Ноября 1782. Трактатъ съ Данією	218
7. 14 (25) Декабря 1782. Положеніе Голандіи	221
8. Гага, 2 Января 1783. Книжныя вѣсти	224
9. Гага, 7 (18) Марта 1783. Стоитъ за штатгальтера	225
10. (Парижъ, 1783). Описаніе Парижской жизни.—Энцикло- педіеты	227
11. Парижъ, 10 Сентября 1783. Воздухоплаваніе	232
12. Римъ, 7 (18) Апрѣля 1784. Князь Барятинскій оставляетъ Парижское посольство	236
13. Стокгольмъ, 20 (31) Мая 1785. Записки Тота о Туркахъ	237
14. Стокгольмъ, 25 Сентября (6 Октября) 1786. Сборы въ Петербургъ	238

15. С.-Петербургъ, 17 Февраля 1787. Описаніе внѣшнихъ и внутреннихъ дѣлъ	239
16. С.-Петербургъ, 2 Марта 1787. Кончина Вержена	248
17. Пятница, полночь (1791). Путаница относительно объѣда	250
18. С.-Петербургъ, 5 Апрѣля 1793. Два трактата съ Англіею	251
19. С.-Петербургъ, 29 Апрѣля 1793. Соглашеніе съ Англіею въ пользу Французскихъ принцевъ	252
20. С.-Петербургъ, 26 Іюля 1793. Трактатъ съ Польшею	256
21. С.-Петербургъ, 22 Сентября 1795. Къ графу Семену. О раздѣлѣ Польши	257
22. Войтовцы, 11 Ноября 1799. Жизнь въ ссылки	259
23. Войтовцы, 25 Февраля 1800. О Безбородкѣ	261
24. Войтовцы, бл. Летичева, 3 Мая 1800. Записки Клеронъ	263
25. (1800). Отставка графа С. Р. Воронцова	265
26. Каменецъ, 27 Октября 1800. Деревенская глушь	267
27. Безъ числа и года. Торжество Французовъ	269
28. Кіевъ, 31 Марта 1801. Дѣло по имѣнію	270
29. 24 Іюля 1801. А. А. Беклешовъ	271
30. Франкфуртъ на Майнѣ, 30 Августа 1801. Книга Тука о Россіи	272
31. Парижъ, 24 Октября (5 Ноября) 1801. Графъ Сегюръ	273
32. Парижъ, 2 (14) Января 1802. Французскій театръ	275
33. Парижъ, 8 (20) Февраля 1802. Латуръ-дю-Пенъ	278
34. (1802). Къ графу Семену. О прибавкѣ содержанія	279
35. (1802). Лагарпъ, воспитатель, въ Парижѣ	280
36. Парижъ, 14 (26) Сентября 1802. Къ графу Семену. Просить свиданія	285
37. Парижъ, 21 Ноября (3 Декабря) 1802. Бнязь А. А. Шаховской	286
38. Лилль, 4 (16) Декабря 1802. Прусскія каверзы въ Петербургѣ	288
39. Парижъ, 1 (13) Декабря (1802). Християнъ	289
40. (1802). Наканунѣ войны Франціи съ Англіею	291
41. Парижъ, 4 (16) Января 1803. Высшее общество	293
42. Парижъ, 4 Февраля н. ст. 1803. Дѣло о Летичевскомъ имѣніи	295
43. Парижъ, 15 (27) Марта (1803). Портретъ Государя Іосифу Бонапарту	296

	Стр.
44. (1803). Архитекторъ Бренна	298
45. (1803). Рѣдкія растенія въ Мальмезонѣ	300
46. Парижъ, 5 Апрѣля н. ст. (1803). О депешахъ Шетарди	303
25 Марта (5 Апрѣля). Удаленіе графа А. Р. Воронцова отъ дѣлъ	308
47. Парижъ, 6 (18) Апрѣля 1803. Путѣшествіе Перваго Консула	309
48. Парижъ, 22 Апрѣля (2 Мая) 1803. Мальта	310
49. Парижъ, 8 (20) Мая 1803. Необходимость лѣчиться	312
50. Парижъ, 5 (17) Іюня 1803. Кухарка	314
51. Парижъ, 8 (20) Іюня 1803. Отсрочка ѣзды на воды	315
52. Парижъ, 2 Іюля н. ст. (1803). Лукезини и Алопеусъ	316
53. Парижъ, 26 Іюня (8 Іюля) 1803. Парижъ опустѣлъ	318
54. Парижъ, 29 Іюня (11 Іюля) 1803. Наканунѣ войны	319
55. Парижъ, 2 Іюля н. ст. 1803. Переговоры о Мальтѣ	320
56. Парижъ, 23 Іюля 1803. Актриса Валь	322
57. Барезъ, 3 (15) Августа (1803). Пользованіе водами	323
58. Парижъ, 2 (14) Октября 1803. Арестъ Кристина	324
Выписка изъ Парижскаго журнала	325
59. Парижъ, 9 (21) Октября 1803. Донъ-Базиль	326
60. Парижъ, 16 (28) Октября 1803. Изданіе сочиненій Вольтера	327
61. Парижъ, 29 Октября (11 Ноября) 1803. Сборы въ Барезъ	328
62. (1803). Кончина в. кн. Елены Павловны	328
63. Парижъ, 2 (14) Ноября (1803). Булонская флотилія	330
64. (1803). Племянникъ Талейрана	331
65. (1803). Александръ одобряетъ дѣйствія Моркова	333
66. С.-Петербургъ, 20 Февраля 1804. Встрѣча съ Гелувилемъ	335
67. С.-Петербургъ, 15 Апрѣля 1804. Убіеніе герцога Энгі- енскаго	336
68. С.-Петербургъ, 10 Мая 1804. Сборы въ деревню	338
69. С.-Петербургъ, 16 Мая 1804. Вернегъ	339
70. Летичевъ или Войтовцы, 15 Октября 1804. Намѣреніе ѣхать на Югъ	340
71. Войтовцы, 23 Октября 1804. Сельское уединеніе	342
72. Летичевъ, 10 Января 1805. Коронованіе Бонапарта	343
73. Летичевъ, 1 Февраля 1805 О графѣ Бутурлинѣ	345

Приложенія къ письмамъ графа Моркова.

	Стр.
Къ Государю.	
1. Парижъ, 1 (13) Октября 1801. О Мальтѣ	347
2. Парижъ, 1 (13) Октября 1801. О Коленкурѣ	350
Къ графу Панину.	
3. Парижъ. 1 (13) Октября 1801. О Сардинскомъ королѣ .	352
Къ графу С. Р. Воронцову.	
4. Парижъ, 6 (18) Октября 1801. О своемъ посольствѣ. .	355
Вонія съ рескрипта къ графу Моркову.	
5. 5 Декабря 1801. Посредничество Россіи	360
III. Письма князя А. И. Вяземскаго къ графу А. Р. Воронцову.	

1795—1804.

1. 3 Юля (1796, Нижній). Письмо Государыни	365
2. Нижній, 17 Сентября (1796). Намѣстническая должность.	367
3. (Нижній, Октября 1796). Рекрутскій наборъ.	369
4. 5 Ноября (1796). Директоръ экономіи Ермоловъ.	370
5. 10 Декабря 1796. Милости Павла.	374
6. Остафьево, 31 Юля (1798). Жизнь въ деревнѣ.—Выходъ изъ Сената.	375
7. Москва, 22 Сентября (1798). Книга о Римской республикѣ.	378
8. 10 Ноября (1798). Delenda Britania.	379
9. Москва, 15 Юня (1799). Подвиги Суворова.	381
10. Москва, 6 Сентября (1799). Возвращеніе въ Москву Лопухина и князя Буракина.	382
11. 19 Сентября (1800). Полная отставка.	384
12. Москва, 7 Ноября (1800). Опала графа Льва Разумовскаго.	386
13. 27 Марта (1801). Москва по кончинѣ Павла.	388
14. (Осень 1801). О значеніи Сената.	390
15. Москва, 1 Февраля (1802). Тяжба по имѣнію.	393
16. 17 Февраля (1802). Сенаторъ Рындинъ.	394
17. (1802). Графъ Каменскій и Оболяниновъ.	395

	Стр.
18. 10 Апрелья 1802. Болѣзнь супруги.	398
19. 29 Мая (1802). Прїѣздъ графа С. Р. Воронцова въ Россію.	399
20. 19 Юля (1802). Екатерина Андреевна Колыванова.	401
21. 10 Юля (1802). Книга Прадта.	403
22. 17 Юля (1802). Письмо Мятлева.	405
23. 8 Декабря (1802). Лубяновскій.	406
24. (1803). Князь Лопухинъ.	407
25. 2 Марта 1803. Державинъ въ Сенатѣ.	408
26. 19 Марта 1803. Путешественникъ Смитъ.	410
27. 13 Апрелья 1803. Стряпческій крючокъ.	412
28. 27 Апрелья 1803. О союзѣ Россіи съ Франціею.	414
29. 1 Юня (1803). Письмо къ Государю.	416
30. 7 Юня 1803. О книгопродавцѣ Рясѣ.	417
31. 25 Юня 1803. Палатинъ Венгерскій въ Москвѣ.	419
32. 5 Юля 1803. Бругосвѣтное плаваніе.	422
33. 7 Сентября 1803. Похвала Французамъ.	425
34. 21 Сентября 1803. Князь Лопухинъ въ Парижѣ. Возду- хонлаватель Гарнеринъ.	426
35. 5 Октября 1803. Сила Россіи.	428
36. 19 Октября 1803. Княгиня А. П. Лопухина.	430
37. 2 Ноября 1803. О князѣ М. А. Долгоруковѣ.	433
38. 16 Ноября 1803. Порицаніе дѣйствию Моркова.	435
39. 30 Ноября 1803. О Первомъ Консултѣ.	438
40. 10 Декабря 1803. Объ удаленіи графа Воронцова отъ дѣлъ	439

IV. Письма П. А. Левашова къ графу А. Р. Воронцову

1786—1791.

1. Рига, 10 Февраля 1786. Фитингофъ.	443
2. Могилевъ, 24 Февраля 1786. Посѣщеніе Зорича.	445
3. Старое Село, 3 Апрелья 1786. Весна въ деревнѣ.	447
4. Старое Село, 5 Юля 1786. Польскіе крестьяне.	448
5. Могилевъ, Августа 1786. Ермоловъ-любимецъ.	448
6. Старое Село, 10 Октября 1787. Сужденія о политикѣ.	449
7. Старое Село, 12 Декабря 1787. О войнѣ.	452
8. Старое Село, 17 Марта 1788. Финансовыя соображенія.	453
9. Старое Село, 25 Мая 1788. Австрійцы въ Турецкой войнѣ.	454
10. Старое Село, 9 Августа 1788. Сужденія о политикѣ.	456

11. Старое Село, 15 Января 1789. Слухи о войнѣ.	458
12. Старое Село, 27 Мая 1789. Польскія движенія.	459
13. Москва, 4 Октября 1789. Московскія впечатлѣнія.	460
14. Старое Село, 10 Февраля 1790. Общее желаніе мира.	461
15. Старое Село, 8 Августа 1790. Шведская война.	462
16. Старое Село, 9 Января 1791. Поляки трусятъ.	464
17. Старое Село, 27 Мая 1791. Конная повинность.	466
18. Старое Село, 8 Августа 1791. Польскій рубежъ.	467

У. Письма И. В. Страхова къ графу А. Р. Воронцову.

1785—1801.

1. С.-Петербургъ, 21 Іюня 1785. Посѣщеніе Москвы Екатериною	471
2. С.-Петербургъ, 12 Февраля 1787. Петербургъ безъ Екатерины	473
3. С.-Петербургъ, 19 Февраля 1787. Фальшивыя ассигнаціи.	475
4. Село Погостъ, 9 Февраля 1793. Просьба о деньгахъ.	476
5. Село Погостъ, 3 Апрелья 1794. Костромскіе разбойники.	476
6. Село Погостъ, 10 Октября 1794. Указъ о рекрутахъ	477
7. Москва, 24 Мая 1796. Монетный департаментъ	478
8. Москва, 4 Іюня 1796. Скачки	480
9. Москва, 18 Іюня 1796. Слухи о графѣ В. А. Зубовѣ	481
10. Москва, 16 Іюля 1796. Поединокъ	482
11. Москва, 18 Іюля 1797. Павелъ празднуетъ свои именины.	483
12. Москва, 29 Іюля 1797. Князь Ю. В. Долгорукій	484
13. Москва, 7 Августа 1797. Наслѣдники кн. Потемкина.	485
14. Москва, 19 Августа 1797. Н. П. Архаровъ.	487
15. Село Погостъ, 25 Октября 1797. Костромскіе недоросли.	488
16. Село Погостъ, 18 Ноябрья 1797. Рекрутскій наборъ	489
17. Москва, 5 Мая 1798. Открытіе Тверскаго бульвара	490
18. Москва, 12 Мая 1798. Павелъ въ Москвѣ послѣ Казанскаго путешествія.	491
19. Москва, 8 Іюня 1798. Праздникъ князя Безбородки	493
20. Москва, 30 Іюня 1798. Откупщикъ Рюминъ	493
21. С.-Петербургъ, 27 Августа 1798. Фаворъ кн. Лопухина.	494
22. С.-Петербургъ, 1 Октября 1798. Павелъ на дачѣ у Рейса.	495
23. Москва, 20 Апрелья 1799. Сборъ лошадей	496
24. Москва, 27 Апрелья 1799. Ссылка графа В. А. Зубова.	496

	Стр.
25. Москва, 4 Мая 1799. Бончина А. Я. Протасова	497
26. Москва, 11 Мая 1799. Портретъ Бонапарта	498
27. Москва, 18 Мая 1799. Жалоба на Зубовыхъ	498
28. Москва, 25 Мая 1799. Бнязь А. Ѳ. Щербатовъ	499
29. Москва, 1 Юня 1799. А. Ѳ. Хомяковъ	499
30. Москва, 15 Юня 1799. Опала Пестеля	500
31. Москва, 6 Юля 1799. Чичаговъ	501
32. Москва, 21 Юля 1799. Ссылки	502
33. Москва, 27 Юля 1799. Обѣдъ у графа Салтыкова	503
34. Москва, 3 Августа 1799. Бнягиня Щербатова	503
35. Москва, 10 Августа 1799. Протоіерей Самбурскій	504
36. Москва, 17 Августа 1799. Бнязь Лопухинъ въ опалѣ	505
37. Москва, 12 Октября 1799. Бража въ арсеналѣ	506
38. Москва, 3 Апрелья 1800. Наказаніе перебѣжчика	507
39. Москва, 1 Мая 1800. Ссылка братьевъ Архаровыхъ	507
40. Москва 6 Декабря 1800 Англійскіе товары	509
41. Москва, 9 Января 1801. Отъѣздъ Шведскаго короля	510
42. (1801). Самоуправство графа Н. А. Зубова	511

ЕКАТЕРИНИНСКОЕ ВРЕМЯ.

Bruxelles, le 27 Mars 1792.

Le lendemain de mon arrivée ici, je reçus, monsieur le comte, la lettre que vous avez bien voulu m'écrire avec l'incluse d'une lettre pour lady Finlater que j'ai laissée le même jour dans sa maison, pour y attendre son retour de Gand où elle est depuis quelque temps chez m-r son père. Je ne manquerai de la voir, dès qu'elle reviendra.

Je suis venu ici dans un moment bien triste. Le deuil profond qu'on a pris, a interrompu toutes les distractions qui rendaient cet hiver le séjour de Bruxelles agréable. Mais ce que j'ai pu perdre de ce côté-là, a été compensé, on ne le peut davantage, par l'intérêt que j'ai trouvé à voir ce pays sous une face différente de celle qu'il avait il y a deux ans; et plus encore, par le plaisir que j'ai eu à faire la connaissance de monsieur le comte de Mercy. Il m'a reçu avec cette bonté, à laquelle je devais m'attendre ayant une recommandation de votre part et avec cette amabilité qui lui est ordinaire. C'est un homme bien intéressant. J'ai eu l'honneur de le voir plusieurs fois et je suis de plus en plus enchanté de ses connaissances, de sa conversation, de ses manières qui sont vraiment celles d'un homme d'état. Il m'a fait la grâce de me présenter hier à leurs altesses royales les gouverneurs généraux qui m'ont reçu avec bonté.

M-r de Simolin n'est pas encore revenu de Vienne. Il est attendu tous les jours. Le baron de Grimm est ici, et il y a apparence qu'il y restera encore quelque temps. Il

Архивъ Князя Воронцова. XIII, 1.

m'a présenté hier au baron Breteuil, qui est un des principaux personnages parmi ses compatriotes qui se trouvent ici. Il y en a un grand nombre, et la misère qui les accompagne presque tous, fait souffrir peut-être plus ceux qui les voient, que ceux qui l'éprouvent. Je ne vous parlerai pas du dernier temps de mon séjour à Paris, ni des événements qui s'y sont passés depuis que je vous ai écrit. Je me propose de vous en entretenir dès mon arrivée à Londres, ce qui sera, selon mon calcul, dans dix jours; c'est aussi à cette époque que je me réserve de vous exprimer de vive voix les sentiments de ma reconnaissance et de l'attachement le plus sincère que je vous supplie de recevoir aujourd'hui.

~~~~~

2.

Londres, le 13 Avril 1792.

J'ai bien des remerciements à faire à votre excellence pour la bonté avec laquelle elle a bien voulu s'intéresser auprès du ministère pour me faire rendre un nécessaire que les employés de la douane à Douvres m'ont saisi dimanche passé; ainsi que pour la communication de la lettre que monsieur Burges lui a écrite à cet égard. Je ne puis mieux me conformer à la demande que messieurs les secrétaires de la Trésorerie ont faite à monsieur Burges, pour que je l'assure que ce meuble m'est absolument nécessaire qu'en vous priant, monsieur le comte, de faire remarquer à ce sous-secrétaire d'état combien un meuble de cette nature est utile et indispensable pour un voyageur qui ne fait que passer par un pays et qui à moins d'y être forcé, ne devait pas retourner à Douvres et devait s'embarquer à Falmouth pour passer à Lisbonne et continuer de là son voyage en Espagne.

Je me flatte qu'on voudra bien avoir égard à ces raisons et je vous supplie, monsieur le comte, d'exprimer à monsieur Burges ma reconnaissance pour son procédé obligeant.

J'ai l'honneur.

~~~~~

Съ дороги въ Константинополь.

3.

Olviopol, le 13 Janvier 1793.

En expédiant à Pétersbourg le courrier qui m'a accompagné jusqu'à cet endroit-ci, je prends la liberté d'écrire à votre excellence et de l'entretenir de mes sentiments pour elle, ainsi que de ma reconnaissance pour les bontés dont vous m'avez honoré, monsieur le comte, pendant mon séjour à Pétersbourg. Sans aucun mérite de ma part, vous êtes la bonté de me guider dans ma conduite, vous m'honorâtes de vos conseils, qui ont principalement servi à me faire avoir le poste auquel je me rends aujourd'hui. Combien de titres pour une reconnaissance éternelle! Combien de titres aussi, pour ne rien négliger à me rendre digne de ces bontés!

Je continue dès aujourd'hui ma route à Yassy; peut-être que les circonstances qui nous obligent à armer ici et dont je n'ai appris que quelque chose il y a deux jours à Cherson, auraient dû retarder mon départ; mais mes équipages ont été expédiés avant que j'en ai appris la moindre chose, et c'est ce qui m'a forcé à ne plus remettre mon voyage. Je crains qu'on ne le trouve mauvais chez nous, mais on ne peut jamais éviter l'humeur. On ne nous instruit jamais de rien, et c'est le hasard seul qui doit nous régler. Je donne, dans

ma lettre à mon oncle, beaucoup de détails de ce pays-ci. Il y en a peut-être quelques uns que votre excellence sera curieuse de savoir. Je sais que toutes les lettres de mon oncle sont ouvertes pour vous. Je prends par conséquent la liberté de m'y référer, et n'osant plus longtemps empiéter sur votre temps qui vous est si précieux, je finirai ma lettre en vous suppliant, monsieur le comte, de me conserver toujours vos bontés et d'être persuadé du plus profond respect avec lequel etc.

4.

Vienne, le 9 (20) Février 1793.

Vous serez surpris, monsieur le comte, après avoir reçu ma dernière lettre datée d'Olviopol, d'en recevoir une aujourd'hui de Vienne. J'ai changé de plan de voyage à Yassy, et ce qui m'y a engagé, ce sont les routes peu praticables pour une voiture fermée, un peu de peste en Valachie, et plus que tout cela, l'arrivée de notre ambassadeur à Constantinople, qui après un calcul exact ne pourra guère arriver avant la fin du mois d'Août, quoique l'échange doive se faire à la fin d'Avril. L'attrait du séjour de Vienne me détermina à faire ce grand détour, et pourvu qu'on ne me gronde point de Pétersbourg, je ne suis pas du tout fâché de faire mille lieues de plus. Je m'occupe ici de l'achat de différents objets pour ma maison à Constantinople, et je cherche le monde qu'il me faut. Tout cela me prendra cinq à six semaines, époque à laquelle je voudrais quitter cette capitale et faire une petite tournée en Italie, d'où je compte m'embarquer pour ma destination.

Je n'ai vu encore depuis trois jours que je suis ici, que très-peu de monde; j'ai fait la connaissance de la princesse Siniavsky, et de toute la famille de Thun à l'exception de Caroline, qui n'a pas été chez sa mère lorsque je m'y suis fait présenter. On parle beaucoup de son mariage avec un mylord Guilford Irlandais. Je fis aujourd'hui ma cour au prince Kaunitz, qui me reçut bien à sa manière. C'était une chose nouvelle et curieuse pour moi, que la manière d'être de cet ex-ministre. Je compte retourner chez lui au premier jour et j'irai souvent à son cercle, car il n'y a rien de moins gênant que sa cour: on y va quand on veut, on y reste autant que l'on veut, et l'on trouve toujours beaucoup de monde. Voilà tout ce que je sais encore de Vienne; je serai plus savant dans quelques jours, toutefois si notre ambassadeur voudra que je le sois. Donnez-moi de grâce de vos nouvelles, il y a si longtemps que je n'en ai reçu. Je sais que vous êtes très-occupé dans ce moment-ci, mais quelques lignes me suffiront, pourvu que je sache que vous vous portez bien et vos enfants aussi, et que vous me conservez toujours cette amitié qui me rend si heureux.

5.

Vienne, le 1 May 1793.

C'est avec bien du plaisir que j'ai reçu, monsieur le comte, votre lettre du 16 du mois passé, et c'est pour le moins avec autant de satisfaction que je me vois par cette lettre dans le cas de recevoir plus fréquemment de vos nouvelles pendant mon séjour ici. Je vous somme à tenir votre promesse.

Je vous ai écrit par mylord Berrington il y a quinze jours; depuis ce temps je n'ai guère été en état d'écrire: la goutte me fit une seconde visite et avec plus de violence que la première fois en Angleterre. J'en suis presque totalement débarrassé à présent, mais je ne sors pas encore. Le spleen n'a pas fait cette fois-ci les mêmes effets sur moi qu'à Londres; la raison a triomphé. J'ai pensé que je serais malheureux partout si j'attribuais à une ville ou à un pays une maladie avec laquelle je suis né; cette idée ne me fera pas quitter Vienne, comme une idée contraire m'a fait partir de Londres il y a deux ans avec bien de l'humeur. Me voilà bien raisonnable, comme vous le voyez; il le faut, je crois, dans notre carrière.

Vous saurez déjà sans doute avant la réception de cette lettre que le comte de Stadion est rappelé et remplacé par le prince Staremberg. Vous perdez là un collègue bien rare; on avait d'abord dit ici que la cour en était mécontente, puis que lui était mécontent; mais je vois avec plaisir que ce ne sont pas ces motifs qui le déplacent et que ce sont ses affaires particulières qui l'y ont forcé. Il est fâcheux que l'usage, l'économie de cette cour-ci ne permettent pas de porter quelques secours à un ministre qui en est digne et qui pourrait les mériter par les services qu'il est en état de rendre. Nous avons ici depuis trois jours Tamara qui arrive de Livourne avec sa femme. J'ai eu du plaisir à le revoir ou

plutôt de le connaître un peu plus que je ne le connaissais. La Turquie m'occupe le plus avec lui; il la connaît à merveille, ainsi que toute la pratique de l'Orient. J'aurais voulu qu'il fût plutôt ministre que moi; il aurait été bien plus utile; je vois que l'opinion que vous avez de lui est bien fondée. C'est une bien bonne tête pour les affaires.

6.

Vienne, le 9 (20) Juillet 1793.

Comme j'aime toujours à être informé de tout ce que vous faites, de la manière dont vous êtes et en général de tout ce qui vous regarde, j'ai été enchanté de voir le baron de Roll. Il est ici depuis une quinzaine et m'a dit qu'il a souvent été chez vous, qu'il vous a vu gai et bien portant, que Мишинька vous a accompagné à Hall. Je présume que c'est son goût pour tout ce qui est militaire et son patriotisme qui vous ont engagé à le prendre avec vous. Je pense au plaisir qu'il a eu de voir une frégate russe, car je me rappelle avec quelle chaleur il prenait fait et cause dans notre guerre avec les Suédois. M-r de Roll s'est beaucoup loué de votre réception; il m'a assuré que le comte d'Artois a été fort content de vous; mais ce qui m'a fait un plaisir réel, c'est un mot de l'Impératrice à ce prince, lorsqu'il a pris congé d'elle: je vous confie, dit elle, en Angleterre, à l'homme de mon pays en qui j'ai le plus de confiance. Cela lui fait en vérité honneur. Je ne doute nullement que cela ne soit vrai, puisqu'elle s'est exprimée sur votre compte à peu-près de la même manière, lorsqu'elle m'a fait donner la promesse de m'employer dans les affaires sur votre recommandation. Les Français sont enchantés de

la réception qu'on a faite chez nous au comte d'Artois et en général de notre manière d'agir avec eux. Ils ont assurément raison, puisque personne n'a dépensé pour eux plus d'argent que nous.

J'ai reçu hier une lettre de Yassy. Koutousoff met une lenteur inconcevable dans sa marche: quoique l'échange ait été fait le 4 Juin v. s., il ne devait faire son entrée à Yassy que le 24. S'il continue de même sa route et qu'il prolonge son séjour à Constantinople, ce qui est probable, vu l'intérêt qu'il y trouvera, je crains bien de rester sur le pavé sans rien faire encore une année et peut-être même davantage. D'après les renseignements que j'ai reçus sur son compte, il paraît qu'il est déjà tout disposé à être mal avec moi, sans m'avoir ni vu, ni connu. C'est un de ces gens que le personnel pour quelques individus rend haineux ou mal disposés pour ceux même qui ne leur ont jamais fait aucun mal. Je suis bien aise d'en savoir quelque chose; cela fera d'abord que je retarderai autant que je pourrai mon arrivée à Constantinople et que je me conduirai avec la circonspection nécessaire. J'aurais voulu qu'on ne le fit rester que le moins possible en Turquie, et qu'on me déliât les mains. Jusqu'à quand les hommes seront-ils toujours plus portés pour le mal, que pour le bien!

Je compte pour sûr que vous n'oublierez pas mes commissions et que je recevrai à Constantinople en automne tout ce que je vous ai demandé. Si cela manquait, je courrais le risque de n'avoir ni sur quoi manger, ni comment m'éclairer; parce que la vaisselle étant à la disposition de l'ambassadeur, je me propose de faire usage de la faïence anglaise. Je compte sur votre exactitude.

Le comte de Woyna qui a été ministre de Pologne à cette cour avant le tout dernier changement de gouvernement dans ce royaume, et qui restait ici sans caractère

public depuis que la Confédération avait rappelé tous les ministres, vient de recevoir des nouvelles lettres de créance du roi et a eu ses audiences, il y a huit jours; ceci fait beaucoup jaser ici.

7.

Vienne, le 20 (31) Juillet 1793.

Il est impossible de vous exprimer, monsieur le comte, avec quelle joie j'ai reçu par le courrier du comte de Staremberg votre lettre du 12 de ce mois. La manière dont vous vous expliquez sur votre silence m'engage à ne pas m'en plaindre à l'avenir, puisque vous le motivez si bien. Je ne me permettrai pas de raisonnement sur les papiers que vous m'avez envoyés. La voie de la poste n'est pas la meilleure pour cela; je vous dirai seulement que je vous ai bien reconnu dans tout ce que vous avez dit et écrit et qu'eût-il eu deux ou trois personnes qui pensassent comme vous, l'on se conduirait bien différemment. Je désire que vos raisonnements solides fassent effet; il est temps que nous revenions de nos folies. Je voudrais savoir comment on aura reçu le tout à Pétersbourg.

Nous avons eu ici le comte de Lindenau, le même que vous avez connu à Londres. Il a apporté la nouvelle de la prise de Mayence. On s'attendait à une capitulation plus honorable, puisque les Français se retirèrent avec les honneurs de la guerre, avec armes et bagages, et promettant seulement de ne pas servir contre les alliés durant l'espace d'une année. Cette capitulation, ainsi que mille autres choses, aurait dû convaincre les princes français et les émigrés qu'ils n'entrent pour rien dans cette guerre; aussi ceux des Fran-

çais qui sont ici, n'espèrent-ils que dans la guerre civile, qui seule, assurément, peut ramener un ordre quelconque dans le pays. Le prince de Kaunitz ne questionna pas beaucoup le grand-écuyer de sa majesté prussienne sur le siège; il ne lui parla que de chevaux à la première visite, lui demanda, si le cheval qu'il avait envoyé au roi portait bien la face et lui fit beaucoup d'autres questions, qu'un écuyer devait savoir. C'est un vieillard bien respectable et bien étonnant pour son âge. Il est impossible d'avoir la tête plus saine.

J'attendrai avec impatience le comte de Stadion et parce que je l'aime beaucoup, et encore plus parce qu'il pourra me donner des nouvelles détaillées de Richmond ou de Marley-street. Je voudrais seulement que son arrivée ne soit guère retardée au delà du 10 VII-bre. Il faut que je parte; car, quoique je trouve mon compte sous tous les rapports à rester ici, je ne veux pas qu'on s'imagine que je mets de la mauvaise volonté, et je préférerais pour cela six mois de séjour à Constantinople sans aucune affaire. Kyrysovъ est parti le 15 du courant n. s. de Yassy. Il ne sera à Constantinople qu'au commencement de VII-bre et y restera pour le moins jusqu'au mois de Mars; cela me fâche beaucoup.

Que j'ai eu de la peine d'apprendre que Joly est si mal. J'espérais toujours que l'air de Lisbonne lui ferait du bien; malheureusement mes espérances ont été frustrées. Il faudrait s'occuper dès cette heure à trouver un autre gouverneur pour Michinka. Sans doute, cela ne sera pas aisé; mais vous avez pour cela plus de moyens qu'un autre. Vous avez des connaissances sûres partout, qui chercheront, qui s'informeront pour vous, comme si c'était pour eux-mêmes. Je crois qu'un Suisse devrait être préféré à tout autre; si c'est un préjugé, je le dois à Joly. Voici une lettre pour lui, s'il a déjà quitté l'Angleterre; ayez la bonté de lui donner cours et faites moi la grâce de m'envoyer son adresse.

8.

Vienne, le 13 (24) Août 1793.

On est ici dans des inquiétudes extrêmes sur le sort de la reine de France: depuis cinq à six jours on n'en a aucune nouvelle. Il est inconcevable que le ministère soit dans un moment pareil sans aucune information durant cet espace de temps. La première nouvelle en a été reçue par un négociant, ce qui prouve qu'il n'y a pas d'impossibilité à avoir des communications sur les frontières. Tout le monde est dans des angoisses terribles et, si quelques personnes osent avoir quelque lueur d'espérance, il y en a bien plus qui croient que cette malheureuse princesse n'est plus.

J'ai vu hier le général Ferrari, qui a quitté l'armée le 7. Il a été appelé ici, à ce que l'on dit, pour entrer au conseil de guerre. Les détails qu'il donne des armées françaises sont bien intéressants. Il dit qu'il n'a jamais rien vu de plus affreux que ces figures qui composaient le garnison de Valenciennes: maigres, pâles, puantes, presque nues, mais avec cela arrogantes comme sont les Français en général, et toujours enthousiasmés de leur chimérique liberté. Les habitants de la place ont applaudi lorsque les Autrichiens entrèrent pour en prendre possession; mais ces applaudissements venaient, parcequ'ils ne pouvaient en agir autrement. Le général Ferrari assure que toute la bourgeoisie, ainsi que les habitants de la campagne, sont gangrenés. Les paysans d'un des villages occupés par les Autrichiens avaient établi un club, qu'on a, comme de raison, eu soin d'enlever; mais cela prouve l'esprit du peuple.

On a tiré durant le siège de Valenciennes 204000 coups de canon. Il y a eu 3700 bourgeois entre tués et morts. L'artillerie des assiégés a très-bien servi; sans les commissaires qui y exercèrent le despotisme le plus affreux, on croit que

la place se serait rendue plus tôt. Voilà à peu-près tous les détails que j'ai appris; vous les connaissez peut-être déjà. Les Autrichiens vont investir Maubeuge et le Quesnoy. On espère que toutes ces places seront bientôt réduites ainsi que Dunkerque qui est très-faiblement défendu.

Il y a apparence que je resterai une bonne partie du mois prochain ici. Le comte Bezborodko étant allé à Moscou, j'attendrai son retour à Pétersbourg et qu'il m'écrive quelque chose de positif sur ce que je dois faire. Je voudrais qu'il se persuadât qu'il ne m'est pas indifférent à présent de rester des six mois sans aucune nouvelle de sa part.

9.

Vienne, le 1 (11) VII-bre 1793.

Le comte Stadion m'a remis, monsieur le comte, la lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire le 21 de Juillet. J'ai lu le tout avec un plaisir qu'il est impossible d'exprimer; rien de plus judicieux que vos réflexions, rien de plus noble, de plus franc que votre langage. Je n'ai pas cru devoir faire usage de ce certain papier que vous m'avez envoyé et que vous vouliez qu'on communiquât à la personne que vous aviez indiquée. Dans les circonstances présentes cela ne pouvait être d'aucune utilité et, au contraire, cela pouvait donner lieu à quelque désagrément. Rien ne presse d'ailleurs, et si vous jugiez à propos d'en faire l'usage que vous vouliez, vous n'avez qu'à m'écrire, et la chose sera faite. Je guette avec la plus grande impatience une occasion pour vous écrire. Il y a mille et mille choses que j'ai à vous dire, mais que je ne puis écrire par la poste; j'espère que mon impatience ne durera pas longtemps.

Je ne vous parle presque jamais des opérations de la guerre; vous les savez de la première source et ce qu'on pourrait vous en dire là-dessus d'ici, serait bien vieux. Il y a quelques jours que nous avons appris par la voie d'Italie que la flotte anglaise a été reçue dans les ports de Toulon et de Marseille. Il paraît que ceux qui gouvernent dans ce moment cette partie de la France avaient déjà depuis quelque temps des intelligences avec les Anglais, puisque l'on sait que les vaisseaux frétés pour le compte des Marseillais dans les ports d'Italie, ayant d'abord été arrêtés par quelques frégates anglaises, ont été relâchés, et on les laissa continuer sans aucun empêchement leur route. L'on attend tous les jours des détails de cet événement important.

J'ai reçu hier des lettres de Constantinople. On m'écrit que les intrigues sont plus que jamais réveillées à la Porte. L'affaire du tarif, qui avait donné lieu à des demandes de la part des Turcs pour des droits qu'elle voulait que nous payassions comme les autres nations, sur un nouveau règlement qu'ils avaient fait et que nous avions droit de refuser, parce qu'il est contraire à nos traités, vient d'être renouvelée et avec un ton un peu différent de celui qu'ils ont employé précédemment. Notre ambassadeur sera à Constantinople à la fin de ce mois.

Stadion restera encore quelques jours ici; il s'en ira ensuite en Empire rejoindre ses parents. Je l'ai trouvé comme je l'ai quitté, gai et excellent garçon. On l'aime ici comme partout ailleurs. Nous logeons dans la même auberge; je le questionne tous les jours sur vous, sur Londres et sur tout plein d'autres choses, et je suis très-content de ses réponses.

Vienne, le 15 (26) Septembre 1793.

Mille grâces, monsieur le comte, pour la lettre du 30 Août, et pour l'exécution de mes commissions. Je vais incessamment aviser aux moyens de remettre à la maison Thomson de Pétersbourg la somme que vous avez eu la bonté d'avancer pour des emplettes. J'attends toujours quelque chose pour mon premier établissement; on me doit mes appointements; ainsi je serai en état de faire ce paiement sans perte de temps.

Le comte de Stadion a été bien sensible à tout ce que vous dites pour lui dans ma lettre. Il est parti depuis quelques jours pour se rendre à Mayence et m'a prié de vous dire mille choses de sa part. Quel excellent garçon! On l'aime ici l'on ne peut pas plus. Il doit revenir l'hiver.

Les bonnes nouvelles se sont succédées ici depuis quelques jours après les mauvaises. Je mets au nombre de celles-ci la retraite des Anglais de devers Dunkerque, et la défaite des Hollandais à Menin; au nombre des autres, je placerai la prise du Quesnoy, la défaite de cette partie de l'armée française qui venait pour forcer à lever le siège du Quesnoy, et en dernier lieu, le grand avantage qu'a emporté le duc de Brunswick à..., le nom de l'endroit m'échappe pour le moment. Il a pris 30 canons et à peu-près 2000 prisonniers et tué à l'ennemi 2000 hommes. Vous connaissez déjà les détails de toutes ces affaires, c'est pourquoi je ne vous en parle pas.

Je voudrais qu'il ne fût pas plus question en Angleterre qu'ici de cette maudite affaire de Dunkerque. On en a fort peu parlé à Vienne; mais je ne crois pas qu'il en sera de même chez vous. Il paraît qu'il y a eu un peu de précipitation de la part de ceux qui commandent, dès le commen-

cement de leur opération. On voulait prendre et l'on ne pensait pas aux difficultés. Je ne sais si cela est vrai, mais l'on prétend qu'on a perdu devant Dunkerque plus de 60 pièces d'artillerie. C'est une chose bien singulière que cette guerre. Les Français attaquent, partent les premiers; dans les petites affaires comme dans les grandes, ce sont toujours eux qui commencent. Dans cette dernière affaire du duc de Brunswick, ils attaquèrent avec un grand acharnement les divers points de l'armée combinée.

On prétend que les Prussiens commencent à être plus traitables. Les négociations de cette cour-ci avec le roi de Prusse prennent, à ce que l'on dit, une tournure assez heureuse. Sa majesté promet de remplir ce à quoi elle s'était engagée auparavant et, pour en donner d'abord un exemple, elle enverra 10 mille hommes pour faire le siège de Landau. Ce sont des oui-dire, car je ne sais rien de positif là-dessus.

Я такъ былъ доволенъ бумагою, которую вы мнѣ прислали съ графомъ Стадіономъ; мысли ваши въ ней такъ благородны и тверды, правда вездѣ такъ ясно и такъ смѣло сказана, что я не могъ удержаться, чтобы не показать ее представляющей насъ здѣсь особѣ *). Двѣ причины на сіе меня рѣшили. Онъ всегда мнѣ говорилъ о системѣ союза нашего подобно вамъ. Но правда ли сіе или нѣтъ, я не знаю, ибо чтò онъ пишетъ, я того никогда не видалъ. Я полагалъ, что ежели онъ подлинно такъ мыслить, то нѣтъ неудобности, чтобъ онъ зналъ возвышенныя мысли человѣка, котораго я больше всѣхъ люблю, и коего дружба дѣлаетъ мнѣ честь. Ежели бы же былъ онъ фальшивъ и говорилъ иное, чтò думаетъ и пишетъ: то и тутъ полагалъ я, что можетъ быть польза для службы; ибо увидѣть онъ, что есть люди, кои пренебрегаютъ своими инте-

*) Т. е. графу А. В. Разумовскому.

Архивъ Князя Воронцова. XIII, 2.

ресами для общих и ни въ какомъ случаѣ лести не употребляютъ. Къ сему долженъ прибавить еще и то, что онъ всегда превозносилъ какъ достоинства, такъ и правила ваши. Взявъ обѣщаніе отъ него, что онъ никакого употребленія не сдѣлаетъ, прочелъ я ему сію бумагу. Онъ ею былъ чрезвычайно доволенъ, распространился новыми похвалами и присоединилъ, что ежели бы были въ П-бургѣ люди, кои бы такъ какъ вы мыслили, то все бы шло иначе. Потомъ спросилъ меня, можетъ ли, писавъ къ вамъ, упомянуть о сей бумагѣ. Я ему отвѣчалъ, что правило мое есть ничего отъ васъ никогда не таить; что онъ напередъ знать можетъ, что все чтò бы онъ мнѣ какъ теперь, такъ и впредь ни скажетъ, конечно отъ васъ скрыто не будетъ, и что я первый напишу къ вамъ, что онъ читалъ бумагу, которую вы по дружбѣ для свѣдѣнія моего прислали, и что потому онъ поступать можетъ какъ ему угодно. Я надѣюсь, что вы симъ поступкомъ моимъ не будете недовольны. Связи большой у меня нѣтъ съ симъ человѣкомъ; нравы наши не весьма сходны; о правилахъ не знаю, ибо его мало мнѣ извѣстны, но полагаю только съ нѣкоторымъ основаніемъ или, лучше сказать, нѣкоторымъ образомъ увѣренъ, что служить онъ съ пользою и дѣла ведетъ такъ, какъ желать можно для продолженія системы твердаго и натуральнаго союза.

Le pauvre prince Galitzin est malade à la mort. Les médecins n'espèrent plus sa guérison. Il a une rétention d'urine depuis huit jours, et on ne lui donne que trois ou quatre jours de vie. On le regrettera beaucoup ici; il est impossible d'être plus généralement aimé et estimé que ne l'est ce digne vieillard; pour ma part, j'en suis extrêmement fâché.

J'embrasse de tout mon coeur vos enfants. Stadion m'a dit que Катинька est devenue une dame très-posée depuis qu'elle a une gouvernante. Cette dame lui en impose assu-

rément; car elle ne promettait pas de devenir posée de si tôt. Comment êtes-vous content de cette gouvernante? Joly revient-il bientôt? Pardon si je vous questionne en vous écrivant: c'est chez moi une suite de l'amitié et de ce tendre attachement que vous me connaissez pour vous.

11.

Vienne, le 5 VIII-bre n. s. 1798.

Le bon prince Galitzin est mort il y a cinq jours. Jamais étranger n'a été plus regretté dans aucun pays, qu'il ne l'est ici. Il a disposé de tous ses biens, meubles et immeubles. Ses neveux, fils du prince André, héritent de toutes les terres; le comte Nicolas Roumanzow a sa maison de campagne, connue ici sous le nom de Predig-Stull. Le grand-chambellan Galitzin reçoit ses tableaux et ses diamants, et Galitzin de la Haye tout ce qui est vaisselle. Tous les gens de la maison, ainsi que les personnes qui l'entouraient, ont été traités le plus généreusement du monde. J'ignore la disposition qu'il a faite des fonds qu'il avait ici et qui se montent à plus de 800,000 florins, ainsi que de ceux qu'il avait en Russie qui sont de 200,000 roubles. Cette mort m'a fait bien de la peine; ce digne vieillard avait tout plein de bontés pour moi.

Rien de nouveau ici. On croyait que le roi de Prusse attaquerait les lignes le 22 ou le 23 du mois passé, il l'avait promis; mais je ne sais ce qui l'en a empêché et à quel temps il a remis cette opération. Я думаю, что его величество отправится скоро въ Польшу для принятія команды надъ своею армією, подъ предлогомъ будто бы дѣла его въ Гроднѣ сдѣланы или дѣлаются образомъ достоинству его непри-

личнымъ. Странная вещь, которой никто не понимаетъ! Сказываютъ, что онъ послалъ въ Петербургъ курьера съ извѣщеніемъ о семъ намѣреніи. Я по почти сіе пишу для того, что конечно Аглицкое министерство уже имѣетъ сіе извѣстіе; слѣдовательно чрезъ перлюстрацію ничего новаго оно не узнаетъ; прошу только меня вѣстникомъ сего страннаго намѣренія не именовать.

J'ai reçu il y a quelques jours par l'estafette qui a apporté l'ordre de St. Alexandre au comte de Razoumovsky, une lettre de mon oncle. Il est très-content de la manière dont on en a agi à son égard. Tous ceux qu'il a recommandés ont reçu des grâces, ce qui, selon moi, doit faire plus de plaisir, que ce qu'on lui a donné personnellement. Il est très-fâché qu'on n'ait rien fait pour son meilleur ami, qui est actuellement dans ses terres dans le gouvernement de Vladimir ¹⁾; il m'en parle avec beaucoup de regret.

Мнѣ донесли стороною, что у графа Александра Андреевича былъ въ праздники небольшой споръ въ публикѣ съ Аркадіемъ Ивановичемъ ²⁾. Я не знаю подлинно что подало къ сему поводъ; но къ сожалѣнію вижу уже съ нѣкотораго времени, что долженъ мысли свои въ разсужденіи прежняго моего въ Швеціи начальника перемѣнить совершенно. Вы лучше кого либо другаго знаете, сколь чувствительно вдругъ сдѣлать новое и дурное заключеніе о человѣкѣ, къ коему прежде имѣли почтеніе. Графъ Александръ Андреевичъ вскользь далъ мнѣ почувствовать, что онъ имъ весьма недоволенъ, чему я совсѣмъ не удивляюсь: заносчивость его не имѣетъ предѣловъ. Я къ нему писалъ при пожалованіи его въ тайные совѣтники, онъ мнѣ не отвѣчалъ; съ тѣхъ поръ не беспокоилъ я его моими отъзывами, да и впредъ беспокоить не стану.

¹⁾ Т. е. графъ Александръ Романовичъ.

²⁾ Морковымъ.

12.

Vienne, le 26 Octobre n. s. 1798.

Voici, monsieur le comte, une lettre de madame de St.-Priest. Le baron de Nolcken l'a reçue avec plusieurs autres, et comme il ne savait pas comment vous la faire parvenir, je m'en suis chargé. Vous m'avez fait un bien grand plaisir en faisant écrire à Michinka la lettre que j'ai reçue ensemble avec la vôtre, par l'ordinaire dernier. Je lui répons, et pour lui donner la satisfaction de recevoir une lettre en forme, je la cache. J'ai trouvé qu'il a fait beaucoup de progrès; son écriture est charmante, et sa lettre qui est assurément de sa composition, est fort jolie. Je suis fâché de la mauvaise santé de Joly, et ne conçois pas comment avec sa raison, il a pu faire la sottise de doubler la dose d'un remède, qu'il connaissait pour dangereux. Son indiscretion au sujet de la lettre où je lui parlais de vous et de vos enfants m'aurait fâchée, si je pouvais croire que vous prendriez son contenu pour ces propos qu'on avance afin de se faire un mérite auprès de quelqu'un; mais, heureusement, nous n'en sommes pas là. Vous connaissez mes sentiments pour vous, et cela suffit pour que vous soyez persuadé que je suis incapable d'avancer quoi que ce soit que je ne sente et ne pense.

On parle beaucoup depuis quelque temps du voyage de l'empereur aux Pays-Bas. On prétend même savoir que l'époque du départ est fixée au mois prochain; mais j'ai de la peine à le croire. Depuis longtemps l'empereur en a formé le projet, mais toujours quelques obstacles l'ont croisé; il en sera, ce me semble, de même cette fois-ci, surtout si les nouvelles de l'armée ne sont pas plus satisfaisantes que les dernières. Hier, on a appris que les Hollandais ayant refusé de passer la Sambre, l'armée autrichienne devant Maubeuge

a dû d'abord se retirer en partie, tandis que le reste devait en faire autant peu après. Cette pusillanimité des Hollandais est inconcevable. Il faut convenir que la maison d'Autriche a des alliés infâmes. Partout elle rencontre des obstacles dans les opérations militaires; tantôt c'est la Prusse qui l'entrave, aujourd'hui c'est la Hollande. Dieu veuille qu'elle se tire heureusement d'affaire; sa position n'est certainement pas des plus brillantes. Le duc de Brunswick a joué dernièrement une farce digne de lui: à la prise des lignes de Weissenbourg par Wurmser, il est venu sur le champ de bataille l'embrasser devant tout le monde et lui faire compliment sur l'affaire glorieuse qu'il venait d'avoir. Son altesse en est restée au compliment; car lorsque le général Wurmser a continué ses opérations, elle n'a pas jugé à propos de bouger. Ces honnêtes alliés prétendent qu'il suffit d'être sur les lieux pour être réputés tels. Le siège de Landau va se faire. Le résident de Prusse m'a dit l'autre jour que ce sont les Autrichiens qui le feront avec le canon et les ordres des Prussiens.

Voilà mes chétives nouvelles. Je crois qu'on aurait pu en avoir ici de bien intéressantes, si l'on était mieux instruit que je ne le suis, et s'il y avait des occasions un peu sûres pour écrire. Je les guette avec soin.

Р. S. Мнѣ бы хотѣлось весьма, мой благодѣтель, мой лучший другъ, быть съ вами въ откровенной перепискѣ по прибытіи моемъ къ мѣсту. Свѣдѣнія ваши могутъ быть мнѣ полезнѣе всего; они часто наставляютъ стануть меня даже и въ тѣхъ вещахъ, въ которыхъ долженъ бы я наставлену быть и отъ другихъ. Но такъ какъ съ выѣзду моего изъ Петербурга я совсѣмъ опять забыть, то сего уже и ожидать не долженъ. Сверхъ того, я считаю, что и вамъ не неприятно будетъ иногда знать что дѣлается въ мѣстѣ столь для насъ важномъ, а особливо въ настоящее время: ибо

вижу я напередъ или, лучше сказать, знаю, что множество дѣлъ самыхъ важныхъ и самыхъ деликатныхъ будетъ. Для сего считаю я, что для насъ весьма бы хорошо было имѣть особливую цифирь. Ежели бы вы оную сочинить приказали съ стараніемъ, что для васъ не такъ трудно; а доставить ее ко мнѣ легко можно чрезъ г. Троцинскаго, въ которому препроводить оную можно съ курьерами, а онъ доставитъ со всякою вѣрностью съ обыкновенною двухнедѣльною почтою. Вы удивитесь, когда узнаете, что въ Цареградѣ цифири нѣтъ ни одной свѣжей. О семъ уже хлопотали много въ Петербургѣ; обѣщали, но ничего не сдѣлано. Все это мнѣ весьма досадно, и досадно такъ, что ежели бы вы часто не наставляли меня въ терпѣніи, то не знаю, сдержался ли бы я въ той мѣрѣ, въ которой теперь себя держать стараюсь.

13.

Vienna, le 5 (16) IX-bre 1793.

J'ai fait parvenir à m-rs Bala et Ott les lettres dont vous avez accompagné la vôtre du 22 VIII-bre. Je partage bien sincèrement vos sentiments, monsieur le comte, sur tout ce qui regarde l'oubli d'une certaine personne*). Je lui dois des obligations personnelles. Je vous suis attaché plus qu'à personne, et voilà bien des titres pour ne pas être indifférent à tout ce qui la concerne. J'ai d'elle des nouvelles indirectes par Constantinople. Dans sa retraite, comme dans la capitale, notre ami continue à s'occuper. Il écrit souvent à un m-r Barrozi qui est en Turquie.

*) Говорится о графѣ Александрѣ Романовичѣ Воронцовѣ.

Vous voulez que je vous instruisse du sujet, qui donna lieu aux fêtes de la paix, à une scène entre mon oncle et m-r Morcof. On m'a assuré dans le temps et depuis on me l'a confirmé encore, que c'était parce que mon oncle, ayant fait la liste des promotions et des gratifications, n'avait pas inséré le nom de m-r Morcof. Vous connaissez toute la morgue ridicule de ce dernier. Il s'en fâcha et vint en parler avec un peu d'arrogance à mon oncle. Celui-ci en m'écrivant pendant les fêtes même, ne me dit pas mot de cette histoire; mais il parle avec mécontentement de l'homme en question. C'est tout ce que j'en sais.

Вы меня огорчаете, помышляя отъ дѣлъ удалиться. Что нуды, ежели немного болѣе или менѣе довольны въ П-бургѣ. Ваши правила должны васъ сверхъ всего поставить. Вы служите отечеству своему. Первая цѣль службы вашей состоитъ въ томъ, чтобъ ему быть полезнымъ. А конечно полезнѣе васъ никто не можетъ быть въ Англіи. Я понимаю, что дворское неудовольствіе должно быть чувствительно. Однакожъ васъ трогать оно конечно должно менѣе, нежели тѣхъ, кои, управляемы будучи безпримѣрною спѣсью, всѣ концы приводятъ или стараются приводить къ тому только, чтобъ удовлетворить сколько можно сей спѣси. Бога ради, не спѣшите оставлять службу. Мнѣ все кажется, что въ мѣстѣ пребыванія вашего будутъ еще дѣла, въ которыхъ вы полезны будете. Я весьма согласенъ съ вами въ разсужденіи талантовъ той особы, которой показывалъ я меморіаль вашъ; но въ прочемъ...

Que dites vous des horreurs inouïes qui se commettent à Paris? A-t-on jamais pu prévoir qu'on pousserait les crimes à ce point-là! Cependant, soit qu'on se soit familiarisé avec les malheurs; soit par quelque autre cause, la mort de la reine n'a pas aussi vivement frappé tout le monde, que celle du roi. J'avoue que si, au commencement de la révo-

lution, j'en ai été un partisan assez zélé: j'en suis bien guéri actuellement et je la hais aujourd'hui plus que je ne l'ai jamais aimée. A propos de révolution, j'espère que le soutien constant de mes opinions, le bon m-r de Lisakevitch, ne m'abandonnera pas dans celles que je professe aujourd'hui. Dites-lui, je vous prie, mille choses de ma part.

Je crois qu'il n'est rien décidé encore au sujet du départ de l'empereur pour les Pays-Bas. Il paraît certain que le voyage aura lieu, mais si c'est à présent ou au printemps, c'est ce que l'on ignore. En attendant, on croit que m-r Crawford, arrivé ici en courrier de l'armée du duc d'York, a apporté les plans pour la campagne prochaine et des projets pour divers démembrements de la France.

14.

Vienne, le 19 (30) Novembre 1793.

Nous avons eu ici ces jours passés le ministre turc qui va à Londres. Il a fait une diligence extrême pour un chacun et à plus forte raison pour un homme de sa nation. Depuis Constantinople et jusqu'à Vienne il n'a mis que 45 jours y compris la quarantaine. Comme il n'a pas bougé de chez lui, qu'il ne devait s'arrêter que deux jours ici, j'ai été un matin le voir en bottes et sans me faire annoncer. Nous causâmes beaucoup. Il me dit mille bêtises sur le désir de la Porte de conserver la bonne harmonie avec nous et me parla de différents autres objets du même ton. Je m'amusai de bon coeur, dès que je me suis aperçu de l'importance qu'il mettait à tout, de le questionner sur les objets les plus indifférents. C'était un plaisir de voir la mine de ce mara-

bout, celle de son secrétaire et celle de son drogman. Tout ce que je leur disais leur paraissait avoir un sens pour entendre; je voyais leur jeu de physionomie et je crus l'occasion trop belle de me divertir, pour ne pas les tourmenter à mort. Entre autres choses de sa conversation il m'a dit qu'il comptait vous voir à Londres, que c'était son devoir de fréquenter ses collègues. Il ne sait rien de la durée de sa mission; il verra comment les affaires pourront être finies, et quand elles seront finies, il écrira à Stamboul pour demander les ordres. Ce pauvre homme croit que rien n'égale à l'importance de sa négociation; il ne lui vient pas dans la tête qu'on se moquera partout de sa personne. Il est parti hier et voyagera avec la même diligence jusqu'au lieu de sa destination.

J'ai écrit à monsieur de Koutousoff pour savoir quand il croit pouvoir quitter Constantinople, et sur sa réponse je réglerai mon départ. En attendant je resterai ici spectateur bienveillant des événements de tout genre qui se passent et qui se passeront. Il paraît que les cartes s'embrouillent de jour en jour davantage, et on ne saurait trop être impatient de voir comment la partie finira. Je crois qu'il y aura beaucoup de remue-ménage dans les cabinets de l'Europe. A propos de remue-ménage: Luchesini arrive ce soir ou demain ici. Il amène sa femme, ce qui fait croire qu'il restera à Vienne en résidence.

Que dites vous des succès de monsieur Marcoff? Il vole sur de grandes ailes; mais je crains pour lui, que voulant monter trop haut il ne se casse le cou. Avec son ambition on ne sait jamais s'arrêter à temps. Mon oncle m'a écrit tout dernièrement. C'est sa seconde lettre où il promet de m'envoyer un courrier avec mon expédition pour Constantinople; mais je l'attends toujours. Le grand-duc Alexandre m'a écrit huit jours après ses noces une lettre de douze

pages. Elle m'a touché extrêmement; il est impossible d'être meilleur que l'est ce prince. Il est heureux au possible, ce qui est de son âge, mais je crains qu'on ne l'ait marié trop jeune.

15.

Vienne, le 18 (29) Décembre 1793.

Monsieur Ott m'ayant fait dire il y a quelques jours qu'il allait expédier la porcelaine que vous lui avez demandée, je l'ai prié de se charger de vous faire passer aussi une tasse. Je vous l'envoie pour vous faire penser à moi quelques fois. Elle est d'un genre tout à fait nouveau et ne défigurera pas votre jolie collection de tasses.

Nous nous sommes bercés ici pendant plus de huit jours de l'espérance de recevoir la nouvelle d'une capture considérable sur les Français par l'amiral Howe. Des lettres de toutes parts annonçaient cet heureux événement, et ce n'est que depuis une couple de jours que nous savons que cet amiral est de retour, les mains vides. Quel dommage! Il faut donc se borner à espérer d'apprendre quelque chose de bon du débarquement. Dieu veuille qu'il soit couronné de tous les succès imaginables!

Luchesini se démène beaucoup. Il dit à qui veut l'entendre que la Russie et la Prusse ne font dans ce moment qu'un; tant leurs liaisons sont étroites, tant leurs intérêts sont unis. J'aime à croire pour moi individuellement, puisqu'il ne m'appartient pas de décider des opinions des autres, que cela n'est pas vrai. Notre politique n'a jamais été fondée sur le même moule avec celle des Prussiens; et si les choses vont comme elles doivent aller, j'espère qu'elle ne le sera jamais. Une chose qui me surprend beaucoup, c'est l'air et l'assu-

rance avec laquelle se présente dans le monde un homme, qui depuis cinq ans n'a eu d'autres commissions que celles qui sont faites pour humilier un homme tant soit peu délicat.

Stadion se marie chez lui avec une des filles de sa tante, dont il a été amoureux depuis une dizaine d'années. Le mariage doit se faire d'ici à quelque temps.

Письма из Константинополя.

16.

Constantinople, le 10 Mars n. s. 1794.

Je ne vous ai pas écrit, monsieur le comte, par le dernier courrier de Vienne, parce que je venais d'arriver et n'étais nullement en état de m'occuper. Depuis qu'on passe avec des voitures en Turquie, on n'a jamais été de Vienne à Constantinople en vingt-quatre jours, y compris 36 heures de résidence à Bucharest, et c'est ce que j'ai fait au grand étonnement de tout le monde. Je voulais trouver l'ambassade, du départ de laquelle je n'étais pas informé avec justesse. J'ai eu mes audiences du sultan et me suis accrédité en formes auprès de la Porte. Je ne veux pas vous l'apprendre par une lettre circulaire, telle que j'expédie aujourd'hui à tous mes collègues. Vous aurez la bonté de me pardonner, si je m'écarte de la règle et de me permettre de continuer avec vous sur le même ton que jusqu'à présent. Et c'est sur ce ton que je vous supplie de me donner de vos nouvelles le plus souvent que vous pourrez. Ma nouvelle vocation m'engage à vous en demander aussi de celles qui ont trait aux affaires publiques.

Je veux vous provoquer et vous dirai d'abord, que m-r de Koutousoff aura demain son audience de congé et partira

bientôt après. La Porte a fait tout plein de petites difficultés pour l'arrangement des chariots, vivres etc. qui étaient nécessaires pour sa suite. Je crois qu'elle a voulu par là se venger un peu des plaintes injustes qu'a faites son ambassadeur du traitement qu'il avait eu chez nous. Je m'attends tous les jours à être appelé à une conférence. Je présume qu'on me la demandera, pour exiger une réponse quelconque, à tout plein de griefs minutieux, que la Porte forme contre nous et dont il faut attendre une décision de chez nous. Il est probable qu'on renouvellera aussi l'affaire du tarif, qui, après la réponse que nous avons faite, semblerait devoir être finie. Il paraît qu'on veut essayer de la traiter différemment. On veut recourir à une correspondance amicale, entre le reiss-effendi et notre ministère. Je désire que m-rs les Turcs y trouvent leur compte, ce qu'il n'est guère possible de supposer, vu la manière dont nous nous sommes prononcés sur cette affaire. Je les attends de pied ferme, et ne ferai rien qu'après toute la réflexion dont je suis capable.

Je vous ai indiqué les moyens de m'écrire par Vienne. J'espère que vous ne manquerez pas d'en profiter. De grâce, ne négligez pas de m'instruire de tout ce qui se passera d'intéressant chez vous, surtout par rapport à la guerre avec les Français. Ce dernier article est de la plus grande importance ici, pour déjouer les projets de Decorches qui gagne en crédit tous les jours auprès des ministres turcs. Il serait, je crois, aussi utile pour m-rs les Anglais, que le c-te Liston eût ordre de déjouer avec la plus grande attention les entreprises de cet agent français. Je me joindrai toujours à lui avec le plus grand zèle, et par devoir, et par mon penchant de servir une nation que j'aime et qui doit être l'alliée de celle à laquelle j'appartiens.

Constantinople, le 15 (26) Mars 1794.

Je vous rends, monsieur le comte, mille et mille actions de grâce pour votre lettre du 3 (14) Février. Elle m'a mis du baume dans l'âme. Je crois depuis sa réception que je vauz mieux que je ne l'avais cru, puisque mes réflexions, mes raisons vous ont quelques fois paru si bonnes que vous n'y trouviez rien à changer. J'ai beaucoup souffert ces jours passés d'une fluxion à la tête. La mal était tout-à-fait nouveau pour moi, et comme mes yeux me faisaient bien mal, j'ai été inquiet; heureusement tout cela s'est un peu dissipé et sans une quantité d'affaires de toutes ~~espèces~~ que j'ai eu pour le départ de l'ambassade et qui ont du m'arracher de ma chambre, j'aurais été beaucoup mieux encore. L'ambassadeur est parti ce matin fort content de la réception qu'on lui a faite et des présents qu'on lui a donnés.

Je n'ai pas le temps de vous écrire fort au long aujourd'hui: la poste est sur son départ. Je dois cependant vous communiquer un extrait de rapport que nous avons eu ici et qui peut être de quelque utilité pour le pays où vous êtes. Къ Турецкому послу въ Лондонѣ послано наставленіе, сочиненное Шведскимъ драгоманомъ Мураджи, свести дружбу съ находящимися въ Лондонѣ лазутчиками Французской Конвенціи, чрезъ посредство коихъ онъ можетъ вступить въ негоціацію и съ Конвенцією. Сему министру предписано принимать на донесеніе всѣ внушенія и пр^а. Je crois qu'un pareil renseignement pourrait servir au ministère anglais pour la découverte des espions que la Convention pourrait avoir à Londres. La conduite sublime du Parlement anglais a fait une grande sensation ici. Les Turcs (les gens en place, s'entend) ne croiraient jamais que la Chambre

Basse seconderait avec autant d'empressement les efforts du roi pour la continuation de la guerre. Decorches leur avait monté la tête comme cela lui convenait, et depuis cette dernière nouvelle l'on a commencé à raisonner un peu différemment sur la position de la France.

18.

Constantinople, le 15 (26) Avril 1794.

Comme on parle partout de guerre entre la Russie et la Porte et que le ministère turc prétend qu'il lui est parvenu même des avis de l'Angleterre, qui annoncent une prochaine rupture de notre part, je crois de mon devoir de vous présenter la véritable situation des affaires. Je fus appelé le 3 (14) de ce mois à une conférence. L'alarme répandue par nos armements (dont je n'ai aucune connaissance directe) engagea le ministère à me questionner sur les bruits de guerre, afin de me pousser, s'il y avait moyen, à le rassurer sur le but de ces prétendus armements; mais comme on craignait de donner les formes d'une explication à cette conférence, on ne vint sur l'article des armements qu'après avoir agité d'autres affaires courantes et par forme de conversation. J'ai répondu que je n'avais aucune connaissance de tous ces armements; j'ai pris la chose ad referendum. Ils ont protesté de leurs dispositions pacifiques à notre égard et du désir de maintenir la paix, dispositions nécessitées par l'état pitoyable de toutes les branches de l'administration de l'empire et non pas par une suite de la bonne foi. Pour celle-ci, elle ne caractérise pas le gouvernement actuel, qui à chaque instant dans les affaires les plus claires met des obstacles. Voilà, monsieur le comte, le tableau exact de nos

affaires ici jusqu'à ce moment-ci. J'attends avec impatience des ordres de la cour, qui me sont d'autant plus nécessaires, que les événements arrivés en Pologne et les nouvelles de nos préparatifs de guerre ont absolument dérangé les idées que je m'étais formées sur nos affaires avec cet empire.

L'ambassadeur turc à Londres écrit au ministère mille absurdités; il serait utile pour les affaires de savoir les choses un peu au juste. Dans ce pays d'intrigues et d'ignorance on doit continuellement déjouer les insinuations que font nos ennemis à la moindre petite nouvelle dont ils peuvent tirer parti.

19.

Constantinople, le 30 May (10 Avril) 1794.

Depuis ma dernière il nous est arrivé ici, monsieur le comte, un nouvel agent français, accompagné de deux ingénieurs et d'un officier d'artillerie, que la Convention Nationale envoie pour le service des Turcs. On ignore le véritable but de la commission du s-r Thuville (c'est le nom de l'agent), mais l'on voit qu'il est entre autres chargé de dépouiller, à l'instar de ce qui s'est passé en France, tous les négociants qui ont quelque chose. Depuis quelques jours Decorches s'est de nouveau beaucoup démené pour engager les Turcs à reconnaître la République Française. Cette nouvelle tentative n'a cependant pas eu plus de succès que les précédentes.

Le ministère turc, qui a eu connaissance de la négociation pour un traité défensif entre nous et les Anglais, fit demander au comte Ainslie, si ce traité avait été signé. Cet ambassadeur, qui pour le moins est un homme singulier, a fait répondre qu'il n'en avait aucune connaissance et qu'il

pouvait assurer que ce traité aurait difficilement lieu. Я думалъ сперва, что на Енслея взведены многія вещи единственно по персональнымъ уваженіямъ предмѣстниковъ моихъ и интернунція, что отчасти и правда; но теперь, по разнымъ свѣдѣніямъ, которыя о семъ послѣ получилъ, по обращенію моему съ нимъ, нахожу, что онъ естественный лгунъ и человѣкъ, котораго ни Турки, да и никто не почитаетъ. Скажите мнѣ хотя слово о семъ трактатѣ, скоро ли его кончатъ?

M-r Ainslie m'a annoncé la prochaine nomination de mylord Ankland à la place du ministre des affaires étrangères; je ne le connais pas, mais je crois qu'il y a peu de gens qui puissent remplacer agréablement pour le corps diplomatique mylord Grenville. Il n'y a eu qu'une seule voix sur son compte, et tous ceux qui ont eu affaire à lui m'en ont fait le plus grand éloge.

Les Turcs sont fort inquiets des nouvelles qu'ils reçoivent de la Moldavie, des prétendus préparatifs de guerre que nous faisons sur la Mer Noire et sur nos frontières. Je n'en ai aucune connaissance, et depuis que je suis ici, le ministère ne m'a fait passer aucun ordre. Je suppose que j'en recevrai incessamment. En attendant j'ai des affaires par dessus les oreilles. C'est un poste qui est au-dessus de mes forces et peut-être encore plus au-dessus de ma patience. Un ministre ici est peu occupé de la partie politique, seule partie qui puisse l'intéresser. Il est consul, juge, agent des gouvernements de frontière et de l'amirauté de la Mer Noire. La correspondance avec messieurs les gouverneurs est quelque chose de très-fastidieux. Je ne vous parle pas de celle de monsieur le comte Souvoroff: vous connaissez l'homme. Tous les jours de courrier il m'honore d'un volume. Notre commerce de la Mer Noire se faisant presque tout par des Grecs, des gens ramassés de tous côtés, les affaires qu'ils ont, sont

Архивъ Князя Воронцова. XIV, 3.

pour la plupart déraisonnables et quelque fois contre toute probité. Et comment ne pas s'intéresser à ces affaires? Ces gens n'iraient-ils pas crier à l'injustice à Pétersbourg? Voilà ce qui est désagréable. Je ne vous dirai pas non plus que je me plaise à traiter les affaires politiques avec les Turcs. Il faut une grande patience pour supporter les délais sans fin, les finesses et les détours dont ils se servent sans cesse, et pour lesquels le reiss-effendi d'aujourd'hui a une habileté toute particulière. Je fais l'impossible pour que tout aille de son mieux, mais je crains que cela ne sera jamais aussi bien que je l'aurais voulu.

20.

Constantinople, le 10 Juin n. s. 1794.

La poste de Vienne m'a apporté, monsieur le comte, votre lettre du 11 [22] Avril. J'attendais depuis longtemps avec la plus vire impatience de vos nouvelles; et que les que puissent être vos occupations, je vous dirai franchement, que je me vois en droit de vous demander quelques lignes d'écriture au moins tous les quinze jours; ce qui me donne ce droit, c'est d'abord l'attachement bien sincère que vous me connaissez pour vous, et puis l'exil dans lequel je suis relégué, et dans lequel on sent encore plus le bonheur de savoir quelque chose des personnes qu'on aime. Ainsi, monsieur le comte, réglez vous là-dessus.

Vos raisonnements sur les affaires de France sont, sans doute, on ne peut plus justes, mais cela n'est pas à moi à les faire entendre aux Turcs. Il suffit qu'ils viennent de moi pour leur faire croire le contraire, et mon système à cet égard est qu'il vaut beaucoup mieux, qu'ils s'imaginent

que je ne témoigne aucun empressement pour les tenir informés de l'état des choses, afin de leur faire faire quelque faux pas, que de les voir dans l'idée que nous nous soucions beaucoup de l'intérêt qu'ils pourraient prendre au sort des Français. La politique de ce pays-ci est bien plus difficile à concevoir que celle des autres puissances. Elle est entortillée, pleine de contradictions et de beaucoup plus de fausseté, que la politique des autres cours. Je crois que j'en ne pourrai jamais m'habituer à la manière de traiter les affaires ici, et surtout à la discussion dans les affaires. Le reiss-effendi, qui est un savant pour un Turc, discute sur la politique comme on discuterait sur un point de la loi de Mahomet. Minutieuses au possible, les conférences qu'on a avec lui sont lentes; c'est toujours une affaire, qui passe trois heures. J'en eus une, il y a huit jours, sur l'affaire du tarif. Nous voulons absolument qu'elle soit terminée et nous demandons en conséquence une réponse par écrit, où la Porte se désiste d'une prétention si contraire au traité. J'ai quelque espoir que les Turcs céderont à notre juste demande. Les 60 mille hommes et le comte de Souvoroff sur les frontières pourront les déterminer plus que toute autre chose à prendre ce parti. Il ne serait pas sage, sans doute, de notre part de ne pas insister sur cet objet. Obtenant un point de peu d'importance, ces gens ici pourraient fort bien forger d'autres prétentions plus importantes, et tout aussi mal fondées que celle du changement du tarif.

Les affaires de Pologne ont fait grand plaisir au ministre turc. Il écrit que ce sont autant de nouveaux embarras pour nous qui distraient notre attention de ce côté-ci, et affaiblissent nos moyens. Je ne crois cependant pas, que les Turcs aient pris une part directe à cette nouvelle insurrection, mais qu'ils l'aient par le moyen des émissaires français encouragée, c'est plus que vraisemblable. Le riess-effendi m'a

protesté que la Porte ne s'est en aucune manière mêlée de ces troubles et qu'elle persévérerait dans sa neutralité tant à l'égard de la Pologne, qu'à l'égard de la France.

On m'a assuré que le ministre de Suède, en communiquant au nom de sa cour à la Porte la convention qu'elle vient de conclure avec le Dannemark, l'a invitée d'y accéder. Je doute fort qu'elle le fasse. Son intention semble être de voir la fin de cette campagne, qu'elle croit décisive pour se prononcer sur le parti qu'elle suivra relativement à la France, Monarchie ou République. Si l'Angleterre, avec ses forces navales, portait quelques coups aux affaires des Jacobins, cela ferait un très-bon effet pour perdre le crédit de Descorches qui s'est plaint de la froideur qu'on lui témoignait. Il est vrai de dire cependant, qu'il a été de nouveau un peu plus écouté, depuis que les affaires de Pologne ont pris une tournure d'importance.

21.

*Къ графу Александру Романовичу *).*

Constantinople, le 16 (27) Novembre 1794.

Je rends grâces à votre excellence des lettres dont elle m'a honoré et des ananas qu'elle a bien voulu m'envoyer. M. Pestel me les a fait parvenir par le dernier courrier, qui ayant mis plus de temps que de coutume à venir ici, il ne s'en est pas conservé un seul. Je ne vous en suis pas moins reconnaissant, monsieur le comte, et me propose de profiter l'année prochaine de vos offres obligeantes.

*) Который въ это время уже вышелъ въ отставку изъ должности президента Комерцъ-Коллегіи.

Votre excellence m'a fait le plus grand plaisir du monde, en m'apprenant que l'on avait été content à Pétersbourg de nos négociations avec les Turcs pour le tarif. Quelques personnes me l'ont mandé également; mais je n'en ai rien appris officiellement. Ce genre de rapport avec le ministère est plus rare que jamais; et le peu d'attention que l'on prête pour tout ce qui concerne ce pays-ci, toujours plus ou moins en état de nous susciter des embarras, est quelque chose d'étonnant. Le rôle désagréable qui en résulte pour le ministre est aisé à concevoir, et ce qui ajoute au désagrément, c'est qu'on aurait encore bien des choses à dire contre nos gouvernements de frontières, et les mesures que l'on y prend quelques fois. Il y a plus d'ordre dans celui de la Tauride. Je ne sais si celui de Catherinoslav prendra une autre face, sous la direction de m-r Хорватъ. Tout y allait fort mal jusqu'à la mort de son prédécesseur. Les gaspillages y continuaient comme par le passé, dans toutes les branches de l'administration. Celle des douanes était surtout remarquable par ses friponneries.

La nouvelle de la prise de Kostuchko et les avantages remportés successivement par le c-te Souvorof ont produit les meilleurs effets possibles pour nos intérêts dans ce pays-ci. Les actions de Descorches ont dû nécessairement tomber beaucoup. Nos troupes reçurent un nouveau relief; le bonheur de l'Impératrice, dont les Turcs ont déjà été si frappés, les aura encore intimidés davantage. Je crois qu'ils n'ont jamais pensé à se mêler des affaires de Pologne; ils ont écouté et les Suédois, et les Français; ils ont donné peut-être quelques espérances, et voilà tout. Je crois encore pouvoir assurer, avec connaissance de cause, que nous n'avons rien à appréhender de leur part l'année prochaine, dussions-nous non seulement partager, mais prendre toute la Pologne. A moins de quelques circonstances qui ne peuvent pas être

prévues, tout semble annoncer la paix pour longtemps. Le sultan craint jusqu'à l'idée de la guerre. Quant au ministre, il est très-pacifique aussi; mais il croit qu'il faut se tenir prêt pour tout événement; que s'il faut faire la guerre, il faut la commencer avec quelque probabilité de succès. Il n'épargne en conséquence rien pour augmenter considérablement la flotte, pour réparer et étendre les vieilles fortifications, pour en établir de nouvelles, pour former des canoniers, pour établir des fonderies de canons, des fabriques d'armes de toute espèce, de poudre et autres. Tout cela est déjà dans la plus grande activité. J'ai cru devoir attirer l'attention de la cour sur toutes ces dispositions, afin qu'on ne néglige pas nos moyens de défense dans le Midi. Les Turcs doivent avoir trente vaisseaux de ligne, et ils les auront dans trois ans même plus tôt; mais des vaisseaux très-bien conditionnés, d'une bonne construction, bien armés, et une artillerie bien servie. Il faut donc que nous prenions nos mesures en conséquence et que nous ne tombions pas dans cette sécurité léthargique, qui domine chez nous presque toujours en temps de paix.

Pour vous donner, monsieur le comte, des notions plus détaillées des affaires d'ici, je crois bien faire en vous envoyant ci-joint un rapport secret d'un de mes drogman sur l'entrevue et la conversation qu'il a eus avec l'un des ministres de la Porte. L'arrivée d'un certain Crutta, expédié de Varsovie, depuis la levée du blocus, a donné lieu aux insinuations que j'ai faites et qui se trouvent en détail dans le dit rapport. Le caractère personnel du ministre turc, plus loyal que ne le sont ordinairement ces messieurs, ne me permet pas de douter qu'il n'ait parlé vrai sur tout ce qui concerne les dispositions de la Porte, quant aux affaires en général, et sur ses préparatifs militaires en particulier. Je vous supplie, monsieur le comte, de garder ce

papier pour votre seule information. Personne n'en a connaissance ici que moi et le drogman qui est chargé de mon message.

Vous ne croiriez jamais, que ce Lambro, qui a été désavoué et déclaré pirate par ordre de la cour, reparaitrait à Cherson et y serait reçu comme officier à notre service. Il y a quelques jours que je l'ai appris par mes canaux. Ils m'ont rapporté toutes les invectives qui ont été dites à cet égard contre nous parmi les ulemas et autres gens de marque. On nous accuse de mauvaise foi, de perfidie, parce que, ayant fait la paix, nous avons fait continuer les hostilités par un de nos officiers; qu'on ne pouvait maintenant en douter nullement, puisque cet officier est reçu chez nous; qu'il est comblé de distinctions avec vingt-deux des officiers subalternes qui ont servi sous ses ordres et qui tous n'auraient pas manqué d'être pendus, si le capitain-pacha les avait pris. Ce sont les expressions du rapport qui m'a été fait. J'écris par ce courrier au comte de Besborodko, combien cette conduite de notre part aigrit ici, combien elle est inutile, combien il serait nécessaire qu'on ne négligeât pas ces petites attentions qui ne feraient aucun mal pour nous et n'irriteraient pas ces gens ici. Dites - lui en quelque chose aussi, monsieur le comte. On a fait souvent accuser les Turcs de mauvaise foi; quel rôle jouerai-je si l'on nous en accuse aussi, et avec autant de fondement!

M. Barozzi compte partir dans quelques semaines. Il aura l'honneur de vous faire sa cour à Moscou. Il se plaint et avec raison, qu'on n'a rien fait pour sa famille, dont le séjour à Trieste et le voyage qu'elle va faire en Russie lui sont fort onéreux.

Къ графу Семену Романовичу.

Constantinople, le 24 Novembre (10 Décembre) 1794.

Les revers de l'armée du duc de York, réunis aux revers des autres armées, ont donné et donnent encore beaucoup d'inquiétudes à tous ceux qui craignent la subversion totale de tout ordre, de toute société. Je suis charmé que nos affaires à nous aillent au moins aussi bien qu'il est possible. Nos succès en Pologne ont produit un effet admirable pour ce pays-ci. Les troupes russes ont acquis encore plus de gloire et elles ont intimidé encore davantage les Turcs. Ils ont été singulièrement frappés de nos progrès rapides avec une armée si peu nombreuse, tandis que des forces combinées et si supérieures n'ont pu rien effectuer. Je dois en vérité une reconnaissance toute particulière au comte de Souvoroff: il ne peut, ainsi dire, ajouter à la considération de notre cour. Le ministère Turc, depuis la réception de ces bonnes nouvelles, a appelé il y a quelques jours le ministre de Prusse pour lui renouveler l'assurance qui lui avait déjà été donnée précédemment, que la Porte ne s'est point immiscée dans les affaires de Pologne et qu'elle ne s'en mêlerait point ni directement, ni indirectement. Tout va donc de notre côté le mieux du monde. Dieu veuille que ces circonstances contribuent aussi à faire changer la face aux affaires sur le Rhin! On peut le désirer, mais l'espérer c'est difficile.

Le maréchal Roumantzoff est à Тамань. Il m'a écrit dernièrement par exprès. Je m'honore de ses bontés, non seulement dans sa correspondance, mais même en disant du bien de moi à la cour. Mon oncle me l'a mandé. Je dois

encore me louer des bontés de monsieur votre frère: il m'écrit aussi souvent, il me témoigne autant d'intérêt que d'indulgence. Je vous dois sans doute sa bienveillance, et c'est un nouveau titre à la reconnaissance que je vous ai vouée.

23.

Въ цифрахъ, безъ числа и года.

Порта чрезъ рейсъ-ефендія на сихъ дняхъ сдѣлала Аглицкому послу внушеніе, въ которомъ, представляя всѣ бѣдствія происходящія отъ всякой войны какъ для человѣчества вообще, такъ и особенно для государства, совѣтуетъ Лондонскому двору примириться съ Франціею и на случай ежели предложеніе сіе за благо примется, то Порта Оттоманская предлагаетъ добрыя свои услуги. По поводу сего сообщена г. Листону министеріально записка. Сей посолъ ничего мнѣ о семъ не говорилъ, и можетъ быть потому, что сообщеніе сіе сдѣлано ему подъ самую большую тайною. Подобныя же предложенія и съ подобными кондиціями сдѣланы министрамъ Вѣнскому и Берлинскому; но я сумнѣваюсь, чтобъ о томъ было г. Листону извѣстно. Ваше сіятельство сдѣлаете изъ сего сообщенія наилучшее употребленіе, а потому и прошу покорнѣйше не оставитъ меня безъ увѣдомленія, ежели чтò узнаете, какъ министерство Аглицкое приметъ сей поступокъ. Я подозрѣваю, что къ оному побудили Порту или Шведы, или Лукезини посредствомъ господаря Волошкаго. Нехудо было бы, ежели бы г. Листонъ зналъ, что въ одно время и вы, и лордъ Гренвиль увѣдомлены были о поступѣ Турецкомъ; сіе заставило бы его, можетъ быть, менѣе отъ меня скрываться. Онъ впрочемъ ведетъ себя весьма хорошо.

24.

Je n'ai pas caché combien l'Impératrice avait en horreur tout ce qui s'est passé et se passe encore en France; j'ai employé en un mot tous les moyens pour empêcher que les Turcs ne reconnaissent la République. Ils m'ont promis positivement qu'ils ne la reconnaîtraient pas, et qu'ils suivraient à cet égard la marche des autres grandes puissances de l'Europe. Ils désignent, à ce qu'il parait, sous cette dénomination la Russie, l'Angleterre, la Prusse et la cour de Vienne. Quant à ce qui regarde l'établissement de Descorches au palais de France, les ministres m'ont fait entendre qu'ils n'en avaient eu aucune connaissance, que cet émissaire y avait passé sans en prévenir personne, comme tant d'autres Français y allaient et en sortaient et qu'aux yeux de la Porte il sera dans le palais de France comme ailleurs un simple particulier.

J'ai fait part à monsieur Liston de toutes mes démarches sur ce sujet, ainsi que des réponses qui m'ont été faites. J'ai cru devoir le faire sans réserve, parce que l'objet intéressait infiniment plus l'Angleterre et ses alliés que nous à qui il importait fort peu que la France soit reconnue une République qui s'écroulerait longtemps avant que les suites de ce gouvernement anarchique puissent être dangereuses pour la Russie. L'ambassadeur d'Angleterre a paru être fort content de ma conduite dans cette circonstance et semble ne pas l'être mieux de ma manière d'agir en général à son égard. Il m'a dit qu'il trouvait que mes démarches étaient propres à mettre un frein aux Turcs. Je le crois de même, étant persuadé que les Turcs n'écouteront avec égard et attention aucunes autres représentations que celles qui leur seront faites par nous et les Anglais. Ils croient la cour de Vienne

entièrement ruinée. Celle de Berlin les a, ainsi que bien d'autres puissances, tellement trompés, et a une si mauvaise réputation ici qu'on ne l'écouterait pas aisément. Quant aux autres puissances, elles n'ont jamais compté pour rien ici; à plus forte raison ne viendra-t-on pas faire attention à elles dans les circonstances présentes.

Je me flatte que monsieur Liston rend compte à sa cour de ma manière d'agir. Je ne puis à mon tour que me louer de lui. C'est sans contredit, de tous les ministres qui sont ici, celui qui a le plus de talents et plus de loyauté. Vous avez peut-être vu son prédécesseur Ainslie, qui ne ressemble pas du tout à Liston sous le rapport de cette dernière qualité. C'est le plus grand misérable qui existe au monde; il n'a rien du caractère anglais: tout lui paraissait être permis. Il a emporté avec lui le mépris général des Turcs mêmes dont il était l'adulateur le plus vil. On peut dire que son choix ne fait pas honneur à ses protecteurs.

Ce que vous dites du comte de Lendolf est comme si vous l'aviez connu toute votre vie. C'est un homme absolument nul, sans jugement, ni caractère. Il s'était fait une espèce de mérite chez nous, parce que son drogman, homme assez habile et grand intrigant, lui soufflait sa correspondance avec Pétersbourg pendant le congrès de Yassy, avant que nous eussions un chargé d'affaires ici et même depuis. Il gâtait nos affaires, ce qui m'a donné quelques petits désagréments avant que j'aie pu parvenir à remettre toutes choses à leurs places. Il ne serait pas inutile, sans doute, qu'il y eût ici un ministre de Naples, homme d'esprit, qui pourrait acquérir un crédit personnel, parce que cette cour est par elle-même trop peu signifiante, pour que son ministre puisse jouir d'une autre considération. Un ministre de Naples pourrait devenir facilement une espèce de conseiller des ministres turcs, et bien intentionné, il pourrait rendre des services assez mar-

qués. Au reste, rien de mieux mérité que l'opinion que vous semblez avoir du vieux comte de Lendolf. On lui refuse généralement les talents ministériels, mais on lui accorde un grand fond d'honnêteté, d'esprit et d'instruction.

Recevez mes remerciements très-sincères de l'attention que vous avez eue de m'envoyer la copie de l'arrangement du dernier emprunt, écrite par votre fille. Je n'ai jamais vu une plus belle écriture; je l'ai montré à plusieurs personnes, et tout le monde s'est récrié en apprenant l'âge de la jeune demoiselle. Embrassez-la de ma part; embrassez aussi votre fils, et dites leur que je les prie de penser moins à leur écriture qu'au soin d'imiter leur père dans les excellentes et rares qualités qui le distinguent tant de la plupart des hommes et qui m'attachent à lui pour la vie par les liens de la reconnaissance, de l'attachement et de l'amitié aussi sincère qu'invariable.

25.

Constantinople, le 26 Février (9 Mars) 1795.

Votre dernière lettre, monsieur le comte, en date du 19 (30) X-bre m'a appris l'ouverture du Parlement, les dispositions pour une campagne prochaine et la prépondérance du parti ministériel, suite plus ou moins de l'esprit public; mais l'on s'attendait alors à une paix seulement des Etats Généraux et non pas à l'invasion de la Hollande. Ce dernier et malheureux événement pouvait changer toute la face des affaires et pouvait faire naître le découragement et augmenter le parti de ceux qui désirent la paix. J'ai lu avec plaisir les discours de m-rs Pitt, Wilberforce et de Windham; et comme ils contenaient, surtout celui de Windham, beau-

coup de raisonnements neufs et judicieux sur l'état intérieur de la France, j'ai conseillé à quelques ministres turcs de se les faire traduire. Ayant pour ainsi dire seul la tâche de retenir la Porte de faire quelque sottise quant aux affaires françaises, s'entend, j'use de tous les moyens pour éclairer les ministres et déjouer les vues de Descorches. Cependant les réflexions et les arguments les plus fondés ne suffisent pas souvent, et il faut en venir quelques fois à un langage ferme qui tient aux menaces. C'est ainsi qu'ayant appris que Descorches, après s'être établi à l'hôtel des ambassadeurs de France, voulait encore faire placer sur la porte les armes de la République, j'ai fait fortement entendre que cela déplaisait chez nous. La Porte a voulu me faire envisager que des signes, comme armes etc., étaient indifférents à ses yeux, et m'a dit assez pour me faire comprendre qu'elle était instruite de ce projet de Descorches et qu'elle y avait donné son consentement. J'ai cru alors devoir lui expliquer ce que voulaient dire les armes et lui prouver qu'elle était fort bien instruite de tout ce qui avait rapport aux préférences à l'étiquette, aux armes, qu'on a fait ôter du palais de Russie le lendemain du jour de la déclaration de la guerre. Je suppose que mes observations ont fait quelque effet, puisque je ne vois pas jusqu'à présent les armes de la République sur la porte du palais de France. J'ai fait part de mes démarches dans cette occasion à m-r Liston, comme je l'avais fait précédemment. Je ne lui ai rien caché, et vous pourrez en parler à mylord Grenville qui pourrait vous en parler en détail, m-r Liston l'instruisant sans doute d'un objet aussi intéressant pour les Anglais.

L'invasion de la Hollande relèvera sans doute les actions françaises ici; mais j'ai tout lieu de croire que les Turcs ne se presseront pas de reconnaître la République et encore moins d'entreprendre, quoique cela soit, qui eût l'air d'ini-

mitié. L'état intérieur de cet empire est affreux. Les révoltes, les brigandages, la misère, le ruine d'une manière très-sensible. Je suis fâché que l'on traîne l'affaire de Pologne. Si le parti de la partager est pris, l'on devait s'arranger et ôter aux gazetiers cette ressource pour remplir leurs feuilles.

Vous savez que l'on m'a donné la clef. Mon oncle m'écrit qu'il a désiré beaucoup de vous faire avancer; но не знали, какъ раздѣлаться съ графомъ Михаиломъ Румянцовымъ, не для его, а отца его. Ce sont ses propres expressions. Je lui ai répondu que vous étiez assez indifférent sur les grades, mais que vous seriez fort content de ce qu'il a voulu penser à vous. Il est fort content d'avoir contribué à l'avancement de m-r Zavadovsky. Я имѣлъ тутъ удовольствіе способствовать другу моему графу П. В. войти въ честь. Le c-te de Bezborodko m'écrit qu'il était nécessaire, que je devinsse chambellan pour faire mon chemin. J'aurais voulu qu'il m'eût dit qu'il fallait que je fusse chambellan, pour recevoir des réponses, des instructions; mais cela n'est pas de son dictionnaire, et chambellan ou chevalier, général ou évêque, je partagerai toujours le même sort.

A propos de tout cela et c'est un à propos bien singulier: il n'y a pas longtemps qu'il nous est venu ici une espèce d'interprète de l'ambassadeur turc à Londres; ce Grec a fait de son chef une description qui n'a édifié personne. Il le dit méprisé de tout le monde par son avarice, par son ignorance, par toutes les sottises qu'il fait en affaires. Il a dit aux Turcs que cet ambassadeur était logé dans un quartier, où il n'y avait que des pauvres, et mille autres choses dans ce genre, qui font beaucoup d'effet ici et n'en font aucun en Angleterre. Je sais qu'on n'est pas trop content de ce turban, mais on le gardera chez vous par égard aux liaisons qu'il a ici. Ему, сказывають, поручено оказать у васъ нѣкто-

рое безпокойство здѣшняго кабинета о подѣлѣ Польши, что онымъ равновѣсіе въ Европѣ исчезнетъ, и притомъ вывѣдать по сему мысли тѣхъ, къ кому адресуется. Сіе даю вамъ не за подлинное извѣстіе, и какъ не таковое, то и удерживаюсь, пока лучше удостовѣряться, писать куда должно. Вы можете узнать истину и мнѣ слово о томъ въ свое время молвить.

26.

Constantinople, le 10 Avril n. s. 1795.

Si j'ai gémi avec tout le monde sur le sort de la Hollande, j'en ai été encore doublement fâché, parce que ce malheureux événement m'a privé depuis si longtemps du plaisir de recevoir de vos nouvelles. Celles qui nous sont arrivées de Londres en dernier lieu m'ont mis du baume dans l'âme. Rien de plus noble que cette réunion de l'opposition avec le ministère pour la continuation de la guerre. On ne peut qu'en espérer d'utiles effets, puisqu'il paraît, que l'état intérieur de la France devient de jour en jour plus pitoyable.

Il est ici beaucoup question d'une part active, que nous devons prendre dans la guerre française. Je n'en ai aucune connaissance directe; mais si cela était vrai, il faudra convenir que ce n'est pas d'un petit fardeau dont nous nous chargerons; puisqu'il est incontestable que nous devons sans cesse avoir les yeux ouverts sur ce pays-ci et être en mesure. La malveillance ottomane à notre égard est connue de tout le monde, et ce n'est pas peu assurément que de se mêler d'une guerre lointaine, tandis que l'on ne peut pas être sûr dans le voisinage. Le régent de Suède a la rage de jouer un rôle et de faire parler de lui. Je crois qu'il intrigue

beaucoup dans ce pays-ci ; l'on prétend même que le Danemark le seconde, au moins de son nom ; ce qui réuni aux menées françaises forme un tout qui exige quelque attention. Il est arrivé ici depuis quelque temps un courrier extraordinaire suédois, qui a mis toute la légation de cette cour en grande activité. Il s'agit, dit-on, d'une médiation commune avec le divan, soit pour une paix générale ou partielle avec les Français, et de quelques arrangements pour la confection des alliances défensives entre le Nord jacobinisé, la République modérée et le Divan éclairé. Je ne vous garantis cependant pas au dernier degré l'authenticité de ces nouvelles ; je n'en garantirais que les plus grandes vraisemblances. Patience, et dans peu nous saurons ce qui en sera.

Nous attendons à chaque instant l'arrivée de Vernignac, qui vient remplacer Descorches. Les gens qui le connaissent lui donnent beaucoup de talents ; je doute cependant qu'il en ait autant que Descorches, qui est plein d'esprit et de ressources avec une grande habileté en affaires. Il a voulu tout récemment engager la Porte à reconnaître la République Française, soutenant qu'il était de sa dignité de se porter à cet acte avant l'arrivée de Vernignac, qui pourrait l'exiger, comme l'a fait, dit-il, le ministre français à Vienne. J'argumente de mon mieux, toutes les fois que l'occasion s'en présente, contre ces insinuations et je cherche à démontrer que la République ne pourra pas se soutenir etc. etc., et soit qu'on ait senti ici ces vérités, soit qu'on agisse par quelque autre impulsion, mais jusqu'à présent la Porte ne s'est prêtée ouvertement à rien, qui fût au gré de l'émissaire français.

27.

Constantinople, le 10 May n. s. 1795.

La communication entre l'Angleterre et le continent étant enfin rétablie, j'ai reçu successivement toutes vos lettres depuis le mois de Janvier. Rien ne m'étonne de la part de la cour de Berlin. Exercée aux perfidies, on serait surpris si elle se conduisait différemment dans les circonstances actuelles. C'est une puissance prostituée; mais ce qui m'étonne, c'est que tant de cabinets en ont été les dupes. Je mets celui de S-t James à la tête, celui de Vienne immédiatement après et le nôtre après celui-ci. Nous avons, il est vrai, des devanciers respectables, et c'est au moins quelque chose. Je suis fâché que les perfidies prussiennes soient parvenues si tard à ma connaissance. A peine avais-je reçu de vous la nouvelle que les négociations étaient en grande activité à Bâle, que j'appris trois jours après (avant-hier) la conclusion de la paix. C'est le comte de Rasoumovsky qui m'en donna le premier avis. Si j'en avais été instruit plus tôt, il me serait bien plus facile de déjouer les menées prussiennes en préparant les esprits pour tous les événements. Notre cour devait, sans doute, être informée des négociations de la cour de Berlin longtemps avant qu'on les sçût à Londres; mais l'on a jugé à propos de garder le silence à mon égard, qui dure depuis huit à neuf mois, et cela à une époque, à laquelle ce poste est de la plus grande importance. J'ai eu, il est vrai, quelques données que les Suédois et les Français trompèrent aux Turcs une paix prochaine avec la Prusse, et même un rapprochement encore plus intime. Ce n'étaient que des données, et comme le ministre de Prusse n'était pas du secret de sa cour, j'ai cherché d'effacer en commun avec lui les mauvaises impres-

Архивъ Князя Воронцова. XIV, 4.

sions que produisirent les bruits de cette paix, circonstances fort utiles sous le rapport de la méfiance qu'elles faisaient naître à la Porte sur le compte de la cour de Berlin. Je me suis occupé, indépendamment de cela, à prêcher contre les insinuations françaises et suédoises. Mes démarches à cet égard n'ont pas été infructueuses. Monsieur Liston en est convenu avec moi dans plusieurs occasions, lorsque je lui communiquais tout ce que j'avais fait pour cet objet. Les circonstances actuelles sont différentes. La Porte sait que le roi de Prusse a fait sa paix. Elle s'est constamment refusée ou au moins elle a éludé d'entrer en aucun engagement avec les Français; mais tout en nous annonçant, à moi et aux autres ministres qui se trouvent ici, qu'elle voulait rester spectatrice indifférente dans la crise actuelle, elle nous insinua aussi qu'elle reconnaîtrait cependant la République Française si quelque grande puissance lui en donnait l'exemple, et si elle le jugeait alors de son intérêt de le faire. D'après cela l'on pourrait s'attendre que cette paix prussienne, réunie aux instances présentes et aux menaces de Vernignac, nouvel agent de la Convention, déciderait la Porte à reconnaître la République. La chose n'est pas impossible, mais il s'élève à cet égard même des doutes. L'avantage marqué que la flotte anglaise a remporté sur celle des Français dans la Méditerranée et les mouvements séditions qui eurent lieu à Paris au commencement du mois passé contrebalanceront beaucoup la mauvaise impression de la paix prussienne. J'ai beaucoup appuyé sur ces désordres pour retenir la Porte de se montrer favorable aux Français; j'ai donné dans ce même but quelques indices sur les secours que nous donnerions aux Anglais et sur l'intérêt que nous prenions en général à la guerre française, et j'espère que mes démarches ne resteront pas sans quelque effet.

Quant aux projets que l'on pourrait avoir de soulever la

Porte contre nous et la maison d'Autriche, ils ne pourront assurément pas avoir aucune suite cette année. On n'est prêt ici ni sur mer, ni sur terre; la disette est au point que l'on ne saurait nourrir 1000 hommes s'ils devaient marcher sur les frontières; le grand-seigneur hait la guerre, et sa position personnelle lui fait voir la nécessité de la paix. Il n'a point d'enfants, et l'on fait introduire diverses innovations: deux objets des murmures du peuple. Que de raisons par conséquent pour espérer que le repos ne sera point troublé! L'on négociera, peut-être; il n'est pas même impossible que l'on prît ici quelques engagements, mais leur exécution ne pourrait se faire qu'au printemps de l'année prochaine, et que de changements se feront avant cette époque! J'ai dit plus haut: il n'est pas impossible, car j'ai tout lieu de croire que la Porte ne contractera et ne négociera même rien sérieusement avant qu'elle apprenne les résultats de la campagne.

J'ai fait part à monsieur Liston de tout ce que mylord Grenville vous a dit au sujet des négociations de la Prusse. Il en a senti tous les inconvéniens sous le même point de vue que le secrétaire d'état anglais. Il n'en a reçu aucun avis de ce ministre et me paraît en être fâché, trouvant, comme moi, qu'il eût été fort utile de savoir ces choses quelque temps plus tôt. Ses conseils aux Turcs peuvent être fort utiles; il m'a dit qu'il ne manquerait pas de leur en donner et de les exhorter à chaque occasion de rester spectateurs indifférents dans la crise actuelle. Je suppose qu'il l'aura fait, car je ne le vois pas souvent. Je suis content de sa manière d'être avec moi; mais je soupçonne ou que sa cour ne lui ait rien marqué au sujet des trames prussiennes et qu'il devait s'entendre à cet égard avec moi; ou qu'il a des raisons pour m'en faire un mystère. Ces raisons peuvent exister dans la situation locale. Monsieur Liston

est fort estimé ici, et certainement avec raison. Quel avantage que le comte Ainslie ne soit pas ici dans les circonstances présentes: il aurait fait beaucoup de mal à sa patrie.

Les Suédois coopèrent avec zèle aux Français. Je ne les crois pas assez forts pour avoir envie de se mesurer avec nous, et il me semble que leur but principal doit tendre à embrouiller les cartes; tandis qu'ils chercheraient de l'argent tant des Turcs, que des Français. Je connais les moustaphas par expérience, même sous le rapport des affaires pécuniaires, et je hasarderai d'avance l'assertion qu'ils n'accorderont pas tout ce que les Suédois leur demandent. Peut-être leur accordera-t-on quelques secours pécuniaires, mais cela sera fort peu de choses. La Porte se méfie plus que jamais des puissances chrétiennes. Elle leur suppose toujours le dessein de la tromper; et c'est à la Prusse que nous devons cette opinion sans doute, très-favorable pour nous, puisque le divan n'a jamais eu de confiance en nous, comme dans son ennemi naturel. La Prusse jouit ici en général d'une très-mauvaise réputation. Un ministre ottoman m'a dit un jour fort à propos qu'il la croyait capable d'abandonner ses meilleurs alliés pour se faire donner quelque petite ville ou bourg, dusse cette conduite causer la ruine de ses alliés.

Constantinople, le 15 (26) May 1795.

La Porte reconnaît la République Française. Vernignac est reçu en qualité de son ministre plénipotentiaire; il aura dans peu de jours son audience chez le grand-seigneur; et depuis le 7 [18] du courant, jour de la reconnaissance, sa porte est ornée des armes de l'anarchie dont il est le représentant. Je m'étais flatté que la Porte ne se presserait pas de faire cette démarche et j'avais de bonnes raisons pour le croire; mais la paix prussienne, suivie des informations qui sont parvenues au ministère comme quoi la cour de Berlin avait encore promis au Français ses bons offices pour engager la Porte à reconnaître la République, comme quoi la paix d'Espagne était déjà faite et celle de Naples devait se conclure, l'ont engagée à ne pas différer davantage d'ôter par là au roi de Prusse le mérite de l'y avoir déterminée et de montrer aux Français de la bonne volonté. Les intrigues vont, sans doute, devenir encore plus actives; mais la Porte semble, quant au présent, être décidée de ne pas sortir de sa neutralité. Le reiss-effendi en a renouvelé les assurances à monsieur Liston, et j'y crois, parce que la Porte n'est pas en état de rien entreprendre, si ce n'est avant l'année prochaine, au moins avant la fin de l'automne. Vous trouverez mes raisons pour ces suppositions dans ma lettre précédente. Cependant il ne serait pas impossible que la Prusse, réunie à nos ennemis, puisse à la longue l'ébranler; mais pas à la longue: car le grand-seigneur et le ministère ne respirent que paix. C'est le pays le plus difficile aux combinaisons. Les changements dans les résolutions, dans les personnes en places etc. se font avec une rapidité étonnante, et il est impossible d'asseoir une opinion bien juste.

Monsieur Liston n'a reçu aucun ordre de mylord Grenville ni au sujet de la conversation que vous avez eue avec lui et dont vous m'avez parlé dans votre lettre du 10 Mars, ni au sujet des ordres qu'il voulait envoyer aux ministres anglais qu'ils ayent à agir avec les nôtres, comme ministres d'une puissance amie et alliée. On ne lui dit rien non plus sur le traité d'aillance: Мнѣ кажется, что они все располагаются чалмамъ сколько могутъ угодать; по крайней мѣрѣ, поведение посла, кажется, главнѣйше къ тому клонится. Les bruits de paix avec l'Autriche et même l'Angleterre se répandent également ici. C'est assurément un manège de la part des Français, qui n'épargnent aucun moyen pour arriver à leurs fins.

29.

Bouyuk Déré, sur le canal de la Mer Noire,
le 14 (25) Juin 1795.

Je suis privé depuis longtemps, monsieur le comte, du plaisir de recevoir de vos nouvelles. J'en aurais été inquiet, si je ne supposais pas, que le c-te de Rasoumovsky, qui n'est pas fort exact, pouvait garder vos lettres; mais quoiqu'il en soit, je suis toujours très-fâché de ne rien savoir de vous depuis si longtemps.

Le vice-chancelier m'a fait part il y a quinze jours, que notre traité avec l'Angleterre a été signé et ratifié, et m'a enjoint l'ordre de le notifier à la Porte, ainsi que de vivre sur le meilleur pied possible avec m-r Liston. J'en informai cet ambassadeur, qui a son tour m'a dit avoir reçu les mêmes ordres de mylord Grenville; ainsi nous voilà en règle. Je suis sur un fort bon pied avec m-r Liston. C'est un fort

habile homme, et en même temps un bon Anglais; c'est à dire qu'il n'est pas intrigant, ni minutieux, comme le sont presque tous les ministres étrangers qui résident ici. Nous voyons ici depuis quelques jours un homme de sa nation qui vient servir les Turcs. C'est un nommé White, ingénieur constructeur. Il a été employé, à ce que je crois, en dernier lieu, avec Sidney-Smith, pour la construction de chaloupes canonières, et a été recommandé par l'ingénieur Keller, qui a servi chez les Brabançons insurgés et est ensuite venu faire une tournée à Constantinople. Ne pourriez-vous pas avoir des renseignements sur ce White, quelle est sa partie? Est-ce un homme habile? Il a été suivi par six officiers de marine Suédois. Le régent les avait promis depuis longtemps et en promet encore beaucoup d'autres. Il n'y a point de prince plus souverainement extravagant que ce régent de Suède.

Aucun évènement d'ailleurs qui puisse mériter particulièrement votre attention. La place de reiss-effendi a été tout nouvellement donnée à un certain Pertib-effendi, qui a été ambassadeur à Vienne après la paix. C'est une mauvaise tête, jacobin zélé, attaché à Mouradga, le drogman de Suède, et ennemi de la plupart des personnes qui composent le conseil. Il serait plus dangereux qu'il ne peut l'être aujourd'hui, devant soumettre nécessairement tous les grands objets au conseil.

J'ai trouvé il n'y a pas longtemps, dans une gazette anglaise, l'annonce d'un livre qui doit être intéressant; c'est la description de l'ambassade britannique à la Chine. Il a pour titre autant que je m'en rappelle: *A Narrative of the British Embassy by A. Anderson*. Si jamais il y avait quelque occasion soit par terre ou par mer, et celles-ci ne doivent pas manquer, oserais-je vous demander la grâce de m'envoyer cet ouvrage?

Constantinople, le 29 VII-bre (10 VIII-bre) 1795.

Après avoir attendu bien longtemps pour avoir de vos nouvelles, j'ai reçu presque en même temps vos lettres du 10 Juillet et celle du 5 Août. La première a voyagé longtemps, parce que le comte Rasoumovsky l'avait expédiée par la voie de la Moldavie. Recevez, monsieur le comte, mes sincères remerciements, de toutes les informations que vous avez la bonté de me communiquer et surtout de vos raisonnements sur la nouvelle constitution française. Personne n'a mieux vu que vous la révolution dès le commencement; car je me rappelle fort bien, combien nous différions avec m-r Lisakevitch de votre opinion sur la toute première constitution. Cependant il paraît que tout favorise les Français. Les plans les mieux combinés échouent dans leur exécution. Des paix faites et celles qui sont sans doute à faire bientôt consolident le règne de l'anarchie, et préparent de grands dangers pour d'autres puissances. Je ne conçois pas comment l'Espagne a pu faire sa paix, au moment où l'on était résolu de porter de grands coups aux Français. Elle se plaint, à ce que l'on m'assure de bonne source, qu'elle n'a jamais pu obtenir de l'Angleterre, bien plus que de l'Autriche, une explication sur les vues que se proposaient ces deux puissances dans la continuation de la guerre, et qu'elle a cru devoir la cesser, ne sachant pas pourquoi elle se battait. Il se peut fort bien qu'on ne l'ait pas mise tout à fait du secret, mais je crois qu'elle s'expose beaucoup, en rétablissant ses communications avec des voisins imbus de principes subversifs à l'ordre social.

Nos turbans vont toujours comme par le passé avec assez de prudence en politique. Ils sont fort occupés de leurs

affaires intérieures qui continuent à les embarrasser. Vidin tient toujours ferme, et quoique le beyler-bey de Roumélie y soit arrivé avec 20 m. hommes, les mécontents ne pensent pas encore à rendre la place. On croit cependant qu'au moyen des négociations, qui tendent à diviser les habitants, l'on en viendra à bout. Nous verrons incessamment s'accréditer un nouveau ministre de Suède. C'est le trop connu Mouradga, interprète de cette légation, et tout zélé et tout vendu aux Français. Nous verrons s'il sera plus heureux dans ses négociations que ses prédécesseurs. J'en doute, quoiqu'il s'est fort lié avec le reiss-effendi, tout Français et plein d'une haine fanatique contre nous. Je suis brouillé avec ce drôle depuis une dizaine de jours, ce qui a donné de la besogne au g-d vizir et aux autres ministres de la Porte. Ils cherchent de m'accommoder avec leur collègue, et mettent d'autant plus de zèle qu'ils sentent mon bon droit. Vous rapporter les détails de cette querelle, cela serait vous ennuyer; il s'agit d'un emportement du reiss-effendi contre mon premier drogman, lorsque celui-ci lui parlait de ma part de quelques-unes de mes affaires. Je suis en négociation pour une réparation. On m'en a proposé différentes, mais nous ne sommes pas encore d'accord. D'ici à quelques jours, je saurai si ce différend sera accommodé ou s'il ira en longueur. J'en ai parlé à m-r Liston, qui a bien senti le tort du reiss-effendi. J'aime beaucoup la manière d'être de cet ambassadeur. Il est fort sage, extrêmement réservé vis-à-vis de tout le monde, mais je ne l'ai jamais trouvé faux, et c'est une grande vertu dans la carrière diplomatique: car il s'y trouve malheureusement peu de gens droits. Tout le monde est fort content chez nous du rétablissement de nos anciennes liaisons avec la Grande-Bretagne. On m'en parle souvent. Cela devait sans doute se faire un jour, mais je sais que vous avez anticipé sur cette époque.

Constantinople, le 13 (24) VIII-bre 1795.

En recevant avant-hier votre lettre, monsieur le comte, en date du 8 [19] VII-bre, je me flattais que vous me marqueriez quelque chose de la permission qui a été accordée à m-r Liston, de s'absenter de son poste. Il y a quinze jours qu'il l'a reçue. J'avoue que dans les circonstances présentes, j'aurais voulu que la cour de Londres n'eût pas écouté les demandes de son ambassadeur, quelque fondé que soit le désir de quitter ce vilain pays, surtout quand on n'a pas, comme m-r Liston, d'autres moyens que son traitement à tous égards insuffisant. La Porte est aujourd'hui en quelque manière le centre des intrigues des ennemis de la coalition. Il est vrai qu'ils n'ont réussi en rien jusqu'à présent, il est probable qu'ils ne réussiront pas même à l'avenir; mais peut-on répondre d'un pays barbare, où tout se décide par l'intrigue et l'intérêt? M-r Liston était fort estimé par les Turcs; ils l'écoutaient quelques fois, et cela était beaucoup pour contrebalancer les menées françaises et suédoises. J'ai communiqué à m-r Liston toutes ces observations, qu'il aurait trouvé justes, s'il n'était pas persuadé que la Porte ne songeait qu'à rester en repos. Il m'a d'ailleurs dit, qu'aux premiers indices d'un changement dans la politique du Divan, il se mettrait d'abord en route pour se rendre ici, et m'a prié de lui écrire s'il y avait la moindre apparence d'un changement. Je le ferai sans doute, mais j'aimerais beaucoup mieux qu'il ne s'absentât pas. Je l'aimerais d'autant plus, que j'ai de la peine à croire, qu'une fois hors d'ici, l'on veuille y retourner. Si mes soupçons à cet égard se vérifiaient, j'espère que l'Angleterre enverra ici un ambassadeur de la même trempe que m-r Liston. On

sera sans doute plus scrupuleux sur le choix, qu'on ne l'a été, lorsque le ch. Ainslie fut choisi pour cette ambassade. Ce dernier n'a pas fait trop d'honneur au nom anglais. Il n'y a pas d'individu chrétien ou musulman, qui n'ait eu pour lui le plus grand mépris.

Je vous ai parlé dans ma dernière de ma querelle avec le reiss-effendi. Elle s'est accommodée ces jours-ci, à ma satisfaction. Le reiss-effendi m'a écrit une lettre d'excuse, telle que je l'ai voulu; il m'a fait ensuite des excuses de vive voix dans un lieu tiers, où le g-d vizir m'avait proposé de me rendre. L'affaire s'était un peu embrouillée, et nous étions convenus avec m-r Liston qu'il interviendrait pour l'accommoder, s'il y avait besoin, mais elle s'est arrangée sans intervention. Mylord Grenville pourra vous communiquer la lettre du reiss-effendi: je l'ai donné à m-r Liston. Ainsi vous saurez à quoi vous tenir quand vous trouverez toute cette histoire dans les gazettes.

La Porte a reçu, ces jours passés, de très-mauvaises nouvelles. Les rebelles de Vidin, maîtres de la ville d'Orsova, ont occupé l'île d'Orsova, position très-forte et d'où il sera difficile de les déloger. Les yamaks ou janissaires de garnison de Nissa ont augmenté le nombre des mécontents qu'on dit être aujourd'hui d'environ quarante mille hommes. Je ne garantis pas cette dernière information, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que le pacha de Roumélie avec 20 m. hommes n'a rien fait jusqu'à présent contre les rebelles. D'un autre côté l'on a appris de la frontière persane, que l'armée du chan Aga-Muhamed, qui fait tant de bruit aujourd'hui, a pénétré en Géorgie, que l'armée du czar Héraclius a été complètement battue, ses deux fils pris et exécutés et lui même a été obligé de prendre le chemin de Cabarda avec quatre ou cinq personnes. Il est vraisemblable que la Porte n'aurait pas été fâchée de cette irruption dans un pays

vassal de la Russie, si elle pouvait croire que les Persans pouvaient pousser leurs conquêtes plus loin et nous donner des embarras; mais comme il n'est guère probable qu'ils se décident d'avancer dans un pays qui n'offre rien au butin, la Porte est assez inquiète, qu'ils ne veuillent rétrograder et faire quelque tentative sur la frontière ottomane par Achalzik. Я не понимаю, какъ мы не умѣли съ Персіанами дѣло Грузинское сладить. Цѣль первыхъ главнѣйше конечно въ томъ состояла, чтобъ землю оградить; слѣдовательно всего лучше было доставить Ираклію средство откупиться: ибо введеніе войска въ Грузію и дороже бы стало, и землю бы разорило, и при томъ по многимъ уваженіямъ въ настоящихъ обстоятельствахъ и неудобно. Я писалъ о семъ въ свое время, но чаятельно уже поздно; а ежели поздно, то сіе ни отъ чего произошло, какъ отъ нѣкоторыхъ странности И. В. Гудовича, который ни о чемъ меня не увѣдомлялъ что въ сосѣдствѣ его происходило. Мнѣ кажется, что онъ у насъ изъ числа тѣхъ же людей, кои болѣе думаютъ о выслугѣ своей, нежели о пользѣ общественной. Я надѣюсь однакожъ, что мы довольно благоразумны будемъ, чтобъ за царика не сильно вступаться. Онъ того не стоитъ, перекидываясь по обстоятельствамъ иногда къ Туркамъ, иногда къ намъ.

32.

Constantinople, le 10 Mars n. s. 1796.

Nous étions déjà informés ici par Bassora des succès des armes anglaises dans les Indes et nous attendons encore de ces pays-là des nouvelles toutes aussi satisfaisantes pour les progrès des mêmes armes. Je crois vous avoir parlé de l'expédition militaire que la Porte a arrêtée contre les brigands qui ravagent la Roumélie. Le nouveau pacha de cette province a fait depuis peu sa sortie publique à laquelle on a voulu mettre beaucoup d'éclat. J'avais toujours une chétive idée de la pompe ottomane; mais j'avoue que cette fois-ci le désordre, l'habillement déguenillé des troupes, les chevaux misérables des cavaliers ont surpassé de beaucoup tout ce que je m'étais représenté en mal. Ce pacha doit être actuellement rendu à Andrinople. Il y restera pendant tout le ramazan qui a commencé aujourd'hui et après les fêtes du baïram il commencera ses opérations.

Le reiss-effendi, cet extravagant que vous connaissez par la querelle que j'ai eue avec lui l'été dernier, dans des rêves creux en politique qu'il ne cesse de faire, vient de s'imaginer, à ce que l'on m'assure de très-bonne part, qu'il serait avantageux ou plutôt nécessaire pour la Porte de former une alliance avec l'Espagne, à laquelle pouvaient ensuite accéder les Suédois, les Français et les autres puissances qui sentiraient la même nécessité d'opposer une digue aux forces des deux cours impériales et de celle de S-t James. Le chargé d'affaires catholique a eu depuis peu quelques conférences avec le reiss-effendi, dans lesquelles ce ministre a dû sonder sur les dispositions de la cour de Madrid pour cette alliance, sur sa position avec la France et sur le motif

des armements considérables qu'elle conserve jusqu'à présent, malgré la paix qu'elle a conclue. Il paraît que ces idées ont pu être suggérées au ministère turc par le nouveau ministre de Suède; mais je doute fort qu'elles puissent s'exécuter. Je ne puis croire, quelque faible opinion que j'aye du ministère espagnol, qu'il prenne des engagements avec la Porte, qui n'en remplit aucun (témoin la Suède) à moins d'y être forcée. Je ne puis non plus croire, que ce même ministère veuille accorder aux Turcs des conditions sans lesquelles ces derniers ne conclueront rien. Quoiqu'il en soit, je voudrais avoir quelques notions exactes sur la position actuelle de l'Angleterre avec l'Espagne, et vous me feriez un grand plaisir de m'en dire quelque chose. S'il fallait en juger au langage du chargé d'affaires de cette puissance qui réside ici, on devrait conclure que les deux cours sont fort mal.

Vous m'avez fait mystère, et je vous en fait le reproche, de l'envie que vous aviez de quitter votre poste ou même le service. On m'écrit de Pétersbourg qu'on tirait cette conséquence des lettres que vous aviez écrites, dans lesquelles vous parliez du délabrement de votre santé et du besoin que vous aviez de vous reposer. Je suis bien fâché que vous ayez pris cette résolution qui est si nuisible au service, en même temps qu'elle est contraire en quelque manière à vos projets; car je me rappelle que vous vouliez rester à Londres jusqu'à ce que Michinka ayant avancé à un point déterminé dans son éducation, vous croiriez convenable de le mener en Russie pour lui faire connaître sa patrie avant de commencer ses voyages. Or, je ne crois pas que Michinka soit déjà dans ce cas là; j'aime à croire d'un autre côté que votre santé n'exige point un climat plus doux que celui dans lequel vous vous êtes bien trouvé depuis onze ans. Je ne puis d'ailleurs m'imaginer que l'on vous accorde

jamais un congé. On sent trop bien et les services que vous avez rendus, et ceux que vous serez encore dans le cas de rendre à l'état, et vous vous écarteriez de vos principes si vous ne vous prêtiez aux instances qui vous seront faites de rester. Je me suis parfaitement bien rencontré au reste avec vous sous le rapport de quitter mon poste. J'ai préparé les voyes pour demander mon rappel; j'en ai même déjà écrit au comte de Bezborodko. Il serait long de vous détailler ici mes raisons. J'en ai beaucoup; mais je dois le dire: aucunes de mécontentement; car si l'on ne m'écrit jamais, si l'on ne me donne aucun ordre, aucune instruction, on ne m'a jamais désapprouvé en rien, et je sais par des personnes assez bien instruites que l'Impératrice est satisfaite de mon service. Ce n'est donc pas par mécontentement que je veux me retirer d'ici; mais j'ai de bonnes raisons et je crois que ce qui me convient le mieux, c'est de me mettre de côté pendant deux ou trois ans, dont j'emploierai la moitié à un voyage en Italie, y compris un certain temps que j'emploierai aux bains de Pise qui me seraient nécessaires pour la goutte. Cette ennuyante maladie ne m'a point attaqué en formes depuis Vienne; mais à chaque mauvais temps qu'il fait, je me sens un malaise très-désagréable. Je vous informerai du résultat de mes démarches; mais au nom de Dieu n'écrivez rien ni à mon oncle, ni à personne pour empêcher qu'ils ne satisfassent à mon désir. Je serai désolé si je devais rester plus longtemps dans ce pays-ci.

(1796).

Je vous annonce officiellement, mon cher comte, l'arrangement du mécontentement que nous avons eu avec la république de Venise. La sévérité de notre démarche dans cette occasion a produit un fort bon effet pour ce pays-ci, où l'énergie est si nécessaire. Nous avons appris depuis dix jours le bouleversement de l'ancien gouvernement de Venise. Je ne connais pas assez le pays pour juger, si cet état sous la forme démocratique n'acquerra pas plus de puissance.

Les Turcs sont inquiets de cette révolution. Ils croient et peut-être non sans fondement, que les germes de l'esprit démocratique pouvaient passer de la Dalmatie en Albanie et dans la Bosnie. D'un autre côté quelle puissance la France n'acquerra-t-elle pas dans la Méditerranée pouvant disposer dorénavant des forces navales de Venise?

Il n'y a rien de nouveau ici, si j'en excepte, à quoi je ne pensais pas dans le moment, le départ pour Marseille de l'artillerie volante, des officiers et des ouvriers français qui étaient au service de la Porte. Il ne reste de cette manière ici que quelques armuriers. La Porte a préparé à ses frais un bâtiment pour cette expédition. J'ai prévu dès le commencement que cela arriverait. L'ambassadeur de France dit lui-même, que les Turcs sont indécrottables. Ils ne s'astreindront jamais, sans doute, aux usages européens.

34.

Къ графу Александру Романовичу.

Je ne saurais exprimer à votre excellence combien je suis sensible à la lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, en accompagnant celle de m-r le prince de Mavrocordato. Vous savez, monsieur le comte, ce que je dois à monsieur votre frère; vous savez toute l'étendue de ma reconnaissance des bontés dont vous m'avez honoré vous-même. Ces sentiments augmentaient les reproches que je me faisais de ne vous avoir pas écrit depuis si longtemps, et mes craintes que vous ne me taxiez d'ingratitude et ne changiez de disposition à mon égard. Votre lettre me rassure entièrement aujourd'hui.

Celle que je joins ici sous cachet volant, pour m-r le prince Mavrocordato, contient des éclaircissements sur ses prétentions pécuniaires dans ce pays-ci. Elles sont désespérées. Il sait lui-même de quelle manière est administrée la justice en Turquie. La seule prétention qui pouvait peut-être lui valoir quelque chose est celle qu'il forma à la charge de sa belle-mère. Elle est juste, mais il n'y a jamais eu moyen de rien arracher de cette femme, qui, comme tous les Grecs du Fanar, est sourde à l'honneur et à la justice. M-r Pisani, muni de procuration du prince Mavrocordato, a fait l'impossible auprès de notre ambassade à Constantinople pour faire droit aux réclamations de son commettant. Je l'ai appuyé autant qu'il a dépendu de moi, mais ç'a été en vain: la partie adverse a eu constamment recours aux subterfuges qu'offrent les lois turques à ceux qui ne craignent pas d'être taxés de mauvaise foi. J'essayerai cependant encore quelques démarches, dès que mon premier drogman, malade depuis quelque temps, pourra reprendre son activité.

Архивъ Князя Воронцова. XIV. 5.

Je ne parlerai point à votre excellence des nouvelles de ce pays-ci. Je ne doute point qu'elle n'en soit exactement informée, ainsi que de toutes celles qui arrivent de l'étranger à la cour. Les Turcs semblent nourrir des dispositions entièrement pacifiques, quoique le maréchal Souvoroff fasse avec son armée tout ce qui pourrait faire naître de contraires. Ils sont plutôt inquiets que nous ne leur fassions la guerre et observent avec attention nos opérations en Perse, ne sachant pas jusqu'à présent quelles pouvaient être les vues de ce côté-là. J'ai de bons renseignements sur ce qui se passe en Perse. Nous avons perdu beaucoup de monde par les maladies, il en est déserté aussi, mais ce mal est devenu commun à toutes nos armées. La désertion est très-considérable à celle du maréchal Souvoroff. Les soldats désespérés des mauvais traitements, des exercices forcés, manquant de tout, ont passé le Dnester à la nage, à la face de nos régiments rassemblés. Ces circonstances me sont connues par les réclamations que nous avons été dans le cas de faire à Bender. Le mécontentement est grand aussi dans les gouvernements confiés aux soins de m-r de Toutolmin. Il paraît, et j'aurais eu de la peine à le croire, que ce gouverneur a commis beaucoup d'injustices, ainsi que ses sous-ordres, et que cela va toujours le même train.

Je ne me mêle plus de dire aucune de ces choses-là chez nous. Cela ne fait d'abord aucun bien, et puis dans ma position, sous le rapport de mon oncle, je pourrais dire peut-être quelque chose qui serait mal interprété, comme cela aurait pu arriver avec la guerre persane, avant que je sçusse toutes les circonstances. Je suis d'ailleurs dans l'attente de mon rappel. Vous saurez sans doute, monsieur le comte, que je l'ai sollicité depuis le mois d'Avril. J'ai pris ce parti pour plusieurs raisons. Je n'étais pas d'abord bien de santé, et au moment où je vous écris je suis couché, ayant un

accès de goutte qui me fait beaucoup souffrir. Je dépensais trop du mien étant mal payé par la cour; ensuite mal secondé dans tout ce qui regarde le service: aucune réponse, aucune instruction, aucune information, dans les moments les plus importants. J'allais toujours en avant par mes propres combinaisons, et si je n'ai pas fait quelques sottises, je le dois peut-être aux bons renseignements que je me procurais sur les lieux. Un autre point me pesait encore, ce sont mes relations avec les gouvernements limitrophes et les ports de la Mer Noire. Rien n'y va comme cela devrait aller; j'ai eu beaucoup de tracasseries et je suis ennuyé au delà d'expression. Je n'ai donc qu'un seul voeu à présent, celui de m'en aller d'ici au plus tôt. Le comte Marcoff me fait espérer que je ne tarderai pas à recevoir mon rappel; mais il me fait craindre que je n'aurai pas la permission d'aller en Italie. J'en serais fâché, car je n'ai nulle envie de me rendre à Pétersbourg, avant de passer un an ou deux en repos.

Constantinople, le 1 (12) Août 1796.

Къ нему же.

Je profiterai avec le plus grand plaisir de la permission que vous daignez m'accorder, monsieur le comte, de vous écrire, et pour donner quelque intérêt à ma correspondance, je vous parlerai d'abord aujourd'hui d'une nouvelle qui occupe dans ce moment-ci toute la ville. La Porte a reçu des avis officiels, qu'un corps de notre armée, formant 15 à 18 mille hommes, a été enveloppé, battu, pris ou détruit par les Persans. L'endroit où ce désastre est arrivé suivant le rapport du pacha d'Erzeroum se nomme Sed-Bab-El-Ebvab. J'ai de la peine à croire que cette nouvelle soit vraie dans tous ses détails. Il faudrait que les Persans eussent au moins 60 mille hommes pour battre 15 ou 18 m. hommes de troupes réglées, et il est certain qu'il n'existait point d'armée persane de cette force dans le pays où se trouvait la nôtre. Les Turcs semblent être fort indifférents sur tout ce qui se passe en Perse. Ils détestent cette nation par principe de religion et, ne nous voulant pas, comme de justice, beaucoup de bien non plus, ils sont fort aises de nous voir embarqués dans cette guerre. Ils souhaiteraient que nous en eussions une aussi avec les Français, pour que nous nous épuisions davantage, tandis qu'ils travailleraient tranquillement à l'amélioration de leur pays. Ils sont parfaitement bien informés sur tout ce qui nous concerne, et dernièrement le nouvel ambassadeur de France a parlé à quelqu'un de nos finances d'une manière qui m'a beaucoup étonné. Vous devinerez aisément, monsieur le comte, que s'il en parlait pertinemment, ce n'était pas pour les représenter sous un brillant aspect.

Cet ambassadeur est ce général Aubert du Bayet, dont les gazettes ont parlé depuis huit mois. Il jouit de beaucoup de crédit à la Porte, non sans doute à cause de sa personne, mais parce que la France est triomphante, parce qu'elle a montré plus d'intérêt et de zèle pour les Turcs, qu'elle ne l'a jamais fait étant une monarchie. Nous avons vu cent artisans de toutes espèces suivre de près l'ambassadeur. Une compagnie de 60 canonniers pour le service de l'artillerie à cheval, sont attendus d'un jour à l'autre, avec d'autres ouvriers, des machines, modèles, instruments etc. etc. Du Bayet lui-même a des talents, mais il est aussi extravagant, aussi fou, que tous ses compatriotes qui comme lui ont joué un rôle dans la révolution. Il est ce qu'ils appellent, parfaitement à sa hauteur, appartenant au parti des modérés. Il ne paraît pas qu'il ait excité jusqu'à présent ouvertement les Turcs contre nous. Je crois qu'il s'est borné, pour ne pas les effaroucher dès son début, à faire des offres en vaisseaux, munitions etc., si la Porte trouvait de sa convenance de nous faire la guerre, et à insinuer indirectement que ses intérêts lui dictent ce parti. Il n'est pas probable que les Turcs se laissent aller à ces instigations; cependant il faudrait qu'on s'occupât un peu plus chez nous, tant de notre marine dans la Mer Noire, que des autres parties de défense. Il me semble que la sage politique exige que l'on soit au moins égal en force avec un voisin rival. Les Turcs, qui ne pensent, ne voient, ne rêvent que de nous, mettent par exemple la plus grande activité à augmenter leur marine; ils ont déjà de superbes vaisseaux. Les constructions chez nous sont beaucoup plus lentes. Je ne touche ici que cette seule partie, car il faudrait passer de beaucoup les bornes d'une lettre, si l'on voulait embrasser quelques autres branches.

Il se trouve ici plusieurs Polonais, portant tous la co-

carde française, et protégés par l'ambassade de cette nation. Le comte Oguinsky, que vous avez vu, monsieur le comte, figurer à Pétersbourg parmi les députés de la Confédération de Targovitz, avait en quelque sorte l'inspection sur eux et voulait, se faire passer pour une espèce d'agent. Il est parti depuis trois jours pour Boukharest, où je l'ai consigné pour ne plus le perdre de vue. Peut-être cherchera-t-il à se rendre de là en Galicie, où il existe certainement un grand nombre de mécontents. Nos provinces polonaises en fourmillent, et ils doivent, suivant toutes les apparences, s'entendre partout. Nous avons fait, il est vrai, tout ce que l'on peut imaginer depuis les deux derniers partages, pour nous aliéner les esprits. Ma position me met dans le cas de savoir à peu-près tout ce qui se passe dans nos provinces limitrophes, et je vous assure que j'ai souvent gémi des vexations qui s'y commettaient. Au reste les Français témoignent ici publiquement leur persuasion que l'affaire de la Pologne [c'est ainsi qu'ils s'expriment] ne doit pas être considérée comme terminée. Leurs espérances doivent cependant être considérablement déçues, depuis les grands succès de l'archiduc Charles.

Je crains, monsieur le comte, d'abuser plus longtemps de votre indulgence. Je me propose de vous présenter incessamment un travail que j'ai entrepris depuis peu, sur les différentes branches de l'administration turque, sur les finances de cet empire, ses forces navales et de terre, sur l'organisation du nouveau conseil, la politique etc. J'ai pensé que je ferais une chose agréable à la cour, en présentant, à la clôture de ma carrière ici, un tableau abrégé de toutes les notions qui se trouvent dispersées dans la correspondance de trois années de mon service à la Porte. Je serais fier de mériter l'approbation de votre excellence et sensible, si elle daignait avec sa bonté ordinaire relever tout ce qui lui paraîtrait défectueux dans mon entreprise.

Bouyouk-déré, le 1 (12) IX-bre 1796.

ПИСЬМА КНЯЗЯ КОЧУБЕЯ

ВЪ

ПАВЛОВСКОЕ ВРЕМЯ.

Къ графу Александру Романовичу.

Je profite du retour d'un courrier extraordinaire qui m'a été expédié pour présenter à votre excellence l'hommage de ma reconnaissance des lettres qu'elle a daigné m'écrire les 6 et 22 Décembre. Je saisis aussi cette occasion pour lui envoyer un mémoire, que j'ai fait passer il y a quinze jours à la cour, sur la situation présente de l'empire ottoman. Monsieur votre frère m'avait fait naître l'idée de cet ouvrage, en me demandant, il y a un an, que je lui fournisse des renseignements exacts sur plusieurs branches de l'administration turque. Je le lui promis; mais soit un peu de paresse, soit beaucoup d'occupations, je ne pus rassembler les matériaux que je possédais. Je pensai ensuite, lorsque j'eus appris l'avènement au trône de l'Empereur, qu'il serait peut-être agréable pour S. M. d'acquérir dans très-peu de temps des notions exactes sur les principales circonstances qui concernent ce pays-ci, et je me hâtai de terminer mon ouvrage.

Voilà, monsieur le comte, l'histoire de ce mémoire. Daignez le lire et relever toutes ses erreurs. Je voudrais aussi profiter des lumières de monsieur votre frère, mon meilleur ami et mon bienfaiteur, et pour cela je vous supplierais de le lui faire parvenir par une occasion sûre. Je n'en aurais jamais trouvé ici, qui me tranquillisât sur le sort d'un dépôt de cette nature.

Vous avez pensé fort juste, monsieur le comte, que la mort de Catherine 2-de aura produit une grande sensation à Constantinople. Les Turcs l'ont apprise avec beaucoup de joie, et leur contentement fut en croissant lorsque les sentiments pacifiques de notre nouveau Souverain eurent acquis quelque crédit parmi eux. L'explication franche de l'Empereur a produit le meilleur effet possible à la Porte, tout comme aussi les réformes, les actes de justice et de sévérité qu'il a rendus, ont beaucoup frappé le peuple superstitieux. Nous ne pouvions sans doute opposer une digue plus solide aux machinations qui pourraient se faire contre nous à la Porte, qu'en la tranquillisant. La plupart des officiers et ouvriers français sont congédiés. Il ne reste ici que la compagnie de l'artillerie à cheval, qui aura le même sort dans deux ou trois mois. La célérité dans la construction des forteresses etc. se ralentira aussi; en un mot, notre position changera considérablement avec les Turcs, et je me flatte que d'ici à quelque temps je serai beaucoup plus tranquille.

Je ne parlerai pas à votre excellence, jusqu'à quel point je fus agréablement surpris en recevant la nouvelle des bonetés dont S. M. I. vient de me combler. Elles ont surpassé tout ce que quelqu'un, qui aurait plus de titres que moi aux récompenses, aurait pu espérer.

A Péra, Constantinople, le 15 (26) Février 1797.

37.

Къ нему же.

C'est chaque fois un nouveau plaisir pour moi, monsieur le comte, de vous entendre parler de la probabilité que nous aurons un système pacifique. Je suis persuadé que c'est le seul qui nous convienne. La Porte partage bien nos sentiments, et d'après cela il ne peut qu'être indifférent pour nous si nous aurons à Constantinople un ministre qui a trois années d'expérience, ou quelqu'un qui commencerait ici sa carrière. Ma santé, mes affaires, la conviction où je suis que ce n'est pas ici le pays pour acquérir une expérience utile pour toutes les autres affaires, si différentes de celles du Levant, tout en un mot me fait désirer de quitter Constantinople au plus tôt. Mais l'Empereur m'a comblé de bontés, et il ne m'est pas permis de lui rien demander. Je ne cacherai cependant pas à votre excellence, que je me croirais le plus heureux des hommes, si, sans que je la sollicite, cette grâce m'était accordée. L'amitié qui existe entre vous, monsieur le comte, et mon oncle, ne pourrait-elle pas m'être utile, et ne m'accuseriez-vous pas d'abuser de vos bontés, si je réclamaïis son influence?

Je ne vous parlerai pas de nouvelles, monsieur le comte. La cour sera déjà à Moscou quand cette lettre vous parviendra, et vous serez à même de lire ma correspondance. J'ai reçu l'ordre d'adresser dorénavant mes dépêches à mon oncle. Je serais fâché que le comte Ostermann s'en prit à moi, s'il y trouve quelque chose d'offensant pour lui. Il m'a toujours témoigné beaucoup de bontés. Je ne crois pas, au reste, que cela mettra plus d'activité dans notre département;

on dit que c'est le seul qui ait conservé ses anciennes habitudes.

A Constantinople, le 16 (27) Mars 1797.

38.

A Constantinople, le 10 Avril n. s. 1797.

Je vous ai écrit, mon cher comte, avant-hier dans le paquet de monsieur Smith à mylord Grenville et j'aurais laissé passer la poste d'aujourd'hui, si je n'avais des félicitations à vous faire sur toutes les grâces que vous avez obtenues le jour du couronnement de l'Empereur. Un Souverain aussi juste ne pouvait ne pas reconnaître vos services; sa clairvoyance ne pouvait pas lui laisser ignorer votre mérite et votre zèle. Vous ne douterez pas, mon excellent ami, du plaisir infini que j'ai éprouvé en apprenant cette bonne nouvelle. Je fais aussi mon compliment le plus sincère à m-elle votre fille. J'espère que vous ne tarderez pas à présent à quitter bientôt avec elle et votre fils le pays que vous habitez pour vous rendre en Russie. Il me semble que le dernier est déjà d'âge à avoir besoin de prendre dans le pays même un pli national. Quant à vous, nous aurons aussi besoin de vous pour les affaires intérieures, qui heureusement commencent à être ce qu'elles n'auraient jamais dû cesser d'être—la première occupation de notre gouvernement. Il ne vous convient d'ailleurs plus, parvenu, pour ainsi dire, à la première de nos dignités, de rester à une mission étrangère. En la quittant, ne me recommandez pas pour votre successeur, car je préfère à tout de retourner en Russie. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse du fond de mon âme.

.....

39.

Répondu le 9 Juin n. s.(1797).

J'ai toujours été si persuadé de votre amitié que je n'ai eu rien de plus empressé que de vous annoncer moi-même les faveurs que je venais d'obtenir de notre Souverain, ne doutant point que vous n'y prendriez cette part vive et sincère, qui n'est connue que du très-petit nombre de personnes douées de vos vertus. Je suis très-sensible aussi à la bonté que vous avez eue d'écrire au c-te de Bezborodko pour me faire revenir en Russie. Je le désire beaucoup moi-même, je ne puis me souffrir dans ce pays-ci, et je n'aime pas d'ailleurs, en général, la carrière que je poursuis actuellement. Quelque place dans l'intérieur m'arrangerait plus que tout le reste.

Je partage bien vos sentimens quant à toutes les belles choses qui se font par notre Souverain. Rien ne saurait égaler son zèle pour le bien-être de ses états, et vous seriez étonné des effets prodigieux des réformes qui se sont opérées, si vous étiez, comme moi, à même de faire des comparaisons du présent avec le passé. Je voudrais seulement aujourd'hui que les grands abus soient coupés dans leurs racines, que l'on procédât pour les réformes secondaires après mûre réflexion et par gradation. Les vues de politique de l'Empereur ne sont pas moins sages. L'on s'était imaginé, apparemment, parce qu'il a toujours été justement l'admirateur de Frédéric 2-d, ou parce qu'il a introduit l'exercice prussien dans nos armées, qu'il devait être aveuglement voué aux intérêts de la cour de Berlin. On s'est plu, en conséquence, de faire mille combinaisons ridicules; on a tenu ici un langage analogue; la cour de Vienne s'est, peut-être, elle-même trompée dans ses calculs; j'ai eu, en un

mot, un moment assez désagréable ici, jusqu'à ce que les choses se fussent éclaircies davantage et que j'aye vu que l'Empereur ne déviait pas des principes qu'il avait manifestés en montant sur le trône. Le cabinet de Vienne doit être aujourd'hui bien rassuré sur notre compte, et je désire beaucoup que sa conduite, directe ou indirecte, ne présente jamais rien de louche dans un pays dont les relations avec les deux cours impériales sont si délicates.

La Porte s'est beaucoup occupée, depuis que je vous ai écrit, de la médiation qu'elle a offerte à la cour de Vienne pour une paix séparée avec la France. J'ai été souvent dans le cas de démontrer au ministère ottoman l'impossibilité qu'il puisse jamais y parvenir, et quelques uns de ses membres convenaient facilement avec moi que la Porte ne pouvait pas embrasser une affaire aussi compliquée. Dans mes communications à ce sujet, j'ai surtout eu soin de faire entendre que „nous n'étions pas indifférents à tout ce qui pouvait arriver à la cour de Vienne“. Cette dernière observation était surtout de mise, parce que, comme vous le savez, Du Bayet voulait absolument forcer les Turcs à faire une démonstration armée en envoyant des troupes sur la frontière d'Autriche. Le ministère d'ici pense actuellement que la paix peut déjà avoir été signée dans les murs de Vienne; ce sont ses expressions. Mais, qu'elle soit faite ou non, que l'empereur-roi refuse ou accepte la médiation de la Porte, j'ai tout lieu d'être persuadé qu'elle ne se prêtera point aux demandes des Français, et vous devez être bien en garde contre tout ce qui se répandra, sans doute, partout de la marche des troupes turques à Belgrade etc. etc. La Porte augmente l'armée du beylerbey de Roumélie; mais c'est uniquement pour les affaires de cette province, qui présente une seconde Vendée. Les rebelles paraissent et disparaissent, fatiguent ou ennuyent les mauvaises milices qui

doivent les réprimer et se maintiennent de cette manière depuis quatre ans.

J'ai lu avec un grand plaisir les détails de la superbe action navale de l'amiral Jervis. Les Français et la mission d'Espagne se sont donnés ici le ridicule de vouloir prouver que les Espagnols étaient les vainqueurs; mais nous ne sommes pas restés en arrière à produire les documents ad hominem que nous possédions, pour prouver le contraire. Nous avons produit avec tous les gazetiers les saints que les hérétiques, compagnons de l'amiral Jervis, vendront bien plus cher que Buonaparte ne retirera d'argent pour la sainte de Lorette.

Votre collègue, le nouvel ambassadeur turc, est parti pour sa destination depuis une quinzaine de jours. Vous le trouverez beaucoup plus civilisé que son prédécesseur. Il est tout aussi ignorant que l'autre, mais beaucoup moins fanatique. Je vous recommande ses deux drogmans, jeunes Grecs bien nés que leur père envoie en Angleterre pour étudier. Ils sont mes voisins à la campagne, et je connais beaucoup leur père. Au reste je n'ai pas voulu laisser échapper une aussi bonne occasion, sans charger le capitaine du bâtiment (qui est Anglo-Russe, parce qu'il est en quelque manière établi à Nicolaëff) de vous faire passer 20 ockes ou 60 livres du café de Mocka que vous aimez, ainsi qu'une petite barrique de vin de Santurino, qui est estimé le meilleur vin de liqueur de l'Archipel.

Constantinople, le 14 (25) Avril 1797.

A Constantinople, le 27 Avril (1 May) 1797.

L'affaire de la médiation turque proposée à la cour de Vienne, paraît être tombée à plat. La Porte semble avoir été bien convaincue par les bonnes raisons que cette dernière a alléguées pour l'é luder. Elles ont été en partie puisées dans les offres de médiation faites par la cour de Berlin, dont vous avez déjà sans doute connaissance. En combinant les dates des différentes démarches prussiennes, je crois ne pas me tromper en supposant que le roi de Prusse a changé de langage à la suite de l'explication énergique de notre Empereur. Au reste, tout cela n'est, peut-être, qu'inutile dans ce moment-ci; car l'on s'attend ici que la cour de Vienne fera sa paix, et qui sait si ce n'est pas le meilleur parti soit pour elle, soit pour l'Angleterre, dont la pacification pourrait, peut-être, par là devenir plus aisée!

Je vous envoie, mon cher comte, le discours que je dois faire demain au grand-seigneur en lui présentant mes lettres de créance. Vous observerez que j'ai beaucoup appuyé sur l'éloge de ce prince dans la seconde partie; je l'ai fait en grande partie pour ôter aux intrigans toute envie de travailler les Turcs. Les Français n'ont pas discontinué à vouloir les faire sortir de leur sage inactivité: ils ont, peut-être, eu quelques espérances de succès sur quelques promesses vagues du Divan; ils verront aujourd'hui que, pendant plus de trois ans, je n'ai pas discontinué à être parfaitement tranquille.

La fatalité qui accompagne les armes impériales augmente tous les jours mon étonnement. Les meilleures troupes qu'il est possible de voir, les troupes les mieux disposées à se battre et en force, sont obligées de céder par-

tout à ces malheureux Français dont le bonheur n'a jamais eu d'égal. J'admire, au milieu de tous ces embarras, la fermeté de l'empereur. Si ce prince l'eût moins été, Buonaparte aurait dicté des conditions bien dures pour la paix, tandis que je le crois aujourd'hui lui-même fort embarrassé de sa personne. Il parait, d'après les dernières lettres, qu'il s'est trop avancé, et que sans quelque événement extraordinaire il pourrait fort bien être entouré de tous côtés.

41.

A Constantinople, le 13 (24) May 1797.

Voilà donc que les cartes vont se débrouiller à présent. Nous savons déjà tous ici que les préliminaires entre la cour de Vienne et la France sont signés; mais nous ignorons encore leurs conditions. Между тѣмъ посолъ Французской при Портѣ, чрезъ посредство Гишпанскаго повѣреннаго въ дѣлахъ, сдѣлалъ мнѣ $\frac{3}{11}$ сего мѣсяца конфиденціальное сообщеніе, что Директорія желаетъ сблизиться съ Россією и что, какъ онъ думаетъ, сдѣлала она уже къ тому нѣкоторые шаги; но что желалъ бы онъ содѣйствія моего съ нимъ вмѣстѣ къ столь благому концу, и потому чтобъ я двору своему донесъ объ расположеніяхъ Директоріи и съ нимъ самимъ гдѣ нибудь увидѣлся и пр. и пр.

Отъ свиданія я отказался на отрѣзъ, а остальное принялъ, такъ сказать, въ шуткѣ, сказавъ Гишпанцу, съ коимъ въ частомъ обращеніи я всегда находился, что тутъ вижу я всегдашнее желаніе Дюбайнѣ выслуживаться предъ правительствомъ своимъ; что онъ чувствовать долженъ, что мы съ нимъ ничего къ ускоренію мира сдѣлать не можемъ; но что я охотно служить ему хочу, отдавъ предъ дворомъ

Архивъ Князя Воронцова. XIV. 6.

моимъ справедливость усердію его и что такимъ образомъ, ежели миръ какъ нибудь совершится, то мы съ нимъ можемъ присвоить себѣ какую нибудь частицу.

Въ семь главнѣйше состояли объясненія мои, о коихъ я не хотѣлъ упустить васъ увѣдомить, дабы какою ли вѣтренностію Дюбайя, или другими обстоятельствами, не вздумали въ мѣстѣ вашего пребыванія, что я имѣю какія либо сношенія съ посломъ Французскимъ, или что дворъ нашъ началъ съ ними вѣдаться. Я воображаю, что легко напечатать могутъ о конференціяхъ моихъ съ Дюбайя; ибо онъ не постыдился писать въ Парижъ, что Порта посылаетъ, по представленію его, корпусъ войска на границу Римскаго императора.

La Porte, lasse du peu de succès dans les opérations du beylerbey Haki-pacha contre les rebelles de la Roumélie, vient de le déposer. Le pacha de Belgrade lui succède. Il a les mêmes ordres concernant le repos à rendre à cette province.

42.

Письмо официальное.

A Constantinople, le 30 May (10 Juin) 1797.

Vous êtes sans doute instruit par les papiers publics de l'événement affreux qui a causé la ruine de la ville de Smyrne; mais vous ignorez peut-être, monsieur, que quelques matelots vénitiens ayant donné lieu à la révolte du peuple par le meurtre d'un Janissaire, le consul de Venise en cette échelle avait cru apparemment que le meilleur moyen de se tirer d'une aussi mauvaise affaire était d'imaginer que les assassins étaient sujets russes, ce qu'il avait fait déclarer aussi en justice. Sa Majesté Impériale, notre auguste Souverain, se ressentant justement d'une inculpation aussi calomnieuse à la charge de

ses sujets, a jugé qu'il était de sa dignité de rompre toute correspondance avec la République de Venise, jusqu'à ce qu'elle lui donne une satisfaction convenable. L'ambassadeur de Venise a en conséquence dans une note désavoué à la Porte la conduite du consul de Smyrne et a déclaré, ce que d'ailleurs le ministère savait dès le principe, que les sujets de Sa Majesté n'avaient eu aucune part au crime qu'on voulait si injustement leur imputer.

43.

A Constantinople, le 15 (26) Juin 1797.

J'ai reçu, mon cher comte, les excellents rasoirs, ainsi que le ruban de St. Alexandre, que vous avez eu l'amitié de m'envoyer et dont je vous prie d'agréer mes sincères remerciemens. Je donne dans la lettre ci-incluse une infinité de commissions à m-r de Smirnow. Vous ajouteriez à vos bontés pour moi, si vous vouliez bien choisir chez Ramsden ou Dolland un ou deux télescopes comme ceux que vous aviez, deux lunettes telles qu'elles se vendaient à 6 guinées et deux petites lunettes qui se vendaient de mon temps à 1 $\frac{1}{2}$ guinée: j'ai besoin de tout cela pour faire des cadeaux à mes connaissances turques. Je vous demanderai encore de me faire la grâce de choisir chez Gray quelques bagatelles en bijouterie, comme des petits porte-feuilles de femmes, des étuis, des bagues etc. etc., le tout d'un bel ouvrage simple: c'est encore pour donner, et j'y destine 20, 30 ou 40 guinées. Encore une prière: il existe en anglais un ouvrage unique pour ce pays-ci, ce sont les Antiquités d'Athènes par Stuart. Il doit être fort rare, mais je payerai volontiers tout ce qu'il pourra coûter.

6*

Il n'y a pas beaucoup de nouvelles ici, mais il y en a une qui, si elle est vraie, n'est pas indifférente pour le pays où vous êtes. L'on dit que les Vénitiens donnent 25 vaisseaux de ligne aux Français, comme auxiliaires; mais que l'intention du Directoire est de les garder pour remonter sa marine, et l'on m'assure qu'Aubert du Bayet a voulu faire valoir ce projet auprès des Turcs en cherchant de leur persuader que l'on voulait ainsi servir la Porte en empêchant que les Vénitiens ne soient trop puissants. Au reste, la Porte est très-fâchée de la révolution de Venise. Elle craint que l'esprit républicain ne gagne les Chrétiens dans les provinces limitrophes avec les états vénitiens et dans les îles de l'Archipel. Elle craint aussi que les Français ne veuillent trop dominer ici et désirerait beaucoup que la paix mit fin à l'incertitude désagréable où se trouvent les affaires d'aujourd'hui. Depuis jeudi dernier, nous voyons ici cinq à six cents cocardes vénitiennes qui se conduisent jusqu'à présent mieux que ne l'ont fait les Français dans le commencement de leur démagogie dans ce pays-ci.

Dites moi s'il est vrai, comme on le croit partout, que m-r Pitt doive quitter le ministère? M-r Jackson vient-il ici, ou nommera-t-on un autre ambassadeur à sa place? Je désire beaucoup que l'on donne une bonne place à m-r Smith, qui est un aussi bon garçon qu'il a du mérite. Je serais fâché que m-r Pitt quittât.

44.

A Constantinople, le 10 Juillet n s. 1797.

Vous aurez déjà appris ma nomination au département des affaires étrangères. J'en ai reçu la nouvelle depuis quelques jours. Je suis sûr de vous devoir en grande partie mon déplacement, et vous me connaissez assez pour sentir si mon coeur doit y être sensible. Je crains néanmoins bien de ne pas remplir, comme je le désirerais, une place aussi importante. Je l'appelle importante, si, comme le prince de Bezborodko semble le vouloir, je serai le ministre actif du département. J'avoue que je ne me sens pas assez de capacité pour cela. Je suis plein de zèle et de bonne volonté; mais je n'ai pas encore assez d'expérience, et je travaille avec peine. Je dois compter beaucoup sur l'indulgence de l'Empereur. Je me croirais au reste fort heureux, si je pouvais soulager un peu le prince de Bezborodko, dont la santé est entièrement ruinée. J'ignore encore le temps de mon départ. Il faudra nécessairement quelques mois avant que monsieur Tamara vienne ici et se mette au courant des affaires. Il lui faudra pour cela moins de temps qu'à un autre: il connaît parfaitement bien ce pays-ci, qui d'ailleurs a beaucoup changé depuis qu'il l'a vu.

Je suis très-fâché que l'esprit du jacobinisme gagne du terrain en Angleterre. Un pays, le modèle d'un bon gouvernement et de sages institutions dans tous les genres, doit-il donc passer aussi par les révolutions qui se sont faites dans de petits états mal gouvernés, comme les républiques Cispadane, Transpadane etc. La paix rendra peut-être la raison aux Anglais qui sont éblouis et en imposera aux mal-intentionnés. Je la désire beaucoup, ayant perdu tout espoir que la guerre puisse produire quelque heureux résultat.

Les Turcs désirent beaucoup de voir la fin de la guerre. La révolution de Venise les tracasse plus que jamais, et l'on attend ici avec impatience de savoir la sensation qu'elle aura produite dans les îles vénitiennes. Les brigands sont venus au nombre de deux mille brûler tous les villages aux environs d'Andrinople et menacer la ville, dont ils ont demandé une contribution. La consternation était extrême dans cette ancienne capitale; l'on ne peut pas se faire une idée de l'apathie de ces gens-ci.

45.

A Constantinople, le 14 (25) Juillet 1797.

Vous apprendrez sans doute avec plaisir la mort de ce monstre d'eunuque persan, contre lequel nous avons guerroyé. Il a été assassiné par un de ses esclaves les plus affidés. Deux khans avaient tramé sa perte. Ils s'emparèrent d'abord après le coup fait de tous ses trésors et prirent la fuite. Toute l'armée s'est débandée, et ainsi finit cette puissance éphémère. Je puis me vanter de l'avoir prédit à feu l'Impératrice il y a deux ans, lorsque j'ai cru dire tout ce que je devais contre cette ridicule guerre. Je présume que nos troupes peuvent même quitter actuellement la Géorgie, qui devait être encore une fois le théâtre des cruautés d'Aga-Mahmoud-khan. Quant à ce pays-ci, il n'y a rien de nouveau. Les troubles de la Roumélie continuent. On se flatte qu'ils seront bientôt apaisés. Je ne le croirai que quand la chose aura effectivement lieu.

46.

A Constantinople, le 9 Septembre n. s. 1797.

L'ambassadeur de Venise, qui a eu la simplicité de croire que la république existerait, se doutant aujourd'hui qu'il avait mal calculé, va, dit-on, donner sa démission, et ainsi s'anéantira ici cette ambassade, qui coûtait tant et faisait si peu de bien à son pays. Les pauvres Turcs sont très-fâchés du bouleversement de cette ancienne république, ne se doutant certainement jamais que les Français pousseraient leurs progrès aussi loin. On les a tellement représentés partout comme les amis les plus fidèles de la Porte, que des pachas et autres gouverneurs, en annonçant à la Porte l'occupation des îles de l'Adriatique et de Butrinto, Prévesa etc., ont témoigné leur grande satisfaction. Le ministère a senti l'inconvénient de cette grande sécurité et l'on a un peu secrètement éclairé la bonhomie des officiers publics en Morée et dans les autres lieux voisins. Les Turcs, soupçonneux à l'excès, ont été fort fâchés d'apprendre que des officiers français étaient venus de Zante à Patras en Morée pour satisfaire, disaient-ils, leur curiosité. L'on croit ici qu'ils peuvent y avoir été pour reconnaître le pays. J'ai de la peine à croire que les Français voulussent inquiéter ces pays-ci. Il est vrai que dans les îles vénitiennes il y a des têtes chaudes qui pourraient bien propager leurs principes en Morée; mais les Grecs sont en grande partie si abâtardis et ont éprouvé tant de persécutions depuis notre avant-dernière guerre, qu'ils oseront difficilement se remuer.

Константинополь, Сентября 14 (25) 1797.

Въ настоящемъ запутанномъ положеніи общихъ дѣлъ и когда они приходятъ къ развязкѣ, всякая держава соображаетъ, что ей впредъ дѣлать должно. Думаю я, что не слѣдуетъ терять изъ виду никакихъ происшествій, сколько бы они маловажны ни были. Въ сихъ мысляхъ почитаю нужнымъ сообщить вамъ для соображеній и открытій вашихъ, что недавно было мнѣ сказано о нѣкоторой важной негодіаціи между Портою и Англією, которая начало свое чрезъ капитанъ-пашу имѣть долженствовала. Я г. Смитъ о семъ свѣдѣніи моемъ сообщилъ и изъ отвѣту его на то, состоявшемъ въ вопросѣ: кто мнѣ сіе сказывалъ? я заключилъ, что дѣйствительно должно что ни есть существовать. Развѣдывая потомъ вездѣ, дошло до меня, что можетъ касаться до заключенія союза между Англією и Портою, которая, сильно не довѣряясь къ Французамъ, для всякаго случая старается найти себѣ подпору. Союзъ сей ежели и предложенъ Турками, то не иначе мѣсто возымѣть долженъ, какъ когда дѣла болѣе развяжутся. Вотъ мое свѣдѣніе; теперь вы старайтесь что либо узнать и скажите что ни есть двору. Турки дѣйствительно весьма беспокоятся соудствомъ Французовъ, и я желалъ бы, чтобъ послѣдніе заняли наше мѣсто въ сердцѣ и въ устахъ ихъ. Вы не можете себѣ представить, сколько они нами довольны и сколько при должномъ почтеніи безопасными себя со стороны нашей почитаютъ.

Агличане требуютъ отъ Порты удовлетворенія за убытки, понесенные въ Смирнѣ, и г. Смитъ долженъ дѣломъ симъ заняться. Сіе можетъ быть нужно, дабы при случаѣ министерство показать могло, что оно вездѣ объ интересахъ торговли печется; ибо заранѣе увѣрено быть оно должно,

что Порта ни полунки не дастъ. Посольство Турецкое, въ Лондонѣ бывшее, на сихъ дняхъ сюда возвратилося. Пишите ко мнѣ еще; ибо врядъ ли я и въ Февралѣ отселѣ выѣду, судя по медленности въ отправленіи преемника моего.

48.

Къ графу Александру Романовичу.

Vous n'aviez pas besoin, monsieur le comte, de me recommander des pipes, des tuyaux, du tabac etc. pour vous. C'était une des premières choses à laquelle j'aie songé en commençant mes emplettes, et je puis vous assurer d'avance que la partie de ma collection en ce genre qui vous est destinée, ne laisse rien à désirer. Elle est prête depuis longtemps, comme ma personne est prête à partir; mais je crains que mon successeur ne tarde à paraître ici. Les dernières nouvelles de Pétersbourg n'annonçaient même pas que l'on eût encore pensé à son expédition.

Les Polonais qui se trouvaient en Moldavie et en Valachie et dont vous me faites l'honneur de me parler, ont fait plus de bruit qu'ils ne devaient. Leur histoire se réduit à ceci. Quelques mauvaises têtes ayant pour chef un certain Denisco, s'étaient réfugiées en Moldavie dès la fin des derniers troubles de la Pologne et avaient ensuite passé ici. Descorches les accueillit et leur permit de porter la cocarde française, ce qui donna d'abord à ces Polonais le caractère de Français aux yeux de la Porte. Le Directoire voulant donner partout des embarras à la cour de Vienne, cherchant à en susciter en Galicie, et la Porte, qu'il pressait d'opérer une diversion, étant bien aise de donner à la France dans

toutes les petites occasions des preuves de sa bienveillance, pourvu qu'on la laissât tranquille quant à l'objet principal, ne mit aucun obstacle au séjour des Polonais tant à Chotin qu'en Moldavie. Elle y consentit d'autant plus facilement que, ne les reconnaissant que pour Français, elle croyait être à l'abri de tout reproche de favoriser des Polonais. Denisco chercha ainsi à se faire des partisans dans la Galicie; mais comme ses moyens étaient nuls, ses succès paraissent avoir été de même fort médiocres. Il n'avait ramassé que 150 à 200 hommes. Le Directoire paraissait donner fort peu d'attention à cet objet. Il le négligea entièrement depuis la signature des préliminaires à Leoben, et Denisco, dénué de tout, mourant de faim, prit le parti extravagant de faire deux ou trois incursions dans la Boukovine, dont il s'est très-mal trouvé. Je fis alors de vives représentations à la Porte; je lui rappelai toutes celles que j'avais déjà faites. Elle se plaignit à l'ambassadeur de France, que ces gens-là avaient abusé de l'hospitalité qu'elle leur avait donnée. Celui-ci les désavoua. La Porte les fit alors désarmer et les renvoya tous en deçà du Danube.

Voilà tout ce qui s'est passé. Denisco est ici, mais il va passer avec une quarantaine des ses camarades en Italie, pour y être agrégés à la légion polonaise de l'armée de Bonaparte. La Porte s'est très-bien conduite dans cette occasion, et je puis assurer votre excellence que ses intentions à notre égard sont on ne peut pas meilleures. Elle se méfie et craint les Français depuis qu'ils sont venus se nicher dans les îles vénitiennes, et je ne serais même pas surpris, bien entre nous soit dit, qu'elle voulût se rapprocher beaucoup plus intimement de nous. Une alliance avec les Turcs serait sans doute un événement assez singulier en politique.

A Constantinople, le 15 (26) Septembre 1797.

Constantinople, le 10 Octobre n. s. 1797.

Je vous remercie des renseignements que vous me donnez sur Mahmoud-effendi, l'ancien secrétaire de l'ambassade turque à Londres, et sur Persiani. Je les transmettrai à mon successeur qui pourra en tirer parti. Mahmoud sera sans doute employé; quant au drogman, je doute qu'il puisse devenir quelque chose ici. Je vous ai écrit il y a quinze jours et je vous ai donné quelques aperçus sur les vues de la Porte à l'égard de l'Angleterre. J'espère que ma lettre vous sera parvenue. Les Turcs dans leur embarras font mille combinaisons et semblent vouloir attendre la paix générale pour se former un système politique. Ils sont très-fâchés de l'espèce de révolution qui est arrivée le 4 Septembre à Paris. Le Directoire, ou au moins Du Bayet. en son nom, a donné plusieurs fois des assurances que les Français ne tenteraient rien qui fût contraire à l'amitié qui existe entre la France et ce pays-ci. Ils craignent que les Jacobins prévalant en France ne veuillent propager leurs principes partout, et dans ce cas la Morée pourrait être un des premiers pays où il chercheraient à faire des prosélytes. Les Grecs de cette presque se conduisent parfaitement bien jusqu'à présent, et le clergé ne néglige rien pour les prémunir contre les tentations des Français. Cela est fort heureux, car les malheurs dont pourraient être menacés tous les Chrétiens habitans de cette contrée, à la première sédition partielle, seraient incalculables. La révolte de Smyrne m'a appris à connaître jusqu'où peut aller le fanatisme.

D'après les derniers événements de Paris je crains que mylord Malmesbury ne parte de Lille comme il y est venu, c'est à dire sans rien conclure. Que pensez vous de la paix

du Portugal? Je vois par les gazettes qu'il y a des gens qui la croient plutôt avantageuse pour l'Angleterre. Au reste je ne cesse de faire des vœux pour que toute l'Europe soit bientôt pacifiée; je vois qu'il n'y a rien à gagner à faire la guerre aux Français. Quand je serai arrivé à Pétersbourg, je me flatte que je serai assez heureux pour pouvoir me loger séparément et avoir un petit ménage. J'aime beaucoup mon chez-soi, et heureusement ma fortune me permet de l'avoir. Heureusement elle assure mon indépendance.

~~~~~

50.

A Constantinople, le 13<sup>e</sup> (24) Octobre 1797.

Vous avez craint que votre lettre ne me trouve plus ici; mais celles que je vous ai adressées en dernier lieu vous auront informé de l'époque probable de mon départ. Je n'ai parlé que par supposition, mais des lettres que j'ai reçues avant-hier de Pétersbourg me prouvent que je combinais juste. M-r Tamara se trouvait encore dans cette capitale le 16 (27) Septembre. Je fais tout ce qui dépend de moi pour lui assurer un début agréable ici et le mettre dans le cas de bien servir. J'ai préparé un volume de notes pour lui et je cherche de prévehir tout le monde favorablement pour lui. Il me semble que pour peu qu'il en ait l'envie, il ne pourra manquer de réussir, surtout, si comme je m'en flatte, je suis à même de mettre quelque activité dans la correspondance de la cour, dont le silence me désolait quelquefois.

J'ai oublié de vous marquer dans ma dernière que Mahmoud-effendi, l'ex-secrétaire turc à Londres, bavarde prodigieusement sur l'Angleterre. Il dit aux ministres ottomans que m-r Pitt n'aime pas personnellement les Russes. Ses

autres propos sur les finances, sur les ressources de l'Angleterre etc. sont aussi de nature à ne pouvoir le faire soupçonner de partialité pour le pays qu'il vient de quitter. Il fait ici mille contes que mes ignorans écoutent avec le plus grand intérêt.

Vous avez vu dans les gazettes une note de l'ambassadeur turc à Paris, par laquelle il proteste contre l'occupation de l'Istrie et de la Dalmatie par les Autrichiens. Cette note que plusieurs révoquent en doute, parce qu'elle n'est pas rédigée dans le goût oriental, a été effectivement présentée au Directoire sans la connaissance de la Porte. Son ambassadeur l'a fait de son chef et à l'instigation de Sopranzi et Sanfermo. La Porte, persuadée de l'inutilité d'une pareille démarche, n'a ni approuvé, ni désapprouvé son ambassadeur. Elle aurait néanmoins désiré beaucoup que la république de Venise puisse se rétablir.

Nous savons depuis avant-hier la rupture du congrès de Lille. J'en suis très-fâché. Si la cour de Vienne est forcée aussi de renoncer à la paix, de quel danger ne sera pas menacée l'Allemagne! Je suis charmé de la conduite de notre cour. Il est impossible de parler plus ferme que nous le faisons à Berlin, et certainement si le cas l'exigeait jamais, nous prouverions que nous ne sommes pas seulement fermes en paroles. Je pense souvent à la situation de l'Angleterre, et elle me paraît des plus embarrassantes. Comment finira cette lutte?

---

A Constantinople, le 10 Novembre n. s. 1797.

Nous avons appris ici depuis une dizaine de jours la rupture des négociations de Lille, et Dimanche dernier un courrier de l'ambassadeur turc à Vienne est venu annoncer la paix de cette cour avec la France. Cet événement a fait plaisir ici, parce que Du Bayet avait de nouveau commencé, depuis l'affaire du 4 Septembre, à presser les Turcs de faire quelques démonstrations contre l'empereur, et a insisté notamment sur la restitution de l'Istrie et de la Dalmatie. La Porte, qui veut rester tranquille, ne s'y prêtait pas dutout, mais elle craignait l'insistance des Français. Elle sera maintenant débarrassée de leur importunité. Au reste, l'on dit ici que les Iles vénitiennes ont envoyé des députés à Paris pour demander leur réunion à la république française. Elles protestent de ne vouloir pas faire partie de la Cisalpine, non plus que de la république de Venise, s'il y en avait une.

Les Turcs semblent être un peu plus tranquilles sur le voisinage des Français, parce que les Chrétiens de la Morée n'ont pas fait le moindre mouvement. La Porte en est fort contente et les ménage beaucoup. Il est venu quelques frégates françaises dans l'Archipel.

M-r de Tamara, en tardant à se rendre ici, me dérange beaucoup. Ce n'est pas que, toute réflexion faite, je n'eusse préféré de rester à présent ici, mais ayant eu l'avis officiel qu'il partirait à la fin de Juillet, je fis mes dispositions en conséquence. Je dois les changer ou plutôt en faire d'autres en apprenant qu'il ne se mettrait en route qu'en Septembre. Je suis à présent à mon troisième essai.

A Constantinople, le 14 (25) Novembre 1797.

Le troubles qui avaient été, comme je vous l'avais marqué, monsieur le comte, apaisés en Roumélie, viennent de recommencer. Pasvant-Oglou, un des agas ou chefs de la ville de Vidin, n'attendait que l'éloignement des troupes du beylerbey d'Anatolie pour lever l'étendard de la révolte. Il a attaqué, pris et brûlé Nicopolis sur le Danube, dont les habitans se réfugièrent en grande partie en Valachie. Pasvant-Oglou s'est emparé ensuite de plusieurs autres bourgs et villes et doit dit-on se porter à présent du côté de Rouschouk. La Porte, consternée de cette nouvelle, semble vouloir, pour cette fois-ci au moins, déployer une grande énergie. Indépendamment des mesures prises provisoirement, pour empêcher la propagation du mal, le Divan a cherché de mettre en jeu le corps des Janissaires, dont Pasvant-Oglou est un officier distingué. Il y eut en conséquence avant-hier une assemblée des principaux officiers du corps des Janissaires où Pasvant-Oglou fut déclaré indigne d'être leur camarade, traître, rebelle et comme tel devant être poursuivi judiciairement et militairement par tout le corps et pour son honneur.

Il y aura en conséquence demain à la Porte un conseil général, tel qu'on est dans l'usage de les tenir pour les objets majeurs. Le janissaire-aga se portera pour accusateur et plaignant contre Pasvant-Oglou au nom de son corps. L'on arrêtera les mesures pour le réduire au printemps, la saison ne le permettant pas aujourd'hui. Le moufti donnera le fetfa, et Pasvant-Oglou sera proclamé rebelle et excommunié. Le grand-seigneur se flatte que ces moyens seront efficaces pour déraciner promptement un mal qui pourrait devenir d'autant plus dangereux que leur auteur affecte de n'agir que pour la défense des anciens usages et contre di-

verses innovations dans les impôts, qui ont répandu un mécontentement plus ou moins général.

---

*Письма изъ Петербурга.*

53.

*Къ графу Александру Романовичу.*

Un courrier arrivé avant-hier au soir m'a apporté la lettre ci-incluse pour votre excellence, ainsi que des journaux que monsieur son frère lui envoie, et dont je joins également une partie ici, me réservant, pour ne pas grossir le paquet, de vous transmettre, monsieur le comte, ce qui m'en reste par l'ordinaire prochain. Ce courrier est arrivé juste à temps pour empêcher, suivant le gré du comte Simon, sa nomination à la place de vice-chancelier, qui devait avoir lieu aujourd'hui. Sa Majesté s'y était déterminée elle-même, voulant avoir auprès d'elle un homme qui pût succéder au prince Bezborodko, résolu, par cause de santé, de s'éloigner des affaires. Le prince Bezborodko, instruit des intentions de monsieur votre frère quant à son retour ici, écrivit en conséquence à Gatchina, d'où, à ce que j'ai appris ce soir, l'on devait expédier aujourd'hui un courrier à Londres, avec une lettre de la part de l'Empereur, qui l'invite à accepter la place de vice-chancelier. Je désire sincèrement qu'il s'y prête pour le bien des affaires, qui ont grand besoin d'un homme de sa trempe et de la considération personnelle dont il jouit auprès de l'Empereur, surtout si, comme l'on ne saurait en douter, le prince Bezborodko se retire. Mais quoi qu'il en puisse être, il me tarde de vous annoncer, monsieur le comte, qu'un de ses vœux vient de s'accomplir en plein: m-r votre neveu a été fait chambellan hier, et

je me suis hâté de lui envoyer une clef, par le courrier qui a dû être expédié de Gatchina aujourd'hui. Le prince Bezborodko retourne demain en ville, et vous apprendrez des nouvelles plus certaines sur tout cela.

Ce n'est qu'aujourd'hui que sont arrivés mes gens et mon équipage, au moyen de quoi je serai à même d'envoyer incessamment à votre excellence le tabac, les pipes et les tuyaux que je lui ai promis.

A Pétersbourg, le 9 Septembre 1798.

54.

*Из нему же.*

J'ai saisi avec empressement l'occasion du départ de m-r de Protassoff, pour envoyer à votre excellence le tabac à fumer et les pipes que je lui ai promis depuis si longtemps. Le défaut de place ou plutôt la longueur difforme de la caisse n'a pas permis à m-r de Protassoff de se charger des tuyaux de pipes. Je vais néanmoins m'occuper à vous les acheminer par le moyen des équipages du prince Kourakine qui doivent incessamment partir. Je serais charmé que vous trouviez, monsieur le comte, le tout à votre gré, et, à défaut, vous rendrez au moins justice à mon zèle constant pour m'acquiescer de vos ordres.

J'ai eu l'honneur de transmettre en dernier lieu à votre excellence une lettre de monsieur votre frère, reçue par courrier. Il vous annonce l'expédition prochaine d'un autre; mais cela ne sera par toutefois encore celui-ci qui portera sa réponse sur l'offre de la place de vice-chancelier. Nous n'attendons guère sa décision à ce sujet avant les premiers

Архивъ Князя Воронцова. XIV, 7.



jours du mois prochain. Nous n'avons d'ailleurs rien de bien saillant en nouvelles. Vous recevez les gazettes de Pétersbourg. Elles contiennent depuis quelque temps des extraits des dépêches qui nous arrivent. On s'attend au reste à un changement de système du cabinet de Berlin. Haugwitz tient déjà un autre langage.

Je ne saurais, monsieur le comte, terminer ma lettre sans ajouter, vu l'intérêt que vous m'avez toujours témoigné, que S. M. l'Empereur semble ne plus avoir pour moi les bontés dont elle daignait m'honorer à mon arrivée et depuis, jusque passé une quinzaine de jours. Il est presque certain que c'est m-r d'Obreskoff qui m'a desservi. Il a la marotte de vouloir devenir vice-chancelier et s'est imaginé que je devais servir d'obstacle au succès de ses projets, moi qui suis si étranger aux toutes vues ambitieuses.

A St. Pétersbourg, le 8 Octobre 1798.

55.

*Къ нему же.*

Je remplis aujourd'hui les ordres que votre excellence a bien voulu me donner dans sa lettre du 6 de ce mois que j'ai reçue il y a cinq jours. Une estafette arrivée dans la journée d'hier de Londres, a apporté la réponse à la lettre que l'Empereur avait écrite à monsieur votre frère. Je l'ai demandée exprès à m-r Rastopchine [qui, comme vous le savez sans doute, monsieur le comte, a remplacé m-r d'Obreskoff], pour vous en rendre compte. Le comte Simon, exprimant avec toute l'énergie dont sa sensibilité est capable, sa reconnaissance de ce que l'on a fait pour son fils, dépeint à l'Empereur le délabrement de sa santé, y appuie



beaucoup, dit des choses flatteuses pour le prince Bezbo-rodko et termine par s'en remettre entièrement à la volonté de l'Empereur. Vous sentez bien que d'après cela l'on ne voudra pas lui forcer la main; mais jusqu'à ce matin il n'y a rien eu encore de décidé sur la nomination du vice-chancelier. Quoiqu'il en puisse être, on ne trouvera jamais personne qui pourrait remplir cette place avec la capacité de monsieur votre frère et avec cette utilité pour les affaires, que son grand crédit aurait infailliblement assurée. C'est une perte pour le service; c'en est une bien sensible pour moi.

Je remets pour la poste d'aujourd'hui à votre excellence les différentes brochures qui me sont parvenues de Londres pour elle et dont je l'ai prévenue dans ma dernière.

A Pétersbourg, le 22 Octobre 1798.

---

56.

*Къ нему же.*

Un courrier arrivé hier à minuit m'a apporté les lettres ci-incluses pour votre excellence. Elles lui annoncent sans doute l'envoi de quelques livres et brochures. Vous les trouverez également, monsieur le comte, dans ce paquet, excepté la Vie du général Hoche, que j'ai pris la liberté de garder pour quelques jours. Je ne tarderai pas à vous la faire parvenir.

V. e. saura déjà sans doute ma nomination à la place de vice-chancelier. Je croirais cependant manquer à tout ce que je lui dois, si je n'en faisais pas mention ici.

A St. Pétersbourg, le 3 IX-bre 1798.

*Къ нему же.*

N'ayant pas pu écrire à votre excellence lors du départ de mon oncle, je saisis avec empressement l'occasion de celle de m-r Комбурлей, pour lui parler à cœur ouvert. Je ne veux vous entretenir ici, monsieur le comte, que de ce qui regarde mon oncle, vous suppliant de ne lui rien dire du contenu de cette lettre.

L'amitié qui vous unit lui a fait sans doute un devoir de vous faire part de sa position et de ses projets à venir. Si j'aurais désiré qu'il continuât à servir pour le bien des affaires; si, sous ce point de vue, j'ai souvent pris le parti de lui faire des représentations, je les ai cessées, je me suis rangé de son bord, dès que j'eus vu en lui, soit par raisons de santé très-fondées, soit par celles de dégoût, la ferme résolution de quitter. Je ne l'ai plus contredit, mais j'ai osé parler quelques fois de sa conduite, et je vous en laisse le juge. Peu de temps avant son départ, s'imaginant avec ou sans raison que l'Empereur a prétendu que le prince l'avait boudé, il n'allait presque plus à la cour, au point que les uns prétendaient qu'il était mal vu et les autres qu'il était mécontent. Quoiqu'il en ait été, il est non moins certain que tout cela devait laisser une mauvaise impression sur l'esprit de l'Empereur, et que cet éloignement mettait naturellement les autres dans le cas de s'en prévaloir et de s'ingérer peut-être plus qu'il n'aurait voulu dans les affaires. Il prit finalement le parti d'écrire à m-r de Lapoukhine en lui faisant sentir qu'il songeait à se retirer etc. etc. M-r de Lapouchin m'en parla et tout en regrettant sa perte, il ne me cacha point combien il était fâcheux qu'il se servît de moyens qui doivent nécessairement déplaire à l'Empereur.

Il fit aussi mention de cette espèce de bouderie, protestant qu'il n'a jamais été mal en cour, qu'il se l'était seulement imaginé, et qu'avec un peu de bonne volonté, il serait mieux vu que personne. Rastopchine et Koutaïsoff m'avaient parlé froidement à peu-près dans le même sens, et, quant au procureur-général, il ajouta encore que le prince Bezborodko avait aussi parlé à tout le monde de son départ pour Moscou sans que l'Empereur en eût une idée, et que ce n'était que par la voix publique qu'il en a été informé. M-r Lapoukhine concluait, pour ce qui est de ses projets de retraite, qu'il pourrait l'obtenir de bonne grâce et qu'il s'emploierait volontiers à cet effet; mais qu'il revenait à dire qu'il ne fallait pas mettre de l'aigreur.

Votre excell. jugera mieux que personne si le procureur-général a raison ou non. Je la supplie seulement de peser dans sa sagesse toutes ces choses-là et d'en parler à mon oncle; de combiner avec lui le parti qui peut lui convenir et de me marquer par m-r Чернышъ, avec toute confiance, les mesures que vous avez arrêtées ensemble. Je tâcherai de mon côté de remplir autant qu'il dépendra de moi vos vœux. C'est uniquement le bien de mon oncle et mon attachement pour lui qui me font faire cette démarche auprès de vous. Je serais au désespoir qu'il lui arrivât le moindre désagrément; mais je suis bien éloigné de prétendre qu'il reste au service, dès que sa santé ne le lui permet pas, ou qu'il attache sous d'autres rapports du prix à sa retraite.

Vous avez toujours eu trop de bonté pour moi, pour qu'abstraction faite de ce que vous avez su par mon oncle de ma position, je ne vous fasse part de ma résolution de plier bagage à la première occasion favorable qui se présentera. Je redoutais, dès le principe, la place que j'occupe, et sans toucher tant d'autres inconvénients qui y sont attachés, je pressentais ce qui m'est arrivé; je voyais l'impossibilité

qu'avec une fortune médiocre et des dettes je puisse sur le pavé de Pétersbourg exister d'une manière convenable à ma place. Je ne puis donc que regretter beaucoup de n'être pas resté sur l'ancien pied au Collège. J'aurais pu aider mon oncle dans son travail, et c'est à quoi se bornait toute mon ambition. Le sort en a voulu autrement, et aujourd'hui je ne serai content que quand je serai quitte de tout.

Pardonnez, monsieur le comte, ma prolixité. Je compte sur votre indulgence, en faveur de votre amitié pour mon oncle et de celle que vous avez bien voulu m'accorder de tout temps.

Le 2 Janvier 1799.

---

58.

*Къ нему же.*

Je ne m'étendrai pas sur ma reconnaissance pour la lettre pleine de bonté et de confiance, dont votre excellence m'a honoré par m-r Tchernich. Elle doit en être persuadée, ainsi que des sentiments vrais et invariables que je lui ai voués. Je veux profiter seulement d'une occasion sûre que m'offre le départ du conseiller d'état Сахновскій, ancien ami de mon père et le mien, pour vous parler, monsieur le comte, sans aucune réserve.

J'avoue que je n'ai pas été peu surpris en apprenant que mon oncle m'accusait d'avoir peut-être donné lieu moi-même à la position dans laquelle je me trouve, par un certain air désapprobateur, etc. etc. J'aurais pardonné cette erreur à tout autre qu'à lui, qui a vu que mon air plaisait pendant quatre à cinq mois, et que sans changer, il a eu tout à coup le malheur de devenir désagréable. Je pourrais dire

beaucoup de choses à ce sujet, mais tout cela est parfaitement inutile, et ma justification sera complète si j'ajoute ici que je ne suis pas le seul qui, sous le terme général умничанья или виду серьёзнаго, ait encouru la défaveur. Ce sont de ces choses-là auxquelles l'on est exposé sans en connaître jamais les causes, et quand Rastopchine a demandé un jour à l'Empereur, какъ я умничаю, il lui a répondu: ты не знаешь и не понимаешь, что это значитъ умничанье. Cette réponse lui a fermé la bouche, et il n'a plus été question de moi depuis.

Quoiqu'il en soit, j'ai trouvé mon oncle parfaitement disposé à faire en ma faveur toutes les démarches auxquelles vous l'avez décidé; mais je n'ai pu, quelque envie que j'eusse eue d'ailleurs, de déferer à vos avis, que me refuser à toute sollicitation qui pouvait améliorer ma position. Décidé fermement à quitter, parce que j'ai la conviction de l'impossibilité de se soutenir honorablement, chose au reste dont on ne peut guère se faire une juste idée, n'étant pas sur les lieux, je n'ai d'autre ambition que de me retirer sans éclat; heureux si j'obtiens la permission d'aller, ne serait-ce que pour un an, aux eaux, et fort heureux ensuite de pouvoir vivre tranquillement à Pétersbourg ou à Moscou avec des moyens très-médiocres qui me resteront, après que j'aurai satisfait à mes dettes, augmentées considérablement depuis ma malheureuse et forcée nomination à la place de vice-chancelier. Cette circonstance seule, abstraction faite de tant d'autres qui me persuadent de l'impossibilité de remplir ma place comme il faut, surtout si le prince Bezborodko va voyager, ni de conserver longtemps la faveur qui pourrait m'être rendue, me forcerait à la retraite. Je suis le premier dans ma situation, qui n'a rien eu pour son premier établissement, qui n'a ni vaisselle attachée à la place, ni maison.

S'appuyant sur l'immense fortune de mon oncle, l'on s'est imaginé qu'il devait suppléer à tout; mais l'on ne sait pas que je n'ai jamais rien prétendu, ni reçu de lui, et quel droit puis-je avoir à cet égard? Sans doute aucun, et puisque tel est l'état des choses, que je ne suis rien par moi et tout par lui, conviendrait il, je vous le demande, monsieur le comte, que lui, que tout le monde considère comme ayant fait une fortune immense par les bienfaits de l'Empereur, que lui, que tout le monde accuserait peut-être d'ingratitude s'il quittait, que lui, dont les gens qui approchent le plus l'Empereur disent à chaque instant: mais il est comblé par S. M. etc., etc., — aille demander que l'on me donne de l'argent ou que l'on survienne autrement à mon secours? Non, sans doute; je serais même au désespoir, moi qui lui dois tout, moi qui lui suis si dévoué, qu'on l'accusât de peu de délicatesse. Il faut donc que ces choses-là viennent d'elles-mêmes. Or, viendront-elles ou ne viendront-elles pas, cela est incertain, et en attendant, mon caractère s'aigrit tellement tous les jours, ma sensibilité est tellement ballottée, que la perspective la plus brillante ne me ferait pas changer de parti.

Je vous ai exactement exposé, monsieur le comte, mes pensées, et me flatte que vous n'y trouverez rien d'inconsidéré. J'ai maintenant une grâce à vous demander et je la sollicite avec toute confiance. Mon oncle m'a, pour ainsi dire, déclaré qu'il n'appuyerait ma demande de retraite ni directement, ni par le prince Lapoukhine, qui ne fera sans doute rien pour moi sans son agrément. Il ne me resterait, dans cette extrémité, que la ressource de la boîte aux requêtes, et faute de mieux, j'y aurais recours; mais que de suites n'en aurais-je pas à craindre, tandis que mon oncle ferait même sa cour à l'Empereur en demandant que, ne lui étant pas agréable, je sois mis hors de service? Veuillez bien, monsieur le comte, en-

trer dans mes vues. Veuillez bien par quelque occasion sûre le déterminer à les seconder. Je sais qu'il a une parfaite déférence à vos avis, et que ne vous devrai-je pas pour un service aussi essentiel!

A St. Pétersbourg, le 5 Février 1799.

P. S. J'envoie à votre excellence deux numéros du journal de Mallet du Pan qu'un courrier anglais a apportés hier sans lettre pour vous. Il paraît que c'est m-r Thomas Grenville, destiné pour Berlin qui en était porteur.

M-r Tatischeff vous aura, je me flatte, informé, monsieur le comte, de mon empressement à lui ouvrir les archives. On vous a dit que j'étais un peu difficile sur ce chapitre; mais le suis-je assez? Si vous saviez le désordre qui règne dans le département, si vous aviez une idée d'un tas de misérables et de sujets ineptes qui s'y trouvent, vous seriez comme moi persuadé de la nécessité de les renvoyer et fâché de l'impossibilité de ne pas pouvoir le faire. Je ne vous dis rien de l'état des finances du département; je crains qu'un jour, si l'on n'y remédie pas, l'on nous fera remplir les déficits, comme cela est arrivé avec quelques autres personnes en place.



## 59.

*Къ нему же.*

J'ai appris avec un vrai plaisir que la lettre que j'avais adressée à votre excellence par m-r de Сахновскій lui est parvenue et qu'elle veut bien entrer dans mes vues. Je me fais un devoir de vous dire en réponse à votre recommandation réitérée de m-r de Нарышкинъ, que je n'ai pas manqué, sur le désir que vous m'aviez témoigné il y a déjà quelque temps, de le placer au Collège des affaires étrangères, de l'y faire agréger comme юнкеръ, me réservant d'employer mes bons offices pour le faire avancer d'ici à quelques mois.

Vous avez déjà peut-être appris, monsieur le comte, les différentes grâces qui ont été accordées à l'occasion des fiançailles de m-me la grand-duchesse Alexandrine. J'y ai eu ma part, ayant reçu cinquante mille roubles. Cette somme est venue fort à propos pour me tirer d'un embarras qui devenait de jour en jour plus gênant. L'Impératrice et l'archiduc-palatin nous ont fait également des cadeaux. Ce dernier compte partir dans une dizaine de jours, étant, comme vous le savez, destiné à commander l'armée autrichienne en Italie.

St. Pétersbourg, le 26 Février 1799.

P. S. La poste étrangère qui vient d'arriver n'a point apporté de lettres d'Angleterre. Il nous manque six malles de ce pays-là. Je garde encore la lettre que v. e. m'a com-mise pour le comte Simon, n'ayant point eu de courrier qui partit pour Londres, depuis qu'elle m'est parvenue.

60.

*Къ нему же.*

Les nombreuses occupations dont nous étions assaillis dans les derniers jours de la résidence de l'archiduc ici, ne m'ont point permis de rendre compte à votre excellence d'une expédition inattendue et que nous n'avons sue qu'après coup, que l'on a faite à monsieur votre frère. Le prince Bezborodko ayant obtenu la permission d'aller aux eaux, l'Empereur fit partir sur-le-champ un chasseur avec une lettre écrite de sa main et cachetée dans son cabinet, au comte Simon. Il en a parlé le lendemain au comte Rastopchine et lui a dit qu'il l'avait de nouveau engagé à venir ici et qu'il serait fâché que sa santé ne lui permit point d'accepter la proposition qu'il lui faisait. Ce courrier est parti il y a dix jours, et quoiqu' il ait reçu l'ordre de faire la plus grande diligence, il n'est guère possible que la réponse arrive avant Pâques. Le prince Bezborodko compte partir le 26 Avril. Il s'arrêtera quelques jours à Moscou et se rendra ensuite en Ukraine, d'où il entreprendra son voyage aux eaux de Carlsbad, par Kiew, Varsovie et Dresde. Sa santé est réellement mauvaise, et il le sent assez pour se ménager. Il y a quinze jours qu'il observe un régime assez rigoureux, et il est à désirer qu'il ait assez de pouvoir sur lui-même pour le continuer.

J'ai l'honneur de remettre ci-incluse à votre excellence une lettre que j'ai reçue pour elle. Il nous manque encore quelques postes d'Angleterre, et nous attendons avec impatience le retour du courrier portant des réponses aux arrangements que nous avons faits avec le chev. Witworth pour les subsides. Je possède encore les deux lettres que vous

m'avez envoyées pour m-r votre frère et que vous m'avez marqué de ne lui expédier que par courrier. Il n'y en a point eu depuis, si ce n'est celui dont je viens de parler plus haut.

Le 11 Mars 1799.

---

61.

*Къ нему же*

J'aurais dû, il y a déjà quelque temps, accuser la réception de diverses lettres que votre excellence m'a fait l'honneur de m'écrire; mais l'état affligeant dans lequel se trouve mon oncle, m'a fait négliger tous les devoirs pour celui qui est et sera toujours le premier pour moi: c'est de ne pas le quitter. Je vous écris, monsieur le comte, le coeur bien navré. L'état du prince avait été le même depuis cinq jours, c'est à dire que le bras et le pied droit continuaient à être paralysés, sans aucun changement et que la langue était prise. Depuis avant-hier, il commença à être extrêmement incommodé par une plaie, qui s'est formée au bas du dos, près d'un os que l'on nomme je crois anus. Cette plaie le fait souffrir d'une manière affreuse, ne pouvant même être soulagé, puisque tout le poids du corps porte sur elle; mais ce qu'il y a de plus effrayant, c'est que les médecins sont convenus depuis hier, que cette plaie entretenue pourrait être fort salutaire par l'évacuation de matières, ou qu'elle deviendrait funeste, si la nature se refusant à cette évacuation, la gangrène s'y mettait. Nous attendons avec la plus grande angoisse que cela se décide, et il faut peut-être encore quelques jours pour cela. D'ailleurs, monsieur le comte, la faiblesse du prince est extrême.

J'ai rempli les ordres de v. e. au sujet du fils de m-r Khvostoff. Je m'acquitterai avec la même exactitude de ceux

concernant le neveu de m-r Protassoff, dès que je pourrai me livrer avec plus d'assiduité aux affaires. J'ai reçu hier une lettre de m-r votre frère. Il m'annonce l'arrivée de quinze postes étrangères et du courrier porteur de nos arrangements avec l'Angleterre pour les subsides. Il me mande qu'il réexpédierait ce dernier sous huit jours, au moyen de quoi je le crois en route depuis une quinzaine.

Je n'ai pas reçu de lettres pour votre excellence, et je garde encore les deux paquets qu'elle m'a commis pour n'être envoyés que par courrier. Il n'y en a pas eu depuis qu'ils me sont parvenus.

Le 1 Avril 1799.

---

62.

*Къ нему же.*

Il y a huit à dix jours que j'ai envoyé à votre excellence une lettre et des imprimés qui m'étaient parvenus pour elle de la part de m-r votre frère. Je n'eus alors ni la force, ni le courage de vous écrire, et je suis encore si peu remis de toutes les angoisses par lesquelles j'ai passé pendant la maladie de mon oncle, à l'époque de sa mort et depuis, que je ne vous aurais pas encore écrit, monsieur le comte, si je n'avais à vous parler de la réponse qui est arrivée hier à midi de m-r votre frère. J'ai vu la lettre qu'il a adressée à Sa Majesté en mains propres. Il ne peut qu'obéir à ses ordres; il viendra, mais il demande deux grâces: l'une de ne partir que le dernier de May, parce que sa fille devait prendre les bains de mer, l'autre de ne nommer personne à sa place jusqu'à ce que l'on voie s'il peut remplir

les fonctions importantes que S. M. veut lui confier, et qu'il puisse juger si le climat pourra convenir à sa santé entièrement délabrée. Il appuie beaucoup sur cette dernière circonstance. L'Empereur a parfaitement bien accueilli cette réponse, et il doit écrire aujourd'hui au comte Simon, qu'il ne veut pas le gêner, qu'il le laisse maître de faire ce qui lui convient; qu'il aime mieux que toute chose qu'il se conserve et que s'il croit que cela peut se faire mieux en Angleterre qu'ailleurs, il peut y rester. Telle est la tournure qu'a prise cette affaire. Je ne doute pas que votre excellence ne l'approuve avec satisfaction, puisqu'elle remplit entièrement le but du comte Simon. Il faut maintenant voir sur qui le choix pourra tomber. M-r Рындинъ est venu dans ce moment me demander ce que je savais sur le sort du comte Simon; je lui ai dit tout ce que je viens de marquer à votre excellence.

Je me propose de vous envoyer incessamment, monsieur le comte, quelques papiers que mon oncle m'a remis pendant sa maladie. Je sais que le prince Lapoukhine devait vous écrire, pour savoir si vous n'aviez pas de testament. Je ne présume pas que mon oncle l'ait fait; il a toutefois laissé un petit écrit au crayon sur une demi-feuille de papier, où il exprime ses volontés. Vous y êtes nommé, avec m-r Soudiyencoff, exécuteurs testamentaires. Le procureur-général m'a demandé cet écrit, et l'Empereur voulait le confirmer; mais j'ai prié le prince Лопухинъ d'attendre jusqu'à ce qu'il reçoive de votre excellence la réponse à la lettre qu'il voulait vous écrire.

Le 20 Avril 1799.

P. S. Je vous envoie la copie de la lettre de S. M. l'Empereur, qu'on vient de me remettre dans cet instant.

63.

*Къ нему же.*

Je crois avoir promis à votre excellence de lui envoyer quelques papiers concernant les dernières dispositions de feu mon oncle, qui se trouvent en ma possession. J'ai l'honneur de vous les remettre ci-joint, au nombre de trois: I-o, la lettre du prince à l'Empereur concernant sa fille naturelle; II-o, la note que j'ai écrite sous sa dictée, où se trouvent seulement les mots qu'il a pu articuler, et III-o, une espèce de journal que j'ai tenu, pendant la cruelle époque, qu'il pouvait parfois avec les plus grands efforts dire quelques mots. Ce journal est tel, que je l'ai écrit au milieu de la douleur la plus sensible, que j'aie éprouvée de la vie. J'aurais voulu pouvoir vous transmettre, monsieur le comte, les articles d'une espèce de testament qu'il a laissé et dont je vous ai fait mention dans ma précédente; mais je n'en ai pas encore obtenu la restitution, non plus que de la copie, de m-r le prince de Lapoukhine, qui les a gardés depuis que, le jour même de la mort du prince, je les lui ai remis. Je m'empresserai toutefois de vous communiquer cette pièce, dès qu'elle me sera rendue. Le comte de Bezborodko est au reste impatient de remplir toute la tâche que son frère lui a imposée. Il est occupé maintenant à donner des gratifications aux gens de la maison. Il leur accordera, au moins à une bonne partie, la liberté, et cela fini, il prendra des mesures pour payer les dettes.

Le 26 Avril 1799.

---

*Къ нему же.*

M'étant à la fin procuré une copie de la note en guise de testament que mon oncle m'avait remise avant sa mort et que m-r le prince de Lapoukhine m'avait demandée le jour même de son décès, j'ai l'honneur de la transmettre ci-jointe à votre excellence. Vous y verrez plus positivement encore, qu'il vous a désigné avec m-r de Судіенковъ pour ses exécuteurs testamentaires. Le comte de Bezborodko, qui s'occupait de divers arrangements, soit pour le payement des dettes du défunt, soit des réformes dans la maison, ayant eu également une copie de ce testament, a cru devoir suspendre toutes ses mesures jusqu'à ce qu'il ne soit instruit de vos intentions. Je l'ai beaucoup engagé au contraire à ne pas s'arrêter et à continuer un travail qui touche de si près ses intérêts, et qui ne saurait qu'être agréable aux exécuteurs testamentaires, dès qu'il n'enfreindrait en rien à la volonté du légataire. J'ignore si le comte de Bezborodko suivra mon conseil; mais je sais qu'il doit en écrire lui-même à votre excellence.

J'ai fait remettre à m-r de Pestel des imprimés que m-r votre frère m'a envoyés pour vous par un courrier anglais. Je présume qu'ils vous seront expédiés aujourd'hui. La dernière poste n'a point apporté de lettres de Londres.

A St. Pétersbourg, le 10 May 1799.

65.

*Къ нему же.*

La lettre que votre excellence m'a fait l'honneur de m'écrire en m'envoyant la copie de celle qu'elle a adressée au comte Bezborodko, m'a fait le plus grand plaisir. J'ai vu dans cette dernière cet intérêt, ce désir si digne de vos sentiments élevés, de donner à la mémoire de feu mon oncle ce lustre qui lui appartient, même dans tous les détails de sa vie privée. Elle était sans doute celle d'une belle âme et d'un coeur sensible et généreux, et, si quelques défauts ou faiblesses perçaient par ci, par là, personne, je crois, ne voudrait ne pas les lui passer en faveur de ses rares qualités. Je dis à votre excellence ce que je sens, et je ne puis lui cacher le sentiment bien contraire à celui que je viens de lui manifester, en lisant une lettre de m-r Soudiencoff au comte de Bezborodko. Il lui écrit, чтобъ по словеснымъ завѣщаніямъ покойника въ разсужденіи людей дворовыхъ не выполнять, да и въ процессы Базилевскаго и пр. не мѣшаться, пока графъ Илья Андреевичъ съ нимъ увидится; ибо Базилевскіе не правы и пр. Je ne me permettrai jamais de croire que le comte de Bezborodko voudra suivre cet infâme avis, ni que m-r Soudiencoff veuille persister dans un principe si opposé à la pureté des vues du défunt; mais si cela arrivait, je croirais manquer à ce que je dois à sa mémoire et à moi-même, si je ne m'empressais de donner le plus grand jour à la conduite et aux principes d'un homme qui n'a aucune foi. Il a écrit au comte Zavadovsky: жаль что умеръ, хоть бы два года еще для меня пожилъ.

J'ai reçu il y a peu de jours une lettre de m-r votre frère, qui me charge de vous marquer qu'il vous écrirait

Архивъ Князя Воронцова. XIV. 8.



par un courrier portugais. Ce courrier est arrivé ce soir, mais il ne m'a rien apporté, ni pour vous, ni pour moi. Il se peut qu'il ait inséré sa lettre dans le paquet du c-te Rastopchine, qui pourra peut-être vous l'expédier encore demain. Nous enverrons dans trois jours un courrier à Londres, le premier depuis quatre mois, et s'il m'arrivait quelque chose de vous jusqu'à ce temps-là, je m'empresserais de l'ache-miner par cette occasion.

Vous devez être assuré, monsieur le comte, que j'aurais fait tout ce qui peut dépendre de moi en faveur de m-r Barozzi; mais outre que je peux fort peu, je vous dirai qu'il a demandé la place de consul à Yassy qu'il ne pouvait pas avoir: 1-o, parce qu'il ne sait pas un mot de russe et que la correspondance de ce consulat en cette langue est immense; et 2-o, qu'étant sujet de la Porte, celle-ci depuis la dernière guerre a adopté pour principe de ne recevoir aucun officier public d'une puissance étrangère qui fût naturalisé ailleurs; et nous autres, bien loin de nous opposer à ce principe, nous nous en sommes étayés pour engager la Porte à re-fuser des consuls français d'origine grecque. M-r Barozzi voudrait avoir une place quelconque dans l'étranger, mais votre excellence sait combien de missions et de consulats se trouvent aujourd'hui supprimés par les circonstances, et les gens qui y étaient attachés doivent nécessairement passer aux premières places vacantes. Peut-être m-r de Belkléhoff sera t-il dans le cas d'être utile de quelque autre manière à m-r Barozzi. Il doit venir incessamment ici, et le public le désigne pour être procureur-général, tandis que suivant ces mêmes bruits, le prince de Lapoukhine aura son congé.

Ce 9 Juin 1799.

66.

*Къ нему же.*

Dans l'espoir où j'étais depuis longtemps de partir et d'avoir l'honneur de faire ma cour à votre excellence à Moscou, j'ai différé de répondre aux dernières lettres dont elle a bien voulu m'honorer. Les noces de mesdames les grandes-duchesses et la saison avancée ayant retardé mon départ, je ne saurais ne pas me rappeler plus longtemps à votre souvenir et réclamer la continuation de vos bontés.

Vous aurez déjà appris, monsieur le comte, que S. M. I. a daigné m'accorder ma démission. Elle a ajouté à ce bienfait envers un serviteur, qui a eu le malheur de ne pas lui être agréable, la permission d'aller aux eaux, dont ma santé a grand besoin. Je me propose en conséquence de ne m'arrêter sur mes terres que le temps nécessaire pour mettre un peu d'ordre à mes affaires, et dès que les froids auront passé, j'entreprendrai mon voyage au dehors.

Il me reste, monsieur le comte, un devoir à remplir envers vous, tant à titre d'ancien ami de feu mon oncle, que de quelqu'un qui m'a constamment donné des preuves de son amitié. Je vais donc annoncer à votre excellence mon prochain mariage. Abandonné à moi même, ne tenant pour ainsi dire plus à rien, j'ai pris le parti d'unir mon sort à celui de m-elle Vassiltchikoff, petite-fille du maréchal Rasoumovsky. Je me croirais fort heureux, si à mon passage par Moscou je suis à même de vous la présenter et d'avoir votre suffrage pour le choix que j'ai fait.

A St. Pétersbourg, ce 25 VIII-bre 1799.

## 67.

С.-Петербургъ, 2 Ноября 1799.

Кавалеръ Витвортъ причиною, что я едва ли нѣсколько строкъ къ вамъ написать успѣваю, хотя многое чтò хотѣлъ вамъ сказать. Онъ обѣщаль меня увѣдомить о днѣ отъѣзда своего курьера, а я сегодня только въ вечеру, будучи у Н. К. Загряжской, узналъ отъ г. Горты, что онъ отправляется чрезъ нѣсколько часовъ, и что съ нимъ вмѣстѣ ѣдетъ какой-то Португальскій консулъ. Беру потому скорѣе перо, дабы хотя въ гостяхъ о себѣ вамъ припомнить. Послѣдній нашъ курьеръ долженъ былъ доставить вамъ тотъ меморіаль, о которомъ я къ вамъ писалъ. Большое при немъ письмо и другія бумаги, составляя огромный пакетъ, замѣшаны были и находились уже у графа Панина; но курьеръ въ городъ не заѣзжалъ, и тутъ только узналъ я отъ гр. Панина, что Ростопчинъ увѣдомилъ его о существующемъ повелѣніи (досель мнѣ бывшемъ неизвѣстномъ), дабы курьеры прямо изъ Гатчины въ назначенныя имъ мѣста ѣздили, не касаяся до города. Какъ бы то ни было, пакетъ мой отправленъ графомъ Панинымъ, въ Берлинъ къ барону Криднеру и оттоль будетъ вамъ доставленъ. Я жалѣю, что не зналъ о такомъ онаго жребіи; иначе же конечно бы на другомъ основаніи расположился въ письмѣ своемъ: вы меня разумѣете!

Съ тѣхъ поръ, что такимъ образомъ писалъ я къ вамъ, получилъ письмо ваше съ Аглицкимъ курьеромъ, при которомъ находился отзывъ вашъ къ графу Ростопчину. По послѣднему долженъ я сообщить вамъ разныя объясненія, кои, для сужденія прошедшихъ дѣлъ, могутъ быть небезполезны; но сегодня исполнить того не могу за неимѣніемъ времени. Извѣстная вамъ привязанность неограниченная къ вамъ побуждаетъ меня въ крайней откровенности сообщить

вамъ нѣкоторыя обстоятельства, въ коихъ вы имѣете участіе; все сіе случайно извѣстно мнѣ, и потому прошу и малѣйшаго виду никому о семъ не показывать. Къ вамъ писано было отсель отъ Р. письмо Французское о Галлѣ, въ коемъ упомянуто о его глупости, объ Олеариусѣ и Таверниѣ, о дурной картѣ Италіи и пр. Вы посему узнаете, о чемъ я хочу говорить. Письмо то вы сообщили выпискою марк. Чирчело; сверхъ того, писали вы длинное письмо въ Палерму, которое, отгадалъ я, что было адресовано къ старому товарищу вашему К. \*). Письма сіи и донесенія Чирчело произвели ужасную тревогу при дворѣ Палермскомъ. Присланъ сюда курьеръ съ изъясненіемъ безпокойства, чтобъ Государь не гнѣвался за извѣстный меморіаль маркиза Галло, дезавуируется послѣдній, и въ заботахъ король написалъ пресильныя вещи противу статскаго министра своего. Немалое было удивленіе послѣдняго и дюка \*\*), которому одному всѣ обстоятельства сіи сообщены, видя, что упоминается тутъ о негодованіи Императора, когда Его Величество ни малѣйшаго за подачу онаго не изъясвилъ, въ доказательство чему служилъ пріемъ отличный марк. Г., чинимый продолжительно, чего конечно не было бы въ случаѣ неудовольствія. Да и подлинно помню я, что Р. отзывался ко мнѣ тогда, что Государь, слушая чтеніе меморіала сего, по желанію его писаннаго, сказать изволилъ, что свѣдѣнія сіи приняты въ уваженіе или разсмотрѣніе будутъ, когда дѣло дойдетъ до общаго разбирательства разныхъ интересовъ, и я отповѣдь сію Неапольскимъ министрамъ учинилъ тогда же. Дюкъ, не любящій Галло, изумленъ однакожь былъ всѣми обстоятельствами сими, и тѣмъ болѣе смущеннымъ нашелся, что ему тайно предписано все по чистой

\*) Кастельчиалѣ.

\*\*\*) Дюка Серра-Каприюлы, Неаполитанскаго посланника.

совѣсти и честности объяснить. Я весьма озабоченъ былъ симъ дѣломъ, потому что вы нашлись тутъ замѣшанными и нашель тутъ весьма раздѣляющаго мысли мои человѣка, вамъ усердствующаго и болѣе меня въ дѣлахъ участіе имѣющаго; но имени его не хочу здѣсь на всякій случай упоминать. Положено наипаче, чтобъ не была сообщена Р. ни выписка, вами данная Чирчело, дабы переписки вашей не компрометировать; положено также, что и письмо ваше въ Палерму не будетъ предъявляемо. Но между тѣмъ было представлено письмо короля и вчерась положено изгнати грѣшпаго изъ града сего. Не могу я описать вамъ, сколько такая сильная мѣра поразить долженствовала исполнителя оныя, преемника моего, и не знаю—отмѣнено ли что посему будетъ, или останутся при прежнемъ предположеніи, ибо никого сегодня не видалъ я. Долженъ притомъ сказать вамъ, что, отнюдь не почитая Галло, считая его двуличнымъ Итальянскимъ глупымъ интригантомъ и мало его здѣсь видѣвъ, онъ въ настоящемъ случаѣ не могъ быть виновенъ. Не хотѣлъ онъ никакъ излагать способовъ устройства Италіи; я его къ тому нѣкоторымъ образомъ убѣдилъ, исполняя данныя мнѣ предписанія, дабы разные дворы изъяснили виды свои и пр. Галло хотѣлъ дожидаться наставленій отъ двора своего; я ему сказалъ: „вамъ виды или намѣренія его по дѣламъ болѣе или менѣе извѣстны, сообщите мнѣ приватно мысли ваши для удобнѣйшаго здѣсь сужденія нашего; въ пору будетъ видна переменна предположеній двора вашего, а мы можемъ заимствоваться свѣдѣніями человѣка, столь хорошо знающаго Италію и разные замашки Вѣнскаго двора“. Галло защищался долго и, по двукратномъ или болѣе напоминаніи моемъ, вручилъ мнѣ чрезъ три недѣли спустя свой меморіаль, который, не думаю я, чтобъ во всемъ пространствѣ своемъ и читанъ былъ, импрессиі же истинно никакой не произвелъ. Но оста-

вѣмъ все сіе и обратимся къ главной цѣли моей. Пожалуста остерегайтесь вы всѣхъ сихъ Итальянцовъ: трудно истинно на нихъ полагаться, а притомъ въ Палермѣ болѣе еще интригъ, нежели было оныхъ въ Версальѣ. Удержите сообщенія мои для васъ собственно и не показывайте ни малѣйшаго виду ни Р., ни Чирчело, ни въ Палермѣ. Дѣло обойдется безъ всякихъ лишнихъ изъясненій, и одно только непріятное: это крутой оборотъ съ человѣкомъ по заслугамъ, или безъ оныхъ, большимъ чиномъ и мѣстомъ отличеннаго. Сказываютъ, что въ отчаяніи онъ хочетъ напечатать оправданіе свое.

Если получаете вы здѣшнія газеты, то найдете въ нихъ донесенія генералиссимуса, въ которыхъ безъ всякой мѣры упоминается о дворѣ Вѣнскомъ. Жаль, что такіа выраженія издаются: сіе ничего добраго, кромѣ грубой распри, произвести не можетъ. Онѣ достигаютъ уже своей крайности, и я съ крайнимъ сожалѣніемъ воображаю, что Франція уже должна утвердиться въ настоящемъ образованіи своемъ. Не полагаю, чтобъ Пруссію поколебать легко можно было; что же касается до сѣверной системы, трудно, кажется, ожидать большой пользы отъ Швеціи и Даніи; обращая же къ Югу, о Туркахъ и упоминать нечего. Вы узнаете конечно скоро и прежде полученія сего, что верховный визирь оставленъ войскомъ своимъ у Дамаска. Порта сама, опасаясь его, искала произвести раздѣленіе междуособное. Держаръ-паша, его подуцавшій и во всемъ ему перечившій, требуетъ самъ визирства. Министерство перетрусилось. Имперія сія падеть—вспомните меня; понеже Французы владѣть будутъ Египтомъ, коль кто-нибудь Туркамъ онаго не возвратитъ. Надобно, можетъ быть, что-нибудь и Англичанамъ въ сей анархіи себѣ въ руки прибрать. Прощайте. Рожерсона много и много я объ васъ распрашивалъ и спрашиваю. Ему гораздо лучше. Зимую надѣюсь увидѣть въ

Москвѣ гр. Алекс. Романовича и крайне сему радуюся. Непроѣздимыя дороги меня здѣсь удерживаютъ до зимняго пути. Невѣста моя васъ обнимаетъ; она вамъ предана столько, почти сколько и я. Тетка ея вамъ кланяется, а я васъ и дѣтей вашихъ отъ всего сердца цалую. Простите, ежели письмо дурно до крайности написано: я, и прочитавъ его не успѣвая, столько торопиться долженъ, дабы не упустить Португальца.

## 68.

Собственноручная надпись графа С. Р. Воронцова.

Précis que me communiqua le c-te Kotchoubey sur ce qui le regarde en 1799.

По возвращеніи моемъ изъ чужихъ краевъ въ 1792 г., желая вступить въ дипломатическую каріеру и получа отъ покойной Императрицы обнадеживаніе, что данъ будетъ мнѣ постъ Константинопольскій, не иначе рѣшился я принять оный, какъ по удостовѣреніи, будетъ ли сіе угодно Великому Князю, нынѣ царствующему Императору. Къ сему побуждаемъ былъ я отчасти благосклоннымъ приемомъ, коимъ Его Императорское Величество меня удостоивалъ; но наипаче, что, не имѣя никакой нужды въ службѣ и желая производить оную по убѣжденію, что не слѣдуетъ никому быть бесполезнымъ сыномъ Отечества, чувствовалъ я, что не должно стовало быть неприятнымъ въ ней Государю Наслѣднику.

Первое откровеніе по сему случаю сдѣлано было Его Императорскому Величеству чрезъ Александра Львовича Нарышкина и принято наилучшимъ образомъ. Великій Князь, призвавъ меня въ кабинетъ свой, изъявилъ мнѣ самъ сіе лестнѣйшими израженіями, обнялъ меня и увѣрилъ въ постоянномъ своемъ благорасположеніи ко мнѣ. Опыты онаго видѣлъ я продолжительно до самаго отъѣзда моего, а особливо, когда позволено было мнѣ пріѣхать въ послѣдній разъ въ Гатчину.

По прибытіи моемъ въ Константинополь, не оставилъ я исполненіемъ ли порученій Великаго Князя, или письмами моими, показывать ему до самаго вступленія на престолъ и преданности моей, и желанія сохранить милости Его Высочества. Привязанность моя къ нему и вяще утвердилась, когда, въ бытность мою въ Вѣнѣ, имѣлъ я справедливыя причины неудовольствія противу покойной Императрицы, до того меня огорчившія, что я, не выѣзжая еще изъ столицы Австрійской, писалъ къ князю Александру Андреевичу \*), что единое уваженіе не умножить его непріятностей у двора побуждаетъ меня отправиться къ своему посту, и что, оставшись тамъ не болѣе двухъ лѣтъ, попрошуся я прочь.

Сія рѣшимость, а отчасти и разстроившееся здоровье мое были, подлинно, поводомъ троекратныхъ настояній моихъ объ увольненіи. Императрица, соглашавшаяся наконецъ удовлетворить желанію моему, избирала мнѣ преемника, какъ получилъ я извѣстіе о вступленіи Государя на престолъ. Россійскіе подданные вообще, министры иностранные, Порты, переписка моя, суть свидѣтели радости моей и того энтузіазма, который произвели надо мною первыя дѣянія Его Императорскаго Величества. Забылъ я немощи свои, забылъ разстроенное состояніе дѣлъ моихъ и единою объятъ былъ только мыслию, что мнѣ слѣдуетъ остаться на постѣ своемъ, поколику новый Государь того пожелаетъ; что мнѣ слѣдуетъ непременно еще остаться въ Константинополь, дабы, по мѣстному знанію моему, по нѣкоторому кредиту у Порты, употребить оныя къ отвращенію всякихъ неудобностей, кои при подобной перемѣнѣ произойти могли, наипаче при внушеніяхъ державъ, намъ недоброжелательствующихъ. Первая реляція моя къ Государю доказываетъ истину сихъ побужденій. Переписка же моя вся вообще доказы-

\*) Безбородкѣ.



ваетъ неуспѣнное мое наблюденіе и стараніе объ интересахъ службы и сугубо къ испроверженію всякихъ нелѣпныхъ и непріятныхъ импресій на счетъ Императора. Его Величество постоянно всѣ подвиги мои, всѣ отзѣвы мои ободрялъ указами своими и сугубо изъясилъ мнѣ благоволеніе свое, всемилостивѣйше пожаловавъ мнѣ въ одно время и чинъ, и орденъ св. Александра Невскаго. Благодарность моя тутъ придала мнѣ, такъ сказать, новыя силы къ испытанію ревности моей; но ежели нѣсколько времени послѣ сего имѣлъ я несчастіе нѣкоторыми представленіями неудовольствіе Его Величества на себя навлечь, то чему же приписано можетъ быть сіе, какъ горячему усердію моему къ славѣ его и пользѣ государственной?

Послѣ сего былъ я однакожъ призванъ въ Коллегію Иностранныхъ Дѣлъ, и сколько восхищенъ былъ приѣмомъ ли Государя, въ кабинетѣ его мнѣ учиненнымъ, или одобреніемъ всего моего поведенія, о томъ судить могутъ тѣ, кои служатъ изъ чести, кои знаютъ, поколику чувствительныя сердца въ подобныхъ случаяхъ тронуты бывають. Его Величество простеръ тутъ до того милость свою, что мнѣ единственно и стараніямъ моимъ приписывалъ онъ перемѣну расположеній къ намъ Порты, сказавъ неоднократно: *c'est à vous que je dois ce changement prodigieux* \*).

Со времени сего, какъ Государь, такъ и Императрица, удостоивали меня благосклоннымъ приѣмомъ, наиболѣе же Императоръ отличалъ меня въ Петергофѣ, гдѣ, нашедъ меня два раза у Великаго Князя Александра Павловича, оставилъ меня въ его кабинетѣ, разговаривалъ по крайней мѣрѣ три четверти часа, и отзѣвался тутъ же, что онъ до крайности доволенъ, видя довѣренность ко мнѣ Великаго Князя. Сіе потомъ и наединѣ мнѣ онъ повторялъ, приглашая

---

\*) Вамъ обязанъ я этою чудесною перемѣною.

меня, чтобъ я часто продолжалъ бывать у сына его, и что онъ желаетъ, чтобъ я былъ у Великаго Князя то, что и у него есть князь Безбородко, и что такимъ образомъ намъ слѣдовало бы составить une espèce de quatuor \*). Сіи были точныя выраженія Его Величества.

Подъ конецъ пребыванія въ Гатчинѣ примѣтилъ я нѣкоторую къ себѣ холодность. По возвращеніи въ городъ, видѣлъ я ее продолжающеюся, и наконецъ отъ гофмаршала объявлено было мнѣ, чтобъ я впредь по вечерамъ къ Государю не ходилъ. Вскорѣ послѣ сего, изъясненіе, сдѣланное княземъ Александромъ Андреевичемъ, уничтожило, какъ казалось, первое на меня неудовольствіе: позволили мнѣ паки являться, принять я былъ довольно хорошо и пожалованъ вице-канцлеромъ. Но вдругъ, въ прошлое Воскресеніе, исключенъ я паки изъ числа допускаемыхъ въ общество Ихъ Величествъ, и г. Кутайцовъ сообщилъ мнѣ, къ крайнему моему пораженію, что Государь весьма мною недоволенъ и, пересказывая мнѣ, какимъ образомъ Его Величество по сему случаю отзывался, сказалъ между прочимъ, что Государь говорилъ, что я умничаю, que je ne chagrie pas avec lui \*\*) etc. etc. На требованіе мое, что сіе значить, не получилъ я никакого удовольственнаго отвѣта; но сказано было мнѣ, что я, можетъ быть, какую мину сдѣлалъ, которая не показала Государю, или что-нибудь другое тому подобное. Г-ну Кутайцову изъявилъ я пространно мое сокрушеніе. Онъ въ немъ былъ удостовѣренъ и обѣщался донести объ ономъ, исполнилъ то, представя всѣ изъясненія мои; но все сіе, какъ видно, расположенія ко мнѣ не перемѣнило.

По такому точному изложенію обстоятельствъ, пред-

\*) Нѣчто въ родѣ квартета.

\*\*) Что я тяну съ нимъ врознь.

ставляется натурально вопросъ, что могло подать поводъ къ такому на меня негодованію.

Люди, наиболѣе дворъ знающіе, полагаютъ, что три причины могутъ существовать:

1-е. Подозрѣніе, что я преданъ Императрицѣ и принадлежу къ мнимой партіи ея.

2-е. Что я могъ иногда сдѣлать какую либо мину или что нибудь другое, обращаясь съ Государемъ, изъ чего заключить могъ онъ, что я его критикую или не одобряю какой рѣчи или поступка.

3-е. Привязанность моя къ Великому Князю Александру Павловичу, полагая, что Его Высочество не пользуется также благорасположеніемъ отца своего.

На первый пунктъ легко отвѣчать можно вопросами. Что сдѣлала для меня Императрица, дабы я болѣе преданъ былъ ей, нежели Государю своему? Какое имѣлъ я когда-либо съ нею сношеніе? Что за партія, о которой я, да и никто не вѣдаетъ?

По второму, вопрошаю, натурально ли, чтобъ кто-либо вздумалъ критиковать рѣчи или поступки государевы? Натурально ли, чтобъ наружность моя, которая въ теченіе пяти мѣсяцевъ всегда угодною была, вдругъ перемѣнилась на тридцать первомъ году отъ роду моего? Натурально ли полагать, что ежели бы и не показалось мнѣ что-нибудь: довольно видѣлъ я свѣту, дабы не показать того?

Что касается до привязанности моей къ Великому Князю, то видно было, что Государю не была она сначала негодна и что онъ хотѣлъ утвердить ее; сверхъ того, какое неудобство связь моя съ Великимъ Княземъ имѣть могла? Извѣстно почтеніе его къ отцу, извѣстны вообще всѣ правила его. Но, положивъ, что сіе-то есть подлинный поводъ неудовольствія на меня государева, то должно ли мнѣ лишиться всѣхъ чувствованій, должно ли забыть всѣ правила

честности и вопреки оныхъ отброситься отъ Великаго Князя?

Изъ начертанія сего явствуеть, что ежели Государь возвратитъ мнѣ благоволеніе свое, то паки долженъ я онаго лишиться, и что такое положеніе, видя еще вещи въ краснѣ (понеже дознано, что государево неудовольствіе, при возобновленіи, всегда сильнѣе бываетъ), въ худо или въ добро должно обращаться безконечно: ибо, ежели единственно почтительное мое поведеніе въ разсужденіи Императрицы кажется особливою приверженностію, то и впредь подозрѣнія раждаться будутъ; ибо ежели мина моя, казавшаяся пять мѣсяцевъ, будучи таже, нынѣ непріятною сдѣлалась, то и впредь подобнаго жребія ожидать она должна; ибо привязанность моя къ Великому Князю, съ моей стороны, переѣниться не можетъ, развѣ самъ онъ переѣнитъ свои ко мнѣ расположенія.

А изъ всего сего слѣдствіе представляется, что, по образу, какъ вещи доселѣ текли, должны номинуюемо встрѣтить меня новыя непріятности, и что при первомъ, второмъ или третьемъ на меня неудовольствіи, рискую я отдаленія отъ всего самымъ непріятнымъ образомъ, въ избѣжаніе чего, остается мнѣ желать отойти отъ всего, ежели только возможно, съ честію и безъ какаго-либо эскландру.

---

*Къ графу Александру Романовичу.*

Le c-te de B. m'avait prévenu, comme je vous l'ai marqué, de son intention de vous faire tenir la somme de r. 47,000, qu'il me devait, mais il garda le silence sur son projet de me payer une partie de sa dette en obligations. Cette conduite, je l'avoue, m'a étonné; je dois dire plus, elle m'a indigné. En lui prêtant cette somme, j'ai cru lui rendre service, et il a paru l'entendre ainsi dans plusieurs de ses lettres. Il n'a jamais été question de me payer les intérêts; mais il est vrai que, de son propre consentement, il reçut 6,000 r. en obligations, disant qu'ils les placerait facilement, soit en remettant à la banque les intérêts de la somme due par le défunt prince son frère, soit en payant ses dettes à différents marchands et ouvriers. Quoiqu'il en soit, je n'ai pas cru devoir cacher ma surprise au comte B. et je me flatte qu'il ne fera pas de difficulté de reprendre ses papiers et de me rembourser en assignations; dans le cas contraire, je me plaindrai de son avarice sordide et je ferai le sacrifice de quelques centaines de roubles, pour échanger les coupons en question contre des assignations, afin de les réunir à la somme de 41 m. r. que vous avez placée aux enfants trouvés. C'est même une opération que je vous supplierai de faire aussitôt que la réponse du comte de B. à la lettre que vous lui adressâtes, monsieur le comte, vous sera parvenue.

J'ai eu l'honneur de prévenir votre excellence, en date du 28 Janv. que j'attendais des renseignements plus précis sur un emprunt que je comptais faire ici. Je puis aujourd'hui vous en faire l'exposé. Une somme 50 m. roubles peut m'être

prêtée à raison de 5 pour % et payables en trois années; c'est à dire que le billet portera ce terme, car d'ailleurs les prêteurs, fort aises de placer leur argent avec sûreté, prolongeront ensuite le terme autant, disent-ils, que cela pourra me convenir. Ces prêteurs sont des m-rs Basilevsky et deux de mes voisins. Or, il s'agit maintenant de savoir si je dois dès cette heure me procurer cette somme et vous la faire parvenir, pour que vous en fassiez, en attendant, le même usage qu'avec l'argent du comte de Bezborodko, ou si je dois plutôt attendre? Je ne sais si le premier parti ne serait pas le plus sage, car une fois hors d'ici, puis-je avoir les mêmes facilités, que je trouve à présent, de faire mon emprunt? J'en doute; tandis que je ne perds presque rien en l'effectuant à présent. Mes pertes se borneraient aux frais de la poste, puisque mon argent aussitôt rendu à Moscou, vous le placeriez au même taux que je paye ici.

Je soumets ces considérations à la sagesse de votre excellence et me guiderai d'après ses directions. Je la supplie toutefois de m'honorer d'une prompte réponse, et en cas que vous approuviez que je fasse passer à Moscou la somme susdite, veuillez bien m'indiquer quelqu'un à qui je puisse l'envoyer, si vous ne vous trouviez plus vous-même à Moscou.

Dicanca, ce 4 Février 1800.

## 70.

*Къ нему же.*

J'ai été bien surpris en apprenant hier par la lettre que votre excellence m'a fait l'honneur de m'écrire qu'à la date du 5 elle n'avait encore reçu aucune de celles que je lui ai adressées depuis mon arrivée, et cette surprise est d'autant plus fondée que plusieurs personnes à qui j'ai écrit en même temps à Moscou, m'ont déjà accusé la réception de mes lettres. Quelle qu'en soit la cause, il me tarde que vous ne me croyez pas, monsieur le comte, ni ingrat, ni négligent. J'ai été un peu sensible à ce dernier reproche, et si mes lettres ne vous sont pas parvenues depuis, je dois vous prévenir que c'est la quatrième que je vous écris. Je me flatte au moins que celle qui accompagnait treize mille roubles vous a été exactement rendue, et si je suis impatient d'apprendre la réception de cette somme, je désirerais encore plus, que votre excellence eût la bonté de me répondre aux questions que je lui ai faites relativement à un emprunt que je suis à même d'effectuer ici. Quant aux six mille roubles en coupons dont le comte B. a été assez peu délicat de vous charger pour mon compte, j'ai eu l'honneur de vous faire part de la manière dont je lui en ai sur-le-champ écrit, et puisqu'il ne paraît pas qu'à son arrivée à Moscou il ait eu égard à votre demande faite dès le principe, de payer le tout en billets de banque, veuillez bien faire échanger ces coupons contre ce dernier papier, et en disposer ou comme avec les 47 m. r. que vous avez déjà placés, ou de toute autre manière que vous jugerez convenable pour mes intérêts.

M-r Zagriasky m'a écrit qu'il ferait tout au monde pour vous faire parvenir les 30 m. r. qu'il me doit, le 15 de ce mois, mais que si cela ne lui était pas possible, il espérait que cela ne ferait pas de différence pour moi, si son frère Борисъ Александровичъ vous remettait, monsieur le comte, cette somme pour le premier de Mars. J'ai sur-le-champ écrit à ce dernier que je n'avais assigné le temps ci-dessus, que pour ne pas vous manquer à Moscou et que je le priais de s'assurer de l'époque de votre départ et de s'en entendre avec vous; je présume qu'il l'aura fait et que cette affaire sera aussi arrangée avant que vous partiez. Il ne me reste maintenant qu'à vous supplier de mettre en train, aussitôt que cela se pourra, l'achat d'un bien-fonds en Russie. Celui que j'ai ici rétrograde pour les revenus, et soit indolence des paysans ou le peu de ressources qu'ils ont, l'année passée m'a si peu donné de revenus effectifs, qu'il ne m'a pas été possible d'envoyer jusqu'à présent à votre excellence les dix milles roubles que je lui ai annoncés dans l'une de mes dernières.

Je vous supplie, monsieur le comte, d'excuser mon griffonnage. Je suis pressé, ayant à soigner ma femme, malade au lit depuis cinq jours. Nous gelons de froid ici. L'art des architectes n'est pas celui des constructeurs ukrainiens, et le thermomètre se soutient entre 19 et 22 degrés depuis huit jours.

Dicanca, le 18 Février 1800.



*Къ нему же.*

Dicanca, le 3 Mars 1800.

D'après ce que votre excellence me fait l'honneur de me marquer, je ne crois pas que ma lettre la trouve encore à Moscou. Je ne veux cependant pas moins vous présenter, monsieur le comte, des remerciemens réitérés de la constance que vous mettez à vous occuper de mes intérêts. Les nouvelles que vous aurez reçues depuis de moi vous donnent toute la marge possible relativement à mes affaires pécuniaires, et, par conséquent, aussi à l'égard de la somme en billets de la banque вспомогательной que le comte de B... a cru devoir m'endosser. Je présume que vous avez déjà eu la bonté de les faire escompter, et dans le cas contraire j'ose vous supplier de ne pas remettre plus longtemps à le faire. Je conviens avec votre excellence que la perte de six cents roubles ne doit pas faire un objet de conséquence pour moi; mais il m'est impossible de ne pas être sensible au manque de délicatesse, tandis que toute ma conduite envers le c-te B. par égard pour la mémoire de feu mon oncle, qui ne s'effacera jamais de mon coeur, a été constamment frappée au coin des plus grandes attentions, tandis que je lui ai arrangé plusieurs affaires, et qu'il me doit le recouvrement d'à peu-près trente mille roubles que j'ai touchés et remis entre ses mains: ce sont des vérités que ma confiance illimitée en vous me fait dire; je les tairai, sans doute, à toute autre personne.

Vous me demandez des nouvelles de ma grand'mère. Le séjour que j'ai fait chez elle a été aussi pénible qu'on peut se l'imaginer. Elle ignore jusqu'à présent la mort de son fils. Elle m'en parlait tous les jours et paraissait être in-

quiète. Les gens qui se trouvent auprès d'elle croient que, ne soupçonnant point sa mort, elle pense qu'il a été disgracié et qu'on lui en fait un mystère. Elle est d'ailleurs fort bien pour son âge, ayant conservé toute sa mémoire.

Je vous rends mille grâces, m-r le comte, de m'avoir donné des nouvelles de monsieur votre frère. Il y a quelque temps que je n'en ai reçu; mais je continue néanmoins, comme de coutume, à lui écrire assez régulièrement. J'ai lu avec plaisir dans la gazette de Pétersbourg son rapport concernant les régiments qui avaient réclamé ses bons offices.

---

72.

*Къ нему же.*

La lettre dont votre excellence m'a honoré en date du 28 Février, a été pour moi une nouvelle preuve de votre sollicitude pour mes intérêts. Je suis parfaitement de votre avis, quant aux 30 m. roubles qui me sont dûs par m-r Zagriasky, et puisqu'il n'a pu me les rendre pour le terme que j'avais désigné et que vous avez quitté Moscou, je vais lui écrire de prendre ses mesures pour me rembourser au mois de Décembre.

Ja crains, monsieur le comte, que vous ne vous soyez trop tôt établi à la campagne cette année-ci. Les froids sont extrêmement sensibles chez nous. Le thermomètre a été à 20 degrés avant-hier, et il y a de la neige à la hauteur d'homme. On ne se rappelle pas dans ces contrées-ci de deux hivers aussi excessifs que celui d'à présent et de l'année dernière.

9\*

Nous attendons d'un moment à l'autre m-me Zagriasky, qui doit passer quelque temps avec nous. Ma femme a été bien reconnaissante du souvenir de votre excellence. Elle se rappelle au sien, et sait tout aussi bien que moi ce que je vous dois pour l'intérêt que vous me témoignez.

Ce 12 Mars 1800.

---

73.

*Къ нему же.*

M-r de Zagriasky, qui est venu nous voir avec sa femme, s'en retournant par Moscou à Pétersbourg, j'ai attendu son départ pour écrire à votre excellence, préférant cette voie à celle de la poste.

Vous savez sans doute, m-r le comte, les restrictions qui ont été mises à mon voyage. Je ne voulais jamais aller à Vienne et à Berlin, et la défense de voir ces deux villes ne m'a pas été sensible; mais je l'étais infiniment à la clause qui comprend Londres dans la même catégorie. Je ne voulais y aller que pour voir le comte Simon, auquel je suis attaché autant que je le dois être, en raison de son amitié et de tout le bien qu'il m'a fait. Je n'ai pas manqué d'expliquer toute la peine que j'en ressentais au comte Rastopchine, et je l'ai prié de m'expliquer si l'Angleterre m'était aussi défendue, lui promettant que je verrai le comte Семенъ Романовичъ à Richmond ou à Bath, et qu'après avoir passé une dizaine de jours avec lui je retournerai tout de suite en Allemagne. Je n'ai reçu aucune réponse à cette question et dois en conséquence croire que je ne puis plus avoir aucune espérance à ce sujet.

Dicanca, le 30 Avril 1800

---

## 74.

Dicanca, le 10 May 1800.

Il me coûte infiniment, mon très-cher comte, de ne savoir que par - des voies indirectes que vous existez encore. Il y a un siècle que je n'ai reçu aucune nouvelle de vous, et je vous ai écrit assez régulièrement depuis que je me trouve à la campagne. Quoiqu'il en soit, j'aime à supposer que de bonnes ou au moins des raisons essentielles vous ont empêché de m'écrire. Je crois que vous avez dû être fort occupé dans ces derniers temps, et que vous pouvez l'être encore à l'heure qu'il est. Je ne vous cacherai cependant pas que j'ai appris avec bien du plaisir votre voyage prochain en Allemagne. C'est le seul moyen que je pouvais avoir de vous embrasser et de remplir ainsi un voeu cher à mon coeur. Nous partirons entre le 10 et le 12 du mois prochain v. s. pour nous rendre à Dresde par Prague et Cracovie, comptant aller passer quelque temps à Carlsbad; mais tout ce plan est subordonné à ce que vous ferez; et si vous m'apprenez à Cracovie, Prague ou Dresde, poste restante, où vous devez faire quelque séjour, je volerai pour vous y trouver. Ma femme me suivra ou ne me suivra pas, ce qui dépendra de son état, étant déjà au 5-me ou 6-me mois de sa grossesse. Je vous conjure donc, mon cher et digne ami, de ne pas me laisser dans l'ignorance sur vos projets, et de croire que rien ne pourrait égaler mon impatience de vous revoir et de vous répéter de vive voix mille et mille fois que je vous suis à jamais dévoué de coeur et d'âme.

---

*Къ графу Александру Романовичу.*

Les soucis que votre excellence a eu la bonté de s'imposer relativement à quelques uns de mes intérêts, me font un devoir de la tenir au courant de tout ce qui peut y avoir rapport. Je suis en conséquence dans le cas de vous prévenir, monsieur le comte, que j'ai reçu avant-hier de mes banquiers m-rs Thomson, Bonard et C<sup>o</sup>. l'avis que le bijoutier Duval leur a remis 25,000 roubles provenant des diamants qu'il a vendus pour mon compte. M-r Duval s'est chargé, de plus, de leur payer au mois de Novembre 8 m. roubles, et il lui restera des bijoux qui m'appartiennent.

Ne voulant point que ces fonds restent sans aucun emploi, et me rappelant que votre excellence ne pourra être à Moscou que l'hiver prochain, j'ai écrit à m-rs Thomson et C-e qu'ils placent à la banque d'emprunt, aux enfants trouvés ou chez des particuliers, la somme de 25,000 roubles, pour le terme de six mois et de manière qu'elle puisse pour les premiers jours de Janvier vous être adressée à Moscou. Je leur ai imposé au surplus l'obligation de suivre vos directions, et comme leur exactitude m'est assez connue et que vous êtes vous-même, monsieur le comte, instruit de la solidité de cette maison, je ne doute pas qu'elle ne suive exactement vos ordres. Quels qu'ils soient, je suis charmé d'avoir pu dès cette heure augmenter mes moyens pour l'acquisition d'un bien-fonds, lequel, par le secours d'un emprunt et de la rentrée de quelques sommes par la suite, pourrait devenir considérable.

Il y a un siècle que je n'ai reçu aucune nouvelle directe de monsieur votre frère. On m'a assuré qu'il irait en Allemagne prendre les eaux. J'en suis charmé; il avait besoin

d'un peu de repos, et sa santé ne saurait que s'en bien trouver.

Ils se débite à Poltava une nouvelle qui doit être arrivée par des Grecs, que Kléber a mis en déroute l'armée du grand-vizir. On dit, qu'ayant vu arriver une flotte anglaise devant Alexandrie, il crut être trahi par les Turcs, qu'il les attaqua sur-le-champ et que tout a fui; mais cette victoire peut-elle sauver l'armée française? J'en doute; la peste et le climat l'achèveront, à moins que les Anglais ne se pressent de lui accorder le passage, comme la capitulation garantie par Sidney-Smith la leur accordait.

Ma femme se rappelle à votre souvenir. Habitée au climat de Pétersbourg, elle est tout étonnée des chaleurs que nous avons eues ici depuis longtemps.

Dicanca, le 27 May 1800.

---

76.

*Къ нему же.*

Ayant reçu deux jours avant notre départ de mes terres la lettre que votre excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 27 May, j'ai différé jusqu'à notre arrivée ici de lui en présenter mes remerciements. M-r Barozzi, que j'ai revu avec plaisir, me fournit encore une occasion de vous écrire plus à mon aise, m'assurant qu'il vous verrait dans peu de temps et qu'il vous remettrait personnellement ma lettre.

J'ai partagé bien sincèrement, monsieur le comte, tout ce que vous avez éprouvé de pénible aux désagrémens de monsieur votre frère, et je vois que vous avez malheureusement été trop bon prophète. Le comte Rastopchine, sans entrer dans aucun détail, m'a écrit au mois d'Avril, que l'Empe-

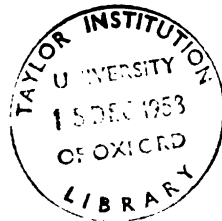
reur lui avait fait dire des choses désobligeantes, et qu'il ferait un voyage sur le continent. Il se plaignait en même temps que le comte Simon ait pu suspecter sa bonne volonté à laisser ou à ramener les choses en bon ordre; mais il est loin, ajouta t-il, et ne peut pas être au fait de tout; et sur cela de grandes protestations de son attachement pour le comte Simon. Je compte le voir en Allemagne et j'irai le chercher partout où il m'est permis d'aller; mais une crainte trouble cette douce idée: c'est le bruit qui court ici, comme si par ordre exprès de l'Empereur, le cordon des frontières autrichiennes avait été fermé. Nous partons demain, sauf à rebrousser chemin si cet ordre existait.

Quoiqu'il en soit, votre excellence me permettra que je l'entretienne encore de mes affaires et que je lui annonce que depuis mon séjour à Kieff, j'ai reçu de mes banquiers l'avis qu'il devait leur rentrer environ 10,000 roubles, provenant du cadeau qui me revenait de la cour de Lisbonne pour le traité d'alliance, et que m-r Horta a eu l'honnêteté de remettre au comte Panine pour moi. J'écris en conséquence à mes banquiers qu'ils vous remettent cette somme, monsieur le comte, en même temps que les 25 m. roubles, dont j'ai eu l'honneur de vous prévenir dans ma dernière, à moins que vous n'en ordonniez autrement. Ces deux sommes, réunies aux 60 m. r. placés aux enfants trouvés et aux 30 m. que m-r Zagriasky promet positivement de vous faire payer au mois de Décembre, il y aura, toutes ces sommes réunies, un total de 125 m. roubles à votre disposition. J'ai appris de plus qu'une autre partie de mes diamants a été vendue, au moyen de quoi je crois pouvoir compter d'ici au 1-er Janvier sur 25 m. roubles au moins, et il me restera encore un nombre assez considérable d'effets, dont je tâcherai de me défaire au fur et à mesure.

Cet état de choses m'a fait penser que vous pourriez prendre beaucoup plus de marge dans l'achat de terres que votre excellence se propose de faire pour moi; surtout si elle trouve à propos de faire un emprunt. J'estime qu'ayant ainsi des fonds devant moi, il pourrait sans inconvénient être porté à 100 m. roubles, et m-r Чернышъ, que j'ai vu chez moi, m'a assuré qu'il était facile d'obtenir cette somme aux enfants trouvés, au moyen que 50 m. r. seraient payés à Pétersbourg et l'autre moitié à Moscou. Il reste de plus encore la ressource de la banque d'emprunt à huit ans. Mais quel que soit le lieu que vous choisirez à cet effet, je n'ai pas voulu garder chez moi les certificats du gouvernement, que j'ai pris lorsque je voulais faire un emprunt en Ukraine. Je les joins ici, de même qu'une procuration pour en faire usage, si vous le trouviez nécessaire. Daignez excuser si je me suis porté à cette démarche sans vous consulter préalablement; j'étais, faute de temps, fort pressé, et je voulais autant que possible augmenter vos moyens pour parvenir au but désiré.

Nous quittons dès demain Kieff, et c'est pour la dernière fois que j'écris à votre excellence avant notre sortie des frontières. Je me flatte qu'elle voudra bien m'honorer de ses nouvelles pendant notre séjour à Dresde.

Kieff, le 23 Juin 1800.





*Къ нему же.*

J'ai vu avec une peine réelle, par les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, que vos inquiétudes au sujet du comte Simon et le dérangement de votre santé, m'ont privé si longtemps, monsieur le comte, du plaisir de recevoir de vos nouvelles. Je me réjouis maintenant avec vous que toutes choses concernant monsieur votre frère soient en ordre. J'apprends qu'il se trouve déjà à Southampton. Je connais beaucoup cette ville. C'est un endroit charmant. Il réunit à l'agrément d'un climat plus doux que celui de Londres ceux des plus beaux sites de l'Angleterre et des bains de mer fort commodes. Je désire que la c-esse Catherine, qui en a si grand besoin, s'en trouve bien. Au reste, les amis de son père doivent être charmés de ne le savoir plus employé auprès d'une cour dont le despotisme maritime doit tôt ou tard amener des discussions désagréables. Vous aurez appris par les gazettes l'expédition du lord Witworth à Copenhague. Elles annoncent aujourd'hui un fait arrivé à Barcelone, où un bâtiment suédois servit forcément à l'enlèvement de deux frégates espagnoles.

Les dispositions que vous avez faites, monsieur le comte, relativement aux 25 m. roubles qui devaient vous être remis par m-rs Thomson et C<sup>o</sup> en Janvier prochain, ne peuvent, comme tout ce que vous jugerez à propos de faire, que rencontrer mon entier suffrage. Ma confiance en vous est égale à ma reconnaissance. J'apprends qu'il continue à y avoir beaucoup de terres en vente et à bon marché, et j'avoue que je ne voudrais pas tarder à devenir propriétaire en Russie. M-r Zagriasky me promet toujours de payer sa dette pour la nouvelle année, ce qui, réuni aux emprunts que vous pourrez faire, me permet de viser plutôt à quelque chose d'important qu'à une acquisition de peu de valeur.

Dresde, 4 (12) VIII-bre 1800.

P. S. Vous voudrez bien, monsieur le comte, m'adresser vos lettres directement ici. Les postes sont très-bien réglées, et les lettres ne mettent guère plus de 22 à 23 jours entre Moscou et Dresde.

Je suis trop assuré de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre de tout temps à tout ce qui me regarde, pour ne pas faire part à votre excellence d'un événement qui vient de nous combler de joie. Ma femme a heureusement accouché d'une fille le 10 [22] de ce mois, et ce bonheur domestique dont vous m'avez si souvent parlé, monsieur le comte, acquiert ainsi plus de solidité. Je ne doute pas que vous ne partagiez notre satisfaction. J'y ai des droits par nos sentiments pour vous, aussi bien que par ceux que vous me connaissez pour m-r votre frère.

Dresde, le 19 (31) VIII-bre 1800.

---

78.

*Къ нему же.*

Je me flatte que votre excellence aura reçu les lettres que j'ai eu l'honneur de lui écrire depuis mon arrivée à Dresde. Je la remercie de celle qu'elle a bien voulu m'adresser le 3 VIII-bre, ainsi que de la copie de la lettre de m-r Thomson, Bonard et C<sup>o</sup> qui y était annexée. Cette dernière m'a rappelé qu'indépendamment des 25 m. roubles que vous devez avoir à votre disposition au mois de Janvier, cette maison aura encore d'autres fonds dont je peux faire usage à la même époque. Je lui marque en conséquence de vous remettre tout l'argent qui pourra se trouver encaissé chez elle pour mon compte, en ne gardant tout au plus, pour quelques besoins pressants, que deux mille roubles. Cet

arrangement m'a paru convenable, soit pour vous donner plus de moyens pour l'acquisition d'une terre, soit par la raison que m-rs Thomson et C<sup>o</sup> recevront depuis le 1-r Janvier mes revenus et que je dois aussi supposer que m-r Duval leur remboursera quelque chose de la somme qu'il me doit; de façon que je ne puis présumer de pouvoir me trouver dans l'embarras relativement à l'argent qui sera nécessaire pour mon existence ici et aux eaux. J'ai tout lieu de croire, en même temps, que m-r Zagriasky me payera au terme convenu; mais si, contre mon attente, cela ne s'effectuait point, la manière pressante dont je lui ai écrit doit au moins me faire supposer qu'il ne pourra pas tarder à s'en acquitter.

Ma femme me charge de la rappeler à votre souvenir, monsieur le comte. Elle s'est fort bien tirée de ses couches; ce qui pour la saison surtout est fort heureux. Nous vivons d'ailleurs fort tranquillement, et par goût, et par nos moyens très-bornés. La cherté partout est devenue insupportable, et si la guerre continue encore, il sera encore plus difficile de se tirer d'affaires.

Dresde, le 16 (28) IX-bre 1800.

---

*Къ нему же.*

Dresde, le 4 (16) Décembre 1800.

Ayant trouvé une occasion d'écrire à Moscou j'en profite avec empressement pour écrire à votre excellence et l'envoyer encore une fois de mes affaires. Elles ont formé le sujet d'une lettre que je vous adressai le 17 [29] du mois passé et par laquelle je vous prévenais des ordres que j'avais donnés à messieurs Thomson, Bonard et C<sup>o</sup> de vous remettre en Janvier presque la totalité de l'argent qu'ils auront à cette époque en caisse pour mon compte. Les circonstances dans lesquelles cette maison peut se trouver par suite des mesures prises contre les Anglais me mettent encore plus dans le cas de maintenir ces dispositions. Il se pourrait qu'elle ne pût point me faire remise pendant quelque temps et que mon argent restât en sûreté, mais sans aucun emploi. Il y a plus, la convenance de ne pas faire passer des fonds dans l'étranger, jusqu'à ce que le change reprenne en notre faveur. Dans moins d'un mois, il a singulièrement baissé, et, calcul fait, il tourne plus à compte d'emprunter ici à 5 p.  $\%$  et de payer les intérêts pendant quatre, cinq ou six mois, que de tirer de chez nous dans ce moment-ci. Je me propose en conséquence de faire usage du crédit qu'il me sera aisé de trouver ici, tandis que vous aurez un surcroît de moyens.

Cependant je dois vous l'avouer, monsieur le comte, pouvant vous entretenir sans contrainte, j'ai quelque répugnance à augmenter mes fonds à la maison des enfants trouvés. Vous savez que les états des sommes sont envoyés à la suprême direction à Pétersbourg, et il m'est revenu d'assez

bonne source qu'à la suite des premiers placements que vous avez faits, il fut question du prétendu état florissant de mes affaires etc. etc.; or, de nouveaux fonds placés peuvent donner lieu à de nouveaux bavardages, et c'est ce que je voudrais éviter: soit en ne pas différant l'achat d'un bien, soit en plaçant une certaine somme chez des particuliers sûrs ou dans tout autre établissement public. Il se peut, au reste, que mes appréhensions, qui naissent de ma position, soient poussées trop loin. Je les expose simplement ici, déférant toujours à votre avis, monsieur le comte, et à tout ce que vos dispositions amicales pour moi pourront vous dicter. Ma confiance en vous est sans bornes, et je ne doute pas, que pendant votre séjour à Moscou, vous ne vous occupiez avec zèle à remplir mon but. Vous en aurez d'autant plus de facilité, que vous aurez de plus grands moyens à votre disposition; car, en calculant la dette de monsieur Zagriasky et les remises qui vous seront faites par Thomson, Bonard et C<sup>o</sup>, je dois au moins compter sur une somme de 130 m. roubles; je trouve encore une ressource dans une partie assez considérable de diamants qui ne sont pas vendus, et quand je considère ces deux articles et mes revenus, je me dis que vous pourrez encore, monsieur le comte, emprunter au-delà de 100 m. roubles pour mon compte sans que cet emprunt puisse me gêner beaucoup.

Il y a longtemps que je n'ai eu aucune nouvelle de monsieur votre frère. L'extrême cherté de l'Angleterre, jointe à la défaveur de notre change, ne l'accommoderait pas beaucoup. Les dernières lettres de Hambourg annoncent que toutes les traites venant de Russie sont refusées et que l'on s'attendait à de grandes faillites à Riga et à Pétersbourg. L'opposition paraît déjà avoir attaqué le ministère d'avoir indisposé l'Empereur, et l'on sent trop en Angleterre l'intérêt d'être uni à la Russie, pour qu'elle ne trouve point de nom-

breux partisans. Elle ne sera cependant jamais aussi forte qu'en 1791, le ministère ayant considérablement augmenté sa puissance. La cour de Vienne regrettera sans doute bien aussi de nous avoir perdus. Une espèce de fatalité est attachée à ses armes. Les Français combattent les troupes autrichiennes à coup sûr, et vous saurez déjà les revers essuyés par l'archiduc Jean. Des avis assez dignes de foi font porter la perte à 10 m. hommes tués, blessés et faits prisonniers.

~~~~~

80.

Dresde, le 7 (19) Mars 1801.

Vous recevez sans doute souvent des nouvelles de monsieur votre frère. Je suis bien aise qu'il se soit décidé, quoique sa santé rende tout déplacement difficile, à quitter l'Angleterre, dans le cas que les affaires s'embrouilleraient davantage. Je l'ai beaucoup pressé de prendre ce parti et me réjouis d'avance de le revoir. Vous aurez appris par les papiers publiés la rechute du roi d'Angleterre. Les dernières nouvelles annonçaient que la maladie de ce prince gagnait du terrain et qu'on a dû en venir à l'extrémité de le faire lier et garrotter. Ce fâcheux événement, joint à la circonstance assez extraordinaire que le changement du ministère n'a pu être complété par une suite de la maladie du roi, de façon que le conseil est composé d'anciens et nouveaux ministres, a fait naître un embarras, assurément fort à la guise de Bonaparte, mais bien nuisible pour le pays. On dit que la cour de Vienne ne cesse de travailler pour se rapprocher de nous. Des lettres circulaires à tous ses mi-

nistres ont annoncé, en date du 7 de ce mois, la destitution du général Frölich et l'incarcération du général Knévitch à la forteresse de Spielberg pendant deux années, en conséquence des plaintes de l'Empereur notre maître, pour l'affaire d'Ancône. Elle devait envoyer à Pétersbourg, comme de la part du palatin, le prince Esterhazy, pour annoncer la délivrance de la grande duchesse Alexandrine; mais l'enfant n'a vécu que trois jours, et ce projet a échoué. Le b-on de Thugut est décidément mis de côté. L'archiduc Charles est l'âme de tout. Sa conduite est très-extraordinaire. Il s'est non seulement formé un parti dans l'armée, qui, pour le servir, a mal servi l'état, mais il place encore partout des gens qui lui sont dévoués, afin de dominer de cette manière son frère et surtout pour donner du dépit à l'impératrice, qu'il déteste. Les notions sont sûres. Cobenzl reviendra à Vienne, quoiqu'on ait cherché à le faire rester à Paris.

81.

Обыкновенными чернилами.

Je vous ai écrit, mon cher comte, par le dernier courrier. Depuis ce tems nous avons acquis plus de lumières sur le changement qu'il y a eu dans notre ministère. C'est le prince Alexandre Kourakine qui, en reprenant les fonctions de vice-chancelier, est devenu le principal personnage au département des affaires étrangères, et le comte Pahlen lui est associé. Il n'est pas difficile de deviner que ce dernier, qui fera le rapport à l'Empereur, influera beaucoup plus que son collègue. Le comte Pahlen a eu aussi les deux [postes] du directeur-général des postes et de chancelier de l'ordre de St. Jean qu'avait Rastoptchine. Quant au comte de Panine, il a obtenu la permission de vivre où bon lui semblera, et il y a apparence qu'il choisira Pétersbourg. Au reste je ne serais pas étonné qu'il rentrât aussi dans les affaires. Mais tous ces changemens sont assez insignifiants. Je voudrais seulement que d'une manière ou d'autre les affaires prennent une autre tournure et que nous nous arrangions avec le pays où vous êtes. Je crains maintenant que quelques violences précipitées de l'Angleterre contre le Danemark ne suscitent de nouveau l'animosité. On prétend que la flotte anglaise a déjà été signalée au Cattégat, et je suis impatient d'apprendre ses premiers faits, pour former mes combinaisons.

J'ai reçue avant-hier une lettre de m-r votre frère, qui me marque qu'il n'avait pas de vos nouvelles depuis quelques postes. Il me dit que votre séjour dans les circonstan-

Архивъ Князя Воронцова. XIV. 10.

ces présentes en Angleterre ne peut que l'inquiéter extrêmement. Nos idées, comme vous voyez, se sont rencontrées; mais j'espère que ces circonstances éprouveront quelque heureux revirement.

On n'entend pas du tout parler de Kolytchew. Les Français se sont imaginé qu'il leur proposerait je ne sais quoi de gigantesque, et il paraît se confirmer que sa mission n'avait tout au plus pour but de renouveler les anciennes relations de la France avec la Russie. Aussi dit-on que Talleyrand et le Premier Consul ont été assez capots. Pour Kolytchew, il a bien mangé partout et aurait sans doute bien digéré aussi, si les discours prononcés par les maires, les maîtres de poste, les postillons etc. auxquels il fallait répondre, n'eussent tendu son esprit et n'empêchassent aussi les fonctions de son estomac.

Adieu, mon respectable ami. Portez-vous bien. Mille amitiés à vos chers enfants.

Dresde, le 28 Mars n. s. 1801.

Тоже письмо симпатическими чернилами.

Voici un extrait d'une lettre que j'ai reçue du comte Rastoptchine du 17 Février v. s.: „J'ai pris la résolution de demander mon congé à l'Empereur. Je suis (rendu incapable) de lutter contre *)..... intriguc, la calomnie; de se voir associé à un tas de et de gueux, qui m'en veulent parce que, me voyant inaccessible à l'intérêt, ils me supposent, et avec raison, contraire à leurs vues. Pourvu qu'on me laisse aller à Voronowo vivre avec ma femme, c'est tout ce que j'ambitionne au monde. Vous avez bien jugé le renvoi de P.... C'est un véritable démon d'intrigue et un enfant légitime de Machiavel. Quoique éloigné, mais il travaille et

*) Гдѣ пропуски, то выцвѣло окончателно; въ скобкахъ поставлено что разобрано по догадкѣ.

réussira, je n'en doute. Il y a une grande association de grands intrigants Lapoukhine, Kourakine, le comte André et à la tête de tout Pahlen vont d'abord partager mes places comme les vêtements de Jésus-Christ, et il est question de gagner énormément, en arrangeant les affaires d'Angleterre. On croit que j'y suis un obstacle, quoique ne faisant rien que la volonté de mon Maître, qui est plus que décidée, je ne puis dissimuler qu'en continuant la conduite que nous avons suivie jusqu'à présent, étant sûrs de la Prusse jusqu'à un certain point, on pourrait tirer de grands avantages et assurer la position actuelle de la Russie et assurer la liberté de commerce. Mais il ne faut pas penser à ses propres intérêts, comme (le) font nos gens déplacés et en place et envisager l'état actuel de la France en émigré. Adieu!"

Vous verrez dans cette lettre deux choses incontestables: c'est 1^o, que les Anglais ont acheté nos puissants, et puisque il y a des gueux, je ne puis être fâché qu'une bonne chose s'effectue, n'importe comment. Au nombre des gens capables je place Кутаїцовъ et Гагаринъ, Паленъ. Celui-ci doit être l'âme de tout; son influence ne peut être comparée avec celle de personne depuis le règne actuel. Il est à l'abri de l'espionnage par sa place de gouverneur. La correspondance ne peut l'atteindre, et il peut (se fier) à qui il voudra. La seule observation que vous ferez, c'est que notre ami Rastoptchine raisonne faiblement en politique. Qu'est-ce que la liberté de commerce pour nous, et qu'est-ce qu'être sûr de la Prusse jusqu'à un certain point? Je suis cependant bien aise qu'il se soit retiré d'une manière honorable, et quoique je n'aie pas beaucoup à me louer de lui ni pendant notre ministère, ni depuis, vous sentirez aisément qu'on s'intéresse toujours aux gens dont on a bien pensé.

Vous voyez au reste par cette lettre de Rastoptchine qu'il devait être favorable au système d'un rapprochement avec

la France. Depuis l'époque où cette lettre fut écrite, d'autres avis, qui paraissaient être assez sûrs, s'accordent à dire que l'Impératrice a eu part à ces changemens et qu'elle jouit d'une certaine influence. La comtesse Valérien Zoubow, Polonoise, doit être l'objet d'une nouvelle passion. Cependant la princesse Gagarine demeure encore au château et reste sur l'ancien pied. Cette nouvelle de m-me Zoubow exige confirmation. C'est encore Кутайцовъ qui a favorisé les Zoubow. Tout cela est bien dégoûtant. Panine vraisemblablement rentrera dans les affaires et voudra tout faire à sa façon. Je serais bien fâché que nous nous... brouillions avec les Français. Cela serait à nous raccommo-der encore une fois, à nous rebrouiller avec les Anglais: car cela va devenir une enchère. Pour l'Angleterre, je crois que nous serons bien avec elle, à moins que l'équipée contre le Danemark ne fasse monter la moutarde au nez; mais encore des guinées neuves ou des lingots de la banque de la bonne cité de Londres pourront parer même à la destruction de la flotte danoise, et cette destruction compensera aux Anglais les frais du бакшишъ ou du водка à nos faiseurs.

Vous verrez au reste que si l'Impératrice influe, il y aura tôt ou tard une réaction qui la culbutera.

On a reçu des lettres de la Livonie où il est question de nouveaux impôts. Il paraît qu'on va en mettre, et cela ne peut pas être autrement. Adieu. Je vous donnerai dans ma première les éclaircissemens que vous me demandez concernant Новосильцовъ. Vous pouvez lui dire en attendant que personne ne m'a parlé de lui de Russie, et que c'est de mon propre chef que je vous en écrivis il y a quelque tems. Je vous embrasse. Gardez le secret sur la lettre de Р-о-стопчинъ.

Кенигсбергъ, Апрѣля 21-го 1801.

Изъ Дрездена писалъ я къ вамъ объ отъѣздѣ моемъ въ С.-Петербургъ. Будучи же въ дорогѣ, освѣдомился я объ отпращиваніи къ вамъ курьера и о назначеніи васъ министромъ при Лондонскомъ дворѣ, буде то вамъ угодно будетъ; но въ дорогѣ же узналъ также объ обстоятельствахъ, кои, если справедливы суть, должны крайне непріятною поѣзду мою въ нашу столицу учинить. Желать переменъ было каждому естественно, и никто оныя болѣе меня не желалъ; но насилье такового роду, каковое, сказываютъ, было, должно быть какъ гнусно, такъ и опасно для переду. По истиннѣ, еслибъ было мнѣ возможно, если бы не отозвался я письмомъ къ самому о пріѣздѣ моемъ, никакъ бы не двинулся изъ Берлина; но теперь долженъ уже слѣдовать первому теченію, въ твердомъ будучи однакожь намѣреніи убраться, коль скоро нѣкоторыя непріятныя обстоятельства найдутся основательными. Въ числѣ сихъ поставить должно владычествованіе князя Платона Александровича Зубова съ ближайшими его родственниками и съ людьми ему преданнѣйшими; такъ, что самъ онъ не имѣетъ, такъ сказать, никакой власти, принужденъ будучи, что меня утѣшаетъ, противу воли своей взять руль... Самъ былъ въ отчаяніи, мать же неутѣшна, и посреди подобнаго хаоса я найдуся! Графъ Никита Панинъ править частью иностранною. Не по зависти и не по желанію моему имѣть сіе мѣсто (ибо всегда внутренней департаментъ мнѣ казался предпочтительнѣе), но изъ единого усердія къ пользѣ дѣлъ нашихъ о семъ жалѣю. Увидите, что тутъ выйдутъ замашки. Лудовикъ XVIII не имѣетъ эмигранта болѣе его запальчи-

ваго, и легко окажется, что мы изъ одной крайности бросимся въ другую. Желательно было бы, чтобъ кто-нибудь его унялъ, но нѣтъ никого на мѣстѣ. У меня всегда въ головѣ роилось, чтобъ графъ Александръ Романовичъ былъ главнымъ въ семь департаментѣ. Дай Богъ, чтобъ сія мысль у насъ пришла, и чтобъ сіе было имъ принято: одинъ онъ у насъ можетъ повести дѣла образомъ, приличнымъ критическому нашему положенію.

По прибытіи моемъ буду писать къ вамъ подробно, а особливо если найду вѣрную оказію; впрочемъ быть можетъ, что и самъ оною за границу быть могу, ибо жена моя осталася въ Дрезденѣ до тѣхъ поръ, пока я самъ, обоврѣвъ все, или позову ее или къ ней возвращуся. За симъ, спѣша ѣхать, долженъ съ вами проститься, надѣяся впрочемъ, что вы письмо мое разумѣете. Будьте здоровы. Любезнымъ дѣтямъ вашимъ всеусердно кланяюся. Неужель и теперь не покажете вы Михаила Семеновича въ Петербургѣ? Какъ бы сіе было пріятно дядѣ его и мнѣ! Новосильцовъ, думаю, теперь возвратится восвося. Я весьма желаю съ нимъ познакомиться. Прощайте.

Р. S. Теперь вѣрно Англія назначить къ намъ министра. Неужель выборъ падеть на бывшаго? Сколько онъ ни есть добрый человекъ, но многія уваженія требовали бы другаго выбора. Связи его между многими иными обстоятельствами съ г-ою Жеребцовой не могутъ ли имѣть каковыхъ слѣдствій? Можетъ ли настоящее принужденное положеніе вещей остаться?...

83.

St. Pétersbourg, le 29 Juin v. s. 1801.

Etant depuis quelque tems en grand train de convalescence, je suis aujourd'hui à même, mon respectable ami, de vous présenter de sincères remerciemens pour vos lettres et pour toutes les communications intéressantes que vous m'avez faites. Je les ai lues avec avidité, dès que j'en eus obtenu la permission de mes esclaves, qui, surtout Rogerson, m'avaient défendu pendant fort longtemps de voir qui que cela soit, de parler et de m'occuper de manière quelconque. La première personne que j'ai vue et que je vois tous le jours encore chez moi, c'est votre frère. Il a des bontés, de l'amitié pour moi, et je la lui paye bien par un attachement respectueux et sans bornes. Il vous écrit souvent et a eu même des occasions de vous écrire dont, à mon grand regret, je n'avais pas assez de forces pour pouvoir profiter. Vous devez donc être bien informé à l'heure qu'il est de toutes choses. Vous ne l'étiez pas du tout, mon digne ami, lorsque vous nous adressiez vos lettres. Vos idées sur ce pays-ci et sur les influences étaient tout-à-fait erronées, et si dans des circonstances aussi peu attendues et forcées quelques individus ont pu et dû signifier, surtout lorsque le chagrin le plus profond, dont les traces se voyent malheureusement trop souvent encore, absorbait la personne que nous chérissons tant: ces individus rentreront bientôt dans leurs tanières. Je vous parle avec franchise dans cette lettre qui va par la poste, parce qu'entre mille bonnes choses qui ont été faites depuis le règne actuel, l'inquisition affreuse de la poste a été supprimée. Je me réserve toute-

fois de vous écrire longuement par la première occasion que je trouverai et surtout par des courriers de lord St. Helens. Mon aventure avec cette mission de Paris et celle de Londres est en effet assez plaisante, et je suis étonné comment le comte de Panine, qui connaît mieux les formes que ses deux collègues d'alors (car Pahlen est hors du service), a pu me proposer à l'Empereur sans connaître mes intentions. Je me suis déclaré au reste depuis mon arrivée comme un non-postulant à tout jamais de toute place qui regarde la diplomatie et plus particulièrement des missions à l'étranger. Ma très-modique fortune et aucune espérance de l'augmenter jamais m'imposent la loi de la plus stricte économie et de ma présence dans le pays. Mon dévouement sans bornes et si ancien pour l'Empereur m'impose une autre obligation, celle de le servir ou de me trouver ici tant que cela lui sera agréable; même aux dépens de quelques sacrifices personnels. Il a la meilleure volonté du monde de m'employer, il le veut absolument; mais son extrême bonté l'empêche de déplacer qui que cela soit, et c'est pour cela qu'il y a beaucoup de gens qui sont en places, qui n'auraient peut-être pas dû s'y trouver; mais vous pensez bien que je n'irai jamais parler à l'Empereur contre les bons mouvemens de son coeur, et surtout quand il s'agira de moi.

Le comte Goudovitch est ici depuis une huitaine de jours. Il n'a pas encore été repris au service, mais l'on m'a assuré qu'il le sera. Une commission ou comité vient d'être nommé pour prendre connaissance de l'état de l'armée et proposer les changemens à faire. Il est composé: du g. d. Constantin qui ne s'en souciait pas, mais que son frère a forcé d'en être pour l'occuper; du p-ce Prosorovsky, général d'infanterie congédié, de m-rs Lamb et Tatistcheff, du p-ce Volkonsky, intendant de l'armée; de m-r Свѣчинъ, qui est à la tête du département des vivres, et du pr. Dol-

gorouky, l. général et jeune homme encore. Je vous communiquerai les résultats du travail de ce comité, s'ils parviennent à ma connaissance. Je suis, en attendant, obligé de prendre congé de vous pour ne pas manquer la poste. Je vois souvent Michel, qui est aussi sage qu'il est un parfait Russe. Il l'est à un point qui surprend tout le monde, surtout notre ridicule jeunesse.

84.

St. Pétersbourg, le 6 Août v. s. 1801.

N'étant nullement répandu dans la société, et encore moins parmi les ministres, soit nationaux, soit étrangers, je n'apprends jamais que par quelque hasard le départ des courriers qui vont à Londres. C'est ainsi que j'ai su aujourd'hui, à l'heure du dîner, par Rogerson, que lord St. Helens réexpédiait un ce soir, et ces occasions sont trop rares pour que je les manque; mais, comme le temps presse, je me bornerai principalement à vous rendre compte, par ordre de l'Empereur, d'une conversation que j'ai eue avec Sa Majesté il y a juste huit jours. En me parlant de vous, l'Empereur me dit que personne ne vous rendait plus de justice et n'appréciait votre grand mérite que lui, et que par une suite de ces sentimens et de l'estime qu'il avait pour vous, qu'il aurait désiré que je rectifiasse quelques unes de vos idées sur les localités d'ici; qu'il avait vu qu'en parlant du Conseil vous aviez l'idée que le prince de L... avait prostitué sa fille et le prince de G... l'honneur de son fils en lui faisant épouser la princesse de L....; que cependant lui, Empereur, savait que cette dernière n'avait pas été prostituée, et le tenait de feu son père et de bouche et par écrit;

que, d'ailleurs, pendant sa faveur, le prince de L... s'était parfaitement bien conduit. Quant au prince de G..., l'Empereur m'observa qu'il était contraire au mariage de son fils et qu'il s'en fallut de très-peu de chose qu'il ne perdît sa place et ne fût renvoyé. S. M. fit cependant bien sentir que tout en rendant justice aux talents et à l'esprit du ministre de commerce, elle ne le confondait pas avec le pr. de L. et le connaissait à fond. Je répliquai à l'Empereur qu'éloigné si longtems de votre pays, vous n'en connaissiez ni les masques nouveaux, ni les circonstances multipliées à l'infini et qui se sont succédées avec une rapidité si étonnante depuis quelques années; mais que, toujours constant dans votre amour de la patrie et dans votre zèle ardent pour le service, vous énonciez sur toutes choses votre opinion avec cette franchise qui caractérise l'homme à vrais principes et le serviteur le plus attaché à son Maître, que d'ailleurs l'Empereur devait s'être aperçu que le ton de vos dernières lettres avait changé de tout en tout, et que si quelques gaucheries du c-te de Pahlen vous avaient paru étranges, la conduite de S. M., les principes qu'elle a énoncés, lui ont assuré, tant que vous existeriez, le serviteur le plus attaché, et que je voyais par vos dernières lettres, à l'enthousiasme dont vous étiez pénétré pour sa personne, toutes les facilités que l'on trouverait de faire de vous tout ce que l'on voudrait pour le service, tout comme j'étais sûr que vous auriez cherché à vous éloigner, si vous deviez agir d'une manière contraire à vos principes et à cette satisfaction qu'éprouva votre coeur aujourd'hui.— „Oui, reprit „l'Empereur, je suis persuadé de tout ce que vous me dites: je vois même qu'il a trop bonne opinion de moi, et à „ce sujet je voudrais que vous l'éclaircissiez aussi. Il existe „un autre point sur lequel, continua S. M., je désirerais „que vous écrivissiez au c-te de W. C'est au sujet de La-

„harpe. Je ne l'ai pas fait venir, mais voici ce qui s'est passé. Laharpe m'écrivit une lettre de félicitation à mon avènement au trône et me marqua qu'il se croirait fort heureux, si après m'avoir approché pendant tant d'années, il pouvait encore me voir une fois momentanément. J'ai cru que je ne pouvais lui refuser sa demande, et je lui fis écrire qu'il pouvait venir; mais d'ailleurs, continua l'Empereur, qu'est-ce que cela peut faire aux affaires qui iront toujours leur train, et Laharpe ne pourra sans doute y prendre aucune part“.

Voilà mot pour mot les paroles de l'Empereur. Vous y verrez sans doute, mon digne ami, avec plaisir le prix qu'il attache à ce que vous ne vous blessiez sur rien. Je puis vous assurer qu'il vous rend pleine justice et qu'il vous affectionne particulièrement. Je puis vous assurer aussi que rien n'est plus faux que ces bruits que l'on a répandus parfois sur la conduite politique de l'Empereur. Nous ne pouvons en effet qu'être dans ce moment passifs. Quiconque n'a pas vu les dernières années du règne de Paul I-er et n'est pas dans le cas de puiser à la source tout ce qu'elles ont enfanté en désordre, en désorganisation, en vrai chaos, ne jugera jamais bien de notre position et des peines qu'il faut employer pour débrouiller tout cela. Quand j'y pense, je me dis souvent qu'un autre pays y aurait succombé, et je me réjouis de voir les grandes ressources de notre pays. Dans un an, avec l'économie de l'Empereur, nous reprendrons une autre vie; nous aurons respiré bien à notre aise. L'état violent de toutes les branches de l'administration rentrera dans son cours ordinaire, les hommes s'habitueront à jouir de leur liberté et de leur sûreté avec plus de calme. Aujourd'hui c'est encore fièvre-chaude, c'est toujours le souvenir du despotisme le plus affreux.

Pressé de finir pour ne pas manquer le courrier, je ne veux cependant pas manquer de vous dire que depuis mon arrivée et ma maladie, ce qui forme un espace de trois mois et demi, j'ai remarqué une différence bien sensible dans la marche de toutes les affaires. Avec une très-bonne judiciaire, l'Empereur se défiait excessivement de lui-même, au moyen de quoi et des formes inconcevables de quelques ministères qui s'introduisirent dans le règne précédent, si fertile en abus, quelques personnes en places marchèrent sur d'anciennes traces et emportèrent par surprise ou autrement différentes mesures qui au fond étaient senties inconvenantes par l'Empereur. Aujourd'hui cela n'est plus la même chose: l'Empereur a acquis plus d'aplomb, et chaque objet passe un mûr examen. Je ne doute pas que ce dernier ne soit encore plus stricte par la suite et que les affaires n'aillent encore mieux. Je me ferai un plaisir de vous transmettre, au fur et à mesure, mes observations très-impariales à ce sujet. Je ne vous parlerai pas de mon sénatoriat. Je l'ai demandé à l'Empereur pour couper court à tout plein de petites intrigues. On a attaché à ce titre celui de находятъся при насъ. C'est pour ne pas me confondre dans la foule et pour ne pas me faire aller tous les jours, au Sénat, quelques personnes m'ont supposé intrigant. Ma conduite franche, l'abnégation la plus parfaite de toutes vues personnelles ont donné un démenti complet à tout ce qu'on a pu m'imputer et à tout ce que l'on a pu faire contre moi. Ainsi, mon très-cher comte, je finis en vous embrassant et en vous assurant sur parole que Michel est un garçon distingué et qu'il se conduit comme un sage de la Grèce. C'est sans doute bien finir.

85.

Къ графу Александру Романовичу.

(1801, Москва, Октябрь).

Je reçois toujours avec reconnaissance l'intérêt que vous me témoignez, monsieur le comte. C'est hier au soir qu'en allant au bal, un secrétaire du prince de Kourakine m'apporta l'oukase qui me regarde. Ma nomination me fait de la peine, étant contraire à mes vœux. Je m'en suis expliqué hier avec le vice-chancelier en lui marquant peut-être un peu trop d'humeur de ce que l'on ait disposé de moi sans m'en prévenir. J'irai ce matin vers le comte Panine et à quatre heures je dois être chez l'Empereur. Je lui parlerai des arrangements à faire pour le travail et de nos moyens pécuniaires; je ne me propose pas de consentir à me trouver sous une espèce de contrôle au moins gênant du prince Kourakine. Il m'a paru vouloir rétablir l'ordre qui existait du temps de feu l'Impératrice. Si j'en ai le temps, j'aurai l'honneur de vous faire ma cour en sortant de chez l'Empereur.

Къ нему же.

Tver, le 14 VIII-bre 1801.

En attendant que l'on attelle mes chevaux, je profite d'un moment de loisir pour vous donner de mes nouvelles, monsieur le comte. Nous voyageons bien lentement. Le chemin depuis Klin est meilleur, et nous espérons avancer dorénavant davantage. Mais quelle que soit notre marche, je ne peux ne pas saisir la première occasion pour ne pas vous renouveler mes regrets sur votre résolution de ne revenir à P—g que par le premier trainage. Si la chose était possible, j'insisterais encore que vous changiez de résolution et que vous arriviez aussitôt que vos affaires pourront vous le permettre.

Je vous dois en vérité bien de la reconnaissance de tout ce que vous avez l'amitié de faire pour moi. Ma femme vous prie de l'agréer pour sa part. L'achat de la terre de Panine me tient fort à coeur, si surtout les données que j'ai eues à cet égard sont justes. Je ne sais si je vous ai dit, monsieur le comte, qu'en demandant 132,500 roubles, il était question de défalquer au prorata pour tous les дворовые люди qui devaient être exclus de la vente, de façon que s'il diminuait comme je le suppose, la somme qu'il a d'abord demandée, il faudrait observer la même règle et déduire à tant pour chaque дворовый. Je présume au reste que si m-r Аршеневский veut un peu se donner de peine, il lui sera aisé d'obtenir un rabais. Il me semble que Panine a besoin d'argent et que peut-être, en ne montrant pas trop d'empressement, il consentira à diminuer le prix de sa terre. Une autre circonstance peut être également

favorable, c'est qu'à l'exception de l'argent dû à la banque je peux payer le reste comptant, savoir une partie aux Enfants-Trouvés et l'autre à Pétersbourg à la banque. J'ai écrit à l'Imperatrice pour la remise de cette première somme.

Je vais prendre congé de vous, monsieur le comte, ayant la visite de toutes les autorités de Tver. Ma femme vous assure de ses respects. Je n'ai pas besoin de vous parler de mon attachement sans bornes. Il vous est assez connu. Revenez de grâce bien vite. J'espère toujours que vous ne me retrouverez plus avec le portefeuille des affaires étrangères en mains.

P. S. On dit que m-me Schouvaloff vend 1900 paysans dans le gouvernement de Tambow et que c'est un bien magnifique.

87.

Къ нему же.

St. Pétersbourg, le 21 Octobre 1801.

Un courrier arrivé hier au soir de Paris nous a apporté les ratifications de la paix. Les préliminaires signés avec les Anglais, avaient, à ce qu'il paraît, rendu le Premier Consul et Talleyrand beaucoup moins traitables. M-r de Marcoff n'a pas même pu obtenir les conditions qu'on aurait accordées il y a un mois. D'après ses rapports, le ton du Premier Consul a été un peu impertinent. Je pense qu'il faudra, bon gré mal gré, se plier aux circonstances; la grande difficulté gisait d'ailleurs dans les stipulations relatives au roi de Sardaigne. Il n'est pas douteux que la France ne veuille garder le Piémont. Indépendamment du traité patent, il y a une convention secrète. Faut-il parler de celle-ci ou en donner

communication à l'ambassadeur d'Autriche, et faut-il la communiquer à la cour de Londres? Je voudrais à ce sujet savoir votre opinion.

M-r votre frère a également envoyé un courrier. Il ne garde plus aucune mesure à l'égard du comte de Panine. J'en suis extrêmement fâché. Ces choses ne produisent jamais rien de bon, et j'aurai soin de mettre de côté la lettre qu'il a adressée au comte de Panine, afin qu'elle ne passe au moins pas par les chancelleries. L'Empereur l'a vue, parce que le courrier l'a rencontré à Чудово où S. M. a ouvert le paquet elle-même. Le comte de Lieven m'a dit que ce courrier avait une lettre pour vous et voulait me la faire tenir dans la matinée, mais je ne l'ai pas encore reçue et me propose de vous la faire passer par la poste. Je lirai cet après-dîner à l'Empereur les dépêches du comte de Marcoff et lui proposerai de faire expédier des courriers à Londres et à Paris. Je pense de faire insister auprès du ministère britannique afin qu'il s'intéresse à Amiens en faveur du roi de Sardaigne et j'enverrai à m-r votre frère le traité conclu avec la France, afin qu'il en fasse la communication à milord Hawksbury, ce qui me paraît devoir être fait par réciprocité. Quant aux ordres à donner à m-r de Marcoff, il faudra comme de raison approuver le traité, lui prescrire une conduite prudente, lui ordonner de continuer ses bons offices pour le roi de Sardaigne et de tâcher d'ailleurs d'amuser le tapis, comme cela lui a été prescrit par ses premières instructions. Nous enverrons aussi des ordres à Tamara relatifs aux circonstances présentes de la Porte. Elle est enfin débarrassée des Français en Egypte et doit faire la paix avec eux. Nous n'avons pas encore reçu les articles des préliminaires anglais. Un courrier les a portés à lord St. Helens à Moscou, et m-r votre frère n'a pas jugé à propos de nous en envoyer un exemplaire.

Revenez donc de grâce au plus tôt. Le bien des affaires l'exige. Il se trouve maintenant que le Conseil sera d'un vide réellement indécent, et les affaires peuvent être de la plus haute importance. Pensez aux devoirs que chacun de nous est obligé de remplir envers sa patrie.

88.

Къ нему же.

St. Pétersbourg, le 22 VIII-bre 1801.

J'ai vu hier l'Empereur, comme de coutume avec mon travail. Il m'a montré une lettre du comte Simon qui est d'une force incroyable contre le comte de P. Il m'a chargé d'y faire une réponse, qui marquera son approbation et sa reconnaissance particulière de la franchise avec laquelle il lui écrit et sa déférence pour les conseils qu'il lui donne. Il l'engage à en user de même par la suite. L'Empereur paraît être décidé de faire traiter de toutes choses au Conseil et en sa présence, et il me semble que cet arrangement ne tardera pas à être effectué. D'après cela, vous pensez bien qu'il ne faudrait pas que le Conseil fût vide, et je ne puis assez vous engager, monsieur le comte, de ne pas trop remettre votre arrivée.

L'Empereur a été content de la signature de la paix avec la France; mais le ton du Premier Consul et celui de Talleyrand ne lui a pas plu; il lui est échappé de dire: *какіе мошенники!* Je vous rapporte cette circonstance, qui prouve qu'il n'est pas prévenu aussi favorablement pour les Français qu'on le pense communément.

Le comte de Lieven ne m'a pas envoyé le paquet qu'il a pour vous; si je le rencontre, je lui rappellerai qu'il m'avait promis de me le faire tenir.

Архивъ Князя Воронцова. XIV. 11.

89.

Къ нему же.

St. Pétersbourg, le 25 VIII-bre 1801.

Je n'ai encore rien terminé pour la maison. Vadkovsky ne démord pas de 90 m. r., et Gebel de 70 m. Je suis si embarrassé toujours, quand il est question d'intérêt; il me répugne toujours tellement d'en parler, que je n'ai pas en le courage de toucher encore cette corde à l'Empereur. Je le ferai cependant, et si l'Empereur me dira que ce don sera indifférent, que je garde ou ne garde pas la place que j'ai, je l'accepterai; mais s'il a entendu donner une maison au ministre des affaires étrangères, je renoncerai à la propriété, étant décidé de ne pas conserver des fonctions que je crois au-dessus de mes forces. Je me croirais coupable, si, ayant cette conviction, je ne cherchais point à désabuser l'Empereur sur l'opinion trop avantageuse qu'il a pu concevoir de mes très-petits moyens.

Depuis ma dernière, il ne s'est rien passé de marquant ici. J'attends l'arrivée du corps diplomatique pour envoyer nos courriers à Londres et à Paris, n'ayant pas encore d'office les préliminaires anglais; mais mes papiers sont prêts, et c'est pour la forme et pour savoir les articles secrets, que j'attends lord St. Helens. Les Prussiens vont évacuer le Hanovre. Ils l'ont déclaré à lord Carysfort à Berlin. L'Empereur a été fort content de cette nouvelle. Vous savez déjà que l'Egypte a été évacuée par les troupes françaises.

Je communiquerai au comte Simon tout ce que nous avons reçu de Paris, ainsi que notre convention secrète, pour qu'il en agisse comme il le jugera convenable, relativement à la communication à en faire au ministère britannique. Il m'a donné hier un peu d'humeur. Smirnov abuse de sa bonté. Il a écrit une longue lettre à l'Empereur, pour le recommander, et les demandes du prêtre sont exorbitantes. Je ferai tout

ce que je pourrai pour lui complaire, mais en gardant cependant une certaine mesure. Ne lui en écrivez cependant rien.

L'Impératrice-mère est arrivée hier. Le prince de Zouboff l'a précédée de quelques heures, et c'est le seul des conseillers qui ait paru. L'Empereur semble toujours être dans l'intention de donner plus d'activité au Conseil. Il est fort content de Mordvinoff, dont il m'a fait hier un très-grand éloge.

Si dans vos moments de loisir vous aviez le temps de songer un peu aux gens qui pourraient être placés aux affaires étrangères, vous m'obligeriez beaucoup de me communiquer vos idées; je ne voudrais pas faire quelque sottise et surtout je voudrais qu'il y eût du choix à faire, sur différents individus.

90.

Къ нему же.

St. Pétersbourg, le 28 VIII-bre 1801.

Vous m'avez parlé dans votre avant-dernière de Беклешовъ et de Троцкинскій. Je vous confierai sous le sceau du plus grand secret une histoire extrêmement désagréable qui est arrivée à ce dernier. L'Empereur a eu connaissance de deux lettres que sa maîtresse a écrites au maître de police; lettres pleines de menaces et du ton le plus indécent. C'est promesse de rang, c'est l'aveu qu'elle lui écrivait de la connaissance de Дмитрій Прокофьевичъ etc. L'Empereur envoya à celui-ci ces deux épitres accompagnées d'une petite lettre de sa part, qui lui signifiait le conseil d'éloigner la dame, et qu'autrement l'Empereur serait obligé de se séparer de m-r T. lui-même. Celui-ci est malade au lit, et l'aventure

11*

l'a touché au vif. Il demande que l'on fasse des perquisitions. J'ai été le voir ce matin. Il m'a parlé de cette dame comme de la personne la plus vertueuse. Il m'a dit qu'il ne lui restait que de quitter et qu'il se proposait de demander sa démission. J'ai cherché à le tranquilliser et je crois qu'au fond il n'a nulle envie de faire cette démarche. Il m'a parlé de ses soupçons; le comte Strogonoff père y joue le rôle principal, et il pense qu'il lui en veut pour votre rang. Je crois en vérité qu'il lui fait trop d'honneur, l'Empereur m'ayant dit lui-même que la police secrète fournissait des renseignements sur toutes ces choses. L'Empereur est au reste très-bien disposé pour m-r T. personnellement, et je ne croirais pas qu'il le fît quitter; s'il le demande, la chose pourrait bien se faire. C'est là mon opinion. Je trouve au reste que l'Empereur n'a nullement manqué d'égards pour son secrétaire ou ministre, comme celui-ci le pense peut-être. Pouvait-il en effet ne pas lui faire sentir son mécontentement? On a parlé ici il y a quelque temps d'une cabale pour faire de Новосильдовъ (Петръ Ив.) un procureur-général, L'actuel a voulu me persuader aujourd'hui qu'il était le meilleur ami qu'ait Troschinsky.

Vos observations sur le traité anglais sont de toute justesse. Me rappelant ce qui s'est passé au Conseil à Moscou relativement à Malte, j'ai proposé à l'Emp. d'éluider la garantie que demande l'Angleterre et de faire trouver pour Malte toute la sûreté possible dans une stipulation entre la France et la Grande-Bretagne. L'Empereur a approuvé cette idée, et je suis charmé que vous ayez vous-même pensé à une réplique à faire dans ce sens-là à lord St. Helens. Je l'attends pour lui répondre en conséquence. L'Empereur répondra fort au long à monsieur votre frère, à la lettre qu'il a reçue de lui. Il sera sans doute fort content de la bonté avec laquelle l'Empereur lui parle.

Voici, monsieur le comte, le paquet que le comte de Lieven a reçu pour vous, ainsi que d'autres lettres qu'un m-r de Hasapevskiï a apportées. Notre courrier n'ira à Londres que dans cinq ou six jours. Cela n'est qu'aujourd'hui que nous avons reçu de lord St. H. officiellement les articles préliminaires. Le comte de Marcoff ne voulant pas de caractère public, je pense de faire donner un ukase pour l'établissement d'une mission sans désigner la personne qui la remplira. Le comte de Marcoff demande une pension de 6000 roubles avec le change, à l'instar de ce que reçoit monsieur votre frère, et le payement du loyer. Nous ferons les sourdes oreilles.

91.

Къ нему же.

L'histoire ridicule dont je vous ai parlé dans ma dernière, monsieur le comte, paraît être entièrement assoupie. M-r Trostchinsky a paru hier matin à la cour. Il m'a dit qu'il était prouvé qu'un marchand avait composé non seulement les deux lettres en question, mais encore plusieurs autres au nom de la dame et que différentes personnes avaient répondu et exécuté ses ordres. L'Empereur a ordonné, à ce qu'il m'a dit, de faire juger le faussaire, et m-r de T. de son côté m'a assuré qu'il éloignerait la dame, dès que ses moyens extrêmement gênés lui permettraient de le faire, en lui assurant un sort. Cette aventure n'a produit, selon moi, aucun bien. Elle donnera plus de pouvoir encore à T., qui, s'étayant de l'exemple qui vient d'avoir lieu, repoussera tout ce qui pourra revenir contre lui ou les siens. Veuillez bien

me garder le secret sur tout cela, comme sur une chose qui n'est connue de personne.

Lord St. Helens m'a adressé une lettre hier pour la garnison et la garantie de Malte. J'en ai parlé hier à l'Empereur, qui a balancé un moment d'y envoyer en garnison nos troupes qui sont à Naples; mais il s'est désisté de cette idée et a ordonné d'attendre l'arrivée de l'ambassadeur d'Angleterre pour l'écouter et lui faire ensuite la réponse que je vous ai marquée dans ma dernière. Il me semble que l'on pourrait pour la forme proposer la garantie napolitaine. Elle serait nulle; mais aussi il y aurait peu d'inconvénients à voir compromise une petite puissance, tandis qu'il y en aurait de majeurs, si nous nous trouvions dans l'embarras soit vis-à-vis de l'Angleterre, soit vis-à-vis de la France, en cas que la guerre recommençant, l'une ou l'autre de ces deux puissances voudrait s'emparer de Malte ou y être plus favorisée que l'autre. L'ambassadeur d'Autriche a reçu un courrier; je m'imagine qu'il sera encore question du rétablissement de nos anciennes liaisons et des plaintes contre la cour de Berlin. Celle-ci tracasse sa rivale, pour l'électeur de Cologne.

Je me propose de passer dans la maison du comte de Bezborodko dans deux jours. Quant à l'achat de la maison, la chose va lentement. Il me semble que l'Empereur ne se soucie de payer une forte somme, et pour des maisons insignifiantes il n'en existe point, et le tout est d'une cherté hors de mesure. Ce qui me pèse le plus, c'est l'indécision. L'Empereur m'a cependant remercié en m'assurant qu'il n'entendait pas du tout que la maison qu'il veut me donner appartienne à ma place, mais à ma personne, quel que soit l'emploi que je puisse occuper.

La ville commence à se remplir. Le c-^{te} de Vassilieff est ici depuis avant-hier, ainsi que le prince Alexis de Kou-

rakine. Le vice-chancelier arrive, dit on, aujourd'hui. Il faut de la neige et des gelées pour vous amener, et il n'y a nulle apparence que l'hiver s'établisse encore de sitôt.

Le 1-r IX-bre 1801.

P. S. Je vous envoie ci-joint, monsieur le comte, le brouillon des ordres qui vont être expédiés au comte de Marcoff. Veuillez bien me les renvoyer et me dire franchement ce que vous en pensez.

92.

Къ нему же.

St. Pétersbourg, le 8 IX-bre 1801.

Je vous envoie ci-joint, monsieur le comte, deux paquets, dont l'un m'a été remis par lord St. Helens, et l'autre est venu par la poste. Monsieur votre frère m'a autorisé à l'ouvrir. Je lui ai écrit fort au long par le courrier qui partira ce soir et je répons en partie à la lettre qu'il vous a écrite.

Je n'ai pas pu faire partir le courrier plus tôt. Il a fallu débattre avec l'ambassadeur d'Angleterre la question de la garantie et de la garnison de Malte. Nous sommes convenus: I-o, que le roi de Naples sera garant de l'indépendance de cette île, moyennant que l'Angleterre et la France déclareront Malte neutre; II-o, que nous nous engagerons de notre côté à respecter cette neutralité, ce qui se fera par une déclaration que le comte de Marcoff remettra au gouvernement français, et III-o, que la garnison de Malte sera

composée de troupes napolitaines payées par l'Angleterre. Lord St. Helens, en tombant d'accord sur ces points, les a pris, comme de raison, ad referendum. Je suis bien aise d'être ainsi débarrassé de cette besogne; mais arrivent maintenant d'autres affaires.

La France veut que nous lui fassions connaître nos vues sur l'arrangement des affaires d'Allemagne et d'Italie. Je renvoie m-r de Marcoff sur les premières, aux instructions données à Vienne et à Berlin, et quant aux dernières, comme la France n'a pas tenu compte de nos propositions pour le roi de Sardaigne, qu'elle a déclaré vouloir s'en tenir à ses traités conclus avec différents états de l'Italie, nous marquons au comte de Marcoff, que c'est au ministère français à articuler maintenant ses idées, et je lui écris de s'entendre sur tout cela avec monsieur votre frère pour agir d'une manière uniforme avec le plénipotentiaire anglais à Amiens.

C'est là à peu près les choses les plus saillantes en fait de politique pour le moment. Je les abandonne bien volontiers et toujours avec la même répugnance que je conserverai toujours pour ces malheureuses affaires, pour vous parler d'autres choses.

L'Empereur continue à avoir l'intention de faire traiter les affaires au Conseil; mais la grande difficulté c'est de savoir quelles affaires y seront discutées. Je crois cependant que la chose aura lieu, et si ce Conseil n'était pas aussi étrangement composé, la mesure serait parfaite. L'Empereur m'a parlé de mon entrée au Conseil, et il me semble que la chose se fera sans faute. Trostchinsky est de nouveau en activité comme par le passé, mais il est plus mal que jamais avec Беклеповъ. Celui-ci m'a parlé hier au soir avec beaucoup d'aigreur de l'autre, à la suite d'une affaire qui, si elle est telle que le raconte le procureur-général, ne met pas le bon droit du côté de son antagoniste.

L'Empereur est fort content de Mordvinoff. Il l'est aussi de moi, et, je le crains trop, peut-être, pour pouvoir me flatter de me tirer d'affaire aussitôt que je l'aurais voulu.

Je suis logé dans la maison du comte Bezborodko et toujours en marché pour celle de Vadkovsky. J'espère finir d'ici à quelques jours et j'aurai ou cette maison, ou celle de Gebel. C'est une vraie mer à boire que de se procurer un abri dans cette ville. Les loyers augmentent tous les jours davantage. Arrivez nous bien vite.

93.

Къ нему же.

St. Pétersbourg, le 16 IX-bre 1801.

Les observations que vous faites sur la paix de l'Angleterre avec la France et sur l'article de Malte nommément vous feront sans doute approuver nos démarches ou nos réponses à la cour de Londres sur ce dernier objet. Je vous en ai rendu précédemment compte. Par quelques questions de lord St. Helens et d'après d'autres données, je jugerais qu'on a cherché à donner des couleurs assez désavantageuses à notre conduite, et comme si nous pouvions être portés pour les Français. Je devine à peu près d'où une pareille notion peut être partie, et il y en aura sans doute bien d'autres encore de cette espèce.

Un courrier prussien a apporté hier une lettre autographe du roi. Il marque à l'Empereur qu'il accède au plan des indemnités proposé par notre cour, et propose deux choses: l'une de le communiquer aux Français et l'autre de faire assembler ou plutôt de charger à Berlin, les ministres d'Aut-

riche, de France et le nôtre, actuellement accrédités auprès du roi de Prusse, de convenir avec le ministère de ce prince, d'arrêter les indemnités et de renvoyer ensuite le tout ainsi arrangé à la Diète pour l'exécution de la chose. L'Empereur, qui aime le roi de Prusse, a été fort content de cette lettre et voulait qu'on lui répondît sur-le-champ; mais comme m-r Krudner nous annonce un courrier et que nous en attendons un de Vienne, la chose sera suspendue d'ici à quelques jours. Il paraît que l'Empereur s'est arrêté sur l'idée qu'on dira à la Prusse que nous n'avons rien à objecter contre la communication à faire au gouvernement français, et que, quant à la négociation des quatre ministres susmentionnés à Berlin, nous n'avons non plus rien à y opposer, si la cour de Vienne et le Premier Consul y donnent leur assentiment, n'étant pour notre compte intéressés dans cette affaire que par le désir d'arranger tout le monde au moyen de nos bons offices. Il me semble que cette marche est ce qui nous convient, pour concilier les antécédents avec nos mesures récentes.

Je ne vous parlerai pas de moi, crainte de vous ennuyer. Je n'ai fait aucune démarche nouvelle ni pour la maison, ni pour le Conseil. L'Empereur m'en avait fourni lui-même l'occasion sur ce dernier, il y a quelques jours, mais j'ai gardé le silence. Une fausse délicatesse, peut-être, me fait agir ainsi; mais néanmoins c'est là ma marche. Si je voulais garder la place que j'ai, je n'aurais pas balancé un instant et j'aurais mis de l'insistance. Ne me croyant ce que je suis, que comme en attendant, je ne veux pas me lier les bras. Pour ce qui est du Conseil, j'entends qu'il est toujours question de lui donner plus d'activité. Je désire qu'il sorte de sa nullité; mais en vérité, la chose me paraît difficile. Il faudrait un peu d'ensemble, et c'est ce qui n'est pas faisable.

Adieu, monsieur le comte; ne me grondez pas pour tout ce qui me regarde. Si c'est une folie, qui n'en a pas eu? Je mérite peut-être quelque indulgence.

P. S. Il parait que le Piémont à été réuni à la France par un décret du Premier Consul, mais nous n'en avons pas la nouvelle officielle.

94.

Къ нему же.

St. Pétersbourg, le 27 IX-bre 1801.

Je n'ai pas pu profiter, monsieur le comte, de l'ordinaire d'hier, pour vous présenter des remerciements de la lettre que vous avez bien voulu m'écrire le 18. Je l'ai reçue avant-hier à la suite d'une conférence de trois heures avec l'ambassadeur d'Autriche, qui était précédée d'une séance de deux heures chez l'Empereur. A cette indication vous devinerez sans peine que les réponses sont arrivées de Vienne sur notre plan d'indemnités. Le cabinet autrichien ne le goûte point, nous accuse de partialité pour la Prusse, dit que toutes nos idées sont des idées prussiennes consignées aux archives de Vienne dans tout ce qui est revenu de Berlin, et veut, en dernier résultat, que, par un langage ferme et énergique, nous fassions renoncer le roi de Prusse à ses prétentions. Ce prince et son ministère sont par dessus le marché accusés d'être entièrement dévoués à la France.

Je ne doute pas qu'il n'y ait dans tout cela beaucoup de vérité; mais quand la cour de Vienne aurait eu en tout complètement raison, je ne vois pas de quelle manière nous aurions pu la satisfaire. En préparant donc l'ambassadeur à un refus, qui serait fondé sur notre impartialité, sur le

contentement de l'Empereur que le roi de Prusse a acquiescé à son plan, et sur notre conviction que ce dernier était calqué sur la justice, je voulais porter l'Empereur à tirer avec décence son épingle du jeu, à faire ce qu'il avait d'abord eu le projet de faire à Moscou en cas de différence d'opinions, c'est de dire: j'ai fait tout ce que j'ai cru devoir faire, maintenant entendez-vous, vous-mêmes. Je voulais, dis-je, faire adopter ce parti, mais j'ai trouvé l'Empereur récalcitrant. Je l'ai vu dans cette occasion, comme dans tant d'autres, prévenu de la manière la plus favorable pour le roi de Prusse personnellement et pour son ministère. J'ai découvert que ce prince avait écrit des lettres particulières à l'Empereur, dont le ministère ici n'a eu aucune connaissance. Cette correspondance, et plus encore, je crois, les démarches du prince héréditaire de Meklenbourg, du duc de Holstein et de tous ces ministres de famille que nous avons vus à Pavlovsk, ont, je crois, laissé des traces profondes et sans doute bien nuisibles pour un système d'impartialité, qui, selon moi, peut seul nous convenir. C'est donc sur cela et sur la conduite pleine d'amitié que nous avons observée à l'égard de la cour de Vienne depuis l'avènement au trône de l'Empereur, qu'ont roulé mes observations dans la séance dont je viens de vous parler. Une chose qui m'a fâché dans tout cela, c'est que Kourakine s'est avisé d'abonder dans le sens de l'Empereur, lui qui n'y entend pas même autant que moi. Je prendrai demain les derniers ordres de S. M., en conséquence desquels nous répondrons au comte de Saurau. Quoi qu'il en puisse être, il ne pourra jamais être content, que l'on réponde dans mon sens, ou qu'on lui fasse voir toute la partialité possible pour la Prusse. Une chose assez remarquable, c'est que notre plan, que nous avons cru parfait, est entièrement réfuté par la cour de Vienne. Elle le trouve absurde, pour ainsi dire;

mais quoique je pense qu'en effet nous n'entendons pas grande chose en matières de cette espèce, il me semble qu'elle a tort dans cette occasion.

Le courrier anglais que je vous ai marqué devoir partir, ne sera expédié que dans quelque temps d'ici. Je lui remettrai la lettre que vous m'avez envoyée pour monsieur votre frère. Je l'ai lue avec intérêt. Il pourra sans doute nous donner des avis salutaires sur la partie militaire, et je voudrais qu'il s'en occupât au plus tôt. Vous avez eu bien raison de le sermonner pour ses réfutations. Mais un tort que je vous reproche, c'est celui d'avoir parlé comme vous l'avez fait de moi. Je lui démontrerai que vous me jugez avec trop d'indulgence et quoi qu'il arrive, je pense toujours que l'Empereur ne saurait-s'occuper assez tôt d'une autre organisation pour son ministère. Les changements fréquents nuisent aux affaires; je ne peux ni ne veux absolument pas rester, et c'est un parti pris; le département lui-même ne peut pas rester comme il est avec un prince Kourakine (fort honnête homme, je crois) et un m-r Engel, qui dans le département est un abus.

Vous connaissez, monsieur le comte, mon empressement d'aller au devant de tout ce qui peut vous être agréable; je ne crôis donc pas que vous me soupçonniez de mauvaise volonté, si je ne remplis pas vos ordres relativement à votre traitement. Je ne suis réellement pas en mesure de faire aucune démarche à ce sujet. Mais quand vous serez une fois ici, il me semble que l'on pourra aviser aux moyens de faire cette demande. Je présume que vous serez ici pour le 12 Décembre. Je crois que l'Empereur célébrera le jour de sa naissance. Il y aura peut-être même quelques grâces et un grand dîner. On croit que le chapitre de St. George et de St. Vladimir seront depuis cette époque rétablis sur l'ancien pied. L'Empereur a, depuis Dimanche passé, admis

quelques personnes à dîner chez lui. On dit que cela sera établi ainsi tous les Dimanches.

Je ne vous ai rien dit d'une commission annoncée pour régler les affaires du gouvernement de la Nouvelle Russie. Elle est composée du prince Zouboff, le procureur-général, m-r de Mordvinoff, de moi et de Gablitz. Nous commencerons à nous assembler la semaine prochaine.

95.

Къ нему же.

St. Pétersbourg, le 2 X-bre 1801.

Un courrier arrivé ce matin de Londres a été, monsieur le comte, porteur de la lettre que je joins ici de la part de monsieur votre frère. Il m'écrit fort longuement aussi, et ses rapports à l'Empereur sentent toujours le même esprit contre le comte de Panine. J'en suis réellement fâché et surtout d'un incident assez désagréable et qui peut donner lieu à des explications pour le moins inutiles entre lui et le comte de Panine. Dans une précédente lettre à l'Empereur, il s'anime beaucoup contre différentes opérations de cet ex-ministre et finit par dire, qu'il prie, qu'il supplie, qu'il conjure S. M. de lui faire part du contenu de cette dépêche. J'ai demandé à l'Empereur qu'il me permette de garder la lettre chez moi et de ne la montrer à personne, voulant laisser tomber la chose. Eh bien, dans une autre lettre qu'il écrit aujourd'hui au comte de Panine lui-même, il cite ce passage même de sa lettre à l'Empereur; or, qu'est-

ce que cela doit produire? Il faut savoir encore que ce qu'il impute souvent au comte de Panine, n'est pas toujours fondé. Il s' imagine, par exemple, que c'est à lui que l'on doit attribuer notre traité avec la France. Vous savez ce qui en est, et certes, le comte Panine ne peut pas être accusé d'être Français.

Nous avons eu avec l'ambassadeur d'Autriche des conférences bien désagréables sur cette malheureuse affaire des indemnités. Il cria à la partialité pour la Prusse, et ses clameurs ne se sont pas bornées dans les conversations avec les ministres, mais il a été parler à l'ambassadeur d'Angleterre et au comte Roumanzoff. Dans une conférence avec Kourakine, le comte de Saurau s'est permis de dire que nous manquions de bonne foi. L'ayant appris, j'ai invité m-r de Saurau et le prince Kourakine chez moi, très-disposé à relever avec force la première incartade de cette espèce; mais il a été doux comme un mouton, et le bon Kourakine a eu la bonhomie de s'étonner que cette excellence autrichienne avait été assez honnête pour ne pas dire des sottises. La Prusse veut prendre le plus qu'elle peut. Les rapports de Krüdner sont dans le goût de Haugwitz, ceux du comte Rasoumoffsky sont bien autrichiens. Bonaparte se joue de tout le monde. L'Empereur en a été même choqué aujourd'hui et m'a permis de relever au comte de Marcoff quelques traits de mauvaise foi de ce Premier Consul.

Je vous rends un million de grâces de votre lettre de 24 IX-bre. Les bouderies etc. de Trostchinsky se sont entièrement dissipées, à ce qu'il paraît au moins. On m'a assuré d'assez bonne part que les Zouboff voulaient mettre en avant Popoff. J'ai dit sur ce dernier, franchement à qui voulait l'entendre, ma façon de penser. Le prince Gagarine a eu une mortification ces jours passés. On a fait faire la révision des livres de la banque, sur quelques données d'agio-tage. Il paraît que la chose est prouvée; mais Gagarine n'y

a eu aucune part. Il ne veut cependant pas s'en aller. Nous commencerons après demain nos séances du comité pour le gouvernement de la Nouvelle Russie.

Adieu, monsieur le comte. La lettre que vous m'avez envoyée contient beaucoup de vérités. Revenez bientôt: vous pourrez les vérifier sur les lieux.

~~~~~

**Représentation du comte Kotchoubey à l'Empereur \*).**

Le s-r Engel m'a montré, Sire, le rapport du général Knorring, concernant l'envoi de Makaroff comme pristaw auprès des différents peuples du Caucase. Nous examinerons, comme Votre M. I-le l'a ordonné, cette affaire dans le comité de la mer Caspienne; mais en attendant qu'elle me permette de l'entretenir par écrit, puisque ma santé ne me permet pas de lui faire ma cour, non de Makaroff et des chicanes qui peuvent exister entre Knorring et un département quelconque, mais de toute cette contrée, à tous égards si intéressante pour nous et dont les rapports peuvent même devenir dans ce moment-ci d'une grande importance pour la Russie.

Votre Majesté daignera se rappeler que j'ai osé émettre une opinion contraire à la réunion de la Géorgie; mais cette mesure, une fois adoptée, je n'eus d'autre pensée que celle que nous en tirions le meilleur parti et que nous nous assurassions de la tranquillité nécessaire pour cette nouvelle possession. Dans cette idée, j'écoutai avec un grand intérêt un mémoire du comte Valérien Zouboff, présenté à notre

---

\*) Это заглавіе написано графомъ С. Р. Воронцовымъ.

comité sur les moyens d'établir une bonne frontière pour la Géorgie, et en même temps une plus grande sécurité pour notre ancienne frontière de la part de ces peuples qui habitent le Caucase.

Les mesures proposées par le comte Valérien, confiées à un homme nanti de pouvoirs suffisants et de l'ensemble du commandement, pourraient et peuvent encore être exécutées sans tirer, pour ainsi dire, un coup de fusil, si le chef allie aux talents les connaissances de ce pays si peu fréquenté et la manière de traiter avec les Asiatiques; or, sans vouloir faire du tort à personne, cet homme ne sera jamais Knorring. L'homme de la chose serait Valérien lui-même. Votre Majesté ne me suspectera pas, sans doute, de partialité. Je ne l'ai jamais vu avant mon dernier retour de l'Allemagne, et je ne le connais que par l'opinion que j'en ai conçue au Conseil, où, comme je l'ai plusieurs fois dit à Votre Majesté, je l'ai entendu discuter avec beaucoup de justesse et de perspicacité.

Votre M. I. objectera peut-être qu'il ne se souciera pas de ce commandement. Je crois, Sire, que cela serait le cas, si l'on n'en faisait qu'un gouverneur militaire; mais si, comme pour le bien de la chose cela devrait être, il était revêtu du commandement en chef, à l'instar des exemples du prince Potemkine et du maréchal Roumianzoff, embrassant le gouvernement d'Astrakhan et la Géorgie, et ayant la faculté de pouvoir se rendre ici toutes les fois qu'il le jugerait à propos pour le bien des affaires qui lui sont confiées et en conservant de droit sa place au Conseil, je crois, dis-je, Sire, que dans ce cas-là, une confiance aussi étendue ne saurait qu'être agréable à un homme qui peut avoir et l'amour-propre de la chose, et le bien-être de la patrie à coeur.



Si ce commandement pouvait être ainsi arrangé ou si l'on trouvait un autre homme, ce dont je doute, qui méritât le même degré de confiance, il faudrait alors, Sire, lui donner des pouvoirs très-étendus. Cela serait une espèce de comte Schulenburg, qui organise des provinces prussiennes, un préfet du gouvernement français, qui embrasse toutes les parties de son département. Au reste, que Votre Majesté daigne aussi prendre en considération qu'il peut être urgent de porter son attention sur cette partie-là et que les choses qui peuvent être faites sans difficulté dans ce moment-ci ne le pourront pas être du tout par la suite, ou éprouveront des entraves. Votre Majesté aura observé que l'on a déjà répandu en Europe différents bruits sur les prétendus succès de nos troupes du côté de la Perse, que le Premier Consul en a parlé et que Sébastiani se rend à Constantinople pour de là passer jusqu'en Géorgie et voir les progrès brillants des armées russes. L'on croit aussi que Bonaparte jalouse la puissance de la Russie; or, tout cela ne peut-il pas faire supposer avec quelque fondement que les Français travailleront et les Turcs, et les Persans pour faire naître de l'ombrage et pour les porter même à quelques folies, et de cet ensemble Votre Majesté ne jugera-t-elle pas qu'il faut ne pas remettre l'exécution de nos vues du côté de la Perse, et qu'il faut surtout en confier les soins à un homme habile qui saurait captiver l'affection de ces peuples, se faire craindre et respecter et déjouer les manigances étrangères.

Quel qu'il soit, j'ose dire que cela ne sera jamais ni le général Knorring, ni Kovalinsky. Je peux sur ma parole d'honneur assurer Votre Majesté que je n'ai rien personnellement contre eux. Je connais peu le premier; mais quant au second, sa réputation de vénalité est faite depuis longtemps, et il est connu pour avoir fait des affaires d'argent,

soit du temps de l'Impératrice Catherine ou de feu l'Empereur. Mais si, à côté de grands intérêts, l'on peut ajouter de petites considérations, je dirai que le choix d'un bon chef ferait aussi tomber toutes ces affaires insignifiantes dont on importune si souvent Votre Majesté Impériale, comme la persécution ou la protection de la famille du czar, les приставы etc. etc., tous objets de petites passions et de petits intérêts.

Je supplie Votre Majesté Impériale de pardonner la liberté que j'ai prise de l'entretenir aussi longuement sur cet objet et de ne l'attribuer qu'au zèle dont je suis pénétré pour son Auguste Personne et son service.

Le 13 Août 1802.

---

96.

*Къ графу Александру Романовичу.*

Je vous restitue, monsieur le comte, avec reconnaissance, votre opinion sur le projet d'ukase de Derjavine. Je pense bien comme vous, que cette consultation, telle que le procureur-général l'entend, paraissant et citée partout, a bien l'air d'une espèce de nouvelle instance. Que le procureur-général veuille consulter des jurisconsultes, à la bonne heure, et que ne les a-t-il pas assez consultés? Mais que la consultation soit citée à chaque instant, cela aurait bien l'air d'un faux-fuyant. Le procureur-général est par sa personne nanti de responsabilité, comme nous autres. Nous n'avons pas de consultation, et pourquoi ferait-il pendre de pauvres jurisconsultes pour les sottises qu'il fait?

Ce Lundi, soir 9.

---

12\*

97.

*Къ нему же.*

Vous m'avez parlé, monsieur le comte, il y a quelque temps, des Jésuites, qui ont fourni ici beaucoup matière aux discussions entre les Catholiques. Je vous envoie pour votre curiosité tous les papiers que j'ai retrouvés dans mon archive sur ce sujet. Je suis fâché que le bref du Pape pour l'installation de cet ordre en Russie contienne des expressions qui, dans un pays d'une autre religion, ne me paraissent pas être trop susceptibles de publicité. Vous les soulignerez.

---

98.

*Къ нему же.*

Je crois devoir vous annoncer, monsieur le comte, que les papiers relatifs à l'administration ont été signés hier. Novossiltzoff, qui vient de passer chez moi, me l'a annoncé. Il est allé par ordre de l'Empereur chez Vassilieff lui parler de la place de ministre de la justice. Ne me portant pas trop bien, je ne sais si, avant d'aller dîner à Kamenny Ostroff, je pourrai passer chez vous. Dans le cas que vous vous promeniez ce matin, et que vous passiez dans notre voisinage, je pourrai vous dire tout ce que j'ai entendu de Novossiltzoff. Il m'a dit que l'Empereur avait gardé tous les papiers pendant quatre ou cinq jours et que vraisemblablement il les avait eus à Gatchina.

---

99.

*Къ нему же.*

J'ai l'honneur de vous envoyer, monsieur le comte, le rapport sur l'affaire de la Géorgie. J'y ai fait toutes les corrections que vous m'avez indiquées; mais si je n'avais pas rempli vos intentions, veuillez bien ajouter tout ce que vous jugerez à propos. J'ai fait mention dans un article à part, marqué 5, des Géorgiens, Arméniens etc. qui voudront s'établir en Russie. Il me reste encore une observation à faire: laisserons nous le passage qui regarde l'arrivée du général Knorring? Il est sûr qu'il favorisait à la fin l'acquisition de la Géorgie. S'il y tenait encore, ne manquerions nous pas notre but?

Je vous rends mille grâces pour le papier en question. L'ayant entendu lire précipitamment et n'ayant pu trop bien le déchiffrer moi-même, j'en ai porté un jugement un peu exagéré, sur lequel je me rétracte et me range bien volontiers de votre côté. Je suis seulement fâché qu'il soit du crû de l'auteur, car encore ne faut-il pas qu'il s'en mêle.

N'auriez-vous pas rencontré quelque part m-r de Mordvinoff? Je voudrais bien savoir le résultat de sa présentation à l'Empereur, et si vous pouviez m'en dire quelque chose Samedi, par Trostchinsky, qui viendra sans doute à Péterhoff, je vous en saurai un bien grand gré. J'espère apprendre Vendredi, par les jeunes procureurs, des nouvelles de votre plenum.

J'ai passé ma journée dans la plus grande solitude, j'ai monté à cheval et j'ai commencé mon travail. Le cheval est vaste et exige beaucoup de combinaisons locales.

Ce Mercredi, à 10 h. du soir.

Je réclame vos bontés pour l'incluse de m-r de Zagriajsky et le secret sur la pièce que je vous ai communiquée. Je n'ai pas vu Polétika; je lui écrirai demain pour l'affaire de la fille de m-r Ryndin.

---

100.

*Официальное письмо къ графу Семену Романовичу.*

На донесеніе мое Его Императорскому Величеству, касательно продолженія шестимѣсячнаго отпуска вашего сіятельства, Государю Императору угодно было указать мнѣ, вамъ, милостивый государь мой, сообщить, что Его Величеству весьма пріятно было бы, еслибъ отпускъ вашъ захотѣли вы продолжить шесть лѣтъ и оныя здѣсь проводили. Сообщая о семъ монаршемъ отзывѣ, разрѣшающемъ всякое сомнѣніе въ разсужденіи продолженія здѣсь пребыванія вашего сіятельства, я съ удовольствіемъ возобновляю вамъ увѣренія отличнѣйшаго почтенія и пр.

Августа 19-го 1802.

---

## 101.

Je vous envoie, mon cher comte, un projet de lettre que je me propose d'adresser à m-r de Nicolaï au sujet de notre affaire des subsides. Veuillez bien me dire ce que vous en pensez. Je joins ici également la correspondance que j'ai eue sur ce même objet avec le comte de Wassilieff. Si vous trouviez qu'il faille ajouter quelque chose aux instructions de m-r de Nicolaï, ayez la complaisance de le marquer sur la minute de ma lettre. Comme vous m'en voudriez si je ne vous disais rien de ma santé, je me fais un devoir de vous marquer que j'ai passé une assez mauvaise nuit. Le vésicatoire m'a extrêmement incommodé, et j'ai eu bien mal à la tête. Deux tasses de café m'ont restauré.

Ce Mardi 5.

## 102.

St. Pétersbourg, le 27 VII-bre 1802.

Je n'ai pas besoin, mon digne ami, de vous dire jusqu'à quel point vous nous manquez. Je parle collectivement, car mes profonds regrets sont bien sincèrement partagés par ma femme et par m-me Zagriajsky. La première vous chérissait avant de vous connaître personnellement. Elle a pour vous aujourd'hui le tendre attachement d'une fille. Vous nous avez bien promis de revenir, mais cette époque est si éloignée, que je n'y compte en vérité en aucune manière. Ce retour tient à tant de circonstances, que me livrer à cette douce espérance, cela serait, pour ainsi dire, se livrer aux

châteaux en Espagne. Mais n'en parlons plus. Vous avez cru devoir retourner en Angleterre, et il faudrait être bien égoïste, pour ne pas faire des sacrifices; aussi tout en me plaignant, je tâcherai de m'habituer au véritable vide que je trouve actuellement à Pétersbourg.

J'ai vu m-r votre frère, le jour de votre départ; je l'ai vu aussi hier. Il se porte bien et m'a dit avoir reçu de vos nouvelles de Ropsha. J'ai eu pendant trois jours de nouveau mal à la tête, mais aujourd'hui je me sens beaucoup mieux. Nos affaires vont assez bien jusqu'à présent, à l'existence près de ces inconvénients, dont je vous ai rendu compte la veille de votre départ. Je tâcherai de les lever et je me repens bien aujourd'hui d'avoir poussé trop loin la délicatesse vis-à-vis du personnage qui a gardé sa place, sur mes sollicitations. Vous et m-r votre frère, y avez une bonne part. C'est principalement parce que vous le vouliez, que je me suis démené au point que je l'ai fait.

J'ai parlé hier à l'Empereur du diplôme de noblesse à donner à m-r Smirnow. Il m'a ordonné d'envoyer les documents à la héraldique et de lui faire, après examen, un rapport. Je présume en conséquence que cette affaire s'arrangera. Le jardinier a eu une bague, et je vous l'enverrai par le premier courrier qui sera expédié à Londres.

Adieu, mon digne ami. Dites mille amitiés à la chère Катянька. Rappelez-moi au souvenir de l'estimable m-lle Jardin et recevez vous-même les voeux les plus sincères et les plus ardents, que je forme pour votre bonheur et satisfaction. Ils ne sauraient jamais être assez complets.

103.

St. Pétersbourg, le 8 VIII-bre 1802.

Je m'empresse, mon digne ami, de vous faire part que votre chère Macha est heureusement accouchée d'un fils hier à huit heures du soir. Les connaisseurs prétendent qu'il a l'air d'un garçon de trois mois. Nous l'avons nommé Alexandre. Puisse-t-il avoir les bonnes qualités de ses deux patrons: feu mon oncle et l'Empereur qui, sans doute, a infiniment de bon. J'espère, mon très cher ami, que vous cheminez heureusement vers votre destination; mais il y a deux jours que l'on n'avait encore de vos nouvelles que de Riga, et nous avons été inquiets d'un accident arrivé à votre voiture. Un courrier arrivé hier m'a donné aussi de l'inquiétude au sujet du Haff. Il a versé et a failli se noyer. Ce passage devient tous les jours plus mauvais, et j'aurais voulu que vous puissiez passer par Tilsit. Ma femme, à qui j'ai annoncé que je vous écrirai, me charge de vous dire mille choses tendres et affectueuses, ainsi qu'à Катинька. Chargez-vous de me rappeler aussi à son souvenir et de l'entretenir dans l'idée que nous lui sommes attachés, comme ses parents les plus proches et les plus dévoués.



104.

*Къ графу Александру Романовичу.*

J'ai reçu, monsieur le comte, exactement tout ce que vous avez eu la bonté de m'envoyer par votre intendant, et il ne vous reste de mes papiers que les certificats pour les terres que je voulais vous engager. Recevez mes remerciements les plus sincères pour toutes les peines que vous avez bien voulu prendre relativement à mes affaires.

J'aurais bien voulu vous voir aujourd'hui pour vous faire voir et le plan des indemnités, et un projet d'articles additionnels présentés par lord St. Helens. Veuillez me faire savoir si vous serez chez vous depuis 6 jusqu'à huit heures. Je dois avoir une conférence avec le duc à 5 heures, et s'il me laisse respirer, je passerai tout de suite chez vous et ensuite à la cour. Plus je réfléchis, plus je me persuade que rien ne pouvait m'arriver de plus malheureux, que de me trouver dans le département des affaires étrangères. Il est réellement au-dessus de mes moyens.

Le 5 VIII-bre.

105.

*Къ нему же.*

Je me suis fait un devoir, monsieur le comte, d'employer toute mon influence de persuasion relativement au médecin, qui vous a été envoyé d'Angleterre et à son examen. J'ai fait venir quelques uns de nos messieurs du Collège de Médecine. Je leur ai parlé, et il me semble que la chose s'arrangera. Il faudrait seulement que votre médecin se présentât encore une fois au Collège, comme cela est de règle, et là l'affaire sera terminée. Si cependant, ils me manquaient de parole, ce que je ne peux supposer, je prendrai les ordres de l'Empereur.

Ce Jeudi matin.

106.

*Къ нему же.*

Вслѣдствіе доставленія мною вашему сіятельству рескриптовъ къ князю Циціанову, по министерству моему отправленныхъ, препровождаю у сего и послѣднія ему данныя повелѣнія, прося покорнѣйше при томъ приказать возвратить мнѣ докладъ мой о фабрикантахъ съ надбавкою на сукна цѣнъ, буде вашему сіятельству онъ не нуженъ, намѣреваясь въ завтрашнемъ комитетѣ доложить паки по предмету сему Его Величеству.

107.

*Къ нему же.*

J'aurais dû depuis longtemps vous offrir, monsieur le comte, l'hommage de ma profonde gratitude pour les lettres pleines de bonté que vous avez bien voulu m'écrire; mais j'ai attendu pour pouvoir en même temps vous présenter quelque chose d'intéressant en affaires, et je suis aujourd'hui à même de vous faire tenir ci-joint, soit les rapports du prince de Volkonsky, soit les ordres qui viennent de lui être expédiés. Vous y verrez, monsieur le comte, que la marche qui a été adoptée pour les Kirghis, s'accorde essentiellement avec l'opinion que vous aviez annoncée et dont, en partageant les principes, j'avais en commun encouru le déplaisir du ministre de commerce. Je vous avoue, que nous avons été étonnés de la sagesse des vues du gouverneur militaire d'Orenbourg. Son plan de laisser la ligne là où elle est, de renforcer l'ancienne lisière par une augmentation de milice, ne laisse, ce me semble, rien à désirer. L'Empe-

reur est très-content de lui. Il l'est infiniment aussi du prince Tzizianoff. Il est en effet impossible de remplir mieux sa place qu'il ne le fait, et si l'on pense au peu de moyens qu'il a eus en son pouvoir, on a lieu d'être étonné des progrès qu'il a fait faire à notre petit corps de troupes. Vous me permettrez qu'à cette occasion, je vous fasse mon bien sincère compliment sur la manière distinguée dont s'est conduit le comte Michel. Le prince Tzizianoff en rend le témoignage le plus flatteur, tant dans ses rapports officiels, que dans ses lettres particulières. L'attachement que j'ai voué depuis si longtemps à son père, ainsi que ma reconnaissance, m'ont fait prendre un intérêt bien vif à ces circonstances et au plaisir que vous, monsieur le comte, et monsieur votre frère, en ressentiriez.

Pleinement rassuré depuis votre dernière sur vos bontés pour moi, je me fais un devoir de vous rendre compte, monsieur le comte, de ce qui me regarde personnellement. Vous aurez déjà appris que l'Empereur a eu l'extrême bonté de me faire un emprunt de 100 m. roubles, mais vous n'en savez peut-être pas les circonstances. A l'occasion de la célébration des noces de la grande duchesse Marie, l'Empereur, voulant accorder des grâces, a bien voulu me demander ce qu'il pourrait faire pour moi; je le priai de me faire l'avance de la somme susmentionnée. Il s'y prêta de la meilleure grâce du monde et m'a accordé vraiment une faveur qui, vu ma position, est bien plus grande que si j'eusse obtenu un don de 50 m. roubles ou le cordon bleu. Je compte, moyennant cette somme et quelques autres arrangements, payer d'abord quelques dettes, que la cherté de Pétersbourg m'a fait faire et qui m'étaient d'autant plus insupportables que je n'y étais pas accoutumé, et effectuer ensuite mon ancien projet d'acheter une terre en Russie; j'ai même

presque conclu le marché avec le comte Grégoire Rasoumoffsky, pour une terre de 1300 paysans, dans le gouvernement de Saratoff.

Il me semble, et je le vois clairement, que vous avez eu des doutes avant votre départ d'ici sur mon attachement ou sur ce que vous avez la bonté d'appeler ma manière d'être à votre égard, tandis que de mon côté, j'ai cru avoir à me plaindre de votre froideur, et que je m'y croyais d'autant plus autorisé qu'accoutumé de ma jeunesse à vous respecter et à partager les sentiments de feu mon oncle et du c-te Simon, je n'ai cessé d'action et de pensée me conduire à votre égard comme quelqu'un qui vous appartenait. C'est ainsi, et je m'en rapporte à vous-même, que je me suis constamment réglé par rapport à vous. Reconnaissance, attachement, zèle, étaient les seuls mobiles qui me fesaient agir et s'il m'a été doux de voir que vous étiez pleinement persuadé pendant un temps de la sincérité de mes actions, il m'a été bien douloureux de penser que vous aviez changé d'opinion à cet égard.

Le 29 Août 1804.

---

108.

St. Pétersbourg, le 2 Septembre 1804.

Je vous écris simplement en suppliant, mon très-cher comte, aujourd'hui. Le jeune comte de Rasoumoffsky, fils du comte Alexis et cousin de ma femme, étant malade, vient sur l'avis des médeccins de partir par mer pour l'Ecosse. Le bâtiment étant pressé de s'en aller, il n'a pas eu le temps de remplir toutes les formalités qui peuvent être nécessaires pour obtenir la permission d'entrer en Angleterre, qui, à ce que je crois, est demandée au ministre du département intérieur, mais il a un passe-port du prince Czartorisky. Il

s'agit donc de lui faire avoir cette permission, ainsi qu'à l'assesseur Bern qui l'accompagne et leurs gens, et de leur envoyer les passe-ports nécessaires à Hull, et c'est moi qui a été requis par les parents du comte de Rasoumoffsky de solliciter auprès de vous, mon très-cher comte, cette grâce. Veuillez donc bien avoir l'extrême bonté de vous occuper un peu de cet objet. Nous vous en aurons une obligation toute particulière, et joignez y vos bontés pour le comte de Rasoumoffsky, si, sa santé s'améliorant, il était dans le cas de faire une tournée à Londres.

109.

*Къ графу Александру Романовичу.*

St. Pétersbourg, le 1-er IX-bre 1804.

Vous m'avez fourni, monsieur le comte, une jouissance tout à fait particulière en me mettant à même de faire quelque chose qui puisse vous être agréable. M-r Страховъ, auquel vous avez daigné prendre un si vif intérêt, a été fait ce matin conseiller privé et conservera son traitement jusqu'à ce qu'il puisse avoir une autre destination. J'ai écrit aussi à m-r Шишковъ pour lui demander s'il voudrait de la place de gouverneur à Irkoutsk. C'est le seul gouvernement dont on puisse disposer dans ce moment-ci, et si je reçois de lui une réponse affirmative, je m'empresserai de le présenter pour candidat à l'Empereur. Quant au maréchal de la noblesse de Vladimir, je tâcherai de lui rendre tous les services qui peuvent dépendre de moi et je ne manquerai pas d'en écrire au gouverneur, qui au moins doit me mettre sur la voie de recommander son maréchal.

Vous avez dû être inquiet, monsieur le comte, et vous l'êtes sans doute encore, sur ce qui se passe en Géorgie. Je vous avoue que je l'ai été infiniment aussi, par rapport au comte Michel. Il est sûr, comme vous le savez, que nos affaires n'y sont assurément pas dans un état riant, mais les gens qui connaissent le pays et les affaires de cette partie de l'Asie s'accordent à expliquer avantageusement le dénoûment de toutes nouvelles. L'on croit que, s'il était arrivé quelque chose au prince de Tzizianoff, la nouvelle n'aurait pas manqué de se répandre en Géorgie et serait depuis longtemps parvenue sur la ligne, etc. Je trouve ce raisonnement assez solide; mais néanmoins, je ne cesse de désirer de sortir de cet état d'incertitude. Il est sûr qu'il serait bien conséquent s'il nous arrivait quelque déconfiture de ce côté-là.

P. S. N'ayant pas été à même d'expédier ma lettre par la poste de Mardi, je me fais un plaisir de vous annoncer, monsieur le comte, aujourd'hui, 3 IX-bre, qu'il nous est arrivé hier un courrier avec de très-bonnes nouvelles du prince Tzizianoff. Je dis de très-bonnes nouvelles, parce que vu l'état déplorable dans lequel il s'est trouvé, c'est assurément un très-petit malheur d'avoir été dans le cas de lever le blocus d'Erivan. Il pourra toujours le prendre; mais en attendant, nous sommes sûrs qu'il ne lui est arrivé aucun malheur. Les communications avec la ligne sont rétablies, les courriers passent, les recrues et les régiments envoyés en Géorgie arrivent. Tout cela présage un changement favorable des affaires. L'arrivée du prince Tzizianoff en Géorgie changera aussi la face de toutes les affaires de ce pays-là. La faiblesse du prince Volkonsky peut bien avoir eu quelque part à tout ce qui est arrivé de désagréable au prince Tzizianoff. Je n'entrerais pas dans de plus grands détails, monsieur le comte, ne doutant pas que le prince Czartorisky ne vous tienne exactement au courant de tout ce qui nous arrive de ce côté-là.

St. Pétersbourg, le 31 Janvier 1806.

Je ne vous parlerai pas, mon très-cher comte, des événements qui se sont succédés pendant la malheureuse campagne que l'Empereur a faite, quoique tout le monde s'en occupe et en parle jusqu'à présent ici. Que pourrai-je vous dire, qui ne retrace le souvenir le plus pénible du passé et l'aspect le moins riant pour l'avenir. Le prince Czartorisky vous informe sans doute de tout ce qui concerne la politique, dont je n'apprends quelque chose, de temps à autre, que par ricochet. Je sais seulement que cette maudite Prusse nous a fait un mal irréparable et qu'elle peut encore nous faire perdre, si nous n'y prenons bien garde, toute considération en Europe. Nous attendons tous les jours ce gueux de duc de Brunswick, qui vient sans doute nous faire voir sous les plus belles couleurs, sous les couleurs peut-être de la philanthropie, tout ce que Haugwitz a signé avec Bonaparte. Tout cela ne ressemble en vérité à rien, et il y a une espèce de fatalité attachée à tout ce qui arrive. Le prince Czartorisky connaît parfaitement bien les choses. Il juge avec raison, que le mal n'est pas sans remède et qu'il faut montrer beaucoup d'énergie; mais tout le monde ne pense pas comme lui; et il y a malheureusement beaucoup de gens qui croient avoir droit de se mêler d'affaires et de s'en mêler par des voies sourdes ou détournées, sans y entendre d'ailleurs absolument rien. Il me semble, cependant, que l'Empereur est disposé à prendre un parti convenable; j'en juge au moins par ce qu'il m'a dit une fois lui-même, en me parlant de toutes ces affaires-là.

P. S. Il paraît certain que nous avons été cruellement maltraités par les Persans. J'en reçois des avis confirmatifs dans cet instant. C'est la jalousie qui doit avoir réuni et

armé les habitans contre nos troupes, qui vivaient dans la débauche la plus effrénée et dans la plus parfaite sécurité. Ils fondirent de nuit sur elles, et il n'en échappa que très-peu de monde. Je considère cet événement, s'il est vrai dans tous ses détails, comme le plus grand malheur qui pouvait nous arriver dans ce pays-là. Ce ne sont pas les forces d'aga Mouhamed-chan, qui ont combattu; ce sont les habitans, dont un grand nombre voyaient en nous des libérateurs; ce sont des Musulmans, des Chrétiens, qui se sont réunis pour se venger de l'offense la plus sensible pour les moeurs orientales. Je crains aujourd'hui que cette malheureuse guerre ne traîne en longueur.

~~~~~

111.

St. Pétersbourg, le 8 Août n. s. 1807.

Il y a quatre jours qu'un courrier expédié par m-r Alopeus m'a mis, mon très cher et respectable comte, en possession de votre lettre du 19 [31] Juillet. Elle m'a fait le plus grand plaisir d'abord en me procurant une nouvelle satisfaction, mais toujours également sentie, de voir de votre écriture, et ensuite en m'apprenant un événement qui doit faire le bonheur de votre bien aimable et excellente fille. Après avoir pris connaissance des annexes qui accompagnaient votre lettre, je me suis empressé de m'aboucher avec m-r Novossilzoff. Il n'a pas suivi, il est vrai, l'Empereur à Tilsit, mais il ne se trouve pas moins auprès de sa personne. Il n'a reçu votre lettre que très-récemment, et c'est lord Gower qui l'a apportée ici lui-même. Il n'a pas pu encore en rendre compte à l'Empereur, parce que S. M. a été fort occupée depuis son retour et a beaucoup moins tra-

Архивъ Князя Воронцова. XIV. 13.

vaillé avec notre ami que de coutume; il le fera toutefois au premier moment et vous rendra compte par la première occasion du résultat de sa démarche. Il ne peut, comme de raison, être que satisfaisant sous le rapport du mariage: indépendamment de ce que pareilles choses doivent toujours être laissées au libre arbitre des parents, je sais que l'Empereur a une très-bonne idée de lord Pembroke. Il lui a tellement plu, qu'à son retour des personnes de sa confiance disaient que c'était dommage que la cour de Londres n'eût pas choisi lord Pembroke ou lord Hutchinson pour l'ambassade d'ici, faisant allusion au succès qu'ils avaient eu auprès de l'Empereur.

Quant à l'achat de votre terre de Finlande, la chose devient assez difficile. Il y a grande pénurie d'argent, et tous ces achats tiennent à des principes ou idées que l'Empereur s'est fait à cet égard et dont il s'écarte difficilement. Nous avons pensé avec Novossilzoff que le département des apanages, fort riche, pouvait faciliter cet arrangement, et nous sommes convenus qu'il ferait à l'Empereur la proposition de faire acheter ce bien à ce département. Si l'Empereur s'y prête, je presserai m-r Gourieff, qui, faisant profession d'attachement pour vous, facilitera sans doute l'affaire de tous ses moyens.

Telle est, mon très-cher comte, l'état de cette affaire. Je n'ai pas cru, après m'être abouché avec Novossilzoff, devoir faire aucune démarche, parce qu'il devait la commencer et s'était déjà appliqué avec le ministre des finances relativement aux facilités qu'il pouvait trouver pour l'achat de la terre. Le c-te Zavadovsky, qui est à la campagne et que je ne verrai qu'après-demain, a de son côté présenté vos lettres aux Impératrices; je le tiens de Novossilzoff, et vous ne tarderez pas à recevoir leur réponse. Je ne vous renvoie pas les copies de ces lettres que vous m'avez communiquées, parce que je me propose de le faire après que toute chose

serait définitivement réglée; je ne vous écris celle-ci qu'en attendant, ayant su par le plus grand hasard que lord Gower expédiait un courrier cette nuit, et je ne me suis mis à la plume fort, à la hâte, que pour ne pas vous laisser dans l'incertitude sur un sujet aussi intéressant pour vous.

Je vous supplie d'offrir à votre chère fille mes félicitations les plus sincères sur un événement qui la rend si heureuse. Elle a eu la bonté, l'amitié de m'écrire elle-même, et je m'acquitterai par le premier courrier du devoir bien doux pour moi de lui présenter directement mon hommage. Permettez, en attendant que, connaissant votre amitié pour moi, j'ajoute ici un mot de ce qui me regarde. J'ai de nouveau sollicité l'Empereur pour mon congé, et comme S. M. me l'avait promis avant son départ pour l'armée, elle a eu la bonté de me renouveler sa promesse, en m'assurant qu'elle ferait sous peu de jours choix de mon successeur. Cette perspective me combla de joye et de bonheur. Elle me promet une certaine tranquillité d'âme que je n'ai pas dans ce moment-ci, elle me fait espérer une amélioration de santé, elle me donne l'espoir de pouvoir subvenir au dérangement de mes affaires; car sous ce rapport-là même le service m'a été funeste. En le quittant, je n'ai aucun reproche à me faire. Cinq années de ministère dans ces temps-ci valent bien dix, et je pouvais en conscience, comme nos marins comptent les campagnes, compter pour deux années chacune de celles que j'ai passées dans les affaires. D'après tout cela il y a apparence, que lorsque celle-ci vous parviendra, je ne serai plus ou au service, ou au moins à la tête du département de l'intérieur. Peut-être mon sort m'appellera-t-il à siéger au Sénat.

Les gardes doivent arriver ici le 16 ou le 17 de ce mois, et par conséquent le c-te Michel arrivera aussi avec elles. Le c-te Tolstoy, frère du grand-maréchal de la cour, est

ici depuis hier. Il a été appelé de son commandement à Bialostok, pour être envoyé, à ce que l'on présume, comme ambassadeur à Paris.

112.

A St. Pétersbourg, le 30 VIII-bre v. s. 1807.

Les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons dans ce moment-ci avec l'Angleterre m'ont imposé, mon très-cher compte, par suite de l'amitié bien tendre et inaltérable que je vous porte, de songer à vous et à la position dans laquelle vous pourriez vous trouver. Après y avoir bien réfléchi, après avoir consulté les personnes qui peuvent dans ce moment-ci être les mieux instruites des faits et gestes de la cour, je prends la plume pour vous écrire fort à la hâte par le lord Gower et vous émettre avec autant de franchise que de sincérité ma façon de juger le cas présent par rapport à vous, et mes avis sur ce que vous devriez faire.

La manière extrêmement prononcée de l'Empereur dans les déterminations qu'il a prises contre les Anglais, le changement qui s'est opéré dans son caractère et qui le porte souvent à des mesures violentes même contre les individus; les insinuations peut-être de quelques personnes (qui pour arriver à leurs vues croient qu'il faut le flatter) qu'il faut de la fermeté, de la rigueur: tout cela impose la plus grande circonspection. Elle est devenue très-nécessaire pour tout le monde, elle est nécessaire particulièrement pour vous. Votre séjour en Angleterre déplairait inmanquablement à la longue, et d'après ma façon de voir [et je crois ne pas me tromper], pourrait avoir des suites désagréables. Vous avez maintenant deux principaux ou deux uniques intérêts à ménager: le premier, c'est l'établissement de m-lle votre fille,

et le second—c'est tout ce qui concerne le bien-être du comte Michel. Je ne présume point que l'établissement que vous avez projeté pour le bonheur de la comtesse, qu'elle goûte elle-même et qui a été arrêté longtemps avant tous nos mésentendus avec l'Angleterre, doive paraître singulier à qui que cela soit au monde, même aux personnes qui seraient les plus disposées à trouver à redire à votre conduite; mais j'aurais voulu que, le mariage une fois fait, et cela aussitôt que cela vous sera possible, vous quittiez l'Angleterre.

Il me semble que vous auriez dû, si vous convenez de la justesse de ma proposition, légitimer votre conduite de la manière suivante.

Vous pourriez vous expliquer avec m-r d'Alopeus, soit de bouche ou par écrit, et marquer au c-te Roumanzoff „qu'ayant appris la rupture entre la Russie et l'Angleterre, vous croyez de votre devoir de ne pas y rester et qu'aussitôt que vous aurez marié m-lle votre fille, dont vous aviez engagé la main depuis si longtemps par suite de la permission impériale que vous aviez obtenue, et que la saison rendra le voyage pour un homme malade et de votre âge possible, vous vous éloignerez d'un pays qui est en guerre avec le vôtre“. En prenant de cette manière acte de votre conduite, vous vous mettrez en règle; les gens qui se trouvent à la tête des affaires ici, n'auront rien à dire; les premières impressions sur tous les événemens du moment s'effaceront, et par la suite il sera plus facile de prendre le parti que vous jugerez pouvoir le mieux vous convenir. La lettre au c-te Nicolas est, à mon avis, indispensable; mais je vous supplie, mon très-digne ami, de vous dispenser, et dans cette lettre, et dans toutes celles que vous pourriez écrire, de toutes réflexions sur les affaires. Elles ne produiront absolument rien, et dès lors pourquoi vous mettre dans le cas de dire

des choses qui déplairont et qui pourront par réaction nuire à votre situation personnelle? Pardonnez, en faveur des motifs qui me guident, la franchise avec laquelle je vous parle. Je vous dis ce que je pense d'après la connaissance que j'ai du terrain, et ma manière de voir s'accorde parfaitement bien avec celle des autres personnes, également initiées dans notre position présente.

Après vous avoir ainsi exposé ce que je pense relativement à vous-même, je dois vous faire part que je suis dans l'attente d'un jour à l'autre de l'arrivée du pr. Alexis Kou-rakine, qui vient me remplacer, et, suivant toutes les apparences, il ne se passera pas dix jours que je serai hors des affaires. Je ne tarderai pas alors de me rendre pour quatre ou cinq semaines à la campagne, je reviendrai ensuite ici pour me trouver aux couches de ma femme, et en été je projette un voyage aux eaux de Carlsbad pour de là me rendre en Suisse, sitôt vite que l'on pourra voyager: parce qu'il y a des gens qui supposent que l'Empereur, se prononçant contre le séjour en pays étrangers, pourrait bien d'ici à quelque tems défendre que l'on y aille. Dans ce cas-là, l'Ukraine sera le pays que je choisirai pour ma résidence.

Vous m'avez demandé, mon très-cher comte, que je vous renvoie quelques papiers relatifs au mariage de m-lle votre fille que vous m'aviez communiqués dans le temps que vous avez supposé Novossilzoff absent. Les voici; je joins également une petite lettre pour la comtesse. Je fais des vœux bien sincères pour son bonheur, et à tout ce que j'ai entendu et su de toute part de lord Pembroke, je ne puis en douter. Je bénis la Providence de vous avoir ainsi favorisé, et je vous supplie de croire que je ne cesserai, tant que je vivrai, de vous être bien sincèrement et bien tendrement attaché.

P. S. Le c-te Nicolas jouit de toute la faveur possible, m-r Tchitchagoff est également au mieux auprès de l'Empereur; je suis pour mon compte très-mal. Novossilzoff ne marque pas non plus beaucoup. L'on nous suppose, je crois, au dire des Français, vendus aux Anglais.

Beaucoup de gens soutiennent ici que nous ne tarderons pas à nous arranger avec les Anglais, parce qu'ils seront forcés à faire la paix avec la France. Savary soutient que d'ici au mois de Janvier la paix sera faite. Il ne coûte certainement rien de donner cette assurance. Le c-te Roumanzoff croit lui-même que les Anglais seront forcés à la paix. J'avoue que je ne saurais partager cette opinion.

113.

St. Pétersbourg, le 1 Septembre 1812.

Si les circonstances politiques, qui avaient interrompu toute communication entre la Russie et l'Angleterre, m'avaient aussi imposé la grande privation de ne pas pouvoir me rappeler quelquefois à votre bon souvenir, les sentimens que je vous ai voué, monsieur le comte, et qui sont si profondément gravés dans mon coeur, n'ont éprouvé aucun changement, et je profite aujourd'hui avec bien de l'empressement d'un courrier de lord Cathcart pour vous écrire et vous entretenir de mon tendre et respectueux dévouement. Mais avant de vous parler de quoi que cela soit, je dois vous donner des nouvelles de m-r votre fils que toute la Russie chérit et estime. Dans la grande bataille de Можайскъ ou de Бородино (car je ne sais comment elle sera appelée), il fut couvert de gloire. Sa division de grenadiers a fait des prodiges de valeur. Il a perdu beaucoup de monde, et il y a eu des régimens dans son corps qui sont presque restés

sans officiers. Lui-même a été blessé légèrement à la jambe; c'est, à ce que l'on m'a assuré, une mitraille qui lui a enlevé une petite partie de chair, sans toucher l'os. Il est allé pour se remettre à Moscou, comme la ville la plus à portée du champ de bataille, n'étant qu'à 90 verstes. Le détail que je vous ai donné de Michel est vrai, et je vous supplie de ne pas croire que j'ai voulu ménager votre sensibilité. Vous vous en convaincrez d'ailleurs par d'autres lettres, si, comme je le pense, vous en recevrez par le même courrier. Cette grande action surpasse, à ce que l'on dit, tout ce que l'on a vu jusqu'à présent dans les guerres de Napoléon. S'il fallait en croire le rapport du courrier [car les informations détaillées d'office ne sont pas encore entrées], il y a eu plus de 40 m. Français couchés sur la place. On dit que notre perte monte à près de 20 m. hommes; donc, dans la supposition la plus raisonnable, on peut estimer à 50 m. hommes mis de part et d'autre hors de combat. L'esprit public qui anime notre nation, ne peut s'exprimer. Il rivalise avec celui d'Espagne, et s'il est fâcheux que plusieurs provinces soient occupées par l'ennemi, s'il est fâcheux que l'ineptie du commandant en chef, le g-l Barclay, l'ait fait venir si près de l'ancienne capitale, on trouve des sources de consolation dans ce grand développement de force et d'énergie, dans cette union de toutes les classes, dans cette aversion du peuple pour les Français et pour la prétendue liberté qu'ils voulaient lui donner, et Napoléon finira, j'espère, à se repentir d'avoir compté sur ces auxiliaires. L'enthousiasme est si grand que l'on abandonne les villes et les villages partout où se présentent les Français, en brûlant tout, afin qu'il ne tombe rien entre leurs mains; enfin, à Moscou l'on a agité parmi les habitans la question de s'en aller tous et de mettre le feu à la ville, si l'ennemi était vainqueur et devait occuper la ville; mais j'espère qu'il ne s'en

rapprochera pas davantage. Au moins est-t-on intentionné de l'attaquer aussitôt que l'on se sera un peu remis, et peut-être demain ou après-demain apprendrons nous des nouvelles sur quelque nouvelle affaire. Lord Cathcart voulut même pour cela garder son courrier jusqu'à demain soir.

Je dois vous rendre compte, par suite de l'intérêt que vous m'avez toujours témoigné, d'une circonstance qui m'est personnelle. Il y a dix jours que l'ambassade de Londres me fut proposée par le comte Roumanzoff au nom de l'Empereur. Elle m'eût convenu plus qu'aucune autre destination: j'aime le pays, j'aime nos relations avec lui, j'aime aussi assez la manière dont on y vit, et ce qui m'eût le plus arrangé, ce sont les facilités pour l'éducation de mes enfans; mais comment quitter ma patrie dans la crise actuelle, tandis que l'ennemi était aux portes de Moscou? Il est vrai que je ne fais rien, n'étant chargé depuis près de quatre ans d'aucune affaire; mais encore ne sait-on pas ce qui pourra arriver. Comment, d'un autre côté, consentir à être dirigé par le c-te Roumanzoff? Ces raisonnemens ont motivé le refus d'un poste qui m'aurait à tant d'égards convenu. Ma femme en avait grande envie aussi. Quelques uns de mes amis m'ont blâmé, en avançant que le chancelier n'était pas éternel. Rien n'est éternel dans ce monde, mais il ne s'agit point dans les circonstances actuelles de l'éternité. Les mois, les jours peuvent être précieux, et c'est du commencement qu'il faut deviner une bonne direction; or, quel espoir pouvais-je avoir que cela serait ainsi, et sans ma certitude, comment aventurer ma réputation? J'espère que vous approuverez mes motifs, et cela sera une bien grande consolation pour moi. Maintenant il s'agit de deux individus pour l'ambassade de Londres: le prince Bariatinsky et le c-te Lieven. On croit que cela sera le premier. Lord

Cathcart doit avoir reçu à ce sujet des communications officielles.

Ma femme et m-me Zagriajsky me chargent, monsieur le comte, de mille choses pour vous. Cette dernière arrive de Moscou, où elle a passé quelques mois avec ses frère et soeur. Elle a vu l'enthousiasme qui anime notre peuple et est elle-même toute électrisée. Tout le monde d'ailleurs est animé du même esprit, et il n'est pas bon pour un Français de se trouver aujourd'hui en Russie.

P. S. J'ai craint, en estimant dans ma lettre à 50 m. hommes la perte des deux côtés à la bataille de Mojaïsk, d'être taxé d'exagération. Des renseignements beaucoup plus exacts et qui se suivent de partout ne me permettent pas de douter que la perte n'ait été beaucoup plus considérable. L'on croit que nous avons perdu 30 m. hommes. Vous pouvez juger d'après cela du carnage des Français, qui étaient les attaquants et qui ont été complètement battus.

J'ai appris avec un bien grand plaisir que le c-te Michel vous a écrit lui-même.

Приложеніе къ письмамъ князя Кочубея.

Журналъ послѣднихъ дней жизни князя Безбородки, веденный княземъ Кочубеемъ.

Въ Понедѣльникъ 21-го (Апрѣля 1799).

Позвавъ меня съ собою въ диванную, сказалъ, стоя посреди комнаты, выговаривая съ трудомъ: *долгъ заповѣди нарушилъ* и, вынувъ изъ кармана бумажку, на которой написано было „Иванъ Базилевскій“, повторилъ нѣсколько разъ имя сіе. Я ему сказалъ, что я понимаю, что онъ хочетъ, чтобъ сей человекъ былъ удовольствованъ; утвердивъ знакомъ головы отвѣтъ мой, прибавилъ неоднократно съ трудомъ: „Бога ради, а послѣ выговорилъ: Иванъ Ивановичъ Базилевскій“, и заставилъ меня приписать на бумажкѣ *Ивановичъ*.

Послѣ сего, ходя довольно долго по комнатѣ и дѣлая большія усилія, наконецъ, произнесъ имя *Величко-Босовскій* и, смотря какъ я пишу, поправлялъ ошибки мои: сперва *но*, а потомъ *мо* и заставилъ меня поставить *Б.*, что также дѣлалъ, когда по многимъ трудностямъ называлъ *Будьковы* и *Сидорахины Хутора*, какъ-то на самой бумагѣ явствуетъ; въ слѣдъ за симъ, паки ходя, а иногда садясь, повторилъ *Бога ради и не забудьте* и, когда я отвѣчалъ ему, что все сдѣлано будетъ, то онъ успокоившись вышелъ въ кабинетъ.

Во время тяжкія сцены сея хотѣлъ я, чтобъ прекратить заботы его, выйти изъ комнаты и позвать графа Петра Васильевича; но какъ только примѣтилъ онъ движеніе мое, то выговорилъ *фуй*, подошелъ ко мнѣ скорыми шагами и удержалъ меня за руку.

Въ тотъ-же день послѣ обѣда, возвратяся изъ дому въ седьмомъ часу, засталъ я его паки въ той-же диванной, ходившаго по комнатѣ и ищущаго камердинеру своему изъясниться. Лишь увидѣлъ только меня, указалъ тотъ-часъ камердинеру, чтобъ онъ вышелъ, а самъ, взявъ меня за руку, вошелъ въ мой кабинетъ. Тутъ, указывая на ротъ свой чувствительно покривившійся, жестаи искалъ дать мнѣ чувствовать, что ему хуже и что онъ не надѣется долго прожить. Я старался всячески успокоить его, но онъ рукою всегда показывалъ мнѣ убѣжденіе свое о скорой кончинѣ; послѣ сего началъ паки съ большею ажитаціею ходить, досадуя, что не можетъ изъяснить мыслей своихъ; наконецъ, приостановяся у стола, выговорилъ *Ермолай*, потомъ послѣ нѣкотораго времени *Федоръ*. Я тутъ, выразумѣвъ, что онъ хочеть говорить о дворовыхъ людяхъ и объ отпускѣ ихъ на волю, сказалъ ему: „Вы говорите о дворовыхъ людяхъ; вы хотите, чтобъ они были отпущены; все сдѣлано будетъ по волѣ вашей; но успокойтесь“. Онъ головой изъяснилъ мнѣ, что я его понялъ. Послѣ сего паки, иногда ходя съ большимъ усиліемъ, иногда присаживаяся, назвалъ *мальчишка*, котораго я записалъ; тамъ *Марку*, а послѣ *Степана*. Тутъ я, помня, что намѣреніе его всегда было отпустить всѣхъ своихъ дворовыхъ людей, и чтобъ не истощить его и предварить желаніе его, сказалъ: *всѣхъ людей на волю*. Онъ головой сдѣлалъ знакъ утвердительнои и, сказалъ *да, да*, чрезъ нѣсколько времени за симъ выговорилъ: *прикащикова*. Я спросилъ: всѣхъ? Онъ отвѣчалъ, съ большимъ трудомъ, словомъ *всѣхъ*.

На сіе время пришелъ графъ Петръ Васильевичъ, который началъ уговаривать его, чтобъ онъ не беспокоился, а послѣ и я старался уговорить его, чтобъ онъ вышелъ въ кабинетъ, что онъ и исполнилъ. Но по маломъ времени, паки вставъ, показалъ мнѣ рукою, чтобъ я за нимъ шелъ.

Пришедъ въ кабинетъ мой, возобновилися прежнія ажитации. Онъ сказалъ мнѣ *священный долгъ*, чтò я при немъ и записалъ; послѣ *попа не забудьте—Зарубаева—вольныхъ людей*. На сіе всегда отвѣчалъ я: „Все сдѣлано будетъ по желанію вашему; будьте спокойны; вы убиваете себя воображеніемъ вашимъ“. Приходъ Блока прекратилъ сію сцену. Онъ вышелъ въ кабинетъ, гдѣ приложили ему на шею Шпанскія мухи.

Вторникъ 22-го.

Понутру, въ началѣ шестаго часу, былъ я у него освѣдниться о его состояніи и вышедъ вскорѣ едва легъ въ постель, какъ въ седьмомъ въ началѣ прибѣжалъ меня звать камердинеръ. Пришедъ въ комнату, я приблизился къ постелѣ его. Онъ мнѣ сказалъ раза два или три *Наталью Александровну*. Я отвѣчалъ: *знаю, ту что у Николая Ефремовича живетъ?* „Да, да“, возразилъ онъ, прибавя: *пожалуйста*. „Вы хотите, сказалъ я, чтобъ о ней имѣли попеченіе?“ „Да, да“, и знакъ головы подтвердительный. „Будьте спокойны: все нужное о ней попеченіе имѣть будутъ“.

Съвъ послѣ сего, онъ немного спустя, при П. Я. Сахновскомъ; указалъ мнѣ правую сторону кровати. Приблизися къ ней, онъ показалъ рукою комодъ. Я позвалъ камердинера, чтобъ онъ отворилъ, чтò будучи сдѣлано подана ему записная книжка, изъ которой, когда вышелъ камердинеръ, вынулъ онъ бумагу и, раскрывъ ее, я тотчасъ увидѣлъ письмо къ Государю; а онъ, указавъ мнѣ, что оно конфирмовано, держалъ, чтобъ я оное читалъ, переверотя даже страницу. Когда прочелъ я его, то отдалъ мнѣ его, а записную книжку указалъ положить въ комодъ; но когда подошелъ я къ комоду и положилъ на откидную онаго доску письмо сіе, то онъ, видно вздумавъ, что я положить его въ комодъ же хочу, тотчасъ началъ мнѣ указывать, чтобъ я его удержалъ и когда

увидѣлъ, что я прячу оное въ карманъ, то головой апробоваль сіе и рукою сдѣлалъ жестъ, чтобъ я оное хранилъ.

Послѣ обѣда выходилъ въ диванную и, посадя меня возлѣ себя, выговорилъ *прачки*. Я ему сказалъ, что сіе сдѣлано уже, что все по приказанію его наканунѣ данному исполнится, что мною сдѣланъ реестръ и, вынувъ оный изъ кармана, показывалъ слово *прачки*, примѣчая также и на другія имена. Онъ, приклоня нѣсколько разъ голову, сказалъ: *хорошо* и тотчасъ вышелъ. А позже вышелъ такимъ же образомъ въ готлисовую гостивную, гдѣ, сѣвъ на кресла, выговорилъ нѣсколько разъ *Черномовъ*, и возвратился потомъ въ кабинетъ.

NB. По настоянію жестами, чтобъ я сего не забылъ, надобно думать, что сей Черномовъ есть кто-нибудь изъ людей, кои по землямъ или иначе процессы съ нимъ имѣли.

Среда 23.

„Не забудь поповъ“.

„Вазы отдать“.



**ПИСЬМА АРКАДІЯ ИВАНОВИЧА МОРКОВА КЪ ГРАФАМЪ
А. Р. и С. Р. ВОРОНЦОВЫМЪ.**

Подробная биография графа А. И. Моркова напечатана в 4-й книге
„Русской Бесѣды“ 1857 года.

1.

Къ графу Александру Романовичу.

La Haye, le 2 (18) Avril 1782.

Si j'étais un peu moins empressé, m-r le comte, à saisir toutes les occasions de me rappeler à votre souvenir, j'aurais laissé partir Olaus sans vous dire un mot. Mon amour-propre m'en aurait fait une loi, que j'aurais eu de la peine à transgresser. Je me sens un vide d'idées qui me rend presque hébété: c'est l'effet de la kermesse, qui ne fait que de finir, et pendant laquelle je me suis livré avec cet abandon que vous me connaissez, à toutes les distractions qu'elle pouvait offrir. Il y a cinq ou six nuits que je n'ai presque pas dormi: c'était un train très-approchant de celui que j'ai mené pendant un certain été, lorsque j'assistais à ces fameuses séances nocturnes avec Rachmanoff et Tamara. Aussi il me tarde de me débarrasser de ce maudit Olaus, qui est tombé ici on ne peut pas plus mal à propos. Ce serait le moment ou j'aurais de vous donner ces détails que vous m'avez demandés, m-r le comte, sur la société de la Haye; car jamais elle ne se montre dans un si grand éclat que dans cette saison. Mais il me semble avoir épuisé tous ces détails dans la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire avec le courrier Brehm. Aux étrangers près qui ont changé, les personnages du pays, qui ont figuré de votre temps, sont tous les mêmes. Tous ceux, auxquels vous vous intéressez, ont été très-sensibles à votre souvenir, et vous conservent tous les sentimens que vous leur avez inspirés. Le général Masdam, Croningue et Thulemeyer et la comtesse Golowkine m'ont particulièrement recommandé de vous en donner les assurances les plus fortes. M-r de Larrey, le mari de m-lle Schvérine, a été disgracié à la cour et obligé d'accepter une

Архивъ Еяза Воронцова. XIV, 14.

place dans les états du prince d'Orange en Allemagne, où il est actuellement. On dit qu'il est entré dans le complot contre le duc, et de plus il s'est fait des tracasseries dans le poulailler de cette basse-cour, et nommément avec la Doukelmann. Il y a déjà quelques années qu'il se trouve éloigné, et on croit que c'est une disgrâce sans retour.

L'observation de feu m-r votre oncle que vous m'avez rappelée, m-r le comte, a fait sur moi l'effet d'un seau d'eau froide que vous avez versé sur ma tête. Heureusement elle est venue à temps, et je n'ai rien fait qui puisse donner lieu au moindre reproche d'avoir été de fait trop ardent. Je vous avouerai cependant, monsieur le comte, que je ne suis pas trop à mon aise, dans ce moment-ci surtout. Les affaires de mon ministère ne prospérant guère, ne me font guère augurer rien de bon des miennes propres. J'ai appris de chez-vous une nouvelle qui ne m'a pas fait grand plaisir. On dit qu'Alopeus a été fait conseiller de chancellerie. Vous savez que le dernier avancement qu'il a obtenu, lui a été accordé le même jour qu'à moi. Ce qu'on m'avait objecté pour me refuser celui que j'avais postulé en dernier lieu pouvait également lui être objecté, et à plus forte raison; car au moins je ne suis, ni n'ai jamais été soupçonné de la moindre indignité. Je vous supplie, monsieur le comte, que ceci reste entre nous: je ne sais rien de plus humiliant que de se plaindre, et peut-être n'ai-je pas même raison. Je me tranquillise surtout par la confiance absolue que je mets dans vos bontés. Je sais que, quand il se présentera une occasion de me faire du bien, vous ne la laisserez pas échapper.

P. S. Vous me permettrez, monsieur le comte, de vous présenter les deux brochures ci-jointes, qui sont les uniques nouveautés qui aient paru dans ce genre. Je ne saurais vous en rien dire, n'ayant pas eu le temps de les parcourir. Il y en a une dont on m'a dit du bien.

2.

La Haye, le 6 (17) Juillet 1782.

J'ai le bonheur de posséder, monsieur le comte, deux de vos lettres, l'une en date du 28 May par la voie du comte Roumiantzoff, l'autre du 12 Juin par la poste, qui me sont toutes deux parvenues le même jour. Vous seriez bien injuste de me supposer tout de bon le dessein de calculer mes lettres sur les vôtres et d'exiger une stricte réciprocité. Je n'en ai été si sobre que dans la crainte de vous importuner, n'ayant eu rien à vous marquer qui puisse les rendre intéressantes. Plus j'ai de confiance dans vos bontés, moins je me permettrai d'en abuser. Je suis à cet égard d'une timidité tout-à-fait enfantine. Vous ne m'en croirez pas; mais je me flatte, lorsque Laferrière sera revenu auprès de vous, qu'il vous convertira sur mon sujet. Il vient de me voir dans une grande occasion, où l'assurance était bien nécessaire. Il m'a avoué ingénûment que je n'étais un effronté que dans mes airs et mes manières, mais qu'au fond de l'âme je n'étais qu'un pleutre. Le terme est dur, il a cependant fallu le passer. Ah, monsieur le comte, quelle triste équipée! Il ne manque pour la rendre complètement ridicule que de m'attirer une mercuriale de chez-vous. Ce sera le coup de grâce, auquel toute ma philosophie ne saurait résister. Il faut m'armer de courage, et attendre de pied ferme l'orage que je redoute. Ce serait, par exemple, le cas de citer les vers de l'Olympie de Voltaire. Je sens que je n'ai que cela à répliquer à tout ce qu'on aura à me dire sur ma sottise. Jamais rien ne pouvait m'arriver plus à propos que tout ce que vous avez eu la bonté de me marquer des dispositions où l'on est à mon égard, et de l'intérêt particulier que vous voulez bien y prendre. Qu'elles se réalisent ou non, je sau-

rai toujours reconnaître l'influence et la part que vous y avez eue, monsieur le comte, et, dès ce moment, vous pouvez ajouter ce titre à tant d'autres que vous avez à ma reconnaissance. Je me suis acquitté de toutes vos commissions pour vos connaissances dans ce pays-ci; elles ont été accueillies avec cet intérêt et cette sensibilité que vous ne cessez de leur inspirer. Cette circonstance a achevé de tourner la tête à la grande comtesse, qui s'est vu comblée de politesses et de bontés de la part des nos illustres hôtes. Ce sera une histoire surtout pour moi chétif, qui ai éprouvé un sort tout contraire, à dissiper toutes ces fumées d'orgueil qui se sont élevées dans sa tête. Thulemeyer, Croningue etc. vous rendent mille grâces de votre souvenir. Tout le monde s'accorde à dire que notre société devient de jour en jour plus triste. Il est vrai que j'ai travaillé à l'animer en introduisant le jeu. Les correspondants de Strachoff en Crimée et au Kouban l'ont très-bien informé, mais ils auraient pu ajouter que j'ai échoué dans cette tentative tout aussi bien que dans celle de la paix.

A propos du Kouban, monsieur le comte: on prétend qu'il y a un soulèvement général dans ce pays contre le khan, et qu'on y fait marcher force de troupes. C'est m-r Thulemeyer qui est l'auteur de cette nouvelle. J'ai de la peine à croire que ce soit autre chose que ce qui a été de mon temps; c'est-à-dire, qu'on y continue à n'être pas trop soumis au khan régnant et qu'on a chassé son calmakan. J'espère que cela ne mettra pas l'Europe en feu. Nos notions sur la pacification générale ne sont nullement satisfaisantes; mais, malgré cela, je suis porté à penser comme vous, monsieur le comte, que c'est la dernière campagne dont nous entendons parler. Je remercie monsieur votre frère de son souvenir et le supplie de recevoir mes félicitations sur la naissance de son fils.

3.

La Haye, le 16 (27) Août 1782.

Vous me traitez avec tant de bonté, monsieur le comte, que je dois sentir que la discrétion que j'ai mise jusqu'à présent dans ma correspondance avec vous, ne saurait être que déplacée. Ne croyez pas pourtant, je vous supplie, que ce soit par représailles que je me suis refusé à l'honneur de vous écrire par notre avant-dernier courrier. Cette expédition s'est faite un peu brusquement. Inquiet sur l'issue du voyage que je méditais alors, et, d'un autre côté, ayant tout plein de sujets de mécontentement, tant sur le fond de l'affaire dont j'y rendais compte, que sur la manière de procéder de nos messieurs, qu'avant tout il a fallu éclaircir, je n'ai eu que quelques heures pour m'acquitter de la tâche que j'avais à remplir. Voilà, m-r le comte, l'unique motif du silence que j'ai gardé dans cette occasion. Si c'est un tort, je tâcherai de le réparer, surtout de la manière dont vous le désirez, et qui est parfaitement de mon goût. La réciprocité que j'exigerai de vous, consistera uniquement dans la continuation de votre indulgence. Grâce aux soins que vous avez pris de me rassurer, j'y compte complètement. Aussi rien ne m'empêchera désormais de me livrer à la satisfaction, aussi douce que flatteuse, de vous renouveler à chaque instant les témoignages de mon parfait dévouement.

Si mon amour-propre est flatté du suffrage dont on honore ma conduite, mon coeur l'est bien davantage de l'intérêt que vous daignez y prendre. Il n'a pas tenu à moi qu'il ne fût pleinement justifié par le succès des affaires qui m'étaient confiées. Les circonstances y étaient absolument contraires. Je suis venu ici trop tard, au moins de six mois. Je ne désespère pas cependant que le temps n'y remédie.

J'ai tous les égards possibles pour m-r l'am. de F., qui les invite par son personnel. Quant à la préséance, je la regarde comme une question digne des siècles de barbarie passée, et qu'il serait absurde de relever. Je suis charmé de l'avancement de m-r Колоривовъ. Lorsque je clabaudais contre le retard qu'il avait éprouvé, j'étais vraiment charmé de pouvoir me donner cette occupation, et je me la rappelle avec plaisir comme une chose qui me transporte dans les temps agréables où j'avais le bonheur, m-r le comte, de vous voir.

Aux détails que vous avez déjà, m-r le comte, sur le voyage de m-r le comte du Nord dans ce pays-ci, je n'ai peut-être de nouveau à ajouter que celui-ci, et auquel je me tiendrai uniquement. C'est qu'étant à l'université de Leyde, où les professeurs sont venus le recevoir, il leur a dit qu'il leur avait l'obligation d'avoir rendu plusieurs de ses compatriotes, capables d'être utiles à leur patrie. La présence du pr. Kourakine, qui accompagnait m-r le comte du Nord, donnait à ce compliment une force de vérité qu'on ne pouvait s'empêcher de sentir, et qui assurément vous entraînera vous-même. Pour moi, j'en ai été pénétré d'un sentiment de reconnaissance envers ces messieurs, qui m'attendrit encore toutes les fois que j'y réfléchis mûrement.

Je me suis informé aux libraires de ce pays-ci au sujet de l'édition des oeuvres de Voltaire par Beaumarchais. On y travaille avec beaucoup de diligence et on se flatte toujours qu'elle paraîtra sur la fin de l'année. J'ai découvert ici un Mercure Politique, partie broché, partie relié. Le prix qu'on m'en demande est de 125 fl., je le trouve un peu exorbitant; c'est pourquoi je veux attendre, et je vous prie d'être persuadé que je ne laisserai pas échapper l'occasion d'exécuter vos ordres à cet égard. Je vous demande seulement un peu de patience, et je me flatte également de ve-

nir à bout de la Clef du cabinet des princes, ouvrage dont il n'existe pas de traces chez nos libraires de la Haye.

M-me de Golowkine a été fort sensible à votre souvenir. Elle attend avec impatience votre lettre. J'en possède une nouvelle de votre part du 25 du mois passé, à laquelle j'aurai l'honneur de répondre par l'ordinaire prochain; aujourd'hui le temps me presse. Nous avons ici la comtesse de Solytkoff, née princesse Gagarine, avec ses deux filles. Elle nous quitte aujourd'hui, et je lui donne à dîner à la campagne.

~~~~~

4.

N'ayant pas eu le temps, m-r le comte, de vous remercier par le courrier passé de votre lettre de 26 du mois passé, je m'acquitte aujourd'hui de ce devoir avec tout l'empressement dû à vos bontés. Je n'ai fait aucun usage de tout ce que vous me faites l'honneur de me dire relativement à mon collègue, et cela précisément par la raison pour laquelle vous me l'avez défendu. J'aurais voulu être d'une façon ou d'autre à la fin de ce roman. J'ai été dupe de ma sensibilité et j'en suis on ne peut pas plus mal récompensé. Il paraît cependant qu'il donne quelques signes d'amendement et qu'il se familiarise avec l'idée d'aller à Turin. C'est à tout prendre, et de l'aveu même de sa femme, le parti le plus sage qu'il ait à prendre. Je vous supplie de vous tranquilliser sur le chapitre de ses dettes; elles sont bien éloignées d'être aussi exorbitantes qu'il les accuse et que je l'ai cru moi même dans le premier moment. Au nom de Dieu, m-r le comte, tâchez que tout cela se décide au plus tôt; je ne cesse de me regarder que comme un oiseau sur la branche et je ne prends aucun arrangement. Personne

n'en a pourtant besoin plus que moi avec le peu qu'on m'a donné pour ma mise. Ne prenez pas ceci pour une plainte; je suis content de tout, parce que je me vois établi solidement dans mon poste.

Ce que vous m'apprenez, m-r le comte, du prince Orloff m'a fait une impression, qui après m'avoir affigé, m'a conduit à des réflexions philosophique toutes des plus faites à désabuser des grandeurs de ce monde. Mon Dieu, ce que c'est que de nous! C'est une exclamation que m-r de Laval, celui que vous avez vu à Moscou en 1775, a faite en voyant tuer un cochon. Ce même m-r de Laval se plaignait à m-r de Choiseul qu'il avait reçu une lettre anonyme, fort insolente, signée par tous les officiers de son régiment. Il est allé en Amérique apparemment pour apprendre à appliquer mieux les choses et les termes. Cette petite digression n'est pas des mieux appliquées non plus; mais vous me pardonnerez la faiblesse que j'ai eue de me hâter de mettre en oeuvre ce que je ne fais que d'apprendre.

Je vous suis très-obligé, m-r le comte, d'avoir songé à moi en buvant du vin d'Alicante blanc. Je ne vous conseille pas de vous y accoutumer trop; c'est un vin aussi précieux qu'il est rare et qui, comme vous le savez bien, vient par une voie qui n'est pas sans difficulté. Vous seriez bien surpris si je vous disais un jour qu'il est parti de Séville un armement de quelques trentaines de vaisseaux de ligne pour la conquête de la Jamaïque. De la manière dont les Espagnoles s'y prennent, ils m'ont tout l'air de ne pas faire autrement cette conquête-là. Вообще я съ крайнимъ сожалѣніемъ примѣчаю, что за этими Бурбонскими обѣдами одинъ только вице-канцлеръ не теряетъ головы и, не гоняясь за бѣлымъ Аликантскимъ виномъ, держится Аглицкаго пива, въ чемъ помози ему Господь!

Je me suis acquitté de vos compliments pour la grande comtesse, et voici une lettre qu'elle m'a chargé de vous faire parvenir. Je crains, m-r le comte, qu'elle ne vous y dise du mal de moi; car depuis quelque temps elle ne me voit pas de trop bon oeil. Mais je me flatte que ni elle, ni personne au monde ne réussira à me nuire auprès de vous et que vous ne cesserez de rendre justice à l'attachement respectueux et inviolable avec lequel je suis etc.

La Haye, le 19 (30) IX-bre 1782.

---

5.

La Haye, le 5 Novembre 1782.

Recevez, m-r le comte, mes très-humbles remerciemens pour la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire en date du 4 Octobre. Quant à l'avancement, grâce à vous et à mes autres bienfaiteurs, dans l'état où vous m'avez mis, je ne puis le regarder que comme un luxe superflu, sur lequel un homme sensé sait se faire une raison. Il ne me sera précieux que parce qu'il portera un nouveau gage de vos bontés pour moi. J'ai remis l'incluse au prince Galitzine et je fais partir l'autre pour m-r Baxter aujourd'hui. Vous savez déjà, m-r le comte, la belle manoeuvre de l'amiral Howe. Nous en attendons avec impatience les suites qu'elle semble devoir présager. La dernière poste de France garde là-dessus un silence absolu. Peut-être, celle qui arrive ce soir nous donnera-t-elle quelques notions à cet égard.

Vous aurez connu, m-r le comte, François Bigot. Il y a huit à dix jours, qu'en se promenant à cheval, il a fait une chute, qui l'a conduit au tombeau deux jours après. Il a été universellement regretté. Le jeune comte de Weldern, qui



vient de périr avec son vaisseau et tout son équipage, ne l'est pas moins. Ce dernier est une perte pour l'état, car il annonçait de très-grands talents dans la carrière où il était.

La grande comtesse est indignée de ce que ce n'est pas son mari qui remplace le pr. Galitzine. C'est un jeune candidat qui est depuis longtemps sur la liste des aspirants aux postes de ministres, et elle est lasse de le voir languir. En conséquence, elle ne s'est pas contentée de se lâcher contre moi, mais elle m'a donné l'exclusion d'un souper qu'il y a demain chez elle. Je me mettrai en quatre pour me faire pardonner la préférence que j'ai eu sur m-r son mari, et je ne désespère pas de l'attendrir. Elle rend la vie bien dure à ce pauvre mari.

Si vous n'aviez pas contremandé l'acquisition du *Mercur* Historique etc., j'en aurais eu une bien belle occasion à présent. On l'a mis en vente à raison de 125 f. Si vous vous ravisez, m-r le comte, je vous supplie de ne pas différer à me donner vos ordres.

---

6.

La Haye, ce 22 Novembre 1782.

Jamais aucune de vos lettres, m-r le comte, ne m'a fait autant de plaisir que celle du 16 Octobre que je viens de recevoir. Ce n'est pas parce qu'elle renferme des marques de votre bonté pour moi, qui pour être toujours précieuses ne me font pourtant éprouver qu'une sensation à laquelle vous m'avez accoutumé depuis longtemps. Vous m'en avez fait goûter une nouvelle, en m'apprenant toutes les récompenses qu'il a plu à l'Impératrice de vous accorder. Elles doivent vous flatter d'autant plus qu'il n'y en eut jamais de plus méritées, et je vous supplie de regarder la part que j'y prends comme un accomplissement d'une partie des vœux

que mon zèle et mon attachement me dictent pour votre gloire et votre prospérité. Si vous voulez être juste et croire à la vérité et à la durée de ces sentimens, vous ne me ferez jamais de question comme celle qui termine votre lettre, et surtout dans un moment où vous avez acquis de nouveaux droits sur moi.

J'ai remis sans délai, m-r le comte, celle que vous avez adressée à la grande comtesse. Elle l'a reçue avec une satisfaction indicible; elle n'a pourtant pu s'empêcher de dire, qu'elle la regardait comme une réponse à une lettre qu'elle vous écrivit en 1770 ou 1773. Cette commission m'a valu de sa part quelques regards de douceur et de bonté, qui étaient tout-à-fait supprimés depuis quelque temps dans notre commerce, et s'il ne survient quelques incidens qu'on ne peut jamais calculer avec elle, je me flatte de m'établir solidement dans son esprit.

Me soupçonner de nourrir quelque mécontentement ou d'élever des prétentions à la charge de mes bienfaiteurs, comme vous, m-r le comte, m-r Besborodko et m-r Bacounine, c'est me soupçonner d'une ingratitude dont je suis incapable. Votre silence m'affligerait, mais ne me ferait rien perdre de ma confiance. Je compte sur votre intérêt, comme sur celui que vous prenez à la conservation de votre propre ouvrage. Aussi, si j'ai pris la liberté de vous témoigner quelque inquiétude d'avoir été cinq postes sans recevoir aucune nouvelle, j'espère que vous n'avez pas pris le change sur le motif qui m'a guidé. Je commence à en avoir maintenant sur le retard de mes nouvelles lettres de créance et de toute mon expédition, d'autant plus que je ne sais à quoi l'attribuer, à moins que ce ne fût à des arrangemens à prendre avec la cour de Turin.

Je vous fais mon compliment, monsieur le comte, sur la confection de votre traité avec le Danemark et celle de

votre tarif: ce sont deux bonnes oeuvres dont je me réjouis d'autant plus qu'elles ne sont point restées sans récompense. Si ce pays-ci était plus tranquille et mieux ordonné qu'il ne l'est dans ce moment-ci, il ferait très-bien de songer à prendre aussi des arrangemens de commerce avec nous. Certainement, son intérêt l'y convie beaucoup plus que le nôtre. Mais actuellement, il n'en est point qui soit écouté que celui de bouleverser le stathouderat et de satisfaire à quelques petites visées personnelles.

Je ne laisserai certainement pas passer aucune brochure sur les affaires du temps, tant soit peu digne de votre attention, sans vous la faire parvenir. Il en paraît une ici périodiquement sous le titre de „Correspondance politique, civile et littéraire pour servir à l'histoire du siècle“, qui me paraît maniée par une bonne plume. Si vous désiriez l'avoir, monsieur le comte, j'aurais soin de vous l'envoyer régulièrement.

Je reçois dans ce moment une lettre de recommandation de votre part pour le propriétaire du vaisseau le St. Nicolas. Vous pouvez être assuré, m-r le comte, que j'y ferai honneur dans toute l'étendue du terme toute fois, et quand l'occasion s'en présentera. Je ne répondrai à votre post-scriptum qu'en vous remerciant des nouvelles que vous voulez bien m'y donner sur nos affaires en Crimée. Quant au reste, j'ai eu bien ce à quoi je m'étais attendu, c'est-à-dire, à être persifflé. J'aurais pourtant dû être plus ménagé, puisque mon opinion est étayée de l'autorité du grand homme qui me chargeait de fermer la porte ou de faire venir quelqu'un. Malgré tout le risque que je courrais d'être bafoué encore plus impitoyablement et d'être taxé de partialité, je me serais volontiers étendu sur cette matière, si j'avais une voie plus sûre que la poste. Mais vous n'y perdrez rien à la première occasion qui me paraîtra telle. J'ai là-dessus

des idées qui me paraissent lumineuses. Il ne m'en vient pas de meilleure dans ce moment-ci que de finir.

---

## 7.

Je n'ai point entrepris de pacifier la Hollande. Vous savez même, m-r le comte, que je n'ai pas un instant bien auguré de cet ouvrage; mais j'avoue que j'ai de la peine à digérer l'impunité avec laquelle elle s'est jouée de la médiation de l'Impératrice. Je vous observerai aussi que quand l'influence anglaise était la prépondérante dans ce pays, toutes les autres nations y étaient considérées, ménagées et rencontraient toutes sortes de condescendances raisonnables. A peine la française l'a-t-elle remplacée, qu'elle manifesta le caractère exclusif et jaloux avec lequel elle se déploie partout. A présent toutes les nations sont vilependées, rebutées et heurtées dans ses demandes les plus justes. Nous-mêmes nous avons de la peine à réussir dans l'emprunt que nous avons ouvert ici, quelqu'avantageux qu'il fût pour les gens du pays. Et comment nous fait-on échouer dans cette négociation? Par toutes sortes de calomnies, de décries et d'imputations d'autant plus adroites, qu'elles sont absurdes et par là même propres à faire impression sur l'esprit de vertige qui règne maintenant. C'est pour mortifier l'orgueil impertinent des Français et arracher à leur sinistre influence ce pays égaré par ses sots régents, que j'aurais voulu que notre cour intervint dans les querelles existantes, et, sans entrer pour cela en guerre, mit ici le holà. Je puis me tromper, mal juger; mais je crois qu'il suffirait de témoigner un peu énergiquement à la France que l'Impératrice croit sa gloire compromise par le procédé de la République, pour que cette

couronne s'empressât de conseiller à cette dernière de faire au plus tôt sa paix, d'autant plus que la participation à la guerre ne sert à rien autre chose que pour donner le temps au crédit français de s'y avérer de plus en plus; c'est en un mot pour le moment présent un objet de vanité pour la France et pour l'avenir une source pour les emprunts qu'elle pourrait faire. Pour son crédit présent, elle ne le doit qu'à la passion de la magistrature contre le prince d'Orange, passion qu'elle caresse et encourage; mais il pourra s'étendre jusqu'à la nation, si celle-ci est redevable de la paix à la France. C'est l'avantage que je souhaiterais surtout de lui voir enlever en cas que la négociation présente devint infructueuse. Dans le cas contraire, c'est à dire que la France se roidisse, la jonction de la Russie avec le Danemark, qui ne balancera pas à se déterminer, à l'Angleterre contre la Hollande seule, sera plus que suffisante pour la réduire et lui imposer silence. Je ne doute point que les Anglais n'y contribuent de bon coeur de leur argent, et ce ne sera qu'une occasion pour nous d'exercer notre marine, qui ne laisse pas d'en avoir besoin, et qui sait si de là, de médiateurs que nous étions, nous ne pourrions pas devenir les arbitres de la paix. Je n'ai pas besoin de vous développer davantage mes idées, m-r le comte, parce que vous en verrez toute la suite et que..... vous vous mettez à rire. Tout ce qu'il vous plaira, mais moi je persiste à vous dire que je serais très-flatté d'être dans le cas de dire à ces gens-ci: faites la paix, ou vous aurez sur les oreilles; qu'après l'avoir dit je resterais tranquillement dans l'hôtel sur le Vorhout que vous avez habité et que je vais occuper sans scrupule grâce aux deux derniers occupants qui en ont commencé et achevé la profanation.

Je vous rends mille grâces, m-r le comte, pour le tarif que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Tout ce que je puis

vous en dire, c'est que vous avez bien et dûment gagné tous les cadeaux qu'il vous a valus. J'envoie aujourd'hui le tarif de ce pays-ci avec des éclaircissemens sur le commerce qu'on m'a demandés. Je vous supplie de protéger ces derniers. Je sens que je n'y ai fait que battre la campagne; aussi ai-je été pris par mon plus grand faible. Mais je tâcherai de réparer tout ce qu'il y a de défectueux dans mon travail. Je vais étudier, lire et consulter à force.

On dit que pour les ministres comme pour les maîtresses il est deux meilleurs momens: ce sont celui où on les prend et celui où on les quitte. Le premier est passé pour moi, j'attendrai le second, sûr que vous n'aurez rien négligé de ce que vos bontés ont pu vous suggérer en ma faveur. Je suis assez indifférent sur l'avancement et si l'on me donnait à choisir, je préférerais volontiers la petite croix de St. Vladimir.

En fait d'ouvrages nouveaux, je n'ai rien à vous envoyer, m-r le comte, qu'un ouvrage sur les lettres de cachet et les prisons d'état, qui vient de paraître et dont on dit beaucoup de bien.

Le 14 (25) Décembre 1782.

La Haye, le 2 Janvier 1788.

Je vous félicite, m-r le comte, sur le retour de m-r de Lafermière. Je l'aime beaucoup; mais c'est pourtant un monstre. Il ne m'a jamais ménagé. Je l'entends d'ici qui m'accomode de toutes les pièces. Je vous supplie en grâces d'être d'autant plus en garde contre ce qu'il vous dira sur mon sujet, qu'il le tourne Dieu sçait comment, mais de façon que moi-même je ne saurais m'en fâcher.

Si vous n'êtes pas fécond en nouveautés, monsieur le comte, nous ne le sommes guère non plus. Tout se réduit à de plats libelles que les deux partis se décochent: beaucoup de mouvement et peu d'action. La veille du jour de l'an, on a doublé toutes les gardes et les patrouilles. On a prétendu que les régents ont été menacés dans plusieurs billets anonymes qui leur sont parvenus. Tout s'est passé cependant le plus paisiblement du monde. En fait de livres ou plutôt de brochures, a paru le second volume des Lettres de cachet et des prisons d'état, qui contient l'histoire de tout ce qui est arrivé à l'auteur dans la prison de Vincennes, où il a été détenu. L'auteur de cet ouvrage est le fils du fameux marquis de Mirabeau, qui, sur une lettre de cachet, l'a fait enlever ici en Hollande par connivence du gouvernement. Une autre brochure, sous le titre d'Espion dévalisé, contient quelques anecdotes du règne de Louis XV et de ce règne-ci. Parmi celles du premier se trouve l'histoire d'installation dans le ministère de m-r Silhouette, qui, s'étant embarrassé dans le premier entretien qu'il eut avec le roi, en fut si affligé qu'il en tomba malade. M-r le duc de Ch... vint le voir, et, pour le tranquilliser, lui rapporta qu'au lever le roi, ayant demandé à Gradenigo, amb. de

Venise „combien sont-ils à Venise du conseil des Dix“, celui-ci répondit hardiment: „Sire, quarante,—réponse que, si je ne connaissais pas Gradenigo, j'aurais prise pour maligne. Dans l'autre il y a un entretien entre m-r de Maurepas et m-r D'...; le premier y conclut qu'au fond la différence d'un homme à un autre homme n'est pas si grande, et qu'au bout de l'an cela revient parfaitement au même: assertion qui, si elle était vraie, serait extrêmement décourageante. По видимому, и генеральная медиация уйдетъ у насъ, какъ и частная. Ваше сіятельство вспомните конечно, что вы изволили ко мнѣ писать, что Англичане отдѣляются съ нашимъ дворомъ на однихъ пустыхъ комплиментахъ. Сколько я могъ сіе повѣрить, то вышло, что они дѣлали намъ довольно значущія откровенія и требовали совѣтовъ на рѣшительные случаи; однакожъ, съ нашей стороны ниже слова въ отвѣтъ не сказано, хотя все сіе происходило еще въ министерство Фоксово. Мнѣ кажется, что наша система также болѣе обращена на внутренность земли, нежели на внѣшность.

---

9.

La Haye, le 7 (18) Mars 1788.

En qualité d'ami des hommes, je reçois, m-r le comte, les complimens que vous voulez bien me faire sur la paix. Messieurs les Hollandais n'en sont pas encore là, mais j'espère qu'ils y viendront bien. En tout cas, s'ils ne font pas la paix, elle se fera pour eux. Leurs dissensions intérieures vont leur train; mais heureusement elles se bornent à une guerre de plume. Dieu veuille pour leur bien qu'elles ne sortent jamais de là. Quoiqu'il en arrive, ce n'est, comme vous le dites fort bien, ni l'affaire de notre cour, ni celle de son ministre en Hollande.

Архивъ Князя Воронцова. XIV. 15.



Покажѣтъ я надѣялся предупредѣть въ частномъ мирѣ, я желаю возстановленія власти Штатгальтера, какъ шефа той партіи, посредствомъ которой единственно надѣяться можно было успѣха въ семъ дѣлѣ. Но и тутъ я не думаю, чтобъ я вышелъ изъ границъ скромности и осмотрительности. Какъ же скоро миновалась сія надежда, то съ той минуты я вель себя совершенно безпристрастно. Если ваше сіятельство сдѣлали противное заключеніе изъ моихъ ли собственныхъ или изъ постороннихъ донесеній; то надѣюсь, что, по испытанной вашей ко мнѣ милости, защитить и предостеречь меня не оставите. Но пуще всего прошу васъ, милостивой государь мой, объяснить мнѣ новыя виды, которые вы имѣете о дальнѣйшемъ моемъ употребленіи. О семъ я васъ прошу не изъ одного любопытства, но для сбереженія моихъ интересовъ въ заведеніи моемъ здѣсь. Я еще не перешелъ въ новой свой домъ и слѣдов., по вашему наставленію, могу въ ономъ себя учредить. Вамъ совершенно извѣстно, что я самъ собою не богатъ, а отъ двора трактованъ не весьма чиво.

Il n'a rien paru de nouveau dans le genre que vous aimez. Me permettez-vous de donner un nom à ce genre? C'est, si je ne me trompe, celui des méchancetés. Je l'aimais assez autrefois, et quoiqu'il n'ait pas laissé de m'attirer quelque chagrins, je suis fâché d'en avoir perdu le goût et je m'y remettrai, ne fût-ce que pour être plus en état de vous servir.

Oserai-je à mon tour vous demander en grâce de m'envoyer une petite provision de rhubarbe? Je suis au bout de celle que vous avez eu la bonté de me donner à mon départ, et l'on m'en demande de tous côtés.



(Paris, 1788).

Je dois paraître bien coupable à vos yeux, m-r le comte: c'est la première lettre que j'ai l'honneur de vous écrire de Paris. Rien ne prouve cependant tant d'importance que j'attache à la correspondance que vous voulez bien me permettre avec vous: je n'aurais pu écrire que par la poste et à la hâte; j'aurais risqué à la fois et de me compromettre, et de ne pas dire les choses comme elles sont, faute de les avoir bien vues. Voilà ce qui m'a fait différer jusqu'à l'occasion qui se présente aujourd'hui et que je croyais d'abord beaucoup plus prochaine; mais différentes circonstances que vous connaîtrez par nos dépêches l'ont fait traîner. Avant tout permettez moi de vous remercier de deux de vos lettres que j'ai eu l'honneur de recevoir pendant mon séjour ici. Dans la première vous m'annoncez les nouvelles tentatives que vous allez faire pour mon avancement. La seconde m'en apprend le succès. Ma sensibilité est proportionnée à l'étendue de vos bienfaits et par conséquent passe toute expression. J'attendrai en silence le moment de vous prouver ma reconnaissance par des effets.

Peintre mal habile et encore plus lent, je n'entreprendrai pas de vous faire le tableau de Paris. Je me bornerai à l'histoire du séjour que j'y fais et je commencerai par vous rendre compte de la manière dont je me suis acquitté de vos ordres. Les premiers regardaient m-r Favier. Je n'ai pas tardé à le déterrer et à lui porter moi-même votre lettre. Je l'ai trouvé malade, rongé de goutte et obligé de garder la chambre, état qui malheureusement pour moi dure jusqu'à présent. Il a été très-sensible à votre souvenir et vous le témoigne par l'incluse, beaucoup mieux sans doute que

je ne saurais le faire. Ses maux prennent un peu sur sa gaieté. Il s'est informé de Strakhoff, et quand je lui eus appris qu'il était marié, il s'est écrié: oh, le malheureux, il a fait une fin de fiacre! J'ai réclamé l'assistance de Favier pour vous faire parvenir toutes les méchancetés littéraires qui se débitent ici. Mais il ne m'a pas été d'un grand secours, à cause de son état et à cause de la platitude, a-t-il dit, de ces sortes de productions, qui ne méritent pas la peine de passer à votre connaissance. J'en ai recueilli cependant quelques unes que je vous présente ci-jointes. La plus piquante de toutes est une requête de Jeannot, acteur aux Variétés Amusantes, à m-r de Miroménil, garde des sceaux. Quant aux autres ministres, je ne sais si c'est à leur platitude ou à celle des auteurs qu'il faut s'en prendre s'il ne paraît rien de saillant sur leur sujet. Les productions de théâtre ne font guère plus d'honneur. Pour le prouver, je n'aurais eu qu'à vous envoyer un nouvel opéra donné avant-hier pour la première fois et intitulé *Péronne Sauvée*. Le poème en est si mauvais et la musique si ordinaire que jamais cet opéra n'aurait eu une seconde représentation, si la première n'avait pas coûté des frais immenses en décorations. La scène française est en proie à m-r de la Harpe, qui y a remis une „*Jeanne de Naples*“, donnée au commencement de l'hiver avec peu de succès et reprise à présent après quelques changemens qui ne lui ont guère été favorables. Vous en jugerez vous-même, car je vous envoie la pièce. Il y fait paraître un „*Roi d'Hongrie*“ vêtu à la houzarde, et sa suite à peu-près comme nos heiduques de la cour. Je me suis cru dans quelque anti-chambre chez nous. Les bons acteurs sont ou morts, ou retirés, ou vieilliss. Les jeunes sont insoutenables. Aussi le spectacle, les trois quarts du temps, est-il presque désert. La comédie italienne est celle qui se soutient le mieux, grâce à la dépravation du goût

national. Je n'en ferai pas le détail, car ce genre ne comporte aucune sorte d'intérêt.

Je me suis présenté chez quelques savants, entre autres chez m-r d'Alembert. J'y ai rencontré une demi-douzaine d'encyclopédistes. On parla de la mort de m-r de Panine, et ces messieurs firent entendre qu'elle n'a pas été tout-à-fait naturelle. Je ne sais pas même si m-r de la Harpe, qui y était aussi, n'en a pas conçu un plan de tragédie. Vous jugez bien, monsieur le comte, que la société des gens qui conçoivent des soupçons aussi odieux n'est pas celle que j'aimerais à fréquenter. Je les verrai cependant tour à tour de rôle comme des animaux rares. La société des gens du monde mérite d'être étudiée. Je ne prononcerai pas là-dessus d'après trois ou quatre maisons où je vais et où je trouve toujours cohue. On y fait ce qu'on fait ailleurs. On y joue et l'on parle fort peu. Tout est en airs et en étiquettes. Les filles singent les femmes de qualité à merveille. Pour leur être présenté, c'est à dire à celles du grand ton, il faut faire des démarches; il faut avoir un ami qui vous annonce et demande la permission de vous présenter. La cour offre de bien plus grandes facilités. Tout étranger bien mis et ayant le plus pauvre répondant, est admis jusque dans la société de la reine. Ce serait une princesse charmante, si elle ne l'était pas d'une manière un peu trop banale. Mais je m'écarte un peu de mon sujet: j'ai voulu, monsieur le comte, vous entretenir de mon histoire et je m'amuse à celle des autres. Je reviens donc à moi.

Vous savez que mes audiences ont été retardées par l'indisposition du prince Bariatinsky. Je les ai eues quinze jours après mon arrivée. Elles se sont passées avec beaucoup de timidité, qui m'a donné au moins quinze ans de moins. Le roy, qui l'a remarqué, a jeté un regard à m-r de Vergennes qui semblait lui dire: „Mais voyez donc, il

a peur, à qui en a-t-il? Je ne devrais pas du tout en inspirer". Ce regard que j'ai saisi et dont j'ai senti la justesse, a ajouté à ma confusion. Je m'en suis tiré tant bien que mal; mais j'ai cependant dit tout ce que j'avais projeté de dire, sans me brouiller. Voici la réponse du roy: „Assurez l'Impératrice.... que je suis bien aise“.... et puis des révérences en arrière. Je vis que je n'avais pas d'autre parti à prendre que de tirer les miennes, et à présent c'est une question: qui de nous deux a été le plus embarrassé? Cela alla un peu mieux chez la reine, et elle répondit avec un peu plus de suite.

M-r de Vergennes à été fort poli à mon égard, mais voilà tout. Vous verrez par mes lettres à m-r de Bezborodko que nos affaires ne vont pas comme il serait à souhaiter. L'ambassadeur de Vienne est outré de cette manière de traiter. Il n'aurait pas voulu du tout qu'on eût accepté la médiation. C'est à son avis une politesse de formalité dont deux grandes cours auraient fort bien pu se passer. Il trouve aussi qu'il est de leur dignité de ne pas montrer un trop grand empressement et de nous borner à les voir venir. Ce plan nous a paru fort sage, et nous l'avons adopté sauf les nouveaux ordres. Je m'en rapporte à ce que je marque dans mes lettres ostensibles à m-r de Bezborodko, où j'ai épuisé cette matière aussi bien que toutes celles qui ont trait aux affaires. Vous y verrez encore que dans notre position actuelle, si nous avons besoin de grands ménagemens envers la France, nous n'en avons pas un moindre de l'observer de très-près et surtout de montrer une grande fermeté. Si nous en venons à une rupture avec la Porte, il n'y a pas de doute que ces messieurs n'y interviennent avec leurs intrigues. Il est, si j'ose dire mon avis, de notre intérêt le plus essentiel de les éconduire aussi poliment qu'ils l'ont fait avec nous. Il est certain que dans leur état actuel ils ne peuvent

rien effectuer que des menées sourdes, des conseils aux Turcs et quelques officiers qu'ils leur décocheront. Tout cela n'est pas fait pour nous embarrasser, autant que notre bonne contenance pourra leur en imposer. La France dans ce moment-ci est sans armées de terre et surtout sans argent, et avant d'entrer en danse, elle a besoin au moins de deux ou trois ans, et alors nous aurons tout fini, ou cela n'est pas à commencer.

Il m'a paru qu'on avait quelque'idée chez nous qu'il faut un autre ministre ici que le prince Bariatinsky. Oserai-je encore dire mon avis là-dessus? Il est certain que m-r de Bariatinsky n'est pas un aigle, mais il a de la routine, de l'application, de l'usage, une figure faite pour un pays où l'extérieur décide plus que le fonds. Le ministère d'ici, il est vrai, connaît sa portée et n'ignore pas que chez nous-mêmes on sait l'apprécier. Mais le révoquer dans ce moment pour le remplacer par quelqu'un qui a de la réputation dans les affaires, comme m-r de Simolin par exemple, ce serait faire penser à ce ministère que les circonstances exigent un homme adroit pour le ménager, et ce serait lui donner une sorte d'avantage, dont il ne manquerait pas d'abuser, et le meilleur moyen de le contenir est de lui montrer une grande indifférence à son égard ou du moins une parfaite sécurité. Il serait réduit ou à ronger son frein, ou à faire des bonds, qui n'aboutiraient qu'à lui faire perdre l'équilibre, si nous gardons notre sang-froid.

Je vous demande pardon, monsieur le comte, de tout mon bavardage. Il y a si longtemps que je me suis sevré du plaisir de vous entretenir que je suis excusable de m'y livrer un peu sans mesure. Je me flatte que vous êtes déjà de retour à Pétersbourg. J'en attends de vos nouvelles avec l'impatience la plus vive. Daignez me donner quelques lumières sur la durée de mon séjour ici. Quelqu'agréable qu'il

soit, il ne me distrait pas un instant de l'idée que je me forme du plaisir de vous revoir le plus tôt et de vous renouveler toutes les assurances de l'attachement inviolable et respectueux avec le quel je suis etc.

---

9.

Paris, le 10 VII-bre 1783.

J'espère, m-r le comte, que ma précédente lettre aura déjà fléchi votre juste indignation contre le procédé atroce que j'ai eu à votre égard à l'expédition de notre dernier courrier. J'espère aussi que vous ne m'en voudrez pas d'avoir différé à vous remercier de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en date du 5 Juillet. Ce délai est une suite de la résolution que j'ai prise de n'écrire que par des voies sûres. Fouillés et épilogués comme nous le sommes, cette précaution est bonne à prendre, surtout à moi qui dois marcher ici plus droit que personne.

La fermentation qu'ont excitée dans le public ici nos affaires avec la Porte, s'est concentrée à présent dans le ministère seul. Celui-ci en est d'autant plus intrigué qu'il n'y voit pas trop clair. C'est l'empereur surtout qui donne les plus forts ombrages par ses liaisons avec l'Impératrice. Ce prince est soupçonné d'avoir des vues non-seulement sur les dépouilles de la Porte, mais même sur l'Allemagne. On suppose qu'à la mort du palatin il est capable de faire revivre une partie de ses prétentions sur la Bavière et que c'est une des clauses qui l'a déterminé à se prêter d'aussi bonne grâce aux desseins de nôtre cour; c'est du moins ce que le roi de Prusse ne cesse de faire insinuer ici, et l'incertitude

où l'on est sur le fond de ces liaisons, jointe au sentiment de faiblesse qu'on éprouve, fait croire et appréhender tout. Pour le public, il a tourné son attention d'un autre côté. Vous avez déjà sans doute entendu parler, m-r le comte, d'une découverte faite par un m-r Montgolfier sur l'air inflammable, qui, renfermé dans un ballon ou globe, l'élève dans les airs et l'y fait voyager suivant la direction des vents aussi longtemps qu'il ne s'évapore point. On en a fait l'expérience il y a de cela quinze jours, à laquelle j'ai assisté avec une foule de spectateurs que nécessairement cette expérience a dû rassembler. On avait calculé que ce globe resterait ou plutôt voyagerait dans les airs au moins huit jours, qu'il ferait un chemin immense et qu'il tomberait Dieu sait où. En conséquence on l'a farci de lettres d'avis en plusieurs langues sur la nature de ce phénomène et avec prière aux gens de la contrée où il viendrait descendre de le bien accueillir et de donner part ici de sa chute et de l'état dans lequel il était arrivé. On ne s'attendait à en recevoir des nouvelles que dans quelques mois. Nous le vîmes en effet s'élever dans les airs avec une facilité étonnante et s'y perdre tout-à-fait dans l'espace de deux minutes au plus. Mais le lendemain on a eu le chagrin d'apprendre qu'il n'a pas été plus loin qu'à Gonesse, village à quatre lieues de Paris. Il y est tombé après avoir été cinq quarts d'heures dans les airs et a été indignement accueilli par les paysans du lieu. Ils l'ont assommé à coups de pierres et de bâtons, croyant voir arriver le diable. Les auteurs de cette machine accusent leurs envieux d'y avoir fait des trous avec des épingles par lesquels l'air inflammable s'est évaporé et que c'est ce qui avait causé sa chute précipitée. L'opinion la plus générale est qu'au moyen de cette découverte on pourra établir avec le temps une navigation dans les airs comme sur les eaux. On a fixé de demain en huit une nou-



velle expérience, qui doit se faire à Versailles en présence du roi et de toute la cour et qui constatera en dernier ressort la valeur de cette découverte. Comme je ne suis point grand physicien, ni mon collègue non plus, je regrette beaucoup dans ce moment-ci celui de la Haye, qui en savait long et qui m'aurait expliqué à fond le pourquoi et le comment de la chose. Mais je trouve cependant un peu effrayant de voir en l'air un vaisseau de 110 suspendu sur nos toits, fondant sur nous comme un épervier, nous foudroyant de son canon ou nous écrasant de sa chute en cas de quelque accident qui peut lui arriver. Tout l'ordre de notre existence; nos habitations, notre architecture, nos plans d'attaque et de défense, vont être bouleversés. Les distances seront presque effacées. De Paris à Pétersbourg il n'y aura peut-être que vingt quatre heures de voyage. Il se pourrait qu'un beau jour vous me vissiez sortir d'un nuage et venir m'abattre dans votre cour avec ma petite calèche aérienne, monter chez vous, causer, m'instruire avec vous et revenir le lendemain à Versailles, muni de bons arguments, battre m-r de Vergennes à plate couture. Quelle facilité pour l'opéra! Comme les dieux y descendraient ou s'élèveraient!

Mais avant que tous ces prodiges s'opèrent, je voudrais faire de la manière jusqu'ici usitée le voyage de Fontainebleau, qui par les caprices de la reine est exposé presque à autant de difficultés que celui par les airs. On croit que c'est à l'instigation de m-me de Polignac que les médecins ont déclaré le séjour de Fontainebleau dangereux pour la santé du dauphin. Le motif de cette dame est de respirer quelque temps du séjour de la cour et de pouvoir se livrer à elle-même. D'un autre côté, la reine ne veut pas se séparer d'elle, non plus que de son fils. Le roy, à la vérité, insiste jusqu'à présent sur ce voyage; mais l'on ne se flatte pas qu'il résiste jusqu'au bout, et la reine l'emportera, com-

me elle le fait dans toutes les choses qu'elle a fortement à coeur.

Je n'ai pas négligé, m-r le comte, la commission que vous m'avez donnée pour la collection des pièces touchant les procès de Ste-Foy et du comte de Broglie; mais malgré cela vous ne serez pas servi comme je l'aurais désiré. Je m'en suis reposé sur m-r Khotinskoy, qui ne m'a envoyé que les pièces ci-jointes. Malheureusement pour vous et pour moi, Favier passe sa vie à la campagne et ne revient ici que pour être malade. A l'heure qu'il est il ne bouge pas de sa chambre. Voici une lettre de sa part que vous trouverez un peu ancienne, parce qu'elle est écrite bien longtemps avant l'expédition de ce courrier-ci. Par le premier qui partira d'ici vous recevrez tout ce que vous m'avez demandé, dans le meilleur ordre. Je vous prie aussi, m-r le comte, de ne pas trouver mauvais si je remets au printemps prochain l'envoi de votre tabac. Il y a une difficulté infinie d'en avoir du bon. Avec toutes les peines du monde je n'en ai ramassé jusqu'à présent qu'une quarantaine de livres, ce qui ne vaut pas la peine d'être envoyé. D'ailleurs le tabac de Virginie, vous le savez, a été fort rare ici et ne le sera pas vers la fin de l'année.

Rome, le 7 (18) Avril 1784.

D'après la règle que je me suis faite, m-r le comte, de ne laisser passer aucune occasion de me rappeler à votre souvenir, je saisis celle-ci, quoique je n'aye rien à vous marquer qui puisse vous intéresser. Le porteur de celle-ci sera une relation vivante de tout notre voyage. Il eût été assez agréable, si la fièvre ne s'était pas mise de compagnie. Je m'en suis débarrassé depuis que je suis en place. Médiocrement connaisseur et amateur des beaux-arts, mon séjour à Rome m'avait déjà paru bien long, si la tablature que me donne le roy de Suède ne l'abrégéait. Après l'avoir poursuivi pour le faire parler, je n'ai pas été mal occupé à rendre compte de ce qu'il avait dit. Vous verrez, m-r le comte, tout ce fatras. Daignez le protéger et calmer mes inquiétudes: elles sont bien pires que ma fièvre, car elles ne m'abandonnent jamais.

Je vous fais mon compliment, m-r le comte, sur la nouvelle destination de m-r votre frère. Je suis bien aise de le savoir employé d'une façon digne de lui. On écrit de Paris que le prince Bariatinsky a demandé lui-même son rappel. Il ne m'en a rien dit. Mais, si cela est, voici comme il aura raisonné. „Je viens de rétablir la paix entre „de grandes puissances qui se faisaient une guerre cruelle, „et je l'ai maintenue entre d'autres qui étaient sur le point „de la rompre. Ma patrie est une ingrante, elle a méconnu „mes services; c'est le moment de l'en faire repentir, en „sortant de la carrière couvert de gloire“.

Je ne saurais m'empêcher de rire, quand nous nous rencontrerons avec lui à Pétersbourg. Je vous confie d'avance son

principal grief: c'est qu'il prétend qu'on lui a manqué dès la paix de Teschen dont il se croit le principal artisan, tandis que le prince Repnine n'en était que le manoeuvre.

## 13.

Stockholm, le 20 (31) Mai 1785.

Indépendamment de la bienveillance dont vous m'avez toujours honoré, je fais cas de votre suffrage, m-r le comte, comme de celui d'un juge éclairé. Je n'ai donc pu être qu'infiniment flatté de celui que vous voulez bien accorder au compte que j'ai rendu de ma commission à Copenhague. Il est cependant malheureux pour moi que, naturellement peu porté à m'en faire accroire, quoique peut-être vous ne le pensez pas et que, d'un autre côté, tâchant de faire de mon mieux partout où l'on daigne m'employer, comme, j'espère, vous n'en doutez pas, la stérilité de l'éloge, passez-moi, je vous prie, cette expression, me le fasse souvent attribuer ou à la simple honnêteté, ou à une sorte d'indulgence, qu'on veut bien avoir pour moi. Je n'aime point les plaintes d'aucun genre; c'est une justice que vous me rendez certainement, comme vous m'avez rendu celle que j'étais en droit d'en former. J'en ferai encore moins dans ce moment-ci où je suis résigné plus que jamais à fournir la carrière que je cours, si ce n'est avec distinction, du moins sans avoir aucun reproche à me faire et avec la certitude de trouver au bout le repos, auquel je commence à aspirer par plus d'un motif, et surtout celui de ma misérable santé. Voilà un langage, m-r le comte, dont vous ne manquerez pas de vous moquer un peu. Il n'y a pas de mal; quelque sérieux qu'il soit par le fond, je ne vous le tiens pas moins gaiement, et j'en aurais volontiers ri avec vous tout aussi bien que de

la longueur de mes périodes. C'est le ton grave, pesé et sentencieux de m-r le comte de Creutz qui m'a formé à cette tournure.

J'ai trouvé ici un exemplaire des Mémoires de Tott sur les Turcs, je m'en suis emparé bien vite pour avoir l'honneur de vous l'offrir. Daignez l'accepter comme un gage de cet empressement avec lequel je cours après tout ce qui peut vous être agréable. M-r Kotchoubey vous présente ses hommages.

---

14.

Stockholm, le 25 Septembre (6 Octobre) 1786.

Je crains fort que le comte de Razoumowsky ne me prive de l'avantage de vous faire ma cour quelques jours plus tôt en vous rencontrant sur la frontière. Ce seigneur a trouvé au milieu du climat le plus humide une beauté sèche, qui retarde sa marche. Il ne quitte Copenhague qu'au commencement de ce mois-ci, selon le nouveau style, et, prenant la route par Carlsrona, n'arrivera ici probablement que vers le 15 ou le 20. A cette circonstance se joint le voyage que la roy va faire lui-même de ce côté-là. Il part dimanche prochain, et ne revient aussi que vers le 20. J'ai l'obligation à ce prince d'avoir retardé son voyage autant qu'il a été possible, en vue de favoriser le mien et de m'épargner les inconvéniens d'une saison encore plus avancée. D'après tout ceci je ne me flatte guère d'être rendu à Pétersbourg avant quatre à cinq semaines. La charité chrétienne et l'indulgence dont nous avons besoin tous tant que nous sommes, ne me permettent pas de me plaindre du comte Razoumowsky; mais il n'en est pas moins vrai que ses retards me dérangent dans tous les sens possibles.

---

## 15.

Au seul aspect du format de papier que j'ai pris pour avoir l'honneur de vous écrire, m-r le comte, vous pressentirez déjà le danger qui vous menace d'une lettre énorme de ma part. Mais je vous supplie de vous souvenir qu'en partie j'obéis à vos ordres, en partie j'y trouve du plaisir, et puis s'y joint l'intérêt de recevoir des lumières sur bien des points dont je vais avoir l'honneur de vous entretenir. Avant tout permettez moi de vous remercier de la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire de Moscou et surtout de l'intérêt que vous daignez prendre à ma santé. Si elle n'est pas des meilleures, il n'y a pas de ma faute. Jusqu'à ce moment-ci inclusivement je n'ai pas bougé de chez moi, j'ai eu une obéissance aveugle à toutes les prescriptions de mon esculape, je me suis bourré et je me bourre encore de drogues. Je ne sais comment tout cela réussira, mais j'espère. En voilà assez sur ma personne.

Depuis votre départ, les nouvelles politiques n'ont guère été intéressantes. La négociation par rapport à Dantzig tient une marche fort incertaine. Une poste le comte Roumianzow espère, une autre il désespère. M-r de Herzberg, à mesure que les choses avancent, devient plus difficile. Les députés de Dantzig sont arrivés à Berlin. On fait des difficultés de les présenter au souverain. On les traite comme des députés d'une ville sujette et on ne veut les admettre en présence du souverain que lorsque l'affaire sera terminée. C'est l'approche de l'entrevue entre l'Impératrice et l'empereur qui, au dire du comte Roumianzow, est cause de toutes ces inégalités d'humeur et de disposition. Cette entrevue inquiète la cour de Berlin au suprême degré. Le ministre d'Angleterre est le plus ardent à semer les soupçons et les alarmes à cet

égard. Le comte s'avance jusqu'à dire que cet état des choses prend sur les facilités de ses communications et qu'il est obligé de redoubler de prudence et de circonspection. Notre consul à Venise marque que le Sénat s'occupe très-sérieusement à établir un commerce direct et actif avec nos ports sur la Mer Noire et par ce moyen avec tout l'empire, préférant cette voie à celle de la Mer Baltique. Dans cette voie il a déjà diminué de dix pour cent les droits sur les vaisseaux et les denrées russes ou vénitiennes qui viendront de ces ports, et il a prescrit à son bayle à Constantinople de solliciter des patentes pour le pavillon de Russie. C'est une fort bonne chose; mais ne croyez-vous pas, m-r le comte, qu'il serait encore meilleur d'assurer ce commerce par un traité formel avec cette république? Vous savez que dans notre dernière guerre avec les Turcs, elle a beaucoup contrarié les opérations de nos flottes. C'était en partie à l'instigation de la France et de l'Autriche, et en partie par esprit d'inquiétude qu'elle nourrit relativement à ses sujets grecs et à l'uniformité de la religion qu'ils professent. Des engagements formels et positifs serviraient donc de frein à sa propre mauvaise volonté et de défaite en même temps en cas d'instigations étrangères. J'ai communiqué cette idée au comte Bezborodko, j'ose vous la communiquer aussi avec cette confiance que je dois avoir et que j'ai en effet de mes idées. Notre chargé d'affaires à Malte écrit qu'il a eu occasion de s'aboucher avec le chevalier Emmo, qui commande l'escadre vénitienne contre les Tunisiens. Celui-ci lui a conté qu'un bâtiment à ses ordres a été visité par les corsaires barbaresques, qui l'ont soupçonné de nous appartenir. Après avoir fini leurs recherches, ils lui ont déclaré qu'ils avaient des ordres et des intentions de courrir sur les vaisseaux russes de préférence à tout autre. M-r Psaro finit son rapport en appuyant sur la nécessité d'envoyer une escadre

russe pour réprimer ces brigands et en demandant la permission d'y aller servir lui-même.

M-r votre frère, dont je joins ici une lettre, nous informe de la rentrée du Parlement. On n'a fait qu'y jeter les indices des matières qui doivent y être débattues. Le traité de commerce avec la France est à la tête, et m-r Fox a annoncé une attaque prochaine contre ce traité. En attendant, m-r Eden a signé une nouvelle convention sur cet objet, servant d'éclaircissement et de correction au traité.

Simoline marque qu'il était au bal de la reine à Versailles, lorsque le courrier du comte de Ségur est arrivé avec la nouvelle de la signature de notre traité. Cela a produit une joye universelle. Le maréchal de Ségur surtout en était ivre pour ainsi dire. M-r de Vergennes a été et est encore sérieusement malade, de manière qu'on avait déjà pensé à son successeur. On ne nomme que trois candidats pour sa place, à savoir m-r de Montmorin, le duc de la Vauguion, qui est maintenant à Paris par congé, et le baron de Breteuil. Quelques uns nomment le comte de St. Priest, mais on croit que m-r de Vergennes, n'ayant jamais été de ses amis, a trouvé moyen de prévenir contre lui l'esprit du roy, ce qui probablement l'écartera de cette place. Voilà, m-r le comte, un résumé exact de tout ce que je sais du dehors. Vous me permettez à présent d'en venir à l'intérieur. Ce chapitre sera un peu long.

Je ne vous entretiendrai pas de Pétersbourg: ce qui s'y passe est assez indifférent, à un incendie près, qui a consumé les magasins d'eau de vie construits sur la Fontanka par le feu général Bauer. On évalue cette perte à un million à peu-près, s'entend avec les provisions d'eau de vie qui s'y gardaient. Une autre nouvelle c'est qu'un officier aux gardes à cheval, un nommé Soumarocoff, s'est avisé de fabriquer de faux assignats; il a été d'abord découvert et n'a pu

Архивъ Князя Воронцова. XIV. 16.



débiter de sa marchandise que pour cinq à six cents roubles. Depuis l'arrivée de l'Impératrice à Kiew, je n'ai reçu qu'un chiffon de lettre du comte Bezborodko, assez insignifiant. Une lettre plus étendue qu'il écrivit au vice-chancelier et que celui-ci m'a communiquée ne porte non plus rien de bien essentiel. Il y parle de la partie du corps diplomatique qui est du voyage et de leur manière de se conduire analogue au caractère de chacun; c'est à dire que Cobentzel ne laisse échapper aucune occasion pour parler mal de la cour de Berlin; Ségur s'intrigue pour faire établir en Pologne, sous le titre de consul, un nommé Bonneau, ex-jésuite, qui en temps et lieu pût servir de boute-feu, comme de raison; Fitz-Herbert ne dit pas un mot d'affaires, est un peu travaillé de spleen et d'amour. A la suite de cette lettre le vice-chancelier m'a communiqué aussi les dernières dépêches de Boulgakoff, dont le contenu a excité ma plus profonde admiration. Elles sont volumineuses, et je ne sais si je parviendrai à les abréger en les rendant claires sans vous fatiguer.

Je vous ai entendu dire, m-r le comte, à vous et au comte de Bezborodko, que le prince Potemkine était parti pour la Tauride avec un plein-pouvoir des plus étendus. Je n'en ai jamais su les détails; je suis instruit à présent. Bientôt après son arrivée en Tauride, il a dépêché Lachkareff à Constantinople avec des instructions pour Boulgakoff. Dans ces dernières, il lui communique un extrait de ses pleins-pouvoirs, qui le rendent arbitre de la paix et de la guerre. Il lui prescrit de demander une conférence à la Porte et d'y déclarer que lui, prince, est muni de tels pouvoirs, qu'il est déjà sur la frontière à la tête d'une armée, prête à se mettre en mouvement; mais avant de passer outre, il demande à la Porte le redressement de 4 griefs ou bien un engagement de satisfaire à quatre points: le 1) c'est de

ne jamais inquiéter de manière quelconque le czar Héraclius, comme vassal de l'Impératrice; 2) de ne jamais souffrir les cosaques Zaporogiens, ni autres transfuges russes, de ce côté de Danube; 3) de contenir les Tartares de Kouban et de les empêcher de faire des incursions sur nos frontières et 4), je crois, Dieu me pardonne, l'affaire du sel d'Oczakoff et le bérat du consul de Varna, ou bien les affaires des deux principautés de Moldavie et de Valachie. Je vous demande bien des pardons de mon peu de certitude sur ce dernier article. Il est bien permis de s'étourdir la tête sur des demandes articulées par cent mille bouches de guerriers. A la suite de ces demandes le prince autorise m-r Boulgakoff à insinuer à la Porte que si de son côté elle a quelques prétentions raisonnables à former, il était porté à s'entendre avec elle amicalement, pourvu que désormais, se livrant entièrement à la bonne foi et aux assurances de la Russie, elle (la Porte) écartât d'elle toutes les insinuations sinistres des mal-intentionnés et des gens jaloux de la bonne harmonie qui pourrait s'établir entre les deux voisins; et qu'enfin elle trouverait plutôt sa sûreté dans cet abandon que dans toutes les vaines précautions qu'elle prend pour se fortifier contre les attaques qu'elle redoute. J'allais oublier le plus saillant de cette déclaration; c'est que Boulgakoff devait s'étayer de la connaissance personnelle qu'il a eue avec le prince dès son enfance, pour inspirer à la Porte la sécurité qu'on voulait qu'elle eût. Boulgakoff n'a eu rien de plus pressé que de demander la conférence au reiss-effendi. Quand le jour en a été fixé, il prit la mesure d'informer le tefterdar, favori du sultan et ennemi du ministère, des objets qui devaient s'y traiter, sachant, à ce qu'il dit, que le ministère ne ferait jamais parvenir exactement à sa hauteur les affaires qui étaient sur le tapis. Il fit agir en même temps ses autres canaux, pour porter dans les esprits la terreur qui prépare

si souvent à la complaisance, et c'est après ces mesures préparatoires qu'il se rendit à l'endroit où la conférence devait avoir lieu. Il l'ouvrit par le préambule qui annonçait la présence du prince sur la frontière à la tête de l'armée. Le reiss-effendi, à ce qu'il dit, l'écouta avec beaucoup de sang-froid et comme s'il s'y était attendu. Ensuite m-r Boulgakoff a passé à l'exposition de ses griefs qu'il subdivisa en 9 points, qui n'en devinrent que plus minutieux. Le reiss-effendi ne répondit qu'à quatre. Il dit sur le premier, que la Porte ne faisait que de donner, à la réquisition de la Russie, des ordres à son pacha du côté de la Géorgie, de ne pas troubler cette contrée d'aucune manière; qu'elle prenait des mesures pour arranger l'affaire du sel; qu'elle n'attendait que le retour de son courrier pour prendre un parti par rapport à l'affaire de Varna et qu'elle suivait religieusement les engagements par rapport à la Valachie et à la Moldavie, et qu'enfin elle ne souhaitait rien tant que de cultiver l'amitié et le bon voisinage avec la Russie; que du reste il ferait rapport à la Porte de tout ce que m-r l'envoyé venait de lui exposer. C'est le 9 (20) du mois passé que se tint cette conférence. A quelques jours de là un grand conseil fut assemblé à la Porte pour y débattre la matière. Les dépêches de m-r Boulgakoff sont du 15 (26); il y rend compte du résultat de ce conseil, qui était de traîner les choses en longueur, de ne répondre que par des généralités et de ne pas craindre que la Russie rompt pour des causes aussi frivoles. Le ministre de Prusse, l'ambassadeur d'Angleterre et celui de France paraissent sur la scène: les deux premiers pour encourager la Porte à tenir ferme et pour la rassurer sur les conséquences; le dernier, pour conseiller les voyes de la douceur, sans faiblesse, comme s'il voulait paraître en qualité de conciliateur. La conclusion de m-r Boulgakoff était de demander au visir un acte

signé de sa main par lequel la Porte s'engageât à arrêter et signer, dans un terme convenu, une convention qui pût servir d'éclaircissement à plusieurs points de traité qui étaient obscurs et qui donnaient lieu à des mécontentemens. Par ce moyen la Porte gagnerait du temps, continue m-r Boulgakoff, pour aviser aux moyens de sauver son orgueil et d'imaginer quelque chose de ces équivalens auxquels nous paraissions disposés à nous prêter.

J'ai eu l'honneur de vous dire, et pour cause, que dans ses subdivisions m-r Boulgakoff a insisté nommément sur l'extradition prompte de tous nos transfuges. Or, dans le moment que, par abondance de zèle, il mettait ce point en avant, la Porte déposait le hospodar de Moldavie. C'est ce petit Mavrocordato, neveu du hospodar Ghika, qui tous deux ont été à Pétersbourg. Le premier, pour ainsi dire, y a été élevé. Dès qu'il a eu vent de sa déposition, au lieu de suivre l'exemple de ses prédécesseurs et de se rendre à Constantinople, il a piqué des deux droit à Olviopol et de là dépêcha à Kiew pour demander azyle et protection. L'un et l'autre lui a été accordé. L'événement est trop récent pour pouvoir conjecturer sur les démarches de la Porte dans cette occurrence; mais il est à prévoir qu'elle jettera les hauts cris et nous accusera de violer les traités. Après vous avoir rapporté les faits, m-r le comte, tels qu'ils sont parvenus à ma connaissance, ou que j'ai pu les concevoir, permettez-moi de vous exposer mes sentimens ou plutôt mes doutes là-dessus et daignez les résoudre, si vous avez un moment de loisir. Dans tous les objets en litige que j'ai touchés ci-dessus, il me semble qu'il y en a à peine deux qui sont propres à fournir matière à une convention; c'est la Géorgie et les deux principautés en question. Il n'est pas de bien grande conséquence pour la Porte de prendre son parti sur la Géorgie; c'est un objet de peu de valeur pour elle;

c'en est un tout au plus pour les pachas de frontière de ce côté-là. Il n'en est pas de même des deux principautés: ce sont les magasins de l'empire; c'est une pâture abondante pour ses ministres. On a déjà stipulé à chaque occasion des avantages pour ces malheureuses contrées. Ils ont toujours été éludés et le seront aussi longtemps que le suzerain sera despote du feudataire, qui ne l'est pas moins des sujets qui lui sont confiés de la manière du monde la plus précaire. Pour établir donc les choses sur un pied solide, il faudrait changer totalement la constitution et la forme du gouvernement de ces pays; il faudrait exclure de ce dernier les Grecs phanariotes, qui en achètent l'administration tour à tour; il faudrait fixer le tribut et les droits du grand-seigneur; il faudrait fixer ceux du hospodar même et circonscrire son autorité par une espèce de conseil ou de gouvernement quelconque. La Porte ne s'y prêtera pas de bonne grâce; il y a des inconvéniens pour le moment à l'y forcer; mais sont-ce donc des choses à mettre sur le tapis avec tant de fracas?

Combien de questions ne pourrait-on pas faire encore, si ma lettre n'était déjà si insupportablement longue. Il est temps que je la finisse; j'ai pourtant à vous informer d'une aventure fâcheuse qui est arrivée au pauvre Sutherland, dont il est au désespoir et que je ne sais comment elle finira pour lui. Vous savez, monsieur le comte, qu'il était chargé de faire le remboursement de deux millions de nos dettes en Hollande. Il fit passer cette somme à temps à ses correspondants ordinaires. Malheureusement pour lui il était en arrière avec eux dans ses comptes particuliers. A la vérité, il s'est expliqué avec eux de bonne heure, et ils ont consenti à se prêter aux arrangemens qu'il leur avait proposer. Le payement a donc été annoncé dans les gazettes pour le 1. Février. Malheureusement encore, ces gens étaient résolus de finir toutes les affaires de commerce par cette opération. Vous

connaissez l'esprit marchand, risquant tout pour acquérir quand il est en action, sacrifiant tout pour conserver quand il s'agit de se retirer. Il vint des doutes à ces messieurs sur la bonté des lettres de change que Sutherland leur avait fait passer; il leur en vint sur les dettes qu'il avait contractées vis à vis d'eux; et le 26 Janvier, cinq jours avant celui fixé pour le paiement, ils vinrent déclarer qu'au lieu de deux millions ils n'avaient que six cents cinquante mille florins à fournir pour le paiement de la dette de la couronne. Les Dalmenth complétèrent le million et retirèrent deux obligations, le paiement de deux autres a été retardé. Sutherland, sans se douter de cette basse résolution de ses correspondants, acheva de solder ses comptes avec eux et leur fit passer dans l'intervalle tout ce qu'il leur devait. Mais cela n'est plus arrivé à temps, et la chose a eu tout l'air d'un manque aux engagements. Il a expédié un exprès à Kiew; nous sommes dans l'incertitude comment la chose y sera prise, et Sutherland est inquiet pour sa place, d'autant plus que Stouder et Hay, poussés par St. Paul, se sont mis en mouvement pour le faire sauter. Voilà qui est fini; je ne vous dirai plus qu'un mot, monsieur le comte, et ce sera pour vous assurer de toute l'étendue de ma reconnaissance, de mon attachement et de mon respect, sentimens avec les quels je ne cesserai jamais d'être etc.

St. Pétersbourg, le 17 Février 1787.

---

## 16.

St. Pétersbourg, le 2 Mars 1787.

Après l'énorme lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, m-r le comte, il y a quelques jours, de longtemps je n'en aurais hasardé une autre; mais m-r votre frère m'en ayant adressé une pour vous, je n'ai pas voulu vous la transmettre sans l'accompagner de quelques lignes. Des nouvelles que j'y pourrai ajouter, il n'y aura qu'une d'intéressante: c'est la mort de m-r de Vergennes; vous la saurez déjà par les gazettes, ainsi que son remplacement. C'est le comte de Montmorin, celui qui a été ambassadeur en Espagne, qui lui succède. On dit beaucoup de bien de ce choix. Le comte Serge Roumianzoff dit qu'il a la mesure dans l'esprit et la souplesse dans le caractère, de son prédécesseur. Ainsi soit-il. Nous ignorons partaitement ce qui se passe en Turquie: tout ce que nous savons c'est qu'on a prescrit à m-r Boulgakoff d'insister sur les points qu'on a mis en avant. Le bruit court ici que le hospodar déposé de Moldavie s'est rendu à Krementchoug; cela est assez conforme à ce que le comte de Bezborodko m'avait marqué. Celui-ci a été faire une course de six jours dans ses terres. Il doit être de retour, mais je n'en ai pas de nouvelles.

Au commencement de la semaine dernière j'ai essayé de sortir: j'ai été voir le vice-chancelier, comme de raison. Nous avons causé avec lui de tout ce qui a été, de ce qui est, et de ce qui sera. Il n'en est pas fort édifié. „Je suis un animal, a-t-il dit entre autres, à ce qu'on prétend; mais cela n'empêche pas que je ne dise et ne pense quelquefois bien, mais je ne suis pas écouté“. Je suis convenu de tout cela, moi qui n'aime pas à disputer, surtout avec les gens auxquels on doit des égards. Nous avons envoyé à Kiew

l'instrument des ratifications pour notre traité avec la France. Je vois que cet acte sera retardé par la mort de m-r de Vergennes. Il y a trois postes que m-r votre frère a annoncé l'arrivée du courrier qui lui a été dépêché avec les pièces relatives à notre négociation avec l'Angleterre; mais il ne dit rien encore du parti que prendra là-dessus le ministère britannique. Il a été fortement occupé de faire passer son traité avec la France, et il paraît qu'il y a réussi. La négociation entre le Portugal et l'Angleterre est transférée à Londres. Elle ne fait pas non plus de grands progrès.

J'ai eu l'honneur de vous dire plus haut que j'ai essayé de sortir. Cette tentative m'a fort mal réussi. Je suis presque retombé et je me vois obligé de rentrer dans ma coquille et de reprendre mon traitement. Cette circonstance me fait renoncer à mon voyage de Moscou.

Point de nouvelles du comte Bezborodko par rapport à mes affaires particulières. Cela sera cause que j'aurai une existence très - incommode pendant toute cette année - ci, ce qui ne contribuera nullement au rétablissement de ma santé. Je viens de toucher là un chapitre qui me mènera loin et je n'en sortirai guère que par une transaction un peu brusque: ce sera celle de vous offrir mes hommages et les assurances de l'attachement le plus vrai etc.

---



(1791).

Je suis désolé, m-r le comte, du qui-pro-quo dans lequel je suis tombé aujourd'hui. J'ai cru avoir entendu que c'est en ville que vous vouliez donner à dîner à m-r Adeir \*) et à moi, et nous nous y sommes présentés à deux heures précises. Il est était trop tard pour remédier à ce mésentendu, et nous avons couru au plus proche pour ne pas rester sans dîner. J'envoie un exprès pour vous rendre compte de la raison qui m'a empêché de profiter de l'honneur de vous faire ma cour et du plaisir de vous voir.

Il est arrivé cet après-dîner un courrier de m-r votre frère. Il apporte la réponse au premier mémoire que nous avons remis ici, ou je veux dire plutôt que m-r votre frère rend compte de la manière dont il a rempli les instructions qui lui ont été données à cette occasion. Au reste il ne rapporte aucun nouvel incident. Madame Divoff part Mardi pour aller voir le vice-chancelier dans sa terre. Elle sera accompagnée de son mari et de l'ambassadeur, et vous demande si vous pouvez leur donner à dîner à Mourino, en cas que vous y soyez ce jour-là.

Ce Vendredi minuit.

---

\*) Англичанинъ Адейръ, пріятель Фокса, пріѣзжалъ въ Петербургъ весною 1791 года. См. Арх. Кн. Воронцова IX, 196.

18.

St. Pétersbourg, le 5 Avril 1793.

Le courrier de Londres étant de retour d'hier, monsieur le comte, je me hâte de vous faire passer la lettre que ce courrier m'a apportée pour vous de la part de m-r votre frère. Je n'ai pu y ajouter ni les livres que m-r votre frère vous envoie, ni les copies de dépêches, à l'exception d'une seule, qu'il me charge de vous communiquer, parce que les uns sont encore sous la censure de la douane et les autres entre les mains de m-r le comte de Bezborodko, qui en fait la communication circulaire. Dès qu'elles rentreront dans les miennes, je m'empresserai de vous en faire parvenir les copies les plus exactes. En attendant vous verrez, monsieur le comte, par la pièce que vous recevez, que m-r votre frère a conclu deux actes, l'un de commerce tel que le projet lui a été envoyé il y a quelque temps, et l'autre touchant les circonstances actuelles de guerre. Tout cela a remporté une pleine approbation de la part de la Souveraine, et nous avons ordre d'expédier au plus tôt les ratifications d'usage et d'entrer en matière et sur le traité d'alliance et sur les demandes de secours en troupes que les Anglais nous demandent. C'est cette impatience qu'on a d'en venir à ces objets qui est cause de la brièveté de ma lettre.

.....

St. Pétersbourg, le 29 Avril 1793.

Je vous dois un long compte de tout ce que nous avons reçu et expédié dans l'intervalle que j'ai laissé passer sans avoir l'honneur de vous écrire. Je vais m'en acquitter avec le plus de détail qu'il me sera possible. Le format de papier que j'ai choisi vous annonce déjà cette intention de ma part.

Il me semble avoir eu déjà l'honneur de vous marquer que la convention conclue avec l'Angleterre au sujet de notre secours à la guerre présente a été conçue en terme généraux, parce que l'offre de nos vaisseaux ne convenait pas à cette puissance et qu'elle voulait qu'on y substituât des troupes de terre. La présence du comte d'Artois, les vues qu'il avait proposées et nos propres combinaisons ont déterminé l'Impératrice à déférer à cette proposition. Elle a donc autorisé m-r votre frère à proposer à la cour de Londres un corps de troupes de dix à douze mille hommes aux conditions suivantes.

1°. Que l'Angleterre enverrait des bâtimens de transport qui viendraient chercher et embarquer nos troupes à Dantzig, point de leur rassemblement.

2°. Que ces troupes, escortées par une escadre de notre flotte, iraient aux îles de Jerzey et Guernsey pour y chercher les émigrés français, à la tête desquels serait mis m-r le comte d'Artois lui-même, et qu'ainsi elles tenteraient de faire une descente sur les côtes de Normandie et de Bretagne et chercheraient à s'y établir à la faveur des mouvemens contre-révolutionnaires qui se sont manifestés dans ces provinces.

3°. Que tous les renforts qui se joindraient aux troupes russes et françaises seraient entretenus et soldés par l'Impératrice, mais

4° que l'Angleterre avancerait une somme de cinq à six cent mille livres sterl. sauf à s'en rembourser sur les possessions coloniales ou autres des Français.

Un projet d'acte rédigé sur ces bases et envoyé à m-r votre frère pour être signé entre lui et le ministère anglais, consolidera cet arrangement, s'il est agréé par la cour de Londres. Dans ce cas m-r votre frère est nommé pour remplir le double rôle et de ministre à Londres, et de général dirigeant de sa résidence les plans des opérations et les opérations mêmes, dès qu'elles seront concertées.

J'aurai l'honneur de vous dire en passant qu'on est infiniment satisfait de m-r votre frère et qu'on n'a pas tari sur ses louanges toutes les fois que j'ai fait quelque travail à ce sujet.

Le projet d'alliance est adopté en plein, et il ne tiendra qu'à la cour de Londres de terminer cette affaire quand bon lui semblera. Nous craignons quelques objections de sa part par rapport aux subsides; peut-être essayerons-nous aussi quelques unes sur les affaires de Pologne. La glace sur ce sujet vient d'être rompue entre nous et la cour de Vienne. L'Empereur vient d'écrire une lettre à l'Impératrice, où il se plaint de l'énormité des partis, de la conclusion de l'affaire sans sa participation et enfin de l'inconvénient qui résulte du rapprochement des frontières entre les deux empires. Le comte Cobenzel est chargé de faire les représentations les plus vives sur cet objet. Le comte Rasoumovsky, après avoir essayé les mêmes remontrances, nous dit qu'il sait de source très-certaine que le cabinet de Vienne a offert à celui de St. James un traité d'alliance sur cette base: de renoncer à l'échange de la Bavière, pourvu que l'Angleterre s'opposât à notre agrandissement et à celui de la Prusse en Pologne. Un courrier dépêché par Alopeus nous a rapporté de Berlin les mêmes notions. Il y ajoute qu'à

celle-ci la cour de Vienne a fait insinuer qu'elle verrait son acquisition avec résignation, si elle voulait s'entendre avec elle pour restreindre la nôtre. Ceci est trop fort pour pouvoir être pris à la lettre. Toutes ces nouvelles n'ont pas fait grande impression ici, et nous nous proposons d'aller toujours notre chemin. Nous allons répondre incessamment à Vienne pour tâcher d'y ramener les esprits et à Berlin pour concerter les mesures nécessaires à fin de soutenir notre gageure. La cour de Berlin nous montre les dispositions les plus décidées à tenir ferme, si nous promettons de l'imiter. Il faut donc espérer que la cour de Vienne entendra raison.

Le régent de Suède est aux prises actuellement avec les Anglais, appuyés par nous, au sujet des principes de neutralité qu'il voudrait suivre dans les circonstances présentes. Il a chargé son ambassadeur de nous faire à cet égard des représentations, qui n'ont été nullement accueillies ici. Ce pauvre régent a perdu tout à fait la tramontane. On nous assure que, peu avant les défaites des Français, il avait conclu avec eux une espèce de traité et touché d'eux quelque argent avec lequel il avait ébauché son armement; il est obligé d'en rester là, et il est décidé que nos subsides lui seront retirés, du moins pour quelque temps. Quant à l'histoire de m-me Divoff, elle n'est point du tout si grave qu'on l'avait débitée. Vous n'étiez pas encore parti quand la lettre du régent pour demander le rappel du comte de Stakelberg est arrivée. Le courrier de ce dernier en avait porté une de sa part où il faisait entendre que m-r Divoff avait tripoté pour lui susciter des tracasseries et pour le remplacer, s'il était possible. De là est venu l'ordre au vice-chancelier de faire avertir m-r Divoff qu'il était temps de quitter Stockholm et de revenir ici. Il est déjà en chemin; il a pris par Copenhague et quand il sera de retour ici, toute cette tracasserie sera parfaitement oubliée.

Je n'ai pas oublié, monsieur le comte, les deux objets que vous m'avez recommandés, dont l'un regarde m-r Bacounine. C'est le seul dont il était à propos de s'occuper. Je n'y ai pas manqué; mais je dois vous avouer que ce fut sans succès jusqu'à présent. M-me la princesse Dachkoff travaille de son côté avec beaucoup de chaleur. Je doute cependant qu'elle y réussisse mieux que moi. Les fêtes de fiançailles sont marquées au 9 du mois prochain, et ce sera l'époque où l'on règlera tous les objets d'avancemens et de placemens. Je reviendrai encore à la charge au sujet de m-r de Bacounine. Lorsqu'il sera question de grâces et de pardons, je n'oublierai pas l'autre article que vous avez bien voulu confier à ma sollicitude. J'en ai déjà touché quelque chose à m-r de Zouboff, et il m'a laissé entrevoir quelque espérance.

Nous affaires en Pologne vont un assez bon train: à quelques protestations près, tout se tient tranquille. Un corps de dix-huit mille hommes de troupes polonaises a passé au service de l'Impératrice. Nous n'attendons que la reddition de Kamenetz pour regarder cette affaire comme terminée.

P. S. Je suis bien sensible au souvenir de m-r Laferrière. Je vous prie de vouloir bien l'assurer de tout mon attachement et de toute mon estime. Que vous devez tous deux être heureux d'habiter la campagne par le beau temps qu'il fait!

---

## 20.

St. Pétersbourg, le 26 Juillet 1793.

J'ai annoncé dernièrement à m-r le comte de Bezborodko les nouvelles dépêches qui nous sont parvenues de m-r votre frère, et je lui en ai promis des copies. Ne comptant pas trop que cette lettre le trouve à Moscou, je vous envoie ces copies à vous, monsieur le comte, en vous priant, en cas que mon calcul sur le séjour de m-r le comte Bezborodko ne soit pas fondé, de vouloir bien les lui communiquer. La réponse que nous faisons à la cour de Londres est négative; en attendant que je vous en fasse parvenir des copies, j'aurai l'honneur de vous en marquer ici le contenu en peu de mots.

Après avoir récapitulé tout ce que l'Impératrice a fait jusqu'à présent tant pour la cause française que pour celle de l'Angleterre, on lui fait sentir qu'il ne serait ni juste, ni convenable d'embarquer l'Impératrice plus loin que cela n'est compatible avec ses intérêts. Pour conclusion on lui offre, à la place des troupes qu'elle demande, un subside en argent que le roi de Sardaigne nous demande, s'offrant pour cet argent de la renforcer d'un corps de 12 mille hommes de nouvelles troupes.

Notre traité avec la Pologne est signé, et les ratifications viennent d'être expédiées. A cette occasion Sa Majesté a décoré le comte Zouboff de l'ordre de St. André et de son portrait. M-r de Sivers a aussi reçu le même ordre, et votre serviteur celui de St. Alexandre avec force d'assurances au sujet de mon sort. Ayant reçu tant de preuves, monsieur le comte, de l'intérêt que vous daignez prendre à tout ce qui me regarde, je suis persuadé d'avance de celui que vous éprouvez dans l'occasion présente. Je me flatte que

vous ne l'êtes pas moins de votre côté de la constance des sentiments tendres et respectueux que je vous porte. J'allais oublier de vous dire, que deux jours après sa décoration m-r le comte Zouboff a été nommé aux fonctions de gouverneur-général de Katherinoslav et de la Tauride.

---

## 21.

*Къ графу Семену Романовичу.*

St. Pétersbourg, le 22 Septembre 1795.

Né laissant échapper aucune occasion, monsieur le comte, de vous parler avec cette confiance à laquelle vous semblez vous plaire, je profite de celle-ci pour vous faire part de tout ce qui se passe d'essentiel chez nous en politique, et dont vous n'ignorez pas qu'il était d'usage chez nous de ne jamais donner communication aux ministres qui ne sont pas précisément aux cours avec lesquelles nous traitons.

Depuis le départ de Smirnow, la cour de Vienne s'est enfin déterminée à faire part à celle de Berlin de l'acte séparé que nous avons conclu par rapport au nouveau partage de la Pologne. Cette explosion a fait beaucoup d'effet à cette dernière cour; cependant, après quelques reproches, elle s'est décidée à se relâcher sur une grande partie de ses prétentions, et nommément sur le palatinat de Sandomir en entier et celui de Cracovie, y compris la ville, en grande partie. La cour de Vienne, insistant sur la totalité de ce dernier palatinat, nous nous sommes vus dans le devoir de la soutenir. Nous attendons de jour à l'autre la réplique de la cour de Berlin pour terminer cette grande affaire et nous avons quelque espérance qu'elle s'arrangera enfin conformément à notre premier plan. Je ne sais si c'est pour nous

Архивъ Князя Воронцова. XIV. 17.



rendre plus faciles dans cette négociation, ou si c'est d'après sa propre conviction; mais cette cour nous a laissé entrevoir quelque espérance, qu'elle serait capable de renouer avec la coalition. Sans rien céder de nos demandes, nous avons fort applaudi aux intentions qu'elle nous montrait et l'avons encouragée à y persister, en lui promettant qu'en cas qu'elle y voulût mettre de la suite, nous serions non seulement prêts à nous entendre avec elle, mais aussi à nous réunir à elle et à l'assister efficacement. Voilà où en sont les choses à Berlin.

Du côté de Vienne nous ne recevons que des nouvelles désagréables. Non-seulement les armées de l'Autriche sont partout repoussées; mais les plans de son cabinet, ni ses principes, ne répondent ni aux vœux, ni aux intentions de l'Impératrice. Les mesures politiques de ce cabinet, et surtout son hésitation à reconnaître le roi de France, déplaisent souverainement chez nous. Vous êtes chargé de faire des remontrances à ce sujet à la cour où vous êtes. L'Impératrice est convaincue de la bonté et de la solidité des argumens qu'elle vous charge de faire valoir; elle vous saura grand gré, si en y ajoutant des vôtres, vous les faites triompher, et si vous obtenez le but qu'elle s'en propose.

Nos nouvelles de Turquie commencent à redevenir inquiétantes: on dit que ses marabouts arment par terre et par mer. La marche des troupes de terre est motivée par les troubles de la Perse; mais les armemens par mer donnent lieu à penser.

Aujourd'hui, jour du couronnement, m-r l'amiral de Sinjavine a reçu la grande croix de St. Vladimir, et Kotchoubey—la seconde classe. Le premier le doit en grande partie au soin avec lequel il a équipé l'escadre que nous avons envoyée aux Anglais. Pour m-r de Kotchoubey, il le doit à l'excellente conduite qu'il tient dans son poste, et qu'on ne

saurait assez louer, quand on considère surtout son jeune âge, et que ce sont les premiers pas qu'il fait dans sa carrière. Ce sont les deux sujets qui peuvent vous intéresser de tous ceux qui ont reçu la même distinction dans cette occasion.

Nous attendons de jour à l'autre l'arrivée des jeunes princesses de Cobourg, dont l'une épousera m-gr le grand-duc Constantin.

---



---

22.

Voitovzi, ce 11 Novembre 1799.

Mon frère m'a dit, monsieur le comte, que vous avez bien voulu lui parler de moi avec cet intérêt qui caractérisait vos anciennes bontés pour moi. J'en ai été d'autant plus touché que, malgré les apparences du contraire, jamais le souvenir de ces bontés n'a été effacé ni de mon coeur, ni de mon esprit. Je l'ai, au contraire, nourri et cultivé constamment comme un culte que je devais aux talents et aux qualités que j'ai toujours respectés et chéris en vous. Je n'ai cessé de faire profession de ces sentimens, et ils m'ont accompagné dans toutes les circonstances de ma vie, comme ils sont inséparables de celles où je me trouve actuellement. Daignez le croire, monsieur le comte, et m'en donner l'assurance, dont j'ai bien besoin pour adoucir l'amertume des chagrins auxquels je me vois en proie dans ce moment. Je vous proteste par tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'ils ne sont nullement produits par quelques regrets du passé. J'en ai aisément banni la mémoire, et, content du modique salaire que j'ai obtenu pour les trente deux années de services, dont quelques uns n'ont pas été totalement infructueux, je n'aspirais qu'à en jouir paisiblement dans l'espèce de tombeau où je me suis résigné de la meilleure grâce du monde

à enterrer toutes mes illusions passées et toutes mes espérances à venir. Aurais-je dû m'attendre à voir troubler un projet aussi humble, et un sort si peu digne d'envie? Un homme, vis-à-vis duquel je n'ai jamais été coupable ni en idée, ni en réalité, j'ignore par quelle fatalité, s'est acharné contre moi, et, non content de m'avoir harcelé pendant qu'il a été à la tête de l'administration de cette province, en mettant dans toutes les occasions son autorité seule à la place des loix les plus claires et les plus manifestes, se plait encore à exercer contre moi sa nouvelle influence, en renversant tout ce que son successeur, envers lequel j'ai eu malheureusement quelques torts réels, a fait par le seul motif d'équité pour réparer les injustices et les persécutions que j'avais essuyées. Vous trouverez peut-être, monsieur le comte, ces expressions exagérées, parce que je sais que l'homme auquel elles se rapportent a été honoré de votre estime et de votre affection; mais je puis vous assurer que je n'ai rien avancé que je ne puisse prouver par des faits et des papiers authentiques. Pardon, mille fois pardon, si j'ose, au lieu de me borner à vous remercier des marques d'intérêt qui m'ont été transmises de votre part, joindre des plaintes sur les chagrins que j'éprouve; c'est que j'ose aussi me flatter que vous n'y serez pas indifférent.

---

## 23.

Voitozci, le 25 Février 1800.

Ce n'est que depuis cinq à six jours que je suis en possession de la lettre, monsieur le comte, que vous avez eu la bonté de m'écrire en date du 22 Décembre dernier. Elle m'aurait comblé, si je ne l'avais comparée avec celles dont vous m'honoriez jadis, et que je conserve précieusement. J'ai senti cette différence d'autant plus vivement, que je conviens que je l'avais méritée pour n'avoir pas su cultiver, comme je le devais, votre correspondance. Mais j'ose vous le répéter, que c'est un tort où je n'ai pas été entraîné par la moindre altération de mes anciens sentimens pour vous, qui ont toujours été aussi purs, aussi intacts et aussi supérieurs à toutes les circonstances où j'ai pu me trouver, que vous les avez toujours connus. C'est purement une espèce de mauvaise honte qui m'avait conduit à cet écart et m'y avait maintenu si longtemps. Si je suis jamais assez heureux pour vous revoir, je vous exposerai avec franchise la cause du silence que je me suis imposé, et qui m'a assez coûté pour porter avec lui son expiation. En attendant, pour obtenir mon pardon entier, permettez que je vous cite les vers que j'ai eu l'honneur de recevoir de vous, étant encore en Hollande:

«Si Dieu n'ouvrait les bras qu'à la seule innocence,  
«Qui viendrait dans son temple encenser les autels?  
«Dieu fit du repentir la vertu des mortels.

Agréz le mien, croyez à sa sincérité et rendez-moi vos anciennes bontés et, pour m'en convaincre, daignez reprendre avec moi votre ancien ton et votre ancien style.

Puisque je me suis avisé de citer, souffrez qu'à propos de la grande prospérité dont j'avais joui à Pétersbourg et

dont vous voulez bien me parler, je rapporte encore un vers d'Egyste dans Mérope :

« On m'a vendu bien cher un instant de faveur.

Je n'ai pas la jeunesse de cet Egyste, mais j'en ai la candeur et l'innocence, et je ne mérite pas plus que lui d'être persécuté et tourmenté comme je le suis. Mais c'est assez et trop parler de moi; souffrez que j'en vienne à vous, m-r le comte, pour vous féliciter du sort qui est votre partage, et dont vous devez être d'autant plus content qu'il est l'ouvrage de cette sagesse et de cette prévoyance qui ont toujours présidé à toutes vos actions. Je conçois la peine et le chagrin qu'ont dû vous causer les deux pertes que vous avez essayées. Sans doute, le pr. Bezborodko, sous une foule de rapports, est à regretter pour tout le monde; mais je ne sais s'il est à plaindre pour personne. Il me semble que, sans comparaison entière, on peut lui appliquer ce qui a été dit dans le Mercure de France, au sujet de la mort du prince Potemkine. Le rédacteur de l'article, après avoir repassé les divers traits de bonheur et d'éclat qui ont rempli la vie de son héros, ajoute que sa mort a été le dernier trait de l'étoile heureuse sous laquelle il avait été né. Il est de la mienne, monsieur le comte, je vous supplie d'en être bien persuadé, de vous chérir, de vous respecter et de vous être attaché jusqu'à la fin de mon existence.

P. S. M-me Hus est pénétrée au delà de ce que je puis vous exprimer du souvenir dont vous voulez bien l'honorer. Elle vous offre l'hommage de son respect et de sa reconnaissance.

## 24.

Voitovzi, près de Letitzeff, ce 3 May 1800.

Je ne fais que de recevoir, monsieur le comte, la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire le 28 Mars dernier. Il me paraît qu'elle s'est bien divertie en route, car ordinairement les lettres entre Moscou et ici ne restent guère au delà de 15 jours en chemin, et ma correspondance avec mes proches, établis dans cette capitale, va un train assez régulier. Mais cette fois-ci il en a été pour moi comme de toutes les choses que je désire vivement: elles ne viennent pas du tout on ne viennent que le plus tard possible. Quoiqu'il en soit, j'ai été enchanté de vous voir reprendre avec moi avec vos anciennes bontés, votre ancien ton, et je puis enfin me dire que j'ai enfin retrouvé un bien auquel j'avais toujours attaché le plus grand prix et dont j'avais vivement regretté la perte. Je ne suis point surpris, m-r le comte, que par le 56-e degré, que vous habitez, vous eussiez vu la terre encore couverte de neige, tandis qu'ici au 49-e, où nous sommes, elle n'a totalement disparu qu'aux premiers jours d'Avril. On serait tenté de croire qu'il s'est opéré dans les choses une subversion aussi totale que dans les esprits, et que ce serait à qui mieux mieux, de la nature ou des hommes, à augmenter la masse des calamités qui désolent la terre. Depuis trois ans que j'habite cette contrée, je n'ai vu ni saisons réglées, ni récolte passable. Mais je fais comme vous, m-r le comte: je me résigne en me rappelant souvent le fameux dicton de la vieille m-e Vatkovska, qui défendait à une de ses amies de s'affliger des ravages que la peste avait faites dans son village, parce que, disait-elle, „Слава Бору, что то было всеобщее несчастие“. C'est dans le souvenir de cette dame que je vais souvent puiser

des consolations pour les maux dont je viens de me plaindre, ainsi que pour d'autres dont j'ai bien ma part. Rien ne me paraît plus naturel que votre manière de vivre à Moscou. Vous n'avez jamais et nulle part aimé les cohues, quoique dans bien des endroits ailleurs elles offrissent des ressources que Moscou n'a jamais présentées dans les siennes. Si j'y demeurais, j'y aurais volontiers mené le même genre de vie; mais il aurait eu sous certains rapports plus d'inconvénients pour moi qu'il n'en peut avoir pour vous, m-r le comte, qui a bien des égards êtes chargé de bien moins d'entraves que moi, et c'est pour cette raison que je me tiens éloigné de cette capitale. Je suis ferré à glace contre les horreurs de la monotonie et de la solitude, et si je parviens à y joindre la tranquillité, que m'enlèvent les procès que m'ont suscités la chicane et la malignité des gens qui ont gouverné ici, je n'aurais rien à désirer, pas même une certaine extension de lumières sur ce qui se passe dans le monde. Nous en sommes totalement privés. A peine recevons nous les gazettes, et encore ne nous parviennent-elles que fort tard et très-souvent sans suite: s'il se trouve qu'une feuille de ces gazettes parle de ce qu'il ne faut pas que nous sachions, nous autres profanes, on la supprime. Il n'y a pas longtemps qu'une gazette, ayant parlé de la mort du maréchal Souvoff, un maître des postes aux frontières et censeur à la fois l'a séquestrée, et ainsi du reste. Nous avons eu cependant ici les Mémoires de m-lle Clairon; m-me Hus les a lus, comme un vieux général lit encore l'histoire d'une campagne où la relation d'une bataille. Pour moi, à ses considérations sur l'art dramatique près, je n'y ai rien tant admiré que l'histoire de son revenant et celle de son margrave. Malgré le néant des productions littéraires de ce tems-ci, et la difficulté de se les procurer, je suis persuadé, monsieur le comte, que vous trouvez encore le moyen de les faire parvenir

jusqu'à vous. Je ne regrette point de ne pouvoir pas y participer, ayant perdu le peu d'esprit que j'avais, et, par conséquent, n'ayant rien à cultiver à cet égard.

---

25.

(1800).

Je ne m'étonne pas, monsieur le comte, du temps que vous éprouvez dans les contrées de 56 à 57 degrés que vous habitez, lorsque les nôtres, situées sous le 49-me, ne nous en offrent guère un meilleur. Imaginez vous qu'à l'heure qu'il est les feuilles des arbres ont presque toutes jauni et commencent à tomber. Hélas! Ce prince de Kaunitz n'avait que trop raison de dire que la nature entière extravague tout autant que la plupart des êtres prétendus raisonnables qui lui doivent leur existence. Il est vrai qu'il ne paraît pas que, quoiqu'il ait eu des successeurs, il eût été remplacé; mais aussi faut-il convenir que, s'il se conduisait par des calculs de probabilité, que sa sagacité savait apprécier et saisir, ces calculs ne paraissent plus avoir lieu dans le siècle où nous vivons, et que pour ne pas se tromper, il faut presque toujours prendre l'inverse de ce qui est raisonnable et probable. J'ai lu ces jours-ci un roman de Diderot, intitulé Jacques le fataliste: il prétendait que tout ce qui arrivait ou n'arrivait pas, était écrit là-haut. J'ai adopté ce système, partie par amour-propre, partie par amour du repos, que je ne sais où trouver autrement, malgré tous mes renoncemens, malgré toutes mes abnégations d'ambition, d'intérêt et d'autres passions, qui nous agitent nous autres faibles mortels. Mon frère habite à la vérité la même contrée que moi, mais non pas le même endroit. Il est à cent verstes de moi dans une terre qui lui appartient et qu'il



s'occupe à régler et à administrer. Je vous remercie pour lui, d'avoir bien voulu penser à lui. Planter des choux et cultiver son jardin serait un sort bien doux, si l'on pouvait s'y livrer en paix. Mais le monstre de la chicane, déchainé contre nous deux, nous en distraît sans cesse. Cela va au point que nous pouvons dire que nous sommes mis hors de la loi. Il faut que je brise court sur cet article, où je risquerais de vous devenir aussi insupportable que la chose l'est à moi-même. C'est par la gazette que j'ai su la retraite de m-r votre frère. C'est une très-grande perte pour le service public; mais c'est un très-grand bien pour lui, et je n'ai pas de peine à croire que le zèle qu'il avait pour ce service, lui eût rendu ce parti absolument indispensable. Je suis sûr du moins qu'il en trouvera tous les dédommagemens imaginables dans ses jouissances domestiques. Que ne puis-je en dire autant du comte Zavadovsky? Mais je crains bien que ce digne homme ne succombe à ces mêmes chagrins intérieurs qui n'ont cessé de l'affecter pendant son dernier séjour dans la capitale. Par sa retraite j'ai perdu le seul homme qui me restait à Pétersbourg—pour défendre et protéger les affaires que j'ai au Sénat, et depuis son départ j'ignore absolument où j'en suis.

M-e Hus reçoit avec une nouvelle reconnaissance les nouveaux témoignages de souvenir que vous voulez bien lui donner et me charge de vous offrir ses hommages.

26.

Kamieniecz, ce 27 Octobre 1800.

Votre lettre du 22 Septembre, monsieur le comte, a été un peu longtems en route; mais elle m'est exactement parvenue, et je m'empresse de vous en offrir mes plus vifs remerciements. J'ai été bien affligé d'apprendre par elle que vous avez essuyé une longue et douloureuse indisposition. Sujet moi-même à ce genre de maux, je conçois mieux qu'un autre combien vous avez dû souffrir. Heureusement que ces maladies, prises à temps et bien soignées, ne sont point dangereuses. Je souhaite cependant que vous fussiez à jamais garanti de rechutes.

Je suis infiniment touché, m-r le comte, du désir obligeant que vous voulez bien me témoigner de me revoir. Comme il est parfaitement réciproque de ma part, je me flatte qu'il ne restera pas sans effet, et réellement, n'étant enchainé ici que par les malheureux procès qu'on m'a suscités, je n'en attends que l'issue pour me livrer à ce désir. J'espère un jour ou l'autre voir la fin de cet état de choses, qui me désole principalement par la contrainte de séjour qu'il m'impose. Dès que j'aurai brisé ces entraves, mon premier soin, comme mon premier voeu, sera de me rendre auprès de vous, partout où vous serez.

Je suis charmé, m-r le comte, des nouvelles que vous avez eu la bonté de me donner du comte Zavadovsky. Je lui suis véritablement attaché et reconnaissant; mais je ne lui écris point, parce qu'il m'a averti de laisser passer quelque temps avant de reprendre notre correspondance. Le comte Goudovitch est à trois cent verstes du lieu de mon

habitation. Je le connais assez pour concevoir qu'il n'a pas pu, aussi bien que le comte Zavadovsky, se faire à une vie privée. C'est pourtant, à mon avis, ce qui pouvait lui arriver de plus heureux.

Les nouvelles de gazettes, les seules que je reçoive sur les affaires publiques, m'ont en effet vivement inquiété sur la possibilité que m-r votre frère pût continuer son séjour en Angleterre, le seul convenable à sa santé et à sa manière d'être, et je vous ai une véritable obligation d'avoir bien voulu me rassurer là-dessus. Nos bruits d'ici sont un jour à la paix, un autre à la guerre. Le meilleur et le plus sage à nous autres campagnards est d'attendre les événemens; c'est ce que je fais avec une profonde résignation à tout ce qui pourra m'arriver, et ne formant d'autres vœux que pour ma tranquillité et pour la conservation de la bienveillance et des bontés des personnes que j'honore et estime, et qui veulent bien en avoir pour moi. Vous sentez, m-r le comte, combien sous ce rapport vous pouvez contribuer à mon bonheur; car, sans nul compliment, ni exception quelconque, vous êtes celui dont je voudrais le plus cultiver et conserver de pareilles dispositions.

---

## 27.

C'est la veille du jour de l'an et du commencement du siècle, monsieur le comte, que j'avais l'honneur de recevoir votre lettre du 10 du mois passé: c'est ce que je pouvais avoir de mieux pour mes étrennes. Recevez en retour, m-r le comte, les voeux qu'à cette double époque je forme pour votre santé et votre prospérité, et croyez que, si c'est l'usage qui les autorise, c'est le coeur qui les dicte.

Nous avons fini le dernier siècle sous des auspices bien menaçants pour l'Europe. Les Français ont été encore triomphants, et l'Autriche est à la veille de sa destruction totale ou d'une subversion aussi complète que celle que ces messieurs ont opérée partout où ils ont été les maîtres. On vient de conclure encore une trêve de 30 jours ou de 45, puisque les hostilités ne doivent recommencer que quinze jours après la dénonciation. Nous avons déjà vu ce que c'étaient que ces trêves, et on peut leur dire ce que, dans la tragédie de Mahomet, Zopire dit à cet imposteur:

«Et la trêve pour toi n'est qu'un moyen nouveau  
Pour venir dans nos coeurs enfoncer le couteau».

Ils ne resteront certainement pas oisifs et ne cesseront de s'occuper à avancer les progrès de leur funeste système. Il ne reste qu'à souhaiter, que mes pressentimens se trouvent faux.

En apprenant ce qui s'est passé entre nous et l'Angleterre, j'ai en effet tremblé que le plan suggéré à monsieur votre frère par l'état de sa santé et celui de sa famille, ne fût troublé. Mais puisque cela n'est point arrivé jusqu'à présent, il faut espérer que cela n'arrivera point. Je le souhaite du moins pour son repos et sa conservation. Vous resterez donc, monsieur le comte, toute l'année à votre

terre: c'est ce qu'il y a de mieux à faire, et je n'aurais jamais bougé de la mienne, si je n'en étais souvent arraché par les tracasseries interminables de la chicane, auxquelles je servais de proie depuis si longtemps. La patience et le courage sont les seules armes que j'oppose à une situation aussi pénible, et ma consolation est, entre autres, dans les bontés que vous continuez à me témoigner.

---

28.

A Kiew, ce 31 Mars 1801.

J'ai eu l'honneur de recevoir votre dernière lettre, monsieur le comte, peu de jours avant la nouvelle du grand événement qui va faire reluire sur nous les jours heureux et tranquilles que nous avons goûtés pendant l'espace de 35 ans. Comme cet événement m'a déterminé à entreprendre le voyage de Pétersbourg, les préparatifs que j'ai faits pour cela ont absorbé tout mon temps et m'ont empêché d'avoir l'honneur de vous écrire. Je ne l'aurais pas fait peut-être même aujourd'hui; si, en arrivant ici, je n'avais pas appris la nouvelle de la rentrée de m-r Beckléhoff dans la place de procureur-général. Je ne sais par quelle fatalité je me suis attiré sa malveillance; mais il m'en a donné des marques trop évidentes pour que j'en puisse douter. Mon affaire à été sur le point d'être terminée à mon avantage; mais il lui a donné un tour tout contraire. Pendant sa courte disparition elle a été de nouveau remise en bon train. Mais je crains qu'il ne lui fasse encore changer de face. Je connais vos rapports, monsieur le comte, avec m-r Beckléhoff. Serait-ce trop présumer de vos bontés pour moi, que de

vous prier de vouloir bien vous employer à changer ses dispositions à mon égard. Je ne vous aurais point importuné de cette prière, si je n'étais au fond de mon âme pénétré de la justice de ma cause, si toutes personnes instruites et impartiales n'en portaient le même jugement que moi. Daignez, m-r le comte, vous intéresser à cette affaire et ajouter un nouveau motif de reconnaissance à tous ceux dont je vous dois et vous garde un souvenir ineffaçable. Je pars aujourd'hui, et compte être à Pétersbourg sous huit à dix jours. Nul autre motif ne m'y conduit que celui de voir assurer ma tranquillité pour le reste de mes jours, en faisant finir cette affaire qui n'a jamais cessé de la troubler, et sans laquelle j'aurais été l'homme du monde le plus heureux.

---

29.

Ce 24 Juillet 1801.

Deux heures avant mon départ de Pétersbourg, monsieur le comte, je me suis présenté chez vous pour avoir encore le plaisir de vous voir; mais vous n'étiez pas encore de retour de Pavlovsk: il a donc fallu partir sans jouir de cette satisfaction. Cela m'a empêché en même tems de vous rendre compte du succès de la démarche que j'ai faite d'après votre conseil, m-r le comte, en allant voir m-r le procureur-général. Au lieu d'être touché des motifs qui m'ont conduit chez lui, ce digne et galant homme a donné cours à toute son humeur et contre moi et contre les sénateurs qui ont jugé favorablement pour moi, les traitant sans façon d'imbéciles et d'ignorants, et parlant en même temps du respect que l'on doit à ce suprême tribunal. Je lui ai observé qu'il ne prêchait pas d'exemple. Je l'ai quitté avec des assurances formelles et positives que, s'il avait un mot

terre: c'est ce qu'il y a de mieux à faire, et je n'aurais jamais bougé de la mienne, si je n'en étais souvent arraché par les tracasseries interminables de la chicane, auxquelles je servais de proie depuis si longtemps. La patience et le courage sont les seules armes que j'oppose à une situation aussi pénible, et ma consolation est, entre autres, dans les bontés que vous continuez à me témoigner.

## 28.

A Kiew, ce 31 Mars 1801.

J'ai eu l'honneur de recevoir votre dernière lettre, monsieur le comte, peu de jours avant la nouvelle du grand événement qui va faire reluire sur nous les jours heureux et tranquilles que nous avons goûtés pendant l'espace de 35 ans. Comme cet événement m'a déterminé à entreprendre le voyage de Pétersbourg, les préparatifs que j'ai faits pour cela ont absorbé tout mon temps et m'ont empêché d'avoir l'honneur de vous écrire. Je ne l'aurais pas fait peut-être même aujourd'hui, si, en arrivant ici, je n'avais pas appris la nouvelle de la rentrée de m-r Beckléchoff dans la place de procureur-général. Je ne sais par quelle fatalité je me suis attiré sa malveillance; mais il m'en a donné des marques trop évidentes pour que j'en puisse douter. Mon affaire à été sur le point d'être terminée à mon avantage; mais il lui a donné un tour tout contraire. Pendant sa courte disparition elle a été de nouveau remise en bon train. Mais je crains qu'il ne lui fasse encore changer de face. Je connais vos rapports, monsieur le comte, avec m-r Beckléchoff. Serait-ce trop présumer de vos bontés pour moi, que de

vous prier de vouloir bien vous employer à changer ses dispositions à mon égard. Je ne vous aurais point importuné de cette prière, si je n'étais au fond de mon âme pénétré de la justice de ma cause, si toutes personnes instruites et impartiales n'en portaient le même jugement que moi. Daignez, m-r le comte, vous intéresser à cette affaire et ajouter un nouveau motif de reconnaissance à tous ceux dont je vous dois et vous garde un souvenir ineffaçable. Je pars aujourd'hui, et compte être à Pétersbourg sous huit à dix jours. Nul autre motif ne m'y conduit que celui de voir assurer ma tranquillité pour le reste de mes jours, en faisant finir cette affaire qui n'a jamais cessé de la troubler, et sans laquelle j'aurais été l'homme du monde le plus heureux.

---

29.

Ce 24 Juillet 1801.

Deux heures avant mon départ de Pétersbourg, monsieur le comte, je me suis présenté chez vous pour avoir encore le plaisir de vous voir; mais vous n'étiez pas encore de retour de Pavlovsk: il a donc fallu partir sans jouir de cette satisfaction. Cela m'a empêché en même tems de vous rendre compte du succès de la démarche que j'ai faite d'après votre conseil, m-r le comte, en allant voir m-r le procureur-général. Au lieu d'être touché des motifs qui m'ont conduit chez lui, ce digne et galant homme a donné cours à toute son humeur et contre moi et contre les sénateurs qui ont jugé favorablement pour moi, les traitant sans façon d'imbéciles et d'ignorants, et parlant en même temps du respect que l'on doit à ce suprême tribunal. Je lui ai observé qu'il ne prêchait pas d'exemple. Je l'ai quitté avec des assurances formelles et positives que, s'il avait un mot



à dire à cette affaire, je ne devais pas la regarder comme finie de la manière dont elle avait été jugée. C'est ainsi que nous nous sommes séparés, et vous pouvez juger, m-r le comte, si je suis parti, et si je pars à présent, tranquille sur une affaire aussi majeure pour moi. Je n'ai pour me rassurer que les bontés que je vous connais pour moi et que je réclame tant dans cette occasion-ci que dans tant d'autres qui pourront encore se présenter.

P. S. Je me mets en voiture pour quitter Moscou et pour suivre mon voyage. J'écris à m-r Trochinsky pour l'instruire également des intentions bénignes de m-r le procureur-général.

---

30.

Francfort sur le Mein, ce 30 Août 1801.

Je n'attends pas, monsieur le comte, mon arrivée à ma destination pour commencer à remplir l'engagement que j'ai pris avec vous de saisir toutes les occasions de vous faire passer toutes les nouveautés qui paraissent en fait de livres. Je vous en offre ici un échantillon dans l'ouvrage de m-r Tooke sur l'histoire de Russie. J'espère avoir la primauté sur tout le monde dans cet hommage, car l'ouvrage me paraît tout récent, sa dédicace à notre Empereur étant datée du 1-er de ce mois. En cas que j'aie été prévenu par quelqu'un, je vous supplie de le faire passer à m-r le comte de Boutourline, avec lequel je suis en dette à cet égard, lui ayant emporté par mégarde des livres qu'il a eu la complaisance de me prêter pendant mon séjour à Pétersbourg.

J'ai rencontré ici le vieux comte de Nesselrode, qui m'a beaucoup demandé de vos nouvelles, monsieur le comte.

J'ai passé avec lui presque toute ma journée d'hier. Il a perdu presque toutes ses dents, mais a conservé tout son appétit et une grande partie de son ancienne causticité et de son originalité, à la mémoire près, qui commence à faiblir visiblement. J'ai aussi rencontré quelques personnes qui arrivent récemment du pays où je vais, et sur lequel j'ai tâché de prendre d'eux des renseignemens. Ils n'ont guère été encourageans ces renseignemens, tout le monde s'accordant à m'assurer qu'on y était toujours dans l'ivresse de la puissance et de la supériorité qu'on avait usurpées partout et qu'on n'agissait que par l'impulsion qu'elles donnaient. D'aujourd'hui même je vais me remettre tout entier entre leurs mains: Mayence, qui est sur ma route, n'étant qu'à huit lieues d'ici.

.....

31.

Paris, ce 24 Octobre (5 Novembre) 1801.

J'ai eu l'honneur de recevoir votre lettre du 15 Septembre dernier, monsieur le comte, en même temps que la liste des promotions et des grâces accordées par notre Empereur à l'occasion de son couronnement. Vous me permettez donc de joindre à mes remerciemens pour la marque de souvenir que vous avez bien voulu me donner, mes sincères félicitations sur cette nouvelle distinction que vous obtenez. Je m'en réjouis autant par une suite des sentimens que je vous ai consacrés depuis si longtems, que sous le rapport du bien public; car j'aime à croire que cette circonstance vous rattachera au moins pour quelque temps à la carrière que vous avez si glorieusement fournie jusque là. Je vous supplie, m-r le comte, de ne pas prendre ceci pour une flagornerie banale; c'est, je vous le proteste,

Архивъ Князя Воронцова. XIV. 18.

un sentiment profondément gravé dans mon âme et dans mon esprit.

J'ai eu l'honneur de vous écrire par un courrier que j'ai expédié avec les traités que j'ai signés ici. Je suis fâché de voir que cette lettre là ne vous trouvera pas à Pétersbourg. J'aurais eu bien besoin de votre présence pour défendre ce que j'ai cru devoir prendre sur moi dans cette circonstance. Au reste, quelque chose qu'il en arrive, je n'en serai pas étonné. Il est des époques dans la vie où l'on ne recueille que des peines et des épines: c'est celle où je me trouve. Je m'en rapporte à vous-même, m-r le comte; vous connaissez la répugnance que j'ai eue à sortir de ma retraite, et, à quelque prix que ce soit, je ne serai pas fâché d'y rentrer. La seule chose qui m'inquiète dans cette perspective, c'est l'inquiétude que vous me faites éprouver sur les suites de mon procès. Il serait tout-à fait de mon étoile de voir revenir là-dessus. Si cela arrive, cela ne sera pas faute de condescendance de ma part, condescendance qu'il serait d'autant plus dur de me faire pousser trop loin, qu'il ne l'a pas été moins pour moi d'arracher le salaire modique que j'ai pu obtenir de services longs et peut-être utiles. Mais je suis résigné à tout, me flattant, cependant, qu'on ne sera pas surpris du soin que je prends de défendre ce que j'ai si légitimement et si péniblement acquis.

J'ai eu la satisfaction de renouveler mon ancienne correspondance avec m-r votre frère, et encore une plus grande de recevoir des marques bien précieuses de sa confiance. En quittant Paris, je me ferai un plaisir de l'aller voir; mais je crains d'y être encore contrarié: car il m'annonce le dessein de faire un voyage à Pétersbourg, au printemps prochain.

J'ai eu l'honneur de vous envoyer à deux occasions quelques ouvrages nouveaux; je crains de ne pouvoir pas le

répéter trop souvent, car nous vivons dans un temps peu fertile en ces sortes de productions.

M-r de Ségur est malade; je ne l'ai rencontré nulle part, et je n'ai pas été le voir chez lui. Je vous avoue, monsieur le comte, que j'ai de la rancune contre lui pour la manière dont il a parlé dans son ouvrage de la défunte Impératrice. La justice et la reconnaissance auraient du également lui dicter un autre langage, qui aurait été en même temps plus conforme à la vérité.

Paris, 2 (14) Janvier 1802.

J'ai été aussi étonné qu'affligé, monsieur le comte, en recevant votre lettre du 10 IX-bre dernier, d'apprendre qu'aucune de celles que j'ai eu l'honneur de vous adresser ne vous était parvenue. Il est pourtant de fait que j'ai eu celui de vous écrire d'abord de Francfort par un chirurgien français nommé Legros, qui a été longtems en Russie et qui y retourne. Je l'ai même chargé d'un paquet de livres; ensuite Oubril, que j'ai expédié en courrier d'ici, a porté avec lui une lettre, du tabac et encore des livres, et enfin j'ai écrit aussi par la poste pour vous présenter, monsieur le comte, l'hommage des sentimens que j'ai éprouvés en apprenant ce qui a été fait pour vous le jour du couronnement. A la vérité, je n'ai pas écrit aussi souvent que je l'avais désiré; mais quelqu'assuré que je sois de vos bontés pour moi, je ne crois pas que la crainte d'en abuser, en vous importunant par des lettres trop fréquentes, ne fût de mise. D'ailleurs ma santé, que vous avez vu à Pétersbourg très-chancelante, ne s'est pas beaucoup raffermie pendant mon  
18°

séjour à Paris. Ce n'est, au reste, j'ose vous l'assurer, à cause des dissipations et des plaisirs de cette ville, auxquels je ne me livre guère, quoiqu'ils soyent aussi abondants qu'ils l'ayent jamais été. La révolution a été tout-à-fait favorable aux étrangers; elle a rendu la société bien plus accessible pour eux qu'autrefois. Mais en revanche elle les met en commerce et en rapport avec des gens d'une bien étrange espèce, qu'elle y admet ou qu'elle renferme. Pour les curieux réservés cela ne laisse pas d'avoir son mérite. Les spectacles commencent à revenir à leur ancien état. Toutes les bonnes pièces de Corneille, de Racine et de Voltaire sont reprises et vues avec plus de plaisir que les pièces révolutionnaires. On dirait même que le goût s'est plus épuré: car Voltaire, en effet, est mis, comme je l'ai placé, au troisième rang. Tous les littérateurs, sans en excepter Laharpe, s'accordent à le ranger ainsi. C'est un blasphème, direz vous, monsieur le comte; mais ce n'est pas le mien, et quand je le penserais, je n'oserais jamais le prononcer devant vous. On a donné aussi quelques nouveautés, mais elles n'ont guère eu de succès. En fait de livres nouveaux, je n'aurai l'honneur de vous envoyer aujourd'hui qu'un troisième volume, qui sert de continuation aux fameux Mémoires secrets sur la Russie par le très-fameux Masson. On vend cet ouvrage ici publiquement. J'en ai fait sentir l'indécence au ministre de la police, mais je n'ai pas fait de démarche officielle, sachant que notre Empereur dédaigne ces sortes de choses. Mais je voudrais pourtant que pour l'avenir on me prescrivit la conduite que je dois tenir en cas semblable.

Je me suis informé, monsieur le comte, après ce m-r de Sabran, auquel vous vous êtes intéressé. Je n'ai rencontré personne de ce nom dans la société, mais on m'a dit qu'il y en avait un qui était passé au service de l'Espagne avec le grade de lieutenant-général.

Je ne vous parle point d'affaires, monsieur le comte, pour n'en avoir que trop parlé dans mes rapports officiels, qui ne vous resteront sûrement pas inconnus. Mais permettez-moi de vous dire un mot d'une qui me regarde et dont j'ai déjà pris la liberté de vous entretenir, précisément dans la lettre dont m-r Oubril a été porteur. Elle regarde mon établissement dans ce pays-ci, s'il doit avoir lieu. Il m'est impossible d'exister sans le supplément que je sollicite dans une lettre que j'adresse à l'Empereur par la voie de m-r le comte de Kotschoubey. Je le prie de vous la communiquer avant de la mettre sous les yeux de Sa Majesté, et, si vous trouvez mes demandes justes et raisonnables, j'ose vous conjurer d'avoir la bonté de les appuyer de votre crédit et de votre intercession. Je ne suis plus dans l'âge où des espérances dans l'avenir puissent autoriser des sacrifices présents. Il y a longtemps que je ne me propose plus rien autre chose que de finir dans une sorte d'aisance et de laisser au moins quelque souvenir de mon existence passée. Ce serait totalement détruire cet espoir que de m'abandonner au traitement que la cour assigne à ce poste-ci. D'ailleurs il n'est plus ce qu'il a été. Autrefois les ambassadeurs mêmes étaient confondus dans la foule; à présent le plus petit ministre de la plus petite cour est dans la plus grande évidence, et personne n'est admis ni considéré qu'en raison de la dépense qu'il fait. Ce tableau n'est pas exagéré, et quiconque a vu Paris à présent vous le confirmera. Je n'ai pas besoin de vous en dire davantage, persuadé, comme je dois l'être, par vos bontés constantes pour moi que vous daignerez accueillir ma prière avec cet intérêt dont vous m'avez donné tant de preuves et qui est ni naturel à votre caractère.

---

## 33.

Paris, ce 8 (20) Février 1802.

Le jeune homme qui aura l'honneur de remettre cette lettre porte le nom fort connu en France de La Tour du Pin. Il est apparenté à tout ce qu'il y a eu de plus illustre en France. Il possède une fortune de quinze à vingt mille livres de rente et il va en Russie à la suite du général Hédouville, dans l'intention d'y entrer au service. Sa vocation et les études qu'il avait faites le portent vers la marine. Ses parents, que je fréquente quelque fois, m'ont prié de m'intéresser auprès de vous, m-r le comte, pour vous engager à favoriser ses vûes. Plein de confiance dans les bontés dont vous avez daigné me donner des preuves innombrables, j'ose solliciter votre appui et votre protection pour ce jeune homme, qui m'en a paru tout-à-fait digne par sa modestie et la noblesse de ses sentiments. Peut-être possède-t-il aussi des connaissances qui ne sont pas assez communes chez nous dans le métier pour lequel il se propose, pour n'être pas accueilli avec quelqu'attention.

---

## 34.

*Къ графу Семену Романовичу.*

(1802).

Permettez, monsieur le comte, que je joigne ici un mot de remerciement pour les choses obligeantes et consolantes que vous avez eu la bonté de me dire dans votre lettre, écrite par votre main. Elles m'encouragent encore plus de vous parler avec une entière confiance de mes affaires et de ma situation. Guéri totalement, par la prodigalité qu'on a fait sous le dernier règne des honneurs et des distinctions, de toute ambition à cet égard, je ne puis cependant être indifférent à mes intérêts, ni à la conservation de ma modique fortune, que je voudrais avoir la consolation de transmettre à mes neveux. Le traitement ordinaire assigné à ce poste-ci ne saurait suffire à mon entretien: il est, comme vous le savez, de 16 m. r. ou de 80.000 francs. Vous aurez entendu parler de la cherté excessive de cet endroit-ci et du luxe prodigieux qu'on y étale. Je ne prétends rivaliser avec personne à ce dernier égard; mais il faut que je vive honorablement, parce que les ministres étrangers sont à présent en plus grande évidence qu'ils ne l'ont été avant la révolution. J'ai donc demandé qu'aux appointemens ordinaires on ajoutât une pension de 6 m. r. par an avec bonification de cours de change. J'ai motivé cette demande sur ce que je l'aurais eue infailliblement, si, après la longue carrière que j'avais fournie, j'avais obtenu une retraite aussi honorable que je crois l'avoir méritée. Si l'on objecte à cela l'économie du gouvernement actuel chez nous, je pourrais fort bien y répliquer par l'exemple de Kouchéleff, qui a bien obtenu une pension de 12 m. r. J'ai demandé en outre qu'on me permît de porter en signe de compte de dépenses extraordinaires la



maison que j'occuperais ici; ce, qui en tout, aurait porté mon traitement à environ 130 m. livres, auxquelles, en ajoutant 60 à 70 m. du mien, j'aurais pu avoir ici une existence convenable. Une troisième demande que j'ai faite de pure délicatesse, c'est de n'être point qualifié de ministre plénipotentiaire dans mes lettres de créance, mais d'y être nommé par mon grade avec pleins-pouvoirs de traiter avec ce gouvernement-ci. J'ignore l'accueil qu'on fera à ces demandes. Mais, accoutumé à n'être point gâté et à rencontrer des difficultés là où les autres n'en éprouvent aucune, j'ai recours à vous, m-r le comte, pour vous prier de les appuyer auprès de m-r votre frère, pour peu que vous les jugiez justes et admissibles. J'ai toute ma vie craint par dessus tout de sortir des bornes de la modération dans mes vœux et dans mes désirs; je ne la finirai pas par y manquer; mais, d'un autre côté, il m'est impossible de me résoudre à déranger, sur le déclin de mes jours, une existence que j'ai acquise à la sueur de mon front.

---

35.

(1802).

J'ai vu avec grand plaisir, m-r le comte, au ton qui règne dans les dépêches que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, ainsi que dans celles à mes deux collègues à Vienne et à Berlin, que vous allez le faire remonter incessamment à la hauteur qui convient à la puissance dont vous êtes l'organe et à la dignité de votre caractère personnel. Il en était bien temps, car nous commençons sérieusement à décroître. Je ne puis rien concevoir à l'influence qu'a pu avoir une espèce comme le prince Kourakine, et ce n'est qu'après ce que vous avez la bonté de m'en dire, que je comprends comment le c-te Kotchoubey a pu se dégoûter de sa place. Je

commence enfin à renaître à l'espérance qu'avec le poids que vous portez avec vous, vous ne tarderez pas à remédier au mal que la faiblesse et la vacillation de notre ministère ont produit. Il est vrai que la puissance française est effrayante, mais elle tirait un grand accroissement de notre connivence. C'est par cette dernière que ce gouvernement-ci en imposait le plus aux autres. Vous avez vu, m-r le comte, dans une foule d'écrits et d'imprimés, combien il prenait à tâche d'accréditer partout l'opinion de l'intimité la plus illimitée avec nous, et ce seul soin suffit pour prouver le besoin qu'il a de nous pour étendre et affermir son influence. J'ai exposé cette idée presque dans tous mes rapports; je ne l'ai pas dissimulée ici même dans mes entretiens et mes discussions avec Talleyrand et le Premier Consul lui-même; mais on n'en tenait aucun compte. On calculait sur les facilités que l'on rencontrerait à Pétersbourg, sur une correspondance que Talleyrand disait avoir avec Kourakine, enfin sur les tripotages de la cour de Berlin dont le ministre ici, le marquis de Lucchesini débitait toutes sortes de contes sur la nôtre. C'était lui qui en quelque façon était devenu l'organe et l'interprète des intentions et des sentimens de notre cour. Peu de jours avant l'arrivée de mon dernier courrier, Lucchesini m'aborda dans un lieu tiers d'un air triomphante pour me dire qu'il avait appris avec satisfaction que notre cour avait pleinement approuvé la convention qu'il a signée ici encore avec la France et la Bavière. A quelques jours de là, et lorsque j'eus reçu mon courrier, je l'ai abordé à mon tour pour l'assurer de tout le contraire de ce qu'il m'avait dit. A cette même occasion, j'ai prié sérieusement m-r de Talleyrand de ne croire, en ce qui concernait les intentions de ma cour, que le général Hédouville et moi, et d'être surtout en garde contre m-r de Lucchesini, accoutumé à hasarder souvent les assertions. En effet, ce Lucchesini est l'âme

damnée de ce gouvernement-ci. Il ne s'est maintenu auprès de lui qu'à force de bassesses et de complaisances: il a été plus d'une fois à la veille d'être expulsé de sa place. C'est Talleyrand et le général Beurnonvillé qui la lui ont conservée, mais à la charge qu'il marquerait un dévouement sans bornes dans toutes les occurrences qui pourront se présenter. Il y a ici le comte de Choiseul-Gouffier, qui fait profession d'un attachement réel pour la Russie. Il me voit beaucoup, et en même temps il est fortement lié avec Talleyrand. Il me fait parfois part de certaines choses qu'il apprend de ce dernier. Voici les principaux traits que j'ai sus de lui. Un jour Talleyrand arrive chez le Premier Consul et le trouve occupé à lire une lettre. Après en avoir achevé la lecture, Bonaparte la remet à Talleyrand et lui dit de le rassurer, si l'écriture et la signature de cette lettre étaient véritablement celles de l'Empereur. Cet étonnement et ce doute venaient de ce que quatre pages qu'elle contenait étaient remplies d'idées et de principes démocratiques les plus outrés. Ce n'est pas par moi que cette lettre est parvenue. Je dois donc supposer que La Harpe ou quelqu'autre en ont été porteurs. Personne ne persécute plus que Bonaparte ces espèces de principes, et rien n'est plus naturel et plus conforme à son système que de s'emparer d'une autorité exclusive et sans bornes. Il croit, et moi avec lui, que c'est la seule manière de faire prospérer une nation puissante et populeuse comme la France, comme la Russie; car, comme dans toutes les constitutions humaines les abus sont inséparables: ceux du pouvoir d'un seul sont bien moins funestes que les abus du pouvoir de la multitude. Bonaparte m'a souvent parlé dans ce sens, et je n'ai pu qu'y abonder. Toute institution contraire chez les autres nations non-seulement lui est désagréable, mais elle l'effraye autant qu'elle amène des réflexions parmi les Français, qu'il gouverne despotiquement. Un autre sujet

de censure qu'a exercé Talleyrand, porte sur des présents que l'Empereur a envoyés à quelques savants d'ici, qui lui ont adressé leurs ouvrages. L'été dernier Kourakine s'est avisé d'envoyer dans une lettre à Talleyrand une bague à remettre à un de ces savants, dont ce dernier a été longtemps à découvrir l'existence et même la demeure, et, à cette occasion, il a observé que lorsque Catherine faisait des largesses aux Voltaire, aux Buffon, aux d'Alembert, on savait du moins les trouver. En effet, m-r le comte, ces présents accordés à quelques auteurs médiocres m'ont alléché un essaim qui m'accable de leurs productions les plus mauvaises ou les plus médiocres. J'ai pris le parti avec eux de les renvoyer à un m-r Du Hamel, agent littéraire de l'Empereur, et à celui-ci j'ai dit de leur répondre qu'il avait déjà fait acquisition de leur ouvrage et l'avait envoyé à l'Empereur. Une troisième chose bien plus importante que je tiens de Choiseul, c'est que Talleyrand lui a dit qu'il ne croyait pas que la paix durât plus de deux ans, propos que je sais de source certaine avoir été également tenu par Bonaparte lui-même. L'ajournement n'est pas bien long, et c'est un avis au lecteur.

La Harpe, arrivé ici au commencement de l'été dernier, sachant que je n'étais pas fort matineux, a passé chez moi sur les huit heures du matin, et, ayant appris que je dormais encore, a laissé sa carte. Comme le comte de Kotchoubey m'avait recommandé de le bien traiter, je lui ai écrit de venir à un jour que je lui fixais dîner chez moi. Il me répondit par un billet d'excuse pour ce jour-là, me promettant de venir me voir très-prochainement. Il n'en a rien fait jusqu'à présent. Avant et après qu'il fut venu ici, Talleyrand m'en a parlé avec mépris et même exécration, lui imputant bien des crimes commis en Suisse et de mauvais conseils qu'il donnait à notre Maître. Il lui attribue également les

nouveaux arrangemens qui viennent de paraître chez nous, les appelant constitution, tandis que dans le fait ce n'est rien qu'un renouvellement d'un ordre de choses établi depuis longtemps et qu'il ne s'agit que de remettre en vigueur. A notre dernière audience chez le Premier Consul, il m'a aussi parlé dans ce sens, et je l'ai également redressé. Au reste, La Harpe, élu député de la Consulta Suisse, a refusé ou va refuser cette commission, à ce que m'a dit le s-r. Stopfer, ministre helvétique à Paris.

Je ne sais pas moi-même, m-r le comte, au moment où je prends la plume pour avoir l'honneur de vous écrire, quand le courrier que je me propose d'envoyer, partira; mais, prévoyant qu'à cause de l'affaire de la cour de Vienne cette expédition sera un peu précipitée, je m'y prends d'avance pour pouvoir me livrer à mon aise à l'envie et au besoin que j'ai de vous entretenir. Je suis d'ailleurs vraiment pressé d'épancher tous les sentimens dont j'ai été vivement pénétré à la réception de tous les témoignages de bonté et de confiance dont vous m'avez comblé à l'occasion du dernier courrier que vous m'avez envoyé. Veuillez bien, m-r le comte, en recevoir tous mes remerciemens, et croyez que s'ils sont faiblement exprimés, ils sont fortement sentis. Vous m'ordonnez de vous parler avec confiance. Vous savez, j'ose m'en flatter, que dans tous les temps et dans tous mes rapports avec vous, je n'ai jamais mis de réserve. Je n'en mettrai pas aujourd'hui non plus; mais, dans la suite, je ne saurai me départir d'une sorte de circonspection que l'expérience du passé semble m'imposer. Dans l'espace d'un an que je suis ici, vous êtes le troisième ministre avec lequel je serai en correspondance, et mes lettres, adressées à l'un, sont tombées dans les mains d'un autre. Il n'y a pas eu d'inconvénient jusqu'à présent; mais après, j'ai beau promener mes regards sur tous les personnages qui pourraient

paraître sur une scène aussi mobile, je ne trouve de sécurité nulle part, et en songeant à votre adjoint, j'y vois un danger évident pour moi, surtout d'après ce que vous me faites l'honneur de me dire de votre appréhension de ne pas résister au dégoût du fardeau qui pèse sur vous. Je désirerais donc que vous eussiez la bonté de m'indiquer quelque moyen sûr d'échapper à l'inconvénient que je crains. Je souhaiterais qu'en cas d'événement il y eût un intermédiaire qui vous fasse parvenir mes lettres quelque part et de quelque manière que vous jugerez. Pour aujourd'hui, je me crois parfaitement en sûreté, et vous allez voir à mon abandon, combien je me livre à cette opinion.

---

36.

*Къ графу Семю Романовичу.*

Paris, ce 14 (26) Septembre 1802.

Dans la supposition que je fais, m-r le comte, que vous passerez par la France en retournant à votre poste, je désirerais profiter de cette occasion pour avoir la satisfaction de vous revoir, ne fût-ce qu'un instant au bout de tant d'années de séparation. Indiquez-moi, je vous prie, un endroit le moins éloigné de Paris qui se trouve sur cette route, afin que je puisse avoir le plaisir de vous renouveler de vive voix les assurances de tout l'attachement et de tout le dévouement dont je suis pénétré pour vous depuis que j'ai le bonheur de vous connaître.

## 37.

Paris, ce 21 Novembre (3 Décembre) 1802.

Vous semblez désirer que je vous écrive en particulier plus souvent que je ne le fais par des raisons de prudence que je ne vous ai pas laissé ignorer. Votre exemple même, m-r le comte, ne m'a pas encouragé à m'écarter de cette règle; car il y a cette différence entre nous qu'un mot ou une ligne qui me témoignent votre bienveillance et votre bonté suffisent pour m'intéresser au plus haut degré, au lieu que moi je dois songer à vous intéresser par le contenu des choses plus ou moins graves que je puis être à même de vous mander. Or, la voie de la poste n'est guère propre à cela. Cependant je vous obéirai, et avec d'autant plus de plaisir que j'ose enfin me flatter que vous accueillerez avec quelque intérêt tout ce que pourra vous procurer mon désir ardent de vous complaire en toutes choses.

Depuis la réception de votre courrier, je n'ai cessé de vous écrire, et tout cela vous sera porté par le mien. Je me crois tous les jours à la veille de l'expédier, mais mon espoir se voit tous les jours trompé. J'ai fixé cette expédition à l'arrangement des affaires de la cour de Vienne, qui se diffère par des motifs qui me sont absolument inconnus. Toutes les fois que j'en parle à m-r de Talleyrand, et je lui en parle presque tous les jours, il me remet au lendemain, et cependant rien ne se fait, et les affaires de Ratisbonne marchent leur train. Déjà le conclusum définitif y est arrêté, ce qui à mon avis, et à celui du comte de Cobenzl, ne peut que rendre plus difficiles les modifications dont il est question par rapport à l'Autriche. Je suis aussi impatient que vous, monsieur le comte, de voir terminer toutes ces affaires. On me tient ici le même langage, mais

les actions n'y répondent pas. J'attends aujourd'hui une réponse décisive; elle m'a été promise du moins. Je vous parlerai de m-r Otto par mon prochain courrier.

J'ai fait remettre exactement à m-de de Kochéleff les lettres de m-e Zagriajsky; elle y répondra incessamment. Nous avons ici une colonie nombreuse de Russes et de Polonais, qui se donnent pour tels. Je réserve les détails les plus amples à leur sujet toujours à ce courrier. M-e la princesse Michel Galitzin est venue depuis quelques jours grossir le nombre. Nos compatriotes font grand bruit ici: ils donnent des bals et des soirées où l'on parait s'amuser assez. Je me suis acquitté de votre commission auprès de m-r Démïdoff. Il a été très-charmé d'apprendre que le tabac, qu'il vous a envoyé, eût si bien réussi. Sa femme n'a pas été moins sensible au souvenir dont vous l'avez honorée.

M-r le grand chambellan Narischkine m'a décoché ici un de ses subalternes, un prince Chakhovskoy, pour enrôler des sujets pour nos théâtres. Il s'en est acquitté non en prince, mais en amateur passionné pour son métier. Il a engagé de très-bons sujets, dont quelques uns sont déjà en route. Mais il n'a pas apporté un sol d'argent avec lui, et j'ai dû lui en faire avancer sur des lettres de change qu'il a tirées sur la direction des spectacles. Mais comme j'ai répondu pour lui, je vous supplie, monsieur le comte, de vouloir bien faire veiller à ce que ces lettres de change soient acquittées sans délai. J'aurai l'honneur de vous écrire très-prochainement et officiellement au sujet d'une actrice célèbre, qui se propose pour notre théâtre français, et qui n'a voulu traiter qu'avec moi: c'est m-lle St.-Val, la cadette, qui a joui d'une très-grande réputation, même sous l'ancien régime, où le goût des spectacles était encore moins dépravé qu'il ne l'est à présent.



P. S. J'ai écrit à m-r votre frère pour lui proposer de l'aller trouver sur sa route de l'Angleterre. J'attends sa réponse; il me serait bien doux, après dix huit ans et plus de séparation, de pouvoir le revoir, ne fût-ce qu'un instant, et je me flatte que vous ne désapprouverez pas cette petite excursion.

---



---

38.

Lille, ce 4 (16) Décembre (1802).

Comme j'ai eu l'honneur de vous prévenir, m-r le comte, de mon projet de venir à la rencontre de m-r votre frère, vous ne serez point étonné de voir ma lettre datée de cet endroit-ci. Quelque pénible que, vu la saison, eût été ma course, j'en ai été amplement dédommagé par le plaisir de le voir et de l'entendre. J'ai été ravi de tout ce qu'il m'a dit de notre jeune et charmant Maître, de la marche et de la méthode qui sont adoptées dans les affaires. J'ai appris aussi à cette même occasion les nouvelles obligations que je vous ai, m-r le comte, pour la bonté que vous avez eue de me défendre contre les accusations de cet imbécile de Kou-rakine, à qui le Ciel dans son courroux a permis un moment de juger des choses et des hommes au-dessus de sa portée. J'ose concevoir l'heureuse espérance que jamais des gens de cette espèce ne reparaitront sur la scène. Ainsi soit-il, et je reprends la suite de ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire de Paris. Vous devez déjà avoir vu, m-r le comte, par mon précédent courrier que j'ai été au devant de votre curiosité en vous informant de la première sensation qu'a produite ici la nouvelle de votre entrée dans le ministère. Je n'ai pas pu parvenir à savoir ce qu'en mande Hédouville. J'avais cependant chargé expressément Choiseul de tâcher

d'en savoir quelque chose; mais tout ce que j'en ai appris se borne à cet aperçu général, qu'il faut mettre de ce côté-ci une mesure plus circonspecte vis-à-vis de nous qu'on ne l'a observé jusqu'à présent. J'en vois tous les jours l'effet dans le ton et le langage de Talleyrand avec moi. En paralysant tout-à-fait l'intrigue prussienne chez nous, vous achèverez de rétablir dans les affaires la supériorité qui nous appartient à toutes sortes de titres. Mais si tout ce que m'a dit m-r votre frère au sujet de toutes les mesures qu'on adopte chez nous pour l'intérieur m'a comblé de joie, il n'en a pas été de même de ce qu'en même temps il m'a dit de l'état de notre militaire. Quelqu'opposés que soient entre eux ces deux objets, il me semble que dans le temps où nous vivons, il faudrait s'occuper du dernier presque de préférence au premier, car le calme n'est guère assuré. L'ambition de Bonaparte ne cesse d'agir et ne tardera pas à provoquer une explosion. Cette appréhension est non-seulement dans les choses, mais aussi dans tous les discours de cet homme insatiable de gloire et d'orgueil, ainsi que dans ceux des gens qui l'entourent.

~~~~~

39.

Paris, ce 1 (13) Décembre (1803).

Vous avez, sans doute, entendu parler, monsieur le comte, d'un certain Christine et de la forme sous laquelle il a été attaché à ma mission. Au commencement de l'année, j'ai reçu ordre de l'éloigner de Paris et de l'assurer cependant que le traitement qui lui avait été assigné lui serait continué dans quelque'endroit qu'il soit, et lui parviendrait toujours par moi. J'ai reçu, en effet, pour lui le premier tiersal que je n'ai pas manqué de lui remettre à Yverdun, sa pa-

Архивъ Князя Воронцова. XIV, 19.

trie; mais depuis ces remises ont cessé. Veuillez bien, monsieur le comte, m'informer à quoi je dois attribuer cette interruption, et si, par malheur pour lui, elle était une suppression définitive de son traitement, employez vos soins généreux pour le rétablir. C'est un jeune homme qui ne manque pas de talents, ni de zèle; mais il me parait qu'il a été desservi. Pendant quatre à cinq mois qu'il s'est trouvé près de moi, je n'ai rien remarqué en lui qui méritât le moindre blâme; il ne commit aucune indiscretion, et ne voyait que des gens très - sortables; il m'a même donné quelques informations très - utiles. J'ai lieu d'attribuer sa disgrâce au prince Kourakine, auprès duquel Choiseul, qui voulait du mal à Christine pour des tracasseries de sociétés, avait réussi à le noircir.

M-lle St. Val, la cadette, qui a eu de grands succès sur la scène française dans les derniers temps de la monarchie, l'ayant quittée pendant la révolution et ne voulant pas y retourner sous ce régime-ci, s'offre à aller en Russie. Elle m'a remis le papier ci-joint, qui contient les conditions qu'elle désire obtenir. Connaissant, monsieur le comte, votre goût pour le spectacle français et désirant contribuer à vos délassemens, je me suis chargé de vous offrir l'acquisition d'une actrice célèbre à juste titre, et celle qui rappelle le mieux l'ancien genre de la bonne tragédie française.

40.

(1802).

Un million de remerciemens pour toutes les lettres pleines de bonté et de confiance que votre dernier courrier, m-r le comte, m'a apportées de votre part. Ce n'est pas ici l'occasion d'y répondre; je n'en aurais pas même le loisir, car je profite d'un courrier du prince d'Orange, à la disposition du marquis de Lucchesini, pour vous faire part du départ de l'amb. d'Angleterre. Il a quitté Paris très-dégoutté et se promettant de n'y plus retourner, lorsqu'il aura une fois passé le canal. Dieu veuille qu'il ne le passe pas; je n'en ai que l'espoir, qui ne cesse d'accompagner jusqu'au dernier moment tout désir aussi vif et ardent que celui qui m'anime pour la conservation de la paix. Si on ne s'é-tait pas battu corps à corps et dans le silence, comme on l'a fait pendant longtemps, peut-être nos soins réunis à ceux de nos amis seraient-ils parvenus à conjurer l'orage. Mais il est sur le point d'éclater, et pour le détourner il faut que l'une des deux parties cède: ce qui n'est guère à espérer ni de la nature des choses, ni du caractère des personnes. On s'attend à la culbute du ministère actuel en Angleterre. Je ne sais même si cette mesure produirait quelque effet favorable à la paix. Notre médiation, étant dans le sens des délais qu'on cherche ici, a été acceptée avec plaisir. Reste à attendre comment elle sera envisagée en Angleterre. Les dépenses et l'éclat qu'on a fait dans ce dernier pays semblent les exclure; mais, peut-être, la considération des maux de la guerre commandera des sacrifices et prévaudra sur l'orgueil et l'amour-propre. Je n'ai retenu le courrier qui se rendait auprès de m-r votre frère, que le temps qu'il m'a fallu pour faire viser les passeports, voir m-r de Talleyrand et écrire quelques lignes à m-r votre frère. Ce courrier est

19*

arrivé ici à quatre heures après midi, et a repris la poste sur les 1 $\frac{1}{2}$ heures après minuit. La répugnance à la guerre est universelle ici, même parmi les militaires, et si elle a lieu, tout le monde s'accordera à ne l'attribuer qu'au caractère indomptable du Premier Consul. On m'a assuré que toute sa famille a été à ses genoux pour le conjurer de ne pas l'entreprendre. L'ambassadeur d'Angleterre m'a assuré de son côté que m-r de Talleyrand a été tout-à-fait pour la paix. Cet ambassadeur, le plus galant homme de la terre, n'avait pas la mesure nécessaire pour une circonstance aussi grave. Il aurait dû partir la première fois et rester celle-ci. L'offre de notre médiation était assurément une circonstance assez importante pour demander de nouveaux ordres: je le lui ai fortement conseillé. Mais la crainte de nouveaux reproches, et surtout le dégoût personnel, l'ont emporté.

Vous avez, m-r le comte, véritablement mis du baume dans mon sang, en m'annonçant que vous retarderez votre retraite au moins jusqu'à ce que vous ayez vu la tournure décisive des choses. Ne nous abandonnez pas, au nom de Dieu, au milieu de cette tempête qui gronde sur nos têtes. Sauvez nous surtout de ses approches. Qu'ils se démènent ici dans le Midi et l'Occident de l'Europe, mais qu'ils respectent la partie de l'Allemagne qui nous approche le plus. L'intérêt de la cour de Berlin est ici le même que le nôtre, et je suis persuadé que vous l'amènerez à agir en ceci de concert avec nous.

41.

Paris, le 4 (16) Janvier 1803.

M-r de Talleyrand m'a jeté dans une profonde consternation, en me faisant part avant-hier d'une dépêche qu'il venait de recevoir du général Hédouville et dans laquelle celui-ci l'informait d'une grave indisposition que vous avez essuyée depuis cinq jours et qui avait suspendu vos fonctions ministérielles. Il y a ajouté, à la vérité, que vous commencez à vous en remettre; mais cela n'a pas suffi pour me tranquilliser. Je connais et je crains votre assiduité au travail, qui ne vous permettra pas de soigner votre santé autant qu'elle en a besoin. Je tiens si fortement à votre existence politique, que, si vous la quittez, il faut que je renonce à la mienne, et je vous supplie très-formellement qu'au moment où vous donnerez votre démission, la mienne me soit également accordée. Voilà la troisième phase ministérielle que j'éprouve; jusqu'ici cela a été de mieux en mieux; mais je ne me fie pas à la constance de mon étoile. En effet, j'ai passé par tant d'épreuves, qu'il me semble qu'il n'est plus prudent de m'y exposer plus longtemps, d'autant plus que la vie de la campagne, dont j'ai fait un essai de quatre ans, est ce qui convient le mieux à ma raison, comme à mon goût. En un mot, comme en cent, tant que vous êtes en place, je suis à vos ordres; mais l'instant où vous la quittez sera le signal de mon départ aussi.

Dans la dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, vous me paraissez gronder, monsieur le comte, de ce que je ne vous écris pas familièrement assez souvent. Je vous en ai dit la raison par mon courrier, expédié de Lille. Cependant je m'en écarterais, puisque vous le voulez absolument, et je commencerai dès aujourd'hui. Vous désirez des détails sur la société et notre manière de vivre. Les

voici. Tous les 15 de chaque mois républicain nous avons une grande audience, suivie d'un dîner de deux cent cinquante couverts et d'un cercle qui dure jusqu'à onze heures et minuit. Là on fait des parties de jeu. Le Premier Consul en fait quelquefois; mais la plupart du temps il cause avec nous autres en particulier ou en général, et je vous assure qu'il est bon à entendre. Il y mêle quelquefois des récits de ses campagnes, mais toujours avec cette modération qui le rend vraiment digne du rôle qu'il y a joué. Les autres jours sont partagés en des dîners ou des soirées qui se forment, soit chez les ministres du pays, soit chez les ministres étrangers. Il y a aussi des assemblées chez les particuliers, comme généraux ou banquiers et étrangers de marque. Parmi ces derniers, les Anglais et les Russes se distinguent le plus. Les dîners commencent à 6 heures du soir et finissent à huit, ce qui nuit beaucoup à ceux qui aimeraient à fréquenter les spectacles. Toutes ces assemblées sont ordinairement très-nombreuses, et la conversation y est presque nulle. Je finis d'ordinaire mes soirées chez m-r de Talleyrand, qui les prolonge souvent jusqu'à deux ou trois heures du matin. Là on joue et l'on cause, parce que sur la fin on reste entre trois ou quatre personnes. Les spectacles, où je vais parfois, sont beaucoup déçus de leur ancienne splendeur. Il n'y a que la danse, qui a gagné sur le théâtre de l'opéra, comme dans les bals de société. Le théâtre français ne présente presque aucun sujet distingué ni en hommes, ni en femmes: rien ne rappelle ni Lekain, ni Brizard, ni Clairon, ni Duménil. Une foule de débutantes, qui se succèdent les unes aux autres, mais sans succès déterminé. Les représentations sont souvent très-tumultueuses, et une nouvelle pièce ou une nouvelle actrice entraînent assez souvent des coups de bâton que les spectateurs bénévoles du parterre se distribuent. Si vous voulez, m-r le

comte, être au fait des spectacles de Paris en général, vous ne sauriez mieux vous satisfaire qu'en vous faisant lire le Journal des Débats dont le feuilleton est rédigé par un homme d'esprit et de goût.

Depuis le retour de m-r votre frère à Londres, j'ai déjà reçu plusieurs lettres de lui; nous nous écrivons presque régulièrement une fois par semaine. Dans sa dernière il me fait part de choses infiniment satisfaisantes qu'il a apprises de vous sur la marche de notre intérieur. Puisse-t-elle durer; puissiez-vous surtout recouvrer votre santé et être persuadé du vif intérêt que j'y prends.

42.

Paris, ce 4 Février 1803 n. st.

Vous m'avez tant gâté, m-r le comte, en me donnant souvent de vos nouvelles, que je suis dans ce moment vraiment malheureux de n'en pas recevoir depuis que j'ai su que vous avez été malade. Je crains que ce ne soit toujours l'état de votre santé qui vous empêche de m'écrire, et la cause m'inquiète bien plus que l'effet ne m'aurait affligé, puisqu'autrement je n'aurais rapporté ce dernier qu'à la multitude d'occupations qui vous accablent. Cependant j'apprends de temps en temps de vos nouvelles par m-r de Talleyrand, qui me rassurent sur votre compte. Il règne ici une espèce d'épidémie, qui a enlevé et continue d'enlever beaucoup de monde. Ce sont des fièvres catarrhales qui dégénèrent en fluxions de poitrine, et emportent le malade en très-peu de temps. D'après les rapports de la police, il meurt jusqu'à 100 hommes par jour dans Paris, et il en est de même dans le reste de la France. J'ai eu aussi quelques symptômes de cette maladie, mais j'en ai été quitte pour garder quelques jours la maison.

Mon parent, qui sert au Collège des affaires étrangères sous vos ordres, m-r le comte, me marque que mon procès avec la ville de Leticzeff, déjà décidé au Sénat, a été demandé chez le comte de Kotchoubey. Il ne m'en allègue aucune raison, ni circonstance; mais je vous avoue, m-r le comte, que cela me donne beaucoup d'inquiétudes. Veuillez bien avoir la bonté de m'instruire de ce qui a pu produire ce nouvel incident. Tous ceux qui ont reçu en même temps que moi des récompenses de ce genre, en jouissent paisiblement; il n'y a que moi, qui depuis huit ans ne cesse d'être en butte à toutes sortes de tracasseries et de vexations à ce sujet. Il serait bien douloureux si, pendant que je me ruine ici, j'allais encore être spolié et dépouillé chez moi. Mais je compte infiniment sur vos bontés. J'espère que vous me défendrez encore, comme vous m'avez déjà défendu.

43.

Paris, ce 15 (27) Mars (1803).

J'ai écrit si fort à la hâte par la dernière poste, monsieur le comte, que j'ai manqué de vous parler d'un article qui m'a semblé vous intéresser personnellement, savoir, celui de mad. la comtesse Vorontzoff. Cette dame a quitté Paris il y a huit jours et a emmené son fils avec elle. Il a eu cet hiver des maux de gorge, auxquels il est souvent sujet. On les attribue à un fonds d'humeurs froides, avec lesquelles il est venu au monde. Elle aurait beaucoup mieux fait de le conduire aux eaux de Barèges, qui sont uniques pour cette espèce de maladie, qu'en Italie, où elle est allée à présent. M-r de Kochéleff a aussi quitté Paris pour faire une tournée dans les provinces et pour se rendre ensuite à Londres. Le jeune Divoff est également allé dans cet endroit. Ses parents m'ont demandé de lui en accorder la permission. Il reviendra au bout de trois à quatre semaines.

Les nouvelles que l'on reçoit de l'Angleterre continuent à être très-alarmantes pour la conservation de la paix; elles le sont particulièrement pour moi sous le rapport du voyage que je me proposais de faire, et qui est indispensable dans l'état misérable de santé où je me trouve. Ne croyez-vous pas, monsieur le comte, que je pourrai toujours entreprendre ce voyage, même si, pour le malheur de l'humanité, la guerre venait à éclater; car il se passera bien du temps entre les premières hostilités et les pourparlers pour les terminer. Je vous supplie de me donner là-dessus vos directions les plus précises. J'aurai encore le temps de les recevoir, puisque je n'entreprendrai mon voyage qu'entre le 15 et le 25 May prochain n. st.

Je me suis acquitté de votre commission par rapport à la correspondance de m-r de la Chétardie. M-r de Talleyrand s'est offert de la meilleure grâce du monde à vous en accorder la copie. Je ne perdrai pas un instant de vue le soin de faire réaliser cette promesse.

J'ai fait pressentir Jos. Bon (aparte) sur le cadeau que l'Empereur lui faisait. Il a demandé le portrait dans l'état dans lequel il m'est parvenu, et s'est chargé lui-même du soin de le mettre en oeuvre, moyennant que je lui remettrais en argent la somme destinée à son entourage. Je me conformerai à son intention et lui porterai demain et le portrait et l'argent. On ne m'a encore rien dit de la réciprocité dont on userait en cette occasion, et certes, je ne serai pas le premier à en parler.

Dans la lettre, m-r le comte, que vous avez eu la bonté de m'envoyer de la part de l'Impératrice-mère, il y en avait une pour son ancien architecte le sieur Brenna. Je l'ai fait venir chez moi et lui ai remis celle qui lui était adressée. Il m'a prié de différer de répondre jusqu'il eût bien vu le parti qu'il aura à prendre pour obéir aux ordres de S. M.

Il s'agit de dessins du palais de Pavlovsk qu'il a emportés avec lui, et que l'Impératrice lui redemande; mais il a déposé ces dessins à Stettin en Poméranie, et il faut qu'il les aille chercher lui-même ou envoie quelqu'un de confiance. Ce galant homme a beaucoup de tendre pour l'argent, et ne laisse échapper aucune occasion d'en attraper. Il profitera de celle-ci, comme il a profité de toutes les autres.

Je vous renouvelle mes instances au sujet de m-lle St. Val, et vous présente mille remerciements pour la bonté que vous avez eue d'arranger l'affaire de Christine. Vous avez rendu la vie à ce pauvre diable, et il ressentira toute sa vie l'obligation qu'il vous a.

 44.

(1803).

Rien ne peut mieux vous prouver, monsieur le comte, l'irrégularité des postes entre Pétersbourg et Paris que la manière dont j'ai reçu les deux lettres que vous avez eu la bonté de m'écrire, l'une en date du 28 Février et l'autre du 4 Mars; elle sont parties à la distance de 6 jours et me sont entrées à celle de trois. C'est ainsi que vous n'avez pas reçu les miennes, par lesquelles je me suis empressé de vous assurer l'arrivée de vos deux courriers Holm et Zimnaikoff. Je crois que ces lettres vous sont enfin parvenues, puisque dans votre dernière vous ne me parlez plus de ma prétendue omission ou négligence.

Le courrier annoncé à l'ambassadeur d'Angleterre est arrivé hier dans la journée, et l'ambassadeur a déjà conféré à ce sujet avec m-r de Talleyrand. Je n'ai pas vu le premier, mais bien le second, qui m'a dit que ce courrier ne changeait rien à la situation des choses; mais le ton calme et tranquille qu'il avait en me le disant, me fait croire qu'elles

tourneront tout-à-fait en négociation et qu'ainsi l'explosion de la guerre ne sera ni aussi prochaine ni aussi immédiate qu'on avait lieu de l'appréhender dans le premier moment.

J'ai reçu hier des nouvelles de m-r de Buhler; il est fort embarrassé de l'affaire du duc d'Oldenbourg. Son collègue m-r de la Forêt ne l'est pas tant. Il annonce qu'il s'entendra avec l'agent de ce prince et arrangera tout à sa satisfaction. La question n'a pas été aussi simplement posée à Ratisbonne qu'ici. J'ai demandé la conservation du péage d'Elsfleth et la concession des baillages de Vechte et Kloppenbourg. Là on a proposé des alternations, sur lesquelles on a négocié et on négocie encore. On dirait que les volontés du duc ni les propositions de son agent ne sont guères déterminées, du moins les rapports des ministres respectifs ne s'accordent-ils pas entre eux. M-r la Forêt annonce toujours un arrangement amiable avec le duc, et m-r de Talleyrand y compte. J'ai pourtant obtenu de lui, comme je l'ai mandé dans mes rapports officiels, une assurance positive que ces affaires seront arrangées à l'entière satisfaction du duc. Il charge aujourd'hui le général Hédouville de vous donner la même assurance. Quant à l'affaire du roi de Sardaigne, elle ne tient qu'à la circonstance dont j'ai eu l'honneur de vous rendre compte; c'est à dire que nous attendons le retour du courrier de Rome, qui ne tardera pas, à fin de savoir lequel des deux lots ce prince préférera.

A l'occasion du voyage que fait à Pétersbourg le sieur Rossi, fils de m-me Picy, chargé de porter à l'Impératrice-mère des dessins qu'elle a demandés à son ancien architecte Brenna, je vous ai adressé, monsieur le comte, des dépêches officielles et une lettre particulière. Dans cette dernière je vous ai encore importuné de mon fameux procès avec la ville de Leticzeff. Je vous en demande bien des pardons; je viens d'être tout-à-fait tranquillisé sur ce sujet. J'apprends par un

homme mieux instruit que ne l'était mon cher cousin, que cette affaire n'a été demandée que pour servir de confrontation avec une affaire du même genre, qui concerne le comte de Goudovitch et que la mienne, au contraire, est regardée comme entièrement terminée.

Je suis très-fâché, monsieur le comte, des difficultés que fait m-r de Narischkine au sujet de m-elle Narischkine; c'est une excellente acquisition qu'il manque. On dit ici que son règne est extrêmement orageux et qu'il a souvent affaire à des sujets rebelles.

45.

(1803).

Il me paraît, monsieur le comte, que vous avez un peu partagé l'inquiétude qu'a produit mon rapport au sujet des ouvertures qui m'ont été faites par Talleyrand sur les affaires d'Allemagne. Vous deviez certainement vous attendre à toute complaisance de ma part, d'après les ordres sans cesse répétés que je reçois de mettre les ménagemens les plus extrêmes dans mon langage comme dans ma conduite. Cependant je ne puis m'empêcher de me vanter à vous, monsieur le comte, d'avoir répondu tout juste par la réflexion que vous m'avez faite, c'est à dire que ce ton pouvait bien convenir au Premier Consul, parce qu'il y était habitué et y avait habitué les autres, mais qu'il ne saurait convenir à l'Empereur, accoutumé à se respecter dans ses paroles et peu disposé à se désister des formes d'égard et de considération pour les puissances. Croiriez-vous que Talleyrand m'a répliqué d'un ton presque de menace, qu'il m'avertissait qu'ils allaient eux-mêmes prendre ces mêmes formes, comme si en devenant plus polis et plus honnêtes, ils en deviendraient plus dangereux. C'est à cette excessive prudence qui m'est

tant recommandée, que j'ai cédé, en signant provisoirement ou éventuellement le plan qui m'a été proposé; mais je vous proteste qu'il m'en a beaucoup coûté. J'ai écrit aujourd'hui à m-r le comte Kotchoubey une longue lettre confidentielle, dont sans doute il vous fera part et qui vous montrera que je suis incapable de renchérir sur ce qu'on m'ordonne en fait de complaisances, et que j'agis et je parle en homme pénétré de la dignité du maître qu'il sert et qui ne tient d'ailleurs nullement à la place qu'il occupe. Mais tout en n'y tenant pas, je fus obligé de prendre une maison, qui autrefois avait appartenu à la fille du prince de Condé. Je vais m'y établir dans cette semaine-ci, quittant une campagne fort humide que j'habite depuis quelques semaines et qui avait beaucoup influé sur ma santé.

C'est à vous sans doute, monsieur le comte, que j'ai obligation de quelques marques de souvenir que l'Impératrice-mère daigne m'accorder. Recevez en mes remerciemens. S. M. m'a donné à mon départ commission de lui envoyer quelques plantes rares qu'on cultive dans ce pays-ci; elles le sont toutes pour moi qui ne m'y connais point du tout; mais j'ai trouvé un homme qu'on m'a donné pour un grand connaisseur, et qui en a fait le choix. Je les ai fait partir par mer à l'adresse de m-r le comte Kotchoubey en le priant de les mettre aux pieds de S. M. Si S. M. voulait donner de l'extension à ce genre d'acquisition, j'oserais lui en proposer un moyen, s'il ne répugnait pas à sa délicatesse: ce serait d'établir un commerce d'échange avec m-e Bonaparte, qui en possède d'infiniment rares dans son jardin de la Malmaison et qui m'a demandé de lui en faire venir de celles de Sibérie. Mais tout en vous proposant cette idée, je sens une répugnance qui me la ferait supprimer, s'il ne s'agissait pas de recommencer cette lettre et si j'en avais le temps;

car je trouve qu'il n'y a déjà que trop de correspondance avec cette famille de Bonaparte.

Ayez la bonté, monsieur le comte, en présentant mes hommages à m-r votre frère, de le prier de prendre sous sa protection ma lettre confidentielle au comte de Kotchoubey. Les idées qu'elle renferme se sont en grande partie puisées dans les siennes et mériteront au moins par là son indulgence. Il n'y a point de nouveautés intéressantes en fait de livres; j'en envoie quelques uns à l'Empereur à la demande de leurs auteurs, alléchés par sa munificence. Mais ils ne sont point de littérature, à l'exception d'un seul, qui est le poème sur les plantes. L'Impératrice-mère en recevra un exemplaire.

Je ne vous ai point dit un mot, monsieur le comte, sur notre convention secrète avec la France; je suis là-dessus d'un même avis avec vous. Mais si vous y trouvez à redire, prenez-vous en à m-r Beklechoff, qui m'en a rendu l'instrument malgré moi.

46.

Paris, ce 5 Avril, n. st. (1803).

Je vous demande mille pardons, monsieur le comte, d'avoir laissé passer deux postes sans vous avoir remercié de deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, l'une du 21, et l'autre du 25 Février. C'est l'état de ma santé qui en a été l'unique cause. Je suis dans des souffrances continuelles et qui portent principalement sur la tête. Le seul remède que j'y sache, c'est le voyage que j'ai médité, et Dieu sait s'il me sera possible de l'exécuter. Les choses sont exactement dans l'état où je vous les représente dans ma dépêche officielle. Je fais des vœux pour qu'elles se déterminent de la manière dont l'ambassadeur d'Angleterre me l'a annoncé, c'est à dire que sous trois ou quatre semaines il y ait arrangement ou rupture. Dans le dernier cas ma présence à Paris ne sera nullement nécessaire, et j'aurais eu tout le temps de faire mon voyage jusqu'à ce qu'on revienne à parler d'accommodement.

J'ai eu l'honneur de vous mander que j'ai consulté Talleyrand au sujet du présent que l'Empereur faisait à Joseph Bonaparte. Il a été pressentir ce dernier là-dessus et m'a rapporté qu'il acceptait avec reconnaissance et plaisir le portrait, et qu'il aimait mieux, en prenant l'argent, se charger de l'entourage que de m'en donner la peine; il me conseilla en conséquence de porter à Joseph Bonaparte le portrait dans la boîte même dans laquelle je l'avais reçu et d'y joindre une assignation sur la banque de la valeur de la somme qui m'a été transmise à cet effet. Il a ajouté que c'est de cette manière dont on en avait agi à la paix d'Amiens entre ce même Joseph Bonaparte et l'ambassadeur d'Espagne. Je fus voir Dimanche il y a huit jours Joseph

Bonaparte et lui ai annoncé le présent dont j'étais chargé pour lui et que je lui remettrais demain. Le lendemain je fus en effet encore chez lui et lui remis la boîte; il l'ouvrit et en retira l'assignation, en me priant de la reprendre, parce que le Premier Consul avait décidé qu'il serait plus convenable que cet argent fût payé à lui Joseph par la trésorerie d'ici, et que je gardasse celui que j'offrais en réciprocité du présent que me devait le gouvernement français. Il me fit quelques excuses sur ce qu'il m'avait induit à cette démarche par le consentement qu'il y avait donné par l'intermédiaire de m-r de Talleyrand. Je fus trouver celui-ci et lui ai exposé ce qui était arrivé. Il me dit qu'il arrangerait cette affaire d'une manière convenable. Je le revis le soir même, et il me dit qu'il avait parlé au Premier Consul; que celui-ci avait décidé que l'on regarderait comme non avenue la démarche que j'ai faite, que je reprendrais le portrait, qu'il me remit, que je le ferais monter et que je le porterais dans cet état à Joseph Bonaparte, qui l'accepterait avec les mêmes sentimens dont il m'avait déjà assuré. J'ai donc demandé à m-r de Talleyrand de m'envoyer son bijoutier, qui vint en effet chez moi et auquel j'ai confié cet ouvrage. Dès qu'il sera achevé, je le remettrai à celui à qui il est destiné. J'ai voulu de préférence me servir du bijoutier de m-r de Talleyrand pour diminuer les faux frais dans lesquels un autre, en croyant ne travailler que pour moi ou pour un autre pays, aurait pu m'induire.

Par mes rapports officiels, monsieur le comte, vous avez déjà vu qu'on est instruit ici de la mauvaise volonté du roy de Suède. On en rit, et c'est tout ce qu'on en peut faire. Je vous ai également rendu compte des explications qui ont eu lieu entre le Premier Consul et l'ambassadeur d'Angleterre. L'Egypte y est entrée pour quelque chose; mais le fond de la question était toujours Malte; mais ce n'est

pas la seule, à en croire l'ambassadeur d'Angleterre. Il s'agit de renoncer au traité d'Amiens presque en entier et de modifier les choses en Italie comme en Suisse, en rendant à ces deux pays une indépendance de fait et non d'illusion. Cet ambassadeur vit et agit avec moi avec assez de confiance. Il m'assure toujours que le parti de rompre plutôt que de laisser subsister les choses dans leur état actuel est décidément pris; mais comme il dit la même chose à tous ceux qui l'entourent et qui en font retentir l'écho dans tout Paris, il ne serait pas impossible que ce langage ne fût destiné qu'à effrayer et intimider. De ce côté-ci la jactance est la même; mais en cessant de la mettre dans les papiers publics et reconnus pour officiels, on croit user d'une grande modération, faite pour honorer la sagesse et la prudence du Premier Consul.

J'ai encore parlé à m-r de Talleyrand de la correspondance de la Chétardie. Il m'a assuré qu'il a déjà donné ses ordres pour en lever les copies. Je ne manquerai pas de le lui rappeler souvent; en attendant j'ai fait acquisition pour vous, monsieur le comte, de quelques lettres de Voltaire toutes écrites de sa main, qu'un amateur avait recueillies et dont quelques unes n'ont pas même été imprimées *). Je les joins à cette expédition, de même que six paires de ciseaux que vous m'avez demandés. Votre cuisinière m'occupe aussi beaucoup; il n'est pas si aisé d'en trouver une bonne, comme cela l'était autrefois. J'en essaye une demain. Il y en a une autre qui a déjà été en Russie avec la duchesse de Kingston et qui se présente pour y retourner. Mais c'est une femme d'âge, c'est à dire de plus de quarante ans, et les gourmets prétendent que c'est trop vieux pour ce métier.

Oserai-je vous prier de vous charger de l'incluse pour l'Impératrice-mère, avec quelques envois que je lui adresse?

*) Письма эти напечатаны въ V книгѣ Архива Князя Воронцова.
Архивъ Князя Воронцова. XIV, 20.

Il n'y a point de contrebande; je me rappelle toujours avec reconnaissance l'indulgence que vous m'avez montrée à cet égard; mais vous savez que je n'en ai jamais abusé et que je ne me le permettrai jamais.

Après vous avoir parlé des affaires des autres, permettez, monsieur le comte, que je vous entretienne des miennes. Il n'y en a qu'une qui me tient à coeur et qui, je vous l'avoue, y tient fortement; c'est mon procès avec les bourgeois, et je n'y puis jamais penser sans que mon coeur ne se soulève contre toutes les indignités que les Polonais, juges et intriguants sous l'influence bénigne de m-r Bekléchoff, m'ont fait essayer. J'ai gagné ce procès à la Казенная Палата de Podolie; je l'ai gagné au troisième département du Sénat, qui, composé de nouveaux membres, a pensé me le faire perdre. Je l'ai enfin gagné au plenum du Sénat. Il se reproduit sans cesse et sous toutes sortes de formes. Que dois-je en conclure, sinon que la même malveillance qui m'a suscité ce procès l'alimente et finira par me le faire perdre. Il n'y a qu'à consulter pour cela un Séverin Potocki, et mon affaire sera bientôt dite. Il y a huit ans que cette affaire traîne. Je sais que la voye de l'appel à l'Empereur est ouverte à tout le monde. Mais il y a le terme d'un an, fixé à cet appel. Il y en a déjà deux que mon procès est décidé. Je ne sais donc pas si cet appel est arrivé à terme et je ne sais (que parce que vous avez eu la bonté de m'en dire) que cette affaire a été portée chez le comte Kotchoubey à la suite d'un appel fait à l'Empereur; que m-r Morcoff, mon parent, dise après cela qu'il s'occupe de mes affaires et que surtout il a soin de m'en instruire, qu'il vous montre surtout ma lettre, où je me plains de sa négligence, et vous jugerez s'il a droit de m'accuser d'injustice. Mais je le laisse là pour ce qu'il est, et je reviens à vous, monsieur le comte, pour vous conjurer de nouveau d'interposer vos bons offices

pour faire terminer au plus tôt cette affaire. Elle a été tant épluchée, tant débattue, qu'elle n'a presque besoin d'aucun nouvel examen. Il y a huit ans révolus que le bien dont il s'agit m'a été donné, et je ne puis pas parvenir à en jouir tranquillement. Je voudrais en finir une fois et j'aimerais mieux en être totalement dépouillé que d'être en butte aux éternelles tracasseries qu'on me suscite. Oh, quelle obligation ne vous aurai-je pas, si en réponse à cette lettre-ci, vous m'apprenez que cette affaire est décidée d'une manière ou d'autre. Je vous proteste que je n'en puis plus. Vous paraissez me gronder, monsieur le comte, de ce que je ne fais pas parvenir un sol de mes revenus au baron de Rahl. Ce n'est pas ma faute, je vous le jure. En partant, j'ai dit et depuis j'ai écrit d'envoyer tous ces revenus au baron de Rahl. Mon frère est sur les lieux; il m'écrit des niaiseries pour justifier les délais qu'il a mis jusqu'à présent. Mais en dernier lieu il me mande qu'il a enfin fait passer environ trente mille roubles pour la Казенная Палата de Kamienetz. Je crains cependant qu'il n'y ait quelque gaucherie. La correspondance entre Paris et la Podolie n'est pas assez bien établie pour redresser ces gaucheries. J'en souffre et je prie le baron de Rahl de prendre patience. Il peut être sûr qu'il ne perdra jamais rien avec moi.

Ce 25 Mars (5 Avril).

J'en étais là, monsieur le comte, de cette lettre, lorsque j'en ai reçu une de m-r votre frère qui m'annonce que vous étiez sur le point d'exécuter la funeste résolution que vous avez prise de quitter avant le terme même que vous y aviez d'abord fixé. Cette nouvelle m'a consterné au point qu'elle m'a empêché de poursuivre. Mais je me rassure un peu en recevant votre lettre du 28 Mars où vous avez la bonté de m'annoncer l'arrivée de mon courrier et celle de m-r Colbert. J'ose encore nourrir quelque espoir, que les événemens dont je vous ai fait part à cette occasion vous feront différer au moins de quelque temps. Vous pèserez dans votre sagesse et votre amour pour votre pays combien il importe à son bien-être que vous n'abandonniez pas le gouvernement dans des circonstances aussi pénibles et aussi critiques. En vous parlant dans mon rapport officiel de la dernière note qu'on avait remise à l'ambassadeur d'Angleterre, je ne l'avais pas encore sous mes yeux, l'ambassadeur ne faisant que me l'envoyer; mais en la parcourant j'ai achevé de perdre tout espoir de la conservation de la paix. Ce regret est augmenté par celui de la fausse démarche où s'est laissé entraîner ce galant homme de Witworth, en différant l'exécution des ordres précis, qu'il m'a dit avoir, de n'écouter aucune proposition qui tendrait à prolonger la négociation. Je sais de bonne part que m-r de Talleyrand ne croit pas lui-même qu'elle puisse être acceptée par la cour de Londres; il regarde, au contraire, la guerre comme inévitable. J'attends avec impatience l'arrivée du courrier que vous m'avez annoncé. A cette impatience se joint la crainte que je ne sois empêché de faire mon voyage de Barèges, dont j'ai un besoin si urgent à cause de ma misérable santé.

Vous m'avez comblé de joye, monsieur le comte, en me disant que mon présent vous a été agréable. Il est si difficile avec votre humeur d'en saisir l'àpropos, que je me félicite du hasard qui me l'a fourni. Je compte bientôt avoir sujet de vous expédier un courrier et je réserve à cette occasion de vous entretenir de mille choses. Pour aujourd'hui je finirai en vous renouvelant du fond de mon coeur l'hommage accoutumé de mes sentimens les plus dévoués.

P. S. A l'instant même je reçois une seconde lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire du 1 Avril. Je vous fais mon compliment d'avoir fait vos Pâques. Vous savez que je n'ai pas pu avoir la même faculté. Vous avez bien pourvu à mon salut dans ce monde-ci, mais vous n'avez pas du tout pensé à l'autre: car vous êtes encore à m'envoyer un aumônier, que tous mes compatriotes et surtout m-r Divoff demandent à grands cris. Je leur ai toujours promis de vous entretenir à ce sujet, mais il faut que la grâce n'ait pas encore opéré sur moi, car j'ai toujours oublié de le faire. Vos bontés et votre amitié pour moi vous feront autant de mérite auprès du Ciel que m'en feront ma reconnaissance et mon attachement.

47.

Paris, ce 6 (18) Avril 1803.

Le Premier Consul s'est établi à St. Cloud. On parle toujours de son voyage en Belgique et dans les départemens réunis. Il se fait à Bruxelles de grands préparatifs pour sa réception, comme dans les autres villes principales des anciens Pays-Bas. Que je voudrais voir se terminer avant son départ ces discussions actuelles avec l'Angleterre, pour pouvoir m'occuper de mon propre voyage. J'en éprouve le besoin

de plus en plus. J'ai passé tout l'hiver dans un malaise continuel, et dans ce moment j'ai une inflammation aux yeux qui m'empêche de lire et d'écrire, c'est ce qui est cause que je me hâte de terminer cette lettre.

48.

Paris, ce 22 Avril (2 May) 1803.

En recevant, monsieur le comte, la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire en date du 25 Mars dernier, j'ai été fort étonné de n'y trouver aucune trace d'un courrier que j'ai fait partir le 5 du même mois, pas plus que de l'arrivée du colonel Colbert, expédié par le Premier Consul quatre jours avant ce courrier. Il faut qu'il soit arrivé quelque-accident à l'un et à l'autre, car il n'y a pas d'exemple d'une course de courrier prolongée au-delà de vingt jours entre Pétersbourg et Paris. Ce retard cause bien des inquiétudes et entraînera peut-être des inconvéniens majeurs. Les gouvernemens français et anglais, livrés à eux seuls dans leurs discussions actuelles, semblent par une sorte de fatalité entraînés vers des extrémités que tous deux peut-être voudraient éviter. Le ministère britannique, ayant fait des préparatifs très-dispendieux, craint d'en perdre le fruit en laissant écouler du temps; celui-ci, irrité du ton pressant et péremptoire avec lequel on lui demande des concessions essentielles, croit, et avec raison, son honneur intéressé à n'y pas céder. Dans cette lutte de l'intérêt d'un côté et de l'orgueil national de l'autre, il est presque impossible de trouver un rapprochement sans l'intervention d'un tiers. Il est fâcheux que, dans le principe d'une affaire qui intéresse plus ou moins toutes les puissances, on en eût fait une particulière et exclusive entre la France et l'Angleterre. Il est difficile

d'y remédier, vu l'état avancé des choses, et nous sommes à la veille de voir éclater une guerre, qui dans ses suites pourra produire un embrasement général.

Dans l'entretien que je me suis ménagé hier avec le Premier Consul, j'ai vu en effet qu'il était peiné de la situation des choses et qu'il ne s'éloignerait d'aucun terme moyen qui pût les concilier; mais où le trouver dans une question de la nature de celle-ci? Abstraction faite des traités, l'Angleterre garde Malte entre ses mains comme une sauvegarde contre les desseins qu'elle croit à la France sur l'Égypte, desseins dont l'exécution lui ferait prendre à revers les possessions anglaises dans les Grandes Indes. La France n'a besoin de Malte d'aucune manière pour ses rapports paisibles avec les autres puissances et surtout avec l'Orient. Son commerce dans le Levant conserverait sa prépondérance par la nature même des objets dont elle y trafique. Il s'agit donc d'un côté de sécurité bien réelle et bien essentielle, non-seulement pour l'Angleterre, mais pour l'Europe entière; de l'autre, de rien que du plus ou du moins de facilité d'étendre la domination.

Paris, le 8 (20) May 1803.

Voilà donc, monsieur le comte, la guerre déclarée et commencée. Le Ciel veuille détourner tout ce qu'elle présage de sinistre. Ce ne seront pas encore deux nations qui se sont mutuellement provoquées, qui combattront l'une contre l'autre. Une grande partie des neutres y sera nécessairement entraînée. Les expédients proposés par Andréossy à Londres, et dont me parle m-r votre frère dans sa lettre, étaient de laisser à l'Angleterre l'île de Malte en propriété et à perpétuité, à condition que la France prendrait et garderait de même le pays d'Otrante et le port de Brindisi. Le mieux était de rendre Malte incessamment à l'Ordre, et, comme celui-ci n'était pas encore en état d'assurer son indépendance, d'y mettre une garnison russe, et en cas de refus absolu de l'Empereur de s'en charger, d'y laisser la garnison anglaise pour un certain nombre d'années. Je n'ai pas proposé cet expédient de concert avec ce gouvernement-ci; je n'en ai eu ni le temps, ni la faculté. M-r de Talleyrand, tout en invoquant l'intervention étrangère, se tenait extrêmement renfermé et couvert vis-à-vis de tout le monde, et voulait tout régler et arranger seul. Durant toute la négociation, il ne m'en a jamais parlé que dans les termes les plus vagues, traitant le ministère anglais avec le dernier mépris et ne le croyant susceptible d'aucune résolution ferme. Dans ce moment il est absolument inaccessible. Le peu qu'ils ont publié de leur négociation n'est que le prélude d'une foule d'écrits par lesquels ils ont à justifier une guerre universellement crainte. Quant au ministère anglais, on voit clair que le parti de rompre était prémédité et résolu depuis longtemps. Sans cela il aurait autrement accueilli les propositions que

m-r votre frère lui a faites. J'attends que je puisse voir m-r de Talleyrand pour vous expédier un courrier. Il en a fait partir un hier pour Pétersbourg sans m'en avoir prévenu. Par le mien je me réserve de vous entretenir en détail, monsieur le comte, de plusieurs faits relatifs à cette triste circonstance. Pour cette fois-ci permettez que je me borne à vous parler de moi. Ma santé exige absolument mon voyage de Barèges. Cependant, malgré le commencement des hostilités, il ne me paraît pas impossible que les négociations se renouent. Dans ce cas force peut-être me sera de rester. Mais dans le cas que la guerre ait l'apparence de devoir durer quelque temps, je ne vois pas pourquoi je ne me permettrais pas une absence de deux à trois mois. Je ne m'y résoudreai pas toutes fois sans avoir reçu de nouveaux ordres de vous, monsieur le comte, et la seule grâce que je vous demande, c'est de me les faire avoir le plus tôt possible. En partant à la fin du mois prochain, je serai encore à temps pour la saison des eaux. On a mis un embargo sur tous les vaisseaux neutres, qui se trouvent dans différens ports de France: c'est un usage ancien dans les cas de déclaration de guerre, et on m'a assuré que cet embargo ne serait pas de durée.

J'ai fait votre commission pour le vin de Champagne. Il partira par les premiers vaisseaux, et je m'en suis tenu strictement à ce que vous m'avez prescrit à cet égard.

P. S. J'allais fermer ma lettre lorsque j'ai reçu la vôtre du 15 Avril. J'y ai vu avec plaisir que vous m'autorisez à faire mon voyage; mais je ne me le tiendrai pour dit que lorsque je recevrai la confirmation de cette bonne nouvelle.

Paris, ce 5 (17) Juin 1803.

Dans les énormes dépêches que j'ai expédiées avant-hier, monsieur le comte, par un courrier, je me livrais à l'espoir de vous conserver dans votre place au moins jusqu'à l'issue des circonstances fâcheuses et délicates où nous trouvons; mais votre lettre du 13 May, que j'ai reçue hier, vient renverser cet espoir et me jeter dans de nouvelles inquiétudes. Je suis cependant un peu rassuré par l'amour que je vous connais pour notre patrie, dont l'intérêt est essentiellement engagé dans ces mêmes circonstances. J'ai pensé comme vous, monsieur le comte, que la guerre une fois déclarée, je pourrais sans aucun inconvénient m'éloigner de Paris pour quelque temps; mais c'est que ce n'est pas une guerre comme une autre, ni des négociations comme autrefois. On ne se bat pas directement, parce qu'on ne peut pas s'aborder, et on tombe sur des tiers qui n'y avaient que faire. On se porte des paroles de paix en s'inondant d'un torrent d'injures faites pour la repousser et la rendre impossible. Jusqu'aux médiateurs dont on demande l'entremise et le zèle, on ne leur épargne pas les soupçons et les reproches les plus insultants. Au milieu de tout cela j'ai cru devoir écouter la voix de l'humanité plus que celle du chagrin et du ressentiment que de pareils procédés peuvent inspirer. J'attends le retour du courrier que j'ai envoyé à m-r votre frère. Ce retour aura lieu vers Mardi, et je partirai sans faute Jeudi, à moins qu'il ne m'apporte de quoi mettre tout de suite la main à l'oeuvre de la pacification, ce que toutes fois je souhaite bien plus que je ne l'espère. Le Premier Consul et son ministre des affaires étrangères ont également re-

mis leur voyage, qu'ils devaient entreprendre aujourd'hui ou demain.

Vous vous moquez de moi, monsieur le comte, en me parlant de votre cuisinière. Vous croyez qu'il est si aisé d'en trouver une; mais soyez bien persuadé que c'est plus difficile que vous ne pensez. Je ne cherche pas ici des administrateurs, des hommes d'état; il s'en présente en foule pour gouverner notre empire, et personne pour y faire la cuisine. Vous riez, mais je vous jure que c'est ainsi.

Envoyez-moi, je vous prie, un courrier le plus tôt que vous pourrez. Tous les jeunes gens dont je suis entouré ne sont pas propres à faire des courses, et je pourrais me trouver dans le cas de vous dépêcher des courriers en diligence. Je vous supplie de faire mes excuses à m-r le comte de Boutourline, de ce que je ne lui ai pas répondu par mon dernier courrier: j'ai été accablé d'occupations et surtout de souffrance.

51.

Paris, ce 8 (20) Juin (1808).

Quelqu'important que soit pour mon individu le voyage que je dois faire, j'en ferai volontiers le sacrifice au bien de l'humanité. Je n'ose guère me flatter, cependant, que ce sacrifice s'accomplisse. La disposition des esprits qui s'aigrissent tous les jours davantage par les provocations mutuelles, semble ôter tout espoir de conciliation. J'ai appris que m-r de Talleyrand a expédié hier encore un courrier à St. Pétersbourg. Il ne m'en a prévenu ni avant, ni après. On dirait que son intention est de ne nous employer, m-r votre frère et moi, que comme des trompettes qu'on envoie

d'un camp ennemi à l'autre. Nul concert, nulle confiance. Ainsi soit-il. Si mes réponses de Londres sont déclinatoires, je pars sans faute Jeudi; mais je ne quitterai pas Paris sans avoir l'honneur de vous écrire.

52.

Paris, ce 2 Juillet n. st. (1803).

Je me suis si peu attendu, monsieur le comte, à une occasion aussi sûre que celle d'aujourd'hui de m'entretenir avec vous en liberté, que j'ai déjà répondu par la poste ordinaire aux lettres particulières que vous avez eu la bonté de m'écrire par votre dernier courrier. Vous me permettrez cependant de dire encore un mot sur les deux intrigants, l'un Italien et l'autre Finnois. Je ne sais en vérité où ils ont été cherché tout ce fagot qu'ils me font. Jamais je n'ai parlé à Lucchesini des ouvertures que sa cour a fait faire à Londres; je ne les ai même sues qu'imparfaitement, et tout ce que je m'en rappelle, c'est qu'il y est question de la neutralité maritime de l'année 1781. M-r votre frère n'aime pas ce système, ni moi non plus, quoiqu'il m'eût valu une bague de l'empereur d'Allemagne et une autre du roy de Prusse; mais il n'en est plus question, et si l'Angleterre fait abstraction de l'électorat de Hanovre, elle se moquera complètement des prétentions de la Prusse. J'avoue cependant que je m'explique un peu trop vivement sur cette cour, je vous en demande pardon, m-r le comte; mais c'est que vraiment je suis poussé à bout par la manière dont les choses vont. C'est à regret que je me sens dans cette disposition; je vous avoue que je tiens beaucoup à ce séjour-ci: il offre mille agrémens, mille convenances pour moi;

mais jamais je ne leur sacrifierai mes principes, ni les intérêts de ma patrie. J'ai assez servi, j'ai rempli pleinement ma tâche, et je suis prêt à retourner dans mon village plutôt qu'à lutter contre de misérables petits intrigants, comme Lucchesini et Alopeus. Le premier n'est-il pas venu ces jours-ci se plaindre de ce que m-r votre frère ne veut pas admettre m-r Jacobi pour coopérateur à l'oeuvre de la médiation? Il m'a dit que sur ce fait sa cour avait envoyé un courrier à la nôtre. A la bonne heure!

Je n'attends que la réponse que me fera Talleyrand, pour me décider à mon voyage de Barèges. Mon frère est venu me joindre. Il m'a amené sa femme dans un état déplorable, et son fils encore pire; je les prends avec moi. Il faut que je me dépêche d'autant plus que les choses me semblent prendre une tournure, que je serai peut-être dans le cas de quitter ce pays-ci, comme Witworth. Quoique m-r de Talleyrand m'eût assuré dans sa dernière explication avec moi, que j'y étais généralement aimé et estimé, j'aime mieux le quitter de cette manière-là, que de toute autre.

Je vous envoie ci-joint, m-r le comte, l'oeuvre de m-r de Saldern, accompagnée des Mémoires de m-e Dubarry. J'en ai lu les deux premiers volumes qui m'ont tout-à-fait réconcilié avec cette créature. Mais j'entends claquer le fouet du postillon de mon courrier, et je me dépêche de finir en vous renouvelant l'hommage de mon bien tendre et respectueux attachement. Je ne puis cependant m'empêcher d'y ajouter les regrets que vous avez renouvelés en moi en m'apprenant la persévérance de votre résolution de quitter votre poste. Au nom de Dieu, restez-y jusqu'à ce que vous ayez vu la solution de la crise actuelle, ou au moins que vous ayez arrangé les choses de manière que nous puissions nous en tirer passablement.

53.

Paris, ce 26 Juin (8 Juillet) 1808.

Je suis bien à plaindre, monsieur le comte, de ne pouvoir pas m'arracher de Paris pour me rendre aux eaux de Barèges, où l'état de ma santé m'appelle de la manière la plus impérieuse. Ce n'est pas l'objet de l'expédition d'hier qui m'arrête. Il n'est pas nouveau, mais j'attends de m-r votre frère une information sur le courrier Artémieff. Le ministre anglais est un peu lent dans ses délibérations. Celui-ci est expéditif, mais pour ne rien terminer et pour avoir toujours à recommencer. Paris est devenu un désert; outre le monde que le Premier Consul a emmené à sa suite, c'est la saison d'habiter la campagne et d'aller aux eaux. Ainsi nationaux et étrangers s'en vont. Il n'y a que moi qui reste, à mon grand regret. Mon frère vient de m'arriver avec sa femme et trois de ses enfants. Les quatre derniers sont tous malades et se sont mis entre les mains des médecins, qui pour leur malheur, je veux dire celui des malades, ne sont pas des plus habiles. Heureusement que le quartier que j'habite offre pour la salubrité de l'air et la quantité de promenades les avantages de la campagne. Les vins que je vous ai envoyés, monsieur le comte, ont été pris par les Anglais; mais on espère qu'ils les rendront. J'espère aussi que votre séjour à Czarskoe Sélo achèvera de raffermir votre santé et vous fera renoncer à la cruelle résolution dont vous m'avez fait part. Attendez au moins, je vous en conjure, que le calme soit rétabli et faites après ce qu'il vous plaira: c'est le voeu et le cri de l'humanité entière que je vous fais entendre. N'y résistez pas, et recevez l'hommage du plus tendre et du plus respectueux attachement que je vous ai voué.

54.

Paris, ce 29 Juin (11 Juillet) 1803.

La poste dernière, monsieur le comte, m'a apporté les deux lettres du 29 May et du 1 Juin que vous avez eu la bonté de m'écrire. Mes rapports successifs vous ont mis au fait de toutes les mesures que ce gouvernement-ci déploie, et les nouvelles que vous en avez reçues d'autre part ne font sans doute que les confirmer. Vous voyez, monsieur le comte, que les représentations que l'on fait restent sans effet. On ne daigne pas seulement y répondre et on va son chemin. A en croire les nouvelles publiques, on touche déjà aux états du Danemark dans le Holstein, et c'est le cas de recourir aux mesures efficaces, ou il n'en sera plus temps. Je me flatte que je n'ai rien négligé de ce qui a dépendu de moi pour éloigner le danger qui menace la tranquillité générale. M-r votre frère a agi de même de son côté; mais il paraît qu'en Angleterre on pense qu'un arrangement sur Malte seule ne suffit pas pour pourvoir à la sûreté de l'Europe. A-t-on tort ou raison de penser ainsi, c'est ce que les faits doivent prouver mieux que tous les raisonnements du monde. Le tort des Anglais est d'avoir agi et parlé sur des principes routiniers, qui ne sont point entendus dans le temps où nous vivons. Mais il y a longtemps que tout le monde a ce tort-là. Quand d'un côté on n'admet que la force et les voies de fait, il faut suivre de l'autre la même méthode, ou succomber.

Je suis bien aise d'apprendre que le séjour de Czarskoe Sélo vous a fait du bien. Celui de Paris me tue, et j'y suis pourtant enchaîné. Ce qui me console, c'est de voir le train des choses: il ne fait pas désirer la prolongation de son existence. Je m'acquitterai de votre commission pour le

recueil de musique que vous désirez et j'aurai incessamment une occasion de vous le faire parvenir. Je finis, monsieur le comte, parce que je suis aussi triste que malade. Ces deux situations s'aggravent l'une par l'autre et suspendent presque toutes mes facultés, hors celle de vous aimer et de vous être attaché jusqu'à mon dernier soupir.

55.

Votre excellence aura déjà vu par ceux de mes rapports qui se sont croisés avec les ordres qu'elle me transmettait en date du 25 May dernier, que j'ai eu le bonheur de deviner en quelque sorte les intentions de notre Auguste Maître, en cherchant par tous les moyens possibles, soit de prévenir la rupture, soit d'en arrêter les progrès. Mais tous mes efforts ont été trompés par la fausseté de la politique du cabinet des Tuileries ou par l'impéritie de celle du cabinet de St. James. Il est clair à présent que ce n'est pas le rocher de Malte qui est cause de la guerre; mais la cour de Londres a sondé le précipice qu'ont creusé sous ses pas les différens traités qui ont terminé la dernière guerre, y compris celui d'Amiens. Ce motif a fermenté longtemps chez elle en secret et vivement. Sommée de restituer Malte, elle n'a pas osé le faire éclater, préférant très-maladroitement de le couvrir par sa prétention sur ce rocher, et ayant ainsi manqué de se placer sur le terrain sur lequel elle aurait pu se défendre avec autant de dignité que d'avantage. Je dis d'avantage, parce que la plus saine partie de la nation française condamnait la trop grande extension que Bonaparte a donnée aux limites de la France, au lieu qu'à présent elle est presque toute entière réunie par le cri à

l'infraction manifeste d'un des articles d'un traité solennel. Bien des personnes assez instruites m'ont assuré que le Premier Consul était cependant déterminé à laisser Malte à l'Angleterre pour dix ans, et que l'offre allait s'en faire à l'ambassadeur de cette puissance; mais qu'il en fut détourné par celle de la médiation de notre cour, qui lui a fait concevoir l'espoir de gagner le temps dont il avait besoin pour se mieux préparer, au moyen de la négociation qui s'en serait suivie. Quelque libérale que paraisse la proposition actuelle de remettre l'issue de la présente querelle à la décision de l'Empereur, notre Maître, on ne saurait blâmer l'Angleterre de ne pas s'y fier entièrement; car elle n'ignore pas, et je l'ai mandé moi-même dans le temps à m-r le comte de Kotchoubey, que le Premier Consul, dans ses épanchemens avec ses confidens, a avancé qu'il ne comptait sur la durée de la paix tout au plus que pour deux ans. Ce terme ne se trouve abrégé que de quelques mois. Et en effet, il suffit de contempler la position de la France pour se convaincre qu'il ne peut exister aucune tenue durable vis-à-vis d'elle pour les états qui l'entourent, surtout en considérant la désunion qui règne parmi eux, et leur envie de se prévaloir de sa faveur pour empiéter les uns sur les autres. Le seul espoir de salut général se présente dans celui de la conversion de la cour de Berlin. Il serait à souhaiter qu'elle se persuade que, si jamais la France consent à partager l'empire du monde, ce ne sera sûrement pas avec elle, et qu'au contraire, un peu plus tard, un peu plus tôt, elle sera entraînée dans la destruction générale. Ce serait un soin digne de vous, m-r le comte, et, si vous y réussissez, la première preuve que j'oserai vous proposer de lui en demander, ce serait de rap-peler d'ici son ministre actuel et de le remplacer, non pas par un Jacobi, comme elle en a eu l'intention, mais par

Архивъ Князя Воронцова. XIV, 21.

un homme qui suppléât à la finesse et à la ruse de ces messieurs par de la probité et de la droiture, vertus bien plus efficaces contre des qualités équivalentes aux leurs et jointes à la force, qui décide de tout.

Paris, ce 2 Juillet n. st. 1803.

56.

Paris, ce 23 Juillet 1803.

M-elle St. Val, m-r le comte, à laquelle vous avez déjà eu la bonté de vous intéresser, se présentera devant vous avec cette lettre, d'abord pour vous remercier de la bonté que vous avez eue et ensuite pour vous prier de vouloir bien la lui continuer. Je joins à cet égard mes instances aux siennes. Elle sait faire valoir non-seulement les vers de Voltaire, mais ceux de Racine, tout pleins d'idées, d'images et de sentiments qu'ils sont.

57.

Barèges, ce 8 (15) Août (1803).

Le régime des eaux que je prends ici, m-r le comte, proscrit sur toutes choses les longues écritures. C'est par cette raison que je ne vous remercierai qu'en très-peu de mots de tout ce que vous avez eu la bonté de me marquer par m-r Baykoff. Il est probable, et je le désire beaucoup, que lorsque celle-ci vous perviendra, je serai déjà de retour à Paris. Dieu veuille que ce soit pour mettre la main à l'oeuvre qui a fait le principal objet de l'expédition à laquelle je répons aujourd'hui. Oubril me communique tous les rapports qu'il vous adresse, et j'ose me flatter que vous êtes assez content de la manière dont il s'en acquitte. Je le suis beaucoup, mais je ne le suis guère de ne pouvoir pas vous répondre avec autant de détail que je l'aurais fait dans une autre situation. Je crains de gêner le bien que les eaux commencent à me faire. Si vous n'aviez pas même pour moi toutes les bontés que vous daignez me témoigner, il m'aurait suffi de votre justice et de votre compassion pour l'état de souffrance où je me trouve, pour me servir d'excuse sur le peu de détail dans lequel je me permets d'entrer aujourd'hui.

Paris, ce 2 (14) Octobre 1803.

Il est vrai, m-r le comte, que j'ai peu écrit pendant que j'étais à Barèges, ce genre d'occupation ayant été hors du régime qui m'a été prescrit. Cependant, en rapprochant la date de la dernière lettre que je viens de recevoir de vous, et qui est du 5 Septembre v. st., il me semble que la mienne du 3 (15) Août aurait déjà dû vous parvenir. Dans cette dernière je vous accusais l'arrivée de Baykoff et vous rendais compte des démarches que j'ai faites en conséquence des ordres qu'il m'a apportés. Je crois qu'à cette même occasion j'ai eu l'honneur de vous entretenir de l'arrestation de Christine. M-r de Talleyrand proteste n'avoir eu aucune part à cette affaire. Cependant vous avez déjà vu, m-r le comte, qu'il se proposait de saisir cette circonstance pour former contre moi un système de dénigration au moyen d'un heureux rapprochement entre Fouilloux et Christine. Il était réservé encore au temps où nous vivons, qu'un ministre d'état d'un gouvernement n'eût pas non-seulement honte de concevoir un pareil plan, mais qu'il eût encore la franchise de le confier à un ministre étranger, contre lequel il voulait le diriger. Il appelle notre politique de la vieille cuisine; la sienne, nouvelle, doit être assaisonnée d'une forte dose de calomnie, tant recommandée par Basile, un des personnages du Barbier de Séville, qui regarde la calomnie comme un des moyens les plus efficaces de réussite. Ce Basile est donc devenu un auteur classique, qui remplace les Grotius, les Puffendorff etc.

Vous verrez, m-r le comte, dans la feuille ci-jointe du Journal de Paris, qu'on essaye déjà de se servir de cette même arme contre vous. Le rédacteur de cette feuille est le

conseiller d'état Roederer, fameux par le conseil qu'il a donné à l'infortuné Louis XVI au 10 Août de se réfugier à l'Assemblée Nationale,—conseil que ce prince a suivi et qui lui a coûté le trône et la vie.

Приложение къ 58-му письму.

Видѣнска изъ Парижскаго Журнала.

M. d'Entraigues avoit envoyé de Dresde à m. le comte de Woronzoff un pamphlet intitulé: Discours du Premier Consul au conseil d'état, avant son voyage en Belgique. Bientôt après, ce discours parut dans la gazette de Pétersbourg; seulement on avoit observé d'en retrancher quelques paragraphes d'une inconvenance trop marquante.

L'empereur ayant eu connaissance de cette publication, en témoigna son mécontentement. On avoit eu la précaution de marquer au bas de l'article, qu'il étoit extrait des journaux anglais; mais cette indication étoit fausse. Le discours n'avoit été imprimé dans aucun journal étranger, & S. M. I. trouva mauvais qu'on se couvrit d'un prétexte puéril pour insérer des mensonges dans la gazette de la cour, & fut justement indignée qu'on se permit de faire parler le Premier Consul comme Cobbett & les polémistes de l'Angleterre, en affectant seulement de lui faire tenir un langage moins injurieux, mais plus niais que celui de ces folliculaires.

Paris, ce 9 (21) Octobre 1803.

J'ai été enchanté, monsieur le comte, de voir que vous ayez tout-à-fait goûté la correspondance d'Oubril. Je lui en ai fait part, et il en est comblé. C'est vraiment un sujet distingué, et j'ose le recommander de nouveau à vos bontés et à votre attention.

Je n'ai aucune connaissance de bulletins qui se distribuent ici, ou se répandent au dehors. Je me figure cependant qu'il en pleut et où je suis déchiré à belles dents. C'est, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire dans ma précédente, la tactique de m-r Basile qui se déploie dans toute sa rigueur. Elle est inefficace auprès des gens honnêtes et vraiment éclairés; mais elle les laisse toujours dans la minorité. Ce n'est rien pour les individus, mais cela n'est pas indifférent pour le public. On réussit à l'égarer à force de calomnies et de mensonges qu'on ne se lasse point de faire retentir à ses oreilles, et qui restent sans aucune réfutation. Ici aucun papier public, dont le rédacteur n'est point acheté ou intimidé, ne parvient. Les papiers français vont partout. On n'entend donc les raisons que d'un côté. Ici l'on se permet tout sans être relevé; mais on ne souffre pas qu'on y réplique d'un seul mot. Dans une des dernières feuilles du Moniteur, papier reconnu et regardé comme officiel; en faisant des remarques sur quelques nouvelles reçues de Londres, on cite ce mauvais vers de Voltaire: quand Auguste buvait, la Pologne était ivre, et on part de là pour faire allusion à l'état du roi d'Angleterre, et pour dire qu'il a communiqué cet état à toute la nation. Il semble que depuis quelque temps la plupart des gouvernants et des gens en place ont oublié cette maxime que pour se faire

respecter, il fallait se respecter entre eux. Cela rappelle un peu le sermon d'un curé de village dont les paroissiens étaient hargneux, querelleurs et méchants. Il prêchait sur la charité chrétienne et leur disait avec grande onction: „Mes enfans, aimez-vous les uns les autres; car si vous ne vous aimez pas, qui diable vous aimera?“

M-lle de St. Val est déjà partie depuis quelque temps, m-r le comte, et je ne doute pas qu'à l'heure qu'il est vous n'ayez déjà eu la satisfaction de l'entendre.

Je suis fâché d'apprendre, m-r le comte, que vous ayez été indisposé; j'espère que cela n'aura pas eu de suite. Je l'ai été moi-même, et je ne suis pas encore tout-à-fait rétabli. Je ne le serai pas même probablement jusqu'à l'arrivée des nouvelles que j'attends en réponse à mon expédition avec Baykoff. Je ne vous presse point, m-r le comte, de les hâter. Je connais trop vos bontés pour moi pour n'être pas persuadé qu'elles sont déjà en chemin, ou peut s'en faut.

60.

Paris, ce 16 (28) Octobre 1803.

Je profite du départ de m-r Pugos, négociant français établi à St. Pétersbourg, pour adresser à votre excellence les ouvrages qu'elle a demandés dans sa lettre à m-r Oubril du 19 Septembre. L'édition des oeuvres de Voltaire par Palissot est également achetée, mais elle est trop volumineuse pour qu'un voyageur puisse s'en charger et la saison est trop avancée pour l'expédier par mer. J'ai recommandé en conséquence à m-r Labensky de la garder chez lui jusqu'au printemps.

61.

Paris, ce 29 Octobre (11 Novembre) 1803.

Le Premier Consul a quitté Boulogne. On ne sait pas au juste où il est allé, mais il est probable qu'il poursuit sa tournée des côtes. J'ai eu enfin des nouvelles de m-r votre frère par la voie de Hambourg. Sa lettre est restée en chemin plus de trois semaines pour me parvenir. Je ne sçais ce qu'on gagne à cette difficulté de communication. Je fais en attendant mes petits préparatifs de voyage. Le seul souci que j'en ai c'est la saison avancée où nous sommes. Mais que faire? Il faut se soumettre à la destinée et espérer que je serai dédommagé de la fatigue par le repos auquel j'aspire et dont je vais enfin jouir.

62.

(1803).

J'ai reçu, m-r le comte, par l'avant-dernière poste la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire le 26 Septembre. C'est peut-être pour la première fois qu'une mauvaise nouvelle, comme celle de la mort de m-me la grande-duchesse Hélène, est arrivée aussi tard. Ce triste événement a eu lieu le 12 Septembre et est connu ici depuis plus de trois semaines. Tous tant de Russes que nous sommes ici, nous n'avons pas attendu les ordres de la cour pour prendre le deuil.

Votre observation, m-r le comte, sur le guignon qui accompagne les voyages du comte Panine, est on ne peut pas plus juste. Il n'a cependant aucun reproche à se faire, et c'est vraiment une affaire d'étoile, comme l'est, pour ainsi

dire, tout ce qui se passe dans le monde depuis quelque temps. J'espère que la mienne sera bientôt décidée par le retour de Baykoff que je commence à attendre bien prochainement: il y aura demain cinq semaines qu'il est parti.

Nous commençons à ressentir des froids bien vifs pour ce pays-ci. Hier il y a eu un froid de 12 degrés. A quelque rhume de cerveau près, cela ne prend rien sur ma santé, et je continue à jouir du bénéfice du voyage que j'ai fait. Je suis fâché d'apprendre que vous, m-r le comte, vous ne vous portez pas bien. Mais vous avez été depuis longtemps sujet à l'accident que vous éprouvez, et j'espère qu'avec du régime et quelques remèdes doux il sera totalement dissipé.

Je me réjouis beaucoup du succès de m-lle St. Val. Je vous avoue que j'ai beaucoup craint pour elle à cause de sa figure et de son âge, et je suis bien aise d'apprendre que son talent ait triomphé de ces deux graves inconvénients.

Le Premier Consul est parti hier pour faire la tournée des côtes. Son absence sera courte cette fois-ci, mais elle est le prélude d'une plus longue qu'il fera immédiatement après, lorsqu'il ira s'établir au camp de St. Omer. On dit qu'il y emmènera tout son ministère. Ce sera l'époque de la descente en Angleterre. Tous les yeux sont fixés sur ce grand événement, et les Français montrent la plus grande ardeur pour cette entreprise.

Le chevalier Mallya, conseiller d'état au service de l'Empereur, est à Paris depuis quelques jours. Il a été à Londres et a passé par la Hollande. Il m'a apporté une lettre de m-r votre frère: c'est la première que je reçois de lui depuis mon retour de Barèges, et elle m'a fait le plus grand plaisir tant par cette circonstance que par son contenu.

63.

Paris, ce 2 (14) Novembre (1803).

Votre lettre du 7 Octobre m'a beaucoup tranquilisé, en m'annonçant la prochaine expédition d'un courrier que vous me destinez. D'après le calcul que je fais il aurait déjà dû m'arriver; mais je suppose qu'il aura été retardé par les nouvelles que Baykoff vous aura apportées de ma part. On m'a dit qu'on avait déjà ici des nouvelles sur la manière dont on a accueilli chez nous le rapport que j'ai fait du procédé qu'on a eu à mon égard. Je ne me laisse troubler par aucun des bruits qu'on répand ici, surtout dans un fait où j'ai le témoignage le plus complet de ma conscience de n'avoir rien fait que ce que mon devoir le plus absolu me prescrivait.

Il y a à présent une si grande disette d'événemens, monsieur le comte, que je manque absolument de matière pour un rapport officiel. Je n'ai pas voulu vous entretenir des bruits qui courent ici d'un désastre, peut-être prétendu, que la flotille de Boulogne doit avoir essuyé. On débite que le Premier Consul, ayant voulu faire manoeuvrer cette flotille, l'a fait sortir par un beau temps; mais quand elle se fut éloignée du rivage, le temps a subitement changé, et l'on a donné le signal de rentrer. Mais ce signal a été exécuté avec tant de confusion et de désordre que plusieurs bâtimens avec deux mille hommes d'équipage ont péri. Mais cette nouvelle me paraît avoir besoin de confirmation, quelque générale qu'elle soit. On annonce tous les jours le retour du Premier Consul; il est probable qu'il sera aussi imprévu que son départ.

64.

(1803).

Après le départ de la dernière poste, m-r le comte, j'ai eu le plaisir de recevoir vos deux lettres du 24 et 28 Octobre dernier. Quoique parfaitement tranquilisé par les consolations puissantes et réelles, je n'en suis pas moins sensible à la continuation du suffrage que vous avez la bonté d'accorder à ma conduite. Je ne m'étonne point du déluge de bulletins qu'on fait pleuvoir sur moi et où l'on distille à plaisir toutes sortes de calomnies. C'est la tactique que recommande le fameux publiciste Basile, dont je vous ai déjà parlé dans une de mes précédentes. Cet honnête organiste du grand couvent de Séville recommande expressément (scène VIII du Barbier de Séville) „de susciter une mauvaise affaire et de calomnier pendant la fermentation à dire d'expert“. Un organiste de cette trempe peut fort bien servir de modèle et de guide à un apostat. Au reste, je me flatte que cette fermentation est finie, ou du moins que mon départ, qui s'approche, y mettra fin. Je n'ai jamais eu aucune prise avec m-r Dreyer, ni n'en ai eu sujet. Le peu que nous nous sommes vus s'est passé en politesses et honnêtetés réciproques. On a beau faire et dire, je suis sûr d'emporter, en partant, l'estime et les regrets de tous les honnêtes gens que j'ai connus. Plein de cette douce et consolante idée, je suis tout-à-fait indifférent aux mensonges des aboyeurs qu'on a déchainés contre moi, et je dis:

„Je n'entends point leurs cris que la haine a formés;
 „Je ne vois point leurs pas dans la fange imprimés.

Vous ne me passerez peut-être pas la première citation; mais vous me passerez bien celle-ci, car elle est de Voltaire, de

son épître sur la calomnie, et ces deux vers sont dignes d'être mis à côté de ses plus beaux.

J'ai reçu par m-r Le Pantre, arrivé il y a trois jours, une lettre de Baykoff, où il m'annonce son retour prochain. Je voudrais bien le voir arriver avant mon départ d'ici, mais je n'ose trop l'espérer. J'ai été un peu étonné que m-r Le Pantre m'eût remis cette lettre, car le neveu de m-r Talleyrand, à qui vous en avez confié une pour moi, a jugé à propos de la garder et n'a pas seulement daigné passer chez moi: digne récompense de toutes les politesses qu'il a reçues chez nous, et principalement de vous, monsieur le comte.

Vous m'avez laissé carte blanche, m-r le comte, sur la direction de ma route. Après toutes les marques de bonté dont l'Empereur et vous m'avez comblé, mon impatience est bien grande de me retrouver à Pétersbourg, et je serais tenté de prendre le chemin le plus court. Mais je ne me déciderai qu'à Strasbourg, frontière par laquelle je sors de France. Je ne quitterai pas Paris sans vous écrire encore une et, peut-être, deux fois.

P. S. Je vous supplie de faire parvenir l'incluse à son adresse.

65.

(1803).

Votre lettre du 12 Octobre, m-r le comte, quoique partie cinq jours avant le courrier qui vient de m'arriver, ne m'est parvenue que trois jours après lui. Déjà comblé de toutes les marques publiques d'approbation dont l'Empereur et son ministère ont daigné honorer ma conduite, je n'en suis pas moins flatté du suffrage particulier que vous voulez bien lui accorder. Je vous avoue, m-r le comte, avec franchise, que mon courage soutenu par le souvenir constant de tout ce que je devais au caractère dont j'étais revêtu, n'a pas laissé ma santé à l'épreuve de tous les désagrémens que j'ai éprouvés à mon retour de Barèges. Vous avez bien raison de les appeler gratuits, et qui peut mieux juger que vous, m-r le comte, combien peu je les ai mérités? C'est à vous-même que j'ose en appeler, si les rapports suivis que je vous ai adressés, contiennent quelques traits d'odieuse ou injurieuse personnalité. Vous savez que je m'y suis constamment borné à rapporter les faits sans y ajouter même de réflexions, croyant qu'elles étaient d'autant plus superflues qu'elles se présenteraient d'elles-mêmes à votre sagacité et à votre grande expérience, si supérieures à la portion de ces mêmes qualités que la nature et le temps auraient pu me départir. Vous savez aussi, m-r le comte, que je n'ai jamais agi ni parlé que d'après mes ordres et mes instructions; mais des avis, prétendus secrets et sûrs, transmis par des Lucchesini et consorts, faisaient passer mes actions et mes discours pour des impulsions personnelles. Là où je produisais des pièces écrites et authentiques, on disait qu'elles étaient de pure forme et n'exprimaient pas la vraie intention, et qu'elles ont été extorquées par des

représentations importunes de ma part. De là les hainès et les persécutions dont je me suis vu l'objet. Enfin je touche au moment où je vais cesser de l'être, en m'éloignant de ce pays, où les intentions de notre cour et mes voeux personnels auraient dû me fixer peut-être jusqu'à la fin de ma carrière. Les passions ne raisonnent point. C'est ainsi que m-r de Talleyrand s'est plu à m'attribuer des actions et une conduite entièrement opposées à tous mes intérêts et à tous mes goûts à la fois. N'importe, je partirai content et heureux d'emporter le suffrage de notre Auguste Maître, le vôtre, m-r le comte, et celui de ma conscience, et parfaitement disposé à vous prendre pour modèle, en sacrifiant mes ressentimens personnels au bien public, si je suis appelé à y travailler. Le Premier Consul s'est fixé à Paris; on dit qu'il donnera une audience publique Dimanche prochain. Je me dispose à profiter de cette occasion pour remettre mes lettres de rappel, et puis je me préparerai tranquillement à mon départ, après avoir accredité m-r Oubril.

Je ne quitterai point ce pays-ci, m-r le comte, sans avoir rempli toutes vos commissions, inclusivement jusqu'à celle de votre cuisinière, que je n'ai jamais perdue de vue.

Les nouvelles que vous avez la bonté de me donner de l'Impératrice-mère, m'ont comblé de joie. Il est digne du courage qu'elle a toujours montré, de supporter la perte amère qu'elle vient d'essuyer. Dieu la conserve et la soutienne! Ses vertus sont bien nécessaires pour seconder celles de son adorable fils et ajouter au bonheur des peuples qu'il gouverne.

P. S. Je joins ici un extrait du Moniteur qui a paru aujourd'hui. C'est un article prétendu extrait de la gazette de Londres, mais inséré dans celle d'ici à bonne intention, comme toujours.

St. Pétersbourg, ce 29 Février 1804.

La lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire, m-re le comte, m'a confirmé votre heureuse arrivée à Moscou. Ce que vous me faites l'honneur de me-dire du comte Ostermann et consorts est vaiment décourageant pour ceux qui aspirent à la longévit . Mais permettez - moi de vous dire que vous n'êtes point de leur trempe. Il n'ont jamais songé qu'à vivre le plus longtemps qu'il était humainement possible. Vous, monsieur le comte, vous avez toujours songé et très-probablement vous songerez à survivre à votre vie passagère par sa nature, et dans ce cas on dit que la lame use le fourreau. Je vous ai exposé mon opinion à ce sujet et je n'en changerai pas.

Vous m'encouragez à vous donner de mes nouvelles, monsieur le comte; elles ne peuvent vous offrir aucun intérêt. Mais je connais votre inépuisable indulgence pour moi et j'en userai, puisque vous voulez bien me le permettre. Je continue à être bien traité par l'Empereur et toute la famille impériale, et à être content de ma situation. Les plaisirs du carnaval suspendent les démarches que j'ai à faire par rapport à mes affaires de procès. J'en ai cependant hasardées quelques unes, qui ont été fort bien accueillies par le prince Lapoukhine. Je les reprendrai à l'entrée du carême et pour le reste je suivrai fidèlement le plan que je me suis tracé et dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir. Je ne vois gu res le corps diplomatique. J'ai fait la connaissance de l'ambassadeur d'Angleterre et du comte Stadion au bal masqué de la cour. Mais je n'ai pas encore passé chez eux. J'ai vu aussi le citoyen Hédouville. Il n'a fait aucun pas pour s'approcher de moi; je ne suis pas payé pour

lui faire des avances. Nous en resterons là. On ne parle ici que de nouvelles scènes qui se sont ouvertes à Paris. Moureau, comme les autres, paye la folie qu'il a eue de croire qu'en se tenant tranquille il pourrait jouir du repos et vivre en sécurité. Il a négligé de cultiver le parti qu'il avait et se voit à la merci de ses ennemis; c'est une leçon de plus pour ceux qui croient qu'on peut rester indifférent aux tempêtes et aux vagues. Je vois de temps en temps le prince Czartorisky. Il me traite fort bien. Il a eu la complaisance de me communiquer les observations secrètes et confidentielles que vous avez remises à l'ambassadeur d'Autriche. C'est une pièce aussi bien conçue que bien énoncée. La cour de Vienne, que je sache, n'y a pas encore fait de réponse. Je crois qu'elle appelle cela, comme toujours, gagner du temps. Il me tarde de voir arriver la belle saison et avec elle le bâtiment qui doit m'apporter mes effets. Je n'attends que ce moment pour quitter Pétersbourg, m'acquitter de mon pèlerinage à Matrenino et aller m'enfermer dans ma terre de Leticzeff.

67.

Baykoff est non-seulement revenu de Paris, mais y est déjà retourné. Il n'a dit des événemens qui y sont arrivés que ce qu'il a pu ramasser dans des sociétés banales. Son opinion, comme celle du public qu'il avait quitté, est que si le Premier Consul a échappé à cette dernière conspiration, il sera immanquablement atteint par celles qui lui succéderont. Il le représente comme universellement haï, excepté les gens dont la fortune est attachée à la sienne. Vous êtes sans doute instruit, monsieur le comte, beaucoup mieux que vous ne sauriez l'être par moi, des démarches que notre

cour vient de faire. Elles ont été motivées principalement par l'état des choses actuellement existant et déterminées en dernier lieu par l'indignation que l'Empereur a ressentie en apprenant le double attentat que s'est permis le Premier Consul, en violant un territoire neutre et en immolant avec une cruauté odieuse une victime aussi illustre et aussi intéressante que l'était le duc d'Enghien. Vous savez, monsieur le comte, que l'Empereur a rassemblé à cette occasion un conseil extraordinaire, auquel il m'a fait l'honneur de m'appeler ensemble avec m-r de Budberg. Le prince Czartorisky y a lu un mémoire parfaitement bien conçu et bien rédigé, à mon avis du moins. J'ai donné une opinion par écrit, que je me serais empressé de vous soumettre, si j'en avait gardé la minute. Au surplus, j'imagine que le prince Czartorisky n'aura pas manqué de vous l'envoyer.

Je suis enchanté d'apprendre les progrès du traitement que vous avez entrepris pour votre santé, et personne ne fait de vœux plus sincères que moi pour son succès complet.

Je ne vous entretiens que peu d'affaires, monsieur le comte, parce que je n'en ai de connaissance que ce que je puis attraper, pour ainsi dire, dans les rues. Le pr. Czartorisky a été fort occupé; je l'ai peu vu, et vous savez que pour le faire parler, il faut le questionner, et c'est ce que la discrétion ne me permet guères. Il paraît que le roy d'Angleterre est en effet hors du danger de mourir de sitôt. Sans doute sa conservation est un bien, attendu que tout changement est un mal; mais au reste dans un gouvernement comme celui de l'Angleterre, tout roy ou tel autre ne saurait guères influencer sur les déterminations essentielles d'état.

Je continue à être parfaitement bien traité et à me conduire d'après les principes que je me suis faits. Cela ne m'empêche pas de désirer avec une sorte d'impatience l'ar-

Архивъ Князя Воронцова. XIV, 22.

rivée de mes effets de Paris pour pouvoir partir. J'ai toujours redouté la continuité de toute manière d'être qui n'est pas fondée sur des motifs d'intérêt et d'utilité réelle de part et d'autre.

St. Pétersbourg, ce 15 Avril 1804.

68.

St. Pétersbourg, ce 10 May 1804.

Depuis la lettre dans laquelle j'ai eu l'honneur de vous faire part de la démarche que j'ai faite pour obtenir la permission d'aller vivre sur mes terres, j'ai reçu la vôtre du 12 May. Aujourd'hui je m'empresse de vous informer que j'ai reçu à ma demande une réponse telle que je l'ai désirée. Je vois par là tous mes vœux comblés, et il ne me reste à souhaiter rien autre chose, sinon que le repos, auquel seul j'aspire, ne soit pas troublé pour le reste de mes jours. Je compte quitter Pétersbourg dans 15 à 18 jours. Je l'aurais fait plus tôt, si les affaires que j'ai à la douane à cause des effets qui me sont venus de France ne me retenaient encore quelque temps. Quoiqu'il en soit, je touche avec joie au moment où j'aurai la satisfaction de vous dire moi-même à quel point je vous conserve le dévouement qui ne finira qu'avec moi.

69.

St. Pétersbourg, le 16 May 1804.

M-r le comte Boutourline, monsieur le comte, est venu me voir hier et m'a transmis le témoignage de souvenir dont vous avez eu la bonté de le charger pour moi, et que j'ai reçu avec une sensibilité proportionnée au prix que j'y attache. J'ai peur que le poste du comte Boutourline ne lui échappe. Un courrier arrivé à l'ambassadeur du pape lui a apporté la nouvelle que le souverain pontife a été obligé de livrer aux Français ce malheureux Vernègue que nous avons réclamé, et le frère du citoyen-général et ministre Hédouville envoyé exprès pour se saisir de cette victime, l'amène triomphant à Paris. On a communiqué ici la note que le cardinal Fesse ou Feche a remise à cette occasion à Rome; note remplie d'inventions grossiers contre moi, comme contre quelqu'un qui avait constamment guidé tous les agens anglais, et de menaces contre le gouvernement romain, s'il hésite à se rendre aux réquisitions du futur empereur. Cassini a quitté Rome, et le St. Père, dans ses communications se répand en regrets et en excuses sur la dure nécessité à laquelle il a cru devoir céder. J'ai prié m-r Tatistcheff d'avoir la complaisance de me communiquer cette note; il me la promis, mais je suis encore à attendre l'effet de cette promesse. L'Empereur est attendu ici de retour après-demain. Baykoff était à Francfort sur le Mein 24 du mois; ainsi il doit être à Paris depuis dix-sept à dix-huit jours. Nous devons donc nous attendre à recevoir sous huit jours la réponse à l'expédition dont il a été porteur. J'ai été passer quelques jours de la semaine dernière à Pavlovsk et je compte y retourner sur la fin de celle-ci.

22*

P. S. Il y a un changement de ministère en Angleterre. Pitt avec tout son parti, coalisé avec Fox, y sont entrés. On dit que ce dernier a eu les sceaux.

70.

Par ma précédente j'ai eu l'honneur de vous dire que mg-r le grand-duc se trouvait déjà dans nos contrées et que j'ai eu le bonheur de lui faire ma cour. J'ai été le rejoindre a Kamenecz, où il a passé trois jours. Je l'aurais visité dans tous les autres entroits, où il a fait quelque séjour, si je n'en avais été empêché par le mauvais temps et surtout par mes indispositions, qui en ont été la suite. C' est de mg-r que j'ai appris le départ d'Oubril de Paris et celui de la légation française de Pétersbourg. Les gazettes disent que le premier s'est arrêté à Mayence; les nouvelles particulières, qu'il y est détenu jusqu'à la nouvelle de la sortie de la légation française des frontières de notre empire. A la bonne heure! Je ne m'étonne pas d'avoir été mis en jeu dans les notes du défroqué. Je m'étonne encore moins que ces notes ayent été absurdes; mais elles n'en feront pas moins d'effet par la raison qu'a alleguée dans la Pucelle d'Orléans Sacro-Gorgor sous l'épée de Dunois. La seule différence qu'il y ait, c'est que là c'est un faquin qu'on égorgeait et ici ce sont des faquins qui égorgent les honnêtes gens. Au reste, si je suis par trop maltraité, à défaut d'autre protection je comte sur celle du „Courrier de Londres“, qui m'a honoré d'une affection constante. Mais je compte sur une vengeance encore plus complète, si le seigneur Napoléon est en effet assez abandonné de Dieu pour hasarder son expédition en Angleterre. J'en médite une de mon côté, mon-

sieur le comte, c'est d'aller au printemps prochain à Odessa et en Crimée. Ce voyage sera pour moi un objet de curiosité et de dissipation, et peut-être même d'utilité; car beaucoup de mes confrères, les campagnards de ces cantons, forment sur ce port des combinaisons de commerce. En attendant, il y a déjà six semaines de révolues que j'habite ma campagne; je n'y ai pas éprouvé un instant d'ennui, ni d'impatience. J'y ai des occupations réelles; et dans les moments de désœuvrement, lorsque je me laisse à mon imagination, je porte de temps en temps mes regards sur ce pays que j'ai quitté il n'y a pas longtemps, me proposant d'y retourner aussitôt que cette plante exotique et vénéneuse, qu'on appelle toujours Napoléon, sera arrachée de son sol; c'est de quoi je ne désespère pas, ayant été toujours de cette opinion que les choses à la fois violentes et absurdes ne sauraient être éternelles et que tôt ou tard nous en aurons raison.

Ce n'est, monsieur le comte, ni par paresse ni par négligence que je n'ose vous écrire souvent; mais comment me flatter de vous intéresser dans l'ignorance et le vuide où je suis? Je craindrais de tomber dans un excès d'amour-propre inexcusable, si je m'imaginais pouvoir vous intéresser par les assurances toujours répétées de mes sentimens pour vous; c'est pourtant tout ce que j'ai à vous offrir.

A Leticzeff ou à Voitovsky, ce 15 Octobre 1804.

Il n'y a pas longtemps, monsieur le comte, que j'ai eu l'honneur de vous écrire; je récidive cependant aujourd'hui par la crainte que vous ne vous imaginiez que je tire à la courte paille avec vous et que je prétens ne pas vous adresser plus de lettres que je n'ai le bonheur d'en recevoir de vous. C'est donc le désir de me sauver dans votre esprit un travers, dont je ne suis pas capable, qui me rend peut-être importun depuis près de trois semaines que je suis revenu de Kamenez. J'ai vécu et continue à vivre dans la plus épaisse ignorance de tout ce qui se passe dans le monde. Je ne reçois de nouvelles de Pétersbourg que d'une seule personne, c'est de mon parent, qui à l'honneur d'être connu de vous. Il ne me parle que de mes affaires d'intérêt dont je l'ai chargé. Il me parle aussi des siennes de la même nature. Il poursuit toujours sa demande d'une concession de ferme pour subvenir aux moyens de son existence. C'est par le canal de m-r le prince Czartorisky qu'il sollicite. Il se loue beaucoup de ses dispositions; mais rien encore n'est décidé, et il a peur, ainsi que moi, que cela ne le sera que lorsque vous daignerez y intervenir. Il réitère auprès de vous, monsieur le comte, ses instances à cet effet, et j'ose y joindre les miennes. Ce sera une nouvelle obligation que vous ajouterez à toutes celles que je vous ai.

Je suis presqu'humilié, monsieur le comte, que sous le 49-me degré que j'habite, dans un climat que j'ai tant vanté, nous avons de la neige depuis huit jours, de sorte que nous courions à présent en traîneau, comme au mois de Janvier à Pétersbourg. Il semble que tout est bouleversé là-haut, comme ici bas. Ma résignation et le calme profond dont je jouis me consolent de ces inconvénients, ainsi que de quelques

rhumes que ce froid précoce m'occasionne à moi et à quelques personnes qui composent ma maison.

Recevez, monsieur le comte, l'assurance de mon tendre et inviolable attachement.

à Voitovzi, ce 23 Octobre 1804.

72.

A Leticzeff, ce 10 Janvier 1805.

Quand vous me grondez, monsieur le comte, sur ma prétendue paresse, je me rappelle toujours avec plaisir les temps heureux où j'avais le bonheur de vous voir presque tous les jours. Vous vous plaisiez à me faire jaser. Je voudrais faire la même chose à présent. Mais hélas! A l'âge où je suis, on ne jase plus. On voudrait causer; mais je sens ce qu'y met d'obstacles le rapport des positions dont j'ai toujours respecté l'empire et assez souvent bien calculé les effets. Par exemple, prendrai-je pour texte de ma causerie le couronnement de Bonaparte? Mon Allemand d'économe qui reçoit la Gazette de Hambourg, m'en a en effet conté quelques détails. Mais je n'ai rien vu dans cette indigne farce qu'un hardi et insolent coquin, entouré de quelques plats et bas coquins, qu'une nation nombreuse, mais totalement démoralisée, dégradée et avilie, que de lâches valets, qui se sont mis à la place de leurs maîtres et qui font ripaille à leurs dépens. J'ai détourné mes yeux d'un tableau aussi dégoûtant et j'ai cherché à m'étourdir sur les réflexions sinistres qu'il est propre à faire naître, en remerciant le Ciel de trouver dans les souvenirs du passé et dans l'espoir de l'avenir de quoi être passablement heureux dans le présent, à une meilleure santé près. Je compte même, en suivant les conseils

que vous avez la bonté de me donner, de me faire raison aussi sur ce dernier article. Non, assurément, monsieur le comte, je n'ai aucune répugnance à écrire à m-r le prince Czartorisky; mais je différerai cette démarche jusqu'au mois de Mars, n'ayant besoin de partir pour Carlsbad qu'au commencement de Juin prochain.

On m'a déjà mandé de Pétersbourg le retour de m-r Hitroff et d'Oubril. Fera-t-on du premier un collaborateur du grand-oeuvre de la régénération? Voilà une question indiscreète qui est tombée au bas de ma plume et dont je vous demande mille pardons. Je vous en demande autant pour la liberté que je prends de céder à vos demandes réitérées, en vous envoyant mon portrait, que j'ai enfin trouvé le moyen de tirer d'une foule de caisses parmi lesquelles il était enterré. C'est un hommage d'obéissance que je vous rends; mais daignez, monsieur le comte, observer par le costume modeste que j'y ai pris qu'en le faisant peindre je n'ai songé qu'à laisser un souvenir à ma famille, et non à figurer dans la postérité.

Vous me désolez, monsieur le comte, par les nouvelles que vous continuez à me donner de votre santé. Ce sont certainement les froids rigoureux que nous avons éprouvés cet hiver qui en sont la cause, et j'aime à me flatter qu'avec la belle saison vous la retrouverez tout aussi brillante que je vous la souhaite.

73.

A Leticzeff, ce 1 Février 1805.

Mille et mille reconnaissances, monsieur le comte, de la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire le 12 du mois passé.

Malgré notre *разъ*, les nouvelles que vous avez bien voulu m'apprendre au sujet des grâces accordées le jour de l'an me sont parvenues, je ne sçais comment, avant les vôtres. Je ne suis tenté de faire compliment à notre ami le comte Zavadovsky de celle qui lui est tombée en partage qu'autant qu'en changeant de forme cela figurera sur la tête, le col ou le bras de sa fille et dans son contrat de mariage. J'ai reçu de lui, il n'y a pas longtemps, une lettre remplie d'idées les plus lugubres. Il ne m'y parle que des cloches de Nevsky, qui frappent constamment ses oreilles. Je le connais trop raisonnable pour me flatter que cette circonstance serve de beaucoup à écarter ces tristes images.

Je vous suis très-reconnaissant, monsieur le comte, des nouvelles que vous avez eu la bonté de me donner de m r le comte Boutourline, auquel je m'intéresse très-véritablement. Le voyage du Pape à Paris expie assurément son tort au sujet de Vernègue. On m'a assuré qu'il a trouvé le secret d'attendrir le coeur du magnanime et clément Napoléon en faveur de cet infortuné, et que celui-ci a été remis en liberté. Si le landman de la Suisse n'étoit pas un maudit hérétique, j'aurais espéré la même chose pour ce pauvre *Christine*.

A force d'importunités de la part de mes entours, je me suis décidé à faire venir le Journal des Débats. J'y ai lu l'exposé de la situation politique de l'empire français. Bongré malgré, il faut convenir que cet intrus de Bonaparte

sçait aussi bien parler qu'agir. Rien ne m'a paru plus adroit que ce qu'il fait dire à notre sujet, et, tout faux que cela est, cela fera effet.

De toutes les nouvelles, monsieur le comte, que vous pourriez me mander, celle que j'attends avec le plus d'impatience et que je recevrai avec le plus de plaisir, c'est celle qui m'apprendra que vous commencez à jouir d'une meilleure santé. Je l'espère du changement de la saison et je fais pour cela des vœux qui égalent mon attachement pour vous, dont je vous renouvelle l'hommage.

~~~~~

## ПРИЛОЖЕНІЯ КЪ ПИСЪМАМЪ ГРАФА МОРКОВА.

### I.

A l'Empereur. Paris, le 1 (13) Octobre 1801

Sire!

Aussitôt après mon arrivée à Paris, l'ambassadeur d'Espagne y résidant vint me trouver chez moi et me renouvela les instances qu'il avait faites à mon prédécesseur verbalement et par écrit à l'effet de rétablir les anciennes relations de paix et de bonne intelligence qui avaient subsisté entre les deux puissances. Il m'a proposé pour cela une forme de déclaration ou d'acte que j'ai trouvée tout à fait conforme aux intentions de V. M. I. d'écarter de ce rapprochement toute apparence de transaction solennelle, et en conséquence j'ai adopté le mode qu'il m'a proposé. Il en est résulté l'acte que j'ose mettre ci-joint aux pieds de V. M. I. en la suppliant, si elle daigne l'approuver, de me faire connaître là-dessus ses augustes volontés, afin que je puisse en instruire l'ambassadeur d'Espagne.

Je n'ai pas voulu faire intervenir dans cet arrangement le cabinet des Tuileries, parce qu'il n'est que trop porté de lui-même à s'arroger une espèce de droit de s'immiscer dans toutes les transactions entre les puissances, et il l'exerce surtout à l'égard de l'Espagne, qui, à ce que m'a dit l'ambassadeur, commence à sentir vivement le poids de ce joug et n'attend que des circonstances plus propices que celles

d'aprésent, pour le secouer. Il pèse également sur tous les états environnants, et leurs ambassadeurs et ministres accrédités ici offrent plutôt l'idée d'une troupe de clients que celle d'un corps de représentants de leurs commettants.

Le ministre Talleyrand, dans ses dispositions arbitraires ou celles de son principal, m'a parlé à la suite de l'article touchant l'île de Malte dans les préliminaires de paix avec l'Angleterre, de l'idée de faire démolir toutes les fortifications de cette île et d'en faire un hôpital général (ce fut son expression), prétendant que l'objet de son institution n'existait et ne pouvait plus exister. Je lui ai fait connaître que V. M. I. avait là-dessus des intentions tout-à-fait contraires, qu'elle voulait rendre cette île à son institut primitif; qu'elle avait déjà fait quelques démarches en conséquence et qu'elle avait tous les droits imaginables pour exiger qu'on ne statuât rien à cet égard sans son aveu et son consentement. Il me demanda quelles étaient ces démarches? Et lorsque je lui eus dit que V. M. I., entre autres, convoquait le chapitre de l'Ordre pour procéder à l'élection d'un grand-maître, il me dit que selon les canons de l'Eglise Romaine, l'ancien grand-maître, le baron d'Hompesch, n'avait jamais cessé de l'être, et que tant qu'il vivrait, on ne pourrait pas en élire un autre. Je lui ai répondu que je ne croyais pas que cet ordre de choses, après les changemens qu'il avait subit, ne fût susceptible de se plier aux intentions ultérieures que V. M. I. ferait connaître à cet égard et que je le priais lui, mons. de Talleyrand, très-instamment d'avoir égard au titre de protecteur de l'ordre que V. M. I. portait de l'aveu de tout le monde, d'autant plus que peu de jours avant la signature de la paix avec l'Angleterre, il m'a entretenu de l'idée d'engager V. M. I. de mettre une garnison russe dans le fort de Malte.

On croit que le lord Cornwallis, désigné pour signer la paix définitive à Amiens, avant de se rendre à cette destination, viendra passer ici quelques jours. Je lui parlerai de l'île de Malte dans des termes généraux, jusqu'à ce que je reçoive là-dessus des instructions positives de V. M. Impériale.

Je suis avec le plus profond respect

Sire!

De Votre Majesté Impériale

etc. etc.

signé: C-te de Morkoff.

---

## II.

A l'Empereur. Paris, ce 1 (13) Octobre 1801.

Sire!

A la suite l'échange des ratifications des actes que nous venons de signer, le ministre Talleyrand m'a annoncé que le Premier Consul allait envoyer au commencement de la décade prochaine à V. M. I. un chef de brigade nommé Caulaincourt, ancien noble, et qui s'est montré avec distinction dans différentes occasions. Il ajouta que ce serait une mission de pur hommage à l'occasion du couronnement de V. M. I. et que cet officier ne serait autorisé à traiter d'aucune affaire; que cependant il serait chargé de lettres pour V. M. I. dans lesquelles le Premier Consul répondrait à celles qu'il avait reçues d'elle récemment et l'entreprendrait en même temps de son désir de voir conclure un traité de commerce entre la Russie et la France.

Mons. de Talleyrand me dit aussi à cette occasion qu'on s'occupait déjà du choix d'une personne pour résider à la cour de V. M. I., que cette personne était déjà désignée, mais qu'il ne pouvait pas encore me la nommer, parce que son choix n'étoit pas arrêté d'une manière irrévocable; que cependant, quelqu'il soit, il répondra toujours à la haute considération que l'on doit à V. M. Impériale.

J'ai saisi cette occasion pour faire entendre à monsieur de Talleyrand que V. M. I. préférerait que les missions respectives fussent remplies par des ministres du second ordre, pour éviter la gêne de l'étiquette attachée au caractère d'ambassadeur, et l'on se conformera ici à ces intentions de V. M. I. Cela est d'autant plus désirable que par là on évitera l'envoi de Lucien Bonaparte, homme généralement

décrié pour les moeurs et pour ses principes, et qu'au dire de l'ambassadeur d'Espagne le Premier Consul songeait à placer à St. Pétersbourg.

Le cardinal Caprara, revêtu du caractère de légat à latere, est arrivé ici ces jours-ci et a eu une audience particulière du Premier Consul; il en aura bientôt une très-solennelle et très-pompeuse. C'est une chose bien remarquable que la passion du Premier Consul pour le faste, les cérémonies et la représentation. Il passe une grande partie de son temps avec le ministre Talleyrand à l'entretenir des étiquettes de l'ancienne cour et commence à en adopter quelques unes. On remarque surtout qu'à sa loge à l'opéra, dans laquelle se plaçait l'infant de Parme, il avait conservé le tapis de velours qu'on avait mis pour ce dernier, d'abord comme par oubli, mais ensuite il en fit mettre un tout neuf et encore plus richement brodé que le précédent. C'est ainsi que peu à peu la prétendue égalité disparaît et que les esprits s'accoutument à tel titre que le Premier Consul voudra prendre.

Je suis avec le plus profond respect.

Sire!

De Votre Majesté Impériale.

etc. etc.

signé: C-te de Morkoff.



## III.

Au comte de. Panine Paris, ce 1 (13) Octobre 1801.

Monsieur le comte.

Après avoir rendu dans mon rapport à l'Empereur un compte détaillé de toutes les circonstances qui ont précédé et accompagné la négociation qui vient de se terminer avec la France, je me suis réservé d'exposer à v. e. les considérations qui m'ont guidé et les motifs qui m'ont déterminé.

Lorsque je suis arrivé ici, je n'ai pas tardé d'apprendre que les espérances d'une paix prochaine avec l'Angleterre acquéraient de jour en jour de nouveaux degrés de certitude et que le langage et le ton du ministère d'ici en étaient considérablement renforcés. Je m'en suis d'abord aperçu moi-même dès les premiers entretiens que j'ai eus avec le ministre Talleyrand. A des protestations polies, mais générales, sur le désir de rétablir la bonne harmonie avec nous, il ajoutait toujours qu'il ne devait pas l'emporter sur les avantages majeurs que la position actuelle de la France semblait lui promettre. Ce n'était plus l'article seul du roy de Sardaigne, c'était celui de l'Italie entière et même de l'Allemagne, qui donnait lieu aux réflexions qu'il m'insinuait dans des phrases entortillées, mais dont le sens était qu'il serait tout aussi facile et bien plus commode pour les deux parties de s'entendre sur tous ces objets amicalement, à mesure qu'ils se développeraient, que de se lier par des engagements formels et positifs. Il appuyait beaucoup sur le changement qui s'était opéré dans les événements et sur l'influence qu'ils devaient avoir dans les déterminations. Oui, sans doute, lui dis-je, mais il ne s'agit pas de déterminations, mais d'engagemens, qui, quand ils sont pris d'avance,

doivent commander aux événemens et non les suivre. Tout est convenu entre nous, et l'article du roy de Sardaigne est le seul dont je puisse admettre une nouvelle discussion.

Quand je revis m-r de Talleyrand deux ou trois jours après la nouvelle de la signature des préliminaires avec l'Angleterre, je l'ai trouvé, comme je m'y étais bien attendu, bien plus affirmatif dans ses énoncés que la première fois. Il essaya de convertir le premier article secret touchant l'Allemagne en préambule, mais il n'y insista pas longtemps. Quant à celui qui concerne le roy de Sardaigne, il en proposa la rédaction telle qu'elle est insérée dans l'acte comme condition *sine qua non*.

D'avance j'ai réfléchi mûrement à ce que la circonstance de la paix avec l'Angleterre pouvait ajouter de roideur et d'opiniâtreté à l'esprit d'un gouvernement enivré de ses succès et de ses prospérités. J'ai pensé qu'il n'était pas impossible que, disposant à son gré de l'Allemagne, il trouvât plus commode d'y agir sans associé et rompit toute négociation avec nous; qu'après cet événement de la paix avec l'Angleterre, il ne nous restait d'autre moyen d'imposer que de garder l'attitude dans laquelle nous étions jusqu'à présent—attitude qui, pour peu qu'elle nous convienne, est facile à reprendre, et à laquelle ce même article du roy de Sardaigne, si nous le voulons, nous ramènera naturellement; car il n'annule d'aucune manière nos droits d'intercession en faveur de ce prince, et s'il est devenu plus vague, par là même il est plus convenable à l'état actuel des choses, nous laissant les mattres du degré d'insistance et d'énergie que notre cour jugera à propos d'y porter. Mais ce qui a achevé de me déterminer, c'est l'envoi des ratifications éventuelles. J'ai cru voir dans cet acte une expression si claire, si prononcée de la haute volonté de notre Auguste Maître de conclure tout au plus tôt, que je n'ai ni voulu ni

Архивъ Князя Воронцова. XIV, 23.

osé balancer d'admettre les modifications, d'ailleurs insignifiantes, qu'on m'a proposées. Si j'ai bien ou mal raisonné et agi, c'est ce que décideront les réponses dont v. e. voudra bien m'honorer, et elle peut penser avec quelle impatience je les attendrai.

Je suis bien plus tranquille sur l'acte que j'ai signé avec l'ambassadeur d'Espagne, car je suis convenu avec lui que si ce mode ne convient pas à notre Auguste Cour, il sera regardé comme non avenu, et la sienne se prêtera à celui qui lui sera proposé.

Quoique je sois ici depuis plus de trois semaines, je n'ose encore rien avancer ni sur ce que j'ai vu, ni sur ce que j'ai entendu: l'un et l'autre a besoin d'être vérifié. On parle de partis, de factions; de haine et de jalousie, mais tout est muet, tout fléchit sous la volonté du maître le plus absolu. J'ai vu les fêtes publiques qui se sont données à l'occasion de l'établissement de la république. Le peuple y a assisté avec un calme qui tenait du morne. La nouvelle de la paix avec l'Angleterre n'a pas influé favorablement sur les effets publics; ils ont même baissé d'un  $\frac{1}{2}$  pour cent le lendemain de cette nouvelle. On dit que cela tient à quelques spéculations dérangées par cet événement. Toutes les richesses actuelles prennent leur force dans les calamités publiques, et il n'est pas étonnant qu'elle tarisse dans leur cessation ou leur diminution.

J'ai l'honneur d'être etc.

Signé: C-te de Morkoff.

## IV.

Au comte Simon de Vorontzow.

Paris, ce 6 (18) Octobre 1801.

J'ai reçu hier, monsieur le comte, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, l'une le 8 et l'autre le 10 de ce mois. Je suis pénétré de reconnaissance, mais nullement étonné des bontés et de la confiance que vous m'y témoignez; je vous y retrouve tout entier et tel que j'ai le bonheur de vous connaître depuis longtemps tant pour moi que pour les affaires.

Pour mieux me livrer à une confiance entièrement réciproque, j'expédie le s-r Baykoff, assesseur de collège et attaché à ma mission et qui aura l'honneur de vous remettre ce paquet. J'y renferme les minutes des rapports que j'ai faits en cour, ainsi que la convention secrète que j'ai signée. Je n'y joins pas le traité patent, attendu qu'il est déjà publié en entier dans le Moniteur.

Dans mes rapports, m-r le comte, j'ai exposé les motifs et les considérations qui m'ont guidé et déterminé. Mais pour que vous les trouviez suffisants, il faut nécessairement que j'y ajoute quelques détails, qui n'y paraissent pas, parce qu'ils datent de Pétersbourg. Vous saurez donc, m-r le comte, qu'à mon départ on m'a témoigné de grandes inquiétudes au sujet de mon caractère, prétendu peu conciliant et difficultueux. On m'a bien recommandé de tâcher de terminer. Un des points de mes instructions me recommandait de travailler à dissiper les soupçons que peuvent avoir in-

spirés les principes que j'avais affichés autrefois. Pour achever de me précipiter, quoiqu'instruits des vraies intentions de ce cabinet-ci par rapport au Piémont, on m'a envoyé des ratifications éventuelles que je devais échanger en cas de conclusion, mais laissant la liberté de modifier cet article d'après les circonstances. Or, ces circonstances étaient la signature des préliminaires avec l'Angleterre et la connaissance parfaite et préalable que le ministère d'ici a eu de Pétersbourg de l'envoi des ratifications et par conséquent de l'empressement qu'on avait chez nous de terminer: circonstances qui, comme vous pensez bien, ne servaient pas à rendre ces gens-ci plus coulants. Aussi m'ont-ils déclaré positivement que l'article du Piémont ne serait jamais autrement modifié que de la manière dont il est inséré dans l'acte. Je vous avoue que je n'ai pas osé suspendre la négociation de peur qu'ils ne la rompissent tout à fait et qu'on ne me fit le reproche de n'avoir pas su profiter de la latitude qu'on m'avait donnée.

Il est des cas où le ministère dirigeant manque de confiance dans ses agens; ici c'est celui où ces derniers en manquent vis-à-vis de leurs principaux. D'ailleurs avant de partir j'ai fait envisager non-seulement la possibilité, mais même la probabilité que les Français voulussent garder le Piémont, et de l'autre côté le peu de moyens que nos avions de les contraindre à la restitution. On en est tombé d'accord et on m'a recommandé de m'en tirer le mieux qu'il serait possible. C'est ce que j'ai cru faire en laissant une porte toujours ouverte à notre intervention, tant par l'article lui-même qui concerne le roy de Sardaigne, que par l'article XI qui stipule le concert entre la Russie et la France par rapport à l'Italie, dont le Piémont fait partie, et à mon sens nous avons à cet égard le champ parfaitement libre. L'ordre qu'on me donnerait pendant la tenue du congrès à Amiens

de m'expliquer fortement à ce sujet et même de me retirer si on n'y avait pas égard, pourrait produire un grand effet, et le seul inconvénient qui en résulterait, ce serait d'interrompre pour un temps nos relations, dont de toute manière les Français savent mieux profiter que nous. Mais je crains, je vous l'avoue, que cette mesure ne paraisse trop forte pour notre ministère. Que j'aurais désiré que vous eussiez été à même de dire ce que vous avez écrit à l'Empereur dans les dépêches que vous avez eu la bonté de me communiquer.

Quoiqu'il en soit, lorsque le lord Cornwallis sera ici et qu'il m'aura communiqué quelques moyens de tentative à faire en faveur du malheureux roy de Sardaigne, je m'y joindrai avec force et empressement, sans attendre là dessus des ordres exprès de la cour. Si cette lettre-ci trouve encore le lord Cornwallis à Londres, je vous prie, monsieur le comte, de le disposer à m'accorder son amitié et sa confiance et de l'assurer de mon empressement à les cultiver et à les partager. Quant à m-r Mercy, j'ai été déjà prévenu en sa faveur par tout ce que vous en avez dit, monsieur le comte, dans vos rapports en cour et j'ai assez souvent la satisfaction de le voir.

Les préliminaires avec la Porte ont été signés le 9 de ce mois. Ils équivalent à un traité de paix. On y stipule l'évacuation de l'Égypte, le renouvellement des anciens traités et capitulations entre la France et la Porte et la garantie de Sept-Isles-Unies, ci-devant vénitiennes. Vous savez qu'il y a ici un marabout d'ambassadeur turc; c'est avec lui que ces préliminaires ont été signés, et il n'a pas eu assez de savoir vivre pour m'en faire seulement part. Ce n'est pas un procédé d'allié.

M-r de Talleyrand commence à montrer de l'impatience pour ouvrir son concert avec nous sur les affaires d'Allemagne. Mais ce n'est que manière de parler. Ses manoeuvres

avec la cour de Berlin vont leur train. Ah, cette cour! Si on pouvait l'amener à s'entendre avec nous, l'Autriche et l'Angleterre, on pourrait encore, malgré les sacrifices qu'on a dû faire, ramener cet équilibre de l'Europe, si nécessaire pour la conservation de son indépendance et d'autant plus nécessaire qu'il s'en faut de beaucoup que les vues d'ambition et de diminution de ce cabinet-ci soient assouvies. Les premières étant suspendues par la paix que la nécessité seule a fait conclure, on songe à satisfaire aux autres en effectuant ou plutôt étendant le plus qu'il est possible les déplacements de souverains, afin de rompre les liens d'habitude qui attachaient les uns aux autres, les souverains aux sujets et les sujets aux maîtres. C'est le système favori et qu'on tâche de pousser le plus loin qu'il sera possible, au point que m-r Talleyrand n'a pas rougi de me proposer d'assigner au roy de Sardaigne une indemnité en Allemagne.

Je ne sais si vous connaissez le Cobenzl, qui est resté à Paris. Mais en causant avec moi des affaires du temps, il m'a dit en ces propres termes: „Nous ne pouvons rien, et si l'on nous demande la moitié de ce qu'on nous a laissé, nous n'aurons qu'à obéir“. L'ambassadeur d'Espagne m'a tenu le même langage; en s'ouvrant à moi avec une certaine franchise, il a ajouté: „Je dois vous parler ainsi, parce que nous devons tendre au même but“. Voilà les discours des étrangers. Ceux de l'intérieur s'accordent à accuser le premier gouvernant d'ineptie absolue pour l'administration intérieure; cependant il n'en est pas moins le maître, tant au dehors qu'en dedans. Pour quiconque a vécu et a de l'expérience, cela peut se concevoir facilement, et en vérité moi-même, depuis fort longtemps, je ne vois qu'une sorte de fatalité aveugle qui confond tous les calculs et préside aux destinées du genre humain.

Je vous supplie de me renvoyer au plus tôt le porteur et avec lui les papiers que je joins ici et qui sont mes brouillons. Ajoutez-y les conseils et les avis que vous pourrez me donner. Je vous proteste sans aucun compliment qu'on ne saurait avoir une plus haute opinion que celle que j'ai de vos lumières, de votre sagesse et surtout de la dignité et de la noblesse de votre caractère et de vos sentimens. Agréez les assurances de mon tendre et inviolable attachement.

P. S. Pour vous faire une peu rire, je vous envoie un exemplaire du traité de Lunéville imprimé ici. Vous en admirerez sans doute le format galant et agréable.



## V.

Копія съ рескрипта къ графу Моркову отъ 5 Декабря 1801.

Графъ Аркадій Ивановичъ! Задержавъ отправленіе курьера во ожиданіи извѣстій изъ Вѣны, въ намѣреніи доставить вамъ полное свѣдѣніе о негоціаціяхъ моихъ, нынѣ могу сіе исполнить, препровождая у сего для собственнаго свѣдѣнія вашего копія съ сообщеній, учиненныхъ здѣсь Римско-Императорскимъ посломъ и съ предписаній, отправленныхъ къ послу графу Разумовскому и къ тайному совѣтнику барону Криднеру. Въ послѣднихъ сихъ найдете вы устремленіе стараній моихъ согласить разнovidныя намѣренія дворовъ Вѣнскаго и Берлинскаго, наблюдая, чтобъ послѣдній удовольствовался тѣмъ, что мы ему опредѣлить справедливымъ признали, а первый чтобъ согласился не перебить видовъ сихъ. Вліяніе правительства Французскаго, конечно, существенно дѣйствовать тутъ должно, а потому и нужно обратить попеченіе ваше, чтобъ оно согласовало съ предложеніями моими, въ чемъ, кажется, ласкаться и потому можно, что Пруссія, по всѣмъ свѣдѣніямъ столь тѣсно съ Франціею связанная, не разнствуетъ въ главныхъ соображеніяхъ, отсель представленныхъ.

Въ другихъ приложеніяхъ, заключающихъ повелѣнія, данныя въ Парижѣ графу Кобенцелю, и равнымъ образомъ дворомъ его сообщенныхъ, усмотрите вы предложенія Вѣнскаго двора на случай присоединенія къ Франціи Пьемонта. Старанію вашему предоставляю открыть, какія могутъ быть намѣренія кабинета Австрійскаго и поколику Бонапарте удовлетворить онымъ желаетъ.

Донесеніе ваше въ шифрахъ отъ . . . ., заключающее разговоры ваши съ Цервымъ Консуломъ, не могло не произ-

вести во мнѣ прискорбнаго чувствованія. Нерѣдко конечно случалось, что иные кабинеты нечистосердечно руководствуются, но по крайней мѣрѣ искали они всегда соблюсти какую либо наружность; тутъ же видно явное признаніе Бонапарте въ худой вѣрѣ, тогда какъ любилъ ласкаться я, что личныя качества и положеніе сего консула прекратятъ наконецъ превратныя правила, кои разныя послѣдовавшія правительства Французскія руководствовали. Счастливое положеніе республики сея и склонность двора Лондонскаго наискорѣе привести къ окончанію примиреніе свое чинятъ весьма сомнительнымъ какое либо сильное заступленіе со стороны моей за короля Сардинскаго; но не меньше долгомъ служенія вашего'будеть продолжать настоянія ваши объ удовлетвореніи Государя сего, не денежно, а областями, давая чувствовать, что, по мѣрѣ снисхожденій къ представительству моему, можно только ожидать и снисхожденій или благопріязни со стороны моей. Чувствую конечно въ полной мѣрѣ я, что Россія не можетъ и не должна теперь одна съ Франціею завязываться, да и вообще всякая подобная рѣшимость противна была бы расположеніямъ моимъ и попеченію о пользѣ государственной; но чувствую при томъ и то, что и Франція не можетъ вредить Россіи безпосредственно. На семъ основаніи искренно желаю согласить дружбу и лучшее согласіе съ Франціею; иначе же можетъ оно между двумя столь отдаленными державами и не существовать. Сообщая вамъ образъ мыслей моихъ, желаю однакоже, чтобъ вы руководствовались тою осторожностію и благоразуміемъ, кои вамъ свойственны. Во всѣхъ же поступкахъ вашихъ касательно короля Сардинскаго, удобно, можетъ быть, было бы согласовать ихъ съ тѣми настояніями, кои чинимы будутъ лордомъ Корнваллисомъ по предмету сему. Пребываю и проч.



**Письма князя А. И. Вяземскаго**

**къ графу А. Р. Воронцову**

**1795—1804.**

Князь Андрей Иванович Вяземскій (отецъ писателя) былъ, въ послѣдніе годы Екатерининскаго царствованія, Нижегородскимъ намѣстникомъ, а при Павлѣ почетнымъ олекуномъ и сенаторомъ въ Москвѣ. Въ молодости своей онъ долго жилъ въ чужихъ краяхъ (см. Дневникъ графа Бобринскаго въ Русскомъ Архивѣ 1877 г.). Черты его характера и Московской его жизни переданы сыномъ его въ „Россійскомъ Родословномъ Сборникѣ“ и въ автобіографическомъ введеніи къ первому тому книги: „Полное собраніе сочиненій князя П. А. Вяземскаго“. П. В.

## 1.

Ce 3 Juillet (1796, Nijny).

C'est avec un plaisir bien vif, m-r le comte, qu'hier, à mon retour du gouvernement de Penza, j'ai trouvé votre lettre du 19 de Juin. Croyez moi que cela ne peut être apprécié d'un côté que par mon très-vif et sincère attachement pour vous, et de l'autre par les cruels ennuis et tracasseries de mon poste. Je puis vous assurer que depuis mon arrivée dans ce gouvernement je n'ai pas eu, je peux dire, d'instant d'occupation agréable; car, si cela n'est pas des papiers et des affaires exigeant une occupation et une résolution immédiate, pour lors ce sont mes idées qui ne parcourent qu'un cercle toujours le même, et malheureusement toujours désagréable; c'est-à-dire objets qui exigent surveillance, activité et réparation, et manque presque absolu de moyens. Enfin, j'aime mieux cesser mes jérémiades crainte de vous ennuyer et vous dire, sachant la part que vous prenez à ce qui me regarde, que j'ai eu l'honneur de recevoir une lettre de l'Impératrice dont je vous envoie la copie, en vous priant, m-r le comte, de me dire si c'est l'usage qu'elle en écrive de pareilles à mes collègues, d'autant que la raison qu'elle donne est d'avoir lu mon rapport qui n'est autre chose que все благополучно. Je me suis imaginé que c'est une galanterie de la part du prince Zouboff et, en conséquence, ayant eu le bonheur de répondre à Sa Majesté, j'ai écrit au prince en le remerciant comme cause de la faveur que j'ai reçue. Et vous, m-r le comte, recevez, je vous conjure, des remerciemens moins alambiqués, mais bien vifs quoique tous ronds, de la lettre que vous m'avez envoyée pour m-r Трощинский, que je lui expédie dans ce moment avec une lettre de ma part.

J'ai trouvé dans le gouvernement de Penza plus de désordre et de paresse que dans celui-ci, par la quantité d'affaires pendantes aux tribunaux; mais pour la chambre des finances, c'est plutôt manque de méthode et de clarté dans les rapports, qui ont fait croire au Sénat qu'il y a 960 mille roubles de déficit, que j'ai réduit à 86 mille, pour lesquels le tribunal est réellement responsable et punissable.

Je suis très-sensible, m-r le comte, à la bonne opinion que vous voulez bien me témoigner et pour le conseil de piano-piano que vous me donnez. Je vous avouerai avec ingénuité que je me sens, peut-être par l'illusion de l'amour-propre, assez de force pour mériter l'une, avec tout le désir que j'aurais de suivre l'autre. Il n'y aurait presque pas moyen de le suivre à la rigueur dans une désorganisation totale: tant le pli de la paresse et de la désobéissance est fortement enraciné dans les deux gouvernemens.

Je suis très-fâché de ce que la convalescence de m-r de La Fermière va si lentement. Je vous prie en grâce de lui faire bien mes complimens, et de lui témoigner ma reconnaissance de son souvenir et les vœux bien sincères que je forme pour son prompt rétablissement. Je compte partir la semaine qui vient pour Makarie. Donnez moi, je vous prie, vos ordres pour les achats que vous aurez besoin de faire. Il est possible, d'après tout ce que l'on me dit, qu'on y trouve des choses qui se trouvent difficilement à Pétersbourg et à Moscou, du moins y sont-elles plus chères.

A Nijny, 17 Septembre (1796).

Je vous rends mille grâces, m-r le comte, des marques d'attachement et d'amitié que vous me donnez en prenant part aux nouvelles qui me regardent. Il est vrai que si les soins et les peines que je me suis donnés tant à Makarie qu'ici pour maintenir l'ordre et faire aller la machine pouvaient produire leur effet, j'aurais pû, et peut-être même dû, être content; mais il y a une fatalité, assez facile au reste à être expliquée, qui entrave continuellement la marche. Très-souvent j'envie votre sort, mais il faut l'avoir mérité comme vous par les services que vous avez eu le temps et la capacité de rendre à la patrie, pour avoir droit d'en jouir. J'ai beau me répéter votre belle sentence „мало по малу и безъ крутости“. Je crois qu'avec les hommes actuels et leurs moeurs, en l'appliquant, on parviendrait au *мало* de zéro; car l'intérêt sous tous ses rapports et la paresse, ou même l'insouciance, sont poussés à un point inconcevable. Il n'est pas question du mieux chimérique et du bien-être d'Eldorado; mais entretenir comme cela est, devient presque impossible: le vice augmente, vous me l'avouerez; les moyens de le réprimer diminuent par la même cause, vous me l'avouerez aussi. Qu'on tire la conséquence.

Je me fais une vraie fête, m-r le comte, d'avoir le plaisir de vous voir cet hyver ou à votre terre ou à Moscou, et vous parler bien longuement, si vous le permettez, et bien à coeur ouvert sur notre commerce en général et sur nos marchands et leur caractère en particulier. Cette classe d'hommes, que j'ai appris à connaître, est bien mauvaise non-seulement par comparaison avec ceux des autres pays, mais en la comparant même avec les autres de la Russie.



Je me suis un peu arrangé ici tant pour mon logement que pour la distribution de mon temps. Ayant nettoyé les étables d'Augias au physique comme au moral, j'ai donné une marche un peu plus ordonnée et méthodique aux hommes et aux affaires; mais l'ennui qui finit toutes les journées est terrible, d'abord par le manque de société qui pourrait me convenir, et ensuite par la gêne excessive que m'impose ma place. Je m'affermis de plus en plus dans le principe que ces proconsulats perdent tout leur prix sitôt qu'on n'est pas assez petit pour y mettre un grand à être le premier, ou assez vénal pour y voir les mines du Potosé venir remplir les coffres. Il resterait un troisième but, le plus noble comme le plus beau—d'être utile à sa patrie; mais malheureusement presque tous les chemins sont fermés pour y parvenir.

Vos nouvelles sur les brillantes victoires de Wurmser ont été bientôt suivies par de plus terribles défaites. Les généraux Jourdan et Buonaparte me paraissent avoir porté les derniers coups non-seulement aux armées autrichiennes, mais à toute la puissance de l'empereur et de l'empire. Il serait curieux de savoir la suite que pourra avoir la non-acceptation du chargé d'affaires de Suède. Je crois que le voyage du c-te de Haga y a beaucoup influé, et il se pourrait que nous prissions dans tout ce brouillamini une part plus active, à moins que l'hyver n'y oppose son heureuse influence.

Les bruits au sujet de m-r Mordvinoff me sont parvenus aussi, et j'ai tout de suite écrit pour en avoir de plus positifs. Vous m'avouerez, m-r le comte, que, s'ils sont vrais, c'est bien fait pour raffermir quelqu'un dans les principes que je vous ai marqués plus haut, dût-il ne les avoir eus que faiblement. Je suis désolé de n'avoir pu déchiffrer la fin de votre lettre du 5 Septembre: je crois que cela

a rapport au journal allemand sous le titre France. A qui dois-je cette attention et comment est-ce que cela est parvenu à vous, je l'ignore.

## 3.

(Октябрь 1796. Нажид).

C'est avec bien du plaisir que je me vois, m-r le comte, dans la petite possibilité de pouvoir vous être petitement utile dans une petite affaire. Le zèle que j'y mettrai sera égal à mon attachement pour vous; donc il n'y aura pas du tout du petit. Je vous envoie ci-joint la copie du предложение que j'ai expédié. Au moment que je recevrai la réponse, je vous la ferai tout de suite parvenir: c'est un gouvernement qui me tracasse sous tous les rapports et qui m'obligera, si je reste à cette place, d'y aller passer 6 à 8 mois l'année qui vient.

Les nouvelles que vous voulez bien me donner sur Pétersbourg sont roses: fêtes et bals; les versions d'ici sont un peu plus rembrunies. D'abord des recrues un sur cent, ce qui est presque noir; ensuite une mortalité terrible à Astracan et ses environs; puis le but du voyage suédois, sinon manqué, du moins l'accomplissement commence à devenir incertain par les difficultés sur la religion. J'avoue que je ne conçois pas cette vanité, car ce n'est qu'elle seule qui a pu les faire naître. Ajoutez à tout cela l'ordre que l'on prétend être envoyé au maréchal Souvoroff pour qu'il soit prêt à marcher avec son armée. J'espère que ce n'est que pour entrer dans les nouvelles acquisitions de l'Empereur en Pologne, afin de mettre ce dernier dans les cas de faire marcher les siennes contre les Français:

Архивъ Князя Воронцова. XIV, 24.

car je ne pourrai pas me faire à l'idée que le Ciel se courrouçât assez contre nous pour nous suggérer le projet d'envoyer nos troupes directement contre les Français. M-r Mavrine vient de réclamer par un courrier, qui a passé avant-hier ici pour Pétersbourg, ma protection pour 30 chevaux, m'annonçant qu'il sera ici les premiers jours de ce mois. Je verrai s'il se chargera, sans se gêner, d'une lettre de ma part pour le pr. Zouboff, afin d'avoir une permission pour aller à Pétersbourg; sinon, j'écrirai par la poste. J'avoue ne pas voir du tout la nécessité de ce voyage, ni relativement au bien général quant à ma place, ni pour moi en particulier; mais l'on me tourmente si fortement ici que je crois me trouver dans l'obligation de faire cette démarche qui ne laisse pas que de me peiner infiniment. Cela ne sera toujours que pour l'après-fête que je voudrais m'y trouver. Vous savez vous-même combien ce pays est peu propice pour les gens qui veulent faire le bien par leur représentation dans toutes les saisons, et surtout pendant les fêtes; mais dans quelque temps que je parte d'ici, croyez que le devoir le plus cher à mon coeur sera de vous chercher et de vous trouver, ou à la campagne, ou à Moscou.

---

4.

Ce 5 Novembre (1796).

C'est avec bien du plaisir, m-r le comte, que j'ai reçu votre lettre du 16 Octobre avec les notes sur les foires de Makarie et d'Irbit que je vous renvoie. Il y a bien peu de personnes, pour ne pas dire aucune, dont l'amitié me fût aussi précieuse que la vôtre; par conséquent tous les conseils que vous me donnez et sur «ne vous pressez pas trop» seront reçus dans leur juste valeur.

Que ne donnerais-je point, m-r le comte, pour faire ou que votre terre fût près de Nijny ou que je fusse gouverneur-général de Volodimer: je vous aurais regardé comme la nymphe Egérie sans que je fusse pour cela absolument Numa; car j'ai beau passer en revue tout ce qui est grand-seigneur et ministre tant à la cour qu'à Moscou, il n'y a pas un dont je voulusse demander et suivre les conseils comme les vôtres, surtout à cette heure pour l'article des recrues. Vous ne pouvez guère vous former d'idée de la quantité d'abus et de leur diversité dans cette partie qui me paraît être la troisième par son importance dans l'administration générale de l'Empire: le pouvoir judiciaire qui règle et assure les propriétés en général, les impôts et revenus, en un mot, les finances de l'Empire, et ensuite les recrues et toute la confection des armées pour un pays qui depuis un siècle n'a été que vingt ans, et cela à des époques éloignées, en paix. Avec tout cela aucune règle sûre, point de loi précise dans les détails, dans une partie où les détails sont non-seulement de la plus grande nécessité, mais absolument indispensables, vu que ne les ayant point clairement exprimés, on peut être injuste presque impunément et opprimer cette partie malheureuse qui pourtant nous nourrit, nous habille, nous loge et nous défend.

Je viens de recevoir ici un nouveau directeur d'économie, m-r Yermoloff, le protégé intime des vieux Zouboff et de leurs enfans. Il m'a dit entre autres choses que le prince s'occupait beaucoup de cette partie, et que nous allons avoir des réglemens militaires qui commenceront par la forme de la recrutement avec tous les détails et suivront le recrue jusqu'à son congé: nouvelle formation de régimens, de garnison, de quartier permanent, et que la justice, l'humanité et l'économie en feront les bases. Dieu veuille que cela vienne! Vous savez que les huit bataillons qui ont été for-

més à Moscou sont érigés en régimens ayant les noms des provinces nouvellement acquises tant sur la Pologne qu'en Courlande, et un ordre de former huit nouveaux bataillons, pour lesquels on a destiné 700,000 rbl. Le comte Dimitri Zouboff, qui est à la tête de la commission pour vérifier les dettes intérieures de l'Empire, a trouvé qu'il y en avait pour 36 millions dont 10 à 11 sont mutuels d'une caisse de l'empire à l'autre, tant par les chambres de finances des gouvernements que par les autres tribunaux, comme banque, commissariat etc; mais il y a 25 millions à payer aux particuliers.

Monsieur Yermoloff m'a dit qu'on s'attendait à recevoir à chaque instant la nouvelle de la prise d'Astrabad: cette expédition a été confiée avec toute la flotte de la mer Caspienne à m-r le comte Apraxine, et que le mariage du roy de Suède est remis jusqu'au mois de May. Voilà à peu-près les nouvelles les plus intéressantes qui me sont parvenues. Je vous remercie infiniment pour celles que vous me donnez. Il me paraît que les campagnes d'automne ne sont pas aussi favorables aux Français que du printemps et de l'été. Depuis le commencement de la guerre ils rétrogradent toujours à la fin des campagnes. Il est vrai, comme vous le remarquez fort bien, que Buonaparte est heureux et audacieux; mais avec tout cela, d'après la dernière gazette, il a non-seulement laissé échapper Wurmser, mais a été obligé de lever le siège de Mantoue. Il est sûr que si les succès eussent continué comme Jourdan et Buonaparte ont commencé, la paix aurait pu être signée par un de ses généraux à Vienne, à la tête de son armée.

A cette heure je vais vous rendre compte sur vos affaires et sur ce que vous me demandez. D'abord voici une lettre du gouverneur de Penza, par laquelle vous verrez que votre

charron est remis à vos gens, mais qu'il laisse des dettes après avoir retiré toutes les siennes. Ainsi vous voudrez bien, m-r le comte, avoir la bonté de vous faire donner un détail de cette affaire, et s'il a réellement laissé cette petite dette à ces pauvres malheureux, de vouloir bien la faire rembourser. Je vous envoie la révision" du gouvernement de Nijny avec une note sur les fermes d'eau-de-vie, par laquelle vous verrez l'augmentation incroyable de cette partie des revenus de l'Empire. Je n'ai pas encore des rapports satisfaisants du gouvernement de Penza sur ces deux articles; mais je vous envoie une note détaillée sur les fabriques et manufactures de ce gouvernement, n'en ayant pas une assez détaillée sur celui de Nijny. J'aurais bien désiré pouvoir augmenter cet article; mais surtout dans les branches nécessaires, et porter le fabricant et l'ouvrier à mettre plus de soin au fini de leurs ouvrages et plus d'honnêteté dans leur conduite. Et ensuite une note sur la quantité de recrutations qu'il y a eu depuis ce règne. Vous verrez d'abord qu'il y en a eu 22, et que le seul gouvernement de Nijny a fourni 48 mille hommes, ce qui fait à peu près la septième partie de sa population, en fondant les trois révisions ensemble et en prenant le nombre moyen de 300,000 hommes.

Je vous remercie infiniment, m-r le comte, pour ce que vous me marquez au sujet de l'affaire de l'achat d'une terre par Goubine sous le nom du brigadier Palibine; le gouvernement d'ici a reçu un *ukaz* en conséquence. C'est une affaire antérieure à ma nomination d'ici, et ensuite, faites moi la grâce de me dire quel est le moyen d'arrêter cet abus. Il est pour la partie de la différence de l'achat des terres par les marchands comme les engagements des lettres de change entre nobles. Il me paraît que le principe de l'abus vient du gouvernement et du pouvoir législatif qui

donnent des lois non-seulement faciles à être éludées, mais absolument impossibles à empêcher qu'elles ne le soient.

---

## 5.

10 Décembre 1796.

Je viens de recevoir votre lettre du 3 Décembre, monsieur le comte, qui m'annonce votre départ pour Moscou, et vous avez la bonté, ou plutôt la méchanceté de me demander la continuation de ma correspondance, lorsque vous saviez que vos lettres faisaient une des grandes jouissances de ma vie et qu'à cette heure cela va devenir presque un besoin. Je sais ou je me flatte au moins que vous avez de l'amitié pour moi. Je commence donc par vous annoncer une chose que vous savez déjà peut-être, que l'Empereur a eu la bonté de m'envoyer le 1-er de ce mois un courrier avec les marques de l'ordre de S-te Anne de la 1-e classe avec une lettre très-gracieuse, accompagnée d'une de m-r Troschinsky, qui la commence par me dire qu'autant il a été affligé en m'écrivant celle du 25, dont je vous ai marqué le contenu, autant il est charmé d'avoir l'occasion de m'écrire celle-ci. J'avoue que toutes mes idées sont bouleversées; je vous envoie la copie de cette correspondance et vous supplie non-seulement de me donner votre opinion là-dessus, mais même, par l'amitié que vous me témoignez, de m'éclairer un peu sur la marche des choses, faisant attention à cette phrase qu'étant à 1200 verstes de distance de la cour. j'en suis à un million par mon ignorance des hommes, des événements et de la marche des choses. Les bruits qui vous sont parvenus sur l'abolition de l'impôt des grains commencent à avoir une certitude décidée par les nouvelles qu'en disent les courriers qui passent ici continuellement. Assurément ces deux grâces par lesquelles l'Empereur commence son règne sont

faites pour lui attacher tous les coeurs; car il n'y a absolument personne dans l'Empire qui ne s'en ressente plus ou moins. Je suis très-impatient de recevoir votre réponse au sujet des bruits sur vous; j'avoue que l'égoïsme y entre pour beaucoup par mon attachement, mais la certitude où je suis que l'Empereur et par conséquent l'empire gagneront infiniment en plaçant des gens de mérite aux premiers postes, fait que je désire ardemment que ce bruit ce vérifie. Il y a une infinité de nouvelles dont je ne vous parle pas, puisqu'à Moscou ou à Pétersbourg vous êtes au foyer. Vous m'auriez essentiellement obligé si vous vouliez vous donner la peine d'ordonner à votre secrétaire de m'écrire au moins les plus essentielles, car je suis extrêmement incrédule sur celles qui me parviennent; sur quelques unes de vraies beaucoup de fausses et quantité de conjecturales.

Tout ce que vous me dites, monsieur le comte, de la satisfaction que vous avez eue, ayant appris comment se faisait la levée des recrues a Nijny, m'est infiniment flatteur, parce que ce sont de nouvelles preuves de vos bontés pour moi, et vous savez combien il est doux pour un coeur sensible d'avoir de ces confirmations des personnes que l'on aime et respecte; au reste je puis vous jurer par tout ce qu'il y a de plus sacré, que j'aurais l'orgueil d'attester devant tout le monde que, si j'ai jamais pêché comme homme public, cela n'a été que par ignorance, et jamais par intention.

6.

Ostafiévo, ce 31 Juillet (1798).

Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, m-r le comte, comme je l'aurais désiré pour vous témoigner toute ma reconnaissance pour votre réception hospitalière et amicale; la cause était l'absence de ma femme-secrétaire, qui avait affaire à



Moscou. A cette heure qu'elle est de retour, je n'ai rien de plus pressé que de vous assurer qu'il y eu bien peu de momens aussi agréables pour moi que ceux que j'ai passés chez vous et que, si je ne suis pas retourné, c'est que je craignais de tomber malade par les chaleurs que j'ai été obligé de supporter pendant tout le voyage, qui allaient jusqu'à 40 degrés. Je me suis donc dépêché à revenir chez moi sans passer à Kostroma, où j'avais pourtant besoin d'être; mais j'ai été réellement excédé et brûlé de fatigue et de chaud.

Me voici depuis dix jours rendu à mes dieux pénates de campagne, où aussi je savoure le plaisir délicieux du farniente, entremêlé de lecture, promenade et un peu de musique. Je ne me suis jamais trouvé un goût plus fortement prononcé pour ce genre de vie, et plus que jamais je suis résolu d'en jouir le plus tôt que je pourrai.

Vous connaissez, je crois, m-r le comte, tous les événements qui se sont passés tant publics que particuliers: prise de Malte et recommencement de la guerre entre les Français et l'Empereur, à laquelle je ne conçois pas beaucoup et qui me paraît être un qui-pro-quo, puisque l'Empereur n'avait plus rien à faire, et que c'était l'Empire seul qui traitait avec eux, et que l'on chicanait rudement à la vérité. M-r Cobenzel revient ici d'après sa lettre au comte Didrichstein. Tout cela ne sont que des bagatelles. Le principal est de voir ce qui arrivera avec les flottes et le transport énorme, si la fortune de Buonaparte continue à lui rire. Toutes ces simagrées de guerre et de coalition seront réduites en poudre, et il faudra bien se frayer un nouveau chemin dans ce très-nouveau labyrinthe. On parle beaucoup de guerre chez nous, et cela n'est pas étonnant d'après le protectorat d'un ordre dont le chef-lieu, on plutôt toute la souveraineté, va faire une partie d'un département de la

République. Je regarde cette conquête comme extrêmement essentielle et un des grands pas qu'ils aient pu faire pour avoir la Méditerranée absolument à eux, tant par sa position géographique que par l'excellence de ses fortifications, qui la rendront imprenable entre leurs mains. Le déplacement de notre camarade Lapoukhine donne matière à bien des conjectures et qui se lie parfaitement bien avec les dernières nouvelles et de l'ordre de St. Anne donné à m-r Koutaïssoff et de la nomination de m-r Néplueff nommé à la place de m-r Nélédinsky, sans qu'il soit rien prononcé sur le sort du dernier. Le pauvre maréchal de Solticoff a reçu hier pour se remonter 4000 paysans et le pr. Bélosselsky, duquel je tiens cette nouvelle, m'a dit qu'il croyait que c'était les terres du pr. Lubomirsky. En dernière analyse il faut avouer que les cours d'Andréefskoé et d'Ostafiévo, quoique ne donnant ni terres, ni cordons, ont pourtant des qualités inappréciables aux yeux d'une certaine classe de gens, et, d'après le dire de Voltaire, planter des choux n'est pas le plus mauvais des lots de l'humanité.

Je m'en vais me lancer dès demain dans le gouffre sénatorial. Plaignez moi, m-r le comte, et faites des vœux, si vous m'aimez un peu, pour que nous soyons mutuellement débarrassés—le Sénat de moi, et moi du Sénat. Mon cousin Obolensky, maître de cérémonies de l'ordre de St. Anne, excellent homme, mais nul par le poste même qu'il occupe dans l'administration, a demandé son congé absolu. L'Empereur a trouvé les raisons qui l'engageaient à cette démarche très-justes, mais lui a fait dire qu'au lieu d'un congé il lui donnait un semestre d'un an avec l'assurance qu'il le lui prolongerait s'il en avait besoin. Je crains, en conséquence, que notre nullité personnelle et la nullité des places que nous occupons ne deviennent une raison de plus pour nous rendre nécessaires.

---

## 7.

Moscou, 22 Septembre (1798).

On a reçu la nouvelle que le c-te Serge Roumianzoff et Valoueff ont été avancés. Assurément l'utilité que l'Empire a retiré de leurs services, ainsi que celle de plusieurs autres qui m'ont passé sur le corps, n'est pas assez marquante pour que l'on passât pour vain en voulant se comparer à eux. Je craindrais que l'on ne prit même pour une humilité chrétienne cette comparaison; mais tout cela a fait que j'ai écrit aujourd'hui une lettre au procureur-général pour le prier de me faire avoir mon congé.

Recevez, m-r le comte, mes félicitations bien sincères sur la nomination de monsieur votre neveu comme chambellan. Vous savez que je prends une part directe à tout ce qui vous regarde. Ensuite, il y a des bruits très-accrédités sur une lettre que l'Empereur aurait écrite à monsieur votre frère pour l'engager à venir prendre ici le poste de vice-chancelier. C'est à vous à me décider si je dois vous faire des compliments là-dessus.

Je suis très-charmé de ce que l'ouvrage sur la république romaine vous a plu; je vous en accuse la réception. J'aurais désiré pouvoir le remplacer par quelques autres d'aussi intéressants; mais non-seulement qu'il n'y en a pas à cette heure, mais il est plus que probable qu'il n'y en aura pas de longtemps, puisque plusieurs libraires à Pétersbourg ont été mis au secret et leurs boutiques cachetées; quelques uns d'ici les ferment de bon gré pour s'en aller.

Je ne vous dis aucune des nouvelles publiques, elles sont en si grande quantité et se pressent si fortement qu'ou n'a pas le temps de respirer. Les nouvelles sur Buonaparte, que l'on vient de recevoir deux jours de suite par des ex-

près, sont du plus grand intérêt; reste à voir si elles sont aussi vraies, car pas plus tard que celle d'hier marquait d'un côté la destruction totale de la flotte française par la prise de neuf vaisseaux de ligne et de quatre de coulés à fond, et de l'autre la prise du Caire par Buonaparte et son armée.

## 8.

Ce 10 IX-bre (1798).

Je crois que vous êtes déjà instruit, monsieur le comte, que nous voici depuis le 28 du mois passé dix actuels de plus, sans compter deux congédiés. Les promotions se succèdent avec une rapidité étonnante: l'officier du gouvernement qui a conduit m-r Troschinsky jusqu'à Kline a fait un rapport au maréchal de Solticoff qu'à leur arrivée dans cette ville un feldjäger les a rencontrés en portant l'ordre de l'Empereur qui nommait m-r Troschinsky procureur-général; on attend la poste avec impatience pour savoir la vérité. Je ne vous parle pas des nouveaux vice-chanceliers et consorts. Tous ces nouveaux sont vieux comme les vices, mais le nouvel arrangement de la Banque est réellement une grâce publique très-sensible et qui mérite la reconnaissance de tout l'Empire. Notre bon ami Pestel est non seulement parti, mais on croit que c'est pour ne plus revenir, et le public nomme déjà à sa place. Il est difficile qu'on lui en donne une plus lucrative et plus agréable sous tous les rapports que celle qu'il a eue; mais on prétend que le principe ou le système de въ родъ и родъ ne sera plus conservé. Les gazettes sont toutes remplies de préparatifs de guerre; nous y prenons une part active par notre flotte, mais j'avoue ne pas avoir trouvé que la destruction de celle des Français

ait apporté un changement dans les affaires politiques aussi considérable comme on aurait dû s'y attendre; il est vrai qu'une puissance qui à la nouvelle de la destruction absolue de ses forces navales et de l'interruption totale de communication avec non-seulement son plus grand héros, mais le plus grand homme du siècle, accompagné de 22,000 vétérans abandonnés à tous les inconvénients physiques, moraux et politiques, je dis qu'une telle nation, lorsque pour toute réponse à cette nouvelle passe un décret d'un enrôlement de 200,000 hommes, n'est pas facile à mener et encore moins à être vaincue. Cela me rappelle le décret du Sénat de Rome après la bataille de Cannes, et je crains beaucoup que le mot sublime du temps *delenda Carthago* ne puisse être répété dans quelques années par *delenda Britannia*.

La dernière poste n'a pas apporté encore la confirmation du nouveau procureur-général, mais bien celle de Pestel, et son frère ici à sa place, avec une promotion énorme dans tous les services civils, militaires et de cour et un maréchal de marine comme président de l'Amirauté; je ne vous nomme personne, monsieur le comte, étant sûr que vous avez tout cela de la première main. Je suis fâché personnellement que nous perdions le prince Labanoff, quoiqu'il soit congédié très-gracieusement, gardant 3,250 r. de pension. Il doit cela à m-r Lapoukhine, qui se conduit en général d'une façon remarquablement bonne, et c'est la voix publique.

Je ne vous marque pas l'arrivée d'un de vos concitoyens de Volodimer, croyant que vous en êtes instruit; son frère est dans la désolation, d'autant plus que ni l'un ni l'autre ne savent ni d'où cela part, ni pourquoi cela vient, et on prétend qu'il n'a pas même de gîte.

## 9.

Moscou, ce 15 Juin (1799).

Que dites-vous, m-r le comte, de la marche des choses actuelles tant en Italie que dans le reste du théâtre de la guerre? Non-seulement m-r de Souworoff s'immortalise, mais il m'a fait naître l'idée de proposer une question aux philosophes et politiques: comment une puissance qui depuis sept ans fait la guerre à la presque totalité de l'Europe et qui a autant de fois triomphé que combattu, a signalé ses triomphes par l'acquisition de provinces qui l'ont agrandie presque d'un tiers, a pris des forteresses réputées imprenables, a dans cette année encore bouleversé trois états et chassé trois souverains de leurs trônes,—comment cette puissance, dis-je, dans deux mois s'est vue, ses armées, victorieuses partout, être battues partout, avoir perdu plus de deux cent lieues de terrain, plus de dix forteresses de la première force gardées en partie par ses troupes, et être à la veille de voir son ennemi, terrassé et humilié pendant six ans de suite, venir lui dicter peut-être des lois dans ses propres provinces; et tout cela, dis-je, dans l'espace de deux mois? Cette question sera difficilement résolue, et il faut avouer que la Providence se joue bien de toutes nos combinaisons humaines, et que probabilité, vraisemblance en langue humaine veulent dire bêtise, ignorance, et surtout sot orgueil dans la sienne.

Vous savez assurément la petite déconfiture du petit P. Il y a plusieurs version sur sa cause; mais le plus probable est qu'il a voulu voler de ses propres ailes, et le dernier état de la poste qu'il a présenté, il faut avouer aussi qu'il a été pas trop fort, et qu'un objet qui coûtait au gouvernement 130,000 rbl., l'avoir fait monter à près de 500 m.: c'est réellement impudent. Je me suis tout de suite rappelé

votre prophétie; mais la chose qui m'étonne le plus dans cette affaire, c'est son successeur, mon cousin, comte Golovine, un homme paresseux, indolent, sybarite, jouissant de cent mille rbl. de revenus et maître de la maison de l'héritier du trône: chacune de ses qualités est une raison d'exclusion pour ce poste. Havansky renvoyé, sans qu'il y ait personne de nommé à sa place, et vous savez sa place principale. M-de Chevalier hors des frontières, et tout cela n'est, comme on l'assure, qu'un prélude. Que sera donc la symphonie? En un mot, nous sommes dans un temps où l'année équivaut à un siècle par la rapidité des événements qui se pressent. J'attends une réponse de l'Impératrice sur ma prière au sujet du semestre pour le mois de Juillet, et une partie sera consacrée à voir celui que j'aime et respecte de toute mon âme. Devinez l'énigme, m-r le comte.

---

 10.

A Moscou, ce 6 Septembre (1799).

Le prince Lapoukhine est resté ici près de huit jours dont il a passé quatre à sa terre près de Moscou. Non-seulement je lui ai fait des complimens de votre part, mais nous avons même fort longtemps causé sur votre sujet et sur celui de vos parens. Il devait revenir ici à la fin de ce mois, et pas plus tard qu'aujourd'hui il y a un bruit comme si un courrier est allé le chercher; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que sa femme, qui était au moment de se mettre en voiture, s'est arrêtée.

Vous savez que le pr. Dolgorouky a passé par Moscou pour aller sur ses terres avec sa femme; quelques autres avaient frisé, à ce que l'on dit, le même chemin: on ne croit pas même le nouveau pr.-général bien stablement fixé.

La pr-sse Kourakine vient de rentrer en ville depuis quelques jours et annonce que dans sa situation elle ne pourrait recevoir que ses plus intimes. Je crois que cette annonce a été assez inutile: car, d'après les dispositions du public à leur égard, il paraît qu'elle n'aurait jamais été accablée sous le poids des visites importunes.

M-me de Pestel est aussi arrivée depuis trois jours; j'ai passé chez elle sans l'avoir trouvée, mais le c-te Boutourline, avec qui j'ai dîné le même jour chez son beau-père, m'a dit qu'elle paraissait être affectée de son état. Non-seulement m-r Kotchoubey a son congé, mais on le marie déjà ici en ville: les uns avec votre nièce (car il a, à ce qu'on dit, la permission de voyager); d'autres—avec la nièce de m-me Zagriajsky, m-lle Vassiltchicoff, qu'elle élève. Ce qu'il y a de certain, ce qu'il l'accompagne ici; elle vient voir son frère.

Si le prince Italique fait tous les jours des progrès étonnants sur les Français, il reçoit aussi des récompenses non étonnantes, mais incroyables: cousin des rois de Sardaigne et assimilé à leur sang pour toute sa postérité; dans sa patrie recevant les honneurs militaires à l'égal du Souverain, et cela dans la présence de l'Empereur-même. Il est beau d'être Russe dans ce moment-ci, mais il est inouï d'être Souvorow! Après cela, c'est trivial de vous dire que le roy d'Angleterre lui fait demander son portrait; il n'y a que l'empereur d'Allemagne, qui devrait être le plus sensible à ses services, qui paraît être jusqu'à présent le moins généreux.

La poste d'hier a porté la nouvelle du congé de mrs. Solmonoff et Popoff; on ne sait pas si c'est celui du commerce ou des mines.



Ce 19<sup>e</sup> Septembre (1800).

Me voici enfin, m-r le comte, grâces à Dieu et à l'Empereur, citoyen russe et bourgeois de Moscou. Vous savez assurément que l'heure du Sénat a sonné et qu'à l'instar des corps de généraux d'armée, de chambellans de cour, celui des sénateurs vient d'être diminué de 27 dont 12 gardent leur pension, 13 sans pension, un прописной, et un dans le tribunal héraldique. Je crois qu'il y a plusieurs d'affectés désagréablement; pour moi, je vous donne ma parole sacrée, que jusqu'à cette heure je ne me sens pas d'aise. Vous savez mieux que personne, puisque mon âme vous a été de tout temps ouverte, que depuis plus de trois ans j'ai eu envie et j'ai fait des démarches pour avoir mon congé. Les passe-droits de toutes espèces et les humiliations de tout genre pleuvent à verse sur le Sénat dirigeant; ensuite, lorsqu'on frise le demi-siècle, le charme des illusions commence à cesser de produire son effet, et il faut en avoir eu une forte dose pour en garder quelque chose jusqu'à cette heure. J'ai envoyé avant-hier une lettre à l'Impératrice pour qu'elle veuille bien permettre que je remette la place que j'occupe aux Enfants Trouvés, à un autre. Vous êtes tout aussi bien instruit que nous, m-r le comte, ou peut-être mieux de tout ce qui s'est passé ici avec les Anglais. Leur sort est derechef comme il l'a été, mais la Russie et l'Angleterre me paraissent être encore bien froidement ensemble, et cela m'intéresse d'autant plus que vous avez encore en Angleterre m-r votre frère. Sa situation devra absolument se ressentir de la mésintelligence des deux cours, et jamais aucune de vos lettres ne m'a plus touché que la dernière, où vous me parlez de résignation: c'est bien l'é-

poque s'il en fut jamais pour s'armer de ce préservatif. Les comptoirs des Anglais d'ici ont reçu avant-hier un exprès avec la nouvelle venant de Lubeck par un vaisseau qui est venu à Pétersbourg en cinq jours, que la guerre a recommencé entre les Français et Autrichiens, que ceux-ci ont été complètement battus par Moreau, et que Buonaparte a fait une proclamation à toutes les armées dans laquelle, après tout plein de belles choses, il dit qu'il espérait que la bravoure et le zèle de ses camarades de guerre feraient signer la paix dans Vienne. Il y a assurément un peu de la vertu du fleuve de la Garonne dans ces expressions, mais encore faut-il avouer que si le bonheur du Premier Consul continue à le favoriser, il pourrait bien y avoir quelque chose de vrai dans cette gasconnade. Enfin Salomon disait il y a 3000 ans: „vanité des vanités et tout est vanité“, et nous, nous pouvons dire avec autant de vérité à cette heure: „révolution des révolutions et tout est révolution“.

Nous voici déjà à friser la fin du mois de Septembre, m-r le comte; vous savez avec quelle impatience j'attends le mois de Novembre, et jamais plus qu'à cette heure, puisque jamais je n'ai été plus libre de profiter de votre société. Ce serait indiscret de vous prier de revenir plus tôt, mais au moins est-il permis de le désirer.

## 12.

A Moscou, ce 7 Novembre (1800).

Voici à peu près le temps, m-r le comte, où les personnes qui vous sont attachées, et j'espère que vous me mettrez fortement dans le nombre, commençaient à attendre impatiemment votre retour; mais, malheureusement, par votre dernière lettre vous remettez votre arrivée jusqu'au mois de Janvier. Ainsi je commence par vous assurer qu'à moins de quelque circonstance imprévue j'aurai la douce satisfaction de vous embrasser avant à Matronino. Vous savez que je me suis imposé une douce loi de n'aller sur aucune de mes terres éloignées sans venir vous faire une visite à votre campagne, et comme je me propose au premier trainage d'aller à Kostroma ou Kachine, donc de toute impossibilité je ne voudrais manquer d'être à Volodimer. Il est si doux de jouir de la petite portion de liberté que le Ciel nous donne, que je ne peux pas vous exprimer combien je goûte jusqu'à cette heure ce plaisir de savoir que mon valet de chambre ne viendra pas m'éveiller demain pour aller à tel ou tel tribunal, que je n'ai pas besoin de demander la permission d'aller dans telle et telle ville etc. etc. Tant il est vrai qu'en tout les privations nous font sentir le prix des jouissances, et qu'en raison inverse la continuité des jouissances nous fait méconnaître leur prix.

Nous voici derechef à la veille de la reprise des hostilités tant en Allemagne qu'en Italie: le terme de l'armistice va finir, et les ministres de la paix ne pensent pas encore à se rendre à Lunéville. Le singulier et même l'incompréhensible de cela c'est que l'Empereur, en signant les préliminaires, a commencé à livrer toute l'Allemagne aux Fran-

çais en leur livrant les seules forteresses qui lui restaient encore. Il faut avouer que les cabinets de l'Europe sont régis à cette heure par des génies bien transcendans ou qu'il y a un esprit de vertige général qui les gouverne tous. Vous savez, m-r le comte, par la gazette, que nous cessons aussi d'être absolument neutres. La note à m-r de Kolytchoff et le réembargo motivé sur les vaisseaux anglais nous laissent peu désirer de rester spectateurs bénévoles de cette longue et terrible tragédie, à moins que l'on ne nous fasse bien des sacrifices, et surtout de l'île de Malte qui vient de tomber entre les mains de maîtres qui ne s'en désisteront pas facilement. Il faut convenir que le gouvernement anglais commence à se faire voir d'une insolence et d'une rapacité effrayante. Je ne sais si vous avez lu dans une des gazettes le discours de Lucien Buonaparte qui peut aller de pair avec ce qu'il y a de mieux dans Démosthène et Cicéron, où il dit en parlant de ce gouvernement „qu'il achète le sang humain à force d'or, et l'or à force de sang humain“; cette expression énergique me paraît être très-vraie.

Vous savez nos nouvelles publiques par la gazette et pri-kase: je ne vous en parle pas; mais ce que vous ignorez peut-être, c'est que le comte Léon Rasoumovsky, avec lequel je suis si lié, était parti depuis quinze jours pour Pétersbourg, et après deux fois vingt quatre heures reçut l'ordre de quitter immédiatement la ville; il est arrivé avant-hier et ne sait ni le comment, ni le pourquoi. J'ai fait voir à m-r d'Obrescoff la partie de votre lettre qui le regarde; il est très-sensible à votre souvenir et la part que vous voulez bien prendre à sa situation, et me charge de vous témoigner sa reconnaissance.

Le 27 Mars (1801).

C'est avec bien du plaisir que j'ai reçu, m-r le comte, votre lettre du 18 et les marques d'amitié qui y sont contenues me deviennent de jour en jour plus chères, parce que le cercle des objets de mes affections se rétrécit de jour en jour. La cruelle expérience fait voir trop à nu l'humanité, et elle n'est pas trop belle à être vue de cette façon-là.

J'ai appris la grande nouvelle à huit verstes de votre maison, et il est probable que, si je fusse resté une heure de plus chez vous, cette nouvelle m'y trouvant encore, j'aurais passé une journée à causer sur les futurs contingens, et avouez moi, m-r le comte, que le vaste de ce champ est énorme. Après l'arrivée du pr. Dolgorouky qui a apporté cette nouvelle, et m-r Kavérine qui est venu le même jour reprendre son ancien poste, et tous les deux partis quelques heures après l'avènement au trône de l'Empereur, il n'y a eu personne de bien avéré venu de là. Aussi Moscou, vieille bavarde, en forge-t-elle à chaque instant, mais les toutes dernières que je tiens de Miatleff et que le maréchal a reçues, c'est la nomination du comte Nicolas Zouboff comme grand-écuyer, le prince, son frère, et m-r Ouvaroff—des logements à la cour, leur cousin ou beau-frère Lassounsky—maréchal de la cour à la place du prince Mestchersky, plus de 30 généraux repris au service, tous les détenus dans la forteresse relâchés, de même que tous les exclus congédiés, avec ordre au collège de guerre de présenter un tableau de ceux qu'il croira mériter d'avoir des passeports. Le délire de Moscou que j'ai trouvé est inexplicable, mais n'est rien, d'après le dire de ceux qui arrivent de Pétersbourg, de celui où cette résidence a été plongé. Au reste, tout est in

statu quo: mêmes parades, mêmes prikases, mêmes détails des ordres à Korsakoff, Kotchoubey, Morcoff et plusieurs autres de venir à Pétersbourg. On prétend que la princesse, votre soeur, est du nombre. M-r Tatistcheff, qui n'a fait que passer par Moscou, est allé chez elle, dit-on, pour la chercher. Le nombre des partants d'ici est incroyable. Le premier jour le maréchal refusa les passeports, et le lendemain il y a eu 150 d'expédiés. D'après une lettre très-authentique que j'ai vue, l'Empereur s'occupe beaucoup; mais la partie à laquelle il s'applique le plus, c'est de nos relations avec les cours étrangères: il a ratifié les alliances de Suède, Prusse et Danemark, entretient l'alliance avec la France, quoique il a fait tout de suite lever l'embargo sur les vaisseaux anglais, et a envoyé, dit-on, des ordres à m-r votre frère de retourner à Londres non comme ministre, mais pour voir si l'on peut renouer avec cette puissance, dont le roy vient de mourir d'après les dernières nouvelles, de même que notre archi-duchesse palatine à la suite d'une couche. On prétend que c'était l'amie de coeur de l'Empereur. Les détails de la nuit du 11 au 12 sont encore trop peu éclaircis, quoiqu'il y en ait déjà beaucoup qui se débitent ici. Tous les régimens qui devaient venir ici pour le mois de May ont reçu ordre de retourner chez eux. L'on croit que les uniformes, après l'expiration de leurs termes, seront remis sur l'ancien pied. Vous ne pouvez pas vous plaindre, m-r le comte, de ce que je n'ai pas obéi à vos ordres de vous donner des nouvelles: voilà une assez bonne pacotille, je crois. Je vous renvoie votre livre avec bien des remerciemens; il y a un bon chapitre et bien intéressant à y ajouter. Je vous demande bien des pardons pour le griffonnage de mon nouveau secrétaire qui est ma petite, mon ancien s'étant trouvé un peu mal. Je me flatte, m-r le comte, d'avoir le plaisir de vous voir ici cet été,

d'abord pour le couronnement qui doit se faire, dit-on, le 22 de Septembre, et ensuite, comme l'Empereur paraît consulter l'opinion publique dans le choix qu'il fait pour mettre les gens à la tête des affaires, il est incontestable qu'il n'y a personne qui en ait une plus universellement bonne que vous. Il est donc très-vraisemblable qu'on vous engage à rentrer au service—chose que je désire bien ardemment pour le bien public.

---

14.

(Océan 1801).

Je félicite bien sincèrement l'Empereur et l'Empire de s'être donné un soutien et collaborateur comme monsieur le comte de Woronzoff. Vous vous rappelez, monsieur le comte, que je vous ai parlé et écrit que vous ne pourriez et ne deviez être employé qu'avec une grande place et une latitude proportionnée de confiance. Voilà enfin que cela est arrivé. Recevez bien mes complimens. Vous savez s'ils partent du coeur, et surtout si cela vous fait plaisir et vous arrange. Bien des grâces, m-r le comte, pour avoir pensé à moi dans un moment où vous devez être aussi énormément occupé et de m'avoir envoyé les papiers relatifs à tous ces arrangemens.

Je crois voir un portique de la plus grande magnificence et de la plus grande hardiesse qui doit orner un bâtiment digne d'étonner la postérité et par sa grandeur, et par sa régularité: mais je crois que ce qui est fait n'est qu'un portique et que l'édifice est à faire. Vous n'avez pas d'idée de la sensation que cela a produit sur le public d'ici. Je ne sors pas du tout, mais le peu de monde que je vois et qui est assez répandu m'assure que les raisonnemens sur

les futurs contingens sont à perte de vue et que l'on attend avec impatience et inquiétude les suites de ce commencement. Moi qui suis accoutumé à ne vous parler qu'à cœur ouvert, je vous dirai ma façon de penser, que si la chose en reste là, cela ne valait pas la peine de faire tant de bruit pour si peu de chose: car le Sénat, excepté un couple d'articles, a eu de tout temps les privilèges et droits marqués dans l'oukase, qui ne lui ont jamais été ôtés par des ordonnances, mais sont tombés en désuétude et morts de leurs belles morts par le crédit et pouvoir énorme des procureurs-généraux,—chose qui se répétera au premier moment qu'il se trouvera un procureur-général plus puissant que le Sénat. Il faut avouer encore que le corps du Sénat en général, tel que je le connais, surtout par celui d'ici, ne peut pas, sincèrement parlant, remplacer le gouvernement; car voilà ce qu'il devient à cette heure, ce simple tribunal suprême de révision d'affaires et de procès tant civils que criminels: les individus qui le composent sont pour la plus part une troupe moutonnaire accoutumée à être conduite par un berger, et comment voulez-vous que ces pauvres moutons aillent appeler un lion, comme tous les ministres doivent l'être plus ou moins, pour lui demander compte de sa conduite?

Pour ce qui regarde les ministres et les séparations de leurs devoirs, cela a toujours existé aussi, et il n'y a à cette heure que quelques modifications; mais ces ministres sous la surveillance du Sénat, c'est une chose qui a besoin de beaucoup de temps pour que l'on s'y accoutume, et ensuite l'inconvénient que j'ai marqué au sujet des sénateurs et du procureur-général est juste le même ici. Le plus ou le moins de crédit du ministre donnera les mêmes résultats que vis-à-vis du procureur-général.

Ensuite ce Conseil, qui est là et qui n'a ni instructions, ni devoirs et droits bien prescrits, me paraît un hors d'oeuvre,



à moins qu'il ne soit à l'instar de celui de la république française, composé des individus de tous les états reconnus pour ce qu'il y a de mieux par leurs vertus, capacité, intelligence et zèle. Mais voilà, je crains, la différence de ces deux pays. Il y a dix candidats, peut-être, chez eux pour remplir une place de cette importance, et peut-être chez nous chercherons nous un individu ayant vingt places à remplir. Finalement, je crois que tout cet arrangement est pour notre bien et que ce bien s'opérera, vous étant non-seulement le coopérateur, mais je crois le principal ouvrier. Cela n'est pas flagornerie: vous me connaissez; mais il faut du temps, de la persévérance et surtout un zèle pour le bien public qui n'est pas fort commun, surtout dans un siècle comme le nôtre et après les secousses que nous avons essuyées.

Pierre I a dit quelque part: на что законы, естъли по нимъ не исполняютъ? Nous avons des loix; mais leurs contradictions perpétuelles, la hardiesse à les enfreindre, la vénalité la plus indécente et la moins cachée, le luxe le plus effréné, cause première de tous ces maux, l'insouciance et presque le mépris des dignités si elles ne rapportent de l'argent, qui est le seul Dieu auquel on sacrifie les vices inhérents à notre forme de gouvernement et à notre institution que l'on ne pourra pourtant corriger qu'avec des dangers imminents: voilà les entraves que je prévois à la marche des choses désirées: la justice et la clémence des rois. Que les tribunaux d'après les loix condamnent et absolvent, mais que ces tribunaux soient remplis autant que possible par des gens probes; que le Souverain ne punisse personne, mais que la loi impassible ne plie jamais et plus l'individu est élevé, plus la punition soit forte et par conséquent plus exemplaire. Les vices dans les gouvernemens ne s'introduisent jamais de bas en haut. Et pour

tout cela il faut une éducation morale dont nous n'avons presque pas d'idée; nos enfans, pourvu qu'ils soient un peu perroquets pour les langues et quelques talents agréables, tout est dit: on ne demande pas davantage.

Pour moi, m-r le comte, j'ai beaucoup perdu en perdant l'espérance de vous voir à la Sloboda et à la Pretchistenka; mais comme j'aime mes amis pour eux et qu'avec le titre de *государственный канцлеръ* vous me permettrez toujours de vous aimer, estimer et chérir comme par le passé, me flattant que de votre part cela ne changera pas non plus, je me résigne volontiers à la privation, une des plus sensibles pourtant pour moi, pourvu que cela vous rende heureux et que vous travailliez pour le bonheur de votre patrie. Quoique plus rarement que par le passé, j'espère pourtant recevoir quelquefois des marques de votre souvenir et amitié. Vous savez combien elles me sont chères et précieuses et combien mon dévouement inaltérable pour vous le mérite.

## 15.

A Moscou, le 1 Février (1802).

L'amitié que vous voulez bien me témoigner me fait espérer que vous ne me refuserez pas de prier m-r le sénateur Ryndine pour une affaire que j'ai au Sénat au sujet de la terre que l'Empereur défunt a eu la bonté de me donner, et qui est en procès avec m-r Argamacoff dont les ancêtres et le possesseur actuel enlèvent avec une injustice criante des terrains appartenant à mon village et à quatre autres, qui ont aussi appartenu à la couronne sous le nom de Mordva. Vous savez combien ces pauvres paysans étaient peu protégés par les *Казенныя Палаты*. Monsieur Ryndine est le seul sénateur de ce département que je connaisse un

peu par vous. Je lui écris une lettre en conséquence, mais comme elle ne pourra produire grand effet, je vous supplie bien instamment, m-r le comte, de me protéger auprès de lui. Je sais que vous avez été son bienfaiteur, et qu'il ne se refusera pas à faire gagner une cause juste.—Je ne vous écris rien d'ici. Jamais il n'y a eu d'émigration plus considérable que celle qui afflige à cette heure la bonne ville de Moscou: elle devient plus déserte et ennuyeuse que jamais. Mon très-petit cercle de connaissances s'en ressent; il n'y a que la tranquillité qui doit suppléer à tous les plaisirs qui y manquent.

---

16.

Le 17 Février (1802).

Il n'est pas possible, m-r le comte, d'être plus sensible que je le suis aux expressions de bonté et d'amitié dont vous servez dans votre dernière lettre et à la recommandation que vous avez bien voulu faire de mon affaire à m-r le sénateur Ryndine. Je vous aurai une reconnaissance très-particulière si, grâce à vos soins, on rend justice à ces pauvres paysans: ils seraient ruinés de la manière la plus cruelle, si on leur enlevait une propriété prouvée par tous les documens et trouvée telle par tous les tribunaux où elle a passé.

M-r de Bournachoff est sensible au-delà de toute expression à la peine que vous avez bien voulu vous donner de parler à m-r le sénateur Mouravieff en sa faveur. Tendre une main protectrice à des personnes qui ont bien mérité de la patrie vous ressemble, et c'est le plus beau privilège des gens en place. Voilà derechef les gouvernemens généraux: волею и неволею спаси мя. C'est au moins l'opinion générale d'ici; elle me paraît être très-vraisemblable.

Moscou, la bavarde, pronostique d'autres déplacements, qui tiennent à la même cause que celui-là. Nous avons pour toute nourriture de nos conversations les nouvelles qui nous arrivent de Kalouga: c'est le combat des héros dans l'Iliade; les habitans de l'Olympe et de la Terre ont les yeux attachés dessus

---

17.

(1802).

Ayant eu le plaisir, m-r le comte, de recevoir votre lettre du 27 Février, je vous dois d'autant plus de remerciemens que j'ai remarqué que vous n'avez pas laissé échapper les expressions de mon coeur, en vous parlant de mes courses à la Sloboda. Oui, m-r le comte, j'y ai passé des momens doux, agréables et instructifs: c'est ma confession de foi. Je désirerais pour vous et pour moi qu'ils reviennent, mais pour le bien du pays, je crois que c'est autrement. Mille grâces, m-r le comte, pour votre promesse de me protéger auprès de m-r Ryndine; je vous réitère bien instamment ma prière à ce sujet.

M-r Nélédinsky est de retour depuis plusieurs jours, de même que quelques autres de ma connaissance, qui tous nous assurent que c'est une féerie que le séjour de Pétersbourg, mais que ces maudites fées ne veulent pas changer les eaux de la Néva en eaux du Pactole, et qu'ainsi leurs bourses deviennent de jour en jour plus étiques. Allégorie à part, on dit que c'est d'une cherté qui passe toute croyance. Et nous aussi, nous avons des choses qui passent croyance: c'est notre assemblée des notables qui a eu

lieu ces jours-ci au sujet d'une élection d'un membre de la noblesse, ordonnée par l'Empereur pour présider à une commission des dépenses de la ville. Le maréchal Kamensky a fait une sortie virulente contre m-r Obolianinoff, qui avait été proposé par une de ses créatures; il fut averti par ce même individu du catilinaire prononcé contre lui. Il arrive au moment que la séance allait finir et s'adresse tout de suite à Kamensky, qui lui dit qu'il était tout prêt à répéter tout ce qu'il avait avancé, ayant des preuves en main pour soutenir son opinion. Je crois qu'il n'a manqué que des tribunes remplies de populace pour nous donner une idée du désordre et de l'indécence de certaines assemblées constitutantes et législatives.

M-r Derjavine est depuis quelques jours ici. Je suis très-lié avec un de ses meilleurs amis, à qui il a dit qu'il attendait le retour du courrier qu'il avait envoyé à l'Empereur. Il est muni d'une quantité de paperasses relatives à un nombre prodigieux de plaintes. Je suis assez de votre avis que ces sortes de *слѣдствія* ont un mauvais côté, mais plutôt par l'abus de la manière que de la chose. Partout où il y a des hommes rassemblés et qui sont dans le luxe, la corruption des mœurs doit être à la suite; donc, les *слѣдствія* sont un mal nécessaire ou plutôt un remède au mal; mais ce n'est qu'autant qu'ils sont prescrits par les loix, et que leur marche est clairement motivée et déterminée, sans quoi ils prennent l'air de l'inquisition, et lui ressemblent peut-être à beaucoup d'égards. Il y a plusieurs paysans qui sont dans une certaine désobéissance vis-à-vis de leurs maîtres; entre autres ceux de m-r d'Obrescoff, qui le tracassent même prodigieusement; et vos réflexions sur les *головныя умствования* sont de la plus parfaite justesse. Mais croyez-moi aussi que ces *умствования* ne seront jamais dangereux s'ils n'ont que les *крестьянскія головы* pour

foyer. Un couple de régimens avec des cartouches est plus que suffisant pour remettre à l'ordre tout un gouvernement; mais c'est l'inquiétude, le malaise, le mécontentement même, quoique vague et indéterminé, des autres classes qui méritent attention. C'est cette jeunesse bouillante, nourrie de la lecture de tout ce qui a paru depuis dix ans, n'ayant aucune considération ni pour l'âge, ni pour les distinctions tombées en avilissement par leur profusion; c'est le nombre incroyable des дворолюбe—genre hermaphrodite inconnu à toute l'Europe, lequel, après avoir perdu toutes les vertus et tous les préjugés salutaires de son origine, a pris tous nos défauts et tous nos vices: voilà, à mes yeux, les deux volcans les plus dangereux. Vient la question, s'il y a force humaine qui puisse en retarder l'éruption. Je ne prends pas sur moi à en faire la solution; mais, humainement parlant, la réflexion, la prévoyance et la sagesse, éclairées par le flambeau de l'expérience, peuvent modifier le mouvement et lui donner une direction plus ou moins dangereuse. C'est à vous autres pères-conscrits, à trouver dans votre sagesse le moyen le plus juste; moi, de mon côté, je n'en connais qu'un: c'est les moeurs soutenues par une bonne législation qui laissât le moins possible à l'arbitraire, et je crois que deux ou trois ans au plus suffiraient pour faire un bon code de loix; mais pour sa formation il faudrait un plan, une méthode, qui ne serait pas même difficile à trouver, vu les lumières du siècle et le nombre d'excellens ouvrages qui ont traité là-dessus.

10 Avril 1802.

Il me fallait des causes aussi cruelles que celles que m-r d'Obrescoff vous marque, m-r le comte, pour m'empêcher de répondre à votre dernière lettre et vous remercier pour le charmant cadeau de livres que m-r de Pestel m'a remis de votre part. Voilà demain quatre semaines que ma femme a commencé à cracher le sang, ce qui a duré huit jours, l'a beaucoup effrayé et a produit des spasmes et des angoisses qui la tourmentent incroyablement. Si cela n'est pas même dangereux, les souffrances que cela occasionne, et dont je suis témoin oculaire depuis un mois, m'ont réellement navré le coeur \*). Votre tendre et obligeante sollicitude, m-r le comte, si amicalement exprimée dans votre dernière lettre, a fait passer un peu de baume dans mon âme. Croyez l'expression d'un homme qui vous est bien fortement et bien tendrement attaché, et qui sent le prix de votre amitié dans toute sa plénitude. Il m'est bien douloureux d'apprendre que votre refroidissement ne passe pas; cet affaissement physique dont vous me parlez ne peut être que la suite, mais assurément sans aucun inconvénient: car la modération et la sagesse de votre genre de vie, avec votre constitution heureuse, sont un sûr garant de votre prompt et parfait rétablissement. Excusez la brièveté de ma lettre; le premier moment de tranquillité que j'aurai sera consacré à vous donner de mes nouvelles.

---

\*) Супруга князя Вяземскаго скончалась черезъ два дня послѣ этого письма, 12 Апрѣля 1802 года.

19.

29 May (1802).

C'est avec un coeur bien reconnaissant, m-r le comte, que je vois votre amitié continuer à me donner des preuves qui me sont si chères. J'ai reçu vos lettres du 18 et du 22. La première m'annonçait votre attente de l'arrivée de m-r le comte Simon, et la seconde me confirme cette arrivée. Recevez mes complimens bien sincères. Je conçois parfaitement combien ces momens ont dus être délicieux pour votre coeur, séparés par des distances considérables, et cela pendant plusieurs années qui, par la rapidité et la grandeur des événemens, représentent presque des siècles. Revoir un frère unique que l'on aime est bien doux, mais je n'aime pas votre réflexion: „c'est probablement la dernière fois que nous nous reverrons“. Il y a tant de maux réels, effectifs et présents qu'il ne faut pas les aller chercher dans l'avenir. Je suis payé malheureusement pour sentir la vérité de cette réflexion, mais encore la faiblesse humaine, ou plutôt le noir qui m'accable, m'empêche de la mettre en pratique.

Il m'est bien agréable, m-r le comte, de voir par ci par là le nom de Нѣмецкая Слобода et de Пречистенка orner vos lettres; car, réellement c'est les orner pour moi, puisque mon imagination me représente tout de suite la possibilité de jouir d'une des satisfactions les plus douces à mon coeur, et, assurément, ce n'est ni hyperboles ni flatteries. Avec tout cela pourtant je renoncerais même à l'espérance de vous voir ici, si je pouvais croire un instant que votre séjour à Pétersbourg soit aussi utile pour le pays, que vous avez les moyens pour cela. Mais, malheureusement, il me paraît, du moins dans l'éloignement, que les choses vont différemment qu'elles n'iraient si vous occupiez la place



que toutes les circonstances vous donnent incontestablement le droit d'occuper, c'est à-dire celle d'un vrai conseiller, dont les conseils sont suivis par cela même qu'ils sont les meilleurs. Vous vous rappelez que dans nos conversations cette idée a toujours été ma marotte: point de départemens, point de porte-feuille, mais la première place de confiance due à la capacité, à l'expérience et au zèle.

S'il n'y a rien de bien saillant en Europe comme événement, il y a des choses très-intéressantes comme administration: l'établissement des écoles en France et leur plan d'organisation me paraissent être le chef-d'oeuvre de l'esprit humain; les discussions qu'elles ont occasionnées dans les diverses parties du gouvernement sont d'une justesse, d'une logique qui ne laisse rien à désirer, de même que la manière vraie et claire dont le ministre de l'intérieur s'est servi pour l'amélioration et l'encouragement des fabriques et des manufactures. Il faut être vrai: il me paraît que les ministres des autres pays n'ont besoin que de lire avec attention ce qui se fait en France, et avec du bon sens, de l'expérience et la connaissance de leur propre pays, éloigner ce qui est contraire aux localités, au climat et aux usages, et s'approprier tout simplement le reste; car l'activité de la nation, soutenue par le reste de la fermentation révolutionnaire, leur fait embrasser toutes les parties administratives avec ce tact et ce zèle qui sont peut-être du petit nombre des heureux résultats que la révolution a pu produire et laisser. L'engourdissement, l'apathie, l'insouciance sont des mots qui, je crois, seront bannis pour quelque temps du langage administratif de ce pays-là.

Je crains que l'histoire du prince Zouboff ne soit que le premier chaînon de la chaîne de ses aventures, surtout s'il lui arrive d'aller dans les pays à nouvelle constitution, il trouvera bien des désagrémens. Je crois encore que les Polo-

nais qui s'y trouvent pourront lui faire passer de bien mauvais quart d'heure. M-r Miatleff part après demain pour Pétersbourg; il restera un couple de jours à la campagne avec sa belle-mère.

## 20.

19 Juin (1802).

Voici, m-r le comte, la lettre corrigée comme vous me l'avez prescrit, c'est à-dire, l'acheteur nommé et la quantité de paysans spécifiée. Pour ce qui regarde le nom de la demoiselle que je voudrais qu'elle portât, il se trouve au commencement de la lettre—Колыванова, étant née à Revel dont le nom russe est Колывань. Je ne vous réitère ni mes prières pour les soins de cette affaire, ni mes excuses pour les peines que je vous donne, bien persuadé que vos bontés et votre amitié pour moi vous récompenseront généralement lorsque vous saurez que, par là vous m'aurez tranquilisé sur le point le plus important de ma conscience.

Je ne mets au reste cette petite terre que pour qu'elle en aye une par un имянной указъ, me proposant de lui donner de l'argent ou de lui en acheter d'autres pour la somme que je lui destine.

J'ai été bien agréablement affecté, m-r le comte, du tableau que vous me faites de votre bonheur par l'arrivée de m-r le comte votre frère, et des réflexions que vous faites sur vos projets de l'année 1803. Le vers de Voltaire est d'une philosophie et d'une vérité profonde: qui n'a pas l'esprit de son âge, de son âge a tout le malheur. Depuis bien longtemps les grandes scènes du monde commencent à perdre à mes yeux; la vertu qui me paraît

être en dernier résultat l'objet principal vers lequel l'homme devrait tendre préférablement pour son bien ainsi que pour celui des autres, la vertu, dis-je, est trop rarement d'accord avec les actions éclatantes qui paraissent être pourtant le but par excellence de l'homme en société. Supposez même que cela arrive, c'est si rare que dans plusieurs siècles à peine trouve-t-on un seul individu assez favorisé par la Providence pour avoir eu un moment où il a pu faire une action éclatante et vertueuse en même temps dans la suite de sa carrière. Le reste des événemens ne valent pas la peine d'être nommés ou par la petitesse des intentions, ou par la vilenie des moyens, ou par la nullité des résultats. Pour un Bonaparte et Washington qui réussissent, combien de malheureux précipités dans le néant avec la malédiction du genre humain! Et pour que ces deux êtres puissent aussi brillamment et utilement réussir, combien ne fallait-il pas de circonstances antécédentes à leur arrivée et de chances incalculablement heureuses pour opposer le sceau de l'immortalité à leur existence? Ce Bonaparte, comme vous le dites, m-r le comte, mène grand train sa barque; mais j'avoue être fâché pour lui, de ce qu'un homme aussi prodigieux qu'il l'est réellement a toujours son petit bout d'oreille qui parait. Pourquoi se faire élire à vie pendant que le corps législatif ne proposait que la prolongation de son consulat encore pour dix ans? Pourquoi même accepter cette flagornerie lorsqu'il avait encore sept ans à être Premier Consul—espace de temps immense pour faire le bien suffisant, pour consolider les destinées de la république par excellence et de ses filles adoptives? Et quelle gloire n'aurait-il pas obtenue à faire ce refus comme contraire à la constitution dont il est le gardien, et surtout à cet esprit d'égalité qui doit être la première base de cette république pour que chacun ait droit de parvenir à toutes les places par ses qualités et par ses services?

Nous avons ici des bruits qui annonçaient aussi des grandes intentions chez vous: une réintégration du royaume de Pologne avec des dédommagemens pour les parties intéressées sur l'empire ottoman et sur l'empire germanique. D'autres prétendent qu'il y a un plan encore plus vaste: c'est la re- création de l'empire d'Orient un peu démembré, comme vous sentez bien, au profit des auxiliaires intéressés. Il n'y a que le caractère sage de l'Empereur qui me fait douter de cela, sans quoi vous m'avouerez que nous sommes dans un siècle où des événemens bien plus incroyables, et qui auraient passé il y a trente ans pour impossibles, se sont effectués.

Notre ami Obrescoff est à Twer. Je viens de recevoir hier une lettre de lui. Il parait être tracassé par sa vilaine affaire, et me promet de donner là-dessus des détails avec la première poste.

Excusez, m-r le comte, mon petit secrétaire. Depuis que j'ai eu le malheur de perdre ma femme, c'est ma fille qui fait cette fonction: car j'avoue ne pas oser écrire toute une lettre de ma main, sentant tout le désagrément que l'on a à lire mon griffonnage.

~~~~~

21.

Ce 10 Juillet (1802).

Moscou, la bavarde, s'attendait à quelques grandes nouvelles, à quelques changemens à l'arrivée de l'Empereur. Les villes et les grandes sociétés sont accoutumées depuis un certain temps à de grands événemens, et les quatre à cinq dernières années leur ont servi de cette nourriture à volonté, ce qui les a aussi fortement gâtées; car, lorsqu'il n'y en a point de réels, leur inquiétude les porte à en inventer. Il est question à cette heure, depuis la poste d'hier,

d'un duel entre le chevalier de Saxe et le prince de Zouboff où le dernier aurait perdu un bras, et un second entre le même chevalier de Saxe et le prince Chterbatoff, où le premier serait resté sur la place.

Avez-vous beaucoup de livres, m-r le comte, et surtout quelques nouveautés bien intéressantes? Nous n'en sommes pas tout-à fait dépourvus ici. Je viens d'en lire deux que je vous recommande même de vous les procurer, supposant que vous ne les ayez pas lus: Les trois âges des colonies, par m-r de Pradt, ouvrage qui paraît être fait par un homme fort entendu dans cette partie, et écrit d'un style extrêmement clair et concis. L'esprit de système l'a mené un peu trop loin dans le dernier volume, où il est question de l'affranchissement de toutes les colonies, chose qui doit inmanquablement arriver, d'après l'auteur, par la marche des choses et qu'il prouve avec beaucoup de vérité et de clarté; mais, parvenu aux possessions espagnoles et portugaises, il se trouve un peu embarrassé, vu que ces puissances ne se soutiennent que par la masse d'or, d'argent et de pierres précieuses qu'elles retirent de l'Amérique. Avec ce petit défaut cet ouvrage est un des meilleurs que j'ai lus sur cette matière. Le second est très-curieux par l'auteur, Grétry, qui n'a fait que de la très-belle musique pendant 40 ans, et s'avise de faire un ouvrage philosophique et métaphysique de la vérité: ce que nous fûmes, ce que nous sommes et ce que nous devrions être. Je vous assure que les bémols et les dièses disparaissent absolument, et on ne voit qu'un penseur très-profond, peu accoutumé, il est vrai, à mettre de l'ordre et de la méthode dans un sujet aussi abstrait. Il y a ensuite beaucoup d'ouvrages historiques sur Bonaparte, Kleber et Desaix; mais surtout sur Pierre III, dont les gravures au frontispice de chaque tome surpassent par leur licence le libelle du major Masson.

Notre maréchal Soltikoff va partir ces jours-ci à Pétersbourg avec sa femme. On prétend que vous nous enverrez un autre à sa place. Dieu veuille qu'il soit meilleur; mais assurément vous n'aurez pas l'embarras du choix, vu le nombre de dignes candidats pour le remplacer. Quoique assurément son remplacement n'aurait pas dû être difficile, mais il paraît que la pénurie d'hommes est encore plus grande que le moyen de remplacer un homme médiocre.

22

17 Juillet (1802).

Je vois toujours avec un nouveau plaisir que vous ne vous désistez pas du plan de venir cet hiver habiter la Sloboda. Dieu veuille qu'il s'accomplisse. Vous savez que c'est un voeu un peu intéressé; mais n'importe, il ne vous déplaira pas davantage pour cela. Vous avez, à ce que l'on assure, de grands changemens dans la diplomatie. Que la Providence fasse que cela soit pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. A propos de cette phrase du docteur Pangloss, je viens de recevoir une lettre de Miatleff qui est la plus drôle et la plus spirituelle que l'on puisse voir. Il a pris pour texte cet adagio du docteur et me prouve que les mauvais chemins qu'il a eus, ses voitures brisées, ses côtes fracassées, sa maison de campagne délabrée et en désordre, sont les meilleures choses du monde, les meilleurs effets des meilleures causes possibles dans le meilleur des mondes.

Je compte partir ces jours-ci pour faire une tournée sur mes terres; je n'y employerai, je crois, qu'une quinzaine de jours et tâcherai de passer le reste de la belle saison

à ma подмосковна. Notre maréchal est parti il y a trois jours; son absence n'a produit jusqu'à cette heure aucune différence marquante. Vous me le croirez sans beaucoup de difficulté.

23.

Ce 8 Décembre (1802).

Voilà bientôt deux mois que je suis privé du plaisir, oui, monsieur le comte, d'un bien grand plaisir, celui de recevoir de vos nouvelles. Il y a bientôt un mois que je vous ai écrit par m-r Лубяновский, l'ami et le protégé de Labanoff. Ses vœux sont même remplis, il est très-agréablement placé, et je n'ai pas la satisfaction de savoir si c'est à vous seul qu'il doit l'avantage d'être placé chez m-r Kotchoubey. Je conçois que l'emploi de votre temps est devenu une chose sacrée, le bien public vous le réclame en entier, et encore faut-il en employer pour la cour et tout ce qu'il s'en suit. Je conçois tout cela, et en le concevant, je ne suis pas moins fâché, et très-fâché, de ce que la pauvre humanité est si faiblement organisée, ou que nos souhaits sont si indécents, que jamais l'un ne répond parfaitement à l'autre. Quelle différence de la correspondance de Матрённо ou de Pétersbourg! En dernière analyse, pauvre humanité! Mais si pourtant vous n'avez pas un instant à me donner pour me dire que vous vous portez bien et que vous êtes satisfait, je serais content de le savoir par quelqu'un des vôtres; car je n'ai que ce seul désir relatif à vous, surtout de vous savoir content. Les grandes scènes et les grands événements me paraissent depuis longtemps des ombres chinoises, et depuis quelque temps plus ombre que jamais. Il

n'y a que les sentimens de coeur qui me restent encore, et je vous assure que vous y avez une bonne part.

Il y a ici tant de nouvelles les unes plus biscornues que les autres, et pourtant se réalisent-elles quelquefois, que je ne veux pas vous en fatiguer par leurs détails, étant convaincu que cela serait trop trivial et qu'assurément ce n'est pas dans le poste que vous occupez actuellement, et avec la complication d'affaires de toutes espèces, qui vous absorbent tout votre temps, que vous aurez le loisir de lire ces fadaïses.

24.

(1803).

Je viens de recevoir par le dernier courrier une lettre du prince Lapoukhine; elle est, comme toutes les autres, remplie de gaité, de drôleries et d'amitié. Je lui ai fait savoir tout ce que la voix publique raconte ici de lui: cela ne peut assurément que lui faire plaisir, parce qu'il est vrai qu'il y a peu de personnes, pour ne pas dire point, qui eussent aussi souverainement réuni les suffrages en leur faveur. Dieu veuille qu'il continue pendant un certain temps sa besogne; mais il me paraît qu'il commence à être un peu fatigué.

Vous aurez reçu, m-r le comte, deux de mes lettres, l'une avec la supplique du prince Kozlovsky et l'autre par m-r de Solticof. J'ai réclamé votre bonté pour ces deux jeunes gens; vous donner l'occasion de faire du bien et de protéger des jeunes gentilhommes, c'est, je suis sûr, vous rendre service. Je ne vous écris rien sur les affaires du temps, et surtout sur mon cher et bien aimé Bonaparte dont la descente se hâte lentement. J'attends votre retour

pour me délecter sur tous ces objets, et je respecte trop votre temps pour prolonger ma lettre.

25.

Ce 3 Mars 1803.

J'ai eu le très-grand plaisir, m r le comte, de recevoir votre lettre du 24 et de voir que vous sortez déjà en voiture. Voilà que la belle saison s'avance à grands pas; ainsi vous, qui êtes grand piéton, vous vous promènerez aussi à pied, et assurément l'air et le mouvement vous rétabliront radicalement.

Nous attendons avec impatience le résultat des débats sénatoriaux. L'objet par lui-même est du plus grand intérêt pour toute la noblesse de l'Empire, et la marche qu'on lui a donnée intéresse encore plus tous les états. C'est par sa décision que l'on verra si les sénateurs sont des partins, ou si réellement ils sont les surveillants au bien-être de l'Empire et les gardiens des droits et privilèges que les différentes classes ont reçus de la munificence de leurs souverains. Mais il faut avouer que vous avez dans cette compagnie des êtres bien bons et bien vils d'un autre côté. Le cher procureur-général a écrit une pièce que j'ai lue et qui, me parait, ne passera pas à la postérité sous aucun attribut, ni comme pièce d'éloquence [car c'est un décousu et un galimatias complet], ni comme probante et soutenant la bonne cause; car, après avoir barbouillé quatre pages, la finale est «Самодержавнаго Г'осударя указъ долженъ во всей своей силѣ исполняться». Si cela ne sont les expressions exactes, au moins c'en est le sens, et cela n'est pas une nouvelle qu'il nous apprend: chaque sénateur le sait, je crois. Mais il a plu à ce même Самодержавной Г'осударя

de départir le droit de représentation dans certain cas à un sénateur qui verrait le bien-être général compromis, et Pototzky a cru le voir dans cette affaire. J'avoue qu'ignorant absolument les petits ressorts qui mettent les grandes machines de la cour en train, je vois dans la conduite de Pototzky de la loyauté, du patriotisme et du courage; dans les sénateurs le critiquant de la bassesse, de la vilénie et énormément de l'impudence, et dans Державинъ du galimatias double et, peut être, pour son excuse, le devoir que lui impose le sobriquet око государево de soutenir la cause.—Vos établissements d'éducation me paraissent avoir l'opinion publique pour eux, et il faut être vrai que leur organisation est parfaitement bonne; reste à avoir les professeurs et maîtres nécessaires et l'argent. Le premier me paraît être plus difficile que le second. Vous allez avoir incessamment l'ex-procureur-général pr. Kourakine qui doit partir dans un couple de jours; on le nomme déjà pour remplacer l'actuel; mais il me paraît que cela sera de fièvre en chaud mal. Le prince Lapoukhine благою часть избра: il me paraît qu'il ne pouvait rien faire de mieux; il me disait ce plan en partant d'ici, mais je craignais toujours, en connaissant son caractère, qu'il n'aurait jamais la fermeté de se décider.

Permettez moi à cette heure, m-r le comte, que je recommande à votre bonté et protection le porteur de celle-ci, m-r Черевинъ, qui a l'honneur de servir sous vos ordres comme юнкеръ depuis deux ans. Il est un fort joli garçon, ne manque pas d'esprit, d'une très-bonne conduite, et neveu de ce pr. Wiasemsky pour qui vous avez eu aussi des bontés, et qui a été attaché au procureur-général à la tête des compagnies du Sénat. Les marques de bienveillance que vous voudrez bien lui donner me serviront de nouvelles preuves des bontés que vous avez pour moi.

Votre département, ou plutôt vous seul, allez nous donner une paix et une tranquillité qui sera votre ouvrage. Je crains pourtant, comme vous dites vous-même, que la défiance de l'Angleterre ne gâte cette heureuse perspective. L'Égypte non évacuée est une pierre d'achoppement, et, si j'ose dire, scélératesse de leur part qui, au reste, ne doit pas étonner, puisque leur cabinet a toujours été aussi machiavélique que possible. Buonaparte et son bonheur, la Russie et sa puissance, et la vraie harmonie entre eux deux : voilà la base de la tranquillité du monde.

26.

19 Mars 1803.

J'ai eu l'honneur de recevoir votre lettre ministérielle, m-r le comte, par m-r Smith et une seconde amicale et de bonté par la poste. Je vous en remercie infiniment, et surtout pour la connaissance réellement bien intéressante que vous m'avez procuré. C'est un homme que je n'en ai jamais connu de tel de sa nation : d'un causant qui va presque d'égal avec un Français et rempli d'anecdotes, les unes plus précieuses que les autres, surtout sur la France et son Premier Consul. Il a soupé deux fois chez moi et pas plus tard qu'hier, et nous a conté toute l'histoire de Miranda qui a été chez nous et demeuré chez moi à Cherson plus de trois mois. J'avoue avoir été infiniment content. Comme il demeure chez Miatleff, je ne puis le voir autant que je le désirerai. Il est rempli de reconnaissance pour toutes les marques de bonté que vous lui avez témoignées, et m'a chargé de vous présenter ses respects.

Votre указъ sur les paysans donne ici une tablature à tout le public qui ne se conçoit pas, et les fausses inter-

prétations, que vous voyez si judicieusement pouvoir en dériver, sont si fortement dans l'ordre des choses que j'ai entendu plusieurs de nos soi-disant politiques et administrateurs l'interpréter eux-mêmes de façon que beaucoup veulent non-seulement vendre leurs terres, mais même avec perte, croyant voir qu'il n'y a plus de sûreté à les garder, et d'autres ont arrêté leurs voyages pour voir comment cet *указъ* sera reçu et quelles en seront les suites. Votre réflexion est de la plus grande et de la plus profonde vérité, que c'est trop prématuré. Quand on réfléchit qu'il y a six mois qu'on a donné une espèce de constitution ou organisation ministérielle et sénatoriale; tout de suite après, la faculté aux paysans de la couronne d'être propriétaires fonciers, et à cette heure aux nôtres la possibilité de le devenir, cela ne laisse pas que d'avoir beaucoup de rapidité dans la marche; je crains qu'il n'y en ait même trop, surtout vu les dispositions de l'esprit du siècle et de l'Europe.

Vous n'avez pas d'idée ce que c'est qu'un jour de poste ici: on court d'un endroit dans un autre pour s'informer s'il n'y a pas quelque nouvelle, et on est dans une attente et dans une inquiétude comme si chaque courrier devait apporter quelque grande innovation. Je ne crois pas que cet état des choses soit ce qu'il y a de mieux. Ajoutez à cela les nouvelles tant fausses que vraies sur les sinon insurrection au moins désobéissance formelle des paysans, comme nous avons un exemple aux portes de la ville dans les ci-devant terres du comte Yagoujinsky. Avec ce désir bien fortement et publiquement prononcé pour la liberté des paysans, la noblesse est obligée pourtant par un nouvel édit de servir douze ans dans les grades inférieurs. Ensuite un prince, un comte, un maréchal peut être dégradé et envoyé aux travaux des galères; aucune loi ne les met à couvert du pouvoir arbitraire, pas même de la possibilité

de se justifier, pas même d'avoir droit d'être jugés: comment concilier ces deux choses? Il paraît pourtant que ces sortes d'institutions devraient être mises avant tout dans un ordre, un système que la nature même a tracé: limites des droits pour chaque classe et obligations des devoirs aussi. Vingt millions de paysans, c'est-à-dire, de la classe la plus ignorante, libres, régis par cent mille gentilshommes dans l'esclavage, et tout cela gouverné par le pouvoir le plus arbitraire: voilà un problème que je donne à tous les Lycurgues et Solons présents et futurs à résoudre. C'est à vous, m-r le comte, à être au gouvernail: votre âge, votre expérience, votre rang, et plus que tout cela votre désir du bien public, vous imposent ce devoir sacré. Ne le négligez pas pendant qu'il en est temps.

Je vois que mon ardeur m'entraîne: il n'y a que votre bonté et votre amitié qui peuvent excuser cet élan; je les réclame aussi bien instamment.

27.

13 Avril 1803.

C'est toujours avec un nouveau plaisir et bien-vif que je reçois vos lettres, m-r le comte. Abstraction faite de la marque d'amitié que vous me donnez par là, et qui m'est on ne peut plus chère, c'est que mon petit amour-propre est flatté, lorsque je vois que mes idées se rencontrent avec les vôtres: comme, par exemple, dans la poste que l'on fait courir à nos institutions et organisations. Je ne sais comment vous envisagez l'ensemble, mais dans le détail il n'y a rien qui m'eût fait encore autant de peine que ce nouvel указъ au sujet du докладъ du ministre de la guerre.

Est-il possible que le souverain le plus absolu du plus grand empire, dans le moment où il ne parle que loix, où il ne reconnaît pas de pouvoir au-dessus d'elles, qui provoque avec la rapidité la plus étonnante, et par différents moyens, l'abolition de l'esclavage, du paysan, fasse river de nouveaux fers à la noblesse, l'égalise aux paysans à trois ans près pour le service forcé, et se serve du moyen d'un крючокъ strapческой, pourvu que le Sénat qui a été enivré de sa gloire au point qu'il avait voulu envoyer une députation pour remercier l'Empereur de sa nouvelle constitution du 8 Septembre, que ce même Sénat n'est et ne doit être qu'une Ревизионъ-Колегія старыхъ дѣлъ. Car voilà à quoi toute cette puissance est à cette heure réduite, et cela par un крючокъ,—le temps du verbe „существовалъ“. Je vous assure que je ne puis vous rendre l'effet que cela a produit sur moi. Dieu veuille que cela n'aye pas de suite; mais toujours cette époque marquée fortement dans l'histoire, et si nous devons avoir guerre je crains qu'elle ne se fasse remarquer et plus tôt et plus fortement. Il y a des gens bien sots ou bien coupables qui entourent l'Empereur. Les nouvelles guerroyantes se propagent aussi ici, mais c'est toujours avec un vernis fabuleux. On dit que le roy de Suède a été obligé de s'enfuir de sa capitale, que le sénat avait voulu le garder comme prisonnier et faire remettre la constitution sur l'ancien pied. Mais la rupture entre la France et l'Angleterre me paraît presque immanquable. Smith, qui a passé la soirée d'avant-hier chez moi, m'a dit avoir reçu des lettres de France où on lui en parle, et entre autres choses on lui dit que le projet de la descente est l'idée généralement approuvée. Il m'a dit à ce sujet qu'il avait beaucoup parlé là-dessus avec Masséna qui, si ce plan doit avoir lieu, aura probablement le commandement, et qu'il n'y a pas non seulement d'impossibilité, mais pas même de

très-grande difficulté à exécuter. Un vent extrêmement favorable pour pouvoir esquiver la flotte anglaise est le premier et le plus nécessaire des moyens; le reste est d'une difficulté infiniment moindre. C'est à vous autres Atlas, qui portez le ciel sur vos épaules, à peser dans vos balances les destinées du monde; nous, pauvres habitans paisibles, remarquons seulement que l'atmosphère se charge continuellement de parties sulfureuses qui doivent produire un orage terrible. Où il éclatera et qui en sera la victime, c'est la question insoluble pour l'esprit humain, mais les probabilités sont chagrinantes. Pour nous, je suis réellement désespéré de voir que votre indisposition vous a empêché de sortir tout ce temps. Je me fais un plaisir de croire qu'il y aurait eu bien des pas des clerc et impolitiques des moins. Mais tel est „du sort la volonté suprême“.

27 Avril 1803.

Il me paraît que l'horizon politique se débrouille: les Anglais deviennent un peu moins exigeants, et le Premier Consul avec son ton ferme, pour ne pas dire tranchant, et surtout avec son bonheur, arrangera le tout pour le plus grand bien de la France. Le rôle que vous jouez est bien agréable pour vous personnellement, et vous avez mis notre cabinet sur le pied imposant qu'il doit avoir, vu la vraie grandeur intrinsèque de l'Empire. Si ces deux gouvernements s'entendent, je vous jure que je suis convaincu qu'ils donneront la loi à l'Europe; mais ils la donneront impérativement dès qu'ils le voudront. Un plan d'ordre chez nous et beaucoup de persévérance à le continuer: voilà le mot de

l'énigme; mais je crains qu'il ne soit infiniment plus difficile à exécuter l'avis de cette petite phrase qu'à l'écrire. Vous devriez bien, m-r le comte, nous envoyer quelques Français, afin que nous puissions avoir une idée un peu juste sur ces individus si changés dans douze ans et si intéressants et brillants sous tous les rapports. M-r Colbert pourrait prendre son chemin au retour par la Pologne. Cela n'éloigne pas de beaucoup. Je vous assure que je suis d'une curiosité d'enfant pour entendre quelqu'un assez rapproché du Premier Consul pour avoir des notions justes sur cet être grand et haut par excellence. Les affaires d'Allemagne me paraissent être finies absolument, et je crois qu'il y a eu le dernier conclusum de la diète, et relancer un peu notre voisin; voilà, je vous assure, bien de la besogne achevée. Grâce vous soit rendue, m-r le comte.

Après tout, en jouissant du plaisir bien doux pour moi de m'entretenir avec vous, j'oublie que vous êtes surchargé d'affaires comme vous le dites vous-même, et que, par conséquent, vous avez bien peu de temps à donner aux verbiages d'un homme retiré de tout; mais cet homme vous aime bien sincèrement, vous est très-tendrement attaché, et par là-même obtiendra son pardon de vous importuner. Je suis bien curieux de recevoir une réponse de vous à ma lettre sur l'oukase au sujet du service de la noblesse. C'était un épanchement du coeur qui ne pouvait être motivé que par le zèle qui m'est resté pour le bien être de mon pays, et par la confiance sans bornes que je me plais à avoir en vous. Recevez l'assurance, m-r le comte, de mes sentimens inaltérables pour vous et du désir que j'ai à vous voir revenir à vos dieux-pénates, comme vous le dites; mais, après avoir mis la dernière main à la tranquillité du monde: ce laurier est bien doux à porter.

1 de Juin (1803).

Voici, m-r le comte, une lettre pour l'Empereur à cachet volant. Vous aurez la bonté de la lire, et je me flatte que vous ne trouverez pas la prière indiscreète; mais son accomplissement tranquillisera mon âme pour le temps que j'ai encore à vivre. Vous connaissez l'individu pour lequel je prie, au moins sa mère. Il n'y a pas un mot d'exagéré quant à sa conduite et à son moral; j'ose donc croire que cela ne trouvera pas de difficultés. Vous savez, m-r le comte, combien je vous aime et je vous respecte: je ne pouvais donc m'adresser qu'à vous dans la chose qui tient le plus à mon coeur et à ma tendresse. Je fais avec vous comme cet homme qui fit un testament et y mit l'article: „Je lègue à mon meilleur ami un tel le soin de mes enfans“. Vos bontés m'enhardissent à agir ainsi, et mon coeur vous réitère bien vivement cette prière et de la faire mettre le plus tôt possible sous les yeux de l'Empereur. On ne peut pas répondre de la longévitè, et vous sentez combien il est nécessaire à mon coeur et à ma conscience d'assurer son sort pendant que je vis encore.

Notre monsieur d'Obrescof vient de partir hier pour sa campagne insurgée, qui lui a donné bien des tracasseries et arrêté beaucoup de ses revenus; mais il espère qu'avec l'ykasъ que l'on a envoyé à Tver pour rechercher et punir les coupables, et avec le changement de gouverneur, tout rentrera dans l'ordre. Il reviendra dans quinze jours. La ville est un désert qui, à ce que l'on m'assure, est presque incroyable. Moi, qui ne sors point, je suis mauvais juge: mais beaucoup de ma société se sont dispersés. On croit que dans le cinquième département il n'y aura pas même de semestrier par le peu de sénateurs actifs qui y restent.

7 Juin 1803.

Je vous fais mon compliment sur votre arrangement définitif avec la Suède: c'est toujours quelque chose qu'une petite tracasserie de moins, et quoique les préparatifs de guerre ont occasionné quelques dépenses, que faire? C'est un mal inévitable. J'avoue que j'aurais désiré une petite indemnisation par le reste de la Finlande, ce qui nous aurait infiniment amélioré nos frontières, non-seulement en les éloignant de la résidence, mais aussi en les rendant plus militaires et plus inattaquables. Pour ce qui regarde la France, vous me parlez que dans une de mes précédentes je vous disais mon opinion que j'aurais désiré que nous fussions plus intimement liés avec eux; j'avoue que je persisterai dans cette opinion, convaincu que notre force intrinsèque, et notre force géographique relative à nos voisins, nous met dans une sécurité presque absolue; puisque avec un peu de soin à empêcher une liaison bien intime entre l'Autriche et la Prusse, tous les autres ne peuvent compter pour rien. La Suède et la Porte en Europe ne sont pas bien dangereuses; la Mer Glaciale, la Chine et des déserts impraticables en Asie nous laissent dans une quiétude absolue. Quant à la France, dans le cas d'un agrandissement de nos frontières ou dans celui de donner un établissement à un de nos princes, quelle puissance peut plus facilement contrarier ou accélérer nos plans, et dans le cas que vous dites: se comparant aux Romains et aimant à suivre les principes de cette république et ne voir des alliés parmi les rois que sur le pied comme les Romains les avaient,—est ce que cela ne dépend pas de nous de leur faire changer

Архивъ Князя Воронцова. XIV, 27.

d'opinion et, par conséquent, de conduite? Qu'il ne trouve pas en nous un Antiochus Epiphane et nous ne verrons pas de Popilius qui osât tracer un cercle autour de ce souverain en disant „avant que de sortir de ce cercle, rendez-vous au Sénat“.

Règle générale: on n'est grand qu'en comparaison des petits. Soyons seulement ce que nous sommes et nous serons très-grands et nous n'aurons jamais à craindre ni insolence, ni arrogance, et il me paraît que notre liaison bien intime avec la France n'est pas incompatible avec ce ton d'assurance qui doit nous donner notre situation sous tous les rapports, et cette même alliance,—et la seule même qui nous soit nécessaire et profitable,—peut remplir toutes les vues que l'on attend d'une alliance: tranquillité, sûreté. Mais seulement pas de traité de commerce exclusif à l'avantage d'une puissance et au détriment de toutes les autres. Il me paraît qu'il n'y a jamais eu de transaction plus injuste et plus impolitique que celle-là. Nous avons des productions de notre sol nécessaires à tous les pays. Que ceux qui nous payeraient les mieux soient par là-même les plus favorisés; tout autre chemin est contre le bon sens, la justice et l'intérêt national.

A cette heure, m-r le comte, je veux vous parler et vous intéresser pour quelque personne qui a eu l'honneur d'être connue de vous et qui vient d'être mise à la frontière depuis avant-hier sans en connaître la raison. C'est le libraire Riss: on l'envoie demander à la police, il arrive, le maître de police lui fait lire une lettre de l'Empereur au comte de Soltykoff où il est dit «Увѣдомившись, что книгопродавецъ Рисъ въ противность узаконеній продалъ запрещенныя книги, и для того его немедленно выслать за границу». Il court chez le maréchal, le prie de faire visiter toute sa boutique, de fouiller dans tous ses papiers et de le

punir pour lors d'après toute la rigueur des lois; mais s'il se trouve innocent, de le laisser. Le maréchal répond qu'il ne peut exécuter que ce qu'il lui est ordonné. Il passe chez moi, fait tout le détail de son histoire et se confesse que jamais il n'a eu, ni fait venir, des livres défendus et que les censeurs sur nos frontières ont ordre de les arrêter, et que définitivement il n'a rien à se reprocher. Voilà ce qu'on croit en public.

M-me Staël fait un roman „Delphine“. Le Premier Consul n'aime ni l'auteur, ni l'ouvrage, dont la vente est arrêtée à Paris. On suppose que Hédouville a des ordres pour empêcher son introduction ici et que c'est la cause du malheur de Riss. Voilà, par exemple, une inquisition étrangère bien terrible, et elle est vraie; mais je n'ose le croire, quoique tout le monde soit de cette opinion, et voilà un cercle de fer lié par la main de la République. En tout cas, si vous pouvez, m-r le comte, sauvez ce pauvre malheureux qui n'ose vous gêner d'aucune manière. Ce sera un acte de justice et d'humanité qui vous ressemblera.

31.

25 Juin 1803.

C'est avec le plus grand plaisir que je viens de recevoir votre lettre, m-r le comte; mais ce qui me peine, c'est de voir vos travaux et vos fatigues, sachant qu'avec votre caractère et votre zèle vous avez beau être faible encore après votre maladie. Cela ne vous fait rien dans vos principes; il faut que les affaires marchent avant tout; tension d'esprit, activité, inquiétude quelquefois, contrariété: tout cela sont pourtant d'assez mauvais remèdes, et voilà pourtant ce qui

27*

m'inquiète pour vous. Soyez assez heureux et sage, fermez le temple de Janus et retirez-vous couvert des plus beaux lauriers. Voilà mon voeu le plus ardent; vous me direz qu'il est un peu difficile à exaucer. Il faut avouer cette vérité-là, mais je ne sais pourquoi il me paraît que les deux parties belligérantes commencent une guerre malgré elles, et que même l'Angleterre, qui paraît l'avoir provoquée, ne demanderait pas mieux que de trouver un prétexte honnête qui concilie son soi-disant honneur de la nation britannique, pour s'arranger. Car réellement il me paraît que l'Angleterre n'a rien à gagner et a beaucoup à perdre, ou au moins risque infiniment. Or, mauvais jeu avec ces chances. Enfin, vous autres régulateurs trouvez un moyen, et vous deviendrez les bienfaiteurs de l'humanité.

A cette heure permettez moi, m-r le comte, de vous faire une prière pour un de mes cousins, pr. Dolgorouky, qui a l'honneur de servir sous vos ordres et qui aura celui de vous présenter une lettre de ma part. Voilà son histoire en abrégé. Il est petit-fils du fameux кн. Иванъ Алексѣвичъ qui a été décapité, fils d'un fou qui a mangé le peu qu'il avait. Ce jeune homme n'ayant de protection que son oncle, mon cousin, avec qui je suis si lié, et de la probité et de la singularité duquel je vous ai quelquefois parlé; il l'a élevé n'ayant dans le temps presque rien lui-même. Il l'a envoyé à Constantinople avec Tamara, avec lequel il revient. Il est assesseur de collége depuis 5 ans, n'a jamais eu d'appointemens, et pourtant a été employé par le ministère qui en a été content. Il a 23 ans et une très-jolie figure et un ton qui me plait beaucoup.

A l'heure qu'il est, le premier point de ma prière consiste à vouloir bien lui accorder, m-r le comte, votre protection, qui sera la base de son bien-être; ensuite, je crois que le rang de надворный совѣтникъ lui vient de droit après des

années de service qu'il a fait dans celui-ci, mais qui ne l'avancera pas de beaucoup si vous n'avez la bonté de le placer quelque part, d'abord pour qu'il pût par son zèle et sa conduite la mériter, et ensuite pour avoir de quoi subsister; car son oncle, lui donnant un couple de milliers de roubles, lui donne la moitié presque de ses revenus. Je n'ose, avec toute la bonté et l'amitié que vous avez pour moi, vous préciser au juste ce qu'on pourrait faire pour ce jeune homme; mais il me paraît qu'un prince Dolgorouky, avec son extérieur, sa conduite, pourrait sans trop de vanité se mettre à égal avec un comte Modène et plusieurs consorts, pour être fait gentilhomme de la chambre; cela vous mettrait à même de l'employer plus efficacement et de tirer un meilleur parti de ses moyens. Il écrit très-joliment le français, à en juger par quelques pièces qu'il m'a envoyées sur son voyage de la Grèce. Enfin, m-r le comte, je reviens à ma prière primitive et principale: accordez lui votre protection, et il sera on ne peut plus content.—Nous avons ici l'archiduc depuis quatre jours; on a dîné chez lui les premiers jours à 15 ou 18 couverts, les deux autres il a employé à voir Троица и Воскресенское, et hier à Перовское le maréchal lui a donné un dîner où il y a eu plus de 100 personnes invitées, et ensuite une manoeuvre de 9 régiments qui sont ici, et la journée a fini par une fête de nuit aux Прѣсненскіе пруды, où il y a eu un million de lampions et quelques petites chaloupes avec de la musique et beaucoup de peuple. Le prince n'y a pas été. Aujourd'hui course de chevaux chez le comte Orloff et souper; la noblesse lui donnera, je crois, un bal, mais il y a si peu de monde en ville que je ne sais de qui on remplira ce bal. Je n'ose vous fatiguer, m-r le comte, par une plus longue lettre, sachant combien vous l'êtes sans cela par les affaires sérieuses, et c'est ce raisonnement qui m'arrête à vous écrire

plus souvent: car vous savez que votre correspondance est un baume pour moi.

32.

5 Juillet 1803.

M-r Talleyrand a passé hier quelque temps chez moi avec son compagnon de voyage pr. Galitzine, fils du prince Serge, et tous les deux amenés par m-r Miatleff. Ce jeune voyageur me paraît être d'une charmante tournure, et comme vous le remarquez fort bien, qui commence à devenir un peu rare parmi ses compatriotes. Je ferai tout mon possible pour que le séjour de Moscou puisse lui laisser un petit souvenir agréable. Malheureusement, la saison n'est pas favorable, tout le monde ayant quitté la ville, qui réellement devient sensiblement déserte.

Je suis enchanté d'apprendre que vous allez passer quelque temps à Царское Село, convaincu que l'air de la campagne vous fera du bien, et, en vérité, il est bien temps, m-r le comte, que vous pensiez un peu à votre santé. Je suis convaincu qu'avec le zèle que vous avez, et la complication d'affaires, toute votre facilité et votre habitude pour le travail n'empêchent pas que très-souvent vous ne vous sentiez fatigué. Et comme le zèle et le bien public, qui en est le but, vont toujours, dans des âmes comme la vôtre, au delà des moyens physiques, la machine se trouve délabrée avant que l'on y ait pensé. Excusez ces réflexions; c'est le sentiment le plus pur de l'amitié qui les dicte. Vous voilà derechef placé dans la plus belle carrière de médiateur. A peine les affaires de l'Empire terminées par votre mutuelle médiation avec la France, que cette même France la réclame pour empêcher la guerre entre elle et l'Angleterre.

Vous faites jouer un beau rôle à la Russie: après s'être couverte des lauriers de la guerre pendant l'espace d'un siècle, il est tout aussi beau de se parer de couronne d'olivier en offrant les moyens de fermer le temple de Janus. Cette gloire dans un siècle comme le nôtre sera peut-être encore plus appréciée que celle des armes, et il sera bien doux à votre cœur, m-r le comte, d'y avoir non-seulement contribué, mais d'avoir été presque le principal moteur. La confiance dans le caractère moral du ministère est la base principale sur laquelle cet édifice puisse être bâti. D'après cela il paraît que vous l'avez mérité sous tous les rapports; mais je crains que la haine invétérée des deux ministres ou des deux gouvernements, mais pas des deux peuples, ne mette des entraves presque insurmontables à une paix solide. Les deux pays paraissent en avoir pourtant grand besoin: l'Angleterre beaucoup plus que la France, d'après ce qu'il me paraît. Si la guerre éclate, j'ai un pressentiment qu'il y aura encore quelques trônes de moins et quelques républiques de plus. La république Parthénope pourrait bien remplacer le royaume de Naples, et la Sicile faire quelques départements de plus de la république française. Je craindrais aussi pour le royaume de Portugal qu'il n'aille se fondre dans celui d'Espagne. Ce n'est que des rêves crus d'un solitaire qui compte assez sur vos bontés, m-r le comte, pour oser vous les présenter, sûr que votre indulgence les lui pardonnera.

Nous avons ici une nuée d'inspecteurs qui nous viennent de chez vous: le dernier arrivé est Уваровъ et consorts, qui va jusqu'au Caucase sans une mission directe, mais se faisant montrer pourtant les régiments qui ont déjà sans cela pour inspecteurs ici un maréchal et deux généraux en chef. Cet Уваровъ m'a beaucoup parlé de la part du c-te V. Zouboff. Je serais curieux d'avoir votre opinion sur cet homme.

Je crains que le séjour de la nouvelle Capoue n'ait produit sur cet imitateur d'Annibal le même effet que sur l'ancien: cela serait dommage, car assurément il avait de l'étoffe pour être quelque chose de mieux qu'un sybarite. Il est heureux pour notre nouveau Colbert d'avoir une imagination si riante; car j'avoue que son commerce aux Indes, à la Chine et au Japon ne sera guère réalisé que dans sa tête: trop de difficultés et même d'insurmontables s'y opposent, et, en dernière analyse, notre position géographique et politique me paraît nous défendre d'être maritiment commerciaux. Ayons beaucoup de denrées à vendre et qu'on nous les vienne chercher, tâchons de protéger nos fabriques et manufactures pour avoir moins besoin de celles des autres: voilà, à ce qu'il me paraît, le système le plus simple et le plus vrai que nous puissions suivre. Notre expédition de deux vaisseaux, qui va faire le tour du monde et relâcher à Canton, au Japon et en Amérique pour s'ouvrir de nouvelles routes de commerce, est une de ces mille et une idées plus brillantes que solides. J'ai reçu une lettre du pr. Lapoukhine le jour de son départ. Vous n'avez pas d'idée, m-r le comte, combien elle m'a touché: c'était le style d'un homme non-seulement triste, mais abattu par le chagrin, et il la finit en me disant que les larmes l'empêchaient de continuer, et vous le connaissez assez pour savoir combien son caractère ordinaire est loin de cet état. Telles sont les vicissitudes de la vie humaine! Je finis par cette réflexion, fâché qu'elle ne soit pas venue plus tôt pour vous épargner ce volume que je vous envoie.

Mille grâces, m-r le comte, pour votre intercession au sujet du libraire: elle a été aussi heureuse que possible. Son vieux père est venu me lire une lettre du c-te Boutourline qui lui annonce que ses démarches ont eu auprès de vous le plus heureux succès et qu'on a permis à Riss

de revenir. Voilà une famille de plus qui vous devra son bonheur.

33.

7 Septembre 1803.

Je vous suis très-reconnaissant, m-r le comte, pour la nouvelle que vous me donnez au sujet du pr. Lapoukhine. C'est un homme qui doit être bien malheureux dans son chez-soi et que je plains beaucoup; à cette heure que vous m'avez donné la direction où il est, je m'en vais lui écrire. Il se loue beaucoup des attentions qu'on a pour lui dans les départements français. Des républicains français tel est le caractère. Ils auront beau être royalistes ou démocrates, la politesse, la cajolerie mêlée de délicatesse sera toujours une des parties marquantes de leur caractère et fera tout pour nous à cette heure dans les circonstances actuelles. Je n'ai pas manqué de faire votre commission vis-à-vis de Smith; comme il était parti à la réception de votre lettre, j'ai copié le paragraphe qui le regardait et l'ai envoyé par Miatleff, qui sait où adresser les lettres pour lui. Ce pauvre Américain vous aura une reconnaissance bien sensible pour l'intérêt et la protection que vous lui accordez dans cette affaire. Il a été pendant près d'un mois d'un chagrin, d'un noir excessif, et il était parti fort inquiet pour son frère. Nous avons ici une arrière-saison très-belle; les six dernières semaines, je les passe à ma campagne, d'où je ne reviendrai que pour le mois qui vient, à moins d'un changement de temps. J'y bâtis et malheureusement beaucoup plus qu'il ne me faut, ayant commencé la maison du vivant de ma femme; à cette heure, quoique la maison sera beau-

coup plus grande que je n'aurai besoin, mais l'ayant déjà une fois commencée, il faut la finir. Nous attendons le résultat des belles conceptions министра удѣловъ. On dirait que le gouvernement veut à toute force anéantir la noblesse dans ses possessions. Voici à cette heure un appât de vente de terre et de paysans, illusoirement très-favorable; mais d'abord où la couronne prendra-t-elle assez d'argent pour payer nos terres? Et ensuite, que deviendra cet argent si, comme il n'y a pas de doute, c'est le papier qui le représentera; il perdra pour lors, par son énorme quantité, les 60 et 70 pr. c., et ensuite, que gagnera l'Empire à avoir une noblesse sans possessions territoriales? Ou je suis bien bête, ou bien vos têtes soi-disant ministérielles n'ont pas le sens commun. Voilà ce qui me fait désirer, monsieur le comte, de vous voir encore à la tête des affaires; au moins de dix balourdises en arrêtez vous deux, et c'est beaucoup.

34.

Ce 21 Septembre 1803.

Je vous suis on ne peut plus reconnaissant, m-r le comte, pour votre bonne intention au sujet de ma prière concernant le fils de mon médecin Kérestour, et elle sera bien plus vive quand vous aurez la bonté de l'effectuer. Je crois que dans ces rangs les petits passe-droits sont inévitables par l'énormité de la carrière que l'on a à parcourir, qui vous laisse une perspective immense.

Pendant que l'on est à manoeuvrer à Pétersbourg pour la parade, les Français le font pour une descente réelle, et je suis bien de votre avis que, si cette entreprise leur réussit, adieu l'indépendance de l'Europe et peut-être, du monde,

mais toujours la chère Russie exceptée, au moins pour longtemps. C'est le seul pays qui, par sa position géographique, les moeurs des habitans et son climat, ne pourra être entamé que le dernier, sans compter sa puissance et sa force intégrant. Je suis enchanté des nouvelles que vous me donnez sur le pr. Lapoukhine: il a ses petits défauts, mais je l'aime beaucoup, et même je lui dois ce sentiment en retour de celui qu'il a pour moi et qu'il m'a toujours prouvé. Je ne pourrais pourtant jamais me représenter le pr. Lapoukhine à Paris sans le trouver un peu gauche: vous savez d'abord comme il parle la langue du pays, et ensuite ses goûts, ses habitudes sont si différents de ceux du pays, qu'il ne pourra nullement s'y plaire. Les sirènes des spectacles et des boulevards seront sa seule occupation, et pour cela même il frise malheureusement sa soixantaine.

Votre grand ministre du commerce, qui veut devenir celui de l'économie rurale, n'a fait, à ce que l'on m'a dit, que passer par ici pour aller à sa soi-disant ferme anglaise. Le maréchal et les Miatlefs y ont été et m'en ont conté des merveilles. Voici en gros ce que c'est: à une terre près d'ici, 30 travailleurs ont labouré et ensemencé 150 десятинь, dont 50 avec des poids pour lesquels on lui donnait dix mille. Le paysan n'y est pas plus surchargé de travail que partout ailleurs: c'est les instrumens agraires et l'ordre et la méthode qui sont causes de cette proportion quintuple, mais c'est prodigieux. Nous avons l'ex-ministre Rostoptchine qui a publié dans les gazettes qu'il a une école ouverte à Voronovo pour apprendre l'agriculture anglaise.

M-r Garnerin et votre serviteur occupent dans ce moment-ci toute la ville. Cet aéronaute est parti hier d'ici à 5 h. et 15 m. et est venu descendre à ma campagne à 6 h. La fatalité a voulu que je l'ai quittée la veille. Nos noms vont faire gémir les presses et iront à l'immortalité.

Plaisanterie à part: je suis fâché de ne m'être pas trouvé là. Il a envoyé une lettre pour moi et des rapports au maréchal par mon paysan, et dans ce moment-ci le maréchal m'écrit qu'il va reprendre son voyage.

35.

Ce 5 Octobre 1803.

Smith est arrivé, ou plutôt les chevaux de poste l'ont emporté à Astrakhan, et sans une borne où ils se sont heurtés, Dieu sait ce qu'il lui serait arrivé; son valet de chambre et le postillon ont été jetés à bas, et la voiture a passé dessus. Cela l'a obligé d'y séjourner plus longtemps qu'il n'a voulu. Il est parti pour Mozdok, où il s'est arrêté. La peste faisant des ravages en Géorgie, les relations qu'il fait de son voyage sont infiniment intéressantes, et son feld-jæger lui procure les réceptions les plus distinguées.

Vous me paraissez être toujours occupé de la paix entre la France et l'Angleterre, et avoir des présomptions sur l'inimitié de la France vis-à-vis de nous. Personne assurément n'est mieux placé que vous pour avoir les données les moins équivoques sur les futurs contingents. Pour moi, éloigné de la bonne source et privé de tout moyen de calculer, je crois que le gouvernement français nous craint, ou au moins nous respecte, à cause de notre force intrinsèque colossale et non entamée, comme sont celles de toutes les autres puissances de l'Europe; car réellement notre force est vierge et sous un gouvernement vigoureux, sagement et fortement prononcé, la France même mettrait tout de suite des bornes à ses prétentions; mais pour qu'elle ne nous aime pas, je ne vois pas de raison. Il y a encore trop peu de points

de contact entre elle et nous, et l'Europe, par dessus tout cela placée entre nous deux, ôte toute occasion de frottement d'où l'étincelle électrique pourrait partir. Renforçons-nous par une bonne législation générale et par l'activité de notre industrie, et surtout par la justice prompte dans nos tribunaux: chose qui manque le plus chez nous; point d'innovation inutile et même dangereuse, et nous sommes à l'abri de tous les accidens présupposables.

Le pr. Lapoukhine est donc revenu, c'est avoir fait son voyage et surtout son retour en courrier. Je serais fâché, l'aimant bien sincèrement, qu'il se laisse entraîner pour reprendre le service. Vous le connaissez; il s'est fait non-seulement aimer, mais presque adorer par le bien qu'il faisait; mais pour travailler comme ministre, sa paresse, son indolence, le goût des plaisirs, et surtout le mauvais choix de son entourage qui l'obsédera, lui feront perdre beaucoup dans l'opinion et surtout dans la marche actuelle des choses. Il lui restera peu ou plutôt point de moyen à faire le bien. On l'attend ici pour remplacer le maréchal, et Miatleff m'en a parlé avec un ton de certitude.

Bien des grâces, m-r le comte, pour votre promesse au sujet du fils de mon médecin. Je vous aurais beaucoup d'obligation si vous l'avancez, et permettez moi à cette heure de vous rappeler les deux jeunes gens qui ont honneur de servir sous vos ordres, et que je vous ai bien instamment recommandés, Черевинъ et Долгорукой. Si vous continuez à persévérer dans votre intention à quitter le service, les bienfaits que vous leur ferez, sans que cela puisse nuire même à qui que ce soit, vous donneront deux coeurs bien reconnaissants, et qui réellement par leurs qualités méritent d'être distingués, par leur chef, de la foule. Vous absent, ils n'auront plus de protecteurs; car je n'ai point de connaissance sur qui je puisse compter.

Il y a une fatalité pour nos princesses: voilà deux qui sont mortes à la fleur de leurs âges, et cela en moins de trois ans. Je conçois que l'Impératrice-mère doit être accablée de cet événement. C'est bien le moment de se rappeler la sentence de Salomon: «суета суетствъ и всяческая суета». Je m'arrête tout court après cette grande vérité.

36.

19 Octobre 1803.

Mille grâces, m-r le comte, pour votre dernière lettre et l'incluse des указъ au sujet des ministres de justice. Je suis convaincu que tout se fait pour le mieux; quant aux intentions, vous avez eu ma confession de foi dans ma dernière lettre au sujet du pr. Lapoukhine que j'aime bien et sincèrement et à qui j'ai des obligations, qui est sans aucune comparaison beaucoup meilleur que son devancier; mais qui avec tout cela ne sera pas ministre de justice comme il en faudrait un, et d'après vous-même, voilà vos expressions: „dans le commencement il aura une rude tâche à remplir pour remettre les choses dans leur état“. Dieu veuille que je me trompe pour le bien du pays et pour l'honneur du pr. Lapoukhine, mais j'ai des grandes craintes que son caractère, enclin à la paresse et nourri par quatre années d'oisiveté absolue, et à l'âge qu'il a, ne mette une barrière insurmontable à la marche des choses, comme vous le voudriez et comme tous les honnêtes gens le désireraient. Je lui ai écrit une lettre au sujet avec toute l'expression de l'amitié et de la franchise; quoique ma voix a été comme celle de St. Jean dans le désert, mais je

compte trop sur son amitié pour n'être pas sûr qu'il l'aura prise dans le vrai but qu'elle a été écrite. Vous pourrez la lui demander si vous êtes sur ce pied avec lui; cela me fera même plaisir. Les bruits qui sont ici sur les changemens des ministres se multiplient à chaque instant. Les uns prétendent que c'est vous qui avez fait le nouveau procureur-général; d'autres, plus scélérats, attribuent sa nomination à la faveur devenue héréditaire dans la personne de la princesse Gagarine. Dieu préserve que cela soit vrai. L'impudeur et l'oubli de toute morale serait à son comble, et, malheureusement, en beaucoup réfléchissant et analysant tous les petits moyens, la chose ne paraît plus non-seulement impossible, mais pas même fort éloignée de la vérité. Il est question ici du renvoi de Zavadovsky, Roumianzoff, et le poste de Kotchoubey rentrerait dans les anciennes dépendances du procureur-général. Tout cela peut être et ne pas être, mais il n'est pas moins vrai que dans deux ans et huit mois voici le troisième procureur-général, et que cela prouve une grande mobilité dans les principes et une grande disette d'individus capables. Je crains que toutes les deux causes n'y coopèrent, et, en bien étudiant l'histoire et en y beaucoup réfléchissant, on est obligé de se convaincre qu'il y a pour les empires, comme pour les individus, des époques malheureuses qu'avec les meilleures intentions on ne parvient jamais à son but, ou plutôt on parvient au but contraire. „Du destin, qui fait tout, tel est l'arrêt cruel“.

Vous ne me dites rien sur vous, m-r le comte, et vous savez qu'au définitif c'est la partie qui m'intéresse le plus dans vos lettres; votre santé, votre moral sont-ils bien, je suis content; le reste ira comme il pourra. A mon âge, retiré comme je suis, les grands événements du monde ont peu de prise. Le petit cercle qui environne les affections du coeur, voilà la partie sensible, et vous savez pour com-

bien vous entrez dans cette partie. Il y a eu aussi un changement dans les postes de gouverneur militaire. Ma voisine Apraxine en est fort contente; son mari a celui de Smolensk,—un joujou de plus à un homme de cinquante ans; c'est quelquefois tout ce qu'il lui faut. Mais lorsqu'on pense qu'un imbécile comme le pr. Wolkonsky va le remplir à Orenbourg, cela diminue le prix même du joujou.

A cette heure permettez moi, m-r le comte, que je vous témoigne toute la vivacité de ma reconnaissance pour les bontés que vous avez bien voulu avoir pour mon cousin Dolgorouky, et les expressions flatteuses et chères à mon coeur dont vous vous êtes servi en parlant de moi. J'ose vous assurer que si un dévouement parfait peut les mériter, je n'en suis pas pour lors indigne. Vous sentez bien que le jeune homme n'a pas passé un seul mot de tout ce que vous lui avez dit, sans m'en faire la relation la plus détaillée. Cela ne peut pas augmenter ma tendre et respectueuse amitié que j'ai pour vous; mais cela l'entretient avec bien de la vivacité et de la douceur, et croyez que cela l'entretiendra jusqu'au dernier souffle de ma vie.

On dit que le prince Zouboff revient à Pétersbourg pour rentrer au service. On prétend qu'il a été même demandé. Je serais curieux de savoir si cela est vrai. Son frère ayant à se mettre bien avec la douairière, cela paraîtrait vraisemblable.

37.

Ce 2 Novembre 1803.

Je suis enchanté de voir votre satisfaction au sujet du prince Lapoukhine. Cela ne sera ni manque de bonne volonté, ni de capacité, qui empêcherait la marche des choses comme vous et tout bon patriote le désirerait; mais je crains seulement l'indolence, le goût des plaisirs et, peut-être, la force de l'habitude du far niente qui depuis quatre ans a renforcé les racines qui ont toujours existé. Comme vous le dites fort bien dans votre lettre, trop de pétulance gâte tout, mais l'inverse n'est pas fait pour raccommo-der.

Recevez, m-r le comte, mon sentiment de reconnaissance bien sincère pour le rang de conseiller de cour que le prince Dolgorouky vient de recevoir par votre protection. Vous vous êtes intéressé, et cela m'est cher; mais comme il a été six ans assesseur de collègue, je crois que cela lui revenait en quelque façon. Si le rang de gentilhomme de la chambre pouvait lui être accordé, ce qui ne me paraît pas être grandement prisé, cela m'aurait fait un plaisir infini: car cela pourrait lui procurer une place où les gages pour sa situation auraient infiniment allégé la possibilité d'exister un peu décemment. Hier mon médecin est venu me témoigner toute sa reconnaissance pour votre bonté dont vous ne me parlez même pas, mais mon coeur n'est pas moins sensiblement touché de cette nouvelle marque de votre amitié.

Je suis bien fâché des nouvelles que vous me donnez sur le Premier Consul et sur Morkoff. Le manifeste sur les recrues, publié tout de suite après, n'est rien moins que rassurant pour la tranquillité de l'Europe: il y a réellement de la fatalité. Vous, comme ministre principal, désirez assurément la paix; l'Empereur, je crois, la désire aussi, et pour-

Архивъ Бнззз Воронцова. XIV, 28.

tant deux recrues sur cinq cents, et cela deux années de suite, est terrible. On conte ici une réponse de Morkoff au Premier Consul, où il lui a dit que l'Empereur, mon maître, n'est pas aussi un roi d'Etrurie. C'est spirituel, piquant, épigrammatique; mais, par cela même, cela n'est pas conciliant et, si j'ose dire, trop poli: car consul, dictateur, roi, empereur, n'importe le nom, c'est le chef d'une nation de trente millions et qui malheureusement a l'énergie et l'influence, que cette énergie, soutenue par dix années de succès, donna à un peuple belliqueux. Il y a eu plus d'une grande affaire manquée pour le plaisir de dire une épigramme.

Nos nouvelles sont la mort de Масловъ qui est mort hier à quatre heures du matin, s'étant très-bien porté la veille jusqu'à quatre heures de l'après-dîner où il eut un coup d'apoplexie. Cela fera bien de la peine à l'Impératrice-douairière. Et voilà un grand poste de confiance à remplir. La femme et le frère du général Гудовичъ disent qu'on l'a envoyé chercher; vous savez cela mieux que nous. Les affaires de l'Orient se brouillent aussi. Le vaisseau est trop grand, il faut qu'il fasse eau quelque part: c'est à vous à le calfater. Dieu veuille que vous y réussissiez!

Si vous voyez le prince Lapoukhine, dites lui que c'est un paresseux de ne pas me répondre.

38.

16 Novembre 1803.

Je suis on ne peut plus charmé de ce que le prince Lapoukhine a si parfaitement réussi dans son début. Je n'ai jamais douté de sa capacité, mais c'est le goût du cher far niente et les petites taupes qui travaillent sous terre, qui me font craindre pour lui des désagréments. C'est avec un vrai plaisir que j'ai été rassuré par vous, ainsi que par le nouvel arrivé, sur le sort de la princesse Gagarine. Vous n'avez pas d'idée combien cette nouvelle avait pris ici, et malheureusement elle prêtait à la vraisemblance.

Je suis très-fâché de voir l'horizon s'obscurcir entre nous et Buonaparte. Par instinct et par conviction je trouve que c'est notre allié le plus sûr et surtout le plus avantageux, particulièrement dans la supposition de quelque plan d'agrandissement ou d'amélioration pour nos frontières. Le propos qu'on lui prête est d'un grenadier ou d'un dragon, je vous l'accorde, et il n'est eu un sens que cela, vu son éducation et sa vie toujours sous la tente avec les soldats; mais aussi la réponse de Morkoff n'est pas celle d'un ministre conciliateur, et ce raisonnement me paraît si vrai et si juste qu'en supposant cette même scène entre Hédouville et l'Empereur, on aurait peut-être chassé le premier, et l'on aurait bien fait, je crois. Une fois le peuple français reconnu pour avoir le droit de se former en république et de se nommer un chef, peu importe sous quelle dénomination, il faut avoir pour lui les égards que l'on a pour les autres chefs de nation, à la différence que la française a trente millions, et que son chef est un grand homme et a un bonheur inouï. Je puis me tromper, mais c'est ma façon de voir. Il faut lire l'ode „à la fortune“ de Rousseau et se prosterner en silence devant les décrets du destin. S'il cou-

28*

ronne encore l'expédition sur l'Irlande, il mettra le dernier sceau de sa faveur sur le front de son enfant chéri, et je crois que cela réussira.—Le pr. Labanoff m'a dit quelque chose de votre part, mais comme cela était dit en courant, je n'ai pu bien saisir que la seule idée, mais qui m'est la plus chère et la plus précieuse: c'est que vous m'aimez, m-r le comte, et que vous vous occupez quelquefois de moi. Vous savez de quel prix cela est pour moi. Lorsque je lui aurai parlé un peu plus, je vous écrirai plus en détail. Il me paraît que son séjour ne lui a pas procuré tout ce qu'il aurait pu espérer; mais il ne vous en est pas moins reconnaissant pour votre bonne volonté. Au reste, il me paraît que toutes les places sont si sujettes à des tracasseries et des désagréments par l'instabilité, par le manque de méthode et de principe, et d'un autre côté par le peu d'égards et de considération que l'on attache à ceux qui les occupent—récompense pourtant unique qu'un caractère noble puisse désirer—qu'il est, ma foi, très-difficile à se décider à rentrer dans un service qui, d'un côté, est si peu tentant, et de l'autre, si parsemé d'écueils. Notre supérieur est toujours malade: c'est une bougie qui paraît s'éteindre. Dieu veuille qu'elle soit remplacée par une meilleure! Pauvreté et indigence absolue dans les hommes capables, voilà la marque caractéristique de notre temps. Je ne sais si vous le voyez de même, mais ce manque presque absolu est effrayant. Ineptie, mais surtout hardiesse et insolence, qui est même un défaut dans les grands talents et qui est un vice noyé dans le ridicule, quand il est le compagnon de la petitesse dans les moyens avec une suffisance dans les prétentions; ajoutez un relâchement absolu dans tout ce qui est honnête et vertueux, pourvu qu'on s'enrichisse, dût-ce être par le chemin le plus fangeux, n'importe, et cela parce qu'on satisfait tous ces goûts de luxe et de mollesse et que

l'on réchauffe ses passions mortes les plus viles et les plus abrutissantes. Ce n'est pas un tableau rose, mais je vous donne ma parole d'honneur que je le vois ainsi. Exécutez votre intention, venez ici et, peut-être, sorti de cet air méphitique qui vous environne, verrez-vous les choses un peu autrement. Un bruit que nous avons ici depuis huit ou dix jours et qui s'accrédite par sa vraisemblance: comme si le Premier Consul avait proposé au roy de Prusse la cession du Hanovre, à condition qu'il rendrait la part qu'il a eue au dernier partage de la Pologne, c'est-à-dire Varsovie etc. etc. C'est faire d'une pierre non deux coups, mais trois: enlever à son ennemi acharné un des beaux pays de d'Allemagne avec plus d'un million d'habitans, le donner à son allié le plus fidèle et qui l'arrange, je crois, beaucoup plus que cette partie de la Pologne, qui pour nous cependant, comme don gratuit et venant après un petit brouillamini, prouverait le désir sincère de se raccomoder en nous arrondissant magnifiquement. Si non e vero, e ben trovato. Nous avons vu arriver avant-hier un de vos fameux houlans, colonel de ce corps, qui a fixé les yeux de toute l'assemblée de la noblesse sur lui. On m'a assuré qu'il a produit réellement une sensation singulièrement risible. Oh! grand génie inventeur des habillemens! Oh! grands hommes fixant l'attention de l'assemblée de la noblesse de la bonne ville de Moscou! Mais le sérieux de la chose, c'est qu'il a assuré avec ce ton imposant que l'on porte sur sa figure en venant de la cour, que la guerre est immanquable, qu'il y a trois corps d'armées, commandés—le premier par le prince Constantin, le second par Derfelden et le troisième par Zouboff.

Cette écriture est de mon nouveau secrétaire, ma petite de quatorze ans.

30 Novembre 1803.

Je viens de recevoir par le prince Labanoff une nouvelle qu'il tient, je crois, du comte Boutourline, et qui m'intéresse, comme vous sentez, beaucoup, puisqu'elle vous regarde: c'est que vous avez demandé votre congé pour cause de maladie. Cela me fait d'autant plus de plaisir que cela me donne une assurance positive de vous voir cet hiver ici, et vous savez que depuis un certain temps je commençais à le désirer bien vivement, vous étant aussi sincèrement attaché que je le suis, et ne prévoyant pas la possibilité que vous puissiez faire autant de bien que vous désiriez et que vous pouviez. C'était le seul parti à prendre.

Mon petit amour-propre a été infiniment flatté de voir dans votre dernière lettre non-seulement les mêmes idées, mais presque les mêmes expressions au sujet du Premier Consul. Je suis fâché seulement de voir que je diffère un peu dans les résultats que nous tirons.

Le premier qui fut roy fut un soldat heureux. Je tiens toujours à cette idée au physique comme en politique: c'est la force qui fait la loi. Je suis enchanté, m-r le comte, de toutes les bonnes choses que vous me dites au sujet du prince Lapoukhine. On ne tarit pas sur son éloge ici; mais en même temps il y a déjà un bruit sourd qui fait croire qu'il ne restera pas longtemps à sa place. Je ne le crois pas de sitôt, mais je crains moi-même que la stabilité des emplois n'est pas absolument dans le système actuel.

10 Décembre 1803.

Recevez, m-r le comte, mes très-sincères remerciemens pour votre dernière lettre. J'avoue qu'elle m'a fait un plaisir indicible en voyant la phrase „cette affaire est entièrement arrangée“. Vous connaissez mon sincère attachement à vous; vous savez que je suis éloigné au matériel comme au figuré des vapeurs enivrantes dont l'air de toutes les cours et de toutes grandes administrations se compose. Ainsi je puis vous assurer sûr ma conscience que je crois voir dans cette retraite la démarche la plus sage et, j'ose dire, la plus énergique: car de ma connaissance aucun de ceux qui occupaient les premiers emplois de l'Empire et qui, par conséquent, devaient avoir un certain âge, n'ont jamais eu le courage de demander leur congé. Preuve de cette vérité les comtes Tchernichow, Panine et Roumainzow, et en dernier lieu le prince Bezborodko. Après avoir bu à longs traits dans la coupe des désagrémens et des humiliations, jamais ils n'ont pu se décider à quitter le service: tant le prestige est puissant, et, si je pouvais vous estimer et vous aimer davantage, cette démarche aurait produit cet effet. Moscou la vieille et la bavarde invente et brode sur les inventions des autres: c'est très-vrai, et les reparties du Premier Consul et de Morkoff n'ont eu leur réalité que dans l'imagination des désœuvrés de cette bonne ville. Mais je peux vous assurer que jamais je n'ai rien entendu qui vous regardât dans la moindre chose, surtout dans le sens dans lequel vous me le faites entendre. Si je n'ai pas un trop grand nombre de connaissances, au moins celles que j'ai sont elles sûres et voyent assez le monde pour être au fait de certaines nouvelles; sachant surtout combien je vous suis attaché, on m'aurait assurément instruit.

Je viens de recevoir une lettre de notre cher ministre de justice: elle est dans son genre amicale, franche, drôle

et polissonne. Il n'y a qu'un bruit ici sur lui, c'est le contentement général de le voir occuper cette place. Vous sentez bien comme cela fait plaisir à ceux qui l'aiment, et vous, qui êtes assurément de ce nombre, au nom de Dieu tâchez d'éloigner de lui certain entourage. Vous savez combien de tout temps cela était son côté faible, et vous qui aimez la chose publique et Lapoukhine, c'est leur rendre un service éminent que de prévenir les petits écarts. Je lui écris moi-même quelque chose là-dessus avec cette délicatesse que l'amitié doit observer vis-à-vis de l'amour-propre.

Nous avons ici tous les jours des bruits sur Bonaparte: la descente et un combat naval, où la flotte de Brest serait battue. J'avoue n'en rien croire et plus franchement encore ne pas le désirer. Ma confession de foi politique c'est que la France restât telle qu'elle est sans agrandissement; mais que l'Angleterre perdît quelque chose de son pouvoir maritime, et que par là le poids du despotisme commercial, qu'elle fait peser sur tout l'univers, diminuât; la scission de l'Irlande et sa formation en état indépendant produiraient cet effet. En attendant, notre alliance avec la grande république pourrait nous donner des avantages inappréciables.

La maladie de l'Empereur est une chose terrible, aussi petite qu'elle soit, et c'est à vous, messieurs du Conseil, et surtout à vous, m-r le comte, qui en êtes le doyen à tant de titres, à ne pas vous appliquer ce vers: „Je ne sais pas prévoir le malheur de si loin“.

Les bontés que vous avez bien voulu témoigner à mon neveu, le prince Dolgorouky, m'enhardissent à vous prier de les lui continuer, et, quand vous vous préparerez à quitter Pétersbourg, de dire un mot en sa faveur à notre cher prince Lapoukhine, auquel j'écrirai à ce sujet une lettre particulière.

Письма П. А. Левашова
къ ГРАФУ А. Р. ВОРОНЦОВУ.
1786 — 1791.

Дѣйствительный статскій совѣтникъ Павелъ Артемьевичъ Левашовъ служилъ нѣкогда по вѣдомству Колегіи Иностранныхъ Дѣлъ совѣтникомъ посольства въ Цареградѣ при Обрѣзковѣ и въ концѣ своего поприща поселился въ Бѣлорусскомъ новоприобрѣтенномъ краѣ. О томъ, что онъ принадлежалъ къ числу образованныхъ людей, свидѣлствуетъ его книга, изданная въ Петербургѣ въ 1792 году: „Картина или описаніе всѣхъ нашествій на Россію Татаръ и Турокъ, съ приложеніемъ нужныхъ примѣчаній и разныхъ извѣстій касательно Крима, правъ Россійскихъ государей на оный и пр.“. Подъ тѣмъ же годомъ значится въ книжныхъ росписяхъ другое его сочиненіе: „О первенствѣ и предсѣдательствѣ Европейскихъ государей, ихъ пословъ и министровъ“. П. Б.

Простясь съ вашимъ сіятельствомъ, на другой день выѣхалъ я изъ Санктъ-Петербурга и, будучи въ дорогѣ только четыре дня, пріѣхалъ въ Ригу, гдѣ, во уваженіе вашего сіятельства рекомендаціи, здѣшній господинъ губернаторъ, Александръ Андреевичъ *) принялъ меня весьма ласково, такожъ господинъ Миллеръ и Штаденъ, въ бытность мою здѣсь, старались мнѣ оказывать всякое удовольствіе. При томъ нашелъ я здѣсь много стародавнихъ моихъ знакомыхъ, посредствомъ которыхъ въ одинъ день почти со всѣмъ городомъ познакомился. На другой день моего сюда пріѣзда, былъ я съ визитомъ у здѣшняго генераль-губернатора графа Броуна, въ которомъ не нашелъ я почти никакой перемѣны послѣ того, какъ его видѣлъ въ Могилевѣ, въ бытность тамъ двухъ первыхъ въ свѣтѣ монарховъ. Въ тотъ же день ввечеру былъ я на концертѣ, а послѣ въ клубѣ, гдѣ обоего пола персонъ, какъ благородныхъ, такъ и изъ купечества, было человѣкъ до трехъ сотъ. А на третій день ввечеру была Нѣмецкая комедія, называемая „Генераль Шленсъ и его фамилія“, милитершесъ трауръ-шпиль, въ которомъ между прочими одинъ актеръ представлялъ короля Прусскаго такъ хорошо и похоже на него, что ничего на свѣтѣ похожѣе быть не можетъ; однимъ словомъ, живой его портретъ.

*) Беклешовъ.

Всѣми этими общественными собраніями и зрѣлищами сей городъ одолженъ господину Фитингофу. Онъ на сіе заведеніе во удовольствіе здѣшной публикѣ, какъ сказываютъ, положилъ немалое иждивеніе: поступокъ, заслуживающій ему ото всѣхъ его патріотовъ особливую похвалу и признательность. Домъ его здѣсь первый и для всѣхъ отверстий. Достойная его супруга, госпожа Фитингофша, ласковымъ своимъ привѣтствіемъ и учтивыми приемами, приобрѣла себѣ ото всѣхъ особое почтеніе, у которой и я почти каждый день въ компаніи бываю *). Зимы здѣсь почти совсѣмъ нѣтъ, и около Риги на двадцать верстъ на саняхъ никакъ ѣздить не можно, за немѣннѣемъ снѣгу.

Изъ любопытства ѣздилъ я въ крѣпость Динаминдъ, какъ вамъ извѣстно, стоящую на устьѣ Двины. Она крѣпость съ сухаго пути почти совсѣмъ неприступна. Строящаяся въ морѣ гавань достойна примѣчанія, въ разсужденіи важности и полезности оной для стоящихъ тамъ купеческихъ кораблей, которые понинѣ подвержены были разнымъ страхамъ и опасностямъ.

Въ Ригѣ. Февраля 10-го дня
1786 года.

*) Это родители знаменитой баронессы Крнднеръ. П. В.

2.

Имѣю честь донести о ѣздѣ моей отъ Риги до Могилева формою журнала. Отправившись изъ означеннаго города Февраля 10-го дня, ѣхалъ я почти все Двиною до самаго мѣстечка Кресбурга, принадлежащаго Корфу, гдѣ и таможенная застава находится, гдѣ, по причинѣ въ почтовыхъ лошадяхъ частыхъ остановокъ, принужденъ нашелся нанять попутчиковъ до самаго Могилева и продолжалъ мой путь также Двиною между Россійскою и Курляндскою границею до тѣхъ мѣстъ, гдѣ начались Двинскіе пороги; въ оныхъ мѣстахъ, не взирая на тогдашнюю жестокую стужу, вода не замерзала отъ одного берега рѣки до другаго, по причинѣ чего принужденъ я уже ѣхать берегомъ самою дурною гористою дорогою, подобною Валдайской, на Динабургъ, Креславль и на Полоцкъ. По обѣимъ сторонамъ рѣки Двины очень часто находятся пріезрядные господскіе каменные дома, хорошія мѣстечки и нѣсколько похоже какъ по рѣкѣ Рейну въ разныхъ мѣстахъ старинныя каменныхъ замковъ развалины. Я очень былъ доволенъ, что часть сію Россіи видѣлъ, и теперь могу сказать, что отъ самаго Балтійскаго моря до впаденія рѣки Днѣпра въ Черное море Россійской имперіи вся граница сдѣлалася мнѣ извѣстною, и ситуація всѣхъ заставъ и таможенъ, удобность и неудобность положенія, преграды привозу и вывозу чрезъ границы заповѣдныхъ товаровъ. Тутъ примѣтилъ я, сколь велика вѣтвь нашей табашной торговли, котораго въ десять дней моей отъ Риги ѣзды встрѣтилъ я нѣсколько тысячъ подводъ, идущихъ въ Ригу и Митаву изъ Украйны. Изъ Полоцка пріѣхалъ я въ Витебскъ и только что на порогѣ засталъ господина Вакселя, ѣдущаго въ Могилевъ для препровожденія Масляницы. Письмо ему отъ вашего сіятельства вручилъ. Онъ принялъ меня очень ласково и

вился мнѣ въ душу; а каковымъ себя на дѣлѣ окажетъ въ требованіяхъ моихъ, о томъ время покажетъ. Ъдучи чрезъ Шкловъ, мимо воротъ дому Семена Гавриловича ¹⁾, не могъ я миновать, чтобъ къ нему не заѣхать. Я нашелъ его живущаго скромно и во всемъ съ крайнею экономіею и почти уединенно; потому что всѣ люди, жившіе прежде въ Шкловѣ во время его славы и великолѣпія, оставя Шкловъ, начали ѣздить въ Могилевъ, гдѣ живутъ довольно весело, и сообщество завелось хорошее. Приѣхавши въ Могилевъ, засталъ я часть спектаклей, баловъ и маскарадовъ, гдѣ имѣлъ честь увидѣться съ племянникомъ вашимъ князь Павломъ Михайловичемъ ²⁾, который, по его молодымъ лѣтамъ, не оставляетъ оными веселостями довольно пользоваться, и я, препроводя въ Могилевъ остальные дни Масляницы, ѣду теперь къ себѣ въ деревню Старое Село, гдѣ, по претерпѣнію чрезъ десять мѣсяцевъ отлученія моего отъ дому и разныхъ въ пути безпокойствъ и въ большихъ городахъ долговременнаго житія, утружденнымъ моимъ костямъ намѣренъ дать потребный покой.

Въ Могилевѣ,
Февраля 24-го дня
1786 года.

1) Зорича.

2) Дашковнѣ.

3.

На первой недѣлѣ Великаго Поста пріѣхалъ я въ свою пустынную резиденцію Старое Село и цѣлыя двѣ недѣли изъ покоевъ не выходилъ, все отдыхалъ и собиралъ мои изнуренныя силы во время долговременнаго моего отъ дому отлученія и безпрестанной ѣзды. Какое же для меня преображеніе! Въ Санктпетербургѣ живучи, представлялись мнѣ со всѣхъ сторонъ огромныя зданія, а здѣсь отовсюду окружающій дремучій лѣсъ; тамъ находился я среди людей знатныхъ и почтенныхъ, а нынѣ за ближайшихъ себѣ сосѣдей имѣю живыхъ звѣрей, какъ то волковъ. Но всякое состояніе человѣческаго житія имѣетъ свое удовольствіе: въ городахъ обыкновенно болѣе увеселенія, а въ сельской жизни болѣе духа спокойствія. Мы здѣсь нынѣшней весны на-силу дождалися, которая такъ вдругъ нахлынула, и за два дни передъ Благовѣщеніемъ настоящая весна настала, и рѣки вездѣ вскрылись, въ самое-жъ Благовѣщеніе такъ было тепло, какъ бы въ Маѣ мѣсяцѣ, и я, съ прилучившимися у меня гостями, обѣдалъ, открывъ въ покояхъ всѣ окна. На другой же день здѣшніе обыватели стада свои въ поле выгонять начали, и первые цвѣтки уже въ большомъ числѣ показались, а пчелы на полеть пошли. Я очень доволенъ, что, примѣру ихъ слѣдуя, на вольномъ воздухѣ всякой день прохаживаться могу, которое въ безмолвномъ деревенскомъ житіи удовольствіе есть не изъ послѣднихъ, особливо по моимъ лѣтамъ.

Въ Старомъ Селѣ,
Апрѣля 3 дня
1786 года.



4.

Въ Старомъ Селѣ, Іюля 5 дня 1786 года.

На прошедшихъ дняхъ, въ Польшѣ, въ самомъ ближайшемъ у меня сосѣдствѣ, оставшагося тамъ Рогачевского староства нѣсколькихъ деревень крестьяне имѣли съ помѣщикомъ Малиновскимъ за луга не только ссору, но и баталію, гдѣ съ одной стороны было въ собраніи человекъ съ пятьсотъ, а съ другой съ триста, при чемъ на ономъ сраженіи до смерти убито четыре шляхтича и человекъ до пятнадцати крестьянъ, раненымъ же и счету нѣтъ. Здѣшніе Бѣлорусскіе обыватели, видя таковыя въ прежнемъ ихъ отечествѣ неурядица, счастливыми себя почитаютъ, что живутъ подъ скипетромъ всеавгустѣйшія Россійскія Монархини въ мирѣ и тишинѣ.



5.

Я весьма радуюсь, что Александръ Петровичъ *) заслужилъ вашу апробацію, ибо мое главное желаніе въ томъ состояло, чтобы онъ, слѣдуя моимъ правиламъ, старался пріобрѣсть оную отъ вашего сіятельства и вашихъ друзей. Я съ нимъ здѣсь видѣлся и проводилъ его до Польской границы. Онъ самъ чрезмѣрно хвалился мнѣ вашею благосклонностію, такожъ графа Александра Андреевича и Петра Васильевича Завадовскаго. Я въ сей городъ пріѣзжалъ для свиданія только съ нимъ и съ его товарищемъ Левашовымъ.

Въ Могилевѣ, Августа дня 1786 г.

*) Ермоловъ, любимецъ Екатерины П-й. П. Б.

Р. С. Въ здѣшнемъ городѣ нынѣ никакихъ обобливыхъ новостей нѣтъ. Петръ Богдановичъ ¹⁾ живетъ въ своемъ Пипенбергѣ, а въ намѣстническомъ домѣ обитаетъ князь Василій Васильевичъ Долгоруковъ съ своею молодою княгинею. Завтрашній день, то есть въ Воскресенье, будетъ у него обѣдъ, балъ и ужинъ, къ которому приглашены не только всѣ здѣшніе Могилевскіе, но и Шкловской деспотъ ²⁾ съ своею компаніею.

6.

Объявленіе Турками противъ Россіи войны весьма меня удивило. Правда, что, судя по теченію дѣлъ въ послѣдніе три года и по суровымъ Порты отвѣтамъ, уже давно предвидѣть было можно, что славный Кайнаржицкій миръ долго не продолжится; но сего никакъ не можно было представить, чтобъ Отоманская Порта сама первая оную войну объявила, и я сего иначе себѣ не воображалъ, что верховный нынѣшній визирь, питомецъ славнаго Капитанъ-паши, конечно опіуму чрезъ чуръ много объѣлся. Но какъ бы то ни было, однакожъ заварепа каша.

А какъ нынѣ съ нашей стороны война настоитъ оборонительная, каковая и по мнѣнію самихъ Турковъ почитается святою, слѣдовательно и надѣяться должно, что небо Російское оружіе благословитъ не оставитъ противъ такого гордаго и вѣроломнаго непріятеля; но часто случается и то, что на чьей сторонѣ болѣе пупекъ, на той бываетъ и побѣда.

Россіяне въ прошлую войну, будучи одни, счастіемъ всеавгустѣйшей своей Монархини великія оказали противу Ту-

¹⁾ Намѣстникъ Вѣлорусскій Пассекъ.

²⁾ Т. е. Зоричъ.

Архивъ Князя Воронцова. XIV, 29.

рокъ, можно сказать, чудеса ихъ храбрости на землѣ и на морѣ, и надъ оными завсегда торжествовали; а нынѣ, имѣя такого сильнаго союзника, каковъ есть Римской цесарь, почему натурально можно бы ласкать себя надеждою, что успѣхи нашего оружія еще и счастливѣе будутъ, и что война конечно долго продолжиться не можетъ, если только Цесарцы съ своей стороны праводушно поступать будутъ.

Я твердо увѣренъ, что, при нынѣшнихъ обстоятельствахъ, ежели цесарь съ своей стороны противъ Турокъ поставитъ армію только въ пятьдесятъ тысячъ, которая, перейдя рѣку Саву выше Бѣлогорода или перешедъ Дунай ниже оной крѣпости, то въ одну кампанію можетъ покорить всю оную часть Сербіи и Босніи, которая простирается до рѣки Нисы, служившей прежде границею Венгерскаго королевства, въ чемъ тѣмъ нанудобнѣе предупредить можно, что какъ скоро только Цесарская армія по ту сторону рѣки Дуная покажется, такъ скоро всѣ тамошніе народы, какъ-то: Сербы, Босняки и Булгары къ нему присоединятся, народы храбрые и сильные и которыхъ въ самое короткое время тысячъ до пятидесяти или еще и болѣе собраться можетъ. Мнѣ тамошнія мѣста извѣстны въ самой натурѣ, потому что мы, возвращаясь изъ Турецкіи къ Венгерскимъ границамъ, чрезъ оныя мѣста ѣхали.

Цесарь не менѣе нашего въ нынѣшней съ Турками войнѣ интересоваться долженъ, благо что къ тому есть случай. Впервыхъ, онъ долженъ загладить стыдъ послѣднаго ихъ съ Турками мира и потерянія баталіи при Кроецкѣ, а съ нею и важной крѣпости Бѣлогорода; второе, поруганіе его министру, учиненное въ бытность мою въ Константинополѣ; третіе, да и получить онъ можетъ завоеванія гораздо нашихъ важнѣе и полезнѣе, ибо тамъ къ границамъ его прилежать не пустыя степи, но весьма многлюдныя и богатая земли, какъ-то: Валахія, Сербія, Боснія, гдѣ

есть въ горахъ и богатяя руды, какъ серебряныя, такъ и золотыя, еще гораздо лучше Крымскихъ, которыя одни всѣ войны убытки сугубо наградить въ состояніи.

Франція, вмѣсто того, чтобъ Туркамъ подъ рукою помогать и намъ всякія пакости дѣлать, гораздо бы лучше за разумъ взялась и къ намъ же присоединилась, за что можно бы ей удѣлить на Средиземномъ морѣ хорошей островъ, какъ-то, на примѣръ, Кипръ или полуостровъ Морею, изобилующую шелкомъ, и иное весьма бы было на стать для Французской восточной торговли и гораздо бы полезнѣе, нежели голая Корсика.

Старуха Венеціанская республика, вмѣсто того, чтобъ по пустому посылать свою эскадру подъ командою кавалера Эмо, сушить свои парусы около Африканскихъ береговъ, также бы къ намъ присоединилась и постаралась бы отъ Турокъ назадъ отобрать королевство Кандію, древнюю Крету, изобильную разными богатыми продуктами, которымъ королевствомъ она напредъ сего владѣла; и на сухомъ пути Венеціане могли бы себѣ помощь получить и отъ Черногорцевъ, ежели только не пожалѣютъ своихъ цекиновъ. Тѣмъ же способомъ можно въ свою пользу употребить и Скутарскаго пашу, толь храбраго и отважнаго человѣка, каковая диверсія цѣлю бы третью Оттоманскихъ силъ дома осадилъ.

Пора бы и Польшѣ отъ своего глубокаго сна пробудиться и вспомнить цвѣтущее свое время, когда она при королѣ Іоаннѣ Собѣскомъ Турокъ побѣждала и въ 1683 году Вѣну освобождала, которая также бы тысячь до тридцати войска своего поставить въ состояніи, за что можно бы ей подарить Хотинъ и съ его дистриктомъ или нѣчто и болѣе земель по лѣвую сторону рѣки Прута, простирающихся до рѣки Дуная. Но здѣсь предлежитъ вопросъ: надобно ли для Россіи, чтобъ сія любезная наша сосѣдка отъ сна своего пробуждалась?

Персіяне, которые напредъ сего съ Турками кровавыя войны имѣли о нѣкоторыхъ въ мнѣнїи преимуществахъ, лучше бы нынѣ также вооружились противу своихъ раскольниковъ Турокъ, нежели раздирать себя междуособными войнами.

Изъ сего ваше сіятельство довольно видите, что я, за обиду, учиненную мнѣ Турками въ прошлую войну, нынѣ въ мысляхъ моихъ возбудилъ противъ ихъ не малое число непріятелей. Но если завистники нашего въ побѣдахъ благополучія, Французы и прочіе, не похотятъ намъ помогать противу общаго врага христіанства, въ такомъ случаѣ всеусердно желаю имъ наиболѣе въ Голандскихъ дѣлахъ запутаться и намъ оставить свободныя руки самимъ собою управляться.

Въ Старомъ Селѣ, Октября 10 дня
1787 года.

7.

Венеціанская республика объявленіемъ своимъ, чтобъ соблюдать строгой нейтралитетъ, довольно свѣту показала свою слабость и робость предъ Турками. Да и въ самомъ дѣлѣ, пышность древняго величества и могущества нынѣ состоитъ въ однихъ только великолѣпныхъ посольствахъ, а впрочемъ она гораздо еще слабѣе и Голандской республики, которую состоящей изъ четырехъ тысячъ солдатъ Прусскій пикетъ подъ стражею содержать.

Если бы можно было легко схватить Очаковъ, такъ бы Турки и гораздо носъ свой повѣсили, и война бы пошла совсѣмъ иначе, и миръ бы поскорѣй послѣдовалъ. Онъ одинъ стодитъ десяти Бендеръ и Хотиновъ. Но нынѣшнее зимнее время въ войнѣ великимъ можетъ быть препятстві-

емъ, а не менѣе того и заготовленіе съѣстныхъ припасовъ для великой арміи, какова наша, и въ мѣстахъ, гдѣ хлѣбъ почти совсѣмъ не родился.

Въ Старомъ Селѣ,
Декабря 12 дня
1787 года.

8.

Въ Старомъ Селѣ, Марта 17 дня 1788 года.

Въ С.-Петербургѣ и въ другихъ мѣстахъ примѣтилъ я, что серебра и золота въ обращеніи такъ мало, что съ нуждою достать можно; а хотя я, живучи въ глуши, и не въ востояніи узнать прямую причину такому чувствительному въ серебрѣ и золотѣ недостатку, однакожь часть онаго ущерба запримѣтилъ я здѣсь довольно доказательно. 1) Какъ не безъизвѣстно о великихъ заготовленіяхъ въ Польшѣ для арміи провіанта; 2) для Черноморскаго флота ужасное множество корабельнаго лѣсу также въ Польшѣ покупается; 3) по причинѣ неурожаю въ Малороссіи въ прошломъ году хлѣба, великое множество онаго въ Польшѣ куплено, и все на чистое серебро и золото, а не на мѣдь и ассигнаціи; и такъ какъ я слышалъ, что въ Польшѣ Россійской золотой и серебряной монеты у многихъ большія бочки понасыпаны, которая монета и ненадежно чтобъ во время настоящей войны въ отечество свое возвратиться могла. Но такъ и быть, ибо по онимъ артикуламъ необходимая нужда насъ заставляеть въ Польшу выпускать драгоцѣнный нашъ металлъ.

Но для меня кажется всего непростительнѣе, что и простое вино или горѣлку также изъ Польши вывозить здѣсь почти по всей границѣ поущено, и которой, какъ слышно

здѣсь, въ одну Могилевскую губернію ввезено невѣроятное множество, тайно или явно, того я не вѣдаю, считая каждое ведро по нынѣшней цѣнѣ по два рубли, что составитъ конечно немалую сумму, и за которую платежъ дѣлается не иначе какъ рублями, имперіалами или червонцами. Но какъ горѣлка не есть вещь первой необходимой надобности, къ тому же есть и своей довольно, почему и кажется оный вывозъ крайне зловреденъ. Но всякій взираетъ на сіе злоупотребленіе сквозь персты.

9.

И въ Санктъ-Петербургѣ понинѣ, какъ и у насъ здѣсь, только что однимъ ожиданіемъ питаются въ полученіи вѣдомостей пріятныхъ о военныхъ дѣлахъ, а по времени суда уже бы и пора начать что нибудь важное, особливо въ Венгріи, доколѣ визирь не пришелъ съ своими войсками къ Бѣлуграду: тогда уже Цесарцамъ весьма будетъ трудно доставать оную крѣпость, не давъ прежде полевой баталіи и не разбивъ всю визирскую армію. Мнѣ приходитъ и то на мысль, что Цесарцы, услыша о скоромъ приближеніи визира, можетъ быть, и совсѣмъ чрезъ рѣку Саву и Дунай уже переправляться не будутъ съ ихъ арміею. Въ самомъ дѣлѣ, положеніе Цесарцевъ нынѣ самое критическое. Имъ должно избрать изъ двухъ любое, а именно: или, перейдя рѣку Саву, дать визирю генеральную баталію, или оставаться между Петервардиномъ и Землиномъ и ожидать на себя непріятеля. Правда, что чрезъ то цѣлому свѣту покажутъ они большую свою робость, и сверхъ того оставятъ они свободныя руки визирю отправить знатное число

войска противъ Скутарскаго паши, который имъ очень солонъ, а Цесарцамъ весьма полезенъ при нынѣшнихъ обстоятельствахъ. Слышно, что Цесарской посланникъ отпущенъ изъ Константинополя съ честію; я и прежде о томъ иначе не думалъ, потому что Турки обыкновенно министровъ тѣхъ держатъ, кои сами имъ войну объявляютъ, въ Едикулѣ не заключаютъ, а отправляютъ ихъ обратно въ свое отечество, такъ какъ сдѣлано было и съ нашимъ министромъ покойнымъ Вишняковымъ. Турецкія правила въ подобныхъ случаяхъ совсѣмъ не сходны съ началами христіанскихъ державъ. Газеты говорятъ, что и господину Булгакову дана такая же свобода изъ Константинополя выѣхать въ Италію. Зная самымъ искусомъ, сколь непріятно сидѣть въ Едикулѣ, я очень желаю для Якова Ивановича, чтобъ сіе было правда.

По счету газетирщиковъ, визирь имѣетъ сто тысячъ войска; сераскерь, назначенный противъ насъ—шестьдесятъ тысячъ, а кромѣ морской силы и гарнизоновъ, гдѣ по меньшей мѣрѣ почитать должно около ста тысячъ, страшное множество. И откуда столько набралось? Ибо по исторіи за достовѣрно извѣстно, что Турки, въ самое ихъ цвѣтущее время, никогда болѣе ста тысячъ войска вполнѣ имѣть не могли.

Въ Старомъ Селѣ,
 Мая 25 дня
 1788 года.

Дѣйствія нашихъ героевъ противу Турковъ хотя начали-ся нѣсколько и поздно, однакожь довольно-то наградили своими побѣдами какъ на водахъ, такъ и на землѣ. Нынѣ желательно, чтобы и Цесарцы, на то смотря, нѣсколько посмѣлѣе стали и на Турковъ бы болѣе, поджавъ руки, не смотрѣли. Есть пословица: глазами пива не выпьешь. Когда не воевать, то лучше войны и не начинать; а заваря кашу, надобно ее и расклебывать. Я смѣло могу сказать, что съ половиннымъ числомъ войскъ, сколько нынѣ Цесарь подъ ружьемъ имѣетъ, можно визиря назадъ въ Андриянополь прогнать и принудить просить съ покорностію мира; по видно, что Цесарцы, не соединяся съ арміею новаго свѣтлѣйшаго князя Румянцова, одни Туркамъ полевой баталіи дать не смѣютъ, или по старой своей политикѣ берегутъ свою армію на закуску.

Король Шведской видно что имѣетъ какую нибудь персональную злобу противу нашего двора, а особливо, можетъ быть, за то, что мы его повинѣ самовластнымъ не признали; ибо онъ безъ всякаго предварительнаго объясненія о причинахъ его неудовольствія такъ, какъ медвѣдь съ цѣпи, сорвался и на границы наши напалъ, войну объявилъ грубымъ и весьма смѣшнымъ образомъ и очень похоже на горячку. Но гордымъ Богъ противится, смиреннымъ же благодать даетъ.

Ежели Датчане съ нами или хотя только не противъ насъ будутъ, а Прусской король останется нейтральнымъ, то еще для насъ при нынѣшнихъ обстоятельствахъ опасаться нечего, и дѣло пойдетъ своимъ порядкомъ, особливо взявши Очаковъ, будетъ тамъ лишнихъ тысячъ двадцать, которыя, отдѣля отъ Екатеринославской арміи, можно употре-

бить противу Шведовъ. Въ то время можно уже будетъ сдѣлать королю Шведскому диверзію нападеніемъ на самыя Шведскіе берега. Чтò же тогда скажетъ и весь народъ, особливо недоброжелательные королю, которыхъ, какъ слышно, есть большая часть?

Здѣсь хлѣбы, а особливо рожь хотя на полѣ и казалась быть хорошею, но умолотомъ въ поля меньше противу прошлогодней, а овсы и ячмени, къ тому-жъ и сѣно на низкихъ мѣстахъ, почти совсѣмъ пропали, почему и цѣна на хлѣбъ противу прежнихъ годовъ будетъ дороже, и сколько кажется четверть ржи ниже трехъ рублей въ продажѣ быть не можетъ, чему причиною нынѣшняя весна, мочливое лѣто.

Прусскому двору, казалось бы, и грѣшно быть противу насъ: только бы вспомнили, по чьей милости имѣютъ Померанію и Силезію и сколько при нынѣшней Императрицѣ въ пользу онаго двора дѣлано, къ чему въ прибавокъ и нынѣ можно чѣмъ нибудь оный дворъ удовлетворить; лишь только бы остался спокойнымъ, доколѣ съ Турками и со Шведами война продолжится.

Въ Старомъ селѣ, Августа 9 дня 1788-го года.

11.

Въ Старомъ Селѣ, Генваря 15 днѣ 1789 года.

По случаю, что я живу на самой Польской границѣ, то и всякіе разсѣваемые тамъ слухи скорѣе всѣхъ до меня доходятъ; но въ Польшѣ кромѣ печатныхъ Варшавскихъ газетъ есть разныя рукописныя газеты, которымъ они больше вѣрятъ, нежели печатнымъ, потому что въ нихъ больше лжи находится. Съ того времени, какъ въ прошломъ году сеймъ начался, въ оныхъ рукописныхъ газетахъ между прочимъ написано было, что Прусской король даетъ Польшѣ вспомогательнаго войска сорокъ тысячъ для отобранія отъ насъ назадъ Бѣлоруссіи, а отъ Цесарцевъ Галиціи, чему и здѣшніе Бѣлорусцы многіе съ доброй души повѣрили и радовались. Такожъ было неоднократно въ Польшѣ разглашаемо, что будто бы фельдмаршала графа Румянцева армія вся отъ Турковъ разбита, а свѣтлѣйшій князь Потемкинъ отъ Очакова прогнать и что Шведы въ тридцати только верстахъ отъ Санктъ-Петербурга находятся; а когда уже крѣпость Очаковъ дѣйствительно въ нашихъ рукахъ находилась, то въ Польшѣ пропустили слухъ, что въ Очаковѣ въ подземельныхъ погребахъ скрыто было 40 тысячъ войска Турецкаго, которыя ночью вышли и всѣхъ нашихъ порубили и городъ обратно въ свои руки получили. Сколь оная выдумка ни глупа, однакожъ большая часть Польши тому вѣрить изъ одной только къ намъ ненависти, изъ которыхъ разглашеній довольно видно, что Поляки большею частію великіе намъ недоброжелатели, напротивъ того къ Пруссакамъ и Туркамъ преданы всею душою и всѣмъ сердцемъ.

Генваря 15-го 1789.

12.

По извѣстіямъ изъ Польши уже не тайно говорятъ, что всѣ тамъ приуготовленія дѣлаются противъ Россіи. Правда, что я никогда не сумнѣвался о злобѣ Поляковъ противу насъ (она въ нихъ врожденная), но никогда не могъ бы себѣ представить, чтобъ она ихъ злость такъ далеко простиралась, какъ нынѣ въ самомъ дѣлѣ оказалось, хотя и не уповательно, чтобы до крайности дошло, особливо ежели съ нашей стороны, судя по времени и обстоятельствамъ, будутъ отъ явной ссоры, сколько можно, уклоняться. Франція пунктъ чести имѣетъ конечно не меньше нашего, однакожь въ Голандіи отъ стороны Пруссаго короля пилюлю проглотила, какъ она и была горька; но твердо можно вѣрить, что Франція сея обиды вѣчно не проститъ, а заплатить не оставитъ, какъ скоро только удобное къ тому представится время. Соломонъ весьма премудро написалъ, что всему есть время, а именно время плакать и время смѣяться. Прусской король, имѣя теперь свободныя руки, дѣлаетъ чтò ему угодно. Онъ Польскую республику освобождаетъ отъ королевской зависимости, какъ она и мала была; а напротивъ того Голандскую республику подвергнулъ самовластію штатгалтера; слѣдовательно онъ дѣлаетъ бѣлое чернымъ, а черное бѣлымъ. Но жаль, что такихъ большихъ господъ судить некому.

Нынѣ желательно, чтобы скорѣе достигнуть мира, хотя бы съ меньшими выгодами, нежели какъ бы то сначала уповать было можно; но чтò дѣлать, когда встрѣтились многія неожиданныя приключенія: 1) робость Цесарскихъ войскъ, 2) объявленіе Шведскимъ королемъ войны, 3) причиняемая забота отъ нынѣшняго Польскаго сейма, 4) перемѣна въ здоровіи Цесаря, толь надежнаго нашего союзника, не упо-

миная о прочихъ тому подобныхъ приключеніяхъ, послѣ чего и не остается желать какъ мира, когда не самаго хорошаго, то по крайней мѣрѣ посредственнаго.

Въ Старомъ Селѣ, Мая 27 дня 1789 года.

13.

По нѣкоторымъ моимъ надобностямъ проживши нѣсколько времени въ Коломенскихъ моихъ деревняхъ, я нынѣ пріѣхалъ въ Москву; по пріѣздѣ же моемъ въ сію резиденцію, имѣлъ я честь получить письмо вашего сіятельства, писанное отъ 25-го Августа, а ко мнѣ присланное изъ Бѣлоруссіи.

По долговременномъ моемъ изъ сія древнія резиденціи отлученіи, нынѣ, въ пріѣздъ мой сюда, нашелъ я здѣсь великую перемѣну какъ въ строеніи, такъ и въ людяхъ. Въ строеніи примѣчательно для меня то, что не только многихъ домовъ я узнать не могъ, гдѣ прежде часто бывалъ, по причинѣ ихъ перемѣны въ новыя огромныя зданія, но нѣкоторыхъ и улицъ одно только имя осталось, а видъ оныхъ совсѣмъ перемѣнился. А въ людяхъ перемѣна для меня та, что нынѣ уже почти нѣтъ никого тѣхъ, кои были мои сверстники.

Сего Октября перваго дня торжественно отправлялось здѣсь молебствіе объ одержанныхъ надъ Турками разныхъ побѣдахъ. Судя нынѣ по всѣмъ онымъ обстоятельствамъ, можно надѣяться, что Турки сами пожелаютъ миру, ибо къ завоеванію Крыма и прочихъ городовъ, которые они въ сію войну потеряли, кажется, нѣтъ для нихъ никакой надежды, особливо ежели и Цесарцы съ своей стороны окон-

чать нынѣшнюю кампанію съ лучшими успѣхами, нежели прошлаго года; а на сіе смотря, можетъ быть, и Шведы перемѣнятъ свои кровожаждущія мысли въ миролюбивыя; а наконецъ, и Польша опасною для насъ казаться престанетъ. Признаться можно, что нынѣшняя сугубая война есть отяготительна для всякаго людей состоянія, тѣмъ паи-паче, что почти во всѣ стороны нужно дѣлать великія приуготовленія.

Въ Москвѣ,
Октября 4 дня
1789 года.

14.

Въ проѣздъ мой отъ Москвы до Бѣлоруссiи чрезъ разные города и селенія, примѣтилъ я общенародное всѣхъ желаніе видѣть скорый миръ, тѣмъ больше опасаяся, дабы продолженіе войны не навлекло на насъ еще бдльшаго числа непріятелей, а притомъ еще и такихъ изъ сосѣднихъ державъ, которые бы и помышлять не посмѣли, видя насъ имѣющихъ свободныя руки. Сколько примѣчается, то самыя успѣхи нашего оружія противу Турокъ возбуждаютъ почти въ цѣлой Европѣ противъ насъ великую зависть и рвеніе; а по сему сбывается въ самой точности Русская пословица, что худой миръ лучше доброй брани. Правда же и то, что намъ мириться было бы несходно, не удержавши за собою по крайней мѣрѣ Таврической области и Очакова. Напротивъ того, отъ стороны Цесаря претензіи, конечно, должны быть важнѣе нашихъ и уступка оныхъ для Турокъ чувствительнѣе, потому что тамъ дѣло идетъ не о пустыхъ мѣстахъ, но о заселенныхъ и многолюдныхъ, составляющихъ немалые государственные доходы.

Въ Старомъ Селѣ,
Февраля 10 дня
1790-го года.

Почти въ одно время имѣлъ я честь получить вашего сіятельства два письма, первое отъ 27-го Іюня, а другое отъ 20-го Іюля пущенныя; при первомъ приложена была роспись взятымъ Шведскимъ кораблямъ, за что приношу вашему сіятельству наичувствительнѣйшую мою благодарность. Мы имѣли здѣсь о томъ извѣстія, но не обстоятельныя.

Сія морская побѣда конечно наведетъ Шведскому королю на зубы оскомину и на долго отыметъ охоту востричь на насъ свои зубы; но ежели правда, что вскорѣ послѣ сей славной побѣды и ему удалось нашъ гребной флотъ пощипать, чтѣ крайне сожальтельно: иначе и внутри бы его государства многіе противъ его возстали, видя, что веденная имъ война очень для Шведовъ неудачна и что нѣтъ никакой надежды къ завоеванію кромѣ собственнаго тольбо для нихъ разоренія.

Зная Финляндіи положеніе, гдѣ нынѣ театръ войны находится, начиная отъ Выборга до Елзингфорса, гдѣ я самъ бываль, то мнѣ кажется, чтобъ полезнѣе всего для насъ вести войну оборонительную, а не наступательную; потому что тамъ по большей части такія мѣста, гдѣ съ однимъ баталіономъ можно удержать пять или десять тысячъ. Тожь и въ шерахъ, въ узкихъ мѣстахъ, весьма легко можно съ малымъ числомъ судовъ и на берегу построенныхъ батарей всему непріятельскому гребному флоту ходъ заградить, или сдѣлать ему оный крайне труднымъ и чрезъ то принудить его вездѣ объ стѣну лбомъ биться.

Слухъ носится здѣсь, что Кавказское намѣстничество нынѣ переведено въ Астрахань, чтѣ и давно бы пора сдѣлать, потому что Кубань и Кавказскія горы для насъ крайне

неподручны, и оборонить оную страну отъ горскихъ жителей совсѣмъ для насъ неудобно.

Польскія войски хотя и не въ большомъ числѣ, но безпрестанно здѣсь по границѣ взадъ и впередъ передвигаются. Сіе, какъ слышно, дѣлаютъ они нарочно для того, чтобъ мы, видя оное, принуждены были войски наши здѣсь, по границѣ, содержать, а тѣмъ самымъ ослабить наши силы противу Турокъ и Шведовъ, каковая ихъ диверсія, конечно, непріятелямъ нашимъ небезполезна. На сихъ же дняхъ прошелъ слухъ въ Польшѣ по всей границѣ, что находящіяся здѣсь въ Бѣлоруссіи наши войски скоро вступятъ въ Польшу, отъ чего у нихъ многіе тѣмъ потревожились; а всего больше боятся они Башкиръ и прочихъ Татарскихъ войскъ, о которыхъ носится у нихъ слухъ, что еще идетъ сюда ихъ много изъ-за Волги: тѣмъ больше они ихъ страшатся, слыша, будто бы они лошадиное сырое мясо ѣдятъ и кровью ихъ запиваютъ.

Нынѣ мы здѣсь нетерпѣливо ожидаемъ, на чемъ кончатся переговоры въ Силезіи между двумя королями, а именно: Прусскимъ и Венгерскимъ. Но дай Богъ, чтобы послѣдовалъ миръ! Правда, что Леопольдъ имѣетъ довольно войска, чѣмъ себя защищать; но жаль, что внутри его области почти вездѣ находятся безпокойствія, при каковыхъ обстоятельствахъ и необходимо нужно чѣмъ нибудь пожертвовать королю Прусскому и буде можно безъ своего ущерба, а на счетъ другой какой либо державы, которая то больше заслужила.

Слышно, что намъ уступлена будетъ Бесарабія по самый Днѣстръ; но сіе нимало для насъ неудовлетворительно, судя тамошнія пустыя мѣста; а всего бы лучше здѣсь по смежности положить новую границу по рѣку Березу или около Кіева по Бѣлую Церковь, а въ замѣну того доставить Польшѣ всю Молдавію, и такимъ образомъ всѣ были

бы довольны; а Шведамъ въ лунѣ нѣсколько земли, и то только болотной или въ Магометовомъ раю за усердіе ихъ къ Туркамъ.

Въ Старомъ Селѣ,
Августа 8 дня 1790.

16.

По возвращеніи моемъ предъ праздниками въ деревню, нашель я расположенныхъ на зимнія квартиры по деревнямъ моимъ около двухъ сотъ человекъ солдатъ Татаръ и Мещеряковъ, что мнѣ и не противно бы было въ разсужденіи политическихъ дѣлъ, если бы только они нѣсколько помирнѣе стояли; но въ такой большой семьѣ не безъ уroda.

Прежде сего, когда нашихъ войскъ здѣсь не было, господа Польскіе жолнеры, около нашей границы дѣлая развѣзды, чрезмѣрно храбрились и мнѣ, какъ живущему на самой границѣ, не безъ заботы было. А нынѣ хвостъ прижали такъ, что и не слышно объ нихъ, гдѣ они и что у нихъ дѣлается. Да и здѣсь въ Бѣлоруссіи у многихъ мысли стали гораздо поспокойнѣе.

Я съ удивленіемъ примѣчаю, что Поляки гораздо болѣе страшатся Татарскаго имени, нежели регулярныхъ войскъ, особливо, видя нашихъ Башкиръ и Мещеряковъ, что они ѣдятъ лошадей. Я скажу вашему сіятельству очень смѣшную исторію объ оныхъ Полякахъ и Татарахъ; а именно случилось сею осенью, что изъ стоящихъ здѣсь кордономъ Татары купили на свою артель лошадь, оную зарѣзали и хорошенько ободрали и потомъ мяса довольно наварили и нажарили и кушали съ великимъ аппетитомъ, на что смотря

нѣкоторые Поляки спросили у нихъ, какъ они могутъ ѣсть лошадиное мясо, на что одинъ изъ нихъ, какъ видно большой шпынь, сказалъ, что они ѣдятъ лошадей съ большою охотою; а когда войдутъ въ непріятельскую землю, тогда уже не будутъ ѣсть лошадей, но жирныхъ мальчиковъ еще съ гораздо лучшимъ аппетитомъ, а по нуждѣ и взрослыхъ, чему многіе изъ Поляковъ и въ правду повѣрили и въ Польшу къ своимъ землякамъ писали и, какъ слышно, такой тамъ страхъ напустили, что многіе по глупости своей и заподлинно Татаръ нашихъ людоедами почитаютъ и начали было по деревнямъ прятать своихъ дѣтей преждевременно. Съ одной стороны и не худо, что сосѣди наши Татаръ нашихъ боятся. Впрочемъ здѣсь, слава Богу, все спокойно; зима самая легкая, такъ что и рѣки здѣсь не всѣ еще позамерзали.

По причинѣ стоящаго нынѣ здѣсь многого числа войска, хлѣбъ въ цѣнѣ очень поднялся, а именно рожь по шести рублей четверть, а сѣно пудъ по двадцати копѣекъ и болѣе покупается; такожъ и на прочія съѣстные вещи цѣна втрое и вчетверо приумножилась, такъ что въ мое время въ Санктъ-Петербургѣ гораздо было дешевле жить, нежели нынѣ въ Могилевѣ. Серебро же и золото здѣсь въ монетѣ столь рѣдко, что почти и совсѣмъ не видно, и сія во всемъ дороговизна и въ деньгахъ умаленіе, какъ видно, не инымъ чѣмъ какъ однимъ только миромъ поправлена быть можетъ.

Въ Старомъ Селѣ, Генвара 9 дня 1791 года.



17.

По отлученіи моемъ нѣсколько недѣль отъ дому, я только что на сихъ дняхъ въ Старое свое село возвратился и нашелъ здѣсь, что Татары и Мещеряки, стоящіе по границѣ кордономъ въ деревняхъ моихъ, начали подвигаться къ Полоцкой губерніи, то-есть ближе къ Ригѣ, изъ чего примѣчается, что отъ стороны Пруссаго короля еще не совсѣмъ безопасно.

Собранныя въ Бѣлоруссіи лошади, числомъ около пяти тысячъ, уже давно отъ насъ помѣщиковъ отправлены и съ погонщиками въ назначенныя мѣста, но только и понынѣ не приняты подъ артилерію, а содержатся на коштѣ обывателей и, по дороговизнѣ здѣсь фуража, стдѣтъ намъ дороже, нежели сами лошади.

Я съ большимъ удовольствіемъ читалъ въ Гамбургскихъ газетахъ подъ артикуломъ изъ Лондона рѣчи, говоренныя въ парламентахъ противъ министерства касательно вооруженія аскадры для Балтійскаго моря, гдѣ доказывается, что Англія не имѣетъ никакихъ законныхъ причинъ за Турковъ такъ горячо вступаться и съ Россіею задиратся, будучи нѣсколько вѣковъ съ нею въ дружбѣ.

Въ Старомъ Селѣ, Мая 27 дня

1791 года.

18.

Почтенное вашего сіятельства письмо, отъ 18 прошедшаго пущенное, я на сихъ дняхъ имѣлъ честь получить, въ которомъ содержащееся извѣстіе о сдѣланномъ согласіи съ Аглицкимъ и Берлинскимъ дворами произвело не только во мнѣ, но и во всѣхъ здѣсь вѣрныхъ патриотахъ превеличайшую радость. Черезъ оное согласіе съ надежностію ожидать можно, что и съ Турками скоро будетъ миръ, да и вся Европа на нѣсколько лѣтъ останется въ покоѣ, если только не подастъ причины къ новой войнѣ нынѣшнее положеніе Франціи; ибо легко статься можетъ, что нѣкоторые изъ ея сосѣдей захотятъ въ мутной водѣ рыбы половить, особливо Агличане; а Россія, на лаврахъ своихъ опочивая, спокойно тогда на нихъ смотрѣть будетъ. Нынѣ же внезапное приближеніе нашихъ войскъ къ Польскимъ границамъ для многихъ кажется нерѣшимую загадкою. Одни думаютъ, что конечно есть въ виду новый подѣлъ Польши, а другіе гадаютъ, что оныя войска приуготованы для подкрѣпленія въ Польшѣ могущей быть конфедераціи противъ нынѣшней конституціи; но для чего бѣ то ни было, но сіе приближеніе нашихъ войскъ къ Польской границѣ весьма тревожатъ господъ Поляковъ, паче же нашихъ недоброжелателей.

Стоящіе въ Польшѣ по границѣ пикеты, ничего еще не вида, только днемъ спятъ, а ночью на лошадяхъ сидятъ или дѣлаютъ разѣзды, какъ будто бы непріятель ихъ атаковать намѣренъ. Нѣкоторые изъ такихъ жолнеровъ, подѣхавши къ берегу рѣки Друци, гдѣ на здѣшнемъ берегу мои крестьяне сѣно косили, спрашивали у нихъ: „чтѣ слышно о войнѣ и какъ скоро ваши Москали къ намъ въ Польшу вступятъ?“ На чтѣ мои крестьяне имъ отвѣчали,

что они о томъ ничего не знаютъ, примолва къ тому: „неужели вы нашихъ Москалей боитесь?“ На чтò одинъ изъ означенныхъ Польскихъ жолнеровъ отвѣчалъ: „Какъ же ихъ не бояться, потому что они всѣхъ побѣждаютъ? А у нашихъ уже и нынѣ почти души нѣтъ отъ страху; а какъ скоро только въ нашу землю вступятъ ваши войска, то мы всѣ разбѣжимся, куда глаза глядятъ“. Изъ сего разговору легко заключить можно, какой духъ въ Польскихъ войскахъ находится.

Въ Старомъ Селѣ, Августа 8 дня
1791 года.

Письма И. В. Страхова
къ ГРАФУ А. Р. ВОРОНЦОВУ.

Тайный совѣтникъ Иванъ Варолюмеевичъ Страховъ, воспитанный (1760—1766) Сухопутнаго Шляхетнаго Корпуса, служилъ сначала въ Иностранной Коллегіи, а потомъ вице-губернаторомъ въ Костромѣ, гдѣ имѣлись владѣнія у графа А. Р. Воронцова и гдѣ его отецъ графъ Романъ Ларионовичъ нѣкогда былъ намѣстникомъ. Это, быть можетъ, и послужило къ сближенію Страхова съ графомъ Воронцовымъ, которому онъ былъ и сосѣдомъ по Владимірскому имѣнію. Страховъ впоследствии состоялъ первымъ членомъ въ Мануфактуръ-Коллегіи и имѣлъ свой стеклянный заводъ. Семейное несчастіе (ссора и тяжба съ женою) уже въ нынѣшнемъ вѣкѣ, омрачило жизнь этого пріятнаго собесѣдника, вѣствовщика и наблюдателя современныхъ ему событій. Въ семь послѣднемъ качествѣ, живучи въ столицахъ, онъ могъ быть дорогъ графу Воронцову, проводившему въ послѣдніе годы Екатерининскаго вѣка и при Павлѣ большую часть времени въ деревенскомъ уединеніи. П. Б.

1.

Въ С.-Петербурѣ, 21 Іюня 1785.

Ваше сіятельство изволили уже быть извѣстны, при отъѣздѣ вашемъ отсюда, что всемилостивѣйшей Государынѣ угодно было посѣтить древнюю свою столицу. Она изволила въ оной пробывать четыре дни и, сказываютъ, была довольна какъ подѣвзимъ, такъ и строящимся въ Нѣмецкой Слободѣ дворцами и всѣмъ тѣмъ, что покойнымъ графомъ Захаромъ Григорьевичемъ сдѣлано было къ украшенію города. Напротивъ того, говорятъ, что не очень показались Царицынской дворець и работы водяной комунікаціи, такъ что начинаютъ сомнѣваться, чтобъ предположеніе покойнаго Боура могло совершиться и думаютъ, что воды не будетъ въ теченіи болѣе какъ глубиною на полтора фута.

При отбытіи Ея Императорскаго Величества изъ Москвы изволила она изъявить высочайшее свое благоволеніе ко всѣмъ чинамъ чрезъ письмо къ графу Якову Александровичу ¹⁾, пожаловавъ при томъ ему богатую табакерку съ портретомъ, а господину губернатору Лопухину Владимірской орденъ второй степени. Господину отставному конной гвардіи ротмистру Наумову ²⁾, котораго деревня близъ Блина и въ которой Ея Величество изволила имѣть ночлеги, пожалована табакерка съ брилліантами, а людямъ его тысяча рублей.

Въ Москвѣ велѣно завести училища и школы народныя, тамошнему Приказу Общественнаго Призрѣнія пожалованъ домъ, при выѣздѣ въ Преображенской Слободѣ, тотъ са-

¹⁾ Брису.

²⁾ Пріятелю графовъ Орловыхъ. П. В.

мый, въ которомъ была парусинная фабрика, которая теперь переведена въ Новгородъ.

Тверской губернаторъ Осиповъ получилъ также Владимірской орденъ второй степени, а Николай Петровичъ Архаровъ—Александровской орденъ, который надѣтъ на него въ Новой Ладогѣ.

Князь Василій Васильевичъ Долгорукой, Василій Ивановичъ Левашовъ и Александръ Николаевичъ Самойловъ получили орденъ Бѣлаго Орла.

Графиня Браницкая пріѣхала сюда и теперь живетъ въ Петергофѣ.

Ея Императорское Величество, имѣвъ третьяго дня обѣденный столъ на судахъ, на дачѣ его сіятельства графа Александра Андреевича, которая ниже кирпичныхъ заводовъ, изволила осчастливить здѣшній городъ благополучнымъ своимъ возвращеніемъ послѣ полудни, въ 6 часовъ при пушечной пальбѣ и при громкомъ восклицаніи народа, коимъ весь берегъ усыпанъ былъ, въ Лѣтній дворецъ, на тѣхъ самыхъ судахъ, на коихъ изволила продолжать путь свой съ Петропавловской пристани, ниже города Боровичей двѣ версты. Вчерашній день изволила ѣздить въ Эрмитажъ, а потомъ въ 5 часовъ послѣ полудни отправиться въ Петергофъ. Ихъ высочества изволятъ туда переѣхать 26 числа сего мѣсяца.

Вотъ, милостивый государь, всѣ отсюда новости, кромѣ одной, о которой позабылъ упомянуть выше, что флигель-адъютантъ Левашевъ отправляется съ комплиментомъ къ королю Шведскому во взаимство присылки отъ него полковника, коего имя не вспомню, съ извѣщеніемъ, что онъ пріѣхалъ въ Финляндію для смотра расположенныхъ тутъ въ лагерѣ войскъ своихъ.

Вице-адмиралу Петру Ивановичу Пуццину пожаловали десять тысячъ рублей.

Затѣмъ Петръ Васильевичъ Бакунинъ, узнавъ отъ меня, что сегодня пишу къ вашему сіятельству, поручилъ донести, что на сихъ дняхъ полученъ съ Китайской стороны листъ, коимъ они бранятъ насъ много и увѣдомляютъ, что, не хотя съ нами имѣть никакого дѣла, приказали совсѣмъ прервать торгъ, что сія новость не очень много уважена, и ничего еще не слыхать о тѣхъ мѣрахъ, какія съ здѣшней стороны по сему дѣлу приняты будутъ.

2.

Въ С.-Петербургѣ, 12 Февраля 1787.

Князь Н. В. Репнинъ совершенно пользуется отпускомъ своимъ на два года: пріѣхалъ уже въ Москву и намѣренъ отправиться симъ же зимнимъ путемъ въ Воронежскую свою деревню и жить въ оной. Князь А. А. Вяземской поѣхалъ отсюда 1 числа сего мѣсяца въ Москву, а оттуда въ Пензенскую свою деревню и къ Царицынскимъ водамъ и общалъ своимъ подчиненнымъ непремѣнно возвратиться къ должности своей въ Сентябрь мѣсяцъ. Будучи въ послѣднюю Пятницу предъ своимъ отъѣздомъ въ Сенатъ, прощался онъ со всѣми весьма нѣжно и желалъ имъ всевозможныхъ успѣховъ въ отправленіи дѣлъ, промолвя при томъ, что онъ надѣется ихъ всѣхъ по возвращеніи своемъ найти въ добромъ здоровьѣ и столь же рачительныхъ, ревностныхъ и прилежныхъ къ своимъ должностямъ, какъ онъ ихъ и оставляетъ. Сказываютъ, что онъ оставилъ также письменное и довольно длинное наставленіе господину Колокольцову объ отправленіи генераль-прокурорской должности. Мнѣ общали дать оное прочесть, и если я могу въ

ономъ что нибудь примѣчательное замѣтить, то не оставлю донести вашему сіятельству.

У графа Ивана Андреевича ¹⁾ продолжались балы по Четвергамъ послѣ отбытія Ея Величества до начатія поста. Онъ отмѣнилъ свои большіе обѣды по Средамъ, а представилъ министрамъ пріѣзжать къ нему, когда хотятъ для переговорову по дѣламъ. На Масляницѣ, въ Четвергъ, на балѣ изволили у него быть ихъ императорскія высочества, но не ужинали. На семъ балѣ была нарочно изготовленная и очень хорошо одѣтая кадрили, состоящая изъ восьми дамъ и четырехъ кавалеровъ. Сія послѣдніе были: графъ Чернышовъ, графъ Ларіонъ Ивановичъ ²⁾, совѣтникъ посольства Яковлевъ и Шведскій офицеръ баронъ Нолькенъ.

Ихъ высочества изволятъ имѣть свое пребываніе здѣсь. До начатія поста были у нихъ по два раза въ недѣлю балы въ городѣ и на Каменномъ островѣ. Въ послѣднее Воскресеніе предъ Масляницею совершилась свадьба на Каменномъ острову гвардіи офицера князя Долгорукова ³⁾ съ монастыркою и пенсіонеркою ихъ высочествъ Смирновой, у которой отецъ, сказываютъ, виннымъ приставомъ въ Торжкѣ.

Недавно женился здѣсь также Матвѣй Васильевичъ Муромцовъ на дочери бывшаго герольдмейстера Волкова, которой отъ роду не болѣе восемнадцати лѣтъ. Большая часть города предосуждаетъ господина Муромцова, что онъ вздумалъ жениться, имѣя семерыхъ дѣтей, изъ коихъ двѣ дочери невѣсты.

На сихъ дняхъ скончалась здѣсь госпожа Закревская, жена президента Медицинской Колегіи.

1) Остермана.

2) Воронцовъ.

3) Извѣстнаго писателя, князя Ивана Михайловича, дѣда нынѣшнему послу въ Вѣнѣ г-ну Новикову. П. Б.

Господинъ Галидей опредѣленъ на мѣсто господина Линдемана съ жалованьемъ по двѣ тысячи рублей.

3.

Въ С.-Петербургѣ, 19 Февраля 1787.

На сихъ дняхъ открыто злодѣйство въ поддѣлываніи новыхъ ассигнацій, и авторы онаго теперь пойманы и содержатся подъ карауломъ: конной гвардіи корнетъ Сумароковъ съ нѣсколькими того же полку унтеръ-офицерами. Но что еще хуже, они дворяне, и особливо Сумароковъ дворянинъ очень хорошей и притомъ достаточной. Онъ двоюродный внукъ покойному Александру Петровичу Сумарокову и родной племянникъ Николая Ивановича Бахметева. Сказываютъ, что они рисовали ассигнаціи тушью и успѣли сдѣлать только на пять сотъ рублей, съ коими и пойманы.

Получено здѣсь извѣстіе, что домъ покойнаго графа Захара Григорьевича Чернышева въ Яропольцѣ *), отъ неосторожности жившаго подъ лѣстницею онаго сторожа, сгорѣлъ со всѣми меблями и библіотекою, которая цѣннѣе въ тридцать тысячъ рублей.

Князь Григорій Александровичъ пріѣхалъ въ Кіевъ 6 числа сего мѣсяца, и здѣсь теперь, по случаю его туды пріѣзда, пронесся слухъ, за справедливость коего однакоже отвѣтствовать не можно, что будто по сдѣланнымъ отъ него донесеніямъ, путешествіе Ея Императорскаго Величества сокращено будетъ, и что будто всемилостивѣйшая Государыня изволитъ сюда возвратиться въ Маѣ мѣсяцѣ.

*) Волоколамскаго уѣзда.

4.

Въ селѣ Погостѣ, 9 Февраля 1793.

Я лишился и послѣдняго куска хлѣба, пріобрѣтеннаго съ изнуреніемъ здоровья слишкомъ тридцатипятилѣтнею службою. Я говорю о тѣхъ пяти стахъ рубляхъ, кои производимы мнѣ были, какъ извѣстно вашему сіятельству, изъ почтовыхъ доходовъ: дано Санктпетербургскому Почтамту изъ почтоваго правленія повелѣніе не производить мнѣ болѣе оныхъ. По истинѣ, я не знаю, за что я прогнѣвилъ такъ много его сіятельство графа Александра Андреевича, что онъ не соблаговолилъ уже исходатайствовать мнѣ и сей милости: изъ всѣхъ служившихъ при Иностранной Коллегіи ни съ кѣмъ не поступлено такъ жестоко, какъ со мною, не смотря на то, что я служилъ никакъ не хуже сверстниковъ своихъ, кои всѣ пользуются и пользовались особыми выгодами.

5.

Въ селѣ Погостѣ, 3 Апрѣля 1794.

Посвяти себя единожды на всегда приказаніямъ вашего сіятельства, кои исполнять поставляя я съ самыхъ младыхъ лѣтъ за священнѣйшій и пріятнѣйшій долгъ, осмѣливаюсь писать безъ всякихъ этикетовъ, понеже вашему сіятельству такъ угодно было. Отправился я въ Кострому, гдѣ, думая отдѣлаться однимъ днемъ, пробылъ недѣлю изъ единой признательности къ оказаннымъ мнѣ учтивостямъ. Повѣрите ли? Лишь только въ городѣ свѣдали, что я пріѣхалъ, то не осталось почти ни единого чиновника и ни одного купца, который бы не посѣтилъ меня. Начали дѣлать для меня

обѣды и ужины, продержали восемь дней, и я 31 Марта ѣхалъ вдоль Волги тройкою, какъ бы среди зимы: вотъ каковъ здѣсь климатъ.

Въ бытность мою въ Костромѣ возилъ меня губернаторъ смотрѣть извѣстныхъ разбойниковъ Оадѣва и Рюлицкаго, коихъ я нашелъ фizioноміи весьма доказывающія ихъ дѣянія, а не такъ какъ нѣкоторые удостовѣряли, что будто они имѣютъ добрыя лица. Они признались мнѣ, что они ѣздили часто мимо села моего подъ видомъ съ паспортами купцовъ и видали меня прогуливающагося. Кажется, пора бы окончить совсѣмъ ихъ исторію; но тутъ есть виды, авось либо оттяжкою что нибудь выиграется.

6.

Въ селѣ Погостѣ, 10 Октября 1794.

Указъ о рекрутахъ привелъ всѣхъ поселянъ въ уныніе, ибо хотя они и ожидали набора, но не столь великаго. Да и для всѣхъ помѣщиковъ не очень пріятенъ, а особливо для мелкопомѣстныхъ, кои должны заплатить въ складку по три рубли по шестидесяти копѣекъ съ души. Если бы приказано было ежегодно ставить съ пяти сотъ душъ по одному, то бы ни мало для всѣхъ чувствительно не было. Я слышалъ двѣ хорошія вещи, а именно: что съ Бѣлоруссіи приказано взять рекрутъ съ двухъ сотъ душъ по одному и что Военная Коллегія сдѣлала распоряженіе, чтобъ всѣ иностранцы, поступающіе въ рекруты за государственныхъ крестьянъ, отсылаемы были въ Сибирской корпусъ. По крайней мѣрѣ отнимутся у нихъ способы къ побѣгу.

Жаль бы было, если опредѣленіе Михаила Ларіоновича Кутузова въ директоры надъ Корпусомъ отвлечетъ его отъ арміи, какъ хорошаго и испытаннаго генерала.

7.

Въ Москвѣ, 24. Мая 1796 года.

Теперь здѣсь говорятъ много о трехъ новостяхъ: о комитетѣ новомъ, о праздникѣ, данномъ недавно въ Санктъ-Петербургѣ графомъ Александромъ Андреевичемъ Безбородкою и объ исторіи госпожи Колтовской съ господиномъ Татищевымъ ¹⁾. Также не совсѣмъ прошла у многихъ и память о кончинѣ графа Ѳедора Григорьевича Орлова. Какія распоряженія онъ сдѣлалъ по дѣламъ своимъ, не совсѣмъ еще извѣстно, потому что графы братья его находятся въ деревнѣ и не прежде намѣрены приступить къ исполненію по онимъ, какъ по прошествіи шести недѣль.

О новомъ комитетѣ идутъ разныя толки, и по истинѣ иногда такіе, отъ коихъ, по пословицѣ, уши вянутъ. Сказываютъ, что оный началъ свои засѣданія въ Таврическомъ дворцѣ. Удивительно то, что копія съ указа объ ономъ ходитъ здѣсь по рукамъ, а Сенатъ здѣшній не имѣетъ ея въ полученіи. На сихъ дняхъ сказывалъ мнѣ членъ здѣшняго Монетнаго Департамента, что ассигнована въ оный сумма шестнадцать тысячъ рублей на исправленіе и приведеніе въ дѣйство всѣхъ машинъ, чтобы они могли начать работу свою въ Сентябрѣ мѣсяцѣ, для чего и нужно имъ построить семь деревянныхъ корпусовъ, въ коихъ бы можно было работать съ успѣхомъ. Удивительно, какъ можно производить сіи работы въ деревянныхъ зданіяхъ, не подвергаясь ежеминутной опасности ²⁾.

Праздникъ графа А. А. Безбородки былъ и пышнень, и великолѣпенъ; сказываютъ, что недоставало одного—пять-

¹⁾ Извѣстнымъ впоследствии дипломатомъ. П. В.

²⁾ Монетный дворъ находился въ самой срединѣ Москвы, въ Охотномъ ряду. П. В.

яго молока. Ожиданіе его не совсѣмъ удовлетворено было, потому что онъ считалъ на присутствіе самой Государыни, но она не изволила быть, а удостоили оный великіе князья съ великими княгинями и великія княжны. Шестьсотъ человекъ сидѣли за столами и ужинали. Сказываютъ, что онъ къ дому своему придѣлалъ двѣ залы, каждую по 21 сажени. Многіе, которые бывали во Франціи въ королевскихъ чертогахъ, удивлены были видѣть въ домѣ графскомъ тѣ самыя вещи, кои въ оныхъ за рѣдкость показываемы были. Вотъ каковъ нынѣ свѣтъ! Князь Zubovъ не былъ однакоже на семъ праздникѣ.

Какова исторія о госпожѣ Колтовской ходитъ по городу, донесу вамъ отъ слова до слова, но за достовѣрность ея не ручаюсь. Говорятъ, что будто по дѣлу ея съ мужемъ воспослѣдовала резолюція, чтобы дѣтей отдать мужу и имѣніе въ опеку ему же съ однимъ изъ ближнихъ свойственникововъ; давать ей на прожитокъ по 5,000 рублей въ годъ, отдавая ей на волю жить съ мужемъ, у матери, или въ монастырѣ. Но она, не захотя ни того, ни другаго, рѣшилась избрать геройскую участь и сама себя отправила на тотъ свѣтъ пистолетнымъ выстрѣломъ. Многіе идутъ по сему происшествію разглашенія, но не всѣмъ вѣрить онымъ можно.

Здѣсь на Москвѣ рѣкѣ случилась странность. Она, начиная отъ Каменнаго моста, который удивительно, какъ устоялъ, покрыта на подобіе холмовъ, кучами лѣса. Хозяева онаго потерпѣли много убытка, и неизвѣстно еще, когда они могутъ развестись между собою, не понеся одинъ предъ другимъ убытокъ. Главнокомандующій разсудилъ за благо и здѣсь также составить комитетъ изъ разныхъ особъ для разведенія хозяевъ лѣса по ихъ претензіямъ.

8.

Въ Москвѣ, 4 Іюня 1796 года.

Третьяго дня, прощаясь со мною, здѣшняго Монетнаго Департамента судья г-нъ Толстой сказывалъ мнѣ, что прислано къ нему приказаніе какъ можно поскорѣе пріѣхать въ Петѣрбургъ. Исторія о г-жѣ Колтовской оказалась несправедлива. Ген.-поручикъ Кнорингъ и ген.-маіоръ графъ Левъ Разумовскій и Тамара отставлены отъ службы по ихъ просьбамъ.

Въ день Вознесенія было столько каретъ и гуляющихъ въ саду и въ вокзалѣ, что почти не можно было проходить. Въ сей же день случился несчастный спектакль на мѣстѣ скачки. Нелегкая пришла въ мысль камергеру князю Гагарину, сыну князя Алексѣя Ивановича и который не очень давно женился на дочери господина Балабина, удариться съ такимъ же вертопрахомъ, какъ и самъ, съ какимъ-то Наумовымъ, о трехъ стахъ рубляхъ, кто кого перескачетъ. Выѣхали на мѣсто скачки одѣтые въ нарочно для того сдѣланныхъ атласныхъ почтальонскихъ платьяхъ и пустились скакать при множествѣ зрителей, между коими, сказываютъ, и графъ Алексѣй Григорьевичъ Орловъ находился, и въ то самое время, когда князь Гагаринъ казался уже быть торжествующимъ надъ Наумовымъ и когда жена его начинала уже радоваться, что мужъ ея показалъ себя столь хорошимъ скакуномъ, полетѣлъ онъ стремглавъ съ лошади и ушибся такъ больно, что поднятъ былъ безъ чувствъ; жена же его упала отъ сего въ обморокъ, не скоро также опомнилась. Вотъ нынѣ каковы господа камергеры!

9.

Въ Москвѣ, 18 Іюня 1796 года.

Донесу вашему сіятельству здѣшнія вѣсти, за достовѣрность конхъ однакоже не отвѣтствую, что будто Персіане отъ Дербента до Баки все пространство земли за собою выжгли и тѣмъ самымъ отняли травы и воду; что графъ Валерьянъ Зубовъ, по данной ему власти, беретъ и отсылаетъ кого хочетъ. Услыша, что генераль-маіоръ князь Циціановъ сталъ, будучи у него за столомъ, порицать неловкими словами Ивана Васильевича Гудовича, не противорѣча ему ни въ чемъ, послѣ стола отправилъ его въ команду къ Ивану Васильевичу. Графъ А. В. Суворовъ донесъ рапортомъ, что онъ нашелъ въ своей арміи, что генералы почти всѣ откупщики или поставщики, и между прочими ситировалъ генераль-маіора Киселева.

Главнокомандующій здѣшній *) бываетъ ежедневно на берегу и по часту говоритъ молодымъ людямъ, чтобы они снимали шляпы передъ нимъ и передъ старшими предъ собою. Мнѣ кажется, что сія мораль мало дѣйствуетъ.

*) М. М. Измайловъ.

Архивъ Князя Воронцова. XIV, 31.

Въ Москвѣ, 16 Іюля 1796 года.

На сихъ дняхъ случилась здѣсь на берегу довольно странная исторія съ двумя бригадирами, вышедшими изъ гвардіи, Чемодановымъ и Давыдовымъ и обоими лошадиными охотниками: они, заспоря о лошадяхъ, между собою побранились и, вызвавъ другъ друга на дуель, изрядно поцарапались подъ Донскимъ. Давыдовъ порубилъ у Чемоданова правую руку въ трехъ мѣстахъ, а Чемодановъ у Давыдова всѣ пальцы у руки чуть не прочь отнялъ. Сумнѣваются, чтобы онъ могъ владѣть рукою. Сказываютъ, что главнокомандующій призывалъ ихъ къ себѣ; но они не поѣхали, сказавшись больными. Со всѣмъ тѣмъ онъ однакожъ донесъ о семъ куда слѣдуетъ, и теперь ожидаютъ съ нетерпѣливостію, какая воспослѣдуетъ революція, и многіе предполагаютъ, что ихъ вышлютъ изъ Москвы. Сказываютъ, что князь Николай Никитичъ Трубецкой *) прощенъ по просьбѣ брата его князя Юрія Никитича, который находится съ нѣкотораго времени въ Петербургѣ, и что будто позволено ему жить гдѣ онъ заблагоразсудитъ.

*) Высланный изъ столицы за участіе въ Масонскомъ Новинковскомъ обществѣ. П. Б.

11.

Въ Москвѣ, 18 Іюля 1797 года.

Новости вѣрныя: что Петровъ день празднованъ былъ великолѣпнымъ праздникомъ, къ обѣду было приглашено до двухъ сотъ персонъ, въ числѣ коихъ и Николай Петровичъ Архаровъ (о чемъ онъ писалъ и къ брату своему), а къ ужину до двухъ тысячъ персонъ. Въ сей день, сколько извѣстно по партикулярнымъ письмамъ, новаго было только, что разжалованному полковнику Чиркову возвращены чины и орденъ, что оберъ-прокурору Козодавлеву пожалованъ Анненскій орденъ на шею и что свояку его, бывшему у насъ Польскимъ министромъ, Деболи, позволено возвратиться въ Россію и жить, гдѣ онъ захочетъ; что вышелъ рекетмейстерскій штатъ, по которому генералу-рекетмейстеру опредѣлено 2000 р. жалованья и дано ему въ помочь два рекетмейстера и два секретаря.

Не очень вѣрныя вѣдомости, но о которыхъ здѣсь много говорятъ: что составленъ будетъ скоро Верховный Сенатъ, въ коемъ полагаютъ быть предсѣдательствующимъ Государя Цесаревича; что Николай Петровичъ Архаровъ пожалованныя ему при коронаціи двѣ тысячи душъ продалъ въ удѣльныя имѣнія Императорской фамиліи и взялъ за душу по 130 рублей; что на князя Александра Александровича Прозоровскаго упало какое-то взысканіе за казенныхъ лошадей до нѣсколькихъ тысячъ рублей, которые будто уже и приказано съ него взыскать; что Военная Коллегія имѣла повелѣніе сдѣлать расчетъ со всѣми полковыми командирами, сколько имъ должно заплатить недоставленныхъ имъ суммъ во время президентства князя Потемкина, и какъ оныхъ вышло до трехъ миліоновъ, то и говорятъ, что будто должны будутъ оныя заплатить наследники его.

Князю Сергію Ѳедоровичу Голицыну, у котораго, сказываютъ, по возвращеніи въ Петербургъ, доходило почти до дуэли съ Ростовчинимъ, стало плохо, и чуть не хотять ли его и совсѣмъ изъ службы выжить.

Валеріанъ Зубовъ пріѣхалъ и съ женою въ здѣшніе предѣлы и живетъ въ Хорошовѣ, а въ городѣ еще не бывалъ. Говорять здѣсь также, что будто камеръ-фрейлина Нелидова идетъ за вице-канцлера князя Куракина.

12.

Въ Москвѣ, 29 Іюля 1797 года.

Графъ Кобенцель не очень здѣсь нравился, а потому и отозванъ онъ подъ претекстомъ, чтобы употребить его на конгрессъ, куда онъ дѣйствительно и назначенъ. Въ преємники ему назначаютъ, по слухамъ городскимъ, графа, сколько помнится, Дидрихстейна, но вѣрнаго еще ничего имѣтъ; но то однако уже правда, что онъ женился уже въ Петербургѣ на графинѣ Шуваловой. Шведская свадьба пошла было на ладъ, за что посолъ Будбергъ и чинъ получилъ тайнаго совѣтника; но, сказываютъ, теперь опять дѣло пошло на договоры и какой они конецъ имѣтъ будутъ, неизвѣстно, а болѣе полагають, что дѣло кончится не такъ, какъ мы думаемъ, или лучше сказать хотимъ; вотъ слова такого человѣка, которому существо сего дѣла извѣстно. О Николаѣ Петровичѣ Архаровѣ говорятъ, что будто бы онъ желаетъ быть здѣсь сенаторомъ съ переименованіемъ въ дѣйствительнаго тайнаго совѣтника; но многіе сумнѣваются въ исполненіи сего его желанія, потому что жестоко его возненавидѣли. Начальствующимъ здѣсь всѣ довольны. Доступъ къ нему всѣмъ и во всякое время свободенъ, и онъ обходится со времени, какъ онъ прибралъ къ себѣ въ руки

военную и гражданскую части, со всѣми весьма просто и учтиво и не попускаетъ никому садиться къ себѣ на носъ. Подчиненный же ему другой военный начальникъ ходитъ теперь передъ нимъ на ципочкахъ съ того момента, какъ онъ ему на вахтъ-парадѣ публично при всѣхъ за то, что опоздалъ, вымылъ голову. Послѣ чего онъ сказывался нѣсколько дней больнымъ и третьяго дня ѣхалъ мимо меня верхомъ и, поклонясь со мною, сказалъ мнѣ, что онъ еще такъ слабъ, что чрезъ силу сидитъ верхомъ. Валеріанъ Зубовъ живетъ все въ Хорошовѣ и съ молодою своею женою, и сказываютъ, что будто собирается ѣхать въ Петербургъ и потомъ въ Курляндскій свой замокъ и, если позволятъ, то и къ брату своему въ чужіе края. Онъ еще, сказываютъ, не показывается въ Москву.

Въ отмѣнной милости теперь находятся Растопчинъ и Аракчеевъ, который возвратился не очень давно. Государь изволилъ недавно на вахтъ-парадѣ сказать князю С. О. Голицыну то, отчего у него колѣни затряслись.

13.

Въ Москвѣ, 7 Августа 1797 года.

Графъ Самойловъ сдѣлалъ глупость и поѣхалъ вчерась поправлять ее въ Петербургъ, и хочется ему, сказываютъ, войти опять въ службу, хотя сенаторомъ. Глупость же его вотъ какая. Подана была просьба отъ кредиторовъ князя Потемкина о заплатѣ имъ трехъ сотъ тысячъ рублей. Государь, не входя въ разсмотрѣніе ея, изволилъ приказать разсмотрѣть ее Сенату съ повелѣніемъ, если она неосновательна, то просителямъ отказать, а если справедлива, то въ такомъ случаѣ взыскать сіи деньги съ наследниковъ. Сенатъ опредѣлилъ взыскать сіи деньги и прислалъ указъ

на имя здѣшняго военнаго губернатора Архарова, чтобы онъ о семъ взысканіи объявилъ Потемкина наслѣдникамъ, что ему было ловко сдѣлать въ разсужденіи Самойлова, потому что онъ былъ у него каждый день и проигрывалъ ночи въ бостонъ съ Барановымъ и тому подобными. Самойловъ, вмѣсто того, чтобы исполнить сенатское или, лучше сказать, имянное повелѣніе, согласилъ всѣхъ наслѣдниковъ, находящихся здѣсь, и сдѣлали они отзывъ, что они сихъ денегъ платить не обязываются, потому что коммиссія, учрежденная при покойной Императрицѣ о разсмотрѣніи долговъ князя Потемкина, нашла сіи требованія незаконными. Теперь всѣ ожидаютъ съ нетерпѣливостію, что воспослѣдуетъ по сему ихъ отзыву. Въ прошедшее Воскресенье была здѣсь закладка огромнаго зданія для гошпитала, которое поручено въ смотрѣніе генералу-маіору Хомутову; велѣно его построить въ пять лѣтъ, и ассигновано на постройку пять сотъ тысячъ.

На сихъ дняхъ князь Юрій Владиміровичъ призывалъ къ себѣ всѣхъ докторовъ и спрашивалъ ихъ по имянному повелѣнію, какимъ образомъ сдѣлать Яузскую воду здоровою и свѣжею, на что они подали мнѣніе, что сдѣлать ее точною и всѣ мельницы сломать, на которое мнѣніе и князь былъ согласенъ, присовокупя къ тому, что онъ, имѣя на Яузѣ мельницу, потеряетъ съ уничтоженіемъ ея двѣ тысячи дохода.

14.

Въ Москвѣ, 19 Августа 1797 года.

Здѣсь слуховъ очень много добрыхъ и худыхъ, и многимъ изъ нихъ вѣрять невозможно. Между прочими, что будто князь А. А. *) подалъ просьбу объ увольненіи своемъ, что будто А. И. Васильевъ получилъ добрую пощечину при докладѣ объ истощенныхъ финансахъ, что будто графъ Н. И. Салтыковъ по возвращеніи въ Петербургъ не былъ у двора и живетъ на дачѣ своей, что будто составленъ комитетъ судить Архарова и заданы ему пункты, на кои онъ отвѣтствовать долженъ. На счетъ его ходитъ здѣсь эстампъ, на коемъ онъ изображенъ лежащимъ въ гробу, держа въ правой рукѣ клочекъ сѣна и поднося его ко рту съ слѣдующими словами: „о сѣно, сѣно! ты меня съѣло“, а полицеймейстеръ Чулковъ стоящимъ подлѣ гроба и взирающимъ подгорюнившись. Князю Гаврилѣ Петровичу Гагарину хорошо: онъ живетъ въ Павловскомъ и сказываютъ, что всѣ долги его заплачены будутъ, коихъ считаютъ до трехъ сотъ тысячъ. П. В. Лопухинъ сговорилъ дочь свою за сына Александра Григорьевича Демидова.

*) Безбородко.

15.

Въ селѣ Погостѣ, 25 Октября 1797.

Быль нѣсколько дней въ Костромѣ и признаюсь, что смотря на всѣхъ, тамъ вскружилась у меня голова. У всѣхъ у нихъ на лицахъ написано безпокойство и робость. Требуютъ отъ нихъ многого, и очень поспѣшно, грозятъ имъ, бранятъ ихъ, и они при всемъ томъ во всѣхъ частяхъ бродятъ какъ слѣпныя куры, не знаютъ, что съ каждымъ изъ нихъ завтра будетъ, а особливо смотря, что и получше ихъ не щадятъ. Губернатора *) нашель я активнымъ: въ 9 часовъ ложится, а въ 4 часа по утру встаетъ. По постнымъ днямъ, то есть по Средамъ и по Пятницамъ, имѣеть онъ рыбный столъ, а о постахъ уже и говорить нечего, и говорить, что это такъ угодно....

Передъ прїѣздомъ моимъ въ Кострому за день случилась страшная исторія: въ 8 верстахъ отъ города два дворянина-недоросля живутъ, Аргаматовъ и Куломзипъ, изъ коихъ первый послѣдняго застрѣлилъ изъ ружья въ окошко, когда онъ настраивалъ балалайку; что всего скареднѣе, что онъ ему зять, женатъ на сестрѣ его, и рѣшился сдѣлать сіе убивство, чтобъ получить послѣ его наслѣдство въ 20-ти душахъ. Губернаторъ взялся за сіе дѣло очень хорошо и довелъ увѣщаніями убійцу очень скоро до признанія въ злодѣяніи семъ.

*) Островскаго. П. В.

Въ селѣ Погостѣ, 18 Ноября 1797 года.

Я ни мало не удивляюсь счастию господина Коштева, потому что подобные люди обыкновенно счастливы по опредѣленію судьбы; но стыдно должно быть тѣмъ, кои имъ покровительствуютъ, и даромъ сего, кажется, не дѣлается на семь свѣтъ, да и мнѣ извѣстно, что отослано нѣсколь-ко цуговъ Уфимскихъ лошадей. Теперь здѣсь всѣ въ край-немъ безпокойствѣ по случаю рекрутскаго набора. Такая распутица, что почти невозможно ногою со двора, а не смотря на то, понуждаютъ ставить рекрутъ, а въ свободной прикладѣ душъ, кои хотятъ избавиться отъ жеребья, идетъ суцная торговля, и платятъ большую цѣну. Жалко смотрѣть на поселянъ: они тащатъ все на торгъ и продаютъ почти за безцѣнокъ, чтобъ посколотить побольше денегъ. Я получилъ извѣстіе, что въ нашемъ городѣ Покровѣ жестоко бракують рекрутъ и брѣютъ, никого не щадя, затылки у такихъ, коихъ бы въ другомъ мѣстѣ, по поворотя, приня-ли. Сіе самое случилось и съ моимъ рекрутомъ. Если бъ у него не выбрали затылка, то онъ, конечно, пошелъ бы у меня здѣсь. Мнѣ кажется, что сіи господа не виѣщаютъ довольно въ себѣ радости, что ихъ опредѣлили къ рекрут-скому набору и сами не знаютъ по пословицѣ: „не видалъ корову купилъ, будетъ ей на лѣто трава“, какъ бы и на чемъ болѣе показать своей власти и поважничать; а между тѣмъ напраснымъ своимъ умничаньемъ наводятъ другимъ излишнія хлопоты и безпокойствы.

Въ Москвѣ, 5 Маія 1798 года.

Завтра ожидаютъ сюда князя Александра Андреевича, а Государь, сказываютъ, изволить прибыть 10 числа. Сенаторы: графъ Минихъ отставленъ, а Либхартъ умеръ. Графъ Иванъ Андреевичъ недоволенъ внукомъ своимъ ¹⁾, что онъ просился въ отпускъ за слабостью здоровья и переименованъ въ статскій чинъ, тѣмъ болѣе, что сіе сдѣлалъ, не спрося его. Подполковникъ Свинынъ, который не очень давно былъ исключенъ изъ службы, сынъ сенатора, имѣлъ интригу съ благородною дѣвушкою Алексѣевою очень небогатою и свояченицею графа Буксгевдена и хотѣлъ на ней жениться; но отецъ не позволялъ. Нынѣ получено иманное повелѣніе, чтобъ онъ непременно женился. У Москвы отъ сей свадьбы кружится голова: третьяго дня открыто здѣсь господиномъ Каверинимъ гулянье на валу между Тверскою и Никитскою; съ музыкою ²⁾; были разставлены палатки, въ коняхъ потчивали разными рафрешисанами приглашенныхъ.

¹⁾ Знаменитиѣ впоследствии графомъ Остерманомъ-Толстинымъ.

²⁾ Это Тверской бульваръ, бывшій дегаго котомъ любимиимъ мѣстомъ прогулки.
П. В.

Въ Москвѣ, 12 Маія 1798 года.

Въ прошедшій Четвергъ, то есть въ 6 день сего мѣсяца, пріѣхалъ сюда князь Александръ Андреевичъ и съ нимъ господа Карадыкинъ, Комбурлей, Кокушкинъ и Даниловъ. На другой день пріѣзда своего поутру, то есть въ Пятницу, сдѣлалъ онъ прежде всѣхъ визитъ графу Ивану Андреевичу, который таковымъ вниманіемъ его свѣтлости былъ доволенъ до крайности и далъ въ прошедшее Воскресенье, то есть 9 числа, для него большой званый обѣдъ, на которомъ и я быть сподобился. Графъ Иванъ Петровичъ Салтыковъ не былъ на семъ обѣдѣ, хотя и приглашенъ былъ, потому что онъ ѣздилъ по предварительному дозволенію на встрѣчу Государю въ Подсолнечную, гдѣ онъ изволилъ имѣть ночлегъ. Въ Воскресенье сдѣлана намъ была новѣстка, чтобъ все дворянство обоего пола съѣзжалось въ Понедѣльникъ поутру въ 9 часовъ въ Успенской соборъ для встрѣчи Государя, а послѣ обѣда, въ 5 часовъ, въ Слободской дворецъ на балъ. Государь изволилъ прибыть въ парадной придворной колясочкѣ, которая ожидала его у заставы, цугомъ на сѣрыхъ лошадяхъ, съ великимъ княземъ наслѣдникомъ, въ 12 часу, безъ всякой церемоніи, и встрѣтилъ его только при въѣздѣ въ городъ одинъ комендантъ, Сенать и всѣ знатныя особы и дворяне. Онъ недоволенъ былъ, что обѣдня отпѣта была до его прибытія и, помолясь и приложась къ образу и молва по нѣскольку словъ съ митрополитомъ, съ графомъ и графинею Салтыковыми и обоими канцлерами, изволилъ отправиться также въ колясочкѣ въ Слободской дворецъ. По выходѣ на балъ изволилъ говорить съ дамами: графинею Салтыковою, Ерошкиною и

рафиней Остерманъ; а потомъ съ графомъ Салтыковымъ, княземъ Александромъ Андреевичемъ и графомъ Иваномъ Андреевичемъ, которому пенялъ, для чего онъ не прїѣхалъ къ нему въ тотъ день къ обѣду, звалъ его прїѣхать въ Петербургъ и приказалъ прїѣхать къ себѣ на другой день обѣдать. Потомъ изволилъ разговаривать съ Петромъ Дмитриевичемъ Ермикинымъ, съ графомъ Ѳедоромъ Андреевичемъ ¹⁾, съ оберъ-маршаломъ Орловымъ, съ княземъ Владимиромъ Сергѣевичемъ Долгоруковымъ, съ графомъ Мамоновымъ и съ Александромъ Яковлевичемъ Протасовымъ и съ княземъ Андреемъ Ивановичемъ Виземскимъ, прошедъ мимо примѣтнымъ образомъ графа Каменскаго, князя Александра Александровича Прозоровскаго, который имѣлъ таковой робкій видъ, что не можно было смотрѣть на него безъ сожалѣнія, князя Юрья Владиміровича Долгорукова и князя Сергѣя Ѳедоровича Голицына, коего сынъ полковникъ обойденъ уже шесть разъ. Вчерась по утру Государь изволилъ осматривать и назначать мѣсто для маневровъ, которые будутъ въ Сокольникахъ. Вчерась на вахтъ-парадѣ арестованъ Архаровскаго полку генераль-маіоръ князь Волкенской. Послѣ обѣда Государь изволилъ въ 6 часовъ прїѣхать въ дворянское собраніе, пребыть въ ономъ до 8 часовъ и танцовать два Польскіе: первый съ графиней Салтыковой и другой съ Лопухиной, дочерью сенатора. Сегодня поутру спеціальнй смотръ полкамъ. Между тѣмъ сдѣлана повѣстка всему дворянству, чтобъ ѣздить ежедневно гулять въ дворцовый садъ.

¹⁾ Остерманомъ.

19.

Въ Москвѣ, 8 Іюня 1798 года.

Вчерашняго дни совершился праздникъ свѣтлѣйшаго князя по случаю закладки дома; званыхъ было на балъ и ужинъ по билетамъ до четырехъ сотъ. Построена была нарочная галерея, въ которой танцовали, а въ присовокупленныхъ къ оной палаткахъ поставлены были столы. Мѣсто все къ Яузѣ было илюминовано самымъ лучшимъ образомъ, и можно безъ увеличенія сказать, что столь былъ праздникъ сей огроменъ и великолѣпенъ, какаго въ Москвѣ никогда не бывало и никому не приходило на умъ вообразить себѣ. Однимъ словомъ, во всемъ было чрезвычайное изобиліе, и хозяинъ ласкою и привѣтствіемъ восхищалъ всѣхъ гостей. Завтрашній день онъ отправляется въ обратный свой путь въ С.-Петербургъ.

20.

Въ Москвѣ, 30 Іюня 1798 года.

Въ исходѣ сей недѣли намѣренъ я отправиться въ Петербургъ по Тихвинской дорогѣ, дабы повидаться съ братомъ моимъ, который пишетъ ко мнѣ, что 7 числа сего мѣсяца пополудни въ 5 часу Государь изволилъ прибыть въ село наше, и какъ тутъ была перемѣна лошадей, то онъ, вошедъ въ избу къ мужику нашему, кушалъ кофею и изволилъ спросить: не тутъ ли я?

По виннымъ откупамъ торги кончились по семнадцати губерніямъ, въ томъ числѣ и по Московской. Сія послѣдняя осталась за Рязанскимъ именитымъ гражданиномъ Рю-

минимъ съ компанією. Онъ сдѣлалъ, сказываютъ, наддачи въ четыре года до полутора миліона рублей. Какая дерзость! Между прочими съ нимъ въ компаніи находится и воспитанникъ графа Ивана Андреевича, господинъ Чеглоковъ. Сказываютъ также, что будто отыскался третій братъ извѣстныхъ богачей, кои успѣли уже также и попроситься, Шереметевыхъ. Онъ пріѣхалъ изъ чужихъ краевъ, находится въ Петербургѣ и подалъ Государю просьбу на братьевъ, говоря, что онъ писалъ къ нимъ о себѣ неоднократно, но они скрывали письма его. Если сіе справедливо, то бѣда имъ будетъ.

21.

Въ С.-Петербургѣ, 27 Августа 1798 года.

Живу я здѣсь весело: каждый день по обѣдамъ и съ людьми, а по вечерамъ въ спектакль, которые здѣсь довольно хороши, а особливо Итальянскіе и Французскіе; я же ихъ всегда вижу и слышу очень хорошо, потому что по благосклонности князя Николая Борисовича *) бываю въ его ложѣ. Новости здѣшнія состоятъ, что повелѣно формировать еще вновь двѣнадцать полковъ; что состоялся указъ о рекрутскомъ наборѣ съ пяти сотъ душъ по одному; что новому генераль-прокурору, Петру Васильевичу Лопухину, пожалованъ домъ покойнаго Ивана Ивановича Бецаго старой, купленъ оной у господина Рибаса и заплаченъ сто десять тысячъ рублей; что князь Алексѣй Борисовичъ Буракинъ сдѣлался самымъ прилежнѣйшимъ сенаторомъ и ѣздитъ каждый день въ Сенатъ и между тѣмъ

*) Юсупова.

бываетъ часто въ вспомогательномъ Банкѣ и въ экспедиціи удѣльныхъ имѣній; что вчерашній день было собраніе Малтійскихъ кавалеровъ въ домѣ сего ордена, который есть такъ называемый бывшій канцлерскій, для закладки въ ономъ часовни; что генералъ-лейтенантъ Ростопчинъ принять опять въ службу, и велѣно ему считаться въ свитѣ Его Императорскаго Величества; что баронъ Алексѣй Ивановичъ Васильевъ помолвилъ дочь свою фрейлину за генералъ-маіора князя Долгорукова, племянника князя Владимира Сергѣевича и который былъ здѣсь комендантомъ, а теперъ присутствуетъ въ Военной Колегіи.

22.

Въ С.-Петербургѣ, 1-го Октября 1798 года

Третьяго дни дворъ возвратился изъ Гатчина въ городъ, и Государь ночевалъ въ Красномъ Селѣ и, откушавъ на дачѣ у иностраннаго купца Рейса, изволилъ самъ вестъ въ городъ Преображенскій полкъ. Вчерась сдѣлана повѣстка, что каждый день въ Эрмитажѣ будутъ спектакли для имѣющихъ входъ за кавалергардовъ, для чего и будутъ имъ розданы билеты для всегдашняго входа въ оныя.

23.

Въ Москвѣ, 20 Апрѣля 1799 года.

Здѣсь о сборѣ денегъ съ домовъ ничего еще рѣшительнаго не положено. Но теперь здѣшнее Московское дворянство въ новой заботѣ о лошадяхъ. Какъ оныхъ не достаетъ подѣ артилерію, то сказываютъ, что князь Петръ Васильевичъ Лопухинъ писалъ къ здѣшнему губернатору, что какъ Государь Императоръ увѣренъ въ усердіи къ себѣ Московскаго дворянства, то и изволить полагать, что оно не оставитъ снабдить артилерію лошадьми, коихъ потребно до пяти сотъ, получая изъ казны за каждую деньгами по сорока рублей. Теперь ходитъ по домамъ о семъ объявленіе и, сказываютъ, всѣ подписываются поставить лошадей безъ платы изъ казны. Между прочими С. С. Апраксинъ подписалъ поставить шесть, не смотря на то, что у него не очень давно сгорѣла конюшня здѣсь, и какъ не успѣли вывести всѣхъ лошадей, то нѣсколько изъ нихъ сгорѣло.

24.

Москва, 27 Апрѣля 1799 года.

Здѣсь новаго, что приказано графу Валерьяну Зубову ѣхать жить въ Уфимскія деревни и не дозволено видѣться съ братомъ-княземъ. Господамъ Батурину, Щербачеву и Митрофанову, кои были ежедневно въ домѣ его, велѣно ѣхать жить по деревнямъ. Вчера у меня пробылъ цѣлый день Борисъ Владиміровичъ*) и сказывалъ мнѣ, что въ С.-Петербургскіе почтъ-директоры опредѣленъ надв. сов. Трескинъ. Онъ былъ прежде въ здѣшнемъ почтамтѣ пра-

*) Пестель. П. Б.

вителемъ канцеляріи и никакого кромѣ Русскаго языка не знаетъ. Ивану Борисовичу опредѣлено жалованья по 3000 рубл., да сверхъ того столовыхъ денегъ по 3600 рубл. на годъ и велѣно пользоваться обыкновенными почтдиректорскими доходами отъ газетъ, журналовъ и т. п. Николаю Борисовичу здѣсь, кромѣ жалованья, опредѣлено столовыхъ по 1800 рубл. въ годъ. Сказываютъ, что всѣ бывшіе при покойномъ князѣ *) въ почтовомъ правленіи высканы монаршею милостію. Изъ Петербурга пишутъ, что часть артилерійскаго гвардейскаго батальона и нѣсколько эскадроновъ лейбъ-гусаръ и казаковъ пошли на Финляндскую границу. Сказываютъ, желаютъ, чтобъ Шведской и Датской флоты шли противъ Французовъ; а о королѣ Прусскомъ говорятъ, что будто онъ намѣренъ ввести войска свои въ Голандію.

25.

Москва, 4 Мая 1799 года.

Александръ Яковлевичъ Протасовъ, не бывъ почти боленъ, пошедъ въ прошедшую Среду послѣ ужина въ кабинетъ, сѣлъ принимать лекарство и, не успѣвъ еще принять его, неожиданнымъ образомъ скончался. Сія кончина поразила меня до крайности; ибо мнѣ жаль его, какъ человѣка рѣдкихъ честнѣйшихъ правилъ и какъ искренно вамъ преданнаго.

*) Безбородкѣ.

Архивъ Князя Воронцова. XIV, 32.

26.

Москва, 11 Мая 1799 года.

Прилагаю въ дополненіе копію съ новаго объявленія, коимъ образомъ нынѣ установленъ выѣздъ отсюда, чѣмъ всѣ обрадованы несказанно здѣсь живущіе. На сихъ дняхъ ходили здѣсь по домамъ съ подписками, чтобъ не имѣть портретъ Бонапарта и гдѣ оной есть истреблять.

27.

Москва, 18 Мая 1799 года.

На сихъ дняхъ удалось мнѣ читать копію съ письма Василія Николаевича Зубова, отправленнаго по почтѣ къ Государю, въ коемъ онъ называетъ брата своего покойнаго графа и дѣтей его грабителями и мучителями своими, проситъ монаршаго помилованія, о разсмотрѣніи фамильныхъ дѣлъ и о возвращеніи похищенной у него насильственнымъ образомъ Владимірской деревни. А что все сіе правда, ссылается на свидѣтельство брата своего Аванасья Николаевича и графа Николая Ивановича Салтыкова. На сихъ дняхъ пріѣхали изъ Кимры въ Коломенскія деревни около Москвы графъ и графиня Литты и прожили нѣсколько дней въ пяти верстахъ отъ Москвы, въ подмосковной Николая Петровича Высоцкаго. Примѣчательно, что никто не ѣздилъ къ нимъ во все сіе время. Между тѣмъ ѣздили они осматривать лежація не подалеку отсюда подмосковныя: Никольское князя Долгорукаго и еще другую князя Козловскаго. Имъ хочется купить которую нибудь изъ нихъ и въ ней поселиться.

28.

Въ Москвѣ, 25-го Мая 1799 года.

На сихъ дняхъ прїѣзжалъ сюда государевъ генераль-адъютантъ князь Щербатовъ и, пробывъ здѣсь дня два, опять поѣхалъ въ Петербургъ; сказываютъ, что будто прїѣзжалъ онъ сюда для испрошенія у матери своей прощенія, что онъ женился противъ ея воли на княжнѣ Оболенской. Князь Алексѣй Борисовичъ Куракинъ прїѣхалъ нѣсколько уже дней, живетъ у брата князя Степана Борисовича, никого почти къ себѣ не принимаетъ и самъ мало выѣзжаетъ, а бываетъ часто у князя Николая Васильевича *) въ Вороновѣ. На мѣсто покойнаго Александра Яковлевича посаженъ въ Воспитательномъ Домѣ Сергѣй Ивановичъ Плещеевъ. Жена покойнаго получила въ утѣшеніе милостивое письмо отъ Государыни. Пишутъ, что въ Павловскомъ 15-го сего мѣсяца отправлено было молебствіе о выздоровленіи отъ оспы его высочества князя Николая Павловича и великой княжны Анны Павловны.

29.

Москва, 1-го Іюня 1799 года.

На сихъ дняхъ скончались здѣсь дѣйствительный тайный совѣтникъ Александръ Матвѣевичъ Херасковъ и Тульской помѣщикъ Хомяковъ, извѣстный по своему достатку и невоздержной жизни. Находящимся здѣсь кирасирскому полку графъ Иванъ Петровичъ Салтыковъ и гранодерскимъ ротамъ новосформирующихся здѣсь мушкатерскимъ Маркловскаго и Меркулова полковъ приказано быть въ готовности къ походу. Лажъ на серебро поднялся здѣсь, и рубль ходитъ по 155 копѣекъ.

*) Репнина.

Москва, 16-го Іюня 1799 года.

Донесу вашему сіятельству къ сожалѣнію моему не очень пріятную вѣдомость, вѣдая по расположенію вашего сіятельства къ Ивану Борисовичу Пестелю, что вы примите истинное участіе въ несчастіи его. Онъ отосланъ въ Герольдію для опредѣленія къ другимъ дѣламъ, а на мѣсто въ президентское почтовое правленіе опредѣленъ графъ Николай Николаевичъ Головинъ, который, сказываютъ, пожалованъ въ сенаторы и остается тѣмъ же гофмаршаломъ двора его высочества великаго князя Александра Павловича. Санкт-Петербургскій почтъ-директоръ Трескинъ отставленъ, а на мѣсто его опредѣленъ статскій совѣтникъ и извѣстный вамъ Николай Игнатьевичъ Калининъ, который былъ при канцлерѣ графѣ Иванѣ Андреевичѣ, при вицъ-канцлерѣ князѣ Куракиѣ и потомъ при графѣ Ростопчинѣ. Кажется, что и здѣшнему почтдиректору Николаю Борисовичу долго не пробыть на своемъ мѣстѣ. Отставка Ивана Борисовича сдѣлалась, какъ мнѣ сказываютъ, неожиданнымъ образомъ. Не очень давно скончалась въ Санктпетербургѣ Французенка, которой прежнее имя не упомяну, жена генералъ-маіора Бороздина; она сдѣлала духовную и просила быть исполнителемъ оной Ивана Борисовича, съ которою онъ и ѣздилъ въ Павловское. 5-го числа сего мѣсяца духовная подтверждена, и онъ принятъ былъ весьма милостиво, а на другой день, то-есть 6 Іюня, воспослѣдовалъ указъ, что онъ отсылается въ Герольдію для опредѣленія къ другимъ дѣламъ. Синодскій оберъ-прокуроръ князь Хованскій отставленъ также, и сказываютъ, что будто на его мѣсто опредѣленъ графъ Головинъ; но онъ, кажется, не нашего закона, то и ловко ли ему будетъ присутствовать въ Синодѣ?

Москва, 6-го Июля 1799 г.

Сказываютъ также, что графъ Паленъ отправляется въ Итальянскую армию на мѣсто генерала Розенберга, и что въ Санктъ-Петербургскіе военные губернаторы опредѣленъ тамошній комендантъ Свѣчинъ. Лейбъ-гвардейскіе офицеры получили опять новые мундиры съ лацканами и съ золотыми петлицами, но безъ эксельбантовъ. Не очень давно господинъ Чичаговъ, сынъ адмирала, принять былъ въ службу съ чиномъ контръ-адмирала и съ старшинствомъ, но теперь опять отставленъ безъ мундира. Причиною его отставки сказываютъ собственное его неблагоразуміе. Онъ по прїѣздѣ своемъ былъ представленъ Государю въ Павловскомъ и принять былъ милостиво такъ, что Императору угодно было изъявить ему особенное благоволеніе, видя его опять въ службѣ, и много съ нимъ разговаривать. Чичаговъ, пользуясь сею счастливою минутою, испросилъ позволеніе ѣхать въ Англію для женидбы. Кажется, все сдѣлалъ, но само-или честолюбіе погубило его. Онъ возмечталъ, что уже все позволено ему говорить. Онъ осмѣлился сказать, что ему неловко служить подъ командою у вице-адмирала Баратынскаго, какъ такого офицера, который и знаніями, и службою всегда былъ менѣе его, за что Государь изволил на него прогнѣваться и въ тотъ же моментъ отставилъ безъ мундира и отправилъ къ отцу съ письмомъ; но потомъ письмо одно отослано, а онъ отправленъ съ фельд-егеремъ, но куда неизвѣстно. Генералъ-лейтенантъ Львовъ жилъ въ Новѣгородѣ, недавно позволено ему жить гдѣ хочетъ; а какъ онъ обрадовавшись прискакалъ тотъ часъ въ Петербургъ, то и приказано его выслать оттуда. Сказываютъ, что графу Толстому, который женатъ на княжнѣ Вяземской, велѣно выѣхать изъ Санктъ-Петербурга и жить

въ деревняхъ своихъ. На сихъ дняхъ графъ и графиня Литты пріѣхали къ Николаю Петровичу Высоцкому въ подмосковную и купили въ 18 верстахъ отсюда подмосковную у господина Козакова, 90 душъ за пятьдесятъ тысячъ рублей. Господинъ Волынской давалъ въ прошедшее Воскресеніе въ загородномъ своемъ домѣ маскарадъ, на который приглашено было до 600 персонъ. Съ Иваномъ Борисовичемъ видѣлся. Онъ, кажется, довольно равнодушенъ. Собирался жить въ подмосковной; но Борисъ Владиміровичъ продалъ ее за нѣсколько времени до его сюда пріѣзда. Недавно получено также извѣстіе, что зять его, который былъ совѣтникомъ въ почтовомъ правленіи, отставленъ.

32.

Въ Москвѣ, 21-го Іюля 1799 года.

Въ прошедшее Воскресеніе, бывшій синодскій оберъ-прокуроръ князь Хованскій проѣхалъ здѣсь съ фельдъегеромъ въ Симбирскъ на телѣгѣхъ подъ присмотромъ губернаторскимъ; еказываютъ, что на семъ самомъ основаніи ѣдетъ въ Саратовъ и Иванъ Николаевичъ Корсаковъ, и что графиня Строганова отправляется туда раздѣлять съ нимъ время. Иванъ Борисовичъ Пестель возвратился сюда третьяго дня въ вечеру поздно, одинъ, безъ фамиліи и живетъ близъ Покровки, въ домѣ Майковой. А Борисъ Владиміровичъ, не желая съ нимъ видѣться, вчерась поѣхалъ въ Смоленскую свою деревню. Признаюсь, что я по привязанности къ нимъ обоимъ взираю съ огорченіемъ на разстройство межъ сына и отца. Сюда ставятъ въ почтъ-директоры какаго-то Филипова, сенатскаго оберъ-секретаря и весьма приверженнаго къ графу Ростопчину.

33.

Москва, 27 Июля 1799 года.

22-го сего мѣсяца былъ у графа Иванъ Петровича Салтыкова большой обѣдъ по билетамъ, на которомъ и я быть удостоился. Послѣ обѣда была скачка на Донскомъ полѣ и какъ его лошадь предъ всѣми выиграла, то онъ и былъ весьма доволенъ. Здѣсь теперь занимаются двумя новостями: первую, объявленіемъ войны королю Гишпанскому, о чемъ и манифестъ напечатанъ въ газетахъ, и вторую, что получено извѣстіе съ курьеромъ о посылкѣ королемъ Прускимъ 60.000 войска противъ Французовъ, почему и прислано сюда повелѣніе, чтобы выступившія не очень далеко изъ здѣшнихъ окрестностей войска съ похода возвратились опять въ прежнія мѣста.

34.

Москва, 3-го Августа 1799 года.

Не очень давно въ Петербургѣ случилось странное происшествіе съ княгинею Щербатовою, дочерью графа Валентинъ Платоновича. Она ѣхала изъ спектакля и задавила до смерти малолѣтнюю дочь одного нижняго придворнаго служителя. Какъ скоро донесено было о семъ несчастіи Государю Императору, то и повелѣно было выслать ее тотчасъ же изъ Санктъ-Петербурга съ объявленіемъ, чтобъ она никогда не жила въ Петербургѣ и ни въ Москвѣ, а людей ея наказать по законамъ; а всего примѣчательнѣе то, что въ указѣ сказано, что сіе наказаніе съ нею чинится за смертоубійство. Всѣ пожалѣли объ отцѣ ея, какъ человѣкѣ честномъ и заслуженномъ, что сіе несчастіе по-

разить его; однако же на послѣдней почтѣ получено извѣстіе, что княгиня Щербатова прощена, и позволено ей жить въ Петербургѣ.

35.

Москва, 10-го Августа 1799 года.

Членъ хозяйственной экспедиціи, извѣстный протоіерей Самбургскій, управляющій новоустроенною между Царскимъ Селомъ и Павловскимъ экономическою школою, назначенъ въ духовники къ великой княжнѣ Александрѣ Павловнѣ и долженъ, какъ говорятъ, отправиться въ Сентябрь мѣсяцѣ въ Вѣну. При объявленіи ему о семъ отъ Государыни Императрицы, какъ главной попечительницы сего училища, спрошенъ онъ былъ, на кого бы послѣ отъѣзда его возложить управленіе онаго; отвѣтствовалъ онъ, что способности никого не знаетъ къ тому, какъ Модеста Петровича Бакунина, но только не можетъ навѣрное доложить, позволить ли ему слабое его здоровье заняться сегою должностію. Императрица, одобряя его выборъ, приказала господину Самбургскому склонить къ тому Модеста Петровича, послѣ чего онъ ѣздилъ къ сему послѣднему въ деревню и, сказываютъ, что будто согласилъ его принять сию должность съ нѣкоторыми однакожъ условіями.

Москва, 17 Августа 1799 года.

Рисунокъ звѣзды, о которой разглашено было, что будто пожалована она графу Александру Васильевичу*), ходившей здѣсь повсемѣстно, и которой напечатанъ былъ въ здѣшнемъ Воспитательномъ Домѣ и продавался по 25 копѣекъ, оказался фальшивымъ, и сказываютъ, что приказано отыскивать автора сей затѣи. Конная гвардія получила новый мундиръ, цвѣтомъ похожъ на розовый и съ разными лацканами по эскадронамъ. Шефы полковъ имѣютъ повелѣніи подъ рукою, чтобъ солдатъ не учить по послѣ обѣдамъ, дабы сіи послѣдніе имѣли также время для отдохновенія. Князь Лопухинъ пріѣхалъ сюда въ прошедшее Воскресеніе, остановился у шурина своего Шетнева. Сказываютъ, что господинъ Волинской успѣлъ его встрѣтить у заставы, что онъ почти никого не принималъ, не смотря на то, что вся Москва оборотилась къ нему по обыкновенію своему съ визитами, что онъ послѣ обѣда сдѣлалъ нѣсколько визитовъ и ужиналъ въ тотъ день у господина Волинскаго. Въ Понедѣльникъ, то есть въ Успеневъ день, былъ у обѣдни въ соборѣ и обѣдалъ у своей старой знакомой княгини Трубецкой, а вечеръ былъ дома. Вчера въ 8 часовъ поутру поѣхалъ онъ по приглашенію на освященіе церкви къ Ивану Петровичу Архарову въ подмосковную, откуда онъ поѣдетъ въ свою подмосковную, купленную имъ не очень давно у князя Голицына и которая отъ подмосковной Архарова въ 4 или 5 верстахъ, откуда уже онъ отправится въ новопожалованныя ему Польскія деревни. Онъ полагалъ возвратиться сюда на зиму, а потому и далъ комиссію сенатору Молчанову купить для него домъ на Тверской покойнаго князя Алексѣя Борисовича Голицына,

*) Суворову.

Москва, 12 Октября 1799 г.

Третьяго дня получено извѣстіе изъ Петербурга, что не давно обкраденъ тамошній арсеналь и обкраденъ очень искусно; ибо всѣ замки и печати, при которыхъ стоятъ часовые, нашлись въ цѣлости, а воровство, простирающееся до трехъ тысячъ рублей, учинено въ окошко, у коего была желѣзная рѣшетка. Виновные еще не найдены, а только пострадали караульный офицеръ и дежурный маіоръ Васильевъ. Они оба преданы военному суду. Въ донесеніи о семъ приключеніи отъ инспектора графа Аракчеева объяснено было, что карауль въ то время содержали канонеры баталіона генераль-лейтенантъ Вильде, за что онъ Вильде и былъ отставленъ отъ службы; но какъ онъ человекъ смѣлый и притомъ правый, то онъ поѣхалъ въ Гатчино сыскать случай донести Императору, что карауль въ тотъ день былъ не его баталіона, а генераль-маіора Аракчеева 2-го, то Государь и послалъ господина Вильде принять опять въ службу, а графа Аракчеева за ложный рапортъ и брата его генераль-маіора за слабость команды отставить отъ службы. Инспекторомъ артилеріи опредѣленъ генераль-маіоръ Абразанцовъ, а въ экспедицію генераль-лейтенантъ Корсаковъ.

38.

Москва, 3 Апрѣля 1800 года.

Сегодня на площади на Моховой (потому что Москва рѣка сильно разлилась, и площадь, называемую болото, на которой бывають экзекуціи, затопило) было великое стеченіе народа, по случаю постановленія на оной висѣлицы и прибитія къ оной имени стандартъ-юнкера Соколова, который находился въ кирасирскомъ полку Ея Величества и дезертировалъ къ Французамъ.

39.

Москва, 1-го Мая 1800 года.

Въ прошедшій Четвергъ, поутру рано, графъ Иванъ Петровичъ получилъ съ нарочнымъ повелѣніе объ отставкѣ Ивана Петровича Архарова и о высылкѣ его и брата его Николая Петровича изъ города въ 24 часа. Въ повелѣніи сказано: оставя отъ службы генерала Архарова, выслать его и съ братомъ изъ города въ 24 часа и жить имъ въ дальнихъ деревняхъ впредъ до повелѣнія. А собственною рукою приписано: въ Тамбовскія деревни. Невѣроятно, какъ вѣсть сія скоро пронеслась по городу, и какая скачка была во весь день мимо моего дома, и какой спектакль представился, когда отъ Архарова понесено было вдругъ тридцать два распущенныхъ знамя. Во весь день въ домъ его была куча людей, кои пріѣзжали къ нему прощаться. Дворъ его наполненъ былъ каретами и окруженъ былъ толнею народа любопытствующаго. Пріятели его

собрали ему на выѣздъ и на сдачу полка слишкомъ двадцать тысячъ рублей ¹⁾. Страннѣе всего, что онъ не имѣлъ кафтана или сюртука, въ чемъ ему показаться и выѣхать, потому что онъ оставленъ безъ мундира. Совсѣмъ тѣмъ онъ поѣхалъ изъ города въ тотъ же день послѣ полудня и вышелъ изъ дома, ни съ кѣмъ не простясь. Комендантъ выпроводилъ его за городъ. Николай Петровичъ находился въ полѣ съ княземъ Лопухинымъ. Тамъ получилъ извѣстie и поѣхалъ прямо оттуда на Коломенскую дорогу, дабы дожидаться брата и ѣхать съ нимъ вмѣстѣ. Они жили въ 16 верстахъ два дни и, дождавшись Катерину Александровну ²⁾ съ дѣтьми, поѣхали въ Тамбовскія деревни. Никто не знаетъ настоящей причины, за что Архаровъ оставленъ, а говорятъ разное. Сказываютъ, что онъ тѣмъ сильнѣе пораженъ былъ. На мѣсто его въ губернаторы никто не опредѣленъ; говорятъ, что будто никого и не будетъ. Дѣла по полиціи отданы оберъ-полиціимейстеру, а по военной части вошли въ канцелярію графа Ивана Петровича. Шефомъ же бывшаго Архаровскаго полка опредѣленъ находящійся въ Нижнемъ-Новгородѣ комендантомъ, гарнизонный полковникъ фонъ-Рейхенбергъ съ чиномъ генералъ-маіора.

¹⁾ Архаровъ жилъ на Пречистенкѣ, въ нижнемъ домѣ Кошвина, на углу Старой Кошвенной. Въ это время Карамзинъ привезъ ему цѣлый мѣшокъ книгъ, дабы въ снѣлкѣ имѣть ему развлеченіе чтеніемъ. П. В.

²⁾ Супругу И. П. Архарова, урожд. Римскую-Корсакову. П. В.

40.

Москва, 6-го Декабря 1800 года.

Князь и графъ Валеріанъ Зубовы приняты въ службу и опредѣлены, первый въ директоры въ первый Кадетскій Корпусъ, а второй въ шефы въ кирасирской Его Императорскаго Величества полкъ. Они, пробывъ здѣсь не болѣе четырехъ часовъ, отправились въ Петербургъ. Бывшій директоръ перваго Кадетскаго Корпуса генералъ-лейтенантъ Ламсдорфъ опредѣленъ при Его Импер. Высочествѣ великомъ князѣ Николаѣ Павловичѣ; дѣйствительный статскій совѣтникъ Нелединскій-Мелецкій пожалованъ въ сенаторы въ 5-й департаментъ; вывозъ изъ чужихъ краевъ хрустальной и фаянсовой посуды запрещенъ; повелѣно всѣ Англійскіе товары запечатать и вывозъ оныхъ запрещенъ. Вчера полицейскіе ходили по лавкамъ и въ коихъ находили Англійскіе товары печатали. Сказываютъ, что многіе Русскіе купцы плакали, а особливо Горбуновъ съ товарищами, потому что они имѣли торгъ сукнами. Вчера видѣлъ я пріѣзжаго изъ Петербурга, который сказывалъ, что онъ объѣхалъ нѣсколько партій по 30 и по 40 человѣкъ Англійскихъ матросовъ, которые бѣгутъ въ однихъ камзолчикахъ, и что одна изъ нихъ сдѣлала драку въ Новѣгородѣ. Пишутъ изъ Петербурга отъ 29 Ноября, что Шведскаго короля ожидали туда въ тотъ самый день, что онъ будетъ жить въ домѣ своего посла и что будто въ бытность его у двора маскерадовъ не будетъ. Начинаютъ поговаривать и о пріѣздѣ наслѣднаго Датскаго принца. Сенатору Тарбѣеву пожаловано въ Саратовской губерніи 5000 десятинъ, а находящемуся въ 1 департаментѣ за оберъ-прокурорскимъ столомъ князю Львову 2000 десятинъ.

На сихъ дняхъ повезли отсюда по особому повелѣнію въ Петербургъ Михаилъ Петровича Нарышкина, и всѣ бумаги въ домѣ его оберъ-полицеймейстеромъ запечатаны.

Москва, 9 Января 1801 года.

Стѣвэдъ короля Шведскаго. Сначала принять онъ былъ очень ласково и всегда былъ вмѣстѣ. Сдѣлана была ему пропозиція приступить къ морскому военному нейтралитету. Но какъ онъ сказалъ, что онъ сего сдѣлать не можетъ безъ того, если Данія не сдѣлаетъ того же самаго, то сказано ему въ отвѣтъ, что посланъ нарочный курьеръ къ Датскому двору, дабы узнать его сантименты. Курьеръ сей вскорѣ возвратился съ отказомъ, за что и велѣно было Датскому министру выѣхать изъ Петербурга въ шесть часовъ. Король, узнавъ о семъ, отказался также, и сказываютъ не совѣтовалъ и Государю того затѣвать. Послѣ того перестали съ нимъ говорить. И онъ, собравшись вскорѣ, поѣхалъ во свояси безъ всякихъ проводовъ и взялъ посла своего съ собою. На первой станціи, лишь только дали ему отобѣдать, то и приказали кухнѣ воротиться. Сказываютъ, что король по прїѣздѣ въ границы свои возвратилъ Мальтійскій орденъ, коего алмазы одни стоятъ триста пятьдесятъ тысячъ рублей. Теперь въ Петербургѣ находятся только два министра, Прусскій и Неапольскій; но сказываютъ, что изъ нихъ послѣдній не долго пробудеть. Графъ Панинъ отставленъ вотъ за что: ему велѣно было чрезъ господина графа Ростопчина написать ноту о жалобахъ нашихъ на Англію, а какъ онъ спросилъ документовъ, на коихъ бы основать оныя, то и вмѣнили ему то въ вину, и сдѣлали его сенаторомъ; а какъ онъ не былъ въ Сенатѣ послѣ опредѣленія недѣли двѣ, то и прислано спросить, для чего онъ не ѣздитъ въ Сенатъ, на что онъ отвѣтствовалъ, что за болѣзнію, и спустя два дня подалъ просьбу объ отставкѣ, то велѣно ему ѣхать въ деревню, и онъ проѣхалъ чрезъ

Торжекъ въ Дугино. Туда поѣхалъ къ нему графъ Владиміръ Григорьевичъ. Сказываютъ, что будто теперь ему позволено жить гдѣ хочетъ кромѣ Москвы, то и нанимаютъ для него Петровское. Князь Александръ Борисовичъ Куракинъ поскакалъ опротивѣю въ Петербургъ, вотъ почему: онъ обыкъ писать по праздникамъ къ Государю поздравительныя письма. Нынѣ, поздравляя съ Новымъ годомъ, говоритъ, въ концѣ письма, что онъ находится въ отчаяніи, что не можеть имѣть счастья сдѣлать сего извѣстно, и получилъ въ отвѣтъ, что сіе зависитъ отъ него, потому что пріѣздъ ему въ Петербургъ никогда запрещенъ не былъ.

42.

(1801).

Пишутъ ко мнѣ изъ Петербурга отъ 31 Октября слѣдующими словами: „Случился чудный анекдотъ. Графъ Н. А. Зубовъ, возвращаясь изъ Москвы, за 70 верстъ отсюда пріѣхалъ на ночлегъ въ такую деревню и въ такой еще крестьянскій домъ, гдѣ прежде его остановились ѣхавшіе изъ Москвы Сенатскіе 1-го департамента канцелярскіе служители. Сія послѣдніе крѣпкимъ покоились сномъ, когда графъ туда пріѣхалъ и сталъ проситься на ночлегъ; медленіе, съ какимъ отворили ему ворота, произвело въ немъ неудовольствіе, и для того приказалъ онъ людямъ своимъ выбить окна, а приказные, вообразя, въ просонкахъ, что происходило въ домѣ ихъ нападеніе не отъ добрыхъ людей, начали ругаться. А напоследокъ, чтобъ короче вамъ сказать, графъ сильно вошелъ въ избу и заставилъ людей своихъ сихъ путешественниковъ сѣчь въ ѣзжалые кнутыя, такъ больно отпочивалъ, что на нѣкоторыхъ изъ нихъ и по

сіе время имѣются синины, и какъ всѣ тѣ приказные состоятъ въ оберъ-офицерскихъ чинахъ, и амбиція не допустила ихъ остаться безъ сатисфакціи, то вчера они принесли о томъ жалобу Александру Андреевичу, который послалъ отъ себя къ Зубову оберъ-прокурора для отобранія свѣдѣнія о семъ приключеніи, и сказываютъ, что намѣренъ доложить Государю, а сего дня по Москвѣ носится слухъ, что будто графъ Зубовъ и отставленъ. Здѣсь сказывали также тому нѣсколько дней, что въ городѣ сгорѣло нѣсколько возовъ съ Сенатскими дѣлами.

АЗВУЧНЫЙ УКАЗАТЕЛЬ

ЛИЧНЫХЪ ИМЕНЪ,

УПОМИНАЕМЫХЪ ВЪ ЧЕТЫРНАДЦАТОЙ КНИГѢ

АРХИВА КНЯЗЯ ВОРОНЦОВА.

- Ага-Мухамедъ-ханъ 59, 86 (въ Грузіи).
Адейръ 250.
Александра Павловна великая княжна 106 (обрученіе), 144 (роды), 504.
Александръ Павловичъ великій князь 26 (письмо къ Кочубею), 120, 125 (отношенія къ нему Кочубея), 149 (въ рукахъ у Зубовыхъ), 152 (императоръ), 153 (отзывы объ отцѣ), 154—157, 160—166, 168—176, 185, 193—196, 198 (противъ заграничной жизни), 273 (милости при коронаціи), 276, 277, 282 (вольнодумное письмо), 283 (Французскіе ученые), 288 (прелесть его), 297 (портретъ Иосифу Бонапарту), 300, 302, 306, 312, 321, 325, 329, 332 (милости Маркову), 333, 335, 337 (герцогъ Энгенскій), 339 (возвращеніе въ СПбургъ), 347, 350, 352, 353, 357, 386, 388, 389 (много трудится), 390, 396, 403 (благодареніе), 408, 413 (его окруженіе), 416 (письмо къ нему князя А. И. Вяземскаго), 418 (письмо о книгопродавцѣ Рисѣ), 433, 434 (отзывъ Моркова), 435, 440 (болѣзнь), 483, 500.
Алопеусъ 193, 197, 210, 253, 317 (каверзы).
Амбразицовъ инспекторъ артиллеріи 506.
Андреосси 312.
Анна Павловна великая княжна 499 (оспа).
Апраксина Екатерина Владиміровна 432.
Апраксинъ графъ 372 (въ Астрабадѣ), 496.
Аракчеевъ Алексѣй Андреевичъ 506.
Аракчеевъ-братъ 506.
Аргамаковъ 393 (процессъ съ княземъ А. И. Вяземскимъ).
Аргамаковъ Костромской подоросль 488.
Артемьевъ курьеръ 318.
Архивъ Князя Воронцова. XIV, 33.

Артуа графъ 9, 10 (сношенія съ графомъ С. Р. Воронцовымъ), 252 (въ Петербургѣ).

Архарова Екатерина Александровна 508.

Архаровъ Иванъ Петровичъ 483, 486, 505, 507 (ссылка), 508.

Архаровъ Николай Петровичъ 472, 483, 484, 487, 507 (ссылка), 508.

Аршеневскій 158.

Аукландъ лордъ 33 (министръ иностранныхъ дѣлъ).

Базилевскій Ив. Ив. кредиторъ Безбородки 113, 127, 203.

Бакстеръ 217.

Бакуиниъ Модестъ Петровичъ 504.

Бакуиниъ П. В. 219, 255, 473.

Бала 23 (письмо къ нему отъ графа С. Р. Воронцова).

Балабинъ 480.

Барклай-де-Толли 200 (отзывъ Кочубея).

Бароци 23 (пишетъ изъ Турціи графу А. Р. Воронцову), 39 (поѣздка въ Москву), 114, 135 (покровительство ему графа А. Р. Воронцова).

Барятинскій князь Иванъ Федоровичъ 201 (въ Лондонѣ), 229, 231, 236 (отзывъ о немъ Моркова).

Бассора 61.

Батурииъ 496.

Бауеръ инженеръ 241 (водочные склады на Фонтанкѣ) 471, (работы въ Москвѣ).

Байковъ клевретъ Моркова 323, 327, 329, 330, 332, 339, 355.

Безбородко графъ Александръ Андреевичъ 6, 14, 20 (въ милости), 24 (непріятности съ гр. Морковымъ), 26, 39, 40, 46, 63, 77, 85, 96, 97, 99—104, 107, 108, 111, 112, 115, 121, 123, 185, 203, 206 (подробности о кончинѣ), 219, 230, 240, 242, 248, 249, 251, 256, 262, 439, 448, 472 (Екатерина у него объѣдаетъ), 476, 478 (праздникъ въ Петербургѣ), 487, 490 (пріѣздъ въ Москву), 491, 493 (его Московскій праздникъ).

Безбородко графъ Илья Андреевичъ 111—113, 126—128, 130, 166 (его домъ), 169.

Беклешовъ Александръ Андреевичъ 114, 163, 168 (въ ссорѣ съ Троцинскимъ), 270 (ссора съ Морковымъ), 302, 306, 443 (въ Ригѣ), 512.

Берингдонъ лордъ 8.

Бернонвилъ генералъ 282.

Бергъ ассессоръ 190.

Бецкій Иванъ Ивановичъ 494 (его домъ).

Биго Францискъ 217.

Блокъ 205.

Бонапартъ г-жа 301 (садоводство).

Бонапартъ Юсифъ 297 (портретъ Александра), 303, 304.

Бонапартъ Люсіенъ 350 (его развратъ), 387.

Бонапартъ 79, 81, 90, 143, 146, 159, 161, 170, 171, 175,

- 178, 192, 200, 281, 282 (удив-
ляется вольнодумному письму
Александра), 283, 284, 289, 292,
294, 300, 303—305, 309—311,
314, 318, 320, 321, 325, 328—
330, 334, 336, 337, 340, 341,
343, 345, 350, 351, 360, 361
(отзывъ Александра Павловича),
368, 372, 376, 378, 379, 385,
402, 404, 407, 410, 414, 415,
419, 433, 435, 437—440.
- Боиарь** банкиръ 134, 139, 141,
142.
- Боно** бывший Иезуитъ 242.
- Бородива** генераль-маюрша
500.
- Браницкая** графиня Александра
Васильевна 472 (въ Петербургѣ).
- Брауншвейгскій** герцогъ 16 (его
побѣда надъ Французами), 17, 22
(отношенія къ Вурмзеру), 192
(ждутъ въ Петербургѣ).
- Время** курьеръ 209.
- Брениа** архитекторъ 297 (ри-
сунки Павловскаго дворца).
- Бретель** баронъ 4 (въ Брюссе-
лѣ), 241.
- Бризаръ** актеръ 294.
- Броглю** графъ 235.
- Броунъ** графъ 443.
- Брюсъ** гр. Ян. Александр. 471
(въ Москвѣ).
- Будбергъ** 337.
- Булгаковъ** Яковъ Ивановичъ
242—245 (наступаетъ на Ту-
рокъ), 248, 455.
- Бурнашовъ** 394.
- Бутурлинъ** графъ Дмитрій Пет-
ровичъ 272, 315, 339 (неудавше-
- ся посольство), 345, 383, 424,
438.
- Бѣлосельскій** князь Александръ
Михайловичъ 377.
- Бюлеръ** 299.
- Бюргесъ** таможенный чинов-
никъ 4, 5.
- Бюффонъ** 283.
-
- Вадковская** Московская старуха
263.
- Вадковскій** Ф. Ф. 162, 169 (его
домъ).
- Ваксель** 445.
- Валуевъ** Петръ Степановичъ 378.
- Васильевъ** графъ А. Ивановичъ
166, 180, 183, 487, 495.
- Васильевъ** майоръ 506.
- Васильчикова** Марья Васильев-
на 115, 120 (невѣста Кочубея), 383.
- Вашингтонъ** 402.
- Величко-Босовскій** 203.
- Вельдеръ** графъ 217.
- Верецкая** Нат. Александр. 205.
- Вержень** 229, 230, 234, 241
(болѣзнь), 248, 249 (кончина).
- Вернегъ** 339, 345.
- Вериньякъ** агентъ Французскій
въ Царьградѣ 48, 50, 53.
- Вильберфорсъ** 44.
- Вильде** генер.-лейтенантъ. 506.
- Виндгамъ** 44.
- Витвортъ** 107, 116, 138, 150,
308, 317.
- Вишняковъ** Русскій посланникъ
въ Царьградѣ 455.
- Вогюйонъ** герцогъ 241.
- Волковъ** герольдмейстеръ 474.

- Волковскій князь** 152, 187, 191 (на Кавказѣ), 432.
- Волицскій Московскій баринъ** 502, 505.
- Вольтеръ** 283, 305 (его письма).
- Воронцова графиня Екатерина Семеновна** 18 (ея гуверпантка), 138, 184, 185, 193, 195—198.
- Воронцова графиня Ирина Ивановна** 296.
- Воронцовъ графъ Александръ Романовичъ** 20, 41.
- Воронцовъ графъ Артемій Ивановичъ** 383.
- Воронцовъ графъ Иларіонъ Ивановичъ** 474.
- Воронцовъ гр. Мих. Лар.** 210.
- Воронцовъ князь Михаилъ Семеновичъ** 9 (поѣздка съ отцомъ въ Гуль), 12 (гувернеръ его), 21 (секретарь отца), 62, 96 (камергерство), 159, 153 (пріѣздъ въ Петербургъ), 156 (похвалы ему Кочубея), 188, 191 (отличія на Кавказѣ), 195 (возвращеніе съ войны 1807 г.), 197, 199, 200 (Бородинское дѣло), 202, 212.
- Воронцовъ гр. Р. Лар.** 470.
- Война графъ Польскій посланникъ въ Вѣнѣ** 10.
- Вурмзеръ Австрійскій генераль** 22, 368 (побѣды), 372.
- Высоцкій Николай Петровичъ** 498, 502.
- Вяземская княгиня Евгенія Ивановна** 398 (чахотка).
- Вяземскій князь** 409 (дядя князя А. И. Вяземскаго).
- Вяземскій кн. А. А.** 473 (поѣздка въ Царицынъ).
- Вяземскій князь Андрей Ивановичъ** 363—440, 492.
-
- Габлицъ Карлъ Ивановичъ** 174.
- Гавксбюри** 160.
- Гага графъ** 368.
- Гагарина, княгиня Анна Петровна** 153, 154, 431, 435.
- Гагаринъ князь Ал—ѣй Ив.** 480.
- Гагаринъ князь Гавріиль Петровичъ** 487.
- Гагаринъ князь камергеръ** 480.
- Гагаринъ князь Павелъ Гавриловичъ** 147, 175.
- Гакн-паша** 82.
- Галидей** 475.
- Галло маркизъ Неаполитанскій дипломатъ** 117, 118.
- Гарисринъ воздухоплаватель** 427.
- Гаугницъ Прусскій министръ** 98, 175, 192.
- Гай** 247.
- Гебель** 169.
- Гедувицъ Французскій посланникъ въ Россіи** 278, 281, 288, 293, 299, 335, 339, 419, 435.
- Герцбергъ** 239.
- Гика Молдавскій господарь** 245.
- Гильфордъ Ирландскій лордъ** 7.
- Говеръ лордъ** 193, 195, 196.
- Голицына княгиня въ Парижѣ** 287.
- Голицинъ князь** 422.
- Голицинъ князь Александръ Михайловичъ оберкамергеръ** 19 (на слѣдуетъ картины).

Голицынъ князь Алексѣй Бори-
совичъ 505.

Голицынъ князь Андр. Михай-
ловичъ 19 (наслѣдство).

Голицынъ князь Дмитрій Алек-
сѣевичъ въ Гагъ 217, 218.

Голицынъ князь Дмитрій Михай-
ловичъ въ Вѣнѣ 18, 19 (кончина).

Голицынъ князь Сергѣй Федоро-
вичъ 422, 484 (ссора съ Растопчи-
нымъ), 485 (гнѣвъ Павла), 492.

Головинъ графъ Николай Ни-
колаевичъ 382, 500.

Головкина графиня въ Голлан-
дин 209, 215, 217, 219.

Голштинскій герцогъ 172.

Гольмъ курьеръ 298.

Гоминшъ баронъ 348.

Горта графъ 116, 136.

Гоу Англійскій адмиралъ 27,
217.

Гошъ генералъ 99 (его жизнь).

Градениго Венеціанскій посолъ
въ Парижѣ 224, 225.

Гревиль лордъ министръ ино-
странныхъ дѣлъ 33, 41, 45, 51,
54 (разговоръ съ графомъ С. Р.
Воронцовымъ), 59, 76.

Гревиль Томасъ 105.

Гретри (музыкантъ и авторъ) 404.

Гримъ баронъ 3 (въ Брюсселѣ).

Губинъ 373.

Гудовичъ графъ Иванъ Василь-
евичъ 60 (странности), 152, 267,
300, 434, 481.

Гурьевъ Александръ Дмитрие-
вичъ 194.

Густавъ IV-й 509, 510.

Гутчинсомъ лордъ 194.

Гюсъ г-жа наперсница Моркова
262, 264 (мемуары дѣвнцы Кле-
ронъ), 266.

Давыдовъ бригадиръ 482.

Даламберъ 229 (сборища у не-
го), 283.

Даниловъ 491.

Дашкова княгиня Е. Р. 255.

Дашковъ кн. Пав. Михайловичъ
446 (въ Могилевѣ).

Деболи Польскій министръ въ
Петербургѣ 483.

Декоршъ Французскій агентъ
въ Царьградѣ 29, 31, 32 (вліяніе
на Турокъ), 36, 37, 42 (поселяет-
ся въ посольскомъ домѣ), 45, 48.

Демидовъ Александръ Григорь-
евичъ 287, 487.

Дениско 89 (Польскій проходи-
мецъ).

Державинъ 179 (мнѣніе графа А.
Р. Воронцова о егò дѣятельности),
396 (въ Москвѣ), 409 (галиматья).

Дерфельденъ 437.

Десэ 404.

Джаксонъ 84.

Джезаръ-паша 119.

Дивова Елисавета Петровна 250,
254 (ея исторія).

Дивовъ Адрианъ Ивановичъ 254
(отозваніе изъ Швеціи).

Дивовъ Петръ Адриановичъ 296,
309 (благочестіе).

Дидеротъ 265.

Дидрихштейнъ графъ 376, 484.

Долгорукій кн. 152.

Долгорукови. кн. Вас. Вас. 449,
472.

Долгорукий князь Владиміръ Сергѣевичъ 492, 495.

Долгорукий князь Иванъ Алексѣевичъ 420.

Долгоруковъ вн. Ив. Мих. 474 (свадьба).

Долгорукий князь Михаилъ Александровичъ 382, 388, 421, 429, 432, 433, 440.

Долгоруковъ князь Юрій Владиміровичъ, Московскій главнокомандующій 486, 492.

Дрейеръ 331.

Дукельманъ г-жа 210.

Дюбари 317 (ея Записки).

Дюбайэ Оберъ, Французскій посланникъ въ Царьградѣ 69, 78, 81, 82 (вѣтренность), 84, 91, 94.

Дюваль бриліанщикъ 134, 140.

Дю-Гашель литературный агентъ Александра въ Парижѣ 283.

Дюшеналь авторъ 294.

Екатерина II-я 9 (милости гр. д'Артуа), 37 (ея удачливость), 42, 63 (довольна Кочубеемъ), 74 (впечатлѣніе ея кончины на Турокъ), 86 (отзывъ ей Кочубея о Персіи), 120, 121 (отношенія къ Кочубею), 157, 179, 218, 221, 230, 232, 239, 242, 243, 251—253, 255, 256, 258, 275 (Сегюръ о ней), 283 (покровительство философамъ), 365 (письмо къ князю А. И. Вяземскому), 448, 457, 471 (посѣщеніе Москвы въ 1785), 472, 474, 475, 479.

Елисавета Алексѣевна императрица 194.

Ериоловъ А—ръ Петровичъ 448.

Ериоловъ директоръ экономіи въ Нижнемъ 371, 372.

Ерошкина 491.

Ерошкинъ Петръ Дмитр. 492.

Ершовъ Никол. Ефр. 205.

Жано 228.

Жарденъ гувернантка гр. Воронцовой 184.

Жервисъ Англійскій адмиралъ 79.

Жеребцова 150.

Жоли секретарь графа С. Р. Воронцова 12, 19, 21 (болѣзнь).

Журданъ генералъ 368.

Завадовскій графъ Петръ Васильевичъ 46 (повышеніе), 113 (слова Судіенки), 194, 203, 204 (передъ смертью Безбородки), 266—268, 345 (его письмо къ Моркову), 431, 448.

Загряжская Наталья Кирилловна 116, 132, 183, 202, 287 (письма къ Кошелевой), 383.

Загряжскій 182.

Загряжскій Бор. Алекс. 129.

Загряжскій Николай Александровичъ 129, 131, 132, 136, 138, 140, 142.

Закревская президентша Медицинской Коллегіи 474.

Зарубаевъ 205.

Зимняковъ курьеръ 298.

Зоричъ Семень Гавриловичъ 446 (въ Шкловѣ), 449.

Зубова графиня 148.

Зубовъ Аванасій Никол. 498.

Зубовъ гр. Валеріанъ Александровичъ 148, 176 (его записка о Персіи), 177 (похвалы ему Кочубея), 255, 256 (Андревская лента), 257 (Новороссія), 423, 437, 481 (рѣзкость обращенія), 484 (въ Хорошовѣ подъ Москвою), 485, 496 (ссылка въ Уфимскія деревни).

Зубовъ Валеріанъ Николаевичъ 498 (жалоба на брата и племянниковъ).

Зубовъ графъ Дмитрій Александровичъ 372 (въ комиссіи о государственныхъ долгахъ).

Зубовъ графъ Николай Александровичъ 388 (оберъ-штабмейстеръ), 511 (самоуправство), 512.

Зубовъ кн. Плат. Алекс. 149 (господство при Александрѣ), 163, 174 (о Новороссіи), 365 (съ княземъ А. И. Вяземскимъ), 370 (письмо къ нему А. И. Вяземскаго), 400, 404 (поединокъ съ Саксомъ), 432 (слухъ о поступленіи на службу при Александрѣ), 479.

Зубовы 371, 509 (снова въ службѣ).

Измайловъ Михаилъ Михайловичъ 481.

Иракліи царь Грузіи 59, 60 (мнѣніе Кочубея о Грузинскихъ дѣлахъ), 243.

Юлианъ эрцгерцогъ 143.

Юрксій герцогъ 25, 40.

Юсифъ II-II 232, 239, 253.

Каверинъ, Московскій оберъ-полицеймейстеръ 388, 490 (открытіе Тверскаго бульвара).

Калининъ Никол. Игнат. 500.

Каменскій графъ Михаилъ Федотовичъ 396, 492.

Калитанъ-наша 449.

Капрара кардиналъ 351.

Карадыкинъ 491.

Карамзинъ Николай Михайловичъ 508.

Карисфордъ 162 (въ Берлинѣ).

Карлъ эрц-герцогъ 70 (побѣды), 144.

Кассини 339.

Кастельчикала другъ графа С. Р. Воронцова 117.

Каткартъ лордъ 199, 201, 202.

Кауницъ князь 7, 12 (отзывъ о немъ Кочубея), 265.

Келлеръ инженеръ 55.

Керестури врачъ 426.

Книгетонъ герцогиня 305 (ея кухарка).

Киселевъ Федоръ Ивановичъ генералъ-маіоръ 481.

Клебберъ генералъ 135, 404.

Клеронъ актеръ 294.

Клеронъ дѣвица 264.

Кюрингъ на Кавказѣ 176 (его донесеніе), 177 (его малоспособность), 178, 181, 480.

Кобенцель 144, 242, 253, 286, 325, 358 (въ Парижѣ), 360, 376, 484.

Ковалинскій на Кавказѣ 178 (жадность къ деньгамъ).

Козловскій князь Петръ Борисовичъ 407.

Козодавлевъ Осипъ Петровичъ 483.

Кокушкинъ 491.

Коленикуръ 350.

Кологривовъ 214.

Колокольцовъ 473 (исправляетъ генераль-прокурорскую должность).

Колтовская 478, 479, 480 (исторія съ Д. П. Татищевымъ).

Колыванова. Екатерина Андреевна 401.

Колычовъ Степанъ Алексѣевичъ 146, 387.

Кольберъ 308, 310, 415.

Комбурлей клевреть Безбородки 100, 491.

Константи́нъ Павловичъ великій князь 152 (военн. комитетъ), 259, 437.

Контевъ 489.

Коривалисъ лордъ 349, 357, 361.

Корсаковъ генер. - лейтенантъ 502, 506.

Корсаковъ Иванъ Николаевичъ 502 (ссылка въ Саратовъ).

Костюшко 37 (пѣля).

Кочубей графъ Ал—дръ Витторовичъ 185.

Кочубей князь Викторъ Павловичъ 1—206, 258 (Владимірская лента), 277, 280 (ему надѣле его министерство), 283, 296, 301, 302, 306, 321, 328 (въ Стокгольмѣ), 383 (свадьба), 389, 406, 431.

Кочубей графиня Марія Васильевна 185, 202.

Комшелевъ Родіонъ Александровичъ за границую 296.

Комшелева въ Парижѣ 287.

Кравфордъ 25.

Крейтъцъ графъ 238.

Крюднеръ баронесса 444.

Криднеръ баронъ 116 (въ Берлинѣ), 170, 175, 360.

Кристины 289, 290, 298, 324, 345.

Кронингъ 209, 212.

Крутта 38 (изъ Варшавы).

Куломзинъ Востромской недоросль 488.

Куракина нягиня Наталья Ивановна 383 (послѣ генераль-прокурорства).

Куракинъ князь Александръ Борисовичъ 145, 147, 157, 172, 173, 175, 214 (въ Лейденѣ съ Павломъ), 280, 281 (переписка съ Талейраномъ), 283 (неудача въ выборѣ Французскихъ ученыхъ), 288 (недалность), 290, 484, 511.

Куракинъ князь Алексѣй Борисовичъ 97, 166, 198 (министерство внутреннихъ дѣлъ), 409, 494 (усердный сенаторъ), 499.

Куракинъ князь Степанъ Борисовичъ 499.

Кутайсовъ графъ Иванъ Павловичъ 101, 123, 147, 148 (помогъ Зубовымъ вернуться), 377.

Кутузовъ Михаилъ Ларионовичъ 10, 12, 26 (медленная ѣзда въ Царьградъ), 28 (аудіенція у султана), 477 (директоромъ корпуса).

Кушелевъ Григорій Ивановичъ 279 (пенсія).

- Лабенскій Русскій консулъ въ Парижѣ 327.
- Лаваль 216 (въ Москвѣ въ 1775 г.).
- Лагарнь критикъ 276.
- Лагарнь 228, 229 (трагикъ).
- Лагарнь учитель Александра Павловича 154, 155 (пріѣздъ въ Россію при Александрѣ), 282, 283 (съ Морковымъ въ Парижѣ), 284 (въ Швейцаріи).
- Ламбро 39 (въ Херсонѣ).
- Ламбъ 152.
- Ламсдорфъ ген.-лейтенантъ 509.
- Ларрей 209.
- Ласуискій 388.
- Ла-Туръ-дю-Невъ 278 (поѣздка въ Россію).
- Лашкаревъ 242 (посланъ въ Царьградъ).
- Лафермиеръ 211, 224 (путешествіе по Европѣ), 255, 366 (болѣзнь).
- Ла-Форе 299.
- Левашовъ В. И. 448, 472.
- Левановъ Павелъ Артемьевичъ 442—469.
- Легро хирургъ 275.
- Лексень актеръ 294.
- Лендольфъ Австрійскій графъ 43, 44 (отзывъ о немъ графа С. Р. Воронцова).
- Леопольдъ императоръ 463.
- Ле-Пантръ 332.
- Либхартъ 490.
- Ливсизъ гр. 160, 161, 165, 201 (въ Лондонѣ).
- Лизакевичъ. Василій Григорьевичъ 25 (споры съ Кочубеемъ о Французской революціи), 56 (о Французской конституціи).
- Линдсманъ 475.
- Линденау графъ Австрійскій 11.
- Листоуъ графъ Англійскій по-слапникъ въ Царьградѣ 29, 41—43, 45, 50, 51, 53, 54, 57, 58 (отпускъ), 59.
- Литта графъ 498, 502.
- Лобановъ князь Дмитрій Ивановичъ 380, 406, 436, 438.
- Лонухина Анна Петровна 492 (встрѣча съ Павломъ въ Москвѣ).
- Лонухинъ Владиміръ Ивановичъ Московскій губернаторъ 471.
- Лонухинъ князь Петръ Васильевичъ 100, 101, 110—112 (болѣзнь и кончина Безбородка), 114, 147, 153, 335, 377 (изъ генералъ-прокурорства), 380, 382 (пріязнь съ княземъ А. И. Вяземскимъ), 407, 409, 424, 425, 427, 429, 430, 433—435, 438, 440, 487, 494 (ему домъ Бецакаго), 496, 505 (ссылка въ Москву), 508.
- Лубяновскій Фѣдоръ Петровичъ другъ князя Лобанова 406.
- Лукезини Пруссскій посолъ въ Вѣнѣ 26, 27, 41, 281 (его возни противъ Россіи въ Парижѣ), 291, 316, 317, 333.
- Львовъ князь 509.
- Львовъ Сергѣй Лаврентьевичъ 501.
- Любомірскій кв. 377 (его имѣнія).
- Людовикъ XV-й 224, 229 (представленіе ему Моркова).
- Людовикъ XVI-й 24, 325.
- Людовикъ XVIII-й 149.

Маиринъ Савва Ивановичъ 370.
Маврокордато кн. 65, 245 (малоросльй).

Макаровъ 176 (на Кавказѣ).

Малиновскій Бѣлорусскій помѣщикъ 448.

Малія кавалеръ 329.

Мальмсбюри 91.

Мамоновъ графъ Александръ Матвѣевичъ 492.

Марія Антуанета 13, 24 (впечатлѣніе ея казни въ Вѣнѣ).

Марія Павловна великая княжна, 188 (замужество).

Марія Феодоровна императрица 106, 122, 124 (отношенія къ Кочубею), 148 (вліяніе при Александрѣ), 159, 194, 297 (письмо къ Моркову), 298 (Бренна), 299 (Росси), 301, 302 (книги изъ Парижа), 305, 334 (отзывы о ней Моркова), 382, 384, 330, 434 (смерть Маслова), 474, 504.

Маркловскій 499.

Масдамъ генераль 209.

Масловъ 434 (кончина).

Масонъ 404 (его Мемуары).

Массена 413.

Махмудъ-эфенди 91, 92.

Майкова 502 (ея домъ).

Меркуловъ 499.

Мерси графъ въ Брюсселѣ 3, 357 (свиданіе съ Морковымъ).

Мещерскій князь 388.

Миллеръ 443.

Минихъ графъ-сынъ 490.

Мирабо маркизъ 224.

Мирада 410 (жилъ въ Херсонѣ у князя А. И. Вяземскаго).

Мирошениль 228.

Митрофановъ 496.

Моденъ графъ 421.

Молчановъ, сенаторъ 505.

Монгольѣе 233 (шаръ).

Монморель 241, 248.

Мордвиновъ Николай Семеновичъ 163 (благоволеніе Александра), 169, 174 (о Новороссіи), 181, 368 (слухи о немъ).

Моренъ 225.

Морковъ графъ Аркадій Иванъ 20 (ссора съ Безбородкою), 24 (Шведскій мяръ), 26 (возвышеніе), 67 (письмо къ Кочубею), 159, 160, 165 (во Францію), 167, 168, 175, 207—361, 389, 433, 435, 439 (осужденіе его дѣйствию въ Парижѣ).

Морковъ родственникъ графа 306.

Моро Французскій генераль 336, 385.

Муравьевъ сенаторъ 394.

Мураджа Шведскій драгоманъ 30 (пронски въ Царьградѣ), 55, 57.

Муроцовъ Матв. Вас. 474 (его вторая женитьба).

Мухамедъ-ханъ 193.

Мятлевъ 388, 401, 405, 410, 422, 425, 427, 429.

Назаревскій 165.

Нарышкина дѣвица 300.

Нарышникъ 300.

Нарышникъ Александръ Львовичъ 106, 120, 287.

Нарышникъ Михаилъ Петровичъ 509 (повезли въ Петербургъ).

Наумовъ гвардіи ротмистръ 480 (подъ Блинномъ).

Нелединскій Юрій Александровичъ (отставка при Павлѣ) 377, 395, 509.

Неидова Екатерина Ивановна 484.

Неслюевъ 377.

Нессельроде графъ-отецъ 272 (отзывъ о немъ Моркова).

Николай баронъ 183.

Николай Павловичъ императоръ 499 (оспа), 509.

Новосмльцовъ 180, 193, 194, 198, 199.

Новосмльцовъ Николай Николаевичъ 148 (въ Англии), 150.

Новосмльцовъ Петръ Ивановичъ 164.

Нолькенъ баронъ 21, 474.

Оболенская княжна Варвара Петровна 499.

Оболенскій князь Петръ Александровичъ 377.

Обольяниновъ Петръ Хрисанеовичъ 396 (въ Москвѣ).

Обръзковъ Петръ Алексѣевичъ 98 (обноситъ Кочубея передъ Павломъ), 387, 396, 398, 403, 416 (бунтъ его крестьянъ).

Огнинскій графъ 70 (въ Турціи).

Олаусъ нурьеръ 209.

Олеарій путешественникъ 117.

Ольденбургскій герцогъ 299.

Орасскій принцъ 210, 222, 291.

Орловъ графъ Алексѣй Григорьевичъ 421, 480.

Орловъ гр. Влади. Григ. 511.

Орловъ гр. Федоръ Гр. 478 (кончина).

Орловъ Григорій Никитичъ 492.

Орловъ князь 216 (его сумашествіе).

Осиновъ Григорій Михайловичъ, Тверской губернаторъ 472.

Остерманъ графъ Иванъ Андреевичъ 75 (неудовольствіе на Кочубея), 335, 474 (балы по Четвергамъ), 490—492, 494.

Остерманъ графъ Федоръ Андреевичъ 492.

Остерманъ-Толстой графъ Александръ Ивановичъ 490.

Островскій Костромской губернаторъ 488.

Отте 287.

Отъ 23, 27 (исполняетъ порученія графа С. Р. Воронцова).

Павель I-й 73—76, 77 (пристрастіе къ Фридриху II-му), 78 (записка Кочубея о Турціи), 80 (энергія относительно Пруссіи), 82, 85, 96 (письмо къ графу С. Р. Воронцову), 98 (опала Кочубея), 100 (отношенія къ Безбородкѣ), 103 (разговоръ съ Ростопчинымъ о Кочубеѣ), 104, 107, 110, 111, 117 (меморіальъ Галло), 120—125 (отношенія къ Кочубею), 136, 142, 153 (отношенія къ Лопухиной), 155, 179, 205, 214, 374 (Анненская лента князю Вяземскому), 375, 377 (отпускъ князю Оболенскому), 378, 379, 383 (милости Суворову), 384, 393 (жалуетъ деревню князю А. И. Вяземскому), 474,

491 (въ Москвѣ въ 1798), 492, 493, 495 (обѣдаетъ у Рейса), 501 (съ Чичаговымъ), 503, 506, 510 (съ Густавомъ IV-мъ), 511 (съ гр. П. А. Зубовымъ).

Палеиъ графъ Петръ Алексѣевичъ 145, 152 (отставка), 154 (неловкости въ дипломатіи), 501.

Палибинъ бригадиръ 373.

Палисео изд. соч. Вольтера 327.

Панглось 405.

Панинъ графъ Никита Ивановичъ 229 (объ его кончинѣ толки въ Парижѣ), 439.

Панинъ графъ Никита Петровичъ 116, 136, 145 (отставка при Павлѣ), 148 (настойчивость), 149 (отзывъ о немъ Кочубея), 152, 157, 158 (деревня), 160 (гр. С. Р. Воропцовъ), 161, 174, 175, 328 (путешествіе), 510 (причина ошачья при Павлѣ), 511.

Пасванъ-оглу 95.

Пассекъ Петръ Богд. 449 (въ Пипенбергѣ).

Пемброкъ лордъ 194 (свиданіе съ Александромъ Павловичемъ), 198.

Персіани 91.

Пертибъ-сфеиди 55.

Пестели 496, 497, 502.

Пестель Ивацъ Борисовичъ, почтдиректоръ въ Москвѣ 36, 112, 380, 381, 383 (его супруга), 398, 500.

Петръ Великій 392 (слова о законлахъ).

Петръ III-й 404 (книги о немъ).

Пизани 65.

Писемъ госпожа 299.

Питтъ 44, 84, 92 (лично не любить Русскихъ), 340.

Плещеевъ Сергѣй Ив. 499.

Полетика 182.

Полниьякъ г-жа 234.

Поповъ Василій Степановичъ 175, 383 (отставка).

Потемкинъ князь Григорій Александровичъ 177, 242, 243 (передъ второю Турецкою войною), 262 (объ его кончинѣ), 458, 475, 483.

Потоцкій графъ 409.

Потоцкій графъ Северинъ 306.

Прадтъ 404.

Прозоровскій князь Александръ Александровичъ 152, 483, 492.

Протасовъ Александръ Яковлевичъ 97, 109, 492, 497 (кончина), 499.

Рисаро Русскій консулъ 240.

Пушкинъ Петръ Ивановичъ вице-адмиралъ 472.

Пушо Французскій торговецъ въ Петербургѣ 327.

Разумовскій графъ Алексѣй Кирилловичъ 189.

Разумовскій графъ Андрей Кирилловичъ въ Вѣнѣ 17, 20 (Александровская лента), 49, 54 (небрежность), 56, 175, 238, 253, 360.

Разумовскій графъ Григорій Кирилловичъ 189 (его деревня).

Разумовскій графъ Кирилъ Григорьевичъ 115.

Разумовскій гр. Левъ Кирил. другъ князя А. И. Вяземскаго

387 (опала при Павлѣ), 480 (отставка).

Разумовскій графъ Кирилъ Алексѣевичъ 189, 190.

Раль баронъ банкиръ 307.

Рахмановъ 209 (ночныя попойки).

Редереръ статс. совѣтникъ 325.

Ревинъ князь Николай Васильевичъ 237, 473 (отпускъ въ Москву).

Рейсъ купецъ 495.

Рейхенбергъ полковникъ 508.

Рибасъ Осипъ Михайловичъ 494.

Рисъ Московскій книгопродавецъ 418, 419, 424.

Рожерсонъ 119, 151, 153.

Роль баронъ 9.

Росси 299.

Ростопчинъ графъ Федоръ Васильевичъ 98 (заступаетъ мѣсто Обрѣзкова), 101, 103 (съ Павломъ о Кочубеѣ), 107 (о гр. С. Р. Воронцовѣ), 114, 116, 117—119 (его неосторожное письмо въ Лондонъ), 132, 135 (письмо къ Кочубею), 145—148 (письмо къ Кочубею), 427 (Англійское хозяйство), 484 (ссора съ княземъ С. Ѳ. Голицынымъ), 485, 495, 500, 502, 510.

Румянцовъ графъ Михаилъ Петровичъ 46.

Румянцовъ графъ Николай Петровичъ 19 (наслѣдуетъ дачу подъ Вѣною), 175, 197, 199, 201 (предлагаетъ Кочубею посольство въ Англію), 211, 427 (затѣн въ подмосковной), 431.

Румянцовъ фельдмаршалъ 40 (переписка съ Кочубеемъ), 46, 177, 439, 456 (ему ждали княжества), 458.

Румянцовъ гр. Сергѣй Петровичъ 239, 248 (о Мопморенѣ), 378.

Рыдницъ сенаторъ Кирилъ Степановичъ 110, 182, 393—395.

Рюлицкій разбойникъ 477.

Рюминъ Гаврила 494.

Собѣскій Іоаннъ 451.

Соколовъ стандартъ - юнкеръ 507.

Соймоновъ 383 (отставка).

Стааль г-жа 419.

Стадионъ графъ Австрійскій посолъ въ Лондонѣ 8, 12, 14—18 (пріѣздъ изъ Лондона въ Вѣну), 28 (женитьба), 335.

Стакельбергъ 254 (отозваніе изъ Швеціи).

Старембергъ князь, Австрійскій посолъ въ Лондонѣ 8, 11.

Стефанъ палатинъ Венгерскій въ Москвѣ 421.

Страховъ Иванъ Варооломеевичъ 190, 212, 228 (его женитьба), 470—512.

Строгонова графиня Екатерина Петровна 502.

Строгоновъ графъ Александръ Сергѣевичъ 164.

Суворовъ князь Александръ Васильевичъ 33 (управленіе его на Югѣ), 35, 37, 40 (помогаетъ Кочубею въ Царьградѣ), 66, 264 (цензура извѣстія объ его кончи-

нѣ), 381, 383, 481, 505 (звѣ-
да).

Суденковъ Осипъ Степановичъ
клевреть Безбородки 110, 112, 113
(наглость).

Сумароковъ Ал—дръ Петр. пи-
сатель 475.

Сумароковъ Панкратій 241 (фаль-
шивыя ассигнаціи), 475.

Сутерландъ 246, 247 (его за-
трудненія).

Сѣверный графъ (Павелъ Петро-
вичъ вел. кн.) 214.

Сабранъ 276 (въ немъ прини-
маеть участіе графъ А. Р. Вороп-
цовъ).

Савари Французскій посланникъ
въ Петербургъ 199.

Саксъ шевадье 404 (поединокъ
съ кн. Зубовымъ).

Салтыкова графиня урожд. кн.
Гагарина 215.

Салтыковъ 407.

Салтыковъ графъ Иванъ Петро-
вичъ 377 (получаетъ деревню),
405, 418 (противъ Риса), 491,
499, 503 (обѣдъ у него), 507.

Салтыковъ князь Николай Ива-
новичъ 487, 498.

Сальдернъ 317 (его сочиненіе).

Самбургскій Андрей Аван. 504.

Самойловъ Ал—дръ Никол. 472,
485 (дѣло о наследствѣ князя По-
темина).

Саурау графъ 172, 175.

Сажновскій П. Я. статскій со-
вѣтникъ 102, 106, 205.

Свѣчинъ Николай Александро-
вичъ 152, 501.

Себастьянъ 178 (въ Царьградѣ).

Сегюръ графъ маршалъ 241,
242, 275 (въ Парижѣ).

Сентъ-Элемъ Англійскій послан-
никъ въ Россіи 152, 153, 160,
162, 164—169, 186.

Сентъ-Валь актриса 287, 290,
298, 322, 327, 329.

Сентъ-Поля 247.

Сентъ-Приестъ графиня 21.

Сентъ-Приестъ графъ 241.

Сентъ-Фоя 235.

Серра-Капріола герцогъ 117.

Сиверсъ графъ Яковъ Вѣймо-
вичъ 256 (Андреевская лента).

Сидней-Смитъ 55, 135.

Симонитъ Иванъ Матвѣевичъ
Русскій посланникъ въ Парижѣ 3,
231 (дѣловитость), 241.

Слаусть 224.

Синявинъ адмиралъ 258.

Синявская нягиня 7 (въ Вѣнѣ).

Смирнова дочь военнаго приста-
ва 474.

Смирновъ Иванъ Ивановичъ 83,
(дворянскій дипломъ), 184 (пору-
ченія Бочубея), 257.

Смирновъ Яковъ Ивановичъ свя-
щенникъ 162 (отзывъ Бочубея).

Смитъ путешественникъ 76, 84,
88.

Тазерье путешественникъ 117.

Талейранъ 146, 159, 281—283,
286 (свиданіе съ Морковымъ), 289,
291—295, 297—300, 303—305,
308, 312, 313, 315, 317, 324,
332, 334, 348, 350—353, 357,
358.

Талейранъ племянникъ министра 422 (въ Москвѣ).

Тамара Василій Степановичъ 8 (пріѣздъ въ Вѣну изъ Ливурны), 85 (назначеніе въ Царьградъ), 92, 94, 160, 209 (ночныя попойки), 420, 480 (отставка).

Тарбѣевъ сенаторъ 509.

Татищевъ Дмитрій Павловичъ 105, 152, 339, 389, 478 (исторія съ Колтовскою).

Толстой графъ Дмитрій Александровичъ 501.

Толстой графъ Петръ Александровичъ 195.

Толстой судья монетнаго департамента 480.

Томсонъ банкиръ 16, 134, 138, —142.

Трескинъ 496.

Трошинскій Дмитрій Прокофьевичъ 23, 163, 164 (его любовница), 165, 168 (ссора съ Беклешовымъ), 175 (дуется), 181, 272, 365, 374, 379.

Трубецкой князь Николай Никитичъ 482 (прощень).

Трубецкой князь Юрій Никитичъ 482.

Тугутъ баронъ 144.

Тунъ графы (въ Вѣнѣ) 7.

Тунъ гр. Каролина 7.

Туголанинъ Тимошей Ивановичъ 66 (управленіе югозападнымъ краемъ).

Тюльвицъ Французскій агентъ въ Царьградѣ 32.

Тюлемейеръ 209, 212.

Уайтъ инженеръ 55 (въ Турецкой службѣ).

Убри чиновникъ при Морковѣ 275, 277, 323, 326 (добрый о немъ отзывъ графа А. Р. Воронцова), 327, 334 (вмѣсто Моркова), 340, 344.

Уваровъ Федоръ Петр. 388, 423.

Фавье 227, 228, 235.

Феррари Австрійскій генер. 13.

Фешъ кардиналъ 339.

Филиновъ сенатскій оберъ секретарь 502.

Финлятеръ леди 3.

Фицъ-Гербертъ 242.

Фоксъ 241, 250, 310.

Францъ I-й 81.

Фрѣлихъ генераль 144.

Фридрихъ Вильгельмъ II-й 77, 459.

Фулью 324.

Хвостовъ 108.

Херасковъ Александръ Матвѣевичъ 499.

Хитровъ Николай Захаровичъ 344.

Хованскій князь 382 (отставка), 500, 502 (ссылка въ Симбирскъ).

Хомяковъ Александръ Федоровичъ 499 (кутила-богачъ).

Хомутовъ генераль-маіоръ 486.

Хорватъ Иванъ Осиповичъ, Ека-теринославскій губернаторъ 37.

Хотивскій 235 (въ Парижѣ).

Цициановъ князь Павелъ Дми-
тріевичъ 187, 188, 191, 481 (тер-
пнть отъ графа Зубова).

Чарторыйскій князь Адамъ 189,
191, 192, 336, 337, 342, 344.

Чеглоковъ 494.

Чесодановъ бригадиръ 482.

Черевинъ 409, 429 (ходатай-
ство о немъ князя Вяземскаго).

Черномовъ 206.

Чернышовъ графъ Захаръ Гри-
горьевичъ 439, 471, 474, 475
(домъ въ Яропольцѣ).

Чернышъ клеветръ Безбородки
101, 102, 137.

Чирчело маркизь 117—119 (въ
перепискѣ съ графомъ С. Р. Во-
ронцовымъ).

Чичаговъ Павелъ Васильевичъ
199 (близость къ Государю), 501.

Чулковъ Петербургскій полиц-
мейстеръ 487.

Шаховской князь Александръ
Александровичъ въ Парижѣ 287.

Шверина 209.

Шевалье г-жа 382 (высылка за
границу).

Шереметевы 494.

Штарди 297, 305 (переписка).

Шетневъ 505.

Шинковъ 190.

Шлесль генераль 443.

Шиндтъ путешественникъ 410,
413 (разговоръ съ Массеною), 425,
428 (въ Астрахани).

Штатденъ 443.

Штофнеръ Швейцарскій ми-
нистръ въ Парижѣ 284.

Штудеръ 247.

Шуазель герцогъ 216, 224.

Шуазель-Гуфье 282, 283 (по-
могаетъ Моркову въ Парижѣ), 288,
290.

Шувалова графиня 159 (оа де-
ревня), 484.

Шуленбургъ графъ 178.

Щербатова княгиня, 503.

Щербатовъ князь 404 (посла-
нокъ съ Саксомъ).

Щербатовъ князь Александръ
Федоровичъ 499 (женитьба).

Щербачевъ 496.

Эдемъ 241.

Эмо кавалеръ въ Венеціанской
морской службѣ 240.

Энгель 173, 176.

Энгельскій герцогъ 337.

Энсли графъ Англійскій послан-
никъ въ Царьградѣ 32, 33 (агунъ),
43, 52, 59 (презрѣніе къ нему).

Эстергази князь 144.

Юсуновъ князь Николай Бори-
совичъ 494.

Ягужинскій графъ 411 (кре-
стьянскій бунтъ).

Якоби Прусскій посолъ въ Лон-
донѣ 317, 321.

Яковлевъ совѣтникъ посольства
474.

Ядѣевъ разбойникъ 477.

State (144)
Reference binding

АРХИВЪ

КНЯЗЯ ВОРОНЦОВА.

КНИГА ЧЕТЫРНАДЦАТАЯ.



МОСКВА.

Типографія Лебедева, Газетный пер., д. Корзинкина.
1879.

ЦѢНА ТРИ РУБЛЯ.

Получать можно въ С.-Петербургѣ, на Мойкѣ № 104, въ
Главной Конторѣ Князя Воронцова; въ Москвѣ, на Садовой,
противъ церкви святителя Ермолая, д. Баженовой, № 606,
въ Конторѣ „Русскаго Архива“.

